

Florilège ardennais



Mis en ligne par et pour :
<http://www.eglise-romane-tohogne.be>

En couverture : IZIER : repas des glaneuses aux champs en août 1941 (Photo : Louis Bellin).

En 4^e de couverture : Récolte de seigle dans des essarts.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS — JUIN 2022

Florilège ardennais

Cinquante-cinq textes de différents auteurs
peignant les êtres et les choses de l'Ardenne de jadis

Évangélisation de l'Ardenne

LA période mérovingienne, qui voit la naissance des grands domaines, est celle de la christianisation de l'Ardenne. On signale le passage de saint Martin à *Andethenna*, près de Hostert, lors de son retour de Trèves à Tours vers 384-386. On sait que notre pays fut évangélisé par des moines irlandais dont saint Feuillen. L'un de ceux-ci, saint Monon, vint dans la première moitié du VII^e siècle trouver la mort près de Nassogne, sous le pastorat de Jean l'Agneau, évêque de Tongres.

Ce n'est donc qu'au VII^e siècle, quand les premiers monastères se créèrent en Ardenne, que s'implanta vraiment la foi chrétienne dans cette région restée le plus longtemps païenne.

Vers 645-647, Grimoald, fils de Pépin l'Ancien, et maire de palais et le roi Sigebert, accordèrent à Remacle, autrefois moine de l'abbaye de Luxeuil, puis abbé de Solignac, un terrain à Cugnon, sur la Semois. Il semble bien que le monastère que Remacle se proposait d'y édifier ne fut pas construit.

Mais, vers 650, Remacle, devenu évêque régional ou missionnaire, reçut du roi Sigebert un domaine très vaste situé « *in foresta nostra nuncupante Arduinna* », en des lieux, dit la charte, où règne une vaste solitude et où pullulent les bêtes féroces. Deux monastères furent construits, ceux de Stavelot et Malmedy, le premier sur les rives de l'Amblève et le second sur celles de la Warche.

Les hagiographes anciens expliquent le nom de Malmedy par « *a male mundatum* », car, comme nous l'avons vu, Remacle y détruisit des idoles. Quant à Stavelot, ils l'expliquent par « *Stabulum* », étable, repaire des bêtes sauvages.

Le monastère primitif ne se composa au début que de huttes groupées

autour d'une cabane plus spacieuse où étaient gardées les saintes reliques. L'église abbatiale de Stavelot ne sera consacrée qu'en 685, après que les restes de saint Remacle y eussent été transportés.

Le domaine primitif concédé à l'abbaye fut réduit en 670 et les frontières en furent fixées par les forestiers royaux. Notons parmi les bornes de cette délimitation la mention de la *Via Mansuerisca* traversant la Fagne et celle d'une venne ou pêcherie sur l'Amblève, ce qui montre que la région n'était pas si déserte que le disaient les textes, enclins à exagérer la sauvagerie des lieux où s'établissaient les moines.

Le second monastère créé en Ardenne, dans une des premières années du VIII^e siècle, le fut au centre même de l'Ardenne, non loin d'Amberloup, en un vallon où coulait un ruisseau nommé Andaina et porta d'abord le nom d'*Andage*.

Suivant la légende rapportée par l'auteur de Cantatorium, chronique de l'abbaye de Saint-Hubert écrite vers 1100, Plectrude, femme de Pépin de Herstal, venue à son fisc d'Amberloup, vit tomber du ciel un billet mystérieux qu'elle fit déchiffrer par son chapelain Béréglise. Ce billet disait que ce lieu avait été choisi de Dieu pour le salut des âmes. Pépin accorda alors à Béréglise un terrain dont il fixa l'étendue en faisant placer des bornes tout autour. Béréglise défricha le désert, le rendit habitable et s'y installa avec des religieux qu'il dirigea avec le titre d'abbé, après y avoir construit une basilique consacrée à saint Pierre.

Jusqu'au IX^e siècle, les religieux d'Andage furent des clercs séculiers, mais en 817, sous l'évêque Walcaud, ils furent remplacés par des moines. Ceux-ci, dit l'auteur du Cantatorium, cherchèrent le moyen de donner un nouveau lustre au monastère, et demandèrent à Walcaud de transférer à Andage le corps de saint Hubert. L'évêque, avec l'approbation de Louis le Débonnaire et d'un synode convoqué à Aix-la-Chapelle, autorisa le transfert du corps de saint Hubert au milieu de la forêt d'Ardenne. La translation eut lieu le 20 septembre 825, par la Meuse, puis par terre via Nassogne.

En vérité, cette translation pose un problème qui n'a pas encore trouvé d'explication convaincante.

En un temps où le culte des reliques prenait parfois des proportions presque insensées, allant jusqu'au vol de reliques convoitées, comment expliquer qu'on ait transféré en pleine forêt d'Ardenne le corps d'un saint aussi insigne, fondateur de la cité de Liège ?

Nous avons à ce sujet peut-être une théorie audacieuse, mais qui pourrait expliquer non seulement le transfert du corps de saint Hubert mais aussi le choix d'Andage pour la première communauté religieuse.

Remarquons tout d'abord que les Gaulois, les Francs et les Germains avaient pour lieux de culte, non pas des édifices, mais une enceinte dans une lande ou une clairière. Tel était le sanctuaire central de la forêt d'Orléans où se réunissait chaque année la grande assemblée des Druides. Chaque peuple, chaque canton, écrit Grenier, avait son lieu de culte (1).

De plus, ces peuples rendaient un culte aux arbres et aux sources. En 597, le pape Grégoire le Grand exhorte la reine Brunehaut à réprimer chez ses sujets les sacrifices aux idoles, le culte des arbres et les sacrilèges commis au moyen de têtes d'animaux (2).

Une ordonnance de Carloman (en 743) cite entre autres parmi les superstitions le culte des forêts que l'on nomme *nimidas* (cfr. le gaulois *nemeton* qui signifie espace délimité), le sacrifice aux fontaines et les lieux mal famés que l'on honore comme sacrés (3).

Une coutume signalée à Saint-Hubert par l'auteur du Cantatorium nous paraît bien d'origine païenne. Cet auteur écrit ceci à propos du duc Frédéric (duc de Basse-Lotharingie à partir de 1046 et mort en 1065) : « À cette époque, il ignorait encore que, *suivant un ancien usage* (soulignons cette phrase) on offrait à saint Hubert les prémices de la chasse aux bêtes fauves exécutées chaque année dans la forêt des Ardennes, mais dès qu'il le connut, il s'y conforma si exactement que nous l'avons vu venir au monastère, suivi de ses veneurs portant un sanglier, et lui-même les épaules chargées de la hure de l'animal qu'il déposa dévotement devant l'autel de St-Pierre. Le duc Godefroid surnommé le Barbu (duc de Lotharingie, mort en 1069) allant un jour à la chasse pour accomplir ce pieux usage en l'honneur de saint Hubert, prit cinq cerfs et cinq loups. Nous l'avons vu offrir à cette église les cinq cerfs avec leurs peaux, et le loup encore vivant. »

Rapprochons de cette scène haute en couleurs un épisode de la vie de saint Germain, écrite vers 473 : au centre de la ville d'Auxerre se dressait un arbre aux branches duquel saint Germain, alors grand chasseur, suspendait les têtes des animaux abattus par lui. L'évêque Amator, qui lui avait souvent reproché cette coutume païenne (*bae jocularia qua christianis offensa, paganis vero imitanda...*) profita de son absence pour faire abattre l'arbre sacrilège (4).

À notre avis, dans la clairière où coulait le ruisseau Andaïna, il devait y avoir un lieu de culte païen, avec peut-être un arbre sacré où les chasseurs

venaient déposer leurs offrandes. Ajoutons que d'après Toutain (5), dans beaucoup de temples gaulois on a recueilli des défenses de sanglier et des bois et andouillers de cerfs, offrandes faites aux divinités gauloises. Ces offrandes se rencontrent aussi dans les tombes mérovingiennes.

Si à Malmedy, le fait est attesté, un monastère a été créé dans un site où existait un culte païen, pourquoi n'en serait-il pas de même à Andage ?

Bien plus, les habitants de la forêt d'Ardenne étaient tellement attachés à leurs coutumes païennes qu'il fallut pour les y faire renoncer une mesure extrême : y amener le corps d'un saint, si bien que les visites à ce lieu consacré devinrent licites.

Le cas n'est pas unique : la Vie de saint Gery, qui date de la fin du VII^e siècle, nous apprend que cet évêque de Cambrai avait fait détruire des idoles dont le culte comportait des sacrifices d'animaux dans un bois au sommet d'une montagne voisine de Cambrai. Il choisit ce lieu pour y élire sa sépulture et y fit construire une basilique dédiée à saint Médard (6).

Albert Grenier écrit que les rendez-vous religieux aux grandes fêtes où affluaient les pèlerins étaient aussi les fêtes foraines et que culte et marché allaient de pair. Or, les foires de Saint-Hubert tombent à des dates très proches des grandes fêtes gauloises : la fête de saint Hubert, le 3 novembre vient deux jours après la grande fête des morts des Gaulois, la fête de Samain, et la date des « *croix ardennaises* » se situe entre la Saint-Jean (24 juin) et le 30 juin, c'est-à-dire à une date proche du solstice d'été. La fête de la « *foire à may* » le 30 avril, tombée la veille de la grande fête du printemps appelée Beltaine, le 1^{er} mai. Elle coïncide d'ailleurs avec la date de la *foire des Biseux*, qui se tenait en un lieu solitaire, près d'un ermitage, entre Mellier et Marbehan. Il semble bien qu'il s'agisse d'une foire gauloise.

Disons encore, à propos de l'histoire de Stavelot-Malmedy, qu'en 881 les Normands envahirent la vallée de la Meuse et poussèrent jusqu'à Aix-la-Chapelle dont le trésor des reliques fut transféré en hâte à Stavelot. Les moines de cette abbaye durent à leur tour fuir devant les pirates. Ils virent de loin les lueurs des flammes qui dévoraient leur monastère et, après une marche pénible, allèrent se réfugier à Bogny, dans le Comté de Porcien, où ils possédaient une villa, puis à Chooz d'où ils revinrent ensuite. L'année suivante, ils apprirent que les Normands se dirigeaient vers l'abbaye de Prüm et ils se réfugièrent au château de Logne, et à Chèvremont, puis à Soumagne, mais ce ne fut qu'une fausse alerte.

Après ces épreuves, les abbayes de Malmedy et de Stavelot, ainsi que

l'abbaye de Saint-Hubert furent agrandies et des donations accrurent leur territoire. Les abbayes devinrent des centres de vie intellectuelle. L'influence de Malmedy est à la base de la langue wallonne parlée dans cette marche romane. L'abbaye de Stavelot-Malmedy avait reçu deux ports sur la Loire, exploitait des vignes dans le sud de la France, possédait des entrepôts à Dinant et Huy, et avait même des bateaux sur la Meuse et le Rhin, ce qui prouve, écrit F. Baix, que l'économie domaniale était beaucoup moins fermée et moins domestique qu'on le croit généralement.

À Stavelot-Malmedy, l'activité littéraire débute par la rédaction dans la première moitié du IX^e siècle de la plus ancienne biographie de saint Remacle. Les *Miracula Remacii* furent rédigés vers 855. Ils permettent, écrit Baix, de saisir sur le vif les multiples manifestations d'une dévotion naïve et populaire dont les scènes se déroulent auprès des reliques, ou aux alentours de la fontaine du puissant thaumaturge auxquels les miséreux de toute nuance — aveugles, perclus, paralytiques, possédés du démon, etc. — viennent demander la guérison de leurs infirmités ou le soulagement de leurs épreuves. On apporte les offrandes les plus variées, que l'on dépose parfois sur l'autel du bienheureux : un cierge, des fibules d'or et d'argent, et même, à l'occasion, on amène une tête de bétail, et l'on fait don d'une vigne. Les objets les plus hétéroclites sont disposés à l'entrée du monastère, ou sont suspendus, comme ex-voto, aux portes de l'église, en témoignage des faveurs obtenues (7).

Dès le VIII^e siècle, l'abbaye a sa chancellerie. Les moines copient des manuscrits précieux et transcrivent les chartes mérovingiennes. Le corps de saint Remacle fut renfermé dans une châsse de grand prix, et le culte du saint se développa.

Des écrits notables sont signalés à Saint-Hubert dès le X^e siècle mais c'est surtout au XI^e siècle qu'apparurent les œuvres de valeur.

D'après le Cantatorium, il y avait au monastère un organiste, un bibliothécaire, un enlumineur, un sculpteur sur bois et sur pierre, un peintre et un musicien, ainsi que deux écolâtres pour les écoles intérieure et extérieure. L'église était ornée de vitraux peints. La principale pièce de son trésor était la châsse en or et en argent de saint Hubert.

Comme nous l'avons vu par l'exemple de Bastogne, au IX^e siècle les grands domaines possèdent leur église paroissiale.

Lors de l'organisation des paroisses à partir du X^e ou XI^e siècle, l'église de Bastogne, qui prendra le nom de *matrix ecclesia*, deviendra le centre d'un important doyenné comprenant quelque 74 paroisses (8).

Des églises sont créées dans les localités et les villages, parfois aussi en des lieux isolés.

Bon nombre de paroisses remontent à la période carolingienne, voire mérovingienne. On est frappé par leur étendue, car les paroisses primitives adoptent pour limites les limites du domaine où elles sont établies.

À Amberloup, on a découvert sous l'autel de l'église, un bloc quadrangulaire montrant sur ses quatre faces Minerve, Mercure, Hercule et une déesse dans laquelle J. Vannérus reconnaît Junon, bloc qui est en réalité la base d'une colonne du cavalier au géant anguipède. Cette paroisse d'Amberloup avait, selon l'estimation de Vannérus, 14.000 hectares environ.

La paroisse primitive de Longlier, d'après A. Geubel, comportait plus de 10.000 hectares. La paroisse de Theux correspond au territoire de treize villages actuels, le ban de Chevigny, avec ses deux paroisses de Ste Marie et Saint-Pierre, quinze.

Léon MARQUET

(Texte extrait de la plaquette intitulée « Histoire et folklore de l'Ardenne d'autrefois » - Imprimé par J. Chauveheid sprl, Stavelot, 1981.)

(1) Alb. GRENIER, *Les Gaulois*. Petite Bibl. Payot, 1960, p. 304.

(2) M. G. H. *Epistolæ*, t. II, p. 7.

(3) E. SALIN, *La civilisation mérovingienne*, 4^e partie. Paris, 1959, p. 482.

(4) E. SALIN, op. cit., p. 487.

(5) *Les Cultes païens dans l'Empire romain*, t. III, Paris, 1920, p. 393.

(6) A. LOMBARD-CSERMAK, *Foires gauloises et origines urbaines* in *Archéocivilisation*, 11-13, 1972-74, p. 61.

(7) François BAIX, *L'Abbaye et la Principauté de Stavelot-Malmedy*, 1924, p. 213.

(8) D. GUILLAUME, *L'Archidiaconé d'Ardenne* dans *Bull. Soc. d'Art et d'Hist. du diocèse de Liège*, t. XX.

L'Ardenne au XI^e siècle *et* L'an 1000 et ses terreurs

L'ARDENNE entière était alors une vaste forêt, sauvage, impénétrable, et au milieu de laquelle se trouvaient quelques monastères, véritables châteaux fortifiés, renforcés de puissantes tours byzantines ou romaines, avec des meurtrières, des créneaux, des portes de fer, des palissades, des fossés, qui suffisaient à peine, dans ces époques de violence, à protéger les pauvres moines contre les invasions des Normands, des Hongres, ou contre les entreprises d'un seigneur sans foi. Sur le sommet des rochers les plus escarpés et les plus inaccessibles, s'élevait la tour du baron ou du comte, aux épaisses murailles crénelées et sur la crête desquelles se dressait son gonfanon de guerre. Le bourg, qui s'étendait à l'ombre du château, était palissadé et défendu par un fossé, et à la moindre alarme, les serfs se réfugiaient dans l'enceinte ou dans les souterrains du manoir, tandis que le baron, prenant son écu et sa lance, allait bravement au-devant de l'ennemi.

L'intérieur offrait d'étroits couloirs à peine éclairés par de rares meurtrières. La salle d'armes, décorée de peaux de loups, de bois de cerfs, de hures de sangliers, de cornes d'aurochs, d'épieux, de lances, d'épées, de luisants morions ou de lourdes cottes de mailles, reflétait partout l'idée de la lutte et de la guerre. Sous les tours, ou adossés à leurs flancs intérieurs, s'étendaient les logements des hommes d'armes, des servants de corps ou des serfs vêtus de bure, petits, difformes et couards, employés aux usages domestiques.

Tout concourait donc à donner à ce XI^e siècle une physionomie de tristesse profonde. Les populations portaient sur le front cette redoutable pâleur que le spectacle des enfers avait laissée sur la maigre figure du Dante. L'an 1000 devait clore la vie de l'humanité, et les cieux, noirs et sans rayons, devaient s'abaisser sur la race d'Adam, comme le sombre couvercle d'un

sépulcre.

Avec le XI^e siècle commença cette effroyable série de calamités, — de pestes, — de famines, qui remplit d'effroi les plus hardis et fit croire à chacun que le *soir du monde* était arrivé. Sur soixante et seize années on en compta quarante-huit, pendant lesquelles la peste, la famine, le *mal des ardens*, se relayaient comme des anges exterminateurs envoyés pour faire de la terre une vaste solitude. « Alors, dit un chroniqueur, on vit de toutes parts, des pays voisins et éloignés, d'outre-mer même, une foule immense des deux sexes, frappée de terreur, affluer en l'église de Tournai. Chacun, dans l'effroi de son âme, redoutait pour soi le malheur qui consumait les chairs d'autrui. L'église, remplie de malades, offrait un spectacle horrible ; les uns, en proie au feu brûlant qui les dévorait, poussaient des hurlements affreux ; chez d'autres, les chairs, consumées jusqu'aux genoux, laissaient voir les os décharnés du pied et de la jambe ; d'autres gisaient çà et là, semblables à des troncs brûlés, et l'on était obligé de les « emporter ».

L'effroyable fléau (*arsura, ardentium plaga*) n'épargna ni la Belgique, ni l'Allemagne, ni la France ; en l'église Saint-Martin de Limoges, les infortunés atteints de la contagion s'étouffaient aux portes et donnaient, par leur réunion, plus d'énergie au fléau. On y transporta les reliques les plus célèbres, mais rien n'y fit, les malheureux mouraient en baisant les châsses saintes.

La famine vint glaner dans cet immense charnier, et ce que la peste avait épargné fut frappé de mort. L'ordre de la nature semblait interverti, et Dieu paraissait avoir retiré sa main de la terre ! « Le Bosphore et le Nil roulèrent des glaçons. L'Asie fut ravagée par des tremblements de terre qui renversèrent plusieurs villes. »

D'horribles crimes, inconnus jusqu'alors, vinrent épouvanter le monde ; on racontait, dans les tristes veillées, de ténébreuses et sinistres histoires. Tantôt c'était un misérable qui avait étalé de la chair humaine au marché de Tournus ; tantôt un farouche solitaire auprès de la demeure duquel on avait déterré quarante têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Puis venaient des prodiges sans nombre ! Les gens des Flandres avaient vu la vieille tour d'Oudenbourg, élevée par Dagobert, ployée par le vent, puis se redresser miraculeusement au milieu d'une grande clarté. En Zélande, une fontaine donna du sang au lieu d'eau pendant quinze jours, et, le 30 août de l'an 1088, on aperçut un dragon de feu volant par le milieu du ciel et vomissant des torrents de flamme de sa gueule entrouverte. Les eaux d'une fontaine auprès de Mons avaient paru toutes sanglantes. À Tournai,

on vit un prodige encore plus inouï. Une grande quantité de lézards, de couleuvres et autres bêtes venimeuses, s'étant assemblée dans une plaine auprès de cette ville, se sépara en deux bandes qui se battirent opiniâtrément tant que l'une des deux, vaincue et chassée, abandonna la place toute couverte de ses morts, et se retira dans le creux d'un gros arbre où les vainqueurs la poursuivirent pour achever sa défaite. Dans le comté de Namur, du pain qu'on avait cuit sous la cendre *parut tout sanglant lorsqu'on le rompit*. Les animaux domestiques, devenant tout à coup sauvages, quittaient les maisons et retournaient aux forêts et aux champs. Dans maint endroit, on vit, durant plusieurs nuits, *pleuvoir des étoiles si dru et si menu qu'on eût dit que c'étaient des bluettes des débris des orbes célestes*. Quelque côté de l'horizon qu'on interrogeât à cette douloureuse et funeste époque, l'œil ne rencontrait que prodiges, l'oreille n'entendait que choses sombres et terribles. De toutes parts, on courait aux monastères faire sa paix avec Dieu et renoncer aux choses d'un monde dont on attendait le dernier jour avec une secrète horreur.

Aux yeux des fidèles, ces prodiges étaient des signes précurseurs de quelque grande catastrophe, — le trait de feu livide qui précède la foudre ! les livres saints avaient annoncé que — *lorsque mille années seraient accomplies* — le Juge suprême apparaîtrait sur les nuées pour juger les enfants des hommes ! Chaque soleil qui se couchait à l'occident était salué par les peuples consternés comme le dernier qu'il leur fût donné de contempler. Quand les vents de la nuit gémissaient dans les hautes girouettes des donjons, on croyait ouïr les sons de la trompette de l'archange venant jeter au monde son arrêt de mort, — les pauvres, — les affligés, — les serfs et tous ces infortunés qu'un siècle de fer broyait sous son implacable meule, saluaient avec un cri de joie la fin de leurs misères et la venue de ce royaume du Christ, dans lequel ils allaient, eux pauvres esclaves, être à leur tour les barons et les comtes du Ciel ! Les maîtres des donjons, des burgs, les ducs, les margraves, les rois mêmes se pressaient au pied des autels pour échanger leur pourpre contre le cilice de la pénitence. Maintenant que le monde allait manquer à tous, que Dieu allait briser son œuvre, qu'importaient les biens terrestres ? Aussi tous les puissants du siècle recouraient-ils aux *remèdes de l'âme*, et rendaient-ils à l'Église, sous forme de donations, les biens dont ils avaient dépouillé ce pauvre peuple qui, courbé sur sa glèbe, tournait vers le ciel un regard rayonnant d'une mélancolique espérance. On fondait des prieurés, des monastères, des couvents, comme si, en s'abîmant, le monde eût dû respecter l'asile des hommes voués à la prière.

Enfin, au milieu de ces terreurs, de ces prodiges, au milieu de cette piété d'effroi, de ces saints arrangements, l'an mille s'ouvrit. Il est probable que les premiers jours de l'année n'eurent rien de sinistre, car les chroniques n'en ont point parlé. Ce furent peut-être quelques-unes de ces belles gelées de janvier où la pureté de l'air et la clarté du ciel réveillent l'âme qu'elles épanouissent, et l'arrachent, pour un temps du moins, au malaise du présent, aux inquiétudes de l'avenir. Cependant les jours, les mois s'écoulaient, et l'attente devenait de plus en plus pénible.

Le saint temps du carême se passa dans le recueillement et dans la prière. Il n'y eut enfant si tendre, femme ou vieillard si faible qui s'exemptât du jeûne commandé par l'Église. Mais le jour de la mort du Sauveur approchait, et ce n'était pas sans effroi qu'on le voyait venir, car c'était le jour le plus solennel de l'année.

Le soir du jeudi saint, dit la chronique de Soissons, une barre de fer sortit du ciel entrouvert, et descendit lentement, pareille aux longs sillons d'un éclair. Les maisons étaient fermées, beaucoup de gens étaient endormis ou achevaient leurs prières ; mais la lumière était si vive que tout le monde en fut ébloui dans les maisons fermées aussi bien qu'en plein champ, car elle pénétra par les plus petites ouvertures. Cependant le ciel était devenu serein et pur ; mais la traînée de feu se déroula tout à coup en forme de dragon, sa tête grossit et s'allongea, ses pieds prirent une teinte bleuâtre, et, après avoir traversé l'air pendant quelques secondes, le météore disparut tout à fait.

Les cierges brûlèrent alors devant les châsses des saints, et les litanies des agonisants se récitaient tout haut dans les églises ; personne, dans les lieux où on avait vu le prodige, ne voulut se coucher, et la nuit se passa en prières. Le vendredi, avant le lever du jour, les fidèles se rassemblèrent dans les églises ou dans les chapelles des couvents. Des processions se formèrent, et le peuple les suivit pieds nus et la hart au cou. On sortit des villes étroites et enfumées, des monastères ou des châteaux fortifiés, et les processions, croix et bannières en tête, parcoururent les champs qui commençaient à fleurir.

On s'arrêtait devant chaque Vierge, on se prosternait au pied de chaque calvaire, et là clercs et laïques entonnaient tous ensemble le *Miserere* ou le *De profundis clamavi*. On voyait au fond des vallées se dérouler ces longues files de peuple qui suivaient les détours des ruisseaux brillants de feux ou les sinuosités des haies blanches de fleurs. On plantait des croix à l'endroit où les processions se rencontraient ; on se mettait à genoux, l'on chantait

avec grande ferveur les sept psaumes de la pénitence et les litanies des saints, et on demandait grâce au Seigneur pour cette nature qui se ranimait et pour cette terre qui se couvrait de fleurs.

Cependant les fleurs tombèrent, et l'été, sur lequel beaucoup de gens ne comptaient plus, revint avec ses fruits, peut-être même avec ses plaisirs, car rien ne justifiait plus la crainte, et la piété dut se relâcher à mesure que le danger s'éloigna. Mais un nouveau prodige vint les réveiller. Au mois de septembre, il parut à l'occident une de ces grandes étoiles qu'on appelle comètes, et que l'on vit pendant près de trois mois ; elle brillait, depuis la chute du jour jusqu'au chant du coq, d'une si vive lumière qu'elle éclairait plus de la moitié du ciel.

On racontait vers le même temps une histoire merveilleuse.

Bien des années après la mort de Charlemagne, le troisième Othon eut un rêve dans lequel le ciel l'avertit d'enterrer en terre sainte le corps du vieil empereur. Othon vint à Aix, et s'enquit auprès des vieillards du lieu où le corps était déposé ; mais le souvenir s'en était effacé, et personne ne put le lui apprendre. Alors il jeûna et pria pendant trois jours, et au troisième jour, par une inspiration divine, il fit lever les dalles et fouiller la terre sous une des nefs de l'église Sainte-Marie. Après avoir creusé longtemps, on rencontra une espèce de niche voûtée, où l'on pratiqua une ouverture étroite.

L'Empereur y descendit seul avec le comte de Laumelle, deux évêques et quelques moines. Charlemagne n'était pas couché, comme sont les morts ordinaires. Il était assis sur un siège d'or, la couronne en tête, le sceptre et l'épée à la main ; et la couronne, le sceptre et l'épée étaient de l'or le plus pur. Quand ils furent tout près de lui, l'Empereur et les siens plièrent le genou, et sentirent une odeur très forte. Cependant le corps était sain et parfaitement conservé. Seulement les ongles de ses doigts avaient déchiré les gants de peau dont ses mains étaient revêtues, et avaient atteint une longueur extraordinaire ; ce que voyant, Othon d'Allemagne les fit couper pieusement sous ses yeux.

Entre ceux qui avaient suivi l'Empereur, « il y avait un chanoine du lieu nommé Adalbert, qui était d'une stature colossale et d'une force merveilleuse. Cet homme prit la couronne de Charlemagne et se la mit sur la tête, comme pour l'essayer ; mais sa tête fut trop petite, ou le cercle de la couronne trop large pour elle. Il mesura sa jambe avec celle du vieux roi : elle était plus courte de beaucoup et se brisa à l'instant, comme par une vengeance du ciel. » Il survécut quarante ans à ce malheur, et fut toujours fai-

ble et malade jusqu'à l'heure de sa mort.

Quant au corps de Charlemagne, l'Empereur le fit revêtir de vêtements blancs et transporter, aux yeux de tout le peuple, dans la nef droite de l'église, où il fut enterré sous l'autel de saint Jean-Baptiste. On plaça au-dessus de son corps une châsse d'or d'un travail admirable, et elle devint célèbre par les miracles qui s'y faisaient en grand nombre. L'Empereur laissa tout ce qu'il avait trouvé dans le tombeau de Charlemagne, à l'exception d'une petite croix d'or, qu'il porta au cou toute sa vie, et du trône d'or, qu'il échangea avec un roi des Slaves nommé Batis, contre les reliques de saint Adalbert le Martyr ; mais cela même fut blâmé, et on assure que le vieil empereur lui apparut une nuit, et lui prédit qu'il régnerait sans gloire et qu'il mourrait sans héritiers.

Voilà comme on s'effrayait en l'an mil de l'ère chrétienne ; il fallut plusieurs années pour dissiper ces terreurs sans objet et rassurer ces âmes superstitieuses. Mais après ce temps de crise, la terre semble reprendre une vie nouvelle ; elle se ranime par degrés, comme la campagne après un orage, aux premiers rayons du soleil. Les fondations se multiplient, la piété revêt toutes les formes, se produit sous tous les aspects, depuis les laderies isolées au sommet des montagnes, jusqu'aux maisons de refuge ouvertes, au sein des villes, à la vieillesse et à la souffrance ; depuis la cathédrale gothique, audacieux élan vers un autre monde et une autre vie, image de la cité divine, construite sur la croix, sur le triangle et l'ellipse, symboles poétiques de l'infini, jusqu'à l'humble chapelle de pierre qui s'élève au bord de la route, et dont la petite croix rouillée se perd dans le feuillage du tilleul qui l'abrite. Chose singulière ! la reconnaissance produisit le même effet que la frayeur. Les monastères se remplirent de la population des campagnes, les abbayes de prêtres et de moines, et, dépouillant ses vêtements souillés, dit un chroniqueur, « la terre revêtit la robe blanche des églises ».

Tout était donc sombre dans ce XI^e siècle qui s'était ouvert sous l'empire d'une terreur profonde, laquelle n'était pas encore dissipée. Le monde morne et triste semblait recevoir la lumière du soleil à travers un crêpe de deuil. La terre, envahie partout par les bruyères ou les forêts, nourrissait à peine ses habitants et la famine relayait la peste ou venait glaner sur les pas du glaive. Le droit n'était qu'un mot, la force régnait sans conteste, et le bras le plus rude ou le plus vaillant pouvait aspirer aux plus belles seigneuries.

C'est dans ce milieu social, dans cette atmosphère sinistre et sombre que grandit Godefroid de Bouillon, le vaillant fils d'Eustache le Pirate.

Souvent dans les longues veillées, lorsque la neige couvrait les plaines et les forêts de son éblouissant manteau, l'oncle de Godefroid dut lui raconter les vaillantises de ses ancêtres, les hauts faits d'armes de Gothelon le Grand, de Godefroid le Barbu et de tous ces fiers barons qui, depuis Godefroid l'Ardennais, avaient illustré le donjon de Bouillon. Il dut lui dire aussi quelle fidélité héréditaire les ducs de Bouillon avaient toujours montrée aux empereurs d'Allemagne dans les luttes de la race germanique contre la race franque et contre l'Italie et les papes, qui prétendaient soumettre à leur autorité les fiers barons germains et forcer l'Empereur à leur tenir l'étrier. Ces prétentions, contre lesquelles Godefroid le Bossu avait pris les armes en fidèle vassal qu'il était, tandis que sa femme Mathilde se rangeait sous la bannière du Vatican, devaient paraître monstrueuses au vieux comte. Depuis quand l'épée et la lance s'étaient-elles inclinées devant la sandale d'un moine et de quel droit le casque orgueilleux du féodal devait-il s'abaisser devant la cagoule d'un pâle clerc, macéré par les veilles et dont le bras n'aurait pu soutenir un écu de bataille ? Le vieux comte disait sans doute aussi à son beau neveu, qui l'écoutait en levant sur lui ses yeux *vert-de-mer* — dont parle Tacite et qui semblaient si terribles aux Romains — que la papauté n'était qu'un vasselage de l'Empire et que le grand Othon avait donné à trois papes l'investiture du siège de saint Pierre, comme il eût donné à l'un de ses barons l'investiture d'un fief ou d'une châellenie.

Victor JOLY

(Texte extrait du livre intitulé « Les Ardennes » - Tome Premier - Bruxelles, A. Dailliet, éditeur — 1854.)

Voyageurs illustres dans l'ancienne Ardenne

L'HISTOIRE est indispensable, mais ceux qui l'écrivent sont divisés sur les leçons qu'on en peut tirer, et plusieurs professent qu'elle n'existe pas pour en donner. Elle est néanmoins le fécond témoignage du cheminement humain au cours des millénaires qui nous ont précédés.

Malgré des échecs et des horreurs, l'œuvre est belle et fascinante du comportement et de l'élévation de l'espèce à travers les âges. Elle est jalonnée de fastes qui ont fait la civilisation, c'est-à-dire un immense tissu de pensées. Or, la pensée est le signe de l'esprit. Elle assure à l'homme, par ses œuvres, une autre survie que celle de la continuité corporelle. Elle est l'expression d'un principe en nous qui ne périt pas, puisqu'en rendant la mémoire intelligente, elle permet de jeter le pont entre notre époque et toutes les autres, au-dessus de l'océan des morts qui roule quelques milliards de cadavres.

Ainsi fait, la petite histoire est une modeste auxiliaire de sa mère. C'est la porte dérobée, le vestibule, l'escalier de service, qui conduisent sur la scène où ont eu lieu les actions des peuples ou de ceux qui les ont conduits. Il se peut que cette fréquentation des couloirs, des antichambres, des dépendances, mène jusqu'aux combles, façon de dire que ce genre mineur fait sa part des fonds de grenier de l'histoire. Pourquoi pas ? L'essentiel, c'est de tomber sur des curiosités qui éclairent, nuancent ou corrigent la connaissance qu'on a des temps révolus.

La petite histoire jouit de la faveur du public, mais elle est décriée par des savants qui pratiquent l'autre. Il est vrai qu'elle est souvent traitée par des amateurs mal informés ou mal formés. Elle conserve cependant son charme et son enseignement, parce qu'elle est plus près du quotidien et par conséquent plus près de l'homme.

Sans prétendre que tout sera dit sur les sujets qui vont suivre, je me suis efforcé de les présenter le plus objectivement possible, et je les dédie tels quels à ceux qui sont friands du passé de l'Ardenne.

Usmard LEGROS

Au livre V de ses commentaires de la guerre des Gaulés, César écrit :

« Les Trévires ne paraissaient pas aux assemblées des Gaulois. On disait qu'ils intriguaient avec les Germains, au-delà du Rhin. Ce peuple qui, comme on l'a vu, borde

le fleuve, outre qu'il a une infanterie nombreuse, est sans contredit le plus puissant de la Gaule en cavalerie.

» Deux hommes s'y disputaient le premier rang : Indutiomar et Cingéforix. Celui-ci, dès qu'il sut que César arrivait, vint le trouver et lui dit ce qui se passait dans la cité, l'assurant qu'il resterait dans le devoir avec tous les siens et ne se détacherait pas de l'alliance des Romains. Indutiomar, au contraire, rassemble de la cavalerie et de l'infanterie. Ceux à qui l'âge ne permet pas de porter les armes, il les cache dans les Ardennes, forêt immense qui s'étend depuis le Rhin jusqu'au pays des Rémois, à travers celui des Trévires. »

Il fallait faire cette longue citation pour dégager des Ardennes l'idée que s'en faisaient les Romains. Elles s'étendaient donc du Rhin, frontière naturelle de la Germanie, aux environs de Reims. Elles constituaient un domaine forestier encore inconnu des légions, et Indutiomar s'en servait comme refuge pour les enfants.

Le conquérant des Gaules jeta par ses conquêtes les bases de la *pax romana* réalisée par ses successeurs. Dans les Ardennes, telles qu'elles sont par lui décrites, fut créée, probablement au III^e siècle, une chaussée conforme partiellement à ses données, c'est celle qui relia Reims à Cologne. Il y en eut d'autres, qui portaient de grands centres ou y aboutissaient, comme Trèves, Bavai, Maastricht, Arlon, Tongres...

Quand l'empire romain se décomposa, elles cessèrent d'être entretenues et furent envahies par une végétation sauvage. Pendant la funeste période des invasions, les paysans, qui avaient vu brûler et saccager les « villas » (1), s'installèrent loin de ces chaussées et se gardèrent bien de les rendre praticables, car ils n'attendaient rien de bon des étrangers qui en usaient. Elles restaient cependant tracées, et, en dehors des sentiers locaux, il n'existait pas d'autres voies d'accès pour les évangélistes, plus tard pour les croisés se rendant à leurs lieux de ralliement, puis pour les pèlerins, enfin, aux XVI^e et XVII^e siècles, pour la jeunesse éprise d'Art qui allait en Italie avant d'en rapporter notre renaissance. On peut cependant penser qu'à proximité des grandes abbayes, qui se trouvaient sur les itinéraires des pèlerinages les plus célèbres, les clercs s'efforcèrent de les maintenir dans un état carrossable.

Ces routes étaient donc solitaires dans une région extrêmement boisée. On comprend que ceux qui devaient les fréquenter se fissent accompagner de gens armés. Ils croyaient sincèrement que la forêt ardennaise était peuplée de brigands et de personnages étranges doués de pouvoirs maléfiques.

D'où venait cette réputation ? Sans doute de l'inquiétude naturelle que

provoquaient, sur les voyageurs, des bois inhabités. Mais il y avait des raisons plus actuelles à cette renommée : la famille des Pepin et Charlemagne surtout avaient fréquenté les Ardennes où ils avaient séjourné et chassé. La place que prirent ces hommes dans les événements d'Occident en fit des héros légendaires. Charlemagne, par l'importance de son règne, éclipsa tous les autres. On lui attribua généreusement des aventures auxquels avaient été mêlés ses prédécesseurs, voire ses successeurs. L'imagination populaire en mit à son actif qui étaient purement inventées. Elle lui créa des ennemis qui ne furent pas tous des Sarrasins, mais bel et bien des sujets rebelles, dont plusieurs étaient les hôtes des Ardennes forestières.

Tel apparaît Thierry d'Ardenne, tout dévoué à son empereur dans la « Chanson de Roland » et dans le roman de Basin, mais pour d'autres œuvres, c'est un véritable brigand. Dans « Fierabras », c'est un vieillard qui a étranglé de ses mains plus de mille hommes. Ailleurs, il a un fils, Galopin, resté nain par la volonté des fées, mais doué des pouvoirs d'un magicien. Ailleurs encore, il est le père d'Aupais, une fille boiteuse et rousse, et c'est dans la même geste qu'on trouve Lambert d'Oridon, une sorte de bandit noble, qui est un familier du démon, ravit les filles qu'il emmure dans son château où il cache de nombreux trésors volés. Enfin, il y a les *Quatre fils Aymon*, leur ami Maugis et sa magie, sans compter Bayard, le fameux cheval de Renaud de Montauban.

Toutes ces chansons de geste étaient célèbres bien au-delà des frontières des Ardennes. Elles inspirèrent même des poètes étrangers, comme Boiardo et l'Arioste, qui en firent le théâtre des exploits de leurs héros, sans avoir jamais parcouru les lieux qu'ils décrivaient.

Ainsi la forêt ardennaise était fabuleuse, mystérieuse et redoutable. Tous ceux qui étaient astreints à y passer se sentaient pris d'effroi à la pensée qu'ils pourraient rencontrer ces aventuriers ou ces brigands dont les faits et méfaits étaient dans toutes les mémoires.

Au hasard des grands de ce monde qui ont emprunté les routes des Ardennes, il faut citer trois illustres étrangers qui, à des époques éloignées les uns des autres, ont laissé de leur passage dans la forêt ardennaise un témoignage écrit. Ce ne furent évidemment pas les seuls, mais ces trois-ci : Pétrarque, l'archiduchesse Isabelle et Chateaubriand, sont de ceux qui ont accrédité l'impression d'une région dangereuse ou remplie de souvenirs légendaires. Ils ont apporté à leur époque une présence et une influence, et l'appréciation qu'ils ont émise sera un critère valable pour l'opinion de leur temps.

PÉTRARQUE

Pétrarque devait naître Florentin, mais il vit le jour, à cause de l'exil de son père, ami de Dante, à Arezzo en 1304. Il partit pour Avignon avec sa famille en 1313. C'est en effet dans cette ville que le pape Clément V avait transporté le Saint-Siège depuis quatre ans.

Avignon était devenu le refuge des proscrits italiens ; la famille de Pétrarque en était.

Très jeune, il entra à l'université de Montpellier. Il y resta quatre ans et la quitta pour se rendre à celle de Bologne, en 1322. Le rêve de son père était d'en faire un juriste, mais le jeune homme se consacra à la philosophie, à l'étude de la langue latine, à l'éloquence et à la poésie.

Orphelin à 22 ans, il dut à des amis d'être introduit à la cour pontificale où fréquentait une société oisive et corrompue, mais avide de beaux esprits. Le pape d'alors était Jean XXII, qui contrastait sur son entourage par la sobriété et la simplicité de ses mœurs. Soit dit en passant, il mourut à quatre-vingt-dix ans, en rétractant une opinion qu'il avait longtemps professée, celle de la vision béatifique. Cette doctrine, qui n'était pas neuve, consistait à prétendre que les âmes des justes ne devaient voir Dieu qu'après le jugement dernier. Jusque là, elles se trouvaient dans un séjour d'attente sous la protection de l'humanité de Jésus-Christ.

C'est à Avignon, le matin du 6 avril 1327, qu'en sortant de l'église, Pétrarque rencontra Laure de Noves. Cette jeune femme de vingt ans, épouse d'un patricien nommé Hugues de Sade, fit une telle impression sur son admirateur qu'à partir de ce moment elle suscita en lui une passion qui occupa sa vie et sa plume. Cette femme, immortalisée par les sonnets d'un des grands poètes de tous les temps, était d'une rare beauté. Mais elle était la sagesse même. Née pour le devoir et le rôle de mère de famille, elle eut onze enfants, Pétrarque ne put en obtenir qu'une amitié solide et un amour idéal.

Un peintre, Simon de Sienne, élève de Giotto, exécuta de Laure un portrait qui fut offert à Pétrarque. Il faut croire que l'artiste partagea l'admiration du poète, puisque dans plusieurs compositions postérieures, il fit de son modèle le personnage principal.

Tantôt plein d'espérance, tantôt ulcéré par l'indifférence feinte de son amie, las de poursuivre une chimère, Pétrarque tenta de faire diversion à sa souffrance par des voyages. Chanoine de son état, mais pas prêtre, ambassadeur plus ou moins officieux du Saint-Siège, il avait déjà parcouru

de nombreuses régions de France et d'Italie, quand il résolut de venir à Liège.

Pour justifier de son départ, il avait obtenu d'un de ses amis, Jacques Colonne, évêque de Lombès, qu'il le chargeât d'une mission dans le chef-lieu de la principauté, dont Colonne portait le titre honorifique de chanoine. Mais la réalité était autre. Le poète-humaniste avait ouï dire qu'il existait à Liège deux manuscrits inconnus de Cicéron, et sa passion pour tout ce qu'avait écrit le grand orateur romain l'incitait à aller prendre copie de ces deux œuvres.

C'est au cours de ce voyage qu'il visita Paris. Il jugea cette ville, comme beaucoup d'étrangers de son époque et de plus tard, puante et sale. De là, il se dirigea vers le Nord, pénétra en Flandre et s'achemina à Liège où il copia les manuscrits précieux. Un intermède plaisant, dont il s'est gaussé dans ses lettres, lui survint dans la capitale de la principauté épiscopale, qui se piquait, à juste titre du reste, d'honorer les sciences et les arts. Il y chercha de l'encre pendant plusieurs jours et trouva finalement un flacon de liquide jaunâtre.

Il se rendit ensuite à Cologne, gagna le duché de Luxembourg, probablement par la chaussée de Cologne à Reims, et rentra en Avignon après une absence d'environ huit mois.

Pétrarque avait donc suivi deux itinéraires différents dans la forêt des Ardennes : le premier pour se rendre à Cologne, le second pour en sortir. Certains de ses biographes assurent qu'il célébra dans deux sonnets ses traversées des Ardennes. Voici la traduction de celui qui est le plus célèbre :

« À travers les bois inhospitaliers et sauvages, où les hommes et les armées vont à grand risque, j'avance sans inquiétude, car rien ne peut me troubler que le soleil qui a les rayons de l'amour vivant.

» Et je marche en chantant, ô pensées frivoles ! Celle que la distance ne peut me rendre lointaine : je l'ai dans les yeux et je crois la voir parmi des dames et des jeunes filles, mais ce sont des sapins et des bêtres.

» C'est sa voix que j'entends dans le bruissement des rameaux et du vent, du feuillage, des oiseaux plaintifs et dans le murmure du ruisseau qui fuit sous l'herbe verte.

» Ce rare silence, ce solitaire effroi d'une ombreuse forêt ne me plurent jamais tant, sauf qu'ils me privent trop de mon soleil. »

Pétrarque en parcourant nos Ardennes a saisi une nouvelle occasion de nourrir la passion de sa vie dans un lyrisme touchant. Si la forêt inspire la

terreur, un poète ne la regarde pas avec les yeux d'un quelconque voyageur. Il en célèbre l'effrayante majesté et il la trouve si belle que, dans ces temples à colonnes que sont les hautes futaies, il voit apparaître une cour avec une reine — la reine de son cœur —, et de ses dames d'honneur. Subtil à interpréter le bruissement des feuillages, le ramage des oiseaux, la chanson des ruisseaux de cristal, c'est la voix de Laure qui fait écho dans son cœur.

En 1341, Pétrarque fut à Rome où il reçut, comme cela se faisait dans l'antiquité, aux jeux capitolins, la couronne de lauriers réservée à la poésie. Il la coiffa au Capitale, le jour de Pâques. Il fut conduit sur la colline en grande pompe et fut consacré roi des poètes.

En 1348, alors qu'il voyageait en Italie, une peste terrible s'abattit sur le continent. Pris d'un étrange pressentiment, il se hâta de regagner Avignon. Hélas ! il arriva trop tard ! Laure de Noves avait été emportée par le fléau qui faisait tant de ravages, le 6 avril, soit le jour même du vingt et unième anniversaire de leur première rencontre. Elle avait 41 ans.

Le poète en éprouva une douleur ineffaçable. Il se confina dans la solitude et ne vécut plus que du souvenir de la morte. Il continua à chanter ses louanges dans ses poèmes. À la fin de « Triomphes », où il évoque le jugement dernier, il s'écrie en songeant à celle qui lui était si chère : « Heureux tombeau qui en garde à présent les reliques, que ne puis-je changer mon sort avec le tien ; mais je m'en console par cette réflexion, que si j'ai été heureux la voyant quelque temps ici-bas, mon bonheur sera sans égal lorsqu'il me sera permis de la voir pour toute une éternité dans les cieux. »

Tel est l'homme qui a célébré les mérites d'une femme qui passa pour avoir été la plus belle de son temps, et qui, à cause d'elle, dédia à nos Ardennes le plus charmant poème qu'on ait jamais écrit sur cette région.

L'ARCHIDUCHESSE ISABELLE

Changeons d'acteur, en maintenant le décor. Faisons une enjambée de plus de deux siècles et demi, pour acclamer sur son passage l'archiduchesse Isabelle qui pénètre dans ses États, avec l'archiduc Albert qu'elle vient d'épouser, le 18 avril 1599, à Valence.

À Barcelone, en se séparant de son frère Philippe III, qui succédait à leur père Philippe II, elle avait promis de lui faire, étape par étape, une relation de son voyage. Le couple royal embarqua le 7 juin et arriva à Gênes, le 18, Le 30, les archiducs prirent la route vers notre pays. Fidèle à sa promesse, l'archiduchesse s'attacha à son journal et le rédigea avec autant de

grâce que de vivacité. C'est le 20 août 1599 qu'elle pénétra sur son territoire, à Thionville. Elle décrit l'accueil qui lui fut réservé. Écoutons-la :

« Dès que nous eûmes franchi la frontière, nous trouvâmes tous les chemins pleins de gens qui accouraient pour nous voir et jeter des fleurs dans le carrosse ou des feuillages sur la route et tous criaient ensuite : « Vivent les ducs de Brabant qui arrivent chez nous ! » Et même les vieux et les vieilles pleuraient de joie, ce qui était chose digne d'être vue. Une femme arriva jusqu'à moi et me donna un bouquet de fleurs, me disant : « Madame la Duchesse, acceptez de ces fleurs que produisent vos Pays-Bas. » Ceux qui parvenaient à toucher le carrosse ou les chevaux étaient on ne peut plus heureux. »

Après une brillante réception à Luxembourg, elle note :

« C'est de Luxembourg à Namur que le chemin est le plus dangereux... Ce sont les Ardennes, dont parle Jules César, et jamais les brigands n'y font défaut. C'est pourquoi nos compagnies de lanciers et d'arquebusiers furent renforcées par des gens du pays. »

Le vicomte de Terlinden, auteur d'un bel ouvrage sur l'Archiduchesse Isabelle, auquel sont empruntées ces citations, ajoute :

« Les souverains arrivèrent cependant à Namur sans avoir dû affronter les périls que des traditions, aussi indéracinables que dénuées de fondement, faisaient redouter à tous les voyageurs de cette époque. »

Ainsi la gouvernante la plus justement aimée de notre passé, avant notre indépendance nationale, croyait, comme Pétrarque, à l'Ardenne terrible et peuplée de brigands.

En cours de route, elle ne rectifia pas son jugement. Elle ne s'attarda pas à faire des notations sur la nature. Ce n'était pas dans son genre d'esprit. Son éducation avait été très poussée, mais c'était plus une intellectuelle, douée d'un grand sens pratique, qu'une amoureuse de la poésie. Le seul souvenir qu'elle évoque est celui de César qu'elle avait lu en apprenant le latin. Sans doute que les chansons de geste n'avaient guère fait partie de sa culture ou qu'elle y avait peu prêté attention. Il est vrai que de son temps le genre épique cessait lentement d'être à la mode. Elle dut pourtant connaître, mais plus tard, l'argument de la geste des Quatre Fils Aymon, ne fût-ce que pour comprendre le sens des ommegang et apprécier, comme il convenait, les dessins de certaines tapisseries ou celui d'une dentelle merveilleuse qu'on lui offrit, sur laquelle était crochétée l'effigie des quatre frères chevauchant Bayard.

CHATEAUBRIAND

Le vicomte François René de Chateaubriand avait vingt ans et revenait d'Amérique, quand il entra, en 1793, dans l'armée des émigrés. Il participa

au siège de Thionville et y fut blessé à la cuisse le 6 septembre. Après le siège, il partit pour Verdun. Puis, résolu à gagner l'Angleterre par Ostende, il vint au camp de Longwy où il se fit délivrer par Goyon-Miniac, capitaine de sa compagnie, un certificat de bon comportement sur le champ de bataille. Il arriva à Arlon vers le 20 octobre.

C'est au cours de son ambassade à Londres que, d'avril à septembre 1822, il rédigea la relation de son voyage en Angleterre par la Belgique. Il déclare cependant qu'il l'a revue en 1845, au moment où il était pour lui question de publier les « Mémoires d'Outre-Tombe ». C'est à cette œuvre qu'appartient le passage intitulé « Les Ardennes ». On en parle souvent, surtout dans la littérature touristique, mais on ne le cite jamais parce qu'on ne prend plus la peine de consulter ce fécond ouvrage de près de 3.500 pages qu'est « Les Mémoires d'Outre-Tombe », monument littéraire d'une incontestable érudition et d'un style incomparable. Voici ce témoignage :

« En sortant d'Arlon, une charrette de paysan me prit pour la somme de quatre sous, et me déposa à cinq lieues de là sur un tas de pierres. Ayant sautillé quelques pas à l'aide ma béquille, je lavai le linge de mon éraflure devenue plaie, dans une source qui ruisselait au bord du chemin, ce qui me fit grand bien. La petite vérole était complètement sortie, et je me sentais soulagé. Je n'avais point abandonné mon sac, dont les bretelles me coupaient les épaules.

» Je passai une première nuit dans une grange, et ne mangeai point. La femme du paysan, propriétaire de la grange, refusa le loyer de ma couchée ; elle m'apporta, au lever du jour, une grande écuelle de café au lait avec de la miche noire que je trouvai excellente. Je me remis en route tout gaillard, bien que je tombasse souvent. Je fus rejoint par quatre ou cinq de mes camarades qui prirent mon sac ; ils étaient aussi fort malades. Nous rencontrions des villageois ; de charrettes en charrettes, nous gagnâmes pendant cinq jours assez de chemin dans les Ardennes pour atteindre Attert, Flamizoul et Bellevue. Le sixième jour, je me retrouvai seul. Ma petite vérole blanchissait et s'aplatissait.

» Après avoir marché deux lieues, qui me coûtèrent six heures de temps, j'aperçus une famille de bohémiens campée, avec deux chèvres et un âne, derrière un fossé, autour d'un feu de brandes. À peine arrivais-je, je me laissai choir, et les singulières créatures s'empressèrent de me secourir. Une jeune femme en haillons, vive, brune, mutine, chantait, sautait, tournait, en tenant de biais son enfant sur son sein, comme la vieille dont elle aurait animé la danse, puis elle s'asseyait sur les talons tout contre moi, me regardait curieusement à la lueur du feu, prenait ma main mourante pour me dire ma bonne aventure, en me demandant un « petit sou » ; c'était trop cher. Il était difficile d'avoir plus de science, de gentillesse et de mystère que ma sybille des Ardennes. Je ne sais quand

les nomades dont j'aurais été un digne fils me quittèrent ; lorsque, à l'aube, je sortis de mon engourdissement, je ne les trouvai plus. Ma bonne aventurière s'en était allée avec le secret de mon avenir. En échange de mon « petit sou », elle avait déposé à mon chevet une pomme qui servit à me rafraîchir la bouche. Je me secouai comme Jeannot Lapin parmi le « thym » et la « rosée » ; mais je ne pouvais ni « brouter », ni « trotter » ni faire beaucoup de « tours ». Je me levai néanmoins dans l'intention de faire « ma cour à l'aurore » : elle était bien belle et j'étais bien laid ; son visage rose annonçait sa bonne santé ; mais elle se portait mieux que le pauvre Céphale de l'Armorique. Quoique jeunes tous deux, nous étions de vieux amis, et je me figurai que ce matin-là ses pleurs étaient pour moi.

» Je m'enfonçai dans la forêt, je n'étais pas trop triste ; la solitude m'avait rendu à ma nature. Je chantonnai la romance de l'infortuné Cazotte :

« Tout au beau milieu des Ardennes,

Est un beau château sur le haut d'un rocher... », etc.

» N'était-ce point dans le donjon de ce château des fantômes que le roi d'Espagne, Philippe II, fit enfermer mon compatriote, le capitaine La Noue, qui eut pour grand'mère une Chateaubriand ? Philippe consentait à relâcher l'illustre prisonnier, si celui-ci consentait à se laisser crever les yeux ; La Noue fut au moment d'accepter la proposition, tant il avait soif de retrouver sa chère Bretagne. Hélas ! j'étais possédé du même désir, et pour m'ôter la vue je n'avais besoin que du mal dont il avait plu à Dieu de m'affliger. Je ne rencontrai pas « sire Enguerrand venant d'Espagne », mais de pauvre traîne-malheur, de petits marchands forains qui avaient, comme moi, toute leur fortune sur le dos. Un bûcheron, avec des genouillères de feutre, entra dans le bois : il aurait dû me prendre pour une branche morte et m'abattre. Quelques corneilles, quelques alouettes, quelques bruants, espèces de gros pinsons, trottaient sur le chemin ou posaient immobiles sur le cordon de pierres, attentifs à l'émouchet qui planait circulairement dans le ciel. De fois à autre, j'entendais le son de la trompe du porcher gardant ses truies et leurs petits à la glandée. Je me reposai à la butte roulante d'un berger ; je n'y trouvai pour maître qu'un chaton qui me fit mille gracieuses caresses, le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours, ses chiens assis à différentes distances autour des moutons ; le jour, ce pâtre cueillait des simples, c'était un médecin et un sorcier ; la nuit, il regardait les étoiles, c'était un berger chaldéen.

» Je stationnai, une demi-lieue plus haut, dans un viandis de cerfs : des chasseurs passaient à l'extrémité. Une fontaine sourdait à mes pieds ; au fond de cette fontaine, dans cette même forêt, Roland « innamorato », non pas « furioso », aperçut un palais de cristal rempli de dames et de chevaliers. Si le paladin, qui rejoignit les brillantes naïades, avait du moins laissé Bride-d'Or au bord de la source ; si Shakespeare m'eût envoyé Rosalinde et le Duc exilé, ils m'auraient été bien secourables.

» *Ayant repris haleine, je continuai ma route. Mes idées affaiblies flottaient dans un vague non sans charme ; mes anciens fantômes, ayant à peine la consistance d'ombre aux trois quarts effacées, m'entouraient pour me dire adieu. Je n'avais plus la force des souvenirs ; je voyais dans un lointain indéterminé et mêlés à des images inconnues, les formes aériennes de mes parents et de mes amis. Quand je m'asseyais contre une borne du chemin, je croyais apercevoir des visages me souriant au seuil des distantes cabanes, dans la fumée bleue échappée du toit des chaumières, dans la cime des arbres, dans le transparent des nuées, dans les gerbes lumineuses du soleil traînant ses rayons sur les bruyères comme un râteau d'or. Ces apparitions étaient celles des Muses qui venaient assister à la mort du poète : ma tombe, creusée avec les montants de leurs lyres sous un chêne des Ardennes, aurait assez bien convenu au soldat et au voyageur. Quelques gelinottes, fourvoyées dans le gîte des lièvres sous des troënnies, faisaient seules, avec des insectes, quelques murmures autour de moi ; vies aussi légères, aussi ignorées que ma vie. Je ne pouvais plus marcher ; je me sentais extrêmement mal ; la petite vérole rentrait et m'étouffait.*

» *Vers la fin du jour, je m'étendis sur le dos à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'Atala (2), ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles : nous nous couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil.* »

Au chapitre suivant, Chateaubriand raconte que les fourgons du prince de Ligne passèrent près de l'endroit où le sommeil l'avait pris. Il fut ramassé par les gens de l'équipage qui le conduisirent à Namur, et de là à Bruxelles.

Les Ardennes de Chateaubriand sont bien différentes de celles de ses prédécesseurs. Pour lui, c'est une région boisée, champêtre et pastorale où la nature est aussi belle que sereine et qui est peuplée de gens simples et accueillants. Il ne manque pourtant pas de faire incursion dans les domaines de l'histoire, de la légende et de la littérature. Il songe au capitaine La Noue, surnommé Bras de Fer, calviniste et compagnon d'armes de Henry IV ; à Cazotte, auteur du « Diable boiteux » et chansonnier, décapité en 1792 ; il rappelle La Fontaine et l'Arioste, cet Italien qui a emprunté à nos légendes le cadre ardennais.

Mais reconnaît-on dans ce texte l'image de notre région ardennaise ? L'automne est avancé déjà, puisque cette randonnée s'accomplit dans les derniers jours d'octobre. Il arrive que le soleil d'arrière-saison se prolonge

jusqu'aux abords de la Toussaint et au-delà. Mais la nature subit quand même des avatars. D'heure en heure, elle change d'aspect, certains arbres sont décoiffés et leurs squelettes se noient dans les brouillards ou se dressent tristement sous la lourdeur du ciel.

La description de Chateaubriand ne dit rien ou presque rien sur les villages : pas un clocher à voir, pas une cloche à entendre. Il a fait ou il a voulu faire un voyage de solitaire, avec cette conviction romantique qu'il allait mourir. L'idée de la terreur des autres écrivains ne se trouve pas sous sa plume. Que craindrait-il, puisqu'il n'a rien ? Et puis, l'Ardenne a changé. Elle est devenue moins sauvage, elle nous est déjà familière parce qu'elle se rapproche de la nôtre.

Ce qui est typiquement ardennais, ce sont les marchands-forains, le bûcheron qui s'enfonce dans la forêt, le porcher et le berger, le viandis de cerfs, les chasseurs, les bruyères... Enfin, pour évoquer l'automne, l'artiste qu'est cet écrivain, ne s'abandonne pas à une longue description, mais à une seule feuille qu'il détache comme une pensée funèbre à l'instant même où il s'endort dans le fossé.

Chateaubriand est le créateur d'une architecture littéraire stylisée. Le paysage qu'il donne est peu dans le temps. C'est un arrangement. Il a pris un moment de tous les tableaux qu'il avait eus sous les yeux. Il restait assez de feuillage, assez d'instantanés bienfaisants du soleil, pour que la nature encore parée occupât son loisir et son imagination sur une seule idée : la solitude qu'il chérissait. Il ne retient rien de ce qui enlaidit. Il stylise ce qui fait le fond de son évasion rétrospective : une belle Ardenne, évocatrice pour lui de souvenirs, de touches colorées, de scènes attendrissantes, d'érudition.

« Le style est l'homme même », a écrit Buffon. Chateaubriand est noble, noble de race et de caractère, et il l'est dans sa manière d'écrire.

On s'est demandé où l'auteur des « Mémoires d'Outre-Tombe » s'était couché dans le fossé avant d'être pris en charge par les gens du prince de Ligne ? L'Académie luxembourgeoise a jeté son dévolu sur le lieu-dit « Zéro » de la commune de Bande.

Le sujet n'est pas épuisé. D'autres voyageurs ont parcouru les Ardennes et en ont donné des notations. Laissons de côté Boiardo, l'Arioste et Shakespeare qui ne les ont jamais visitées. Évoquons en passant Walter Scott qui, dans *Quentin Durward*, met en scène Guillaume de la Marck, surnommé « Le Sanglier des Ardennes » et qui ailleurs parle d'un trésor dans les ruines de Franchimont. N'oublions pas Victor Hugo, George Sand,

Verlaine, le poète hollandais Perk...

Les trois voyageurs dont nous avons parlé étaient en quelque sorte les premiers de leur série. Ce sont trois personnages illustres qui marquèrent leur temps ou leur pays d'une influence considérable.

Pétrarque n'a jeté qu'une fleur, mais c'est une immortelle. L'archiduchesse Isabelle, injuste mais de bonne foi, a eu le temps de changer d'avis quand elle apprit à connaître de plus près notre pays. Enfin, Chateaubriand a fait une grande fresque qui célèbre à la fois le passé légendaire, la beauté et la réalité des Ardennes...

Usmard LEGROS

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

P. L. Ginguéné, *Les Œuvres amoureuses de Pétrarque*, Ed. Garnier Frères, Paris.

Marie Delcourt, *La forêt d'Ardenne et la Renaissance*, Touring Club de Belgique, 1^{er} et 15 mai 1940.

Marc Dyckmans, *Les premiers rapports de Pétrarque avec les Pays-Bas*, Annales de l'Institut historique belge de Rome, 1939.

Vicomte Terlinden, *L'archiduchesse Isabelle*, Renaissance du Livre, Bruxelles.

Chateaubriand, *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, Legrand, Troussel et Pomey, Paris.

Pierre Demeuse, *Images et visages de l'Ardenne*, Office de Publicité, Bruxelles.

Jean Goffinet, *Géographie littéraire du Luxembourg*, L'Horizon Nouveau, Liège, 1942.

(Texte extrait du journal toutes boîtes « *Les Annonces de l'Ourthe* » des 16, 23, et 30 novembre 1962 et des 7 et 14 décembre 1962.)

(1) Villa. La villa romaine était une unité économique de colonisation, comprenant de nombreux bâtiments et une population importante.

(2) Ce sac que Chateaubriand portait sur les épaules, contenait le manuscrit d'« ATALA ». Cette œuvre, une sorte de roman, quoique faisant partie du « GÉNIE DU CHRISTIANISME », parut à part en 1801.

Les malheurs de l'Ardenne ou l'Envers du Grand Siècle

Les passages de troupes

MÊME pendant les trêves avec les Pays-Bas de 1609-1621 et 1660-66, les passages de soldats en tous sens par nos contrées n'ont pratiquement pas cessé.

Peut-être que dans la monotonie de l'existence rurale, ces traversées hautes en couleur — musiques, officiers à cheval, uniformes variés, file pittoresque des chariots du train — distraient-elles un moment le paysan, mais les exigences de ces visiteurs non désirés ne tardent pas à pleuvoir sur le villageois sans défense.

Par exemple le 29 septembre 1585, le gouverneur Mansfeld ordonne le transfert sur la Terre de Saint-Hubert d'une compagnie de 125 hommes du capitaine de Wal, qui ont logé pendant 15 jours au ban de Villance, tandis que Otlen se retirera sur les comtés de La Roche et Montaigu.

En août 1614, venant de Musson, 900 mercenaires allemands passent le 12 à Bras et le 13 à Champlon et Tenneville, puis vont passer la montre (revue) à Izier.

En 1672, c'est l'immense défilé des 40.000 hommes du Prince de Condé qui, devant les villageois sidérés, arrivent de Bouillon. Par le Bois de Luchy, Saint-Hubert et Grupont, ils empruntent le « chemin neuf », récemment réparé avec l'accord de l'Abbé Cyprien Maréschal (1662-86) ; de là, ils se portent sur Rochefort et Liège, afin de mettre le siège devant Maastricht.

En avril 1701, encore des Français, le régiment de cavalerie du prince de Talmont, qui gagne Namur par Saint-Hubert et Leignon. Saint-Hubert et Bras (mal placés à proximité du chemin neuf...) doivent leur fournir gîte et fourrage à l'étape des 1^{er} et 2 mai.

Sans préjudice de beaucoup d'autres faits du genre, citons encore, cette

fois en temps de paix, le transit en 1734 du régiment d'infanterie du prince de Ligne. Il fait mouvement d'Ostende à Luxembourg, via Charleroi, et l'ordre du 1^{er} juillet précise que le 13^e jour, la troupe logera « deux nuits au plus » à Saint-Hubert ; de cette ville à Neufchâteau, les habitants devront livrer 24 chariots pour le transport des malades et des bagages.

Les réquisitions militaires

Avant le passage des Pays-Bas sous la Couronne d'Espagne (1555), les habitants de nos régions n'avaient pas connu, à ce degré, de telles contributions forcées.

Que requéraient les chefs militaires, et en particulier les commissaires de guerre et aux vivres attachés aux unités ? Tout le nécessaire d'une armée en campagne, principalement la nourriture des troupes (pain, bière), celle des nombreux chevaux de monte ou de somme (avoine, paille...) et les fournitures pour les campements, de toute nature.

Le côté le plus déplaisant de ces réquisitions, c'était l'obligation de les livrer aux lieux désignés, souvent bien éloignés. Ainsi en septembre 1695, les sujets du ban de Chevigny doivent-ils livrer au camp de Fronville, près de Hotton, puis au camp de Rochefort. Une seule ration de cheval comportait : 15 livres de foin, 5 de paille et 2/3 boisseau d'avoine, mesure de Paris. Pour les paysans surmenés, ces longs trajets par les chemins impossibles d'alors ressuscitent les corvées, abolies depuis le XV^e siècle...

L'occupant payait-il ces réquisitions ? En général, oui, mais à un, taux de misère, taxé par lui. Pour août 1585, nous conservons ainsi une quittance d'Henri Soiron, greffier de Saint-Hubert, qui reconnaît avoir reçu 11 livres de 40 gros de Flandre, du sieur Adam Dodrimont, receveur général des vivres, pour 11 jours de livraison de pains et de cervoise menés à l'étape de Villance « aux troupes venant d'Italie par deçà pour le service de S.M. ... tant italiennes qu'espagnoles ».

Un siècle plus tard, les commissaires français se font remarquer par leurs exigences, assorties de menaces. N'oublions toutefois pas qu'ils servaient eux-mêmes sous des généraux peu commodes.

Notre dossier signale des réquisitions de fourrage en 1672 et 79.

Le 27 septembre 1694, le Commissaire A. Leseur réquisitionne chez le bailli de Saint-Hubert 16 vaches de 200 livres pour le camp de Waha. Le 30, réquisition de 1.500 rations d'avoine pour le camp de Journal (troupes du marquis d'Harcourt), à répartir sous peine d'exécution militaire.

L'année 1695 (celle du bombardement inique de Bruxelles par le maréchal de Villeroy) ne fut pas plus clémente. Les rations de cheval journa-

lières passent, suivant notre dossier, de 302 le 7 septembre, à 580 le 29, puis à 1000 (mille) unités le 7 octobre (on remarquera que c'est quelques semaines plus tard que survient « l'émeute » de Saint-Hubert).

Le 8 octobre, le Commissaire Goussaud mande de Rochefort au bailli Ambrosy (1691-1723 - mort en 1743) : « Faute de fournir ce qui manque sur les rations de fourrage exigées (1.550 sur 2.000), l'on sera obligé d'envoyer FOURRAGER VOS VILLAGES, ce que je vous conseille d'éviter ».

Cependant le 12, l'ombrageux Commissaire se radoucit. Est-ce par pitié ou à cause du prestige du grand saint Hubert ? Sa lettre mérite d'être reproduite en entier :

« Comme j'ay beaucoup de foy Monsieur, pour le pain de St Hubert, contre les rats, et pour les clefs avec lesquels on marque les chiens, je vous prie de m'en vouloir bien envoyer par la première commodité avec les mémoires instructifs, et que ledit pain soit béni et ayt touché à l'estolle sainte. - Il n'est pas venu aujourd'huy 700 rations de fourrage de votre terre, je vous prie de presser. Je suis, Monsieur, etc. »

Les réquisitions (suite)

En 1696 apparaît le commissaire Charles Didier, sieur (seigneur) de Canin. Nous avons gardé toute sa correspondance de l'année avec notre bailli, à qui il fit passer quelques nuits blanches. Ne lui arrive-t-il pas de requérir Ambrosy par billet, plusieurs fois par jour...

Le 6 juillet, il réquisitionne pour le camp de Rosières mille bottes de paille de 5 livres, 2.000 fourches ou perches, et 40 chariots de bois à brûler, sous peine d'exécution militaire. Le lendemain, il exige pour le camp de Lorcy, 4.000 bottes de paille, cent (sic) chariots de perches, piquets ou bois à brûler... Les bottes de paille sont payées un écu le cent (soit 4 florins ou — 600 FB environ).

Le 8, il requiert de ceux de Nassogne quinze sacs de bonne avoine pour le camp d'Arville. Nassogne n'en livre en réalité que dix, et encore, fournis en prêt par le Père grenetier du Monastère.

Le 9, il mande d'Arville à Ambrosy que « les conducteurs des 24 chariots se sont sauvés cette nuit avec leurs chevaux, ayant seulement laissé leurs chariots »...

Daté du camp de Saint-Gérard le 29 juillet, son dernier billet signale « qu'en considération de Dom Mathieu, on a élargi les prisonniers faits à BURE. Si leurs frères ne reviennent incessamment et n'abandonnent le service des ennemis, on fera razer leurs maisons et on les remettra dans une dure prison » (sic).

... L'année 1696 fut également pénible pour les districts voisins de Saint-Hubert. On signale que le marquis d'HARCOURT (futur maréchal de France, Duc et Pair (1654-1718), mécontent que Bertrix n'ait pas fourni sa quote en temps voulu, l'a taxée à 20 sacs d'avoine, au lieu de 10.

Grande fut également la déconvenue des maires de Monceau, Houdremont et Fays (prévôté d'Orchimont), en lisant une lettre du 10 septembre 1696 du sous-intendant Mahieu, de Luxembourg. Il les invitait en effet à... aller reprendre à Saint-Hubert les 12 sacs d'avoine fournis par eux, que n'avait pas consommés l'armée de Moselle. Ce que fit Hubert Mathy le 19 novembre suivant...

En 1697, l'armée du Roi Très Chrétien évacua le Luxembourg. Pour 15 ans encore, nous redevenions sujets du Roi d'Espagne.

Le recrutement de force

Dans le passé, les habitants de Saint-Hubert, Terre d'Église (tant du Bourg que des villages) n'avaient pratiquement pas d'obligations militaires. C'était l'un des avantages appréciés par les sujets vivant « sous la crosse ».

C'est le gouvernement de Versailles qui introduit chez nous un début de conscription, ou enrôlement forcé. Notre dossier indique en effet que le 15 juin 1694, le sous-intendant français Mahieu ordonne à l'Officier de Saint-Hubert de « faire marcher » le fils de Jacques Buhaud ainsi que Guillaume Poncin et Nicolas François, tous deux de Hatrival. Le 25 du mois, ils devront être conduits à Luxembourg pour y rejoindre la compagnie Duménil... « S'il y a encore d'autres soldats de ladite seigneurie qui soient encore chez eux, il les obligera pareillement à marcher... à peine d'y répondre ».

Cette mention étant unique, il est à présumer que ces enrôlements furent rares. De toute manière, le feu sacré devait faire défaut à nos gens, sans tradition militaire, éloignés de force de leurs familles et qui plus est, exposés à tirer un jour sur des parents ou amis, servant dans une unité espagnole.

Le logement chez l'habitant

Le logement des « gens de guerre » fut sans discussion possible, la charge la plus lourdement ressentie. Même dans les cas les plus acceptables, on pense bien que la cohabitation, forcée, dans les mesures étroites et inconfortables d'alors, devait poser des problèmes, s'agissant de mercenaires souvent peu délicats, au langage vert, de mœurs rudes et sexuellement frustrés.

Il n'est dès lors pas étonnant que les couches sociales les plus influentes firent l'impossible pour se préserver d'une charge pesante dont, au surplus, on ne pouvait guère d'avance, prévoir la durée... C'est ainsi que l'exemption des logements militaires était le plus souvent reconnue aux membres du clergé et aux échevins.

Les engagés eux-mêmes ne tenaient pas à la compagnie des soldats : en ce sens, le 6 août 1577, le prince Charles d'Arenberg, comme seigneur de Mirwart, exempté du logement militaire Poncelct de Bande et Colin Evrard, de Bras, qui sont « membres de la bande de 50 hommes d'ordonnance du Roi notre Sire. »

... De même, les villes mobilisent toutes leurs influences pour échapper, si faire se peut, à un fardeau qui en fait écrase les plus démunis.

En effet, le 9 juillet 1584, le Comte de Mansfeld, Conseiller d'État, Chevalier de la Toison d'Or et Gouverneur du Luxembourg, sur la requête des habitants, met sous la protection de Sa Majesté (Philippe II) le bourg de Saint-Hubert et, ajoute-t-il, l'exempte du logement des gens de guerre et des réquisitions, SAUF ordre exprès de Son Altesse (Al. Farnèse) ou de nous-même » (Saint-Hubert, Commissions 1535/85. f° 132 v°)... Il faut bien dire que la portée et l'utilité de ce document ne furent pas ce qu'en attendaient les Borquins.

Il apparaît au demeurant comme un geste, assez platonique, d'apaisement de Mansfeld, après les graves incidents qui opposèrent le gouverneur à l'Abbé et aux citoyens de Saint-Hubert, au lendemain de la peste de 1578; qu'on en juge : en 1579, occupation du Bourg par son fils Ernest de Mansfeld et fuite des moines... ; en 1581, 5 compagnies de Fr. Verduga occupent à nouveau la ville, incendient 14 maisons, si bien que le 19 juin, les gens osent résister aux troupes régulières par la force (Troubles dits Mansfeld, FASH Layette 73B).

L'homme de Dieu et l'homme de guerre

Notre dossier ne parle pas des troubles de 1578-79 mais garde trace de nombreuses garnisons, contemporaines ou postérieures.

En février 1578, une Compagnie du régiment de Manderscheid (cpt. Jean de Wal) campe sous Bonnerue (laquelle, comme aujourd'hui, ne groupait qu'une quinzaine de maisons).

En 1582, le 21 juin, nous voyons la compagnie Jean de Hollenstein, du régiment de mercenaires bourguignons du marquis de Darembon, quitter Saint-Hubert pour Bastogne. Le capitaine fait acter par le greffier de la Terre, que sur 24 chariots requis, le lieutenant-prévôt de Bastogne n'en a

amené que 10 à Saint-Hubert.

... L'attitude souple et habile des Abbés de l'époque, vis-à-vis de l'occupant, mérite d'être soulignée.

L'Abbé réussit parfois à ÉVITER à sa cité la calamité d'un passage de troupes. Une opération « diversion » de ce genre est à mettre au crédit de l'abbé Maréchal, en 1678. Les comptes des bourgmestres portent en effet qu'on loua le cheval d'Henri Thiry pour « M. le Major allant à Sedan apprendre la marche de l'armée du prince de Créquy et le DIVERTIR » (= le détourner) (2 florins). De nuit, l'abbé envoie un autre messenger pour le même objet. Il charge ensuite Jean Mathy aux frais de la ville, de guider la garnison d'Arenberg (par Porcheresse) jusqu'à Tellin où il lui fait servir un « rafraîchissement » de 2 tonnes de bière, pain et fromage (coût : 25 florins).

Souvent le Seigneur-Abbé manœuvrait pour obtenir d'abrégé le séjour des troupes.

L'abbé Jean de Masbourg (1598-1610), au retour de sa longue captivité à Nimègue, intervient ainsi le 20 juin 1610 auprès du gouverneur de Berlaimont, si bien que « pour le soulagement de ceux de St-Hubert », celui-ci ordonne à la compagnie de 120 hommes du capitaine de Thienier d'aller se loger à Virton. (L'abbé semble avoir été en termes fort corrects avec Thienier.)

D'avantage, il arriva à l'abbé, placé devant l'obligation de recevoir des troupes à Saint-Hubert, d'en... CHOISIR certaine à sa convenance, de préférence à d'autres.

C'est une initiative de ce genre que prit sur lui le même abbé de Masbourg en mai 1610, en recevant dans sa ville les troupes de cavalerie et d'infanterie du Colonel Ernest de Mansfeld (fils de l'ancien gouverneur). À telle enseigne, que le 20 mai, Berlaimont lui reprocha « d'avoir reçu ces troupes sans son ordre ni celui de l'Archiduc Léopold ». Et le gouverneur civil et militaire lui annonce le prochain passage en route pour Givet, de 2 compagnies wallonnes levées aux quartiers d'Ivoix et de Montmédy...

Les capitaines de Castille à Saint-Hubert

Remontons quelque peu en arrière. 25 ans plus tôt, en effet, se place une occupation sur laquelle notre dossier donne des détails suggestifs (AEJH – B... - Prestations militaires - 1587-1734).

... Après une nouvelle occupation militaire par Charles de Mansfeld en novembre/décembre 1582 (pillage - nouvelle fuite des religieux), nous voyons que de 1583 à 86, 3 compagnies de chevaux-légers espagnols

commandés par un Belge (cpt. Everard Cartier, Sgr d'Izier) sont logés à Saint-Hubert.

... Les gens pensent pouvoir souffler quelque temps lorsqu'arrivent en décembre 1586 deux compagnies d'infanterie espagnole, venant prendre leurs quartiers d'hiver. Heureusement, la Cie Don Luis de Riviera est dirigée sur Nassogne, celle de Don Bertrand de Salto (quelque 140 hommes plus les chevaux et le train) s'installe dans le bourg.

Minutieusement tenus, à la demande expresse de Mansfeld, les comptes de fournitures par les communautés sont arrêtés le 22 mars 1587 : ils se montent à 7.806 florins et 15 1/4 patars, dont 3.038 pour l'entretien des hommes (nous les croyons un peu forcés...).

Au début, les choses semblèrent aller correctement ; on relève que les commis de la ville sont aux petits soins pour les officiers espagnols, leur fournissant pain blanc, beurre et œufs. On va à la Noël jusqu'à leur préparer des pâtés. Aux sous-officiers on alloue des « frais » assez importants, qui frisent « l'achat » des sous-ordre (« ... au caporal Castille, pour aider à paver les rations de pain »... la mention revient toutes les semaines) ; sans doute cherche-t-on à obtenir leur complaisance et aussi à maintenir la discipline de la troupe ?

Pour la cuisson des pains de munition, le four de l'abbaye fut réquisitionné, et les comptes indiquent plusieurs bourgeois chargés du travail, entre autres Jean Piette, Jean Radu et Jean de Jupille. Nourrir 280 hommes n'était pas moins une charge épuisante pour la Terre de Saint-Hubert, qui fournit cet hiver-là 241 moutons, 20 bœufs 3/4 et une quantité considérable de grains. Recogne seule en fournit pour 203 florins ; on dut faire venir des vivres de Marville... Le Monastère dut aider la Ville, comme le prouve le poste « déboursé 7 pots de vin donnés à dom Pierre et dom Gilles à raison du soulagement qu'ils faisaient en livrant des grains » (5 florins 12 patars) et « acheté à dom Gilles 173 livres de beurre à 5,5 patars la lb » (mars 1587).

La situation se gâte en février. Le 17 janvier, Mansfeld écrit aux Échevins de Saint-Hubert pour que Jean du Moulin, qui se dit chargé (de mission) par le seigneur de Cobreville, cesse les distributions de rations à leur place.

Par suite semble-t-il de l'éviction de Jean du Moulin, les rations ne sont plus régulièrement distribuées, la troupe se fâche et des incidents non précisés surviennent en ville.

Ce qui nous vaut, dans notre dossier, un document assez extraordinaire.

En effet le 16 février 1587, le greffier de la haute Cour acte, à la requête des officiers, que des incidents sont survenus « à faulte d'avoir furny à la munition ordinaire ». Et l'Abbé (Jean Balla. 1585-99) ... « à son très grand regret, a été contraint pour ôter autres plus grands inconvénients (admirons l'euphémisme) de permettre audit Sieur Sergent... de mettre et envoyer des gens de guerre de sadite Cie ès villages de son ban de Chevigny»... Par écrit, le sergent promet que ses hommes se conduiront « modestement » et ne molesteront pas les pauvres sujets...

Aucun autre document n'indique le sort réservé à ces derniers par les soldats, sans doute les plus fortes têtes de la troupe.

Les 2 compagnies quittèrent la Terre le 22 mars 1587...

* * *

Par la suite bien d'autres militaires de tout pays devaient hanter les places, rues et cabarets de Saint-Hubert.

En 1703 à la foire du 31 août, un incident sérieux est rapporté. Huit soldats hollandais de la garnison de Maastricht, accompagnés d'un certain Salmon, de Neufchâteau, dit Sans Quartier, volent sans autre forme, de la toile à des marchands de Bastogne et d'Arlon.

La paix revenue, le régime autrichien imposa lui aussi une garnison à Saint-Hubert ; les fantassins et cuirassiers du Comte de Caraffa y tiennent quartier de mai 1728 à mai 1730. Outre la chandelle et le bois, la Terre dut leur fournir pour le seul hiver 1728-29, 11.761 rations, dont plus de la moitié fut à charge du Ban de Chevigny (Libramont et 12 autres villages).

Comme le dossier étudié n'en souffle mot, nous ne citons ici que pour mémoire les nombreux PILLAGES caractérisés dont souffrit la Terre, au début de la période. Nous en aurons assez dit en précisant que de 1568 à 1636, le Monastère — en principe asile sacré... — fut pillé SIX FOIS (1568 - 1582 - 1593 - 1602 - 1604 - 1608)... - Dom Farison. Abbé de 1611 à 1652, dut recueillir une succession bien lourde).

Que penser alors du sort réservé aux personnes et aux biens des bourgeois... (renseignements aimablement fournis par M. l'Abbé Dessoy).

Séquelles des guerres - Insécurité des campagnes et des bois

Nous avons dit que les guerres des XVI^e/XVII^e siècles opposaient des armées de mercenaires, peu ou pas sélectionnés, et totalement étrangers aux intérêts de nos pays. Par ailleurs, même les soldats nationaux désertaient assez facilement, avec ou sans motif : sur un coup de tête, par nostalgie de leur village, ou bien suite à des difficultés avec des compagnons ou des gradés.

Ce qui explique qu'à certains moments les bois de nos régions étaient à la lettre, des coupe-gorge, pullulant de déserteurs, guidés par les mauvais garçons du pays.

À plus d'une reprise l'Autorité dut réagir, brutalement.

En 1579, des déserteurs hantent la contrée « gâtant et mangeant tout ce que les pauvres paysans avaient ». Le 16 novembre, arrive à Saint-Hubert Pierre de Saint-Laurent, prévôt des maréchaux du Duché, avec mission d'arrêter ces malfaiteurs « sinon de les faire tailler en pièces ». Prié de lui fournir du renfort, l'Abbé Lamock (1564-85) s'excuse « luy mêmes ayant affaire de user de la force ».

Des faits analogues remplissent le siècle suivant (1623, 1660, à Bure en 1674).

À l'issue du cycle des guerres en 1713, on ordonne d'arrêter la liste des hommes de la Terre aptes à porter les armes « pour faire patrouille aux fins d'arrêter déserteurs, vagabonds, malfaiteurs, gens sans aveu et autres, suivant l'ordonnance du Souverain »...

En 1721, un recensement similaire totalise 427 hommes, dont 187 pour le Bourg.

Séquelles des guerres - Les charges financières

En plus des charges en nature (réquisitions, charrois...) et en services requis par l'occupant (logement de troupes, conscription de 1694), celui-ci s'en prit aussi directement à la bourse des habitants.

Avec un parfait mépris de la franchise de la Terre, on leva de 1681 à 97 un impôt civil, l'aide, comme il était de règle en France : son produit donna 4.116 livres de France en 1683 et 5.734 livres 10 sols en 1687, pour toute la Terre (Arch. Nat. Paris-Série G 354).

Cela n'alla pas sans résistance et il faut saluer le courage de certains Maires de village qui s'opposèrent aux exactions excessives. On voit ainsi qu'en 1676 les maires de Chevigny (Parent), de Jenneville (Jean Hincq) et de Bras (N. Leclercq) connurent quelque temps les geôles de Luxembourg. Parent y resta 91 jours tandis que Leclercq put se faire élargir après 7 jours. Les frais d'entretien des prisonniers furent supportés par l'ensemble de la Terre et se montèrent à 889 florins 18 patars (AESH Fonds Abb. Saint-Hubert 429).

La paix enfin revenue en 1715, nos gens ne furent pas à l'abri de nouvelles misères. Ce fut l'affaire dite de la « grosse taille » qui laissa de cuisants souvenirs dans bien des foyers.

En effet, en 1673, 75 et 1680 la Terre, toujours en principe « franche et neutre »... avait été taxée à une contribution de guerre extraordinaire de 34.093 florins. Impécunieuses, les communautés durent emprunter à des gens fortunés de Luxembourg, Mézières et Bouillon, et le Monastère, pour éviter le pire, dut se porter caution.

En 1684, les actes furent passés et chaque village s'engagea à rembourser sa quote-part à l'Abbaye, et en attendant à lui payer l'intérêt au denier 16 (environ 6%). Par exemple, le 24 novembre, les 21 chefs de famille de Libramont signèrent devant Notaire une reconnaissance portant sur 1.398 florins 11 sols (le florin : environ 140 FB...).

Pendant et après les guerres, le recouvrement en capital et intérêts représenta pour le Père receveur de l'abbaye un vrai cauchemar. Dans presque tous les villages de la Terre, il dut multilier rappels, poursuites voire procès (parfois perdus, comme à Grupont en 1706, contre Martial de Frandeux). Pour rester à Libramont, il dut ainsi poursuivre en non-paiement de la grosse taille les héritiers de François Hincque, résidant pour lors à Tillet. L'affaire dura bien après 1720 et de vieilles jalousies paysannes s'envenimèrent. Je crois pouvoir dater de cette époque un début de sentiment populaire « anti-moines ». Son illustration fut Jean Remy, notable de Bougnimont et Échevin du ban de Chevigny, qui fut incarcéré à l'abbaye même plus d'une année, il s'en évada une nuit, le 29 août 1729... en se cassant un pied (FASH 430).

Pour comble, les échos de l'affaire de la grosse taille s'atténuaient à peine que survint le 1^{er} février 1725, un arrêt du Grand Conseil de Malines qui consterna les édiles de la Terre. L'arrêt les condamnait en effet à payer au Sieur Perpète Renson, de Dinant, la rente de 120 patacons l'an (= 480 florins) d'un emprunt contracté dans des conditions similaires en 1681...

Après plusieurs séances houleuses, les Mayeurs de la Terre convinrent de lever en 1726, 2.002 1/2 écus, pour apurer leur dette. Saint-Hubert fut ainsi taxé à 317 florins, et comme toujours la part ...léonine échut au ban de Cheviny (890 florins). L'argent ne dut pas rentrer facilement, car en 1727 nous voyons l'huissier mandaté par Renson, logé à l'hôtel, aux frais des villages, et ce, précisent ses exploits, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait.

Paul STASSEN, de « Terre et Abbaye de Saint-Hubert »

(Article rédactionnel paru dans le journal « Les Annonces de l'Ourthe » le 20 octobre 1972.)

La vie des Ardennais aux siècles passés

ALPHONSE-JOSEPH PIRON (1866-1955) fut bourgmestre de Malempré de 1921 à 1939. Dès le 15 novembre 1938 (l'année avant la fin de son mandat, alors âgé de 72 ans), il commença la rédaction de son manuscrit. Il s'agit d'un grand livre dont 230 pages ont été remplies d'une écriture ample, alerte et appliquée, à raison de 30 lignes à la page. Nous ignorons combien de temps il mit pour achever ce « registre » (peut-être plusieurs années ?).

C'est une évidence, la plupart des renseignements consignés par M. Piron concernent Malempré au premier chef. Il les puisa essentiellement dans les archives communales et paroissiales. De son propre aveu, il déclare en préambule que ces sources « lorsqu'on remonte vers 1700 – et jusqu'en 1835 – sont forcément très incomplètes ».

Au sommaire de son manuscrit on trouve : Un peu d'histoire de Malempré - Bourgmestres, curés et vicaires, instituteurs, secrétaires et receveurs communaux, gardes champêtres, Eglise, Presbytère, Ecole, Chemins, Terrains, Événements marquants, Mœurs, Nourriture, Vêtements, Chauffage, Eclairage, Logement, La mode, Les travaux, Le dimanche, Les foires, Les spindjrèyes, Les peltèdjes, Autres coutumes, Le vinage, Xbout-si-Plout, Documents, Prêtres et religieux issus de Malempré, Généalogie des familles habitant ou ayant habité Malempré, Table des noms, Population de Malempré par famille au 1^{er} janvier 1830.

Avec un style clair et précis, il privilégie davantage l'aspect technique des choses, plutôt que leur côté poétique. Néanmoins, ses textes se lisent avec gourmandise car il sait faire « vivre » son sujet. Il ne « s'égare » pas dans les chemins de traverse, restant fidèle aux descriptions auxquelles il s'attache avec méticulosité, employant des termes wallons oubliés parce que pointus et des expressions francisées mises entre guillemets car étant bien souvent des traductions littérales du patois.

Bref, c'est un texte instructif et savoureux valant son pesant d'or car, faut-il le rappeler, Alphonse Piron, vécut sa longue vie en homme cultivé et en témoin privilégié d'une époque déjà lointaine où la rusticité prévalut d'abord et le modernisme apparut ensuite.

Nous avons fait le choix de vous restituer une partie de son manuscrit – essentiellement de la page 16 à la page 37 – car, à cet endroit, son récit définit l'Ardennais en général, son mode et son milieu de vie, plutôt que de privilégier son cher village (Malempré) et ses habitants.

Sans plus attendre, laissons-le s'exprimer :

Mœurs

Les mœurs des habitants en ces siècles derniers étaient toutes patriar-

cales. Ils s'adonnaient à la culture de tout ce qui leur était nécessaire : seigle, avoine, pommes de terre, lin, chanvre, colza et à l'élevage du bétail. Ils devaient se suffire à eux-mêmes, n'ayant aucun moyen facile de communication avec l'étranger et d'ailleurs n'ayant pas les moyens pécuniaires pour faire commerce.

Etant à peu près tous illettrés, ils ne concevaient pas qu'il y ait une vie autre que celle qu'ils menaient.

Profondément chrétiens, les hommes d'alors vouaient un vrai culte à leur curé. Ils le consultaient pour tous les actes de leur vie et leur curé devenait, par le fait même, le directeur, le docteur et le gendarme du village. Sans moyens de transport, les voyages devaient se faire à pied, par les mauvais chemins. L'on comprend aisément que, dans ces conditions, les gens étaient casaniers. Ainsi en 1920, il y avait encore à Malempré au moins un homme qui n'avait jamais vu un chemin de fer ni un train.

Nourriture

La principale nourriture du peuple était le pain de seigle et les pommes de terre, produits de sa culture.

Le seigle provenait principalement des *essarts* (terrains en friches ou jachères), terrains de bruyères que l'on essartait et brûlait pour semer dans l'*ârsin* (cendre d'essartage). Ce seigle était conduit au moulin du village et l'on en retirait une farine avec laquelle chaque ménage fabriquait son pain noir, pesant mais savoureux. Chaque maison avait son four et chaque semaine ou chaque quinzaine, on y cuisait le nombre de pains nécessaire pour ce laps de temps. Si d'occasion, une ménagère manquait de four, elle allait cuire chez le voisin, mais pour ce faire, elle devait lui donner un petit pain nommé *torté* (tourteau). La viande n'apparaissait sur la table de la plupart des familles qu'une fois l'an : à la fête paroissiale. À cette occasion, on *sos'nait*, c'est-à-dire on se groupait (quelques ménages) pour acheter ensemble une tête de bétail dont on se partageait la viande ; et les bovidés étaient alors tellement bon marché (vers 1840) que, lors d'une fête, les *sos-sons* ne payaient la viande que 9 centimes le kilo. C'est précisément cette extraordinaire dépréciation du bétail qui en rendait la consommation impossible, car il fallait élever une jeune bête pendant deux ans pour en retirer quelques francs. Il en était de même pour le beurre et les œufs. Ces produits étaient portés, par la ménagère, à la boutique du village et échangés contre du café, du savon, etc.

Il est aisé de comprendre que dans de telles conditions, la plus stricte

économie était de rigueur. Peu à peu, les choses s'améliorèrent vers 1870 ; les bonnes familles purent tuer un cochon chaque année (qui fournissait lard et jambons). Longtemps encore, on dut vendre les jambons, puis – tout allant mieux –, on les consomma sur place en 1900. Entre-temps, le pain de seigle fut remplacé par du *botié*, mélange de farine blanche, puis par le pain blanc. Et l'on eut aussi la viande quotidienne sur la plupart des tables. On ne cultiva plus guère que pour le bétail.

Pendant la période de misère des XVIII^e et XIX^e siècles, le bétail fut aussi très pauvrement alimenté : un peu de paille et un peu de mauvais foin. Au printemps, une quantité de bêtes étaient tellement affaiblies qu'il fallait les aider à se lever.

Vêtements

Jusque vers 1860, la plupart des vêtements, tant masculins que féminins, étaient fabriqués sur place. Ces vêtements consistaient, pour les hommes, en un pantalon et un sarrau de grosse toile écru teinte en bleu avec, en hiver, une camisole tricotée avec la laine des moutons. Pour les femmes, le summum de l'élégance était de porter une belle *cote* (jupe) de tiretaine avec un beau *norèt* (châle) de laine de diverses couleurs et comme coiffure une *sandronète* (bonnet) en fine toile blanche avec *nâles* (rubans) assortis.

En somme, c'était la toile du pays qui, s'adaptant à tous les usages, constituait vêtements et lingerie. Cette toile se fabriquait en diverses qualités, depuis la grosse toile d'étoupes de chanvre jusque la fine toile de *cèron* (belle filasse) de lin. Elle était d'une solidité à toute épreuve, car, à l'heure actuelle (1939), on trouve encore des draps de cette toile qui ont plus de 80 ans.

Chaque ménage, pour ne pas être pris au dépourvu, devait, à période déterminée, fabriquer 50 à 60 aunes de toile pour son usage. À cet effet, chacun cultivait son petit carré de lin ou de chanvre ; mais le chanvre fut abandonné vers 1870 (il était trop grossier). Il ne servit plus qu'à tresser les cordes.

Le lin, arrivé à point, était arraché et mis en dizeaux sur le champ pour sécher. Il était ensuite battu pour en retirer les graines. Ces graines étaient à peu près le seul produit pharmaceutique de l'époque. Elles étaient le remède à tous les maux, soit en tisanes, soit en cataplasmes.

Les tiges de lin battues étaient ensuite soigneusement étendues sur l'herbe d'un pré pour le rouissage. Au bout de quelques semaines, il était roui. On le ramassait et on le passait, bien sec, à la broie pour écraser les

tiges et éliminer la partie ligneuse pour ne conserver que la filasse. Cette filasse subissait ensuite plusieurs opérations : elle était *spindjée* (battue) et *cercée* (?) afin de débarrasser des étoupes et en faire le fin *cèron* prêt à être enroulé sur la quenouille de la fileuse.

C'est alors que commençait le rôle de la fileuse (toutes les femmes et jeunes filles en étaient). Assises, très attentives, près de leur moulin à filer (rouet), elles filaient encore et toujours pendant de longues soirées, bobine après bobine. Chaque bobine pleine était enroulée sur un *hasse* (dévidoir) en écheveau. Chaque écheveau de deux bobines formait une *pèce* (pièce). Celles-ci étaient ensuite dévidées sur une *djèrwinne* (tourniquet) en boules. Lorsque le nombre de boules était suffisant, on ourdissait la toile sur le *stâ* (métier à tisser). Cette opération, de grande patience, demandait beaucoup de soin car il fallait arranger et nouer fil par fil. On faisait ensuite les *spoules* (époules) pour la navette et le rôle de la tisseuse commençait. Assise haut sur son métier, la navette d'une main, la « chasse » de l'autre, alternativement, et fil par fil, la toile se tissait. En travaillant bien, une bonne tisseuse pouvait en faire quatre aunes de 72 cm en une journée. La toile finie, on la blanchissait sur le pré.

Les fileuses ne filaient pas seulement le lin, elles filaient aussi la laine de leurs moutons pour en tricoter les bas, les camisoles et en tisser les tiretaines. Pour la confection des tiretaines, cette laine, teinte en différentes couleurs, fut d'abord tissée sur trame de fil de lin, puis, vers 1890, sur trame de coton bleu achetée au commerce.

Tout ce qui précède ne concerne naturellement que le commun des mortels ; parfois néanmoins, un *monseû* (bourgeois) venait dans les petits villages ardennais, vêtu d'un *paletot* (veston) de draps avec gilet, montre et chaîne. C'était un événement, surtout si ce *monseû* était en carriole (voiture).

La mode des paletots détrôna les sarraus pour les cadets et les jeunes hommes vers 1875 et le premier pardessus apparut en 1885.

Chauffage

Dans nos régions, la rigueur du climat en hiver faisait du chauffage une question importante. Sans doute l'abondance du bois aidait-elle à la solution ; mais, afin de ne pas épuiser les réserves, il fallait y adjoindre autre chose. On eut recours à la tourbe. Ce combustible, en très grande abondance dans les fagnes, avait le grand avantage de ne coûter, pour ainsi dire, que la main-d'œuvre.

Ce combustible malodorant, ne dégageant que peu de chaleur, était très encombrant et laissait beaucoup de cendres que l'on employait comme engrais. Les poêles rustiques d'alors étaient fabriqués pour ce combustible et les gens ne craignaient pas la poussière. « Faire les tourbes » était, en mai, une saison comme la fenaison ; tout le monde s'y mettait.

Chaque année, M. le Comte de Limbourg faisait une vente de « verges de tourbe ». Chaque ménage louait sa « verge » (22,5 m²). Puis avec une *pâle* (bêche à manche court, très coupante), on découpait le sol jusqu'à 1 m ou 1,5 m de profondeur, en prismes rectangulaires de 0,20 x 0,15 x 0,10 m. On veillait ensuite au séchage le plus complet possible, de ces morceaux de sol puis, une fois bien secs, on les voiturait. Chaque ménage devait en avoir au moins quatre ou cinq « charrées ».

Éclairage

Si le problème du chauffage était relativement facile à résoudre, celui de l'éclairage était plus ardu. S'il faut en croire la tradition, le premier mode d'éclairage connu consistait en un brin de bois, *crêsse*, imbibé d'huile, allumé au feu et tenu à la main ou figé dans une crevasse de la muraille.

À ce mode primitif succédèrent les « crassets », petits récipients de formes diverses, que l'on emplissait d'huile de colza ou d'huile de faïnes. Dans cette huile trempait une mèche de coton et le bout de cette mèche venant sur une espèce de bec à l'extérieur, était allumé et produisait une petite flamme jaunâtre et fumeuse. C'était déjà un progrès (en 1830).

L'huile de colza ou l'huile de faïnes (fruits du hêtre), que l'on employait pour cet éclairage, était fabriqué sur place avec les graines de colza que les gens cultivaient ou les faïnes que l'on ramassait dans les bois. L'huile de faïnes servait aussi à la cuisine comme graisse mais elle était « pesante à l'estomac » et donnait des maux de tête.

Vers 1870 apparut en nos Ardennes le premier quinquet à pétrole. On adopta ce nouveau mode d'éclairage avec précaution, car on redoutait le pétrole, alors très inflammable.

Vers 1850, à l'église de Malempré, un événement sensationnel fut de voir M. le curé Pirson produire une flamme en frottant par terre un petit morceau de bois. C'était la première allumette chimique. On connaissait les *brocales*, petits morceaux de bois soufrés, mais il fallait du feu pour les allumer, aussi le geste de Monsieur le curé fit l'objet de toutes les conversations et excita une grande curiosité.

Avant l'usage des allumettes pour produire du feu, on devait employer

les procédés des sauvages ou se servir du *tape-fen* (briquet). C'est ce dernier moyen qu'employaient les fumeurs. En frappant une petite pierre de silex avec une espèce d'anneau en fer, cela produisait une étincelle qui enflammait un petit morceau d'amadou, tenu, avec le pouce, sur la pierre de feu. Cette opération demandait parfois du temps et ne réussissait pas toujours à l'extérieur lorsqu'il pleuvait. C'est pourquoi, chaque ménagère veillait à conserver du feu d'un jour à l'autre et chaque soir, avant le coucher, elle recouvrait soigneusement de cendre les derniers charbons de bois ou de tourbe et arrangeait les choses afin de retrouver au matin un peu de feu sur l'*èsse* (âtre). C'est de cette pratique, qui était alors générale, que nous est venue la locution : « sonner le couvre-feu ».

Logement

L'une des grandes préoccupations de nos ancêtres était de pouvoir posséder leur maison : « d'être sur le sien ».

Il régnait alors une vraie fraternité, une volonté d'entraide et, lorsqu'une famille voulait se bâtir une demeure, tout le village l'y aidait. On organisait des *kèrmèyes* « corvées » pour le charriage des matériaux et on l'assistait jusque l'achèvement. C'est pourquoi une famille pouvait entreprendre sa bâtisse lorsqu'elle avait quelques francs d'économie. La main-d'œuvre aussi coûtait peu de chose. La toise de mur (env. 2 m³) coûtait 0,60 centimes.

Les maisons de nos ancêtres – et il en existe encore – étaient principalement construites en pierres, terre et bois, matériaux trouvés sur place. La chaux était encore inconnue en 1830. D'épaisses murailles, d'un mètre parfois d'épaisseur, formaient le contour extérieur et des cloisons intérieures en torchis séparaient les diverses places.

Ces maisons comportaient ordinairement trois ou quatre *pârsons* (parties), savoir : le corps de logis, l'écurie, la grange et parfois aussi la bergerie. Ces maisons n'avaient qu'un étage ; les combles formaient grenier.

On a amélioré et modifié beaucoup de ces vieilles constructions mais il existe encore de nos jours, dans la plupart des maisons actuelles, des restes des fortes charpentes d'alors. Ces charpentes étaient construites en gros troncs de chêne équarris à la hache. Les scieries mécaniques n'existant pas, tout devait s'approprier à l'outil, à la main. Ainsi, pour le toit, on fendait en lattes de gros chênes pour les voliges ; on recouvrait celles-ci d'une couche de mortier pour niveler et placer les grosses ardoises du pays.

Tout était rudimentaire dans l'agencement intérieur : les écuries basses, mal aérées, mal éclairées, n'étaient ni crépies ni pavées.

Le corps de logis se composait ordinairement de trois pièces en enfilade ; la « chambre devant », la *mohon* (cuisine) et la « chambre derrière ». Ces trois pièces restèrent longtemps aussi sans crépissage et le sol était en terre battue.

La « chambre devant » était souvent une pièce de débarras. On y voyait parfois : charrue, herse, gros chaudrons et aussi le *leûp d' baksèle* (hachepaille d'alors).

La cuisine était la pièce où l'on *ratokait* (rallumait) le feu sur l'*èsse* du feu. Celui-ci était un carré de sol (un m² env.) près du mur, pavé exprès pour y faire du feu. Au-dessus de ce carré s'ouvrait une large cheminée avec *djivâ* (tablette) par où s'échappaient vapeur et fumée. Au-dessus du feu, au mur noir de suie, pendait le *crama* (la crémaillère), grosse chaîne noire avec à son extrémité un crochet pour suspendre les chaudrons sur le feu. Des deux côtés du feu, pour le tenir en place, étaient situés les *andîs* (chenets), pièces en fonte de différentes formes et, devant, mise sur les chenets, une barre de fer pour surélever les bois et activer le tirage. Pour activer le feu, on utilisait la *soflète* (soufflet de foyer), ordinairement un vieux canon de fusil. Pour l'attiser et le reformer, on prenait l'*ekenèye* (pincette longue) et pour retirer les *tabons* (récipients) du feu, on se servait de la *cramiète* (poignée à double crochet). Dans la cuisine se trouvait aussi le *banc*, grande étagère sur laquelle étaient étalées toutes les assiettes et les *jates* (tasses) du ménage.

La « chambre derrière » servait de salle à manger, de chambre à coucher, de tout. En hiver, on y *sizait* (passait la veillée), on y filait, on y fabriquait *tchènas* (paniers) et *banses* (mannes) à la lumière fumeuse d'un crasset ou d'une bougie faite de graisse de mouton.

Ordinairement, le lit des époux se trouvait dans cette pièce, à demi encastré dans l'épaisseur du mur ; il était surmonté d'un ciel en bois sculpté où pendaient les *gourdines* (rideaux).

À l'étage, « sur le plancher », il y avait aussi trois places, comme en bas, séparées aussi par des *payotèdjès* (torchis). Dans chacune, un ou deux lits. Dans chaque « forme » de lit, sur un fond en planches, était placée une couche de paille de seigle coupée de dix centimètres d'épaisseur, puis un *payèt* (paillasse) rempli de balles d'avoine, ensuite les draps et la courtepointe. Ces lits étaient très douilletts. Table de nuit, lavabo, armoire à glace étaient absents, mais en revanche quantité d'autres objets ou ustensiles avoisinaient les lits : rouet, dévidoir, baratte, sacs, etc., et parfois même un

tas de seigle qui n'aurait pu trouver place au grenier, s'étendait jusque sous le lit où les chats se soulageaient.

La mode

Avant 1890, il ne fut guère question de mode dans nos humbles villages ardennais et tous les habillements d'hommes et de femmes étaient confectionnés par les couturières du village.

Vers 1860, aux toiles de ménage succédèrent d'autres tissus mieux appropriés aux différents usages. Les femmes abandonnèrent les *sandronètes* (bonnets), les *gâmètes* (espèce de béguins) et les chapeaux à bavolet pour d'autres coiffures plus à la mode. Elles remplacèrent *rokèts* (camisoles) et *casawèts* (?) par des tailles plus coquettes ; le *vantrîn à cavète* (petit tablier lié à la ceinture) fit place au tablier à manches.

Les chapeaux et les casquettes remplacèrent les *barètes* (barrettes) des hommes ; les chemises furent confectionnées en courtil et l'on porta col et cravate. Le « haut de chausse » fut abandonné vers 1870.

Les travaux

Nos ancêtres, pour pouvoir vivre, étaient forcés de travailler rudement. Aucune machine n'existant, tout le travail se faisait à la main, à « tour de bras », comme on disait alors. Avec une charrue primitive (araire à roulette), ils retournaient le sol, tant bien que mal, puis ils devaient l'ameubler à la houe, n'ayant encore que de petites herses en bois. Le « mars » fini, on « faisait les tourbes », puis il fallait « peler », opération qui consistait à écorcer, à la force du poignet, les taillis de chênes. On vendait les écorces aux tanneries de Stavelot et on avait les *pèlwès* (chêneaux écorcés) et les *cayebotes* (brindilles écorcées) pour son chauffage. Il fallait aussi – et c'était très important – faucher neuf ou dix charrées de bruyère pour *stièrni* (pourvoir de litière) les vaches. Puis on « allait au sart », travail qui consistait à enlever à la houe le gazon, toujours très coriace, d'un terrain en friche, le sécher, le brûler pour y semer le seigle. Entre-temps, il fallait soigner les prairies, les *dilâver* (irriguer) et les nettoyer au râteau.

Souvent, les travaux de la fenaison s'imposaient parmi tous les ouvrages (c'était une saison ardue car tout devait se faucher à la main, un travail lent très pénible) ; puis il fallait *dzan'ner* (éparpiller) l'herbe, la retourner, puis *rahougnî* (remettre le foin en melons) et toujours à la main.

Les seigles mûrs, on les coupait à la faucille puis venait « l'août des avoines », l'arrachage des pommes de terre, etc.

Et l'hiver arrivait bien souvent trop tôt. Pendant l'hiver, il fallait soigner

son bétail, battre ses grains, à la main ou au fléau, les nettoyer au « petit van », etc., etc. Si l'on ajoute à tout cela quantité d'autres travaux dont on ne pouvait se dispenser, tels que : s'occuper des enfants, scier le bois, nettoyer l'écurie, cuire le pain, traire les vaches, faire le beurre, etc., et en tenant compte de nombreux jours de pluie, on comprendra aisément que nos agriculteurs, hommes et femmes, n'avaient pas beaucoup de temps disponible.

Il fallait compter aussi avec les revers, les accidents, les maladies et, à certaines époques, les invasions, les guerres.

Un grand souci pour les ménagères d'alors était la garde du bétail. Lorsque le territoire du fief formait un tout indivis, les animaux de tous les manants étaient rassemblés en un troupeau commun, la « hiède », sous la garde d'un « herdier » ; mais après qu'une partie du domaine fût morcelée et répartie entre les habitants, ceux-ci eurent la garde de leur propre troupeau. Chaque famille dut donc avoir son vacher, ordinairement un gars de quatorze à quinze ans qui, en été, deux fois par jour, menait son troupeau paître de maigres pâturages puis le surveillait. Cela s'appelait « aller aux vaches ».

Lorsque, vers la fin septembre, les dernières gerbes d'avoine étaient rentrées, on *dibanait* (on livrait à la vaine pâture), c'est-à-dire que chacun pouvait librement pâturer sur le terrain du voisin. Il y avait pourtant certaines parcelles réservées : les enclos (terrains complètement entourés de haies vives), les jeunes trèfles, les *wèyins* (regains). Pour mieux marquer cette réserve, le propriétaire plantait des *èbanons* : c'était ordinairement des branches de genêts dont on nouait l'extrémité de brindilles pour bien marquer leur destination. Ces *èbanons* imposaient le respect des vachers, car ceux-ci savaient que tout contrevenant serait poursuivi par le garde champêtre.

Jadis, comme aujourd'hui, on « tenait des vaches » pour avoir du lait et du beurre, mais la production était loin d'atteindre la norme actuelle à cause de la déficience dans l'alimentation et de l'insalubrité des étables où les bêtes séjournaient beaucoup plus qu'aujourd'hui.

Le travail actuel de la laiterie ne ressemble en rien aux procédés employés par nos pères. Voici comment on s'y prenait alors. Le lait trait, plus ou moins proprement, dans un seau quelconque, s'appelait la *moudèye* (lait qu'une vache donne en une fois) ; il était *colé* (filtré) dans des *crameûs* (terrines), sortes de corbeilles en terre cuite avec bec. Ces *crameûs* remplis étaient rangés sur une table à la cave ou dans les *abales* (rayons) d'une ar-

moire ayant ce rôle. Au bout de deux jours, la crème était montée à la surface des *crameûs*. On l'enlevait et on la versait dans un grand *moûssé* (pot en grès). Pour enlever la crème des *crameûs*, si le lait en dessous était « pris » (caillé) – ce qui arrivait assez souvent en été –, on l'enlevait avec une cuiller ; si le petit lait était bien liquide, la ménagère posait le pouce sur la *tû-turète* (bec) du *crameû* pour retenir la crème et, vidant le petit lait par le bec sous son pouce, conservait la crème seule dans la terrine. Lorsque l'on disposait d'une quantité suffisante de crème pour en retirer le beurre, on la *bourtait* (baratait). Pour ce faire, on la versait dans la *sèrène* ou *bourté* (baratte). Cette *sèrène* consistait en un tonneau ou une caisse bien étanche montée sur un pied et dans lequel quatre ailettes, mues par une manivelle, fouettaient la crème et produisaient le beurre.

Les turbines centrifuges, inventées en 1900, bannirent ce système et améliorèrent la qualité du beurre et du petit lait.

Le dimanche

Pendant la semaine, nos ancêtres n'avaient guère de loisirs et ne pensaient pas à s'amuser. Peut-être allaient-ils parfois une heure à la *sêse* (veillée) chez un voisin pour apprendre une nouvelle locale ou s'informer si le « messenger » n'avait pas apporté une lettre à quelqu'un du village, car de ce fait – qui se produisait rarement – les gens déduisaient que cette famille « avait des embarras ». Quant aux journaux, ils n'arrivaient pas encore jusqu'ici et l'on y ignorait les événements lointains. Pourtant, vers 1875, le « Messenger de Bruxelles » et « La Cloche » eurent chacun un abonné.

Mais le dimanche, en dehors des offices, le jeu de quilles était des plus animé, pendant qu'à l'intérieur du cabaret, trois ou quatre tables de joueurs de cartes s'en donnaient à cœur joie. Et l'on buvait le *pèkèt* (genièvre) à 0,60 F le demi-litre et l'on chantait toutes les chansons connues.

Si un jeune homme courtoisait, il invitait avec lui quelques-uns de ses amis, se munissait d'un litre de *pèkèt* et la bande se rendait chez la belle. En été, c'était après les vêpres jusqu'au salut ; en hiver, c'était pendant la soirée et quelquefois jusque tard dans la nuit ; et cela s'appelait *aler às bâcèles* (aller aux filles). Et ces réunions galantes étaient aussi des plus cordiales et très honnêtes : on s'y amusait bien. Ces réjouissances en sarrau valaient bien les cinémas et les dancings de nos dandys d'aujourd'hui.

Les foires

Quand nos paysans avaient une vache ou une couvée de *cossèts* (porcelets) à vendre, ils étaient forcés de les conduire au marché, les amateurs

ne venant pas, comme de nos jours, acheter à domicile. Seulement, ces foires se tenaient parfois assez loin. Les plus réputées avaient lieu à La Roche, à Houffalize, à Vielsalm, mais on préférait Trois-Ponts pour les gorets. Pour y arriver à pied assez tôt (à 8 h. du matin), il était nécessaire de partir d'ici, avec sa bête en laisse, vers 2 ou 3 h. Si on faisait des *bandèles* (affaires), tout allait bien, on était content ; mais dans le cas contraire, il fallait refaire « peineusement » avec sa bête, le trajet de retour et l'on s'attendait à être *groûlé* (invectivé) par sa ménagère qui attendait sa *dringnèle* (cadeau), le petit supplément que l'on exigeait en sus du prix principal.

Quelques foires spéciales avaient un renom particulier et ont résisté au temps ; ce sont « la Saint-Jacques » à Fosses le 25 juillet, la « Notre-Dame » à Bra le 15 août, la « Sainte-Catherine » le 25 novembre à Houffalize, la « Saint-André » le 1^{er} décembre à Lierneux, la « Saint-Nicolas » le 5 décembre à La Roche. Mais toutes ces foires étaient avant tout plutôt des divertissements de jeunesse que des marchés aux bestiaux. On y rencontrait déjà l'embryon des restaurants d'aujourd'hui sous forme de *feuillées* (ventes) où l'on pouvait aller manger un quartier de *dorèye* (tarte) avec une *jate* (tasse) de café, pour quatre sous. Dejardin y vendait ses bouteilles et ses boîtes d'onguent ; il y avait un arracheur de dents et un guérisseur d'*aguènes* (cors au pied).

Les «pèltèdjes» (action de faire charivari)

Si, par hasard, un fait anormal se produisait dans la commune, si une situation irrégulière se prolongeait, comme de trop longues fréquentations, si après les *sonètes* (avertissements voilés) données aux coupables, le scandale ne cessait pas, alors on *pèltait* (« charivarissait »). Chaque soir, pendant une heure ou deux, la jeunesse, réunie aux alentours de la maison visée, produisait un vacarme infernal en frappant à tour de bras sur de vieux chaudrons, marmites, casseroles, faux, pendant que, au loin, des trompettes se répondaient d'un côté à l'autre du village et que des coups de pistolets étaient tirés *hâr èt hote* (à hue et à dia).

Ce châtiment populaire, très rare pourtant, faisait sensation et produisait son effet, car le ou les *pèl'té(s)* était(ent) déconsidéré(s) pour longtemps. Ces troubles duraient parfois quinze jours consécutifs car, en ce temps-là, la brigade de gendarmerie était bien souvent fort éloignée.

Autres coutumes

Tout événement un peu important dans la vie d'une famille était marqué par des réunions de parents et d'importantes agapes familiales. Ainsi, à

chaque naissance, après le baptême du bébé, tous les parents, toutes les voisines festoyaient joyeusement la venue du nouvel habitant. Aucune famille, si modeste fût-elle, n'aurait voulu supprimer la *gasse* (le festin).

Chaque mariage était aussi fêté plus ou moins copieusement et plus ou moins longtemps suivant le degré de fortune des familles. Ces « noces » duraient parfois deux jours et deux nuits dans la plus grande joie.

Aux enterrements aussi, après les obsèques, un repas était servi par la famille à la mortuaire à tous ceux qui avaient assisté à l'enterrement. Cette coutume existe encore.

À la Noël, le lundi, toutes les filles du village en âge de courtiser, distribuaient à chacun des jeunes gens qui étaient à la soirée chez elles, trois poignées de noisettes, noix, amandes et deux ou trois pommes ; certaines ajoutaient quelques caramels. Pour ne pas « tomber en affront », elles devaient d'avance faire une provision de ces fruits ; c'est ce qu'elles faisaient d'ailleurs, avec toutefois grand peur de ne pouvoir les distribuer, faute d'amoureux ce jour-là.

À Pâques, le lundi, c'était la même coutume, mais les noix étaient remplacées par des œufs durs, teints de diverses couleurs et la même peur assaillait les jeunes filles, car on faisait des gorges chaudes de celles qui « avaient eu la farce ». Il était rare qu'à cette distribution, on ne distinguât pas de préféré de la distributrice.

Quand un ménage tuait son *pourcé* (cochon), c'était de règle aussi d'inviter les proches parents : frères, sœurs, parrains, marraines, au repas du dimanche suivant, c'était les *tripes* (boudins) et l'invité ne « s'agrinçait » pas de faire une lieue de chemin à pied pour aller aux *tripes*.

Lorsque, dans le village, on voulait provoquer un rassemblement, comme pour le *vinage* (élection d'un berger) ou pour une vente publique, on battait le tambour, car alors on n'apposait pas d'affiches, mais chaque village avait son tambour municipal. Parfois, lors des longues soirées d'hiver, les *sizelés* (participants à la veillée) se rangeaient en cercle autour du feu allumé sur l'*èsse* (âtre) et l'on devisait de sortes et d'autres : des histoires des guerres de Napoléon, car parfois il y avait un vieux soldat dans la société, puis l'on parlait de Charlotte Corday, de la Terwagne de Méricourt, de Noé l'Poyou, de Géna et Magonette, des Darbois, etc. Un autre conteur abordait le chapitre des *macrales* (sorcières), des fées, des *nûtons* (farfadets), des revenants et il assurait l'authenticité de toutes ses histoires en invoquant le témoignage irrécusable de l'un ou l'autre de ses ancêtres qui avait

été témoin des faits.

Différents auteurs (Marcellin La Garde dans le « Val de la Salm » et le « Val de l'Amblève », Albert Bonjean dans « Légendes et profils des Hautes Fagnes » ; Louis Banneux dans « L'Ardenne mystérieuse », ont arrangé et publié tous ces contes de veillées.

Le dimanche des Rameaux, on bénissait les *pâkés* (buis). Après la messe, il se faisait une distribution de branches de ce buis béni et chacun en plaçait une feuille à son chapeau, une branche au collier du cheval et ne manquait pas, après dîner, d'aller *pâker* (garnir) son seigle en plantant dans la parcelle une *cochète* (branchette) de buis béni.

Le père de famille, avant d'*edâmer* (entamer) un pain, ne manquaient pas de tracer une croix sur ce pain avec la pointe du couteau.

La croyance populaire voulait aussi que si l'on *djétait* (nettoyait) les écuries entre la Noël et le Nouvel An, on était certain de perdre une bête dans l'année. Aucun voiturier, aucune fileuse, aucun meunier n'aurait voulu faire un « tour de roue » le jour de la Sainte-Catherine (25 novembre) en mémoire du martyre de la sainte qui fut rouée. Le maréchal-ferrant chômait aussi le jour de la Saint-Eloi (1^{er} décembre) et le meunier n'aurait voulu donner un coup de sabot le 19 mars (Saint-Joseph).

Alphonse-Joseph PIRON

(Extrait du manuscrit de l'auteur [1866-1955] rédigé dès 1938.)

Une excursion dans les Ardennes en 1855

(Ndlr : Dès le milieu du XIX^e siècle, de joyeux compères entreprirent des « excursions » pédestres pour vanter les lieux traversés et ainsi commencer la propagande touristique.)

O N l'a dit avant nous : avec les chemins de fer, on arrive, on ne voyage pas, et qui veut connaître le pays doit aimer moins à arriver qu'à voyager ; pour celui-là, la route est un but et non moyen. Que voit-on pendant ces longues journées, enfermé entre quatre planches où tout se mesure avec parcimonie, l'air, le jour, l'espace, l'horizon, tout hormis le temps et l'ennui ? Sait-on se pénétrer des mœurs des habitants par les courtes relations que l'on établit avec eux dans un relais, dans de fugitives étapes ? Non sans doute. Mais que faire alors ? Prendre un bâton à la main, le sac au dos, et arpenter résolument la route des piétons. Vivent donc les voyages à pied, vivent ces excursions à l'aventure, où chaque jour apporte son contingent de curiosités, sa provision d'observations, sa moisson de jouissances ; où le plaisir du lendemain n'est plus celui de la veille, mais où le lendemain est toujours un plaisir. (...) Le voyageur pédestre doit faire un peu l'école buissonnière, butiner ça et là les souvenirs des temps passés et les impressions des temps présents. Il doit surtout choisir une contrée vierge encore de ces mille représentations qui vous blâment par avance, et vous laissent souvent désillusionnés devant la réalité.

Sous ce rapport, peu de pays valent le Luxembourg, la partie la plus curieuse et la plus ignorée de la Belgique, et voilà précisément pourquoi les Ardennes devinrent le but de notre voyage.

Ce fut à Chaudfontaine que nous inaugurâmes notre course pédestre, le mercredi 5 septembre 1855 à 10 h. 45 du matin. (...)

(Ndlr : Pour faire plus court, nous passons sous silence la portion du périple de ces aventuriers qui les conduisit de Chaudfontaine à Comblain-au-Pont.)

Comblain-au-Pont est au confluent de l'Ourthe et de l'Amblève. Le village tire son nom d'un pont de pierre détruit lors de l'invasion française et remplacé par un pont de bois qui a peu de titres au même honneur. On en construit aujourd'hui un en pierres, en aval de celui-là. Comme il s'y fait un certain commerce de pierres bleues et de pavés, des bateaux se trouvaient en ce moment amarrés à la rive attendant leur chargement.

La journée étant encore peu avancée, nous nous proposons de remonter l'Amblève jusqu'à Remouchamps. L'Ourthe franchie, nous traversons l'Amblève au premier passage d'eau, et nous prenons la rive droite beaucoup plus accidentée.

Les bords de cette dernière rivière sont peut-être aussi jolis que ceux de l'Ourthe, mais ils ont un caractère un peu différent. L'Amblève se ressent davantage du voisinage des Ardennes. La végétation n'est plus si luxuriante, la roche vive apparaît plus souvent, l'aspect général est plus sauvage, et parfois plus pittoresque. Moins large et moins profonde, la rivière est souvent entravée dans sa marche par des groupes de rochers : son cours est plus irrégulier, son lit plus pierreux. L'Ourthe promène ses eaux avec une certaine majesté ; l'Amblève est vive, inconstante, folâtre.

Au bout d'un quart d'heure de marche, un amas de rochers nous barre le passage. Il faut se résigner à suivre un sentier qui se traîne péniblement parmi les aspérités de la montagne. Le soleil darde ses rayons dans toute sa force, la pente est extrêmement rapide et très fatigante. À peine à mi-chemin, nous étions exténués de fatigue et tourmentés surtout par une soif ardente. Grillés, rôtis, baignés de sueur, nous nous jetons sur le bord du chemin... Une source, une source d'eau vive est à quelques pas... De l'eau et de l'ombre, quelle aubaine en ces circonstances ! Dix minutes après nous étions au sommet.

Depuis son infidélité à Comblain, notre bonne étoile se montrait gracieuse et prévenante. Sur la droite de Fraiture, elle nous conduit, par un ravin, dans une vallée profonde et solitaire, que des bouquets de bois coupent en divers sens. Devant nous, au haut de la montagne, se dressent orgueilleusement des pans de mur noircis, des tours et des murailles en ruines. Ce sont les restes du château de l'Amblève, le repaire de Guillaume de La Marck, le fameux sanglier des Ardennes, et ce nom emporte encore de nos jours une certaine terreur ; il place devant les yeux le fier spadassin qui sut si audacieusement porter ses brigandages jusqu'aux murs de Liège, qui s'empara de la vieille cité de saint Lambert, et s'assit, tout fumant du sang de Louis de Bourbon, au siège épiscopal. Sur ces ruines superbes,

on croit voir encore s'imprimer la main du maître. À sa position audacieuse sur un rocher à pic, au-dessus de l'Amblève qui gronde à ses pieds, en face d'un vallon qu'il écrase du haut de ses murailles, on reconnaît de La Marck, on le comprend. On l'aperçoit qui descend de son repaire avec une poignée d'aventuriers, ces démons des batailles comme disent les contemporains, qui traverse cette vallée pour marcher à la vengeance et au butin ; on le voit pousser ses soldats en avant, en leur montrant du doigt l'ennemi à frapper, la proie à capturer ; on l'entend précipiter de ses murs les téméraires qu'une folle bravoure y a jetés, et, triomphant de haine et de carnage, lancer d'orgueilleux défis aux troupes de l'évêque de Liège, aux hommes d'armes de Bourgogne, aux mercenaires allemands.

Ces ruines devaient couvrir une légende. Il y en a une, en effet, qui court encore le pays à l'heure qu'il est. La voici telle que nous l'avons recueillie.

Il y a bien longtemps, toute la vallée de l'Amblève n'était qu'une immense forêt, au milieu de laquelle s'élevait, sombre et menaçant, le château du sanglier des Ardennes. Le comte Hottard de La Marck l'habitait ; c'était un de ces chevaliers hautains et emportés dont rien ne brise la volonté tenace.

À côté du château se trouvait un bois épais formé par des arbres séculaires, d'une essence particulière (le pin sylvestre). Il n'y en avait point de pareils dans toute la forêt. Ce bois mystérieux était, disait-on, habité par des lutins qui protégeaient depuis un temps immémorial les comtes de La Marck. Ceux-ci avaient toujours respecté cet asile, et, quelle que fût l'ardeur des piqueurs et des chiens, jamais cerfs ni daims n'avaient été poursuivis, dès qu'ils s'étaient réfugiés dans l'enceinte sacrée.

Le comte Hottard avait chaque fois froncé les sourcils, quand son père l'avait arrêté sur la lisière de ce bois en lui enjoignant de le respecter, et, depuis la mort du vieux seigneur, son fils ne passait pas devant le bois sans y jeter un regard de haine. Un jour, il fit assembler ses piqueurs et sa meute, et, donnant le signal de la chasse, il s'élança à la tête de la bruyante jeunesse du château. Arrivé sur la lisière du bois, il presse son coursier en criant aux siens : « Suivez-moi ! Nous ferons connaissance avec les lutins qui me protègent. ». Et, après un moment d'hésitation, la bande joyeuse s'enfonça à sa suite au plus épais de la forêt. Les exhalaisons du feuillage, le craquement des branches mortes, les mugissements du vent qui passait sur la cime des arbres, tout avait quelque chose d'étrange... Le comte allait toujours...

Tout à coup, un renard lancé par les chiens passe devant lui. Hottard

s'arrête indécis, mais bientôt il s'élance sur ses traces. L'animal, après mille détours, prend avec la rapidité de l'éclair la direction du château... Les portes du donjon s'ouvrent comme par enchantement ; le renard traverse les salles, et, parvenu jusqu'à la plateforme, il mesure l'abîme, et se précipite dans l'Amblève. L'eau se referme sur lui en bouillonnant, mais quelques secondes après il reparait sur la rive opposée.

Le comte, les chasseurs, la meute arrivaient sur la plateforme. Hottard furieux jura entre ses dents ; les piqueurs se signèrent deux fois et les chiens en défaut firent entendre des murmures et des cris : « Par la mort Dieu !, s'exclama le comte, qu'on retourne au bois ; je pénétrerai ce mystère. ». Les varlets le suivirent en tremblant. À peine avaient-ils fait quelques pas que les chiens firent encore lever un renard ; c'était celui qu'ils avaient poursuivi déjà : son poil était tout dégoûtant d'eau, et, fatiguée par sa première course, la pauvre bête ne pouvait tenir qu'une faible distance entre elle et la meute... En débouchant sur la plateforme du château, le comte put voir le renard se précipiter une seconde fois dans l'Amblève qui coulait à cent pieds au-dessous. Sa fureur ne connut plus de bornes ; il revint une troisième fois dans le bois sacré, et le même renard fut relancé par la meute. Hottard bondit derrière lui, s'emporte à sa poursuite, arrive avec lui sur la plateforme, et s'élance après lui dans les flots de l'Amblève...

La nuit s'était faite, l'orage grondait, les éclairs jetaient de funèbres clartés, et le voyageur égaré put apercevoir sur la plateforme du château les varlets en prière et entendre les chiens du seigneur qui remplissaient l'air de hurlements plaintifs.

Depuis ce jour de funeste mémoire, le château de l'Amblève fut abandonné. Il n'en reste que des ruines chancelantes ; il n'en reste que ce récit que nous transmettons sans le discuter. Ces légendes de nos pères ont quelque chose de naïf et de crédule qui retrempe notre cœur blasé. Prêtons l'oreille à ces contes des temps passés sans y porter une main profane, accueillons ces quelques vestiges d'une foi simple qui s'efface chaque jour comme ces vieux châteaux qui lui donnaient asile.

Nous évoquions devant les ruines de l'Amblève tous ces souvenirs du moyen âge, quand un bruit sourd, le bruit du fer, vint nous rappeler au présent : dans les anciennes dépendances du château, on a établi une fonderie, une usine. Les chemins de fer et l'industrie, voilà la poésie des temps modernes.

À la nuit tombante, nous étions à Remouchamps.

La grotte de Remouchamps est trop connue pour que nous essayions

d'en faire la description. Après notre désillusion de Tilff, elle devait nous paraître charmante ; et telle elle est d'ailleurs en réalité. Moins grandiose que celle de Han, elle a quelque chose de plus gracieux ; ses stalactites sont plus variées et aussi curieuses. Celle-là étonne et confond d'admiration, celle-ci charme davantage. Le rêveur aimera mieux Han-sur-Lesse, l'artiste choisira Remouchamps.

Notre itinéraire nous portait ce jour-là dans le Luxembourg, Après notre visite à la grotte, nous dîmes adieu à l'Amblève, en la quittant à Aywaille pour nous diriger vers le sud. Ce village que nous avons traversé la veille à la hâte, est situé sur les deux rives de la charmante rivière. La partie de la rive gauche renferme des cabarets et des estaminets avec une abondance qui rappelle le pays flamand.

Les inscriptions servant d'enseigne sont pour la plupart fort bizarres. L'un de ces établissements s'appelle «*À la Pie*» et l'on rapporte que le cabaretier, excellent homme d'ailleurs, ayant une femme d'humeur assez jaccassière, s'avisait de la menacer un jour, pour la mettre à la raison, de la peindre, sur son enseigne. Je ne sais si la menace produisit son effet, mais sur l'enseigne de *la Pie* ne figure que l'animal à qui revient ce nom, un oiseau peint d'une superbe couleur noire.

D'Aywaille descend vers le Luxembourg une de ces belles routes macadamisées comme on n'en trouve que dans les Ardennes. Celle-ci n'offre rien de particulier qu'une espèce de rond-point d'un charmant coup d'œil, l'allée des soupirs de la jeunesse des environs.

À côté du gentil chalet du château de Fanson, un poteau nous indique que nous sommes à 3 $\frac{1}{4}$ l. de Barvaux, lieu vers lequel nous nous dirigeons. À partir de ce point, le pays s'élève peu à peu, sans que nous voyions de descentes correspondantes ; l'air est plus vif, la végétation moins brillante : tout annonce que nous approchons du Luxembourg. En effet, au village de Sy, nous y pénétrons ; mais plus loin, à Vieuxville, nous nous retrouvons dans la province de Liège. C'est que cette dernière province pousse une langue de terre dans le territoire luxembourgeois : à Bomal, nous avons décidément abandonné Liège.

Comme la journée s'avancait, nous avions à nous inquiéter de notre dîner. Bomal n'a pas une trop maigre apparence : l'espoir nous y pousse et nous frappons à toutes les portes, en quête d'une hospitalité quelconque. Mais c'est en vain : tous les indigènes sont aux champs, et l'unique auberge de l'endroit est fermée à double et à triple tour. Il était trois heures quand nous découvrîmes un peu plus loin sur la route une habitation ouverte,

une auberge, où l'on voulut bien nous donner du pain d'épeautre et de la bière.

Nous traversons Barvaux en traînant la jambe. Il était six heures, et, hormis notre pain bis, nous n'avions rien pris depuis le matin. Heureusement qu'une demi-heure seulement nous séparait de Durbuy, où nous devions nous arrêter. Pressés d'arriver, nous prêtons peu d'attention à Barvaux : quelque temps auparavant nous n'avions jeté qu'un coup d'œil à peine sur l'Ourthe que nous avions revue après un jour d'absence. « Ventre affamé n'a point d'oreilles, » dit le proverbe : on pourrait ajouter qu'il n'a point d'yeux.

À Barvaux néanmoins nous remarquons à une fenêtre deux fort jolies filles, qui, sous prétexte de tricoter, contemplaient dans une muette extase la caserne de gendarmerie située un peu plus loin. (...)

Un piéton à casquette de velours chemine depuis quelques minutes à nos côtés, paraissant se rendre ainsi que nous à Durbuy. Comme nous marchons déjà depuis longtemps sans voir l'apparence d'une ville, « Où donc est Durbuy? » lui demandons-nous. « Vous êtes dessus, » nous répart-il avec un laconisme désespérant. Nous ouvrons de grands yeux, et nous n'apercevons rien qu'un plateau aride. Nous nous creusons la tête... C'est à se donner au diable. Nous avançons encore, et soudain la vérité nous saute aux yeux. Durbuy est bâti au fond d'une espèce d'entonnoir que forment les rochers au bord de l'Ourthe. Il faut absolument s'avancer jusqu'à l'extrémité de cette ceinture naturelle pour apercevoir la ville. Nous étions sur un rocher qui, avançant en saillie, surplombe quelques habitations, et voilà comment nous avons Durbuy à nos pieds. *Nous étions dessus* : l'homme à la casquette de velours avait dit vrai.

Dix minutes après, nous étions installés à l'auberge de M^{lle} Truc, à l'enseigne de *la Bonne Société*, où nous réclamons à cor et à cri un souper et un gîte, mais surtout un souper. La bonne demoiselle toute effarée nous répondit que c'était vendredi, et qu'elle n'avait pas grand'chose à nous donner. Pas de viande, pas de poisson. Une émeute était imminente. Par bonheur, la brave femme nous annonça qu'elle allait nous préparer une soupe au lait et des *crompîres*. Une demi-heure après, nous dévorions le repas qui composait notre déjeuner, notre dîner et notre souper. C'était une excellente soupe au lait, suivie de fabuleuses pommes de terre au beurre et de deux omelettes. Le tout disparut en moins de rien : nous étions si fatigués et les *crompîres* étaient si bonnes !

Le lendemain, notre réveil fut des plus champêtres : un coq chantait

sous nos fenêtres à gorge déployée. Aussi nous étions sur pied de bonne heure, bien que nous eussions devant nous un jour de paresse et de repos. Dès la veille, nous nous sentions si bien à Durbuy que nous y avions pris la résolution d'y demeurer jusqu'au surlendemain. Toute la journée du samedi devait être employée à visiter la ville, à explorer ses environs. Ce n'est pas que Durbuy soit considérable, mais c'est peut-être à cause de son exigüité qu'elle offre plus de matière à observation. Parmi les villes principales du Luxembourg (ne pas confondre avec les grandes villes), Durbuy occupe un rang respectable, et jamais le nom de ville ne fut peut-être donné à un plus mince assemblage de maisons. Cette cité compte en tout 70 habitations, et le dénombrement le plus récent y constate la présence de 365 habitants, un pour chaque jour de l'année. « Il y a quelques années, dit M. Van Bemmel, Durbuy ne comptait que 287 habitants, y compris le juge de paix, les gendarmes, le curé et son vicaire, qui, comme on sait, sont ordinairement étrangers à la commune (1). » Cette progression rapide lui présage de hautes destinées pour l'avenir.

Ces 365 habitants vivent dans ce coin de terre comme dans un nid enfoui au sein des rochers. Rien d'ailleurs de si original que la physionomie de ce hameau, digne d'être chanté par Gentil-Bernard, rien de si agreste, de si patriarcal. On vit là dans un milieu qui rappelle les mœurs du bon vieux temps. On y marche aussitôt à l'aise, car sur chaque figure on voit un sourire, dans chaque regard perce la bienveillance, chaque main est la main d'un ami, prête à se tendre pour serrer la vôtre.

À l'abri, par sa ceinture de montagnes, de toute communication avec le monde extérieur, Durbuy vit en lui-même, et ne se raconte qu'à lui-même le bonheur de sa vie. L'aspect général est celui d'une vaste ferme ; les rues (il y en a bien trois qui méritent ce nom !), les rues ont juste la largeur suffisante pour une charrette de grange ; les habitations, à l'exception de celle du notaire, sont construites en argile, et la charpente dessine extérieurement des contours pittoresques, qui font involontairement songer aux chalets de la Suisse. Ces chaumines entourent le castel des anciens comtes de Durbuy, appartenant aujourd'hui au duc d'Ursel, et qui est dominé, comme toutes les habitations contiguës, par les hauteurs voisines. Ce qui n'empêche pas la *Belgique monumentale* d'écrire, dans une phrase très éloquente : « Durbuy, que l'on reconnaît au loin à son château ».

Les habitants ont naturellement une nature rustique comme les lieux d'alentour. La ville entière n'est qu'une grande famille, un vaste chez soi, où chacun se connaît et se salue, où tous s'estiment et s'aiment. L'église

est pauvre et nue, mais là prie la foi, une foi vive, une foi simple, celle qui part du cœur. Voisins et voisines vont nu-tête dans les rues, comme si, en sortant de leurs demeures, ils ne sortaient pas de chez eux. Sur la grand-place, où il y a jusqu'à six maisons, est la fontaine commune où chacun va puiser son eau. À côté des portes est un banc de pierre : les vieillards viennent s'y réchauffer au soleil, les femmes y épluchent leurs légumes ; les soirs d'été, on s'y raconte les légendes et les récits d'autrefois. La vie est à peu près commune : tous se lèvent aux mêmes heures, tous se mettent au travail ensemble ; à midi on dîne, et alors les rues sont tout à fait désertes, le silence le plus complet y règne pour quelque temps. De la fenêtre de chaque maison, on peut contempler ce qui se passe dans la maison voisine, mais chacun vit de manière à ne pas craindre les indiscrets. La paix et la tranquillité, voilà les éléments de leur bonheur.

Un vieux savetier chantonnait de gais refrains à quelques portes de l'auberge. Sur son établi étaient étalés pêle-mêle des outils et des cahiers de musique, des souliers et des instruments. Il avait essayé autrefois d'organiser une société d'harmonie à Durbuy. « Mais je l'ai entrepris en vain, nous dit-il ; je ne suis jamais parvenu à leur faire comprendre la mesure : il n'y a que moi ici qui sache la prendre, ajoutait-il en riant naïvement de son jeu de mots. »

En comparant ainsi Durbuy au reste du monde, on se prend à souhaiter d'y couler doucement ses jours, d'y choisir une tranquille retraite. On s'attache à la petite localité, on ne la quitte qu'avec peine, et non sans en emporter le plus beau de tous les souvenirs, le souvenir du cœur.

Le dimanche, nous prîmes congé de M^{lle} Truc, une bonne et maternelle femme qui nous vit partir, les larmes aux yeux : elle nous dit adieu en se dirigeant vers l'église, et elle nous promet de bien prier Dieu pour nous.

Un dernier salut à Durbuy, et nous nous dirigeâmes vers La Roche.

Xavier OLIN

(Revue trimestrielle - Onzième volume - Troisième année - Tome troisième - Bruxelles, Henri Samuel, Imprimerie-Éditeur, rue des Secours, 7 - 1856.)

(1) Van Bommel et Gravrand, « La province de Luxembourg : Voyage à travers champs ».

Ardenne et folklore autrefois

Nous voyons de plus en plus disparaître certains usages pittoresques en honneur dans nos Ardennes. Nos aïeux possédaient le sens du symbole et chaque usage avait sa signification secrète.

Toutes les vieilles traditions, en effet, s'effacent dans les mœurs de nos jeunes générations, trop passionnées pour les nouveautés de toutes sortes.

« On n'entend plus guère les douces voix du passé chanter dans les campagnes, dit Adolphe Hardy. On veut brûler les étapes, et l'on se débarrasse des guirlandes fleuries qui reliaient les générations précédentes à celles qui les suivaient. »

Nos grands-parents parlent encore avec une sorte de gêne des usages d'autrefois qu'il était convenu de leur temps de considérer comme des choses futiles, voire un peu ridicules...

Aujourd'hui cependant, personne ne met en doute qu'il y a là une vie profonde, manifestant le plus pur de l'âme nationale et les plus hautes pensées de la foi. Tout ce que l'on a dit de l'Ardenne, contes, récits folkloriques, légendes, poésies, etc., n'est-ce pas dans leur simplicité un moment curieux de la conscience populaire ?

Ne montrent-ils pas quelle représentation symbolique se faisait du monde dans la lutte de l'homme contre les forces mystérieuses de la nature, l'âme des aïeux ? Quoi qu'il en soit, l'on aime à entendre conter ces rapsodies, les unes gracieuses et charmantes, les autres terribles et inquiètes, pareilles aux récits que l'on rencontre à l'origine de toutes les vieilles littératures. Ce sont des mythologies des petites gens. Ce sont des mythologies tout de même.

Que dire, par exemple, du livre de Louis Banneux « Les fées du Hultay », contenant douze contes relatés d'une façon vraiment charmante, ouvrage

folklorique quant au fond, mais très nettement littéraire quant à la forme.

Louis Banneux est Ardennais et il aime ses Ardennes. Il en connaît les légendes. Nous lui connaissons encore cette admirable étude de « L'Âme des humbles », où il nous parle avec ferveur de l'Amour, du Rêve, chez les braves gens du haut pays, et que Donnay et Gaillard ont si joliment illustrés.

Voyez ce bûcheron d'Ardenne. Ah ! c'est un rude métier que celui de bûcheron ! mais il a ses charmes. Un vrai bûcheron a le cœur solide, la poitrine à toute épreuve ; c'est un gaillard de ressources qui sait tirer parti de situations les plus périlleuses. Ignorant la loi des huit heures, il œuvre de l'aube au soir, ne s'arrêtant que pour prendre ses repas dans la hutte de branchages ou près d'un feu de bûchettes. Le métier nourrit son homme. Un bûcheron de jadis façonnait 70 à 80 fagots par jour, ou dressait 5 à 6 stères de bois de chêne. Cela représente pas mal de fagots, même en Ardenne, pays forestier, mais où le bois atteint des prix inouïs.

Le bûcheron d'Ardenne est un taciturne et un sage. Son calme tranche avec l'impétuosité bien connue de ces charretiers intrépides qui conduisent leurs attelages dans les coins les plus accidentés de la forêt. En Ardenne, on les appelle les « tchèrons », types achevés d'énergie farouche, de bonhomie rude et dont le physique hirsute se campe majestueusement dans le paysage sylvestre. Bûcherons et « tchèrons » appartiennent à l'Ardenne au même titre que les champs de fougères et les bruyères mauves, les sources mystérieuses et les fées des rivières, dont les traînantes mélopées se font entendre par les nuits de brouillards. Nous pourrions parler longuement encore des types ardennais si savoureusement croqués sur le vif par Louis Banneux.

Voici le messager Henri Hubert, dit « Kateline », qui pendant 40 ans, de 1867 à 1907, fit la navette entre Liège et Malempré, par Werbomont, Harzé, Sprimont, Beaufays et Chênée.

Pour connaître le métier à fond, il n'y avait pas de meilleur maître que cet octogénaire ingambe, fort comme un chêne. On reconnaît sa longue charrette recouverte d'une toile blanche soutenue par des cerceaux. Elle portait, sous le plancher, un coffre serrant la nourriture, les outils et la bourse en toile grise. On le croisait sur nos grand-routes boueuses ou poussiéreuses, cheminant infatigable, à côté de son cheval, non moins vaillant que lui, sur le siège un chien, d'ordinaire, l'accompagnait.

Louis Banneux raconte un fait qui peint bien l'homme de l'époque.

Les messagers d'autrefois, qui conduisaient les écorces ou les « clapes » à Verviers, partaient souvent sans un sou ; assurément étaient-ils payés à destination. Un homme de Samrée qui accomplissait habituellement ce voyage, emportait souvent dix centimes. En cours de route, du côté de Trois-Ponts, il trouve un jour un individu qu'il avait déjà rencontré, lui semble-t-il. Il l'invite à boire un verre à l'auberge voisine. L'autre accepte et arrive au comptoir.

« Il me paraît que vous vous méprenez, dit-il au voiturier ; vous croyez que je suis une de vos connaissances, mais pour ma part, je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. »

Depuis un instant, l'homme de Samrée fouillait ses poches. « Je me suis encore trompé d'une autre façon, répondit-il, je pensais avoir deux sous en poche et je n'en trouve qu'un ! »

Son compagnon solda...

Parlons du braconnier Henri Piquette, originaire de La Fosse (Manhay) ; homme d'une taille moyenne, bien planté, la nuque enfoncée dans de larges épaules et supportant une tête expressive où scintillent de grands yeux, l'angle facial ouvert, une chevelure fournie, grisonnante, tandis que la moustache soyeuse se maintient châtain clair, constituent une physionomie heureuse, sympathique même. La profession qu'il exerçait, si tant est que le braconnage en soit une, n'avilit aucunement celui qui l'exerce. Bien au contraire, une sorte d'admiration entourait ces vieux braconniers. Leurs prouesses passent de bouche en bouche, de génération en génération, et l'opinion publique prend invariablement leur parti vis-à-vis des représentants de l'Autorité.

Ne parlons pas du « Ramoneu », du « Cantonnier ardennais », du facteur, du vieux « Maître d'école », du « forestier », etc. Disons un mot d'un autre livre très attrayant du même auteur, nous citons « L'Ardenne mystérieuse ». Ses récits qu'on peut y lire sont pleins de charme. On y rencontre d'excellentes gens, des ermites dont la prière se mêle aux chants des feuilles et des oiseaux, des sots de Montfort qui aident les barons justiciers contre un seigneur cruel ; la Vierge d'Ollomont dont les vertus anciennes parfument encore la crête de Sainte-Marguerite (Houffalize).

Mais on y trouve plus de diableries, Satan lui-même ravit sur son cheval noir, la demoiselle de Bérismenil envoûtée par le Malin, au point de devenir parricide.

Des chiens-loups, des chats noirs, des géants représentent les forces in-

fernales, symboles des vices paysans, la cupidité, l'envie, la méchanceté brutale.

Les sorciers de Mirwart, de Rozen, et les macrales de Werpin, dansent le sabbat dans les nuits sans lune. Des flammes se montrent sur les tombes, parce que les morts réclament des messes promises jamais dites, à cause de l'avarice sordide des survivants.

Enfin, on rencontre sur les routes de cette Ardenne mystérieuse, le Bon Dieu, toujours miséricordieux et pitoyable aux pauvres gens, avec son porte-clefs saint Pierre qui, se souvenant d'avoir été un homme avant d'avoir été un grand saint, ne comprend pas toujours les mystères profonds de la tendresse du Divin Maître envers cette misérable humanité... etc., etc.

Tel est en résumé le beau livre de Louis Banneux que nous conseillons à nos lecteurs de lire. Ils trouveront un réel agrément à la lecture d'une pareille œuvre ; une très haute portée morale s'en dégage et tout en nous édifiant, ceci nous repose un peu des monceaux d'inepties et de fadaises dont sont encombrées certaines vitrines de libraires.

Louis Banneux, aujourd'hui décédé, donna tout un temps à l'I.N.R. une série de causeries sur le « Folklore Ardennais » et les dernières dont nous nous souvenons avaient comme sujet : « Les présages », « le Folklore médical ardennais », causeries qui furent d'un intérêt très vif.

(...)

Tous ces livres, tous ces récits, apparaissent comme une émanation caractéristique de cette âme wallonne, sentimentale et mystique que, du haut plateau de la Fagne, en passant par les vallées de l'Amblève et de l'Ourthe, jusqu'aux profondeurs de la Semois, ne cessent de bercer des rêves aux magnifiques mélodies du merveilleux.

Charles PIÉRARD

(Texte signé Ourtham, publié dans « Les Annonces de l'Ourthe » les 15 et 29 juillet 1960.)

L'Ardenne de jadis et... d'aujourd'hui

« L'ARDENNAIS, écrit notre vieil ami Arsène Soreil, sait, grâce à l'afflux des estivants, grâce aux journaux, grâce aux livres et notamment aux livres dits « du pays » ou de sa région, que son Ardenne constitue, moralement et physiquement, un héritage à ne pas laisser déchoir. »

Cependant dans l'existence en Ardenne, bien des choses ont changé. Le « bon vieux temps » n'est plus. C'est une manière de voir dans les yeux d'aujourd'hui, sa jeunesse d'hier ; sa vie de jadis était-elle peut-être plus simple, moins complexe dirait-on à présent pour exprimer la « conjoncture » d'une existence où l'industriel et l'économique, la science et le progrès ont éteint en nous la faculté de vivre « pensée par pensée ».

À quoi bon regretter ? Ayant tout compliqué : nous-mêmes, notre langage, nos habitudes et nos horaires, nos relations entre individus et entre nations, notre civilisation, il nous reste à espérer que l'équilibre entre l'homme et les lois de la nature s'établisse de lui-même quand le progrès moral aura rejoint le progrès technico-scientifique. Si ce n'est pas avant quelques siècles, on se rappellera que notre génération n'est qu'un maillon dans la succession des millénaires.

* * *

Il y a quelque soixante ans (ndlr : nous sommes en 1967 !), dans la plupart de nos villages ardennais, les grandes routes étaient presque désertes. On n'y rencontrait guère que des bestiaux allant à la pâture ou rentrant au village, d'un pas tranquille et lent... De temps en temps, un lourd fardier croisait quelque promeneur solitaire cherchant sur la grand-route, le silence et la paix. De rares carrioles, une malle-poste aux grelots sonores, passaient parfois d'une allure considérée à cette époque comme très rapide. Mais c'était le piéton qui, alors, était « le roi de la route ».

Comparativement, que dire aujourd'hui au milieu de ce fracas de mécanique. Le piston jadis et en tout temps, pouvait cheminer à son gré, sans se soucier du roulage, sauf pour les poules et les « soulards », le danger d'écrasement était nul. Et si par hasard, la malle-poste ou le cabriolet du docteur avait frôlé un de ces personnages, c'était toute une affaire dans le village et les commères glosaient au beau milieu de la route.

L'automobile et l'électrification des campagnes ont changé tout cela. Les commères n'ont plus l'occasion de bavarder comme autrefois et le paysan belge a considérablement évolué. Il s'est transformé tout doucement en une sorte de petit industriel et il a perdu beaucoup des vertus ancestrales. Comme dans les autres pays, il était le gardien de bien des traditions. Il avait été autrefois un poète, un chanteur, un artisan du village, qui était souvent un artiste.

Le fermier ardennais avait son type à lui qu'on reconnaissait du premier coup. Les rides de son visage sont plus creuses et sa peau est tannée par les vents de l'Ardenne. Les yeux, mi-clos, pour faire face aux bourrasques, sont malicieux et luisants et leur éclair brille comme l'acier derrière des sourcils épais, soulignés par des moustaches drues. Le fermier des Ardennes, ajoutons-le encore, se tient parfois légèrement voûté comme un promeneur qui grimpe une côte. Celui du « bon vieux temps » portait des vêtements faits d'étoffes rudes et solides. Il parle peu, mais observe tout et il faut que la glace soit rompue pour qu'il poursuive une conversation, qui devient volubile lorsqu'un « petit blanc » lui a délié la langue.

Le fermier des Ardennes est fait à l'image de son pays. Si parfois, il est sombre, comme le climat de l'hiver chez lui, la rencontre d'un ami suffit à le déridier, ainsi qu'un rayon de soleil suffit à colorer les prés, les moissons et les bois.

Le cultivateur d'aujourd'hui n'a plus pour la terre cet amour farouche qui le poussait à « fignoler » son champ. Son souci actuel est de produire de la viande, d'élever du bétail et de porcs, qu'il espère vendre à bon prix. C'est assez normal. Pour le labour, il ne paraît plus avoir beaucoup d'entrain, ni pour les semailles, ni pour la récolte. Bientôt, à ce compte, la Belgique cessera d'être un grand jardin bien ordonné. Ce n'est pas un progrès. Bien loin de là. Quand le laboureur abandonne la charrue, dit-on parfois, ce n'est pas de bon augure.

La terre se meurt en Belgique. Le revenu agricole est en régression. En haut lieu, on est inquiet en présence de cette situation. Quels sont les remèdes ? Il faut des mesures de précaution et une aide efficace à l'agriculture.

À côté de cela, de nombreuses ressources du sol ardennais notamment restent inexplorées. M. G. Lomry, au cours de lumineux articles parus il y a quelques années, met en évidence cette tragique situation et préconise les remèdes à y apporter, pour rendre la vitalité à certaines industries qui périclitent : ardoisières, pierres à bâtir et à aiguiser, manganèse, etc. Il convient en effet d'étudier les enseignements fournis par les faits. Les critiques ne manquent pas d'ailleurs de s'exercer. Il faut, en résumé, envisager la chose sérieusement, il y va de l'existence d'une population dont l'exode vers les grands centres s'intensifie de plus en plus.

* * *

Vers 1919, un romancier français, dans un de ses livres, prêtait aux paysans qu'il prétendait décrire, la loquacité violente des ouvriers d'une usine travaillant en bandes ou par équipes.

De vives protestations s'élevèrent de toutes parts. Un éminent critique littéraire fit observer à ses lecteurs que les paysans parlent peu, sont volontiers sentencieux et n'expriment souvent que des idées générales. Un fait ressort éclatant, écrivait un des lecteurs de l'éminent critique, c'est que le paysan n'est jamais sale en paroles. Toujours, quand il est amené à dire quelque chose de risqué, il emploie la formule « sauf votre respect ». Jamais il ne racontera crûment une histoire un peu « crasse ». C'est toujours avec réticences, avec des précautions oratoires, des périphrases prudentes qu'il le fera. Cela parce que le fait qu'il conte est sûrement une « personnalité » et que, toujours sur cet article, le paysan est d'une méfiance extraordinaire.

Du paysan, on peut dire que la parole lui a été donnée pour déguiser sa pensée. Il parle par sentences et axiomes. Et si au cabaret, la langue déliée par la bière et par l'alcool, il conte une histoire légère, il gazerà son récit. Jamais, dans tous les cas, il n'emploiera le vocabulaire des casernes.

Le paysan est-il un modèle ? Certes non. « Chez lui, écrivait quelqu'un, on trouve un sentiment de pudeur excessive que le médecin est à même de constater tous les jours, sentiment qui le pousse à dissimuler, au risque de perdre la santé ou la vie. »

* * *

En ce qui concerne le mobilier de nos vieilles maisons ardennaises, où sont les boiseries moulignées de jadis, qui ambrissaient le pan de mur adossé à la cheminée de la cuisine. L'ensemble des panneaux s'appelle la taque, parce qu'une taque de fonte armoriée ou décorée de sujets et d'emblèmes religieux isole seule le panneau intérieur du feu allumé sous crémaillère.

Ces boiseries forment quatre armoires aménagées dans l'épaisseur de la muraille ; une dans le haut à deux portes verticales pour les archives de la maison, les plantes médicinales et les menus objets particuliers à chaque famille ; une au milieu, à une seule porte s'ouvrant horizontalement pour les confitures, les biscuits et le sucre ; une dans le bas, à deux portes verticales : elle est réservée à la provision de bois de chauffage.

On ne fait plus de ces buffets encastrés dans le mur et tous ceux que l'on voit encore dans nos maisons ardennaises datent pour le moins d'un siècle. Ils sont naturellement enduits de peinture imitant le chêne ; seuls les pentures et les ornements des serrures sont à nu ; ils sont de cuivre ou de fer ouvré et les ménagères ont soin de les frotter au tripoli...

Dans les rues de nos villages ardennais, on ne voit plus d'horribles poteaux de sapins écorcés supportant des fils d'une centrale électrique. Les villages sont bien éclairés pour la plupart. Les élégants crassets, les lanternes pansues, les assiettes d'étain, les gaines d'horloge, les toques décorées ont disparu, cédés pour quelques francs à des brocanteurs.

Charles PIÉRARD

(Article rédactionnel signé FOLKLO paru dans « Les Annonces de l'Ourthe » le 22 septembre 1967.)

L'habitation ardennaise

Les villages

LES villages ardennais s'installent souvent à mi-côte, afin d'être à l'abri des vents des hauteurs, mais beaucoup de villages sont situés dans les vallées, de même d'ailleurs que les bourgs d'Ardenne : Spa, Houffalize, La Roche, Malmedy. Dans ces cas, des facteurs historiques, présence d'un château ou d'une abbaye ont déterminé l'habitat.

Par contre Saint-Hubert et Neufchâteau sont installés sur un coteau, et Bastogne — mais cela est sans doute conditionné par son marché ancien — a été bâtie sur un plateau où convergent des routes venant de toutes les directions.

Vu d'une certaine distance, le village ardennais n'occupe qu'un espace restreint par rapport aux champs et espaces inhabités qui l'entourent.

Cette dispersion des fermes marque l'esprit d'indépendance, l'individualisme qui est une des caractéristiques principales de l'Ardennais. Les maisons rurales ne se rapprochent jamais au point de se gêner mutuellement. Séparées de la route, elles s'entourent encore d'une cour à fumier et d'un potager. Leur architecture simple, aux moyens humbles est en parfaite harmonie avec la nature grave de l'Ardenne.

La maison

La maison ardennaise, robuste, trapue, est construite de façon à occuper le moins d'espace possible. Elle comporte un bloc où, sous un toit unique, s'accolent le corps de logis, l'étable et la grange, en permettant le passage d'une partie à l'autre. Dans l'Ardenne liégeoise, chacune de ces subdivisions s'appelle « *parçon* ».

C'est d'ailleurs cette forme qui convient le mieux aux besoins de la pe-

tite exploitation. Remarquons que tous ces éléments sont pourvus d'ouvertures vers l'extérieur. Comme l'étable est placée à côté du logis, le paysan peut surveiller ses bêtes et porter secours aux vaches en train de vèler. Le niveau de l'étable est en général moins élevé que celui du logis, ce qui fait que le purin ne risque pas de couler dans ce dernier.

Le plan tri-cellulaire (logis, étable, grange) a souvent cédé la place à un type quadri-cellulaire dont le quatrième élément est une laiterie, une porcherie ou un chartil, plus anciennement une bergerie.

Le corps de logis, dans une ferme de moyenne importance, comprend en général trois ou quatre pièces au rez-de-chaussée, autant au premier étage et un grenier. Ces pièces sont la cuisine, la salle de séjour et une ou deux chambres.

Pendant longtemps, la cuisine, où se trouvait l'âtre, a été la pièce principale du rez-de-chaussée. C'est pourquoi, dans les fermes anciennes, la porte d'entrée s'ouvrait directement dans la cuisine. La hotte de la cheminée et son manteau (*djîvâ*, nom dérivé du latin *jugum*) comportait une tablette moulurée où l'on trouvait un crucifix, des bougeoirs de cuivre ou d'étain, des assiettes. Sur les trois côtés de la boiserie du manteau, on suspendait un petit rideau appelé *barada*.

Le mur du foyer était occupé par une plaque rectangulaire de fonte, la *taque*, le plus souvent ornée d'armoiries ou de sujets religieux ou mythologiques.

La salle de séjour, appelée *stoûve*, *tchambe* ou *pèle* avait un mur en commun avec la cuisine, celui dont la partie centrale était occupée par le foyer ouvert. Une niche était pratiquée dans cette paroi commune. Dans le bas se trouvait le dos de la taque qui chauffait ainsi la *stoûve*. Le haut était occupé par un placard de chêne, souvent fort beau et qui comportait souvent, outre deux compartiments encastrés, un ou plusieurs tiroirs et parfois un abattant. Souvent, la salle de séjour comportait une alcôve qui, parfois, dans les fermes importantes, faisait partie d'un ensemble comportant une horloge et un placard.

Les murs de la salle de séjour étaient en certains cas revêtus d'un lambris fait de panneaux de chêne surmontés par une moulure.

Certaines fermes conservent dans la salle de séjour un plafond « à voussettes », petites voûtes plafonnées qui se creusent entre les solives apparentes.

L'habitation est souvent orientée de façon à recevoir le soleil de midi,

et c'est pourquoi c'est sur le grand pignon qu'on trouve souvent les portes et les fenêtres du corps de logis tandis qu'un pignon aveugle fait face aux grandes pluies.

Ce dernier pignon était protégé par un revêtement de paille tressée ou de planches. Autrefois, dans la région de Malmedy et dans celle située entre le plateau de la Baraque de Fraiture et l'Aisne, on utilisait du polytric maintenu par de l'argile. Parfois, on faisait pousser un espalier de poires sur un pignon. Actuellement, ces revêtements ont disparu, mais on en fait avec des plaques d'éternit, carton très dur à base d'amiante.

Près des Hautes Fagnes, la maison est protégée par une haie dressée à quelques mètres du bâtiment, haie formée de hêtres dont les branches forment un treillis serré.

Quant aux matériaux de construction, ils n'ont guère varié du moyen âge jusqu'au début de notre siècle, sinon que le chaume a été remplacé par des ardoises ou des tuiles, et que souvent le torchis entre le quadrillage des poutres a été remplacé par des briques.

Pour bâtir, on utilisait les ressources naturelles de l'Ardenne, la pierre et le bois, si abondants, ainsi que l'argile.

Le soubassement *sorsèymint*, construit en pierre, s'élevait à un mètre environ du sol et supportait une carcasse en bois formée de poutres dont les vides étaient comblés par un clayonnage et du mortier à l'argile.

Au cours des vacances de Pâques 1978, on a pu voir à Provedroux (Viel-salm) comment se présentait une ferme ardennaise il y a un siècle, avec son mobilier. Dans le très beau catalogue dû à M. Ch. Leestmans, on voit figurés les meubles, table, fauteuil, lit, coffres, horloge qu'on trouvait autrefois dans les fermes ardennaises, ainsi que le petit mobilier : assiettes, ustensiles de cuisine, chenets, crémaillères, lampes à huile, etc.

Parmi les salles du Musée de la Vie Wallonne, on voit la reconstitution d'une cuisine ardennaise.

Dans les maisons urbaines, la façade était souvent construite en pierres ou en briques, tandis que les cloisons intérieures étaient composées de charpente et de torchis. Le rez-de-chaussée, qui repose sur les caves, dépasse de 50 à 80 cm le niveau du sol.

Rites de construction

La construction donnait lieu à certains rites, vestiges du temps lointain où l'on désirait écarter du nouveau logis les puissances mauvaises en apai-

sant la divinité sur le domaine de qui on établissait la demeure.

Quand on commence une bâtisse, on met d'ordinaire une pièce de monnaie sous la première pierre ou sous le soubassement du foyer. Dans les fondations de notre propre maison à Spa, en 1953, on a scellé une pièce de monnaie et une médaille de saint Hubert et saint Roch. A Wardin et Werbomont, on signale que le propriétaire pose lui-même la première pierre sur laquelle les ouvriers ont d'abord tracé une croix à la craie. Il est également d'usage de payer à boire aux maçons lors de la pose de la première pierre.

En 1680, à La Roche-en-Ardenne, quand on reconstruisit un corps de garde au-dessus du pont de la ville, eut lieu une cérémonie destinée à consacrer la nouvelle construction : on paya 6 sols au prêtre de la paroisse pour une messe célébrée avant de commencer à « *dresser la charpente du bâtiment nouveau* » et « *un demy pattagon de reconnaissance aux ouvriers pour la première cheville* ». De plus, les ouvriers reçurent 21 pots de bière, et les maîtres-charpentiers 16.

De même que le début des travaux, l'achèvement du gros-œuvre, c'est-à-dire de la maçonnerie et de la charpente, donne lieu à une cérémonie spéciale : la plantation du « *bouquet* » souvent une branche de sapin enrubbanné et orné de fleurs de papier. Ceci s'appelle à Stavelot et Malmedy *fê l'co* (faire le coq). À cette occasion, le propriétaire doit payer à boire aux maçons et charpentiers.

La protection magique du seuil était assurée autrefois par divers moyens, dont le plus courant était le monogramme I H S ou J HSM gravé sur le linteau, ou par une statue de la Vierge placée dans une niche au-dessus de la porte d'entrée.

Dans la région de Vielsalm, Lierneux, il existe de nombreuses maisons dont le linteau, en schiste ardoisier, porte le monogramme I H S inscrit sur une fausse clef, avec souvent la date de construction et les initiales ou le nom du propriétaire.

Les linteaux de la commune de Lierneux ont été étudiés et répertoriés par M. Ch. Leestmans dans la revue Glain et Salm - Haute Ardenne (n° 5 de 1976). Les baies d'entrée, de ligne fort sobre, proviennent d'Otré ou de Recht. Elles se rencontrent dans la période allant de vers 1787 à 1850 dans les cantons de Bastogne, Érezée, Houffalize, Saint-Vith, Vielsalm, Stavelot, ainsi qu'à Cielle (canton de La Roche).

Parfois, sur le linteau figure une inscription plus longue. À Lierneux, le

château Huart, flanqué d'une tour, porte sur un linteau en bâtière, à l'origine scellé au-dessus de la porte d'entrée, l'inscription I H S MARIA ANNA PAX HUIC DOMUI ANNO 1629 encadrée de deux blasons.

À Bellevaux, hameau de Warche, on peut voir sur un linteau l'inscription suivante :

Quy vient icy
Dieu le regarde
Car l'homme qui basty
L'a en savegarde
S'il ne met la main
C'est chose en vain.

Cependant de telles inscriptions sont rares en Wallonie, plus communes en Flandre et en Allemagne.

La protection magique de la porte peut être aussi garantie par une prière collée à l'intérieur ou par une image comme « la plaie de côté de Jésus », dont le Musée de la Vie Wallonne a recueilli un exemplaire provenant de Grand-Halleux, et qui devait préserver la maison de la foudre et des sortilèges.

Pour empêcher les sorcières d'entrer, on pouvait aussi clouer un fer à cheval, l'ouverture tournée vers l'extérieur.

À Neuville-Francorchamps, Louis Remacle a noté qu'on pendait des briques en croix à la fenêtre de retable « pour chasser le mauvais air et pour que les bêtes ne soient pas possédées du cauchemar ».

Pour être préservés de la foudre, quand les maisons étaient couvertes de chaume, on y faisait pousser un plant de joubarbe ou des coquelicots appelés « fleurs de tonnerre ».

À la veille de la Saint-Jean, on jetait sur le toit des *marguerites de saint Jean*. Dans de nombreux villages d'Ardenne, on accrochait dans les étables et les fenils des fleurs et des feuillages foulés par la procession du Saint-Sacrement.

Il était fréquent de clouer un hibou, une chauve-souris ou un épervier sur la porte de la grange. Par contre, les nids d'hirondelles étaient considérés comme porte-bonheur.

Enfin, le buis béni du dimanche des Rameaux était fixé au crucifix ou mis dans les étables.

Léon MARQUET

(Texte extrait du livret « Histoire et folklore de l'Ardenne d'autrefois » - Imprimerie J. Chauveheid sprl, Stavelot - 1981.)

La vieille ferme patriarcale

TELLE qu'elle existait vers 1880, la vieille « cense » ardennaise était un héritage en ligne directe de l'exploitation agricole romaine que l'on nommait villa et qui a donné son nom à maints lieux-dits ou villages des Ardennes.

Détruite et rasée de fond en comble plusieurs fois au cours des invasions germaniques multiples, la villa rebâtie a perdu peu à peu la physionomie primitive que lui avait imprimée les Gentilis romains. Sous les moines défricheurs de landes en même temps que d'âmes, elle a pris la forme d'une abbaye ; puis, au temps de la féodalité, en s'entourant de murailles, elle s'est montrée sous les aspects d'un château fort, et sous cet habit qui est à peu près le définitif, on l'a dénommée : ferme-château.

Dans la ferme ardennaise, libérée de la tutelle romaine, il faut ajouter l'influence d'un nouvel élément racique, inscrit profondément dans la disposition même des bâtiments. C'est une espèce de retour à l'âme de la race qui, en s'affranchissant, met sa première empreinte dans la maison, je veux parler de l'amour que les premiers habitants des forêts d'Ardenne, les Celtes, les Welches, éprouvaient pour leurs frères inférieurs, les animaux domestiques avec qui ils partageaient pêle-mêle les douceurs du « tchapaqua », de la hutte en torchis ou en pisé. L'historien latin Tacite nous fait part de ces détails dans son ouvrage « Germanie ».

On peut encore juger de cette familiarité antique par l'ancienne maison du pauvre où bêtes et gens entraient au gîte par l'unique et même porte. Après la traversée du *tchèri*, long vestibule, les gens prenaient à gauche, les bêtes à droite. Les poules dormaient au seuil du logis du maître, dans le *tchèri* même, sur des *djoks* étayés soit à droite soit à gauche de l'entrée commune, tandis que les cochons grognaient dans leurs porcheries en vis-à-

vis, de l'autre côté. Une ouverture pratiquée au-dessus de la porte d'entrée des étables donnait accès sur le fenil, le *cina*, où l'on grimpait au moyen d'une échelle mobile, remise au-dessus des porcheries.

Ce sentiment de vieille parenté ardennaise entre bêtes et gens de la même maisonnée demeure écrit dans toutes les façades de nos modernes habitations en ces deux portes jumelles, toujours semblables et pareillement accouplées : la porte des gens d'un côté, la porte des bêtes de l'autre percée à sa partie inférieure de la ronde *bawète* pour l'entrée et la sortie des poules, lucarne dans laquelle le chien de garde, à l'entrée de l'étable, aime à pousser la tête pour aboyer aux gens ou à la lune.

Ainsi qu'on peut le voir, la civilisation, avec ses progrès et ses commodités, en passant sur l'Ardenne, a effleuré à peine la vieille amitié que les habitants avaient vouée aux bêtes, les grandes amies du foyer domestique du Wallon, celles qu'il exaltera dans le bestiaire des contes et des fables de la veillée.

Puis naturellement, conséquence inéluctable de la disposition des *pârsons* (partie) de la ferme, le fumier des bêtes va s'entasser à quelque dix pas du seuil de la maison. Et nous aurons encore en ce haut tas d'*ansègné* qui s'érige orgueilleux et puant sur le « devant de porte », au pied de la « pavée », un des côtés de la physionomie de la maison ardennaise. Ce n'est pas le plus beau trait de son visage, c'en est comme une petite verrue dont le fermier tire quelquefois vanité par une démonstration antithétique, le fumier étant une espèce de baromètre de la prospérité de la ferme, une promesse de fertilité future pour les terres, comme une preuve des bons soins donnés aux bêtes : où l'on mange bien, on *tchît* de gros *strons* ; là où l'on mange mal, on *tchît* des *p'tits*. Toute la fierté d'un vieux « censier » gît dans ce dilemme exprimé en une savoureuse grivoiserie qui sent le fumier à cent pas à la ronde.

Ceci dit, rentrons à la ferme patriarcale, à la vieille « cense » que nous a léguée cette période troublée du moyen âge que l'on a appelée la féodalité. On y lit l'insécurité de l'époque dans toutes les murailles massives qui entourent la ferme. Les « censiers » wallons, en ce temps-là, redoutaient les voleurs. À toutes les fenêtres, ils ont mis un treillis serré de puissant barreaux ; ils ont enclos *l'oub di d'avant* (la porte située à l'avant) dans un carré de maçonnerie, formant dépendances, *pârsons* abritant chars, charrettes ou autres instruments aratoires. Quelquefois, la grande cour est entourée d'un simple quadrilatère de hautes murailles où l'on pénètre par une large porte cintrée qui s'ouvre à deux battants. Souvent, on a ajouté des tours crénelées

aux quatre angles de bâtiments. Quelques « censés » ont été bâties en des endroits peu accessibles derrière une nappe de terres fangeuses, au bord d'une crête difficilement abordable ou en tout autre endroit reconnu propice pour la sécurité des occupants. Cette ferme ainsi fortifiée portait le nom de ferme-château. C'est le modèle de la « cense » détruite des Roa de Grandmenil, du château-ferme de Harzé, de la « cense » de M. de Fisenne à Fisenne, du château de la famille Lejeune à Waha, de la grande « cense » démolie vers 1890 à Champlon-Famenne, etc. Toutes ces fermes, qui appartenaient à la puissante Maison des ducs et princes d'Arenberg, étaient administrées ou exploitées par les vieilles familles dont on retrouve tous les noms parmi les « censiers » actuels : les Lierneux, les Waha, les Ponchar ou Poncelet, les Danthisnes, les Fisenne, les Martiny, les Lelonchay et tutti quanti ; toutes familles portant blason sur leurs taques et dont les fils guerroyaient aux croisades ou dans les guerres d'indépendance sous les ordres et à la solde du puissant suzerain ; mais cet honneur ne dispensait pas les membres de la famille demeurés à la ferme de se livrer personnellement aux travaux des champs, afin de donner le bon exemple à la troupe des journaliers, domestiques du village qui tiraient leur subsistance de la grande usine agricole.

La vieille « cense » ardennaise, ai-je dit, était une exploitation agricole d'une architecture très simple, procédant directement d'un sentiment propre à l'âme wallonne et dont les bâtiments avaient été érigés pour faire face aux conditions d'insécurité de l'époque. Telle qu'elle se voit encore, accrochée au flanc d'une colline, la vieille ferme se cachait dans un massif ombreux de grands hêtres, dans une *bèstrale* qui lui faisait un rempart de ses troncs lisses contre les vents froids de l'hiver et lui dispensait aussi, en été, les fraîcheurs de son ombre, en la couvrant de son épais feuillage. Une longue allée, qui s'ouvrait comme un long dôme, y conduisait entre deux rangées de hêtres.

Lorsqu'on avait franchi la grande porte d'entrée, passé quelquefois sur une espèce de pont-levis et que l'on se trouvait dans la cour emmurée, on avait en face de soi le corps principal des bâtiments, construction uniformément pareille (ce qui fait supposer que le vieil ardennais était une espèce de traditionaliste ritualiste), *pârson* de cuisine avec fenêtre à *sèweû* (évier) donnant sur la cour, logement des bêtes tout à côté, les deux portes jumelles, entrée des gens, entrée des bêtes côte à côte, comme se tenant par la main ; puis la grande porte en plein cintre pour fermer la grange, et enfin des *pârsons* de « dessous » faisant suite à la grange et se répétant en étable et grange une ou deux fois, suivant les « moyens » du propriétaire.

Ces *pârsons* en ajoute se nommaient *ravalêyes*. Il y avait donc des fermes à une, deux ou même trois « ravalées ». Cette façon de les dénommer était encore un moyen d'en donner l'importance.

Le fumier, le gros tas d'*ansègnî*, emmuré naturellement, tradition que les fils ont gardée rituellement, se dressait au beau milieu de la cour où il trônait orgueilleusement, comme pour attester la richesse et la production des étables. Au sommet de ce haut tas de fumier, du matin à la tombée du soir, les poules picoraient nombreuses, troupeau mené par un coq au riche plumage, qui s'y pavanait fier comme un roi. Quelquefois, pour répondre à des cris entendus dans le lointain d'une ferme voisine, il grimpait sur une haute *monkale* non encore répandue, et claironnait son puissant cocorico de bataille aux grands applaudissements de toute la basse-cour caquetante.

Le paysan wallon, qui se plaisait déjà à observer les mœurs des animaux longtemps avant le bonhomme Lafontaine, et qui savait surtout les regarder sous un angle moqueur pour y trouver matière à *laves* (railleries), avait si bien vu le côté fanfaron de la royauté du coq perché sur son fumier, qu'il énonçait en *spots* (dictons) les comparaisons suivantes faciles à faire : « Franc comme un coq sur son *ansègnî* » ou « fier comme un coq sur son fumier ». Il y avait d'ailleurs à la ferme tout un bestiaire de comparaisons dont voici les métaphores les plus couramment employées : Vireuse comme une *gate* – Têtu comme un *bèdot* – Lourd comme un veau – Fort comme un bœuf – Malin comme un chat – Sale comme un *pourcia* – *Mansi* comme une truie – Puant comme un bouc – Etc.

Je m'aperçois que je viens de commettre une grave erreur dans la topographie de la cour en plaçant le tas de fumier symétriquement au centre « *di l'oub di d'avant* ». Il fallait naturellement, à l'époque de la rentrée des foin ou des moissons, que les chars lourdement chargés puissent, de la porte d'entrée de la cour, se diriger en ligne droite vers la grande porte de la grange, monter à toute allure la rampe raide, qui y donnait accès, exciter l'attelage à grand renfort de « Djans lès boûs ! », « Hue ! hue ! », de claquements de fouet, de jurons, de poussées d'hommes à toutes les roues sous les regards admiratifs de toute la gent féminine en attente de compliments ; il fallait prendre ses « avisées » lorsque le char était lancé pour ne pas aller le cogner aux montants des lourdes portes et se les renverser sur le dos. Car, disaient les vieux, on en savait des portes arrachées par des conducteurs d'attelage novices ; ils citaient même des accidents mortels où le charretier avait été broyé contre « l'anglée » (coin) au moment où les bœufs attelés franchissaient le seuil de la grange. Le tas de fumier, comme je viens

de le montrer, laissait donc libre un bout de la « pavée » (trottoir) qui menait directement à la grange ; après, le chemin se coudait devant l'étable pour permettre l'arrivée à pied sec au corps de logis.

Babeleûs que vous êtes tous ! Depuis le temps que je vous promène autour du tas de fumier et que vous regardez en *baloké* dans la cour, n'avez-vous pas vu qu'un œil scrutateur et curieux vous observe par la fenêtre à meneaux du *poisse* ou du *sèweû*. Personne n'a donc vu le minois aviné qui nous épiait ! Plus d'une fois déjà, il s'est penché sur le seuil, prêt à vous prier d'entrer ; c'est vous dire que vous n'échapperez pas aux investigations de l'affable, curieuse et effrontée ardennaise. Dans ce pays-ci, on est hospitalier pour deux raisons : parce qu'on aime recevoir quelqu'un et qu'on est curieux de s'enquérir de ses avatars. La femme qui, ici comme ailleurs, est une exaspération des qualités ou défauts de la race, possède, au suprême degré en Ardenne, le désir de l'hospitalité à la manière wallonne : une vieille qualité de nos pères celtes ou gaulois, déjà mentionnée dans l'Histoire des anciens Belges.

Dinans-nos don les ponnes di moussé èl mohone (donnons-nous donc la peine d'entrer dans la maison) puisque nous sommes si cordialement invités et que nous brûlons à notre tour de la curiosité de visiter la vieille demeure de nos grands-pères.

Pour y accéder, après l'ouverture de la première porte, nous traversons d'abord un long corridor très étroit, vrai boyau de tranchées que l'on nomme *tchèri* (vous en connaissez l'origine). Nous « déclichons » une deuxième porte en faisant effort sur une manette particulière aux portes d'Ardenne et nous nous trouvons dans la première salle principale dite la « maison », pavée de grandes dalles en pierre bleue. Nous y voyons l'âtre avec ses jolies *mourés* quadrillées, sa taque armoriée, son gros *djîvâ* de cheminée et tout l'attirail nécessaire à l'entretien du grand feu de bois qu'on allume à ciel ouvert et, gardiens farouches de l'âtre des ancêtres, entre les deux énormes « laudiers », lions le fer accroupis à gauche et à droite du brasier incandescent. Les parois de la « maison » sont *bâtchèyes*, c'est-à-dire lambrissées haut en planches de chênes sculptées figurant panneaux, entrelacs, festons, astragales.

Une porte à côté de celle du *tchèri* s'ouvre sur la place de devant ou *sèweû* nommée quelquefois le *poisse* parce qu'il s'y trouvait un puits, et tout le mobilier nécessaire au lessivage et à la fabrication du beurre : tonneaux, *crameûs* et barattes.

À gauche du « banc à rayons » qui couvre toute la paroi entre le *sèweû* et la maison et où sont alignés sur les planches inférieures les pots et mar-

mites, on admire le « bois de *drap d'min* », petit ouvrage en bois sculpté à motifs divers qui porte, entre les deux supports placés à sa base, le rouleau mobile où s'enroule l'essuie-mains qui doit servir aux besoins des ablutions communes. Le rouleau poli servira encore aux veilles des jours de fête à aplâtr les *mérons à dorèyes* (pâtons pour tartes).

Sur la planche supérieure du bois de drap de mains sont *hatchnés* de petits bibelots précieux aux côtés d'une belle vierge en terre cuite émaillée.

Dans les cases supérieures du « banc » à rayons s'alignent plats, assiettes de tous les jours, assiettes de kermesses, tasses, brocs, verres en porcelaine, toute la riche vaisselle de la ferme. Les beaux « bancs », harmonieusement *hatchnés*, faisaient aussi l'orgueil des fermières d'autrefois.

Dans cette salle, on voyait encore la longue table où maîtres et valets prenaient leurs repas en commun, trois, quatre ou même cinq fois par jour : le déjeuner, les « dix heures » quand on ne les faisait pas aux champs, le dîner, les « quatre heures » et le souper.

De la maison, on passait dans la pièce dite la « chambre » en prenant par la porte à droite de la cheminée, car la porte qu'on voyait à gauche dans la « coulée » menait à la cave.

La « chambre » était la pièce principale de la ferme, le lieu où s'assemblait la famille aux grandes occasions, aux jours de grandes fêtes, comme aux jours de grands malheurs... Dans la « chambre », on recevait les parents et les amis à la fête aux « tripes » (boudins) ; on y prenait les repas à la fête patronale de la paroisse, au réveillon de Noël. C'était dans la chambre qu'on introduisait les étrangers venus pour affaires, soit pour discuter des questions d'intérêts ou conclure des marchés.

Tous les plus beaux meubles de la ferme garnissaient la chambre. Elle renfermait aussi l'armoire ou le grand coffre qui contenait les richesses en or de la famille. On y admirait la table à pieds sculptés, la jolie caisse d'horloge, tout en sculptures, dressée contre une des parois de la chambre et où l'on voyait sous le visage familier des 12 heures, battre en tic-tac le balancier et se dérouler les deux poids régulateurs. Dans la chambre, on admirait la grande *ârmå*, un des meubles le plus richement orné de la ferme, garde-robe à moulures figuolées aux portes à panneaux décoratifs avec serrures enjolivées de garnitures en cuivre. La commode ou petite *ârmå*, l'armoire à linge, était garnie comme un petit autel : grand Christ en chêne sculpté entre deux chandeliers bénis à la Chandeleur, prêts à être allumés si la triste occasion se présentait. La catastrophe toujours attendue était la maladie ou la mort d'un membre de la famille.

En ce jour de malheur, les deux cierges étaient allumés lorsque le prêtre se présentait avec l'Hostie sainte et les derniers sacrements. Toute la famille à genoux faisait cercle au pied de l'alcôve et priaït pour le malade ou le moribond.

L'alcôve, qui se fermait pendant la journée au moyen de deux volets, contenait le lit du maître de la maison. Elle était pratiquée dans un renfoncement de la paroi et faisait bosse dans l'étable. Inoccupée et fermée, il n'y paraissait rien qu'un motif à décoration dans les hautes *bâtchêyes* entourant les parois de la « chambre » comme celles de la « maison ». La nuit, lorsque les volets de l'alcôve étaient ouverts, on tirait aux trois-quarts une « gourdine » en toile multicolore.

Le renfoncement pratiqué dans la muraille au bas de la cheminée et qui mettait la taque en contact avec l'air de la chambre se fermait également par deux volets garnis de sculptures. Immédiatement au-dessus de l'excavation, formant ce qu'on appelait aussi la « taque », nous avions l'armoire de la taque.

Puis dans le coin, vis-à-vis de l'entrée de la cave, l'escalier menait au « plancher », à l'étage, entièrement enfermé dans une protubérance nommée tambour. Seule une porte en révélait l'existence.

Lorsque nous aurons visité le « fournil », pièce qui fait suite à la chambre et dont le nom indique assez son usage, nous aurons tout vu et pourrons sortir par la porte qui mène dans le « courtil » (le jardin) en passant devant un bouquet de fleurs antiques : giroflées, marguerites, roses, dahlias, toutes vieilles amies qui fleurissent de génération en génération aux bords des allées, le long des plates-bandes de légumes.

La vieille « cense » ardennaise – la ferme-château – était une exploitation agricole qui avait dans nos anciens villages un rôle analogue à celui de l'usine moderne mais d'une usine modèle instaurée dans le Christ et telle que la rêvent les vrais et sincères démocrates.

Calquée en tous points sur l'œuvre des moines laboureurs, la vieille « cense » en avait épousé les doctrines sociales en même temps qu'elle en continuait les procédés de culture agricole. À la « cense » comme à la ferme de l'abbaye, on pratiquait la charité chrétienne au sens le plus large du mot, et elle avait, il y a plus de mille ans, résolu le problème social : on y cultivait la terre en commun et au profit de tous. Au profit du Roi, au profit de l'Église à qui on payait la dîme; on cultivait le sol au bénéfice du seigneur suzerain, du seigneur vassal, au profit des ouvriers serfs ou « varlets », au profit des pauvres. Le blé récolté était distribué en « setiers » à tous les co-partageants. « À tel endroit, chez Maroié Sadzot, tel « censier », rapporte

le vieux parchemin jauni, écrit en gros et gras caractère dénonçant l'usage de la grosse plume d'oie mal taillée, tel jour à telle heure, on distribuera 12 setiers d'orge à telle et telle personne, 10 setiers d'avoine à telle autre, 20 setiers au « vestry » de la paroisse. Les pauvres, qui assisteront à telle messe de l'année et dans tel banc, dit des pauvres honteux, recevront un pain tout cuit après l'office, etc. »

Les vieux registres manuscrits des paroisses d'Ardenne contiennent des centaines de testaments analogues. Les « biens des pauvres », les « biens de fabriques », là où les anciens registres n'existent plus, attestent aussi d'une manière probante la volonté des vieux « censiers » ardennais. La vieille « cense » d'Ardenne parle donc encore à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Elle est un témoin redoutable pour les faux historiens ; elle dépose contre eux par la voix de ses fondations pieuses ; elle fait le procès de l'histoire à tendances par la disposition de ses vieux *pârsons* et la constitution de ses murailles ; elle renverse toutes les théories erronées par la perpétuité de traditions semées aux alentours.

Que j'en veux à tous les primaires de l'enseignement officiel qui ont farci ma mémoire de fausses données historiques, résidus et scories que je ne parviens pas à éliminer de mon cerveau, tellement a de puissance la première empreinte des choses. À l'époque où je fréquentais l'école du village, on enseignait ainsi l'histoire de l'époque féodale. Le seigneur était maître souverain ; il avait droit de vie et de mort sur ses sujets. Ses serfs, disait-on dans le parler d'alors, étaient taillables et corvéables à merci. Pendant la nuit, afin que le sommeil du seigneur ne fût pas troublé, ils battaient l'eau avec des verges pour empêcher les grenouilles de croasser. Le tableau était palpitant d'horreur et il faisait impression sur les jeunes intelligences. Puis gentiment et doucement, on laissait sous-entendre que c'était la faute des prêtres et le tour était joué. Et c'était ainsi qu'on écrivait l'Histoire.

Un jour, causant de tout ceci avec mon ordonnance, le petit « jasse » qui m'apportait mes repas aux tranchées (ndlr : l'article a été écrit pendant la Grande Guerre), qui lui aussi avait appris toutes ces fadaïses dans les manuels de l'école primaire, et voulant par un seul exemple réfuter toute la thèse tendancieuse des faux historiens du moyen âge, je lui parlai des rats qui, comme les grenouilles de jadis dans les fossés de la « cense-château », pullulaient autour de nos abris.

— Eh bien ! « Jehan-Pire », que crois-tu que l'Histoire dira de mes forfaits ? Je t'ai fait veiller plus d'une fois à mes côtés pendant que je dormais ici dans cet abri infesté de rats afin que tu les écarteres de mon sommeil et

que tu fasses bonne garde auprès des tartines que tu apportes, au péril de ta vie, pour la sustentation de mes forces. À mon tour, pendant que tu dors, je veille. Il est vrai que moi, je choisis les meilleures tranches de sommeil, comme je mange les meilleurs morceaux avant de te donner ce qui reste. Diras-tu plus tard que ton seigneur capitaine était un barbare ?

— Au contraire, et je le dis sans vous flatter, ajouta mon « jasse » fidèle.

— Maintenant, accordons, si tu le veux, à tous les historiens qui t'ont décrit le moyen âge comme une époque de barbarie et la vieille « cense » comme un repaire de bandits, le bénéfice de l'exception. Si tu le veux encore, multiplions l'exception jusqu'à un pourcentage raisonnable, le pourcentage humainement possible. Est-ce que la règle générale sera de ce fait battue en brèche ? Le seigneur « censier » était bel et bien comme ton capitaine actuel – je ne dis pas cela pour me vanter – le protecteur et le bienfaiteur de ses pauvres ouvriers que l'on appelait dans le parler d'alors, « serfs » comme on vous nomme « jasses » dans l'argot d'aujourd'hui.

» Le vieux « censier » était aussi le seigneur nourricier de tous les pauvres gens qui logeaient le long des chemins des *âb'minces* (terrains communaux) qui menaient par de vilains *tchèrâs-vôyes* (Chérayoie) dans ses terres.

» La vieille « cense », lorsqu'elle n'était pas le manoir où l'on se réfugiait à l'abri des tours pour se protéger contre les oppresseurs tout comme nous, nous abritons aujourd'hui derrière nos tranchées, servait encore de premier asile aux gens menacés en attendant qu'un autre seigneur vienne à la rescousse ou que celui de la « cense » ait attelé ses bœufs pour mener la bande de réfugiés hors de danger.

» Ce rôle de seigneur vigilant et protecteur n'est-il pas encore celui de M. le Comte ou de M. le Baron, qui ne sont rien moins que les vieux « censiers » de ton village, anoblis pour tous les services rendus à la société, y compris celui de premier laboureur ? Lorsque M. le Baron est demeuré en union traditionnelle avec ses anciens serfs enrichis, comme cela a lieu en Ardenne, il n'y a rien de changé sous le soleil : il est monté en grade, il est devenu aux Chambres, le député de ses gens.

» Lorsqu'il remplit cette haute mission, comme jadis dans la « chambre » de la ferme, au Sénat ou à la Chambre des députés, il songe à tes intérêts où il les défend à la face du pays. Le rôle s'est agrandi, la vieille « cense » patriarcale du pays des Ardennes est loin de branler sur sa base.

» Qu'en penses-tu ? »

Capitaine-Commandant Joseph JACOBY

(Texte extrait d'une édition artisanale à la mémoire de l'auteur par son fils Jean - Recueil d'articles parus pendant la Grande Guerre et concernant le folklore ardennais.)

Les habitations de l'ancienne Ardenne dans la région de Neufchâteau

L'ASPECT de nos villages d'Ardenne avait jadis un caractère d'âpre rusticité. Ce qui devait le plus frapper les yeux de celui qui à distance découvrait un de nos hameaux d'antan, était sûrement la bigarrure des toits de chaumes voisinant avec quelques couvertures d'ardoises.

Ces grands toits de paille dépassaient le mur de façade comme une visière, pour le protéger contre la pluie, tandis que sur l'arrière, le toit s'abaissait presque jusqu'au sol.

Quelle variété de teintes ! C'était une vraie mosaïque, où alternaient le jaune d'or de la paille de seigle nouvellement posée, les tons bruns des toits qui avaient déjà quelques années de service, et les couleurs foncées des plus anciens avec de grandes traînées moussues d'un vert sombre, et de-ci de-là luisaient des taches plus claires, témoins de réparations récentes. Et sur la crête de ces toits une rangée de gazons qu'un peu de verdure agrémentait.

Les chaumières étaient semées le long des routes, non pas bien alignées, mais posées de façon irrégulière, les unes proches du chemin et d'autres à 10 ou 15 mètres, avec une espèce de cour, dans laquelle poules et coqs picoraient à l'aise près des étables et sur le fumier. Devant le corps de logis se trouvait un puits surmonté de son treuil enfermé dans une caisse en forme de toit avec porte à verrou.

Ces maisons étaient construites, pour une bonne partie, en bois. Ce matériau ne coûtait presque rien à nos cultivateurs ; chaque année à la Saint-Remy, les usagers devaient payer aux seigneurs une faible redevance, nommée rente de rachat, moyennant quoi, ils avaient le droit de recevoir des forêts seigneuriales non seulement le chauffage, mais aussi tout bois nécessaire pour fabriquer les instruments agricoles ou pour bâtir les mai-

sons. Il suffisait de faire une demande accompagnée d'un devis dressé par le charpentier. Le garde forestier marquait ensuite les chênes pour la construction prévue.

Les fondations étaient faites de pierres reliées par un mortier de terre forte. La maçonnerie hors terre était de même nature, quoique plus soignée. Le côté le plus exposé à la pluie était parfois fait en pierre, tandis que sur les autres faces, la maçonnerie s'arrêtait au niveau du pavé du rez-de-chaussée. Sur ce soubassement s'élevait une charpente en bois, fixée sur une sablière et formée de montants, traverses et pièces de décharge. On y prévoyait les ouvertures des portes et fenêtres, pour lesquelles les bois de la charpente constituaient les encadrements. Le reste de la surface était recouvert d'un lattage intérieur et extérieur que l'on plafonnait sur les deux faces de la paroi avec du torchis ou mortier de terre forte mélangée à de la paille hachée ou de résidu du lin broyé. Nous trouvons dans un arrangement de 1685 : « X. devra réparer la maison : la faire refesser (= remettre des lattes), replaquer et baucheter le volet d'em-bas... » (baucheter = fermer avec des planches). La paroi ainsi faite laisse un vide entre les lattages, vide que l'on comblait par de la mousse bien pressée, afin de rendre le tout calorifuge et de constituer une bonne protection contre les froids rigoureux de nos Ardennes.

Ces maisons réclamaient beaucoup d'entretien, car le mortier n'était pas de grande résistance. Aussi arrivait-il souvent qu'un bâtiment négligé tombât rapidement en ruine. Certains actes rappellent la vente de ces ruines : en 1586, « X vend un fustaiage de maison » ; en 1622, « X vend bois et fustaiage d'une maison ». Par *fustaiage*, il faut entendre la charpente qui formait l'ossature de toute la construction.

L'intérieur d'une habitation agricole se divisait en compartiments appelés *espaces*, parties délimitées par les montants auxquels étaient fixées les fermes de la charpente soutenant le toit. Une maison de moyenne importance comptait trois espaces : le premier était le corps de logis, le deuxième l'étable et le troisième la grange. Pour un bâtiment un peu plus important, un quatrième espace formait la bergerie. Les cloisons séparant ces compartiments et les places du corps de logis étaient constituées comme les parois extérieures, moins soignées cependant du côté de l'étable. Il faut noter une exception : la séparation de la cuisine et de la chambre devait toujours être en pierre, puisqu'elle soutenait la cheminée monumentale de la cuisine. Presque toujours, un appentis était appuyé sur le pignon coté des écuries et servait de remise à bois et aux attirails du cultivateur.

Le corps de logis comprenait au rez-de-chaussée une cuisine, une chambre commune et une chambre derrière.

La caractéristique de la cuisine était la grande cheminée, large de deux à trois mètres, qui allait en se rétrécissant jusqu'au toit. Sur la grande tablette de la cheminée, on plaçait le Christ en cuivre, avec deux chandeliers, le briquet et plus tard la boîte d'allumettes, ainsi hors de portée des enfants. Sous cette cheminée monumentale, le feu ouvert contre la taque de fonte, entre les deux chenets, accrochés au mur, tous les ustensiles de feu : crémaillère, soufflet, pincettes et petite pelle (servant à prendre des braises au foyer pour les porter dans un fourneau afin d'y allumer le feu). Le four banal n'ayant pas été en usage chez nous, chaque maison avait le sien : dans un coin de la cheminée, côté mur extérieur, se trouvait la gueule du four avec sa porte en fer. À l'extérieur, le four faisait une protubérance plus ou moins gracieuse dont le genre tend à disparaître, bien qu'il en existe encore quelques spécimens. Dans l'embrasure de la fenêtre, l'évier en pierre bleue ; bancs, table, armoire, étagère, chaudrons de cuivre ou d'airain, seaux en bois, accroché au mur un petit dressoir tout en longueur sur lequel étaient rangés plats et assiettes d'étain et l'un ou l'autre ustensile en cuivre. N'oublions pas la belle bassinoire en cuivre toute rutilante, pendue près de la cheminée.

À la chambre commune, à côté de la cuisine, nous voyons adossée à la grande cheminée l'armoire murale à deux portes surmontant le *ravalant* (1) où on rangeait livres et papiers de famille ; en dessous la taque, revers de la taque de cuisine. Ici le terme *taque* signifie plutôt l'enfoncement qui se trouve sous le *ravalant* ; cette partie servait à remettre le bois du poêle à colonnes utilisé pour chauffer cette chambre. Le tuyau de ce poêle traversait le plafond, chauffait la chambre supérieure et allait se brancher à l'étagé sur la grande cheminée : nos ancêtres étaient pratiques ! Pour former la séparation avec la troisième pièce, qui était souvent une chambre à coucher, il y avait l'alcôve avec lit encadré d'une garniture en chêne ; à côté la porte donnant accès à la troisième chambre et tout contre une deuxième porte s'ouvrant sur l'escalier de l'étagé. Un meuble très commun aussi : la grande caisse avec son horloge-réveil.

À l'étagé, seule la chambre du milieu était assez bien aménagée, tandis que les deux autres étaient en partie sous le toit, car l'entablement du mur dépassait à peine le plancher de l'étagé. Ces deux places n'étaient guère que deux réduits écornés par le toit. Ceux qui ont encore couché dans de telles chambres vous diront que c'était chaud l'hiver, mais, sauf quand le

toit était neuf, les toiles d'araignées y abondaient. Impossible en effet de faire la chasse à ces bestioles, qui trouvaient dans la paille un refuge assuré. Ce n'était pas le confort, mais, fatigué par une journée de travail, on y dormait paisiblement sur la paille bourrée de balles d'avoine.

Le deuxième espace est occupé par l'étable. Une porte de communication s'ouvre entre la cuisine et l'étable, ce que l'on rencontre encore actuellement dans beaucoup de bâtiments agricoles ; ceci n'est pas sans inconvénients, mais il faut bien dire que c'est très pratique. Longeant un des grands côtés de l'étable, se trouve la *stamonée*, pièce de bois solidement fixée à un petit mur de soutien et formant avec lui la mangeoire. Au-dessus est fixé le râtelier dont les échelons sont assez resserrés. À la *stamonée* sont fixées les chaînes d'attache du bétail. Près de la porte extérieure se trouve la loge du cheval et dans un coin au fond le rang de porcs. Les poules avaient leur juchoir dans l'étable même. Souvent, une écurie ou bergerie était aménagée dans le fond de la grange et en était séparée par un clayonnage. Le plafond de ces écuries était fait de fortes perches assez serrées les unes contre les autres, reposant sur les poutres en chêne. Sur ces perches, on plaçait des gazons dans le but d'empêcher l'haleine du bétail de pourrir les récoltes du fenil.

Les loges de chevaux avaient un solide pavé en pierre, alors que les étables n'avaient souvent qu'une couche de terre forte bien battue, ce qui n'était pas un grand inconvénient à cette époque, car on n'enlevait le fumier que rarement. Dans les bergeries même, on laissait le fumier s'accumuler pendant tout l'hiver, et ce n'était qu'au moment des labours de mars qu'on l'enlevait. Au dire des anciens, c'était un rude travail que de traîner dehors cette couche de fumier compact, qui pouvait avoir plus d'un mètre d'épaisseur ; il fallait travailler là dans une atmosphère irrespirable, tant ce fumier dégageait de gaz nauséabonds et aussi de chaleur, mais, ajoutaient-ils, c'était un fumier de première qualité ! Il est fort probable que le troupeau de bêtes à laine ne s'y trouvait pas dans de bonnes conditions hygiéniques : c'était là chose dont on ne se préoccupait pas beaucoup, ni pour les bêtes, ni même pour les gens.

La grange était fort réduite à la rentrée des avoines. On avait fait, au fond, ce que l'on appelait un tas de gerbes, ne laissant de libre que quelques mètres sur le devant. Au-dessus de la grande porte se trouvait établi un faux plancher, soit quelques fortes perches mises en travers, sur lesquelles on jetait les bottes de paille après battage. Bien dangereux souvent ce hourdi tant les perches en étaient mal assemblées : aussi que de fois on

entendait dire qu'un cultivateur était tombé du *bèrôdi* ! Dans la grange, pas de machine à battre : quelques fléaux dans un coin ; dans un autre, un hache-paille à lame de faux pour faire la paille hachée, un tamis pour les graines et balles d'avoine. Voilà tout le mobilier.

C'est sur ces quelques mètres carrés de la grange que pendant l'hiver se pratiquera au fléau le battage de l'avoine, de l'orge et de l'épeautre. Pour cette dernière surtout, il fallait battre au fléau, afin que les épis soient bien brisés et prêts pour le décorticage avant mouture. Grâce aux machines, on ne connaît plus ce mode de battage des récoltes. Battre seul au fléau, disent les anciens, était chose bien monotone ; à deux ou trois, c'était déjà mieux ; mais pour avoir une belle *batterie*, il fallait être quatre. L'aire de la grange retentissait sous les coups de fléaux tombant en cadence : dans tout le village, on entendait le rythme régulier de cette batterie. Une certaine pratique était nécessaire pour manier le fléau avec adresse et ne pas brouiller la cadence.

Le fléau était composé d'un manche d'environ 1 m 50 et de la batte, pièce de bois cylindrique, sauf à l'extrémité où il se réunissait au manche. Cette dernière partie était amincie et percée d'un trou destiné à recevoir une petite lanière de cuir, qui réunissait la batte, de façon assez lâche, à l'extrémité du manche où la lanière passait dans un anneau. Celle-ci était constituée par une courroie repliée de deux côtés sur le manche. Cette courroie était fixée sur le bout du manche par du ligneul et pour que la courroie ne puisse glisser sur le manche, on pratiquait quelques rainures en travers du manche dans lesquelles le cuir se maintenait solidement par la ligature de ligneul.

Pour nettoyer la graine, on se servait du petit van encore bien connu, espèce de grande corbeille plate munie de deux poignées, et qui n'avait de bord que sur la moitié de son pourtour à peu près semi-circulaire. Le maniement adroit de cet instrument fait projeter en l'air la portion de grain à nettoyer, laquelle retombe sur le van, mais les bales plus légères retombent moins rapidement et restent au-dessus ; avec une poignée de paille, on les élimine et on recommence l'opération jusqu'à ce que la graine reste seule sur le van.

Il y avait une autre manière de battre que l'on employait surtout pour le seigle : c'était ce qu'on appelait *chniquer au bouc*. Le bouc était un morceau de bois rond d'environ 20 cm de diamètre et de 70 cm de long, fixé sur quatre pieds d'environ 60 cm de haut. L'ouvrier frappait l'épi des gerbes sur ce bois pour en faire tomber les grains. Ce mode de battage n'écrasait

pas la paille et lui conservait toute sa résistance, chose nécessaire pour la paille destinée aux toits de chaume.

Cette paille, après battage, devait être nettoyée. L'ouvrier en prenait une poignée en la tenant par les épis ; il la secouait vigoureusement de façon à faire tomber les brins les plus courts et surtout le foin, puis il égalisait les brins restés dans cette poignée en la jetant par petits coups sur l'aire de la grange. Chaque poignée nettoyée était placée dans un gabarit en forme d'U fait d'une planche de 50 cm qui portait une grande cheville à chaque bout. Lorsque la mesure était comble, on liait la botte : c'était un *wô* de 7 à 8 livres.

Voyons maintenant comment procédait le couvreur en chaume pour établir un toit de paille.

Sur les barreaux cloués aux vernes ou même anciennement (fixés à la verne par une forte cheville), on posait en travers à 30 cm de distance des perches de chêne écorcés, dont la partie la plus grosse avait été amincie pour que l'épaisseur en soit régulière. On pouvait clouer ces perches, mais souvent on les liait avec un lien de paille tordue, puis on introduisait dans ce lien par le dessus, le bout d'un bâtonnet de chêne long de 40 cm que l'on ramenait en-dessous de la perche du bas de façon à tendre fortement le lien. Ce petit tordoir d'appelait bragar. (2)

La pose de la paille sur un pan de toit commence par le bas et à droite. Le bord du toit, le long de la pointe du pignon est dénommé *wîbière*. Il est fait de torches de paille, posées de 15 en 15 cm liées solidement le long du premier barreau de façon à empêcher l'entrée du vent en-dessous du toit. Ce cordon de torches présentait une dentelure, chaque torche ressortant sur la précédente de toute son épaisseur. Le couvreur n'avait pas besoin d'échelle sur le toit, car les perches elles-mêmes formaient échelons ; du reste, la pente du toit n'était pas aussi forte que dans les toitures actuelles.

Une fois la *wîbière* établie, le couvreur redescendait et pontait une série de *wôs* pour faire le premier *trait* ou bande large de 70 cm. Chaque botte déliée était élargie sur la largeur du trait, le pied des brins de paille vers le bas ; le pied de la première botte formait le bord du toit, lequel devait dépasser le mur d'un demi-mètre au moins. Les bottes suivantes se plaçaient en refoulant à la main les brins du dessus de la botte, puis on plaçait en face d'une perche, une baguette, piquée dans les torches de la *wîbière* et ramenée sur la paille étendue ; cette baguette était liée avec deux petites harts après la perche et pinçait ainsi toute la paille. Il fallait un *wô* pour couvrir

0,70 x 0,30 m et deux harts d'osier par *mô*. Pour bien égaliser les bouts des brins de paille, le couvreur se servait d'une planche d'environ 0,60 m de longueur, munie d'une poignée ; cette planche avait des rainures qui se profilaient dans le sens de la longueur et ainsi accrochait les brins de paille pour les égaliser. Cet instrument s'appelait la *p'tite tchèsse*. Lorsqu'un trait était fini, l'ouvrier prenait la *grande tchèsse* semblable à la première mais munie d'un long manche, avec laquelle il rectifiait sur tout le trait ce qui aurait pu rester d'inégalité. C'était un travail assez délicat, car il fallait refouler doucement les brins sans les briser : métier de patience ! Lorsque les deux pans du toit étaient terminés, le bout des dernières bottes posées étant coupé, on plaçait à la crête du toit une rangée de gazons. Ces gazons n'étaient pas simplement juxtaposés, ce qui aurait occasionné une gouttière. Il fallait que le bord de chaque gazon recouvre le précédent et entre les deux on coinçait une petite plante de joubarde, plante grasse qui poussait sur ces gazons et formait un ornement à la chaumière.

Parfois le pignon de la maison n'avait pas de pointe et alors la panne faîtière n'était pas aussi longue que le bâtiment et l'extrémité reposait sur une petite ferme appuyée sur les deuxièmes pannes. Dans ce triangle s'établissait un pan de toit triangulaire appelé *crupon*. C'était une complication pour le couvreur ; il devait en effet arranger la paille de façon à ce qu'elle suive l'arête et insensiblement de chaque côté lui faire reprendre la direction de la pente du toit.

Dans nos Ardennes, les ardoises étant abondantes, on couvrait aussi certaines maisons en ardoises, mais c'était souvent des morceaux d'ardoises de toutes formes appelés *chèrbins* que l'on plaçait au mortier de terre forte sur un lattage fait de rondins fendus juxtaposés.

Ces toits étaient fort pesants, aussi après quelques années voyait-on fléchir les pannes. Par contre, ils offraient, comme le chaume, une bonne protection contre le froid de l'hiver et la chaleur trop vive de l'été. En outre, leur pente peu prononcée n'exigeait pas de mur de pignon élevé.

Couvertes en chaume ou en *chèrbins*, nos maisons d'Ardenne avaient toutes les mêmes caractéristiques, indiquant le même souci chez le bâtisseur : basses, à toit de pente faible, elles offraient peu de prise au vent. De plus, on avait soin de bâtir au creux des vallées, bien à l'abri de la bise. La pauvreté des matériaux employés exigeait ces précautions.

Chaumières de nos ancêtres, que ne puis-je décrire tant de choses intéressantes dont vous avez été les témoins ! Hélas ! le schiste et les pièces de chêne dont vous étiez faites, n'ont laissé que bien peu de souvenirs !

Et vous, humble joubarde qui ornerez le faite des toits de nos vieilles chaumières, vous ne parez plus maintenant que le parterre des tombes de nos chers disparus. Ne dirait-on pas qu'après les avoir protégés vivants dans leur maison, vous voulez encore, comme une plante bénie, les abriter jusqu'au jour de l'éternelle résurrection, sous des touffes de verdure, disposées souvent en forme de cœur par une main pieuse.

Léon HECTOR

(Texte extrait des « *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg* », tome LXXIX, année 1948.)

(1) Le *ravalant* se fermait par une porte aussi longue que l'armoire était large ; sa hauteur n'était que d'une trentaine de centimètres ; elle s'ouvrait de haut en bas, d'où le nom de *ravalant*.

(2) Le tordoir qui sert à assujettir une charge de perches sur un chariot s'appelle *brayéû*.

DANS LA VALLÉE DE L' AISNE

Laidloiseau, village perdu

L a été repaire de brigands, terre de charbonniers, de culture, d'élevage, pour être incendié par la guerre en 1944 et disparaître enfin sous la forêt.

— C'est ici.

L'homme qui nous accompagnait, et qui fort obligeamment s'était mis à notre disposition à Fanzel, village de la vallée de l'Aisne (affluent de l'Ourthe), avait étendu le bras pour désigner ce qui nous entourait et qui était une mer d'arbres. Nous avons, par les bois, grimpé en auto un chemin étroit, sinueux, caillouteux, pour atteindre un large plateau planté d'épicéas et de sapins. De là-haut, on ne découvrait que végétation, à perte de vue, et les mûriers sauvages offraient à notre gourmandise de lourdes grappes noires.

— C'était ici, précise notre compagnon. Enfoncez-vous là-dedans, vous verrez... Nous entrâmes sous le couvert et, après quelques pas, découvrimés une première trace : des pans de murs écroulés, mangés par le lierre et les orties mais qui dessinaient encore ce qui avait été des pièces d'habitation ; des écroulements de toiture, des vestiges de fenêtres, et puis des pierres ça et là. Nous en vîmes d'autres, plus loin, et c'était à vrai dire un étrange et émouvant spectacle que celui de ces humbles petites ruines sur lesquelles la forêt avait refermé ses bras. Pendant plus de six cents ans, des hommes, des femmes, des enfants, ont vécu là, quand une vaste clairière s'ouvrait au soleil, l'été, et, l'hiver, au scintillement des cristaux de glace, et peut-être aurait-il suffi d'un événement fortuit, d'un petit coup de pouce de l'histoire pour que Laidloiseau devienne une villette. Au lieu de cela, le village a sombré, et, comme s'il était gêné de ce naufrage, il dissimule aujourd'hui ses dépouilles sous les flots verts d'une forêt nouvelle.

Les belles surprises d'un presbytère

Pour connaître le passé du village perdu, une bonne adresse : celle de l'abbé A. Choque, curé de Harre, mais aussi, en plus, historien de sa vallée, folkloriste et archéologue. Le presbytère est un musée extraordinaire où la vie d'autrefois est illustrée de mille façons, et son occupant est un homme à l'esprit bien orné, sans excepter l'humour. N'ayez pas peur de frapper à sa porte, il a toujours la main offerte et le sourire amical.

— De vieux documents conservés à l'abbaye du Val-Saint-Lambert font mention, au XIV^e siècle, nous dit-il, de l'« Ayre del Oysel » — oysel signifie faucon — qui appartenait, comme toute la vallée d'ailleurs, à la Terre de Durbuy. On y élevait donc des faucons pour les seigneurs qui allaient à la chasse, et ce devait être un village florissant. On possède cependant peu de détails, et c'est regrettable, évidemment. Ce que l'on sait encore, c'est que plus tard des brigands en firent leur repère, et qu'il ne devait pas être bon de passer par là. Plus tard encore, des charbonniers s'y établirent — il s'agit de charbon de bois bien-entendu — et vinrent aussi des agriculteurs pour y semer l'épeautre et le seigle, et des éleveurs pour y conduire leurs moutons. Avant la guerre de 14, le village comptait encore trois fermes, dont une devait être importante car elle possédait une énorme balance qui est conservée actuellement au musée du Fourneau-Saint-Michel. Peu avant la dernière guerre, l'endroit s'était quelque peu dépeuplé, à cause sans doute de l'exode vers les villes mais il comptait cependant encore quelques familles, et une vieille femme qui vivait seule. Celle-ci a été, je crois, la dernière habitante du village.

— C'est la guerre qui a ravagé Laidloiseau ?

— Oui, c'était un solide maquis et, au moment de la retraite, les troupes allemandes y ont mis le feu. Personne n'a songé à rebâtir, et cela s'explique, alors les bulldozers sont venus, ils ont tracé des chemins forestiers et l'on a planté une forêt.

— D'où vient le nom de Laidloiseau ?

— Du fait que ce lieu était un véritable nid d'aigles ! En wallon, cela se dit « Laid ouhai », que les étymologistes traduisent par bruyère en côte, bruyère dans les bois, et comme le plateau était assez sauvage, on y a accolé le mot « laid ». Maintenant, si vous désirez recueillir quelques brins d'anecdotes, je vous conseille d'aller à Mormont et de voir M. Joseph Laurent, le maître, qui vit à Hoursinne.

Un maieur raconte

Nous avons traversé la paisible terre de Mormont, localité heureuse parce que sans histoire, puis, par des chemins bucoliques, nous sommes allés à Hoursinne, pays des sources et des cerises. Et nous avons trouvé, dans sa belle vieille ferme, M. Laurent, un peu patraque, ou qui du moins se considérait comme tel, car à notre arrivée, il a bondi du lit pour apparaître tout vêtu, sa bonne face tannée fendue par un large sourire !

— Malade, moi ? Mais non, si peu... J'attendais le docteur, c'est vous qui entrez, tout va bien ! Si j'ai des souvenirs de Laidloiseau ? Quelques-uns, oui, oui. J'ai eu des copains par là... Certains vivent encore d'ailleurs. Ils se sont dispersés dans les villages environnants. Voyons un peu... Ah ! oui, quand j'étais petit, et ça fait un drôle de bout de temps, j'entendais raconter à la veillée une terrible histoire. C'était en 1902, une femme avait été assassinée au village, les gens n'osaient plus sortir, et moi, dès que l'ombre venait, je prenais mes jambes à mon cou. À cette époque, un crime, c'était un événement dont on parlait pendant tout un hiver. On n'a jamais découvert le meurtrier, ce qui n'était naturellement pas de nature à rassurer les habitants de Laidloiseau ! Je me souviens aussi de mes grands-parents me parlant d'une hostellerie qui se trouvait là, en bordure d'une route qui n'existe plus, et qui servait de relais aux diligences. Cela devait être une belle époque ! C'était la route de Liège, si ma mémoire est bonne.

Le coup du déserteur

— Vous avez connu le village pendant la dernière guerre ?

— Bien sur ! Pour les résistants, c'était un endroit propice à leurs activités. L'ennemi se perdait dans cette nature sauvage. À la fin, donc en 1944, il y avait encore une dizaine d'habitants qui ont été contraints de s'en aller, ou plus exactement de fuir car, rendus furieux par leurs revers, les Nazis mettaient le feu partout. C'est ainsi que j'ai vu Laidloiseau tomber en cendres... C'était triste, vous savez, monsieur, de voir mourir un si beau patelin, et qui n'avait rien fait de mal, tout de même ! Oh ! Attendez, je me souviens encore d'une histoire assez comique. C'est celle d'un déserteur de l'armée allemande qui avait trouvé refuge à Laidloiseau. On lui avait donné des vêtements civils. Il travaillait la terre, et même il la travaillait très bien, et petit à petit il avait acquis quelques notions de patois, je veux dire de wallon. Un jour, tandis qu'il installait son épouvantail pour les sangliers, voilà-t-il pas que tout à coup une patrouille de SS arrive dans une trombe pétaradante. Un feldwebel interpelle mon homme qui, sans perdre son sang-froid, et connaissant la bonne méthode, enguirlande avec

une belle véhémence les soldats... en wallon ! Après cette averse, la patrouille est partie, on ne l'a jamais revue et le déserteur n'a plus jamais été inquiété !... Elle est bonne, hein ?

M. Laurent rit à pleine gorge, enfile ses savates et galope vers un dessin accroché au mur et serré dans un petit cadre Il représente une chaumière d'autrefois, avec quelques arbres en forme de bouquet.

— C'est là que je suis né, dit-il, mi rieur, mi ému, et mon père aussi et bien d'autres Laurent, car elle date de 1610, cette petite maison champêtre. Enfin, elle datait, car elle n'existe plus, elle a été rasée, et ça me fait mal au cœur, vous savez, de voir s'en aller toutes ces vieilles choses. Monsieur, n'oubliez pas de dire dans votre gazette que les jeunes ne savent rien du passé, et que c'est bien dommage... et surtout pour eux.

Tout en exagérant un peu, il n'avait pas entièrement tort, le maieur. Car il est vrai que bien peu de gens connaissent la vallée de l'Aisne, ses sites ravissants, son histoire et ses légendes. Voilà pourtant, au moment où l'automne allume ses feux, une promenade fort agréable et reposante. Ce n'est pas, en effet, du tourisme bruyant, tumultueux, mais un retour à des paysages qui apportent autant de plaisir au cœur qu'à l'esprit.

Marcel VERMEULEN

(Article paru dans le journal quotidien « Le Soir » le samedi 23 septembre 1967.)

Le berger d'Arbrefontaine

DE tous temps, les bergers ont eu la réputation d'être magiciens. Peut-être vous demanderez-vous si la vie contemplative et méditative qu'ils mènent à travers champs leur a valu cette renommée. Je ne le crois point et j'en chercherai le motif dans un tout autre domaine. Les herdiers avaient dans leurs attributions le devoir de soigner le bétail. Or, autrefois, les maladies qui frappent les mortels sans égard à la force ou à l'âge, étaient tenues pour diaboliques. Les pâtres qui connaissaient les vertus des simples et savaient les appliquer avec succès, étaient considérés comme possédant un pouvoir surnaturel.

En Wallonie, les traditions populaires ont conservé dans les contes, le souvenir du berger-magicien, type et symbole de l'espèce, qui dans le Condroz s'appelle Bèlem, en Hesbaye Paquai-Hawî, à Theux Brièmont, à Mont-sur-Marchienne David.

Le berger d'Arbrefontaine n'était pas un de ces êtres mythiques dont les aventures défrayaient les conversations lors des veillées. Il vivait il y a trois quarts de siècles et se nommait Gilles-Joseph Marquet.

Voici son signalement, tel que le décrit le passeport pour l'intérieur de la Belgique, délivré par le maieur d'Arbrefontaine le 30 décembre 1863 :

« Agé de 57 ans. — Taille 1 m 70. — Cheveux châtons. — Yeux gris. — Nez petit. — Bouche moyenne. — Barbe châtonne grise. — Moustache néant. — Menton rond. — Visage ovale. — Teint ordinaire. — Corpulence forte. — Signes particulier : néant. »

Malgré l'imprécision de certains termes, ces détails permettent néanmoins de reconstituer la silhouette du herdier.

Marquet passait pour le plus grand sorcier de son époque et on lui attribuait le pouvoir de se métamorphoser en animal ou en arbuste comme

il le voulait. Témoins ces exploits dont les annales villageoises ont conservé le souvenir.

Marquet avait un frère. Un soir, celui-ci regagnait son logis d'un bon pas. Soudain, il ouït distinctement derrière lui le pas d'un cheval. Il gagna le bord de la route et s'arrêta pour laisser passer le coursier. Mais il eut beau scruter l'ombre, il ne découvrit point d'animal. Il reprit sa marche et ne tarda pas à franchir le seuil de son habitation. Quelques instants après, Gilles-Joseph rentrait à son tour.

Plusieurs fois encore, le villageois entendit ce cheval fantastique dont le trot lui causait une certaine inquiétude. Il fit part de ses appréhensions à Gilles-Joseph qui le rassura : « Soyez tranquille, je vous assure que le *bayard* ne viendra plus vous ennuyer. »

Effectivement le bidet ne troubla plus les retours du brave campagnard. Mais un jour, en arrivant au *Magéru*, il croisa un chien énorme au poil très noir et dont les yeux brillaient comme des escarboucles. Le matin se dirigea vers le journalier en grognant et en montrant des crocs inquiétants, le frôla, puis disparut derrière une haie. La rencontre n'était pas plus agréable.

Le lendemain, le frère de Gilles-Joseph regagnait sa chaumière, content d'avoir cheminé sans mésaventure. Comme il arrivait au croisement de la route qui conduit à Wanne, le chien surgit et fit mine de foncer sur lui. Notre homme fit un écart pour l'éviter et continua à marcher en tremblant. En voyant sa mine défaite, le berger lui demanda ce qui causait son tourment. Marquet se plaignit derechef du chien. Gilles-Joseph eut pitié de son frère : « Munissez-vous d'un solide rondin et le chien n'osera plus vous approcher, je vous le garantis ! » Le remède était facile à employer : le paysan le suivit à la lettre et il fut ainsi délivré des vexations de l'esprit malin.

Une autre fois, le herdier se rendait au marché de Stavelot, en compagnie d'un habitant d'Arbrefontaine. Tout à coup, Gilles-Joseph prétextait un besoin urgent. Il sauta dans le taillis voisin, abandonnant son compagnon au milieu de la chaussée. Celui-ci, en l'attendant, résolut de se tailler une canne. Il avisa une souche bien vivante et s'apprêta à couper une branche très droite. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre le buisson lui dire : « Ne m'élaguez point ce rameau, vous m'amputeriez du pouce ! » C'était encore un bon tour que lui jouait le berger.

Mais la célébrité du pâtre s'étendait bien au-delà de son clocher et de son canton. L'un de ses titres de gloire fut d'avoir été consulté par Léopold 1^{er}. Les chevaux du roi crevaient tous, frappés par un mal inconnu, dont

les vétérinaires les plus habiles ne parvenaient à déterminer pas plus l'origine que l'antidote. Le pasteur fut appelé à Bruxelles pour examiner le cas. Par qui fut-il mandé ? Ne détruisons point par des questions indiscrètes et d'ailleurs insolubles l'aurole de la légende. Est-ce à cette occasion que le sorcier obtint le passeport dont j'ai parlé plus haut ? Quoi qu'il en soit, Gilles-Joseph visita minutieusement les écuries du palais royal, puis la nuit venue, il demanda à s'y enfermer seul. Dès que parut l'aube claire, on se hâta de lui demander le résultat de ses constatations. Mais Marquet hocha la tête et ne voulut rien dire. La nuit suivante, il recommença son manège et le matin, on le harcela de nouvelles questions. Il répondit de la même façon. On commençait à douter du pouvoir de l'Ardennais. Tout paraissait démontrer que sa réputation était surfaite. Une troisième fois, il se verrouilla dans l'écurie. Le lendemain, il sortit du bâtiment hirsute, congestionné, ruisselant de sueur. En le voyant, on devina qu'il avait dû se passer des choses extraordinaires. Le berger annonça d'un air vainqueur : « Je tiens la clef du mystère. » Et il raconta qu'un « général de la cour » se transformait en couleuvre, injectant son venin aux chevaux qui mouraient bientôt. Gilles-Joseph réclama l'éloignement de l'officier, ce qui lui fut accordé. Dès lors, les chevaux n'eurent plus à souffrir de maléfices.

Malgré toute sa science, le berger ne parvint pas à prolonger sa propre existence. Après son trépas, sa femme s'en alla habiter Stavelot, auprès de sa belle-sœur et de son beau-frère que le berger avait tourmenté jadis. Pour toute fortune, la veuve amenait avec elle un coffre très lourd, fermé par deux serrures. Les parents s'informèrent du contenu de ce bahut. La vieille se borna à répondre qu'il renfermait quelques cuillères en argent sans importance. Profitant d'une absence de sa belle-sœur, il crocheta les verrous et l'ouvrit. Grande fut sa surprise : le coffre était rempli de pièces d'or. Il s'empressa de remettre le tout en ordre, en ayant soin de ne toucher à rien. Les pratiques magiques auxquelles se livrait le herdier l'avaient toujours effrayé. Ignorant d'où provenait cet or, mais lui attribuant une origine diabolique, il préférerait ne point en distraire la moindre parcelle.

S'entendant mal avec ceux qui l'avaient recueillie, la veuve retourna à Arbrefontaine, en emportant son précieux bahut.

Elle s'installa dans une chaumine presque en ruine, croupissant dans une affreuse misère. Elle décéda dévorée par la vermine. Le lendemain de sa mort, le feu prit dans sa bicoque et la consuma. On accusa son défunt mari de s'être ainsi assuré la propriété du corps de sa compagne. Le frère du pasteur fouilla les décombres et à la place où se trouvait le coffre, il

découvrit deux lingots d'or dont il n'eut garde de s'approprier.

Lors du décès du pâtre, le frère Marquet s'était emparé des livres de sorcellerie dans lesquels le disparu avait puisé son savoir. Le clergé de Stavelot, craignant la propagation des pratiques superstitieuses, fit plusieurs démarches pour se faire remettre les bouquins mystérieux. Malgré les offres les plus alléchantes, le rustre s'obstina à refuser toute session, craignant sans doute que le berger ne lui jouât quelque tour d'outre tombe. Comme les prêtres insistaient, l'Ardennais têtue résolut de mettre les grimoires en lieu sûr, pour déjouer toute surprise. À la nuit close, il creusa un trou très profond dans le jardin et y enfouit les volumes. Vers la fin de sa vie, il voulut retirer les fameux livres qui avaient suscité tant de convoitise. Il fit de nombreux sondages à l'endroit où il les avait enterrés. Hélas, il ne parvint pas à en recouvrer le moindre vestige. Une croyance populaire affirme que tout objet confié à la terre est immédiatement saisi par le diable. Le bonhomme en conclut que Satan avait été ravi de rentrer en possession du précieux dépôt, et cette déduction le convainquit une fois de plus des accointances de son frère avec l'enfer.

Les multiples exploits du berger d'Arbrefontaine animent encore aujourd'hui les récits des vieilles gens. Lorsque les terriens de cette région se trouvent dans une situation embarrassante, ils déplorent de ne pouvoir consulter le herdier. Et leurs regrets s'expriment en ces termes : *Ki n'èstangn' co à timps dè vî biêrdjî!*

George LAPORT

(« *L'Amblève légendaire* », Imp. J. Remy-Saimpain, Beauraing 1931.)

Quelques traditions de Vielsalm

Au point de vue du commerce et de l'industrie, on peut placer Vielsalm, ancien chef-lieu d'un canton liégeois, devenu luxembourgeois de par les caprices de la politique, tout en tête de la province de Luxembourg. Ses ardoisières sont très renommées et ses pierres à rasoir sont uniques dans le monde entier : c'est dire que son industrie est, non seulement bien wallonne, mais peut-être la seule exclusivement wallonne.

Unique aussi en Wallonie, et même en Belgique, la quasi-centenaire société de chasse à courre, dont le titre, *Rallie-Vielsalm*, indique suffisamment le siège.

Dans l'Histoire nationale wallonne, Vielsalm a joué dignement son modeste rôle.

À la dernière bataille de la Guerre de la Vache, les gens de Salm reprirent le drapeau que l'ennemi venait d'enlever aux Liégeois.

En 1830, les Salmiens, les *Sâmiots*, furent des premiers à arborer la cocarde révolutionnaire ; en bon patriotes, ils attaquèrent les gabelous et autres fonctionnaires hollandais, les désarmèrent et, pour en libérer complètement la terre salmienne, les conduisirent à la frontière... prussienne. Les pauvres diables la franchirent, m'a raconté un très vieux camarade qui se souvenait de l'algarade, ils la franchirent sans se faire prier du tout.

Un peu plus tard, lorsque la Garde Nationale fut instituée, tous les hommes valides du canton de Vielsalm, à peine armés, et réunis pour apprendre le maniement du fusil au lieu-dit Cour Georges (*Coûr-Djôre*), décidèrent d'envoyer une délégation au Gouvernement Provisoire pour solliciter, si la guerre éclatait, l'honneur de marcher au feu au premier rang.

Le Régent, Surlet de Chokier, félicita ces patriotes si résolus et les remercia vivement.

Enfin, dans le domaine des illustrations, la petite cité salmienne, dont les habitants étaient déjà vantés par l'abbé De Feller, en 1710, pour leur bon sens et leur esprit hospitalier, compte parmi ses enfants, le moine Bertholet, l'excellent historien du Luxembourg ; Guillaume Lambert, dit de Louvain, qui, par de savantes déductions, a amené la découverte des gisements houillers du Limbourg. Le professeur Lambert, comme on l'appelait familièrement, aima jusqu'à la fin de ses jours, la franche et piquante pasquille wallonne. On voyait le vénérable vieillard (il est mort à l'âge de 92 ans), avant qu'il ne fût atteint de surdité, s'arrêter à la chanson de quelque gardien de bestiaux, et ne reprendre sa route qu'à l'expiration de la syllabe finale...

Sait-on que la compagne du célèbre écrivain français, comte Villiers de l'Isle-Adam, est une Française du Nord ? Cette Française du Nord est tout simplement une vaillante et fière ouvrière de Vielsalm que les hasards de la lutte pour la vie avaient menée à Paris.

Détail touchant pour le cœur des Wallons : celle femme qui porte l'un des plus grands noms de ce temps, qui a été et reste en relation avec les plus grands artistes de notre époque, cette femme est heureuse, quand elle revient au pays, de parler encore le wallon, et elle n'en a pas oublié un mot !...

* * *

J'ai cité plus haut un lieu-dit, « Cour-Georges », *Cœur-Djôre*.

Ce lieu-dit, découpé aujourd'hui en jardins potagers et de plaisance, était jadis une vaste jachère, traversée diagonalement par un large sentier communal, menant de la place du Marché de Vielsalm vers Ville-du-Bois et la frontière prussienne.

Avant la fin du dix-huitième siècle, cette jachère n'était elle-même qu'un tronçon de l'ancien lieu-dit : « Cour de Salm ». La Cour de Salm s'étendait le long du ruisseau de Petit-Thier, sur les terrains occupés actuellement par la propriété Saint-Paul de Sincay, la Cour Georges et tout le Tiènemesse jusqu'au petit pont du sentier de Ville-du-Bois, et formait une immense enceinte entourée d'un mur grossier, englobant une roche dite « roche des massotès » (*rotche do trô dès massotès*) et la fontaine miraculeuse de Saint-Gangulphe (*fontinne Sint-Djingou*) dont nous parlerons tantôt.

Dans cette enceinte, les Comtes de Salm organisaient des fêtes, des réu-

nions publiques, etc. Elle servait de champ d'exercices militaires et l'on raconte encore à la veillée que les soldais de la Cour de Salm, très renommés, n'avaient d'égaux en valeur à dix lieues à la ronde que ceux de la Cour de Tommen (Allemagne).

Plus tard, pendant les guerres de Napoléon, des soldats français, des Prussiens, des Impériaux (Autrichiens) et surtout des Cosaques y campèrent tour à tour.

Le morcellement de la Cour de Salm explique l'origine du lieu-dit : Cour Georges. Chaque parcelle garda le nom de cour et l'on y accola celui de son acquéreur. De là, Cour Georges (*Coûr Djôre*), Cour Saint-Paul de Sinçay (*coûr d'amon dè Sinçay*), Cour du charron (*coûr do tchârli*) et Cour du Tiènemesse.

La Cour Georges, très longtemps, est restée en quelque sorte le Champ de Mars du pays ; les fêtes de Jeunesse s'y tenaient, les bals champêtres également et le grand feu du Carnaval s'y allumait tous les ans.

Mais le soir, on n'aimait pas d'y passer. Aujourd'hui même, on trouve encore des gens qui préfèrent ne pas y aller la nuit.

C'est que sur la vaste pelouse, à certaines dates de l'année, les *djounsines* (esprit de filles perdues qui *djoupibent*, c'est-à-dire poussent des cris aigus pour attirer les passants) y menaient un bruit infernal. Les *damezèles* ou *dimwèzèles* (revenantes) de Hermanmont, tout habillées de blanc, y glissaient doucement sur la brise : on craignait également (on craint encore) d'y rencontrer le vieil intendant du Comte de Salm, lequel, dit la légende, de son vivant, fut un fieffé coquin : tout en volant son maître sans discrétion, il pressurait tous les habitants placés sous la juridiction du Comte. Son âme en subit la peine. On le voit souvent, au milieu de la nuit (plusieurs personnes m'ont affirmé avoir vu « quelque chose »), suivre toujours le même chemin. Porteur d'une lanterne, il fait jusque trois fois à la suite, le tour de la propriété d'Hermanmont, évite par un détour dans la Cour de Salm la fontaine St-Gangulphe, revient vers Vielsalm par la Cour Georges, enfila une vieille ruelle dite *roumale do tchârli* (ruelle du charron), arrive au sommet de la place du Marché et disparaît en face d'une maison (villa Jules Lalour) bâtie à l'entrée d'un sentier supprimé et qui menait au château de Salm.

On l'accuse également d'errer dans les campagnes et même dans Vielsalm sous la forme d'une chèvre, portant au cou une sonnette spéciale. De tous ceux qui l'ont vu, aucun ne l'a interrogé, et la légende s'arrête forcément là. Mais, si par hasard, vous venez à la rencontrer, signez-vous et passez votre chemin, vous ne courrez aucun risque (conseil que m'a donné

un vieil ami).

En contre-bas de la Cour Georges, en descendant, on trouve à gauche la roche recouvrant prétendument une grotte dite *trô dès massotès*, dans laquelle le vieil intendant de Salm a enfermé son trésor, dénommé dans le pays : *li gâte d'ôr di Hèrmanmont*.

Le mot *gate* (chèvre) doit-il être, ici, pris au sens propre ? Au dire de nos vieux conteurs d'à présent, *gate d'ôr* (chèvre d'or) veut simplement dire lingot, morceau d'or, ayant la forme allongée, rappelant plus ou moins, si l'on veut, la forme du corps d'une chèvre. Il est de fait qu'en dialecte ardennais, tout morceau de pierre, de bois, d'or, d'argent, etc., possédant ce genre de forme, est une *gate*. On dit : *ine gate di pîre, di bwès, d'ôr, d'ârdjint*. Une blessure, une entaille allongée et quelque peu profonde, faite avec un instrument tranchant, est également une *gate*, et aussi le morceau enlevé. D'après la vieille croyance populaire, les voleurs, pour empêcher de reconnaître les objets d'or ou d'argent volés, les fondaient en lingots, *bokètès èt gates d'ôr èt d'ârdjint*.

* * *

Les *massotès* sont naturellement antérieurs au vieil intendant de Salm : leur souvenir s'est pourtant bien transmis d'une génération à l'autre.

On les représente comme des gnomes, peu sociables, mais bons, forts, honnêtes et faisant bien leurs devoirs religieux. Ils s'occupaient pour vivre de la réparation des chaussures et, probablement, de leur confection. Méfiant à l'excès, ils exigeaient le paiement d'avance : on déposait les souliers à réparer le soir, à l'entrée de la grotte, avec le prix du travail et le cuir nécessaire à la réparation ; on retrouvait les souliers, le lendemain matin, à la même place, parfaitement retapés.

Un propriétaire a fait, il y a de nombreuses années, sauter à la poudre une partie de la *Roche dès massotès*, et n'y a trouvé ni grotte, ni trésor. Mais un autre propriétaire, en défrichant les terres à quelques mètres de la Roche, a mis à découvert les fondations d'un très grand bâtiment. Le ruisseau de Petit-Thier, passant près de ces vestiges, forme un tournant : ce tournant est dénommé, *toûrnant dèl tannerèye* (tournant de la tannerie). L'industrie des *massotès*, travail des souliers, et ce lieu-dit, tannerie, pourraient peut-être donner lieu à des rapprochements...

Il existe à une lieue et demie de Vielsalm, à Logbiermé (commune de Petit-Thier), une grotte de *massotès* ; quoique la pioche et le temps l'aient *dimanevie* (infinitif, *dimanevi*, rendre inhabitable), on distingue encore très bien les quatre pièces du logement, taillées dans la roche.

On raconte sur les *massotés* de Vielsalm et de Logbiermé toutes les histoires connues (leurs amours, leurs rancunes, etc.). Voici pourtant quelque chose que je crois inédit :

Le coq du village de Ville-du-Bois, un très solide gars, s'en retournait un dimanche soir de Vielsalm, légèrement ivre. En chemin, il rencontra un *massoté* et le tourna en ridicule. Le *massoté* le prit de mauvaise part et lui servit une telle raclée que notre coq jugea utile de chercher son salut dans une prompte fuite. Il en fut malade quelques jours et il raconta pour s'excuser, qu'il avait été attaqué par des malandrins, sur lesquels, d'ailleurs, grâce à sa force, il avait remporté la plus éclatante des victoires. On le crut, et on aurait toujours ignoré la vérité, si le dimanche suivant, à Vielsalm, au rassemblement des jeunes gens, à la sortie de la grand-messe, un incident révélateur ne se fût produit. Le brave gars narrait donc de nouveau son exploit, quand un *massoté* s'approcha, lui prit son chapeau et lui en mit un autre sur la tête, en disant : *Qwand dji t'a batou dimègne passé, ti t'as sâvé avou m'tchapé ; valèt, dji t'el riprinds.* (Quand je t'ai rossé, dimanche dernier, tu t'es sauvé avec mon chapeau ; garçon, je te le reprends.)

Les rieurs furent plutôt du côté du *massoté*.

À droite, à environ 300 mètres de la Roche des massotés, se trouve la fontaine miraculeuse de Saint-Gangulphe (*Sint Djingou*). Son eau guérit les maladies des yeux et les rhumatismes.

Le pèlerin emporte de l'eau dans des bouteilles, et, pour la conserver cristalline, il entre dans la première épicerie qu'il trouve, y demande *treûs fèves di café vèrt* (trois graines de café vert) *à l'grâce di Diu* (à la grâce de Dieu), sans paiement *et en l'honneur di Sinte-Claire* ; il les glisse dans ses récipients et les bouche ; l'eau reste pure indéfiniment.

Voici la légende du saint et de la fontaine, telle qu'on me l'a contée un soir d'automne, alors que nous étions réunis, deux vieillards et moi, autour d'une *êce* (âtre) ardennaise. La femme tricotait, le vieux fumait. Entre eux deux, agenouillé, j'activais la flamme en glissant des branchettes de sapin sous le grand pot de fer, tout noir, suspendu au *crama* (crémaillère) et où mijotait une copieuse *gadeurnie* (nourriture des cochons) :

Saint Gangulphe était un grand guerrier.

À la guerre, un matin en se levant, il trouva ses soldats qui pleuraient de soif.

Il n'y avait qu'une source dans le pays et elle était en possession des ennemis.

On les entendait rire de loin et ils s'amusaient à se jeter de l'eau.

Saint Gangulphe dit à ses soldats : « Si vous voulez m'être fidèles à la prochaine grande bataille, vous aurez de l'eau à discrétion. »

Les soldats promirent.

Saint Gangulphe les quitta un peu après ; ils le virent revenir.

Il rapportait sur son dos la source contenue dans une hotte de pierres.

Ils burent suivant leur soif, et l'ennemi fut battu comme il ne l'avait jamais été.

Quand il revint au pays, saint Gangulphe planta la hotte contenant la source, à l'endroit où elle se trouve toujours.

On y peut puiser tant qu'on veut : l'eau reste toujours au même niveau.

Le brave saint était revenu au pays pour vivre tranquille, mais sa femme ne l'y laissait pas.

Lorsqu'ils étaient au lit, elle lui reprochait d'aller avec d'autres... Que sais-je ? des misères de femmes !

Mais le plus beau de l'histoire, c'est que c'est elle qui le trompait, et le bon saint Gangulphe le savait !

À la longue, il s'énerva.

Une fois qu'elle recommençait encore, saint Gangulphe lui dit : « Je fais serment que je vous ai toujours été, que je vous suis et vous serai toujours fidèle. Faites le même serinent ! »

La mauvaise commère leva les deux doigts (prêta serment).

Pensant, en l'effrayant, lui faire reconnaître qu'elle mentait, notre saint lui dit : « Nous irons à ma fontaine et nous y tremperons chacun un bras ; si l'un des deux a fait un faux serment, il aura le bras cuit jusqu'à l'épaule ! »

Ils allèrent à la fontaine et la femme, hardiment, plongea son bras dans l'eau. Mais elle le retira, du même coup, en criant : il était tout cuit, tout brûlé...

Pour se venger, elle fit tuer son homme par son galant : celui-ci lui brisa les jambes et l'acheva d'un coup à la tête.

Et voilà pourquoi on va prier saint Gangulphe à la fontaine pour les maladies des yeux (à cause des soldats qui pleuraient) et les maux de jambes (les jambes du saint brisées) ; et que les jeunes gens qui se promettent le mariage y vont tremper leurs mains.

La fontaine est toujours jugée miraculeuse dans le pays. Les amoureux

vont toujours, avec les amoureuses, plonger leurs mains dans l'eau de la hotte sacrée pour démontrer la pureté de leurs intentions, la loyauté de leurs serments... Ils sont tous et toutes bien vertueux, ou saint Gangulphe est, devenu bien indulgent ; on n'entend plus dire que son œuvre justicière s'accomplisse... Peut-être aussi, comme le disait mon vieux conteur, en estropierait-il trop...

Conséquence singulière : la foi en cette dernière propriété de l'eau bénie a amené la suppression des nombreux pèlerinages allemands qui se rendaient chaque année, au mois de mai, à Vielsalm. Voici comment les Allemands ont conservé, très vivace le culte de saint Gangulphe : les *tibes* (Allemandes) également. Celles-ci accouraient en très grand nombre à Vielsalm, le 15 mai, fêter le digne saint, et leur réputation de naïveté y attirait tous les amateurs de joyeuses fortunes des différents villages voisins.

Après les vêpres et un léger tour au bal, nos drilles, costés d'une *tibe* plus ou moins accorte, se rendaient à la fontaine, y formulaient les serments du jour, puisaient galamment l'eau à emporter en Allemagne, puis, bras-dessus bras-dessous, avec leur belle, à travers champs et bois (surtout bois), les reconduisaient vers la frontière.

Chaque année, des vertus allemandes succombaient ; on prétend même qu'elles succombaient de plus en plus. Tant et si bien, que les autorités ecclésiastiques firent bâtir, dans l'Eiffel, une chapelle au grand saint et que le pèlerinage annuel de Vielsalm fut purement et simplement supprimé.

Il n'en reste plus que d'égayants souvenirs...

Joseph HENS

(Texte extrait de la publication mensuelle « Wallonia », - XXI^e année - 1913, Imp. Vaillant-Carmanne, Liège.)

Magonette et Géna, les brigands ardennais

LA région du Hérou, de Cédrogne et du bois Saint-Jean, la vallée de l'Ourthe et celle de l'Aisne devaient être, dans le passé, un paradis, un refuge de grande valeur, pour les voleurs et les coupe-jarrets. Ceux-ci devaient se sentir bien à l'abri à travers tant de rochers, de gorges, de taillis inextricables et de fanges traîtresses.

Les habitants de cette contrée se souviennent d'ailleurs parfaitement de certains méfaits particulièrement redoutables dont leurs grands-parents ou leurs arrière-grands-parents ont jadis été témoins et qu'ils n'ont pas manqué d'apprendre, avec force détails minutieux, à leurs descendants ; ces meurtres, ces rapines demeurées tristement et lugubrement célèbres sont ceux commis, voici 150 ans, par Magonette et Géna, les brigands ardennais.

La tradition orale, les contes de vieilles gens se trouvent, à ce propos, confirmés par des archives poussiéreuses qui sommeillent à présent dans les greniers du Palais de Justice de Liège, tout comme, également, à La Haye, Namur, Houffalize et Arlon ; aussi, en usant de ces deux catégories de sources, documents authentiques et confidences ancestrales, est-il aisément possible de retracer avec exactitude l'histoire des deux criminels et de leur bande, qui furent la terreur naguère d'une vaste partie de notre province.

Au début de ce siècle encore, le rappel de leurs exploits était générateur de cauchemars. En même temps, Géna et Magonette devenaient des héros de légende et leur caractère prenait une étrange complexité, unissant vertu chevaleresque et malice infernale. Sans doute, on les avait craint ; sans doute, on baissait instinctivement la voix quand on racontait leurs aventures et, pourtant, on se défendait mal d'une certaine admiration ; le peuple

est parfois sympathique au voleur qui sait tenir tête aux gendarmes et réussit de beaux exploits ; or, nos gibiers de potence étaient passés maîtres dans ce genre de sport. Et puis, leur férocité ressemblait bien souvent au courage, leur activité funeste exigeait le mépris des fatigues et des traits de générosité, de fidélité à la parole donnée, de reconnaissance : voilà pourquoi ils apparaissent aujourd'hui nimbé d'une auréole qui n'est plus qu'à demi-macabre.

Mais je me laisse entraîner par des considérations extérieures et il est temps d'entamer la biographie, si l'on peut s'exprimer ainsi, que je me suis assignée.

Le brigandage pendant la Révolution

Les brigands pullulèrent pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e. En France, la Justice, tout entière centrée sur les prétendues trahisons des aristocrates de l'ancien régime, n'a guère le temps de s'occuper des malandrins, et ceux-ci, bien sûr, en profitent. Notre pays, une fois annexé à la République, souffrira bientôt de ce fléau : des associations de détrouseurs et de pillards sont, à l'époque du Directoire, signalés un peu partout et tout spécialement en Ardennes, dans cette contrée que le vieux chroniqueur Froissart disait pleine « de hauts bois, de diverses et estranges vallées, de roches et de montagnes ». Les réfractaires notamment, et pas mal de Luxembourgeois le devinrent, finissent, n'ayant d'autre moyen pour assurer leur subsistance, par être des malfaiteurs redoutables que les Dragons impériaux n'arrivent pas à décimer. Poncelet, avec des coquins de sa trempe, parcourait les villages des environs de La Roche et de Marche. Armés jusqu'aux dents, ils réclament vivres et espèces sonnantes qu'on s'empresse de leur fournir sans rechigner. Le département de l'Ourthe connaît la même histoire : une bande de rebelles, à laquelle des voleurs se sont joints, se tient dans la forêt de Harre et le « bois du Pays ». D'une audace extraordinaire, tous les coups leur sont bons : ils iront même jusqu'à tenter plusieurs enlèvements, par exemple celui du maire de Barvaux.

Les premiers exploits de Géna et Magonette

Telle est la situation qui existe au moment où Géna et Magonette parviennent à l'âge de 20 ans. Ils sont nés, le second à Mormont, le premier à Lignely près de Heyd, et ne tardent pas à s'engager, chacun de son côté, dans les bandes qui infestent la région. Ils s'y distinguent rapidement et, finalement arrêtés, sont écroués l'un et l'autre, au même moment, en la

maison d'arrêt de Namur : c'est là qu'ils firent connaissance et se lièrent d'amitié. Ils parvinrent sans trop de peine à s'évader et, dès lors, ne se quittèrent plus. Parmi les premiers forfaits qu'ils accomplirent ensemble, signalons le sac du presbytère des Tailles, près de la Baraque-Fraiture, l'incendie de la ferme Crépin à Bihain, l'envoi de lettres minatoires aux propriétaires importants de la vallée de l'Ourthe qui étaient gentiment invités, sous peine de représailles assez peu réjouissantes, à venir déposer, à telle heure du jour ou de la nuit, une somme rondelette dans le creux d'un arbre, derrière un tas de fagots ou sous une grosse pierre moussue...

Entre leurs différentes expéditions, Magonette et Géna vivaient dans les bois ou bien réintégraient leur village natal et les localités voisines, où parents bénévoles et complices intéressés leur assuraient gîte et retraite.

Le meurtre de Poncin

Toujours est-il que la situation des Luxembourgeois devenait intolérable ; il fallait absolument agir ! On signala aux autorités que Géna circulait dans les campagnes pour vendre le produit de ses larcins et qu'il logeait habituellement à Lignely. Un véritable siège fut organisé autour du hameau qui, juché sur sa colline, ne ressemblait pas mal à une place-forte. Un détachement de la gendarmerie de Marche se mit en route vers la vallée de l'Aisne, où il devait trouver aide auprès des paysans réquisitionnés par le bourgmestre de Heyd. Mais le larron, auquel personne n'aurait osé barrer la route, se tira de ce traquenard sans la moindre difficulté.

Peu de temps après, la maréchaussée d'Houffalize fut informée que Magonette se réfugiait au cabaret de la femme Daco, à Wibrin. Aussi deux gendarmes se mirent-ils en route pour effectuer une reconnaissance dans ces parages : mal leur en prit, car l'un d'entre eux, Joseph Poncin, fut retrouvé, par son collègue, le dos contre terre, la bouche sanglante, la tête presque séparée du cou, les yeux grands ouverts avec la fixité de la mort.

Vol à Fontenaille

Après cette aventure, Magonette ne chôma pas longtemps : il rejoignit Géna pour dresser le plan de leur prochaine expédition ; les victimes étaient déjà choisies : c'étaient François Pauly, fermier à Fontenaille, et sa sœur, célibataires d'un certain âge, assez riches pour se faire servir par des domestiques et qui passaient pour avoir plus d'un napoléon dans leurs bas de laine.

Les deux brigands se procurèrent de la poudre et se mirent en campagne ; sans plus tarder, Fontenaille se trouve le long de la grand-route à

une heure environ d'Houffalize ; les bandits se postèrent auprès de la ferme Pauly, de très bon matin, guettant le départ des domestiques pour la campagne. Quand ils furent certains que le vieux François était resté seul avec sa sœur, ils pénétrèrent hardiment dans la ferme et tirèrent les verrous derrière eux. Dans une salle basse, la ménagère vaquait aux apprêts du dîner. Après l'avoir à demi étranglée, ils se précipitèrent sur son frère qui fut bien obligé de se défaire de tout l'or qu'il possédait.

Quand les Pauly, que les malfaiteurs avaient eu soin de ligoter, parvinrent à donner l'alarme, Géna et Magonette étaient loin...

La chasse à l'homme et le procès des « garrotteurs »

Exaspéré par tant de violences, le gouverneur ordonna l'organisation de patrouilles de jour et de nuit dans les cantons de Neufchâteau, La Roche, Houffalize et Érezée. Les maires avaient le droit de réquisitionner la milice bourgeoise. En personne, Son Excellence se rendit à La Roche et à Houffalize pour voir les notables et recueillir toutes indications utiles ; ses subordonnés le tenaient au courant presque au jour le jour. Des brigades de la maréchaussée furent installées partout dans la région et des hommes affidés furent désignés pour filer les brigands d'aussi près que possible ; on fit même appel aux soldats du roi Guillaume. Et c'est ainsi que, par la force et par la ruse, Géna et Magonette purent finalement être arrêtés, dans la province de Liège, le 24 octobre 1819. La Cour d'Assises fut réunie et le verdict définitif rendu en date du 14 avril 1821. On peut en trouver le procès-verbal aux archives du Palais de Justice de Liège : « La Cour condamne Henry-Joseph Theys, dit Magonette, et Léon-Henry Géna à la peine de mort et, solidairement, aux frais liquidés à la somme de treize cent trente-six florins neuf cents. Ordonne que l'exécution se fera sur l'une des places publiques de la ville de Liège... »

La fin des deux brigands

Le recours en grâce ayant été rejeté, le fatal tombereau amena le 4 juin 1821, un peu après midi, Géna et Magonette au lieu de leur supplice, la charpente rouge de la guillotine ayant été dressée place de la Comédie. A midi et demi, les deux têtes étaient, sous la machine, dans le récipient doublé de plomb...

Les Ardennais pouvaient regagner en paix leur village. Ils ne regrettaient qu'une chose ; ils auraient voulu que pour l'exemple, l'échafaud fût dressé dans la plaine qui s'étend entre Wibrin et Les Tailles.

Les corps des deux suppliciés furent disséqués à l'amphithéâtre de l'Uni-

versité de Liège. Quant à leurs têtes, qui avaient conçu tant d'exploits mal-faisants, elles vinrent échouer parmi les curiosités scientifiques du musée anatomique du même institut.

Pour terminer cette histoire mouvementée et macabre, rapportons ces mots tant de fois prononcés « al sise », quand la bise chasse la neige au long des Fagnes et des chemins creux : « Géna et Magonette... ah ! mes enfants, ce que nous avons peur d'eux quand nous étions gamins. On nous disait qu'ils n'étaient pas morts et qu'ils punissaient les petits désobéissants. Ma grand-mère en savait des histoires sur leur compte... »

Jean-Marie LEBOUTTE

(Texte publié dans « L'Avenir du Luxembourg » le 8 septembre 1957.)

Les loups en nos forêts ardennaises avant 1850

AVEC les grands bois sont parties les légendes et à mesure que la hache a fait pénétrer la lumière dans les sombres massifs des forêts, les superstitions se sont envolées comme de farouches ramiers dont on a troublé la solitude. Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques maigres débris de cette imposante forêt ardennaise, dont le moyen âge avait fait le théâtre de ses belles et tragiques aventures. L'auroch, l'élan, l'ours ne paissent et ne rôdent plus dans les vallons ombrageux. Le loup est devenu rare et n'en trouve pas qui veut (ndlr : nous sommes en 1854). Et si un heureux chasseur voit un jour un cerf prendre la place du chevreuil de meute, c'est là à coup sûr un fait rare qui prouve que les forêts de la Moselle ont été troublées par quelque chasse extraordinaire qui a provoqué une émigration de ces nobles animaux. Seul le sanglier, ce rude et farouche misanthrope, promène encore sa mélancolique gravité dans les virées de genêts et les parties sombres et marécageuses des forêts. Le chevreuil, ce gracieux habitant des solitudes sylvestres, ne se trouve en grand nombre que là où il est protégé par des gardes vigilants contre la dent meurtrière des loups, des renards et des chats sauvages, ennemis redoutables des jeunes faons que leur faiblesse livre sans défense à ces pirates des bois toujours inassouvis.

Le loup, comme nous l'avons dit, tend à devenir de plus en plus rare dans les forêts de l'Ardenne. Les localités où il se montre aujourd'hui en bandes quelquefois respectables, sont celles du nord-est du Luxembourg, entre La Roche, Houffalize, Vielsalm et Stavelot. Les contrées boisées entre Clervaux, Wiltz et Vianden, les forêts qui bordent la Sûre depuis Dasbourg jusqu'à Echternach, sont visitées dans les hivers rigoureux par des congrès de loups qui franchissent la Moselle pour se répandre dans les Ardennes. Ces invasions de loups allemands se font ordinairement la

nuît et avec toutes les mesures de prudence qui sont le caractère distinctif de ces animaux. Cette défiance qui fait pour nous du loup le type de la vigilance, ne l'abandonne que lorsque la terre, couverte de neige et durcie par les gelées, ne lui permet plus, à défaut de gibier, de se rabattre sur le régime frugal des herbivores. Avant d'en venir à manger un porteur de contraintes, comme il arriva il y a quatre ans dans les environs de Sugny, près d'Herbeumont, avant de se décider à manger un étameur ambulant, il faut que le pauvre loup ait subi de bien cruelles privations et que les tortures de son estomac rempli de terre ou de racines d'arbre, lui aient ôté avec le sentiment de sa prudence ordinaire, le mépris de tout danger. C'est la faim qui chasse le loup du bois, c'est le vide de son garde-manger ordinaire qui le fait affronter en plein village les fusils, les hoyaux et les fourches. Autant le loup est timide et peu redoutable en été lorsqu'il peut déjeuner d'un lapereau et dîner d'un faon ou d'un lièvre, autant il est dangereux lorsque la faim a perverti et obscurci ses instincts. Le poids d'un loup dans la force de l'âge varie de trente-cinq à cinquante kilos. Sa force, décuplée par la fureur, est alors inouïe, et il emporte sur son épaule un mouton qu'un lion est obligé de traîner. À cette puissance prodigieuse des mâchoires, à cette redoutable armure d'une gueule pourvue de dents plus dures que l'acier, le loup joint une finesse et une acuité de sens inouïes. Son regard perce les voiles de l'ombre et la délicatesse de son odorat n'a pas d'égale. Quant à sa cauteleuse prudence, sa défiance intelligente des traquenards et des pièges, sa rouerie sans égale, aucun animal, si ce n'est le renard, n'a dans son sac des tours plus nombreux et plus adroits que le loup, et c'est peut-être le sentiment de cette égalité d'esprit de ruse qui fait que les loups qui se mangent fort bien, malgré ce qu'en dise le proverbe, vivent toujours en bonne intelligence avec les renards, lesquels sont pour le loup d'Ardenne, ce que l'hyène et le chacal sont vis-à-vis du lion d'Afrique.

La présence d'un loup dans un canton donne un redoublement de vigilance aux paysans. On clôt alors soigneusement les portes des écuries et des bergeries qui, d'ordinaire, ne ferment pas ou ferment fort mal. On rentre les chevaux, les ânes qu'on laissait la nuit dans les prés. Si dans un pâturage, un cheval, une vache et un âne sont réunis, le loup donnera toujours la préférence à l'âne qu'il attaque par devant, tandis qu'il assaille la vache par derrière. Le loup aime l'âne presque autant que le mouton, mais pour qu'il se décide à tenter la conquête d'un aussi plantureux morceau, il faut qu'il vienne de subir une rude diète. Sinon il préfère demander son

dîner à la chasse, et les marcassins, les faons, les lièvres, les lapins, les chevreuils et au besoin les grenouilles et les crapauds, lui semblent préférables à la conquête d'un âne qu'il faut toujours aller enlever à la portée du fusil de l'homme ; or, le loup professe un vif respect pour les chevrotines et ne s'expose aux coups de fusil que lorsque sa huche est en deuil et que le souvenir de son dernier repas a au moins trois jours de date.

Les roueries du loup dénotent non les immuables conseils de l'instinct, mais les vives lumières de l'intelligence. Le loup, pour dépister les chasseurs alors que la neige couvre la terre, gagne quelquefois son gîte à reculations. Si une bande de loups traverse un champ qui puisse garder leurs empreintes et dévoiler leur ombre, on ne trouvera qu'une trace, tant ceux qui sont derrière le chef de file sont habiles à placer leurs pattes dans les traces laissées par celui qui les précède. On ne trouve guère rôdant en plein jour dans les environs des villages, que de jeunes loups sans expérience ou qui ont fait fi des conseils paternels et des recommandations maternelles. C'est seulement lorsqu'il peut se dérober à la vue, à l'abri des blés, que le vieux loup se hasarde à faire quelques voyages de découverte à une ou deux lieues de son fort.

La configuration d'un sol montueux, de collines boisées, de hautes viées de genêts, de rivières et de torrents dont les capricieux méandres longeant le pied des montagnes et des collines coupent à chaque instant le terrain, ne permet pas de chasser le loup au chien courant dans les Ardennes. Avec l'amour de la ligne droite qui distingue le loup, au bout d'une demi-heure, chiens, chevaux et chasseur seraient bientôt distancés et le loup aurait entre eux et sa peau deux bois, autant de montagnes et de torrents.

La chasse du loup en Ardenne se fait modestement. Ou bien on tend au voleur une foule de pièges, de traquenards, dans lesquels on le trouve le lendemain plus honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris, ou bien on le tire à l'affût, après avoir étudié ses erres, ses allures, ses habitudes. On tue encore le loup au moyen d'un appât, lequel est ordinairement un quartier de charogne suspendu à sept ou huit pieds de haut dans le voisinage d'une hutte de branchages que l'on élève pour les besoins de la cause, comme on dit au palais. Mais toutes ces amorces tendues à sa faim doivent être accompagnées de soins minutieux, tant est grande chez le loup la puissance et la finesse de l'odorat qui lui révèle la présence d'un cadavre à plus d'une lieue de distance. Dans les traques, le loup fuit le nez au vent, quel que soit le bruit qui lui vienne de ce côté. Il compte sur son odorat plus

délicat et plus énergique que sa vue, pour lui révéler le danger lorsqu'il en sera temps. Cerné par les traqueurs, le loup est admirable à voir dans un de ces moments d'arrêt où son oreille dressée perçoit les moindres bruits et entend la marche d'un insecte sur une feuille, tandis que son nez interroge les émanations que lui apporte la brise.

La patte levée comme un chien, le haut du corps porté en avant, le cou tendu, les oreilles droites, le regard brillant d'intelligence, le loup est dans ces circonstances un noble et bel animal qui n'est ni lâche, ni féroce comme l'a prétendu M. de Buffon, ce grand calomniateur des animaux, qu'il n'avait étudiés que dans la servitude et non dans les conditions de leur existence normale au milieu des vertes solitudes des forêts, sur les pelouses fleuries des bruyères et dans les ombreuses retraites des halliers et des fourrés. Le loup n'est ni lâche, ni féroce, mais il ne se croit pas obligé de se pelauder pour l'amour de l'art. Dans ses courses nocturnes, il évitera tout conflit qui lui semblera inutile. Le loup n'a rien de chevaleresque dans le caractère ; c'est un esprit froid et pratique, qui préfère un morceau de mouton à la gloire et un chevreau à l'honneur d'être mis à l'ordre du jour de la forêt.

Qu'on n'aille pas, cependant, s'imaginer d'après ces paroles, que le loup manque de courage et de caractère. Il a, selon les circonstances, l'audace du lion et la ténacité du sanglier, et plus d'un chien enlevé à vingt pas de la meute et étranglé net pourrait en témoigner. Il se hasarde dans les villages lorsque la plaine et les bois ne lui offrent plus de ressources, et alors malheur aux écuries mal fermées, aux bergeries mal closes ! Il pratique dans ce cas le vol avec effraction, avec une adresse qui lui vaudra l'estime des voleurs *monseigneur* et des clercs de la pince. Son pas muet est allongé, ses allures prudentes, son regard fouillant l'ombre rappellent le guerrier sioux des prairies américaines, s'apprêtant à bondir pour scalper un ennemi avant que celui-ci n'ait eu le temps de se mettre en défense.

La nuit et la neige donnent de l'audace aux loups, et plus d'une fois un voyageur a eu pour compagnons de route un ou deux loups qui le suivaient à trente pas, attendant, sans doute, quelque circonstance fortuite ou quelque chute pour le dévorer. Le salut du voyageur dépend en ce cas de son sang-froid et de la fermeté de sa contenance, et quelques pierres vigoureusement lancées mettent très souvent les bandits en fuite. On nous a raconté à Jeandron, village situé à deux lieues du domaine royal d'Ardenne, une histoire de loups lesquels firent à un voyageur un pas de conduite dont celui-ci se montra plus ému que flatté ; la chose eut lieu

dans les circonstances suivantes :

La route qui sépare Jeandron d'Ardenne traverse un pays très pittoresque coupé de forêts, de bruyères, de profonds vallons boisés. La Lesse coule à droite au pied de montagnes rapides et presque à pic qui encaissent la rivière qu'on voit écumer et bondir au pied de ces immenses murailles de roc. À gauche, au pied du charmant châtelet appartenant à M. le comte de Liedekerke, s'ouvre un vallon dont les flancs boisés sont habités par des légions de renards et qui, pendant l'hiver, devient le quartier général des loups.

Sur cette route charmante où le regard est caressé par les lignes pittoresques et agrestes du paysage, cheminait, il y a quelques années, un voyageur qui se rendait au domaine d'Ardenne. La brume couvrait le fond des vallons d'un voile grisâtre et pendait en lambeaux dans les branches presque dépouillées des chênes. Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Le voyageur se réchauffa à Jeandron, puis se remit en route et hâta le pas pour ne pas être surpris par la nuit qui, en cette saison, était close à cinq heures.

Le désir d'arriver au logis et puis je ne sais quelle secrète préoccupation des loups, hâtait le pas du voyageur. Il avait traversé le bois de Jeandron et laissé sur la gauche le joli châtelet gothique de Custine, dont les élégantes tourelles blanches se détachent si gracieusement l'été sur le rideau vert de la forêt ; il ne lui restait plus pour arriver à Ardenne que de descendre la montagne, au pied de laquelle coule la Lesse qu'on traverse sur un pont rustique, de traverser la prairie et de gravir la montagne d'Ardenne à travers l'âpre sentier serpentant au milieu des bois qui couvre la montagne ; cela fait, il était chez lui et à quelques pas du château.

En traversant la prairie, située entre la montagne qu'il venait de descendre et celle qui lui restait à gravir, le voyageur crut distinguer deux ombres noires venant des bords de la rivière et qui se dirigeaient vers lui. Les deux ombres arrivèrent au train d'un joli petit galop de chasse jusqu'à trente pas du voyageur où elles semblèrent régler leur allure sur la sienne.

De pareils compagnons de route rassuraient fort peu le pauvre piéton. Il sentait vaguement que ces bandits à quatre pattes donneraient la préférence à sa vie et dédaigneraient sa bourse, même offerte de bonne grâce. Leurs regards flamboyants, leur taille dépassant celle d'un grand mâtin, tout cela était peu récréatif. Le voyageur pressait-il le pas, ses deux compagnons allongeaient le leur. Courir et s'exposer, par la nuit qui s'avancait rapidement, à trébucher et tomber, c'était devenir un souper certain pour

ces pirates des bois. Enfin, le voyageur se rappela qu'il avait une épée dans sa canne ; il la tira bravement et traversa la prairie, toujours suivi par les loups qui semblaient avoir comploté entre eux quelque mauvais tour de leur métier.

La montagne d'Ardenne, que le voyageur devait gravir, est couverte d'un épais taillis dans lequel pouvait se tenir caché quelque collaborateur anonyme. Le sentier était étroit et sombre, obstrué de racines à fleur de terre, de morceaux de roc où le pied se heurte à chaque instant. Au moment de s'aventurer dans ce sentier, le voyageur hésita, les loups semblaient se rapprocher, il fallait prendre un parti. À droite du sentier s'élevait une petite chapelle, fermée d'une porte à claire-voie dans sa partie supérieure. Cette chapelle, qui pouvait avoir quatre pieds de profondeur, était dédiée à la Vierge et contenait quelques flambeaux en étain, une image de la Vierge en plâtre, des couronnes fanées et quelques ex-voto que la piété reconnaissante des habitants avait suspendus aux parois de l'humide chapelle.

Le voyageur prit son élan et se précipita de toute sa force contre la porte de la chapelle qui céda sous le choc. La serrure détachée roula par terre et le voyageur avait eu à peine le temps de fermer la porte derrière lui, que déjà les loups montraient leurs museaux pointus et intelligents, étoilés de regards de feu, aux barreaux de la claire-voie.

La situation était intéressante, mais terriblement tendue ; le prisonnier devait maintenir d'une main et d'un genou la porte, tandis que la main restée libre lardait les loups de grands coups d'épée. Aux premières atteintes de l'acier, ils bondirent en arrière en poussant des hurlements horribles et le voyageur profita de cette retraite pour raccommo-der de son mieux la serrure de la porte qu'il assura au moyen des flambeaux d'étain qu'il tordit en forme de coins, destinés à empêcher la porte de s'ouvrir en dedans. La nuit était tout à fait venue et le prisonnier ne voyait plus devant lui que les sombres masses de la montagne, au pied de laquelle la Lesse écumait avec un bruit monotone.

Sur le premier plan de son horizon, à vingt pas de la chapelle, les deux loups, assis sur leur derrière, se léchaient la patte qu'ils passaient en gémissant sur leurs museaux blessés. Un peu rassuré par l'obstacle qui le séparait des loups, le voyageur se prit à réfléchir à sa position ; il avait à espérer le passage de quelque voyageur, mais cet espoir était faible ; la saison était trop rigoureuse et l'heure trop avancée pour qu'un voyageur se hasardât par cette route solitaire et peu fréquentée en plein jour. Il fallait

donc se résigner à passer la nuit dans la chapelle, se condamner à une immobilité presque complète ou prendre le parti de battre la semelle jusqu'au lendemain. La faction était rude, on le voit, et la sentinelle ne pouvait s'endormir de peur de se réveiller dans l'estomac des loups que les coups d'épée avaient mis de fort mauvaise humeur. Espérer être entendu en criant était une maigre chance ; le vent de la nuit levait et mariait ses rugissements sourds au bruit des eaux de la Lesse. Toutefois, le prisonnier ne voulut pas négliger ce moyen et, réunissant ses deux mains en conque devant les barreaux, il poussa un cri d'appel qui fit tressaillir les loups, lesquels y répondirent par un hurlement plaintif et prolongé qui n'était pas fait pour rassurer ceux qui auraient pu être tentés d'aller porter secours au prisonnier.

Une heure passa ainsi. Le voyageur interrogeait du regard et de l'ouïe toutes les formes et tous les bruits de l'ombre, mais les sanglots du vent et les craquements des branches mortes brisées par la tempête étaient les seules voix de cette solitude. Enfin la lune se leva ; les loups s'avancèrent vers la chapelle d'abord d'un pas cauteux, puis s'animant mutuellement ils se mirent à gratter la porte avec rage. Le prisonnier darda de nouveau entre les barreaux de sa prison quelques coups d'épée qui éloignèrent les loups, mais cette fois seulement à la distance où pouvait atteindre l'épée. Assis sur leur coccyx, ils tournaient de temps en temps la gueule vers la lune et poussaient des hurlements lamentables et profonds qui faisaient tressaillir le prisonnier. Vers minuit, deux autres loups arrivèrent. Ceux-ci, qui n'avaient pas expérimenté les dangers de l'épée, bondirent avec fureur vers la chapelle où leur odorat et la présence de leurs camarades leur avait révélé une proie, mais arrêtés par la pointe meurtrière de l'acier, ils revinrent en hurlant vers leurs compagnons auxquels ils semblaient reprocher de ne pas leur avoir donné connaissance du péril. Après s'être concertés pendant quelques minutes, deux loups attaquèrent la chapelle par derrière et se mirent à déblayer la terre avec fureur, comme s'ils avaient eu la pensée de la faire tomber en déchaussant les fondements. Heureusement pour le voyageur, la chapelle était construite solidement et reposait sur le roc vif sur lequel les griffes des loups ne tardèrent pas à s'émousser. Décus de ce côté, ils vinrent s'asseoir tous les quatre devant la grille et recommencèrent un nocturne à quatre voix, qu'ils interrompaient de temps en temps pour se pelauder à qui mieux mieux. Alors les cris de douleur interrompaient les hurlements, et les regards s'allumaient d'un feu plus intense. Trois ou quatre fois, les loups tentèrent des charges désespérées vers la porte de la chapelle, mais chaque fois l'épée du voyageur les arrêta. Enfin l'aube blan-

chit à l'horizon, l'inquiétude s'empara des loups et ils firent leur retraite, non sans jeter de temps en temps vers le prisonnier des regards de regret et de convoitise qui témoignaient toute la satisfaction qu'ils auraient eue à souper avec lui. Quant à l'objet de leurs regrets, il sortit de sa prison vers sept heures du matin, brisé de froid, d'insomnie et de fatigue ; il avait fait une faction de douze heures, face à face avec l'ennemi, et il put à peine, accompagné d'un paysan, gravir la côte d'Ardenne et arriver au village où son aventure se raconte encore aujourd'hui dans les veillées d'hiver.

Victor JOLY

(Extrait du livre « Les Ardennes », Bruxelles, A. Dailliet, éd., imp. J. Van Buggenboudt, 1854-57, tome 2, chapitre II : La forêt des Ardennes.)

«Le Lion», brigand sans scrupules qui sévit jadis en Nord-Luxembourg

Ce récit historique (un peu romancé) est l'œuvre de M. H. de CHINVA, ancien correspondant de presse et romancier. Il a été édité en 5 épisodes dans le journal local « Les Annonces de l'Ourtbe » entre le 6 mars et le 3 avril 1964. Le texte original a été élagué et très légèrement adapté. L'histoire se passe en 1870 lors de la bataille de Sedan opposant les Français aux Allemands. Dans nos contrées, un mal-facteur surnommé « le Lion » commet ses principaux et horribles méfaits.

1 870 pour les Français fut une année terrible ; pour les Belges, confiants dans leur neutralité garantie, ce fut l'occasion de mettre en pratique leur sens de l'hospitalité, s'efforçant de venir en aide aux malheureux des deux camps.

C'est en Ardenne que les événements eurent le plus de retentissement. Les voyageurs y rencontraient souvent des paysans, l'oreille collée au sol, écoutant le bruit du canon et disant à chacun : « On se bat à Strasbourg ». Hélas, les détonations dont ils entendaient la répercussion partaient d'un endroit bien plus proche ; elles annonçaient la bataille de Sedan.

C'est dans cette ambiance si particulière que deux fils à papa, Henri K... de Bruxelles et Georges S... de Liège, firent connaissance et se lièrent d'amitié.

En tant que fils de magistrat, ils s'intéressaient vivement à une affaire d'un autre genre, dont on parlait peu, étouffée qu'elle était par la guerre. Elle venait de débiter par l'annonce d'un assassinat sensationnel : « Le crime de la maison fleurie ».

À une bonne centaine de mètres de l'entrée du petit village de O... (1) qui, à l'époque, comportait encore une majorité de chaumières, était une maison moderne assez coquette dont la façade était cachée sous les glycines. Là vivaient trois personnages assez bizarres : deux frères jumeaux d'environ 70 ans et leur gouvernante à peu près du même âge.

Or donc, fin août, un lundi matin, la femme d'ouvrage voyant la porte ouverte et n'entendant aucun bruit à l'intérieur, courut chercher des voisins qui découvrirent dans la chambre à coucher les cadavres déjà refroidis du trio. Ils ne remarquèrent aucune trace de sang, ni sur les corps, ni autour. Les pandores à cheval furent bientôt sur les lieux ; la même constatation les laissa perplexes quant à la façon dont l'assassinat avait été commis et ils cherchèrent en vain l'instrument du crime.

Le parquet lui-même fut tout aussi embarrassé ; à défaut de médecin, il avait fait appel à un officier de santé, ancien de la légion, qui exerçait précisément dans le village. Celui-ci conclut à une mort déterminée par un coup violent porté à la nuque, mais se perdit en conjectures sur l'outil employé. On imagina qu'il pouvait s'agir d'un gourdin clouté, employé autrefois par les bandits de grands chemins qui, depuis longtemps, terrorisaient la contrée par intermittence.

Dès la nouvelle répandue, à deux lieues à la ronde, les maisons furent à nouveau barricadées chaque nuit ; devant la porte d'entrée on glissait la lourde table de cuisine sur laquelle était accumulée toute la vaisselle du ménage, ce qui formait un remarquable signal d'alarme. Malheureusement, les malfaiteurs employaient plus souvent la ruse que la force pour pénétrer dans les intérieurs.

Cependant, celui que les paysans avaient baptisé « le Lion » continuait à commettre ses méfaits sans que l'on puisse avoir la moindre indication précise sur son identité.

La spécialité du « Lion » était de pénétrer dans les fermettes isolées où l'on servait de la bière officiellement et du *pèkèt* clandestinement aux passants. La vente de la bière était permise sans payer de patente, ce qui incitait beaucoup de petits cultivateurs à tenir accessoirement un débit de boisson. « Le Lion » profitait de cette particularité pour commettre impunément ses crimes ; il se présentait toujours au moment où les hommes étaient à leur travail. Quelques-uns d'entre eux, en rentrant le soir, avaient trouvé leur femme morte au pied de l'escalier de la cave ; à côté du corps gisaient les débris d'un pot de bière. Chaque fois, la victime portait la marque d'un coup frappé à la nuque. Peu de désordre dans la maison ; seul l'argent traînant dans les tiroirs à portée de la main avait été enlevé.

L'enquête piétinait.

Les deux avocats suivaient avec passion les exploits du « Lion », aussi décidèrent-ils de procéder à une enquête personnelle ; c'est pourquoi ils louèrent des chevaux et se dirigèrent vers le nord de la province. Leurs

canassons n'avaient rien du pur sang, aussi leur fallut-il beaucoup de patience et plusieurs étapes pour atteindre la région désirée. Les auberges fréquentées pendant le voyage ne ressemblaient en rien à l'hôtel confortable qu'ils venaient de quitter.

Les premiers renseignements recueillis étaient si fantaisistes et farcis de sorcellerie que les deux détectives durent renoncer à en tenir compte ; ils se résignèrent à aller de cabaret en cabaret dans l'espoir de trouver une trace sérieuse de l'homme mystérieux.

Après cinq jours de pérégrinations, le hasard les conduisit dans une petite ferme située au carrefour d'un minuscule hameau dont le nom ne figurait sur aucune carte du pays. Leur entrée dans la cuisine fit sensation ; une petite femme extrêmement méfiante les reçut avec cinq gosses craintifs accrochés à ses jupes et une jeune servante idiote absolument terrorisée, cachée derrière elle. Les prenant pour des gabelous, la bonne femme refusa de leur servir autre chose que du café au chaud sur le poêle. Elle les fit pénétrer dans une pièce garnie d'un modeste comptoir et de trois petites tables avec leurs chaises réservées aux consommateurs. Les deux messieurs étaient à peine assis qu'entra un curieux bonhomme au nez du genre tomate, un toupet planté au sommet du crâne, une véritable bille de clown. Sans s'inquiéter des personnes présentes, le phénomène s'accouda au comptoir.

Habituée de longue date à cette façon de faire, la cabaretière disparut un instant derrière son zinc et réapparut tenant d'une main un litre au goulot armé d'un petit tuyau recourbé, de l'autre un verre appelé « plat cul », le remplit et soudain se tourna toute rougissante du côté des deux amis, souriant de sa confusion. Le drôle de corps avala d'une gorgée le contenu de son verre puis, prenant l'attitude de la prière, prononça d'une voix enfantine : « Petit Jésus, permettez qu'Antoine prenne encore un petit verre ? » et répondit lui-même d'une voix de stentor : « Oui, mon fils ! ».

Les deux citadins mis en joie par cette scène, en profitèrent pour tenter de rompre la glace en offrant une tournée ; Georges commanda avec autorité : « Remplissez les verres ». Aussitôt la cabaretière obtempéra à cet ordre familial et engagea la conversation en cherchant à excuser son singulier client. Sans que l'on sache par quel moyen, il pouvait être mis au courant de tout ce qui se passait dans l'intimité des familles et surtout des petits scandales de village.

Les deux enquêteurs bénévoles n'eurent plus grand mal à faire dévier la conversation sur le sujet du jour. Henri K., le Bruxellois, posa la pre-

mière question.

— Dites-moi, madame ! Que dit-on des exploits du « Lion » dans votre pays ? A-t-on quelque indice qui pourrait le faire mettre hors d'état de nuire ?

— Mon bon monsieur, tout le monde chez nous craint le criminel mais personne ne sait qui il est ni d'où il vient. Cependant, je vais bien vous étonner ; moi qui vous parle, je crois bien l'avoir vu. Il y a environ trois semaines, il est venu ici même me demander un verre de bière.

— Comment, mais c'est formidable ce que vous nous dites là, reprit Henri. Racontez-nous donc exactement cette visite ; n'en oubliez aucune circonstance.

— Je m'en doutais, dit la bonne femme, vous êtes de la police.

— Pas exactement, répondit Georges S., le Liégeois, mais de toute façon vous pouvez avoir entière confiance en nous.

Marie, qui ne se doutait pas des ennuis qu'allait lui susciter sa déclaration, expliqua qu'un vendredi, vers 9 h du matin, entra au café un étranger, véritable géant chevelu et barbu comme on l'est rarement, le poil d'un noir de geai, vêtu fort proprement, à la manière paysanne, c'est-à-dire d'une haute casquette de toile, portant un sarrau bleu, soigneusement plissé et chaussé de gros souliers ferrés, un bâton à la main.

— Cet homme avait un aspect assez effrayant ; il commanda un verre de bière d'une voix rauque rendue circonspecte par les racontars de mes clients habituels et sachant ainsi que c'est toujours dans la cave que l'on retrouve les victimes, je répondis que je manquais de bière et appelai la servante et les enfants près de moi. Voyant cela, l'homme poussa un grognement sourd et s'éloigna sans insister. Depuis lors, j'ai toujours été convaincue que c'était bien « le Lion ».

Antoine, en s'entendant décrire l'individu, se tortillait sur sa chaise et s'écria tout à coup :

— Mais Marie, comment pouvez-vous dire que vous avez vu un bandit ? C'est Henri le poilu qui est venu chez vous ; un bien brave type qui paie toujours généreusement la goutte lorsque j'ai la chance de me trouver avec lui. Je reconnais que son apparence est susceptible de faire un peu peur aux femmes, pourtant on n'a jamais entendu dire qu'il ait abusé de sa force, même dans les bagarres des jours de fête. Pourtant, continua Antoine, quelque chose m'intrigue, c'est que vous l'ayez rencontré un vendredi, car il travaille à Liège toute la semaine et ne revient chez sa

belle-sœur que le samedi soir comme tous ses camarades. (Il faut savoir que dans ces villages où la terre ingrate nourrit mal ses enfants, un bon tiers des hommes valides vont dans le bassin industriel liégeois chercher de quoi subsister aux besoins de leur famille.) Or, depuis plus d'un mois, avec mon camarade Auguste, nous les avons chaque fois conduits à la gare de Barvaux et été les rechercher le samedi, car c'est l'occasion de boire quelques verres à l'œil.

— Donc, dit Georges, Henri le poilu devait être à Liège dans la journée du vendredi 5 octobre et ce ne peut être lui qui a demandé de la bière à Marie ce jour-là.

Les deux avocats s'empressèrent de calmer la vindicative petite femme et demandèrent la permission de jeter un coup d'œil sur la cave où il faut descendre chaque fois que l'on désire un pot de cette bière appelée « Saison » car elle ne reste fraîche et pétillante que fort peu de temps.

L'ouverture de la porte de la cave laissa monter du fond une forte odeur de lait fermenté ; on entrapercevait sur de longues planches les rangées de « crameûs » sur lesquels surnage une épaisse crème. Georges pria la fermière de descendre les escaliers raides et humides. Au moment où il vit la tête de la femme à la hauteur de ses pieds, il comprit qu'il était possible de tuer une personne dans cette position sans avoir d'armes à la main. La mode ardennaise voulait que l'on ramène les cheveux en un chignon perché sur le sommet du crâne et de les cacher sous un bonnet de dentelles noires à brides, laissant la nuque découverte. Apercevant cette nuque un instant à la portée de son pied, Georges pensa qu'un coup de talon bien placé suffirait à projeter la femme au fond de la cave sans qu'elle se rende compte de ce qui lui arrive.

La police n'avait pu jusque là deviner quel instrument pouvait laisser une trace en demi-lune. Georges eut aussitôt l'idée que seul un talon ferré pouvait s'y adapter.

Après les adieux réservés à la cabaretière mais enthousiastes d'Antoine que de nombreux petits verres avaient mis dans son état habituel, les deux amis reprirent leur route et chemin faisant, Georges fit part à Henri des idées qui lui étaient venues pendant la descente à la cave. Après y avoir longuement réfléchi, ils conclurent qu'ils avaient sans doute fait un grand pas dans leur enquête. Ils admirent aussi que si le poilu se cachait quelque part, ce n'était sûrement pas aux alentours de ce hameau où il était trop connu.

Les jours suivant, la chance semblait les avoir abandonnés car absolu-

ment rien ne vint s'ajouter à ce qu'ils avaient découvert. Leur promenade les avait ramenés sur les bords de l'Ourthe d'où l'on aperçoit les rochers à pic qui la surplombent entre Barvaux et Bomal. Ils en profitèrent pour aller jusqu'aux ruines de Logne qui, alors propriété privée, ne pouvaient être facilement visitées. D'ailleurs, les touristes étaient extrêmement rares et personne n'avait l'envie de fréquenter ce site agreste mais plutôt dangereux.

Nos voyageurs étaient de ceux qui cherchent la difficulté, aussi voulurent-ils visiter les lieux malgré l'heure tardive et les obstacles à surmonter. Ayant laissé leurs chevaux dans la ferme, ils partirent à pied, oubliant de prendre leurs précautions pour la nuit.

Du fond de Logne apparaissait pour l'observateur une petite construction présentant un aspect unique dans le pays, collée à la montagne dans une position surprenante. Elle débordait le rocher d'à peine un mètre ou deux et était percée de deux fenêtres paraissant de loin trop exiguës pour une habitation. Ce n'est qu'après avoir grimpé la côte par un sentier pénible que nos amis eurent la clé du mystère.

Dès la porte poussée, ils se trouvèrent dans une pièce assez spacieuse ; c'était tout simplement une grotte dont le fond avait été bouché et dont l'entrée avait été garnie d'une sorte de façade. Personne dans cette habitation de troglodytes. Cependant, certains indices donnaient l'impression qu'elle n'était pas tout à fait abandonnée.

Après la grotte, les ruines et les alentours furent visités en faisant de nombreuses poses. Aussi commençait-il à faire sombre quand ces messieurs pensèrent rejoindre un endroit habité.

La nuit était totale quand ils arrivèrent au hameau de Vieuxville vers 9 h ; seule la fenêtre d'une ferme restait éclairée, aussi furent-ils très heureux de trouver un homme dans la cuisine qui les autorisa à y coucher non sans les avoir priés de déposer leurs allumettes, tout comme s'il avait affaire à des vagabonds.

Le lendemain, ils se levèrent passablement défraîchis et eurent quelque mal à reprendre leur souplesse, car ils étaient peu entraînés à coucher sur la dure. Heureusement, le bol de café et la fricassée offerts par la fermière les remit d'aplomb.

Nos hommes avaient hâte de retrouver leurs chevaux, aussi se mirent-ils en route aussitôt, non sans avoir posé quelques questions, mais ils n'inspiraient pas confiance. Seul un garçon de 14 ans leur affirma avoir déjà

vu un homme dont le signalement correspondait à celui qui lui était donné, et ajouta :

— Lorsqu'il traverse le village, tous les habitants le saluent d'un « bonjour mon parent » car on le craint malgré son comportement toujours correct ; quant à lui, il ne parle jamais à personne et répond aux saluts par un grognement.

C'était bien la première fois que quelqu'un reconnaissait avoir vu cet homme. De là à imaginer que Logne était le lieu de prédilection du poilu, il n'y avait qu'un pas. Cependant, le théâtre de ses exploits était situé à 10/15 km ; de plus, admettre que ce fût là le repaire du bandit ne concordait nullement avec les déclarations d'Antoine.

Chose curieuse, depuis leur arrivée dans la vallée de l'Ourthe, « le Lion » ne s'était plus fait remarquer par le moindre méfait et pourtant, on lui avait jusque là fait endossé même ceux commis de toute évidence par d'autres criminels dans des villages extrêmement éloignés les uns des autres.

Ayant enfin récupéré leurs montures et leurs bagages, après une marche de près de deux heures, les apprentis détectives se mirent en quête d'un hôtel et durent aller jusqu'à Hamoir pour trouver un gîte un peu confortable. Dès qu'ils eurent repris leur état normal et réfléchi à leur dernière aventure, les jeunes gens décidèrent de continuer leurs recherches aux alentours du château de Logne, ayant appris incidemment que la grotte en question avait déjà en 1807 servi de cachette à une folle criminelle qui tint pendant un an la gendarmerie en échec. Ce ne fut que bien plus tard qu'elle avait servi d'habitation à une famille nombreuse qui l'avait quittée depuis deux ans. Rien n'interdisait de croire qu'un membre de celle-ci ne s'y rendît encore de temps en temps, ce que confirmeraient les traces relevées par les visiteurs.

En dépit de ces renseignements plutôt décevants, Henri insista pour rester sur place et approfondir leurs investigations autour des ruines. Disons tout de suite que cette persévérance fut récompensée.

Un lundi, vers 4 h de l'après-midi, alors que les policiers amateurs se rafraîchissaient à la terrasse de leur hôtel, un grand diable de type, répondant exactement à la description que Marie la cabaretière avait faite de celui qu'elle supposait être « le Lion ».

Celui-ci marchait d'un pas allongé et ferme, écrasant le caillou de ses godillots ferrés ; l'air absorbé du voyageur pressé d'arriver à son but. Soudain, ils le virent obliquer et disparaître dans la direction de Bomal. Cela

leur suggéra l'idée que l'homme se rendait précisément là où ils espéraient le repérer.

Sans discuter plus longtemps, Henri et Georges se mirent en chasse dans la même direction, mais au ralenti, de crainte d'effaroucher leur gibier. En vue des ruines, le soir tombait déjà et une pluie fine assombrissait le paysage, d'ailleurs totalement désert. Ne sachant comment s'y prendre, Henri se dirigea vers la grotte et Georges vers les ruines, se dissimulant le mieux possible dans les broussailles où il se perdit dans un amas de pierres et de pans de murs écroulés.

Pendant ce temps, Henri entra sans difficulté dans la grotte, fouillant dans tous les coins, y usant sa boîte d'allumettes. Cependant, il eut le loisir de remarquer que le sol de terre battue était constellé de traces fraîches de gros clous. Pas de doute, ce lieu était fréquenté.

Considérant cette indication comme assez importante pour la communiquer à son ami, il sortit, mais, à peine avait-il mis le pied sur l'étroit sentier surplombant la vallée, qu'il ressentit une violente douleur à la base du crâne et, perdant connaissance, dégringola le flan de la montagne, mais il fut arrêté 10 m plus bas par les épais buissons accrochés à la côte.

C'est là que Georges le retrouva après une nuit de vaines recherches. Ce ne fut qu'à 8 h du matin qu'il put transporter son camarade. Il avait dû chercher de l'aide car, seul, il n'avait pas été capable de le tirer de sa fâcheuse position. Les villageois alertés leur prodiguèrent tous les soins possibles tout en maugréant.

Plusieurs jours passèrent avant que Henri puisse donner des explications sur son accident, car jusque là, il délirait. Le médecin n'avait cependant pas jugé nécessaire de le faire transporter à l'hôpital ; il souffrait seulement d'une forte commotion cérébrale, laissant le crâne intact. Sa première déclaration fut qu'il se souvenait vaguement avoir été frappé par derrière par quelqu'un s'étant approché silencieusement ; il avait aussitôt perdu connaissance et ne se souvenait même pas avoir été secouru.

La gendarmerie fit une enquête mais conclut à un accident dû à l'imprudence car elle n'avait rien trouvé sur place, pas même un outil qui aurait pu servir à un mauvais coup.

Ce n'est que complètement rétabli et après un séjour reconfortant dans sa famille que Henri pensa à reprendre contact avec son ami qui répondit immédiatement à son appel. Très heureux de se retrouver, les deux copains examinèrent soigneusement tous les détails de leur aventure, surtout ceux

que chacun attribuait à leur imprudence. Le docteur avait bien constaté la forte contusion que Henri portait à la nuque, mais elle pouvait aussi bien provenir d'un choc que d'un coup bien appliqué.

N'ayant rien pu obtenir des autorités locales qu'une enquête superficielle, sur les conseils de M. S. père, ils décidèrent de se rendre à Marche et d'y voir le Procureur du Roi qui, espéraient-ils, afficherait plus d'importance à leur déposition. En cela ils ne se trompaient pas ; ils furent reçus en amis par le Procureur et sa famille et se découvrirent bientôt des relations communes.

Dans cette atmosphère cordiale, le magistrat porta la plus grande attention à leur récit et ne tarda pas à mettre en branle l'appareil judiciaire avec des directives précises basées sur le rapport des enquêteurs bénévoles.

Comme nous le prévoyions au début, c'est alors que les vicissitudes s'abattirent sur la pauvre Marie, unique témoin valable dans cette affaire. Elle seule dut subir tous les interrogatoires de la gendarmerie et du parquet.

Munie d'ordres précis, la gendarmerie n'eut aucune peine à arrêter Henri le poilu un samedi soir chez sa soi-disant belle-sœur. Il se laissa emmener sans résistance, non sans protester de son innocence, affirmant qu'il passait toute la semaine à Liège où il travaillait chez un céramiste de la rue Mandeville. Ce patron reconnut l'avoir engagé depuis plus d'un an, mais déclara que sur cet espace de temps, cet étrange ouvrier n'avait à son actif pas plus de deux mois de travail effectif.

La justice ne parvint cependant jamais à découvrir la véritable identité du « Lion » qui n'avait aucun lien de parenté avec les personnes qui l'hébergeaient, profitant de ses largesses.

N'en pouvant plus rien tirer, il fut transféré à la prison d'Arlon en attendant de passer en Cour d'assises ; ce qui arriva environ 6 mois plus tard.

Marie, qui n'avait jamais quitté son hameau, fut contrainte à son grand désespoir de faire un voyage interminable en compagnie d'Antoine jubilant ; deux jours de voiture furent nécessaires pour atteindre la ville après de multiples arrêts.

Devant la Cour, « le Lion » continua son système de dénégation. La lecture de l'acte d'accusation qui le chargeait d'au moins 15 méfaits majeurs, dont un fit frémir le public, le laissa complètement indifférent.

Après un long rapport du commandant de gendarmerie, les experts, entièrement d'accord sur les conclusions de leurs rapports, déclarèrent par l'organe de leur doyen : que tous les cadavres examinés par eux-mêmes portaient à la nuque la trace d'un violent coup de talon ferré correspondant parfaitement à celui de la chaussure de l'accusé, ce qui avait provoqué la mort par rupture de la colonne vertébrale. Seul Henri K. en avait réchappé, parce que l'assassin s'étant déchaussé avait frappé en tenant sa chaussure à la main : le poids du corps avait manqué à la force du coup.

À la barre des témoins, Henri et Georges confirmèrent simplement leurs précédentes dépositions. Marie, fortement intimidée, dut comme elle disait aux grandes occasions « prendre son courage à deux mains » pour répondre au président et surtout aux questions insidieuses de l'avocat commis d'office de la défense.

Quant à Antoine, appuyé à la barre comme au comptoir du cabaret, il se lança dans un récit fantaisiste duquel il ressortait que lui revenait tout le mérite de la capture de son compagnon de beuverie.

Le ministère public posa alors, sans grand espoir de réponse, quelques questions à l'accusé toujours aussi indifférent aux débats.

— Où avez-vous passé la nuit du crime de la maison fleurie ?

À la surprise générale, « le Lion » condescendit à répondre.

— J'ai dormi à dix kilomètres du village d'O... chez des amis.

— Vous l'avez déjà dit aux gendarmes, mais les gens que vous avez cités affirment ne vous avoir jamais vu ; de plus, ils ne possèdent qu'un lit pour trois personnes. Où avez-vous donc dormi ?

— Ben, alors, on couchait à quatre, grogna le poilu.

— L'acte d'accusation, reprit le procureur, vous attribue un crime aussi horrible que gratuit : le 17 septembre 1870, un chaudronnier, après son repas de midi, dormait au soleil, la bouche ouverte, étendu au pied d'un arbre bordant la route d'Érezée. Devant lui, dans une louche, du plomb fondait sur un petit foyer. Vous lui avez versé le métal en fusion dans la gorge. Comment n'avez-vous pas été horrifié par les contorsions d'agonie du malheureux ?

À ce souvenir, la brute, perdant soudain son impassibilité, répliqua en souriant :

— Ah, ah, moi, monsieur le juge, je n'ai jamais tant ri de ma vie.

Cet aveu cynique suffit pour qu'à sa rentrée le jury apportât un verdict

de mort. Le choc avait été si violent dans le public que réquisitoire et plaidoiries passèrent sans attirer l'attention.

Jamais on ne connut la fin du condamné. Trente ans plus tard, apprenant le crime abominable d'un bandit introuvable, on disait encore : c'est « le Lion ».

Georges S. le Liégeois termina sa carrière comme premier Président émérite et son ami Henri K. mourut dans la peau d'un très vieux notaire. Au déclin de sa vie, il aimait conter cette aventure, telle que vous la transmet votre serviteur.

H. de CHINVA

(Article rédactionnel paru par épisodes dans «Les Annonces de l'Ourthe» entre le 6 mars et le 3 avril 1964.)

(1) S'agirait-il du village d'Oppagne, d'Ozo ou bien d'Oster ?

Victor Droguest, figure légendaire de la forêt d'Ardenne

NOM : DROQUEST. Prénom : Victor. Né à Joigny-sur-Meuse en septembre 1880, mort à Nouzonville en janvier 1969. Voilà pour l'état civil. Pour le reste, qui est l'essentiel, un personnage de légende ; Christophe Ryeland a vu en lui « le roi des contrebandiers » et Jean Rogissart s'en est fortement inspiré pour son personnage de Victor Mouria dans « Passantes d'Octobre » : « El Mouria, c'est toute la forêt : il en connaît tous les sentiers, à des lieues, les cantons à muguet, les champs de myrtilles, les placers de girolles, de pieds rouges, de charbonniers : il sait les bauges, les terriers, les trous à putois et les repaires à martres, comme il a repéré les pistes sur la Fagne et ses gouffres. »

Droguest, comme tous les personnages de légende, fut et demeure controversé et nul doute qu'on lui a prêté plus que de raison, que ses exploits ont parfois été exagérés. L'homme était-il à la hauteur du personnage ? Soyons clair : c'est surtout le second qui nous intéresse. D'ailleurs, c'est le lot de tous les êtres hors du commun de voir se confondre réalité et fiction ; et Droguest, qu'on le veuille ou non, était un être hors du commun. Voilà un homme qui – ce n'est tout de même pas si fréquent – a voué sa vie à courir les bois ; contrebandier et braconnier de talent, « l'œil perçant, l'oreille au guet, attentif aux mille bruits nocturnes de la forêt », il possédait tous les secrets de « ce pays forestier coincé entre la Meuse et la Semoy et qui s'échappe au-delà vers les Haut-Buttés et la Croix Scaille ; cet infatigable marcheur – « vingt lieues par jour ne le fatiguent pas » – était aussi un remarquable observateur de la nature ; il connaissait toutes les bêtes et les plantes d'une forêt qui était devenue son domaine et avec laquelle il faisait corps « tel un trappeur de la haute Ardenne ».

* * *

Victor Droguest a très tôt entendu l'appel de la forêt puisqu'il n'a que cinq ans lorsqu'il commence à courir les bois ! Un jeudi, en effet, mettant ses pas dans ceux d'une vieille contrebandière de Joigny, il effectue son premier « voyage » jusqu'à la frontière belge. Quelle fierté pour le gamin de ramener, en fraude, deux livres de café et deux paquets de tabac ! C'est le début de sa « carrière » de contrebandier et, surtout, sa première grande journée à marcher dans les bois. Le goût est pris et des journées semblables il y en aura désormais beaucoup d'autres. Le jeune Victor fait de plus en plus souvent l'école buissonnière ; il serait plutôt bon élève mais la salle de classe est trop exiguë pour lui qui ne rêve que de courses éperdues dans la forêt. La forêt, c'est la liberté, l'indépendance : « Que c'est beau le printemps, dit-il à sa mère. Ne serait-il pas préférable pour moi d'avoir ma liberté, de respirer les fleurs, d'écouter chanter le rossignol plutôt que de m'enfermer toute la journée à l'école ? » L'homme est déjà dans l'enfant...

Vers la fin de février 1887, Victor, traqué par le chien d'un douanier, se perd dans les bois. « Ne sachant plus de quel côté me tourner, je m'assis dans un creux, à l'abri du vent. Après un moment de repos, je me remis en route, en écartant les ronces, genêts et fougères pour me frayer un passage. Un nuage noir apparut soudain et une petite neige fine se mit à tomber sur le Trait des Sept Côtes. Le vent soufflait avec rage et me cinglait les oreilles ; les sommets furent bientôt tout blancs. Je courais, je courais toujours, sans savoir où j'étais. Me voici dans des marécages où mes petits pieds s'enfoncent tandis que sans cesse j'écarte des branches pour me frayer un chemin. J'étais blanc de neige et frissonnant, perdu ! » La nuit tombe. Épuisé, apeuré, Victor est finalement recueilli par un homme « à longs cheveux et à grande barbe noire », un fou, dit-il, qui se prétend « envoyé de Dieu ». Celui-ci l'emmène dans son repaire : « Un bon feu éclairait la grotte. (...) (Le fou) avait un gros pain de huit livres et plusieurs kilos de lard. Au moyen de sa fourche en bois, il m'en fit cuire une tranche à la flamme et m'apporta du lard noirci de fumée sur un quignon de pain. Il alla ensuite me chercher un quart d'eau dans le ruisseau voisin puis il me coucha sur une brassée de fougères et me couvrit de son pardessus ». De cet épisode, le jeune Droguest – il n'a même pas sept ans ! – aurait pu garder un souvenir épouvanté et renoncer à ses aventures ; en fait, sa volonté de courir les bois est renforcée : le souvenir de l'errance désespérée dans la forêt est éclipsé par celui du « bon feu qui éclairait la grotte », du repas frugal mais si savoureux et de la nuit passée au cœur de la nature...

Quelques années plus tard, après avoir multiplié les « voyages » de

contrebande avec son ami Lefort, de Nouzon, Victor s'installe avec sa famille à Braux. Il a alors onze ans. « Mes parents me firent embaucher comme apprenti vannier. J'y restai quinze jours puis... je regagnai la forêt ! Muni d'une pelle et d'une pioche, j'allai dans les Ronds Chénons, au lieu-dit La Coupe Brûlée, creuser un trou dans les roches pour y demeurer comme le fou. Je fus absent deux jours pendant lesquels mes parents furent plongés dans la tristesse. En rentrant chez moi, je rapportai à ma mère un gros lièvre pris au collet et plusieurs grives que j'avais ramassées dans les tenderies. »

Droguest ajoute donc une nouvelle corde à son arc : le braconnage, qu'il pratiquera durant toute sa vie, avec un rare talent. « Muni de fil de laiton, je fis moi-même une tenderie jusqu'à la frontière belge. Alors, profitant des clairs de lune, je rabattais le gibier qui se jetait dans les collets en une course éperdue. Après avoir battu les bois une partie de la nuit, je regagnais ma caverne, j'allumais un bon feu et, à la lueur de la flamme, j'installais mon gibier et mon ballot. Puis je m'endormais profondément sur ma couche de fougères. De plus en plus acharné à la chasse, je m'en allais au clair de lune décrocher les lapins et les lièvres à la barbe des gardes. Ceux-ci, voyant leur chasse dévastée, croyaient avoir affaire à un redoutable braconnier. Ils me poursuivaient dans la nuit, en tirant des coups de fusil en l'air. Ils ne pensaient guère avoir affaire à un gamin... »

À l'âge de treize ans, notre Raboliot abat son premier sanglier, le dépèce et en vend les morceaux à Joigny. Arrêté par les gendarmes, il passe la nuit en prison avant d'être reconduit chez ses parents. Apparemment, il « se range », entrant comme pilonnier à l'usine Despas. Mais comment pourrait-il s'habituer à l'usine, à la vie d'ouvrier ? « Faites-moi un compte, ne tarda-t-il pas à dire à son patron. J'ai un fusil et des munitions. Lorsqu'il fera nuit, je serai en forêt. La lune sera belle ce soir. Je veux en profiter. Dans vos usines, l'air me fait défaut... » L'école, l'atelier, l'usine : ce sont là des cadres trop contraignants pour Droguest. Il n'est pas fait pour mener une existence sédentaire ; seule la vie aventureuse dans la forêt lui convient. La forêt, on y respire au large ! « La vie des bois, la vie libre ! dit Victor Mouria. Ah ! Pour rien au monde je n'en changerais avec celle de bourgeois ! »

En 1898, notre « homme des bois » tombe amoureux. Berthe a seize ans, elle est orpheline et elle va devenir sa compagne, partageant entièrement son existence, devenant en quelque sorte son double féminin. « Je lui appris, rapporte Droguest, à faire la chasse et aussi la contrebande.

J'avais acheté un chien de chasse, une espèce de braque. Il s'appelait Rameaux. C'est elle qui le conduisait, en cherchant les sentes de chevreuils et les repaires de sangliers. Pendant qu'elle battait les bois pour faire lever le gibier, je me postais aux points de passage (...) Les gardes, douaniers et gendarmes nous poursuivaient sans cesse. Cela nous inquiétait fort peu car nous nous fions à nos jambes (...) Nous courions en forêt comme deux chevreuils. »

Arrêté en décembre 1902, Droguest s'évade – il parviendra toujours à s'évader après chaque arrestation – et se réfugie en Belgique. « Je bâtis une cabane en gazon sur la frontière, à la limite du Bois Arthus. C'était la vie rêvée, dans une hutte, avec ma femme et nos deux enfants. (...) Pendant que je chassais dans les bois belges, Berthe faisait la contrebande dans la forêt des Ardennes. Seule, en pleine nuit, elle allait à travers bois jusqu'à Joigny où elle livrait ses marchandises. »

La « vie rêvée » dure quatre ans puis c'est le retour à Braux. Contrebande et braconne toujours, années de bonheur pour Droguest et les siens. Mais Berthe meurt en 1912 ; désespéré, Victor s'enfuit dans les bois, abandonnant son logement, laissant les enfants à la garde de ses parents pour aller habiter seul, en pleine forêt. La forêt, sa première et certainement sa plus chère compagne, la forêt qui devient refuge...

Août 1914, la guerre. Exempté, Droguest poursuit ses activités, vendant du tabac belge de contrebande aux soldats français tout en renseignant les officiers sur les mouvements des troupes ennemies. Mais c'est bientôt l'occupation, la disette et la vie chère dans les Ardennes ; par contre, le ravitaillement ne manque pas en Belgique. « Belle occasion pour Droguest que sa connaissance infailible des moindres sentiers, sa musculature de félin, sa finesse de vue et d'ouïe rendent particulièrement apte à traverser la frontière pour aller quérir d'indispensables aliments et amasser un beau pécule. Il devient chef de bande. À travers bois et fagnes, à travers mille dangers, il guide une file indienne de femmes et de jeunes filles de Braux, Nouzon, Monthermé. » Droguest, pratiquant des prix « compétitifs », est attendu comme le Messie ! Les jours de marché à Charleville, on guette avec impatience son arrivée et quand il apparaît, avec sa voiture et ses chiens, les clients, les mères de famille en tête, se précipitent sur lui...

Mais la police allemande ne tarde pas à se lancer à ses trousses car sa nouvelle compagne, Lina, fournit des renseignements au gouvernement français. C'est alors, à travers les bois, « durant des mois et des mois, une poursuite passionnée, une fuite de chaque instant, une vie de refuge, de

délation, de fusillades dans la nuit, d'échecs. (...) Existence précaire, hâletante, périlleuse s'il en fut. Vie de sauvage : on se nourrit de viande crue, de sang frais, de fruits des bois. On gîte dans des cabanes semblables à des bauges, dans des trous de rochers inaccessibles, en des souterrains dissimulés dans des halliers impénétrables et l'on en est réduit à se confectionner d'impossibles vêtements en peaux de bêtes. » Pendant un an, d'avril 1916 au printemps 1917, Victor et Lina, « traqués comme des bêtes fauves », vivent réfugiés dans le Trou de l'Ermitage, en pleine forêt, loin des routes et des sentiers. Chasse et cueillette, comme aux temps primitifs. Vie rude, surtout durant l'hiver – « Vraiment, il faisait triste dans cette forêt déserte » – « vie de sauvage », mais combien exaltante ! Au cœur de la nature, n'est-ce pas la « vie rêvée » pour Droguest ? Il est plus que jamais un homme libre, menant pleinement la vie qu'il a toujours désirée. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il conserve de cette période les meilleurs souvenirs : « Lina fabriquait du pâté de grives qu'elle arrosait de sirop. L'odeur suave des fraises, des myrtilles, des mûres et des framboises se répandait dans la grotte. (...) (Lina) profitait des derniers beaux jours pour barrer toutes les sentes avec de petites haies faites de branches touffues. Elle y tendait des lacets de crin de cheval. Aussi rapportait-elle des oiseaux de toutes sortes : des bécasses, des pigeons, des gelinottes par douzaines. (...) Tandis que je parcourais mes collets à travers la forêt déserte, Lina préparait les chevreuils et, quand je rentrais le soir au Trou de l'Ermitage, tous les jambons et les gîgues étaient pendus pour être fumés et les peaux accrochées à des perches... »

Puis c'est une nouvelle bande et de nouveaux trafics, de pommes de terre notamment, entre la Belgique et Braux. Droguest, « homme devenu gibier », se fait prendre. Évasion, capture à nouveau et internement au camp de discipline de La Vinaigrierie, entre Château-Regnault et Monthermé. Pas question, on s'en doute, de rester enfermé longtemps. La forêt est là, toute proche, qui attend Droguest ; elle l'appelle et il sait qu'il va bientôt la rejoindre. En attendant, elle l'inspire :

« Ce dimanche dans la brume,
Dans la brume du soir,
Nous fuirons loin d'ici
Par une nuit sans lune.
La forêt tout entière
Écartera ses branches
À ses frères de misère
Trahis par la souffrance.

Ce soir quand il f'ra noir,
Nous fuirons travers la brume,
Travers la brume du soir.
Nous profiterons qu'y a pas d'lune
Et quand le jour pointera
Nous nous enfoncerons sous bois.
Au milieu des bois épais
Nous fuirons sous la feuillée.
Sur la mousse verdoyante,
À l'ombre du vert feuillage,
Près d'une source dormante
Nous écout'rons le ramage
Des fauvettes et des pinsons,
Même des oiseaux de nuit...
Fuyons avant minuit ! »

Droquest s'évade. Nouvelle traque. Le Trou de l'Ermitage d'abord puis les bois de Sedan, ceux de Belgique, le bois de Braux, le Trait des Sept Côtes. Le proscrit ne quitte la forêt que le 17 novembre 1918, une semaine après l'armistice...

Victor Droquest a alors trente-huit ans. Il s'établit à Braux, au bas des Perrières, plus tard au-dessus du Ravin du Moulin. « Sa cabane en rondins écorcés et fendus, chevillés en double paroi sur des troncs à demi-équarris, se blottit dans une clairière. Un mortier de glaise pétri de brindilles et d'herbes comble l'intervalle, large d'un demi-pied. Côté pluie, des feuilles de fer blanc goudronnées – des bidons déroulés – côté vent, un épais matelas de genêts, les racines en l'air, la protègent. Hourdé sur un plancher de bardeaux, le toit à cul levé est recouvert de tôles. »

Mais, tel un capitaine au long cours, Droquest, qui se remarie dans les années vingt, n'est pas souvent au port. « Toujours parti, jamais à la maison », nous dit son petit-fils. Il continue à courir les bois et, avec sa tribu de chiens, à faire de la contrebande : tabac et allumettes, café ; bien entendu, il braconne toujours autant. C'est là toute sa vie et il en sera ainsi pratiquement jusqu'à la fin de ses jours, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans ! Sa silhouette est célèbre – « Toujours chaussé d'espadrilles, Victor se coiffe d'une casquette informe ; des bas de laine engainent les bas de son pantalon tanné » ; il porte « son éternelle casaque fourrée, couleur de feuille morte, et sa chemise vert de mousse » – et douaniers, gendarmes et gardes-chasse la pistent sans cesse. Pour Droquest, cela fait partie du jeu ; échap-

per aux représentants de la loi est en quelque sorte devenu pour lui un sport et il prend un malin plaisir à déjouer les ruses de ses adversaires. Adversaires et non pas ennemis, un respect mutuel finissant par s'établir entre poursuivi et poursuivants. Lorsqu'un jour un douanier se blesse grièvement en coursant Droguest, celui-ci, loyalement, renonce à s'échapper et n'hésite pas à se porter au secours de son malheureux poursuivant ; il le ramène même sur son dos au poste de douane ; ce jour-là, le « roi des contrebandiers » peut repartir libre avec son ballot... Légende ou réalité ? Certains disent que Droguest fournit le Procureur de la République en gibier lorsque le magistrat reçoit et tel autre raconte qu'il l'a vu un jour apporter un lièvre au Préfet...

Exception faite des dernières années de sa vie, Victor Droguest n'a quitté sa forêt d'Ardenne qu'une seule fois, en mai 1940, fuyant l'invasion allemande avec ses compatriotes ardennais ; réfugié en Vendée, dans la région de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, il habite une maisonnette – isolée, bien sûr – sur les bords du Jaunay ; notre braconnier impénitent ne reste d'ailleurs pas inactif et, dans la semaine qui suit son arrivée, il a déjà épinglé deux chevreuils et plusieurs lapins à son tableau de chasse !

Passant le plus clair de son temps dans la forêt, Droguest est forcément devenu un observateur aigü de la nature. « Quelle science des bêtes, des herbes, de la lune et des pierres ! » L'homme connaît admirablement son domaine et, « le soir, enfermé dans sa baraque au milieu des bois, il note ses observations du jour : le temps qu'il a fait, le nombre de ses prises, ses rencontres avec les bêtes. » Les oiseaux le passionnent, ils l'enchantent : « Combien de fois, j'ai assisté au réveil de la nature. Avant l'aube, c'était le coucou qui commençait, trompé parfois par un rayon de lune. Après lui, le pigeon ramier éveillait la tourterelle ; puis le merle à son tour chantait et la grive lui donnait la réplique. C'était ensuite au rossignol. Venaient ensuite la fauvette à tête noire, le pinson, le roitelet, le rouge-gorge. Ah, comme c'était beau, quel concert enchanteur ! » Droguest ne se contente pas de connaître, de pénétrer les mœurs – avec parfois de curieuses affirmations ! – des quatre-vingt-trois sortes d'oiseaux qui peuplent la forêt des Ardennes ; il sait aussi faire parler les geais et a même appris à un merle à siffler « Sous la lune rousse » !

Il ne quitte jamais la compagnie des bêtes ; sa cabane est remplie d'animaux naturalisés : « Agrippés à des branches, à des troncs d'arbres, dans tous les coins, des oiseaux empaillés se font vis-à-vis : verts linots, linots gris, fauvettes grises et fauvettes de marais, pics verts, gratte-paille et gros-

bec, casse-noix et chevêche (...). Contre le lit, lovés ou à la tête érigée, le dard brandi, c'est tout un ensemble de reptiles : couleuvres bleues à collier d'ambre, d'autres grises ou brunes, vipères noires qu'il dit des « aspics ». (...) Tout cela conservé avec une plante des bois qui éloigne les mouches, tue les mites et les vers ennemis des bêtes naturalisées. (...) Il a même commencé une série de carnassiers, immobilisés dans leur posture favorite : des martres qui grimpent aux arbres, des putois et des belettes à l'affût, une laie suivie de marcassins, des chevreuils, et jusqu'à de minuscules souris des bois dans leur nid sphérique en feuilles de ronces. »...

La nature est partout chez Droguest. Il la porte même sur lui : son corps est couvert de tatouages qui forment « le plus original des herbiers » ! Des tatouages partout : « Liserons des champs et liserons des haies, campanules, églantines et marguerites des prés s'enroulent, s'entrelacent sur le buste, caressent le cou, entourent la ceinture, revêtent les bras jusqu'aux poignets d'une guipure dense et bleue, encadrent une chasse au tigre et dans le dos une tête de lion ». Droguest est fier de sa parure ; elle le rassure aussi : « C'est pour ça, fait dire Rogissart à Victor Mouria, qu'on ne pourra pas m'enterrer sans fleurs, même si je meurs en plein bois, même en hiver ! »

Victor Droguest a passé sa vie dans la forêt d'Ardenne. À la société des hommes, il a préféré la compagnie des arbres et des bêtes ; aux contraintes d'une vie sédentaire, « il préférerait les libres courses à travers bois, les dégringolades dans les ravins, les sauts au-dessus des fossés ». Droguest, c'était l'amour des fourrés inextricables, l'amour des clairières, des solitudes, des longues errances, là où seulement l'homme se retrouve vraiment, et c'est à lui que fait immédiatement penser « le Braconnier » de Roger Peycherand : « La braconne a ses joies pures qu'il faut chercher au giron de la nature, en plein ventre. (...) Forêts, bois, plaines, lagunes, étangs, eaux mortes, noues, ruisseaux, rivières ne doivent plus avoir de secrets pour lui (le braconnier). La nature est son domaine ! Il appartient à la nature au même titre que les animaux qu'il poursuit ! Il se plie aux mêmes exigences, à la même loi, sans effort, sans raisonner sa dépendance. Il fait partie de cet univers ! (...) Dans ses quêtes, il est plus près des bêtes que des hommes. Il atteint la plénitude de sa nature quand il brousse, quand il est à l'affût, quand il se livre à la pipée sous les grands bouleaux protecteurs, quand il saisit de ses mains expertes les truites musclées. Il est lui-même quand il est loin des humains bavards et prétentieux, égoïstes et jaloux ... Il le sait ! Il sait qu'il restera farouchement libre, critiqué, soup-

çonné... Rien ne peut le détourner de sa voie ! On ne guérit pas d'une passion dont les racines grégaires vous attachent aux palpitations d'un décor digne de la naissance du monde... ».

Gérard GIULIANO

(Texte extrait de la revue trimestrielle « Terres Ardennaises » - L'Homme et la Forêt -, n° 8, septembre 184, Charleville-Mézières.)

Au XIX^e siècle, quelques hauts faits du garde forestier Gustin de Dochamps

GUSTIN, ancien garde forestier, véritable symbole de la vieille Ardennne (du triage s'étendant sur les communes de Vaux-Chavanne, Chêne-al'Pierre, Wéris, Soy, Magoster, Samrée avec Dochamps et Amonines comme centre de cette exploitation) avait 80 ans lorsqu'il fut interrogé en 1909 par le folkloriste Louis Banneux.

Trapu, il était le plus souvent vêtu d'un ample pantalon et d'un long sarrau en toile bleue ; sous l'éternel chapeau mou qui lui couvrait le chef, apparaissait une grosse figure, barrée d'une moustache de vieux grenadier de la garde laissant briller, impeccable, l'ivoire de belles dents de sanglier ; de sombres sourcils épais dénotant une force physique sans pareille ombrageaient deux yeux noirs roulant, sans cesse aux aguets. Une carnaissière, dont la bandoulière portait encore en vedette une plaque luisante aux armes de l'Administration des Eaux et Forêts, bardait son flanc gauche et, à son épaule droite, pendait par la bretelle un superbe fusil à répétition qu'une main velue caressait avec amour.

Depuis sa retraite prise en 1899, on ne le consultait plus et il en était amer.

Lorsqu'il se souvenait de ce qu'il était dans sa jeunesse et de son style de vie, il reconnaissait que pour tous les anciens la nature fut marâtre et l'existence pénible. À cette époque, logés comme du bétail, ou guère mieux, lui et les siens avaient de même une pauvre pitance. Lorsque, en 1845, le pommes de terre commencèrent à gâter — la disette dura douze ans —, la plupart des ménages, sans pain, sans rien, allaient, le matin, à la recherche des renouées bistortes, *piètnales*, que les ménagères cuisinaient avec des queues de betteraves et des choux, pour en faire une ratatouille dont nous vous laissons deviner toute la consistance. Pour potage, ils re-

cevaient une soupe aux orties. D'autres déjeunaient, dans les bois, de myrtilles. En guise de café, ils buvaient une décoction de glands, de croûtons de pain ou de grain grillés ; pour faire le pain, on utilisait l'avoine qui servait aussi à faire des crêpes, *vôtes* et de la bouillie, *pape*, sur laquelle, sauf votre respect, le chat aurait pu trotter sans enfoncer. Des fâines broyées, ils obtenaient l'huile, base de tous les assaisonnements. À la veillée, quand les fumeurs appréciaient la tourbe poilue, les feuilles de noyer, de chêne ou la sarriette, des petits morceaux de chêne, *crèsses*, et, plus tard, des crassets éclairaient de leur lumière vacillante la vaste chambre où se réunissaient les parents et amis. Les allumettes étaient inconnues. En route, on battait le briquet ; à la maison, on couvrait le feu de façon à en trouver au réveil. On fondait aussi du soufre dans lequel on trempait, disposées en petites bottes d'égale dimension, de légères entailles de bois dénommées *brocales*. C'était le temps on l'on vendait les œufs, deux patards les cinq (un patard valait six centimes en 1909); le beurre, quarante centimes la livre, et quel beurre !

Enfouies toute la journée dans les taillis et les fagnes, à une ou deux lieues du village, sous la conduite du vacher communal et, de préférence, la nuit quand ce « fonctionnaire » fit défaut, les petites vaches ardennaises donnaient ce qu'elles pouvaient. Elles ne valaient guère plus de quarante francs. Et le sac de farine, lui, en coûtait soixante. Sans oublier que la plupart des cultivateurs tenaient deux et trois fois plus de bêtes qu'ils n'auraient dû. Mal nourri, Gustin fit des journées et des journées, en pleine saison, pour un escalin. Son père travailla à raison de quatre sous, en sus de la nourriture. Au sujet de l'instruction, il y aurait eu beaucoup à dire. Mieux traité chez les trois ou quatre principaux du village, le maître d'école s'occupait de leurs enfants, et il négligeait les autres.

Engagé comme domestique chez Roberty, c'est chez lui que Gustin apprit les règles de vie.

À ce moment, les produits de la chasse et de la pêche étaient nombreux, variés et d'opportunité. Heureusement (pas pour tout le monde !), il y avait la bricole. Avant Gustin, oui. Depuis, il s'en faisait gloire, son usage fut considérablement réduit grâce à sa vigilance.

Racontons quelques-uns de ses hauts faits.

Lorsqu'il succéda au vieil Alvisse, admis à la retraite, les particuliers, qui saoulaient le garde à tour de rôle, allaient couper de beaux chênes pour fabriquer des chariots, des rayons de roue, etc. À la même place, certain jour, de compagnie avec le garde général, Gustin en compta dix-huit qui

avaient été volés. À cette furie, il résolut de mettre un frein. Parti à midi, il ne rentrait souvent que le lendemain à cette heure, parfois aussi plus tard dans l'après-dîner, ayant passé plus de vingt-quatre heures consécutives dans les bois. Il était aussi garde-pêche et garde-chasse de nombreux particuliers, les traitements n'étant pas ce qu'ils devinrent. N'épargnant ni son temps ni ses peines, sans souci des parents et des anciens amis, il lut-tait, ayant recours à tous les stratagèmes pour cacher sa présence là où il la soupçonnait nécessaire. Endimanché, feignant de se rendre dans une localité déterminée, il rebroussait chemin à l'orée du bois voisin. Simulant une affection quelconque, il avait soin d'être sur pied au moment propice ; en boitant, il franchissait de longues étapes et tombait à l'improviste sur les maraudeurs qui avaient cru reconnaître en lui l'un ou l'autre misérable de la région.

Parti un jeudi pour la justice de paix d'Érezée, il y rencontra Lambert Pouya. « Quelle chance, lui confia Pouya, j'ai pu régler mon affaire avec le greffier Thonus. De ce pas, je m'empresse de retourner à Lamormenil ; le temps est à l'orage, je voudrais engranger une charretée de foin. » Très certainement, le bonhomme escomptait que Gustin céderait à la tentation et, une fois n'est pas coutume, s'amuserait un brin. Il avait mal calculé, vous allez en juger. La présence de Gustin devenue inutile à Érezée, il revint par le Bois du Pays, les mains dans les poches. Arrivé aux Embeux, il entendit « vinoz, harre ! » d'une voix connue. C'était notre Lambert Pouya qui, en guise de foin, se dépêchait de transporter un superbe chêne qu'il venait d'abattre, avec l'aide de complices qui s'étaient éclipés. Il le félicita de son activité, l'enjoignit d'amener le chêne au chef-lieu de la commune, où il fut vendu au profit des pauvres et, pour récompenser son obéissance, lui dressa une contravention, une belle et qui lui coûta cher. Quel flair, ce Gustin !

Du côté d'Amonines s'étendait une futaie. Cette forêt de hêtres et de chênes, c'était le Chênisse. Il y avait découvert, dans une de ses tournées, des bricoles, *cravates*, pour chevreuils. Il les détendit. Couché dans la fou-gère, patiemment, il resta au poste. Son espoir fut déçu ce jour-là. Le len-demain, il regagna sa cachette d'où il guetta, six jours durant, sans que le braconnier daignât se montrer. Son chien de sanglier, admirablement dressé, l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Le sixième jour donc, à la nuit tombante, il était sur le point de revenir au village quand, au mou-vement que fit la bête, son attention fut mise en éveil. Des branches frois-sées, des bois morts craquants sous des pas l'assurèrent que l'ennemi était proche. Quelques instants plus tard, deux solides gaillards parurent à qua-

tre mètres de lui. Prudemment, ils s'approchèrent du lacet qu'ils tendirent de nouveau. Il s'élança alors et arracha l'engin : « Vous voyez qu'il ne vous servira tout de même pas » leur cria-t-il. Déjà, Pitou bondissait autour des hommes stupéfaits. « Vous avez de la chance d'avoir votre chien et votre fusil » lui lança l'un d'eux. D'un coup de pied, Gustin envoya son « compagnon » hurler au loin tandis qu'il jeta son arme à dix mètres. « Me voici désarmé et à votre entière disposition... » Faut-il vous dire que les couards s'éclipsèrent, pas assez lestement pour empêcher son procès-verbal de les atteindre.

Une autre fois, il arriva, après une nuit passée à la belle étoile, à proximité du bois Saint-Jean. Assis sur un hêtre abattu, il cassait la croûte lorsque, à cent mètres, se dessina la silhouette d'un braconnier, le fusil à la main. Gustin se dissimula aussitôt. Une heure passa, le jour se fit et notre homme, lassé, cacha sa carabine dans un genévrier, puis reprit le chemin de Freyneux. Par un détour adroit, Gustin le précéda et s'avança à sa rencontre. « Tiens, fit-il, en l'abordant, vous êtes bien matinal, Jacques ! » « Ah ! Gustin, je suis heureux de vous rencontrer. C'est pour mon frère, le Liégeois, que je suis ici de si bonne heure. Vous savez, il est toujours amateur d'oiseaux et je cherchais un nid de linots. Vous qui connaissez tous les hôtes de ces lieux, vous pourrez m'aider. » « Cela tombe bien, lui répondit-il ; suivez-moi, j'ai votre affaire. » Il le conduisit au genévrier qu'il venait de quitter, en écarta les branches et, lui montrant l'arme : « Voilà un nid camarade, mais vous le payerez celui-là. »

C'était par une claire soirée de novembre, alors que le poisson « montait » (frayait). Il pouvait être dix heures du soir. Le forestier était accompagné de son fils unique de 8 ans, et, en se promenant, ils allèrent « ès Colons ». Soudain, il aperçut une lumière remontant le ruisseau et distingua nettement deux pêcheurs à la lampe. Se blotissant dans un buisson, à proximité d'une crique, *gofe*, il attendit leur venue. Ils parvinrent à sa hauteur. « En prend-on ? », clama-t-il, se découvrant. L'un lâcha son crochet auquel étaient suspendues plusieurs truites, tandis que l'autre, un grand diable d'homme, lui envoya à la tête un maître coup de sabre, qui le renversa. Par bonheur, le choc fut donné alors qu'il était très rapproché de son agresseur. Sans perdre un instant son sang-froid, il se releva prestement, inconscient de la douleur, et allongea, sur le dos du malandrin, la plus belle volée de bois vert qu'il soit possible d'administrer. A ses pieds étendu, le braconnier sollicita son indulgence. Grâce à la présence de son fils, elle se limita à un envoi de sa botte où vous savez et à un procès-verbal qui valut au *Grand Hibou* un mois de prison.

Il n'y avait pas que les poseurs de bricoles qui causaient problème au forestier. Le sanglier fut son ennemi acharné et lui joua de vilains tours. Écoutez plutôt. C'était un jour de janvier. L'hiver battait son plein. Pendant cette saison, plus de routes faciles ni de sentiers battus : la marche à travers tout avec de la neige jusqu'aux jarrets. Depuis des heures, Gustin suivait les traces, fraîchement dessinées, d'un solitaire. Arrivé au Pierry, il découvrit l'animal, une bête énorme, — elle pesait cent cinquante kilos — arrêtée dans un champ de genêts. À droite, un chêne ; il s'y adossa, il épaula son fusil et lâcha son coup de feu, tremblant de ne pas donner la mort. Troué de part en part, perdant le sang en jets saccadés, le sanglier s'élança dans sa direction, tous les poils hérissés, les mâchoires ouvertes, effrayant. Gustin tenta en vain de grimper sur le chêne. À deux pas du sol, il se laissa choir, ramassa son fusil et, plongeant le canon dans la gueule du monstre, il tira sa seconde balle qui lui perfora le cœur. Il l'avait échappé belle !

Vers 1910, on pouvait encore découvrir, çà et là, un seigle dru, magnifique essart, mûrissant, oasis au milieu de l'épaisseur des fourrés et que quatre épouvantails, *spaw'tas*, protégeaient contre la rapacité des sangliers. Chaque année, la section de Dochamps, qui comptait quatre-vingt-quatre feux, partageait en moyenne quinze hectares de taillis à écorcer. Les parts d'affouage exploitées, chaque affouager avait le droit d'essarter sa parcelle. Jadis, nul ne se départait de ce soin. Mais cela devint l'exception. Pourtant, ce travail pénible, le plus pénible qui soit, rapportait. Mais les bras faisaient défaut ; ensuite, les farines leur arrivaient à bon compte ; de plus, le gibier, qui pullulait, faisait rage. La récolte terminée, le genêt, plante volontaire comme pas une, faisait son apparition et, après trois ans, permettait une ample moisson, sans rien coûter à personne. Chaque manant en recevait une portion. Le taillis repoussait et, vingt ans après, la hache du bûcheron faisait de nouveau pleurer les cépées. Pour remplir la caisse communale, on procédait à la vente de l'une ou de l'autre coupe de chênes, de hêtres ou de sapins. Partagée en parcelles de vingt ou vingt-cinq ares, la terre dénudée, *ruse*, était louée, pour un an, au plus offrant. Après la récolte de seigle, l'Administration communale faisait replanter, éliminant cette fois les genêts lors de leur apparition. Suivant l'avis de Gustin, l'essartage qui précédait toute plantation était merveilleux ; il était plutôt néfaste dans les taillis, à cause des jeunes pousses que l'on détruisait en grand nombre.

Louis BANNÉUX

(Extrait de « L'Âme des Humbles » - 1^{re} partie - Bruxelles - J. Lebègue et Cie, libraires-éditeurs - 1912 - texte adapté.)

Les braconniers Piquette et Myen de Lafosse

(Ndlr : Nous sommes en 1928. Dans le récit de Mme Josée-Maximilienne Bourbon, Henri François dit Piquette, grand ami de Maximilien Bourbon dit Myen, vient de mourir à Lafosse.)

P IQUETTE était un braconnier essentiellement nocturne. Cependant, il lui arrivait quelquefois, en revenant d'une randonnée au petit matin, de se laisser séduire par certains signes discrets et de renoncer au sommeil,

Il lui suffisait de voir que les épeires avaient tissé leur toile à la verticale, laissant aux ramilles des buissons de jolies dentelles tremblantes de rosée pour qu'il s'exclame : « *Nom di Dju*, Myen, ce serait un crime de s'endormir par une journée qui promet d'être si belle ! ».

Alors, il remisait chez lui le gibier de la nuit, emportait un demi-pain et une bonne bouteille et se remettait en chemin.

Combien de biches, de chevreuils, de sangliers et de lièvres n'avaient-ils pas capturés ensemble ! Combien de truites frémissantes n'avaient-ils pas arrachées à la Boffa ! À deux, ils formaient une équipe cohérente et efficace ; leurs gestes étaient toujours parfaitement synchronisés et promptes leurs décisions.

Myen revit la bonne farce qu'ils avaient jouée au garde lorsque, un matin, celui-ci s'était embusqué pour les surprendre au moment même où ils s'apprêtaient à relever un chevreuil étranglé à l'un de leurs collets.

Piquette s'accroupit tout à coup et dit d'une voix précipitée :

— Fais semblant de rien ! Il y a un képi qui dépasse d'un buisson, à vingt mètres derrière nous. Je vais le contourner et tirer un coup de fusil en l'air. Pendant ce temps, file avec la bête, on se rejoindra à la Croix Sainte-Jehenne.

Quelques instants plus tard, le garde se précipita vers l'endroit où avait retenti le coup de feu. Bien entendu, il ne rencontra personne et quand il revint sur les lieux du traquenard, il vit avec stupeur que le chevreuil avait disparu. (...)

Comme ils avaient ri, ce jour-là, en se retrouvant comme convenu à la Croix Sainte-Jehenne ! Non seulement ils avaient pu déjouer le piège du garde, mais en plus, ils étaient parvenus à récupérer le gibier qui servait d'appât !

Il était souvent utile de braconner à deux, surtout quand on s'attaquait à des pièces lourdes. Ah ! ces affûts au sanglier, au début de l'automne ! Ils s'installaient derrière un talus, à proximité des champs de pommes de terre.

— Dommage qu'on n'ait pas *une plate* de *pèkèt*, hein Myen ?

Il n'était pas concevable de boire avant l'exploit. Cela pouvait brouiller l'œil ou fausser le geste. Pour résister à la tentation, Piquette évitait d'emporter une bouteille.

— Et en plus, on ne peut même pas fumer.

— Ça ne fait rien, j'ai du Semois, on va s'envoyer une bonne chique !

L'attente se prolonge dans le silence, entrecoupée de temps à autre par un jet de salive brune.

Soudain, un piétinement sourd à la lisière du champ, une série de grognements, deux ombres !

— Les v'la ! souffle Piquette.

C'est l'instant le plus critique car, souvent, les deux bêtes s'arrêtent de retourner la terre, redressent leur hure luisante, flairent, écoutent. Mais le vent est favorable et les sangliers se rapprochent peu à peu.

Piquette, le fusil à l'épaule, attend le bon moment. À trente pas, le plus gros des sangliers sent brusquement la présence des hommes. Il relève la tête, la lune lance un reflet, Piquette vise l'œil scintillant et tire. La bête fait quelques pas et s'affale, tandis que l'autre s'enfuit au grand galop.

L'écho, sur ce plateau, répercute la terrible détonation à l'infini.

— Bon dieu, Myen, quel bruit d'enfer ! On va être faits !

— Pourvu que le *champette* soit endormi.

Ils se dirigent vers la masse sombre qui repose, inerte, parmi les fanes des tubercules.

— Il doit peser dans les cent cinquante kilos, dit Myen.

— On ne pourra pas le porter, enchaîne l'autre.

C'est maintenant qu'il faudrait une grande goutte.

— Bon, dit Myen, je cours chez moi chercher la brouette, un grand couteau et une bêche.

— Tant que tu y es, rapporte-nous aussi quelque chose à boire. Moi, je vais t'attendre de l'autre côté du talus, des fois qu'on aurait de la visite...

Vingt minutes suffisent à peine à Myen pour faire le trajet. Ils s'offrent une bonne rasade avant de se mettre à l'ouvrage.

Bientôt, la bête est proprement vidée et les viscères enterrés, l'énorme masse de chair est hissée avec peine sur la brouette. La roue s'enfonce dans la terre meuble, ce qui freine considérablement leur progression.

L'étrier de cuir passé sur les épaules, ils se relaient tous les cent mètres, avancent en soufflant.

Enfin rendus, ils ont sué une chemise, leurs épaules sont meurtries, mais ils se sentent heureux.

— Que va-t-on faire de toute cette viande ? interroge Myen.

— L'hôtel du Moulin Crahay m'a commandé beaucoup de truites, répond Piquette. Ils ont encore pas mal de touristes en ce moment, surtout le dimanche. Peut-être bien que du sanglier leur plairait.

— C'est une idée, dit Myen. On distribuera les bas morceaux à notre famille. Ne crois-tu pas qu'il faudrait en porter un peu au propriétaire du champ ?

— Tant que tu y es, portes-en aussi au *champette* !

Pauvre garde champêtre...

Il en aurait légitimement mérité quelques bonnes livres pour le consoler de ses déboires ! (...)

* * *

De tous les malheurs qui peuvent survenir au gibier, le plus cruel, le plus imparable est sans conteste la battue. Là, les bêtes ne sont pas poursuivies, elles sont encerclées, canalisées, conduites vers un massacre inéluctable.

Quand Myen participait à une battue, il en était presque malade, il soufflait sans conviction dans le fameux cornet en cuivre et tentait d'entraîner les autres rabatteurs vers des territoires stériles.

Piquette, lui, par principe, n'en faisait jamais partie. Les chasseurs assassinent volontiers l'épervier, le faucon, la buse variable, le blaireau, la fouine, le renard, sous prétexte de protéger les précieuses couvées et nichées de leur chasse.

Piquette épargnait les rapaces et n'abattait un mordant que lorsqu'il était convaincu d'avoir affaire à un enragé. Bien avant que l'on entendît parler d'écologie, il était conscient du rôle irremplaçable joué par les prédateurs. (...)

* * *

— Raconte-nous, Myen.

— Pour les truites, commence Myen, il faut une belle nuit noire, sans lune, pas trop de vent. Dès que ces conditions-là étaient réunies, je montais chez Piquette à la *vesprée*. Pour tromper notre impatience, on sortait un jeu de cartes, on jouait quelques lignes en se tapant deux ou trois *plats-culs*, jamais plus...

— Hé ! Ho ! lance un sceptique.

— Tais-toi, laisse-le continuer.

— Une fois la nuit bien faite, poursuit Myen, on sortait sans bruit. Piquette laissait la lumière pour faire croire à qui vous savez qu'on continuait à jouer au couyon. Arrivé sur place, l'un de nous faisait le guet. L'autre choisissait le type de pêche le plus indiqué d'après la vitesse du courant et la température de l'eau...

— Vous mettiez des *triplettes* ?

— Non, les lignes de fond, on n'avait pas le temps de les placer et ça ne rapportait pas gros. Quand il y a beaucoup de courant et que les truites se déplacent, le meilleur système, c'est le filet. On le tend entre les rives, à un étranglement, sur une largeur de trois mètres au plus. Puis, on entre dans la rivière, aussi profond qu'il est possible, à cent mètres en aval et on remonte jusqu'au filet en tapant sur l'eau avec une planche.

— Et ça vous faisait combien, quand vous releviez le filet ?

— Des fois trente, des fois soixante, jamais moins de quinze. Parfois aussi, dans des eaux plus larges, on prend un ou deux brochetons, quelques rousses, un barbeau. Mais si le courant n'est pas fort assez, ça ne marche pas, car le poisson reste terré dans les goffes et c'est là qu'il faut aller le chercher. Certains utilisent des torches de paille, mais ce n'est pas pratique parce qu'on en voit la lueur de loin. Nous, on prenait toujours ma lampe

à carbure, on la braquait à l'endroit voulu. Au début, on voit des reflets qui nagent, rebondissent, comme si on venait de jeter dans le courant tout un sac de pièces d'argent. Puis, les truites se calment, s'approchent de la surface. On dirait qu'elles sont fluorescentes. On n'a plus qu'à les attraper à la main et à les jeter sur la berge où elles se tortillent avant de finir dans la *bondiffe*.

— C'est comme ça qu'on vide une rivière, dit un convive un peu jaloux.

— Penses-tu ! Tu peux revenir au même endroit deux jours après, tu feras les mêmes prises. (...)

* * *

Il fallut un certain temps à Myen pour se remettre de la mort de son compagnon et de la cuite mémorable qui s'ensuivit.

Jamais plus il ne tournait le regard vers le Châmont et la petite maison de Piquette, désormais vide.

Pour se changer les idées, il se mit à s'intéresser à un gibier auquel, jusqu'alors, il avait fait grâce. Je veux parler des cuisses, non pas celles des bergères, assurément plus affolantes, mais celles des grenouilles, qui correspondaient mieux à son âge avancé.

Cette nouvelle activité, dont l'idée lui était venue lors des funérailles de Piquette, ne lui demandait pas de trop longs déplacements. Il traversait la route et se retrouvait dans le Fagnoût, juste en face de chez lui, où des mares d'eau stagnante cernées de joncs lui fournissaient ses proies.

Son équipement se réduisait à un sac de jute et à un courbet tranchant, sans oublier la fameuse lampe à carbure, car c'est à la faveur de la nuit que les belles des prés se laissent surprendre.

Myen se baissait légèrement, plongeait la main au milieu d'une bande de batraciens éblouis par la lumière et, s'emparant du moins vélocé, il le tranchait en deux dans le sens de la largeur. L'arrière-train était jeté au rond du sac, tandis que le tronc continuait à frétiller sur l'herbe sanglante.

Sitôt rentré, Myen déshabillait ses victimes et les alignait par douzaines dans de petites boîtes.

L'acheteur des halles, déconfit de ne plus trouver son contingent habituel de truites, se consolait en emportant cette précieuse marchandise que des gastronomes nostalgiques payaient au prix fort. (...)

La capture des grenouilles, si elle rapportait plus gros que la pêche aux truites, ne s'effectuait que sur une période courte de l'année.

Après deux ans d'interruption, Myen en revint inévitablement aux salmonidés, lesquels, au moins, n'avaient pas la mauvaise grâce d'hiberner.

Et puis, les années trente avaient amené en Ardenne les premiers estivants, friands de jambons fumés et de truites, les deux grandes spécialités du pays. Les cours n'avaient pas tardé à monter. On voyait se multiplier les enseignes alléchantes : À la Truite d'or, À la Truite d'argent, À la Truite au beurre, À la Truite sauvage...

Myen récupéra définitivement sa lampe à carbure.

Et si, par quelque nuit sans lune où des vapeurs blanchâtres s'élevaient des rives de la Boffa, il lui arrivait d'apercevoir une ombre furtive dans le faisceau de sa lampe, il n'en interrompait pas sa besogne pour autant. Simplement, il disait d'une voix forte : « Salut Piquette ! Tu tombes bien ! Cette nuit, je crois qu'on va en prendre à la pelle... »

Josée-Maximilienne BOURBON

(Texte extrait du livre « Le testament sauvage » - Éditions Éole, La Roche-en-Ardenne - 2001.)

Charbon de bois et charbonniers

PARMI les métiers disparus de la forêt ardennaise, celui de charbonnier demeure généralement peu connu. Hôte familier de nos sylves depuis les temps les plus reculés, le charbonnier s'est associé aux premiers balbutiements de la métallurgie jusqu'au moment de la disparition, relativement brutale, à la fin du XVIII^e siècle, des fourneaux d'entre Meuse et Moselle, détrônés par l'intrusion du charbon de terre qui devait révolutionner l'archaïque procédé de réduction du minerai. Durant des siècles, voire des millénaires, ce dur et exigeant labeur a nourri des générations d'habiles ouvriers. Cependant, à cette heure, il est devenu difficile de reconstituer le processus de fabrication du charbon de bois qui nécessitait tant de soins vigilants. Un texte rencontré dans l'hebdomadaire parisien « La Science pour Tous », 1^{re} année, fasc. 25, 29 mai 1856, pp. 193-194, nous a paru suffisamment documenté pour le confronter avec le pimpant témoignage de l'Abbé Dubois, naguère publié dans « Curia Arduennae ». Les paroles, venues de France, de la *Chanson du Charbonnier* recueillies de la bouche d'Abel Clesse à Lavacherie, en 1950, termine cette évocation d'un métier définitivement rangé dans le tiroir poétique des traditions populaires de chez nous.

* * *

« Les tertres circulaires, fortement aplanis, que l'on observe fréquemment, dans les bois et surtout dans les grandes forêts domaniales sont les bases de fours de charbonniers de l'époque de splendeur de la sidérurgie. On les désigne d'habitude sous le nom de *faudes*. En écartant du bout d'un bâton la couche de feuilles mortes, on s'aperçoit qu'ils sont composés de terre noire, mêlée de menus débris de braises, dans laquelle on ne rencontre ni vers ni insectes. Les paysannes avaient autrefois l'habitude d'en emporter une provision pour garnir leurs pots de fleurs.

Lorsque ces surélévations se trouvent sur une pente, le côté décline est resté plus proéminent. Il fallait, en effet éviter le glissement vers le bas et maintenir une aire parfaitement unie. C'était une rude besogne et une opération délicate de dresser un fourneau. Sur l'emplacement choisi, abrité du vent, on traçait un cercle d'environ 4 ou 5 mètres. Au centre, des perches fichées en terre ménageaient un vide devant servir de foyer. Les premiers tronçons de bois, dits *attelles*, bien secs et fendus par quartiers, étaient appuyés par le haut bout contre les perches. Tout autour venaient se placer des rangées de rondins, jusqu'à l'extrémité du tertre de base. C'était le premier lit, sur lequel s'élevaient quatre autres, en rétrécissant graduellement les rangées. On obtenait finalement un monceau, ayant la forme d'un grand cône tronqué. Une galerie horizontale, remplie préalablement de matières combustibles, se raccordait au centre. Elle était pourvue d'ouvertures extérieures que l'on bouchait après la mise à feu, selon les circonstances exigées par la combustion. Le dressage terminé, on habillait le fourneau d'un épais manteau, le mettant à l'abri de l'air. À cet effet, il était couvert d'une garniture de ramilles, sur lesquelles on appliquait une couche de terre fraîche de quelques doigts d'épaisseur. Enfin, sur le tout était répandu le *frasil*, c'est-à-dire de la cendre noire prélevée sur une ancienne place à charbon. L'extrême sommet du four étant resté à découvert, on y mettait le feu au moyen de broussailles et de braises ardentes ; le courant d'air s'établissait et le bois commençait à brûler.

Alors, m'a conté — il y a de cela 50 ans — un vieux charbonnier, un des rares encore en vie, viennent les vraies fatigues et les tracasseries du métier. Le charbon est comme un enfant gâté sur lequel il faut veiller jour et nuit. Quand la fumée, blanche d'abord, devient plus brune et plus âcre, on bouche les ouvertures avec de la terre ; puis douze heures après, on redonne un peu d'air. Le charbonnier doit être maître de son feu. Si le charbon gronde, c'est que la cuisson va trop vite, et avec le râteau on applique du frasil sur les ouvertures ; si le vent s'élève, autre souci ; il faut abriter le fourneau au moyen de claies d'osier. Enfin, après mille maux et mille soins, la cuisson s'achève. Le fourneau s'aplatit lentement ; on l'éventre d'un seul côté et le charbon apparaît noir comme une mûre, lourd et sonnant clair comme de l'argent.

Le charbon de bois ainsi obtenu était transporté dans des *bannes* d'osier sur chariot aux forges et fourneaux du pays qui en faisaient une énorme consommation. Des forêts entières furent coupées à blanc étoc, désouchées et mises en culture. On peut voir encore la place des faudes dans

les champs à de vagues cercles de terre noire que la charrue a éparpillée. »
(1)

« ... Les charbonniers commencent par choisir, à portée des tas de bois abattus, un terrain assez uni et ferme, sur lequel il leur suffit de nettoyer et de battre une place pour établir leur charbonnière : mais si l'on ne rencontre, aux environs des cordes de bois empilées, que des fonds en pente, ou caillouteux, ou crevassés, il est nécessaire de niveler le terrain, d'y ajouter une couche de terre, de la ratisser et de la battre, afin d'obtenir une surface unie ; celle d'un fourneau ou d'un feu a ordinairement de 12 à 15 pieds de diamètre.

Les bois doivent être assemblés d'avance ou fractionnés par les charbonniers, suivant leur nature ou leur grosseur, qui varie de 1 à 3 pouces de diamètre ; tous les morceaux doivent avoir la même longueur. Lorsque le bois est convenablement mis en tas, le charbonnier couvre toute sa surface avec du gazon ou des feuilles et trace un chemin autour en bêchant la terre. Si la charbonnière est toute nouvelle et qu'il n'y a pas de frazin, c'est-à-dire un mélange de terre et de charbon, il divise la terre le plus possible et la met en tas : il s'en sert pour donner le dernier enduit, en couvrant toute la surface du fourneau d'un pouce et demi d'épaisseur, à l'exception d'un demi-pied par le bas, afin de laisser accès à l'air dans cette partie.

Le tout étant ainsi disposé, on met le feu. Pour cela, on ôte une bûche que l'on a placée au centre du tas de bois et le vide qu'elle laisse forme une cheminée dans laquelle on jette des brindilles de bois sec et une pellée. Bientôt une épaisse fumée se dégage tout autour du fourneau et par la cheminée ; on laisse les choses en cet état jusqu'à ce que l'on aperçoive de la flamme sortir par la cheminée ; on la recouvre alors d'un morceau de gazon, sans la fermer complètement, afin de laisser la fumée sortir en cet endroit.

L'ouvrier doit alors être très attentif à observer ce qui se passe, afin de remédier à une foule de petits accidents qui pourraient avoir des conséquences graves. L'accès de l'air et les issues de la fumée doivent être régulés soigneusement. Quelquefois, les gaz comprimés font de petites explosions desquelles résultent quelques trous ; on doit les reboucher à l'instant avec de la terre, du frazin ou des pièces de gazon ; enfin il faut ajouter de la terre au bas du fourneau et rétrécir ainsi de plus en plus le passage qu'on y a ménagé. La carbonisation se fait bien lorsque la fumée s'exhale lentement de tous les points, excepté au sommet, où le courant doit être plus rapide.

On doit observer l'influence du vent sur la carbonisation. Les charbonniers sont obligés, pour s'en garantir, d'élever des abris avec clayonnages en osier. Ils veillent, pendant la nuit, aux progrès de cette opération dont le succès dépend entièrement de leurs soins, et qui pourrait ne leur donner qu'un tas de cendres sans valeur. À l'approche de la seconde nuit surtout, ils doivent redoubler d'attention, car alors toute la masse est embrasée, et l'on attend l'apparition du grand feu ; c'est le moment où la couverture, entièrement devenue rouge, indique que le charbon est fait. À ce moment, on étouffe complètement le charbon en interceptant toute communication avec l'air extérieur.

Le quatrième jour, le charbon est prêt à être tiré. Il faut donc trois jours entiers pour terminer la carbonisation et le refroidissement ; ce temps n'est pas nécessaire lorsque le bois est sec : il ne faut que deux jours et demi.

Pour tirer le charbon, on ouvre le tas d'un côté seulement, à l'aide d'un crochet en fer ; et si le feu était mal éteint, on reboucherait cette ouverture avec du gazon et de la terre. Sur 100 kg de bois, suivant les meilleures analyses, il y a environ 40 kg de charbon ; cependant, par les procédés ordinaires, les charbonniers n'obtiennent que 13 % et par des procédés plus conséquents, on n'a jamais pu obtenir plus de 28 %... » (2).

LA CHANSON DU CHARBONNIER (3)

Le charbonnier s'en va faire un tour à la ville (bis)
En s'écriant « Madame » à haute voix
Voulez-vous du charbon du nouveau bois.

* * *

Charbonnier, mon ami, combien vends-tu la benne (bis)
Hélas Madame, je la vends dix écus
Les gros charbons et les menus.

* * *

Charbonnier, mon ami, tu as la barbe bien noire (bis)
Hélas Madame, c'est l'état du métier
La barbe est noire au charbonnier.

* * *

Charbonnier, mon ami, tu as la chemise bien noire (bis)
Hélas Madame, vous la reblanchirez
Chemise noire au charbonnier.

* * *

Charbonnier, mon ami, ta femme est-elle jolie (bis)
Hélas Madame, aussi jolie que vous
Mais le charbon a gâté tout.

Willy LASSANCE

(Texte extrait de « Parcs Nationaux », bulletin trimestriel de l'Association « Ardenne & Gaume », vol. XIII, 1958, fasc. 4.)

(1) Ch. DUBOIS, *Savez-vous... ce qu'est une « Faude de Charbonnier »* dans *Curia Arduennae*, n° 2, 1951, pp. 25-26. Dans la forêt de Freyr, les derniers charbonniers furent Thomas et Paul Leriche, de Lavacherie, qui cessèrent leur activité vers 1903. (W. LASSANCE, *La forêt de Freyr*, dans *Curia Arduennae*, n° 2, 1951, p. 8).

Il fallait quelquefois 50 à 70 cordes de bois au charbonnier et à son aide pour monter un seul fourneau. W. LASSANCE, loc. cit.

(2) J. RAMBOSSON, *Du charbon, sa fabrication et ses propriétés*, dans *La Science pour Tous*, Paris, 29 mai 1856, 1^{re} année, fasc. 25, pp. 193-194, 1 fig.

(3) W.L., *Curia Arduennae*, n° 1, 1952, pp. 11-12.

L'agriculture jadis en Haute Ardenne

EN ce qui concerne l'agriculture, d'énormes changements verront le jour au cours du XX^e siècle. Toujours au début du siècle, le sol de la Haute Ardenne était pauvre et acide. Le gazon devant servir aux prairies et aux prés à faucher était délicat. Il fallait souvent procéder à son renouvellement si l'on voulait en obtenir un certain rendement. Il avait tendance à disparaître en étant envahi par les mousses ou autres herbes sauvages. Il fallait toujours lutter contre la nature, laquelle avait tendance à vouloir reprendre ses droits. Afin de maintenir un équilibre plus ou moins valable, les paysans étaient obligés de labourer le sol très souvent et de réensemencer après quelques années. Seule la chaux était à l'époque un des rares amendements dont on disposait pour améliorer la nature du sol.

La Haute Ardenne était complètement dépourvue de ce produit. Il fallait donc se le procurer auprès des fours à chaux situés dans la vallée de l'Aisne à une distance de quelques dizaines de kilomètres.

Au début du siècle, les moyens de locomotion étaient toujours rudimentaires. Lorsque le moment était venu, dans le courant de l'année, les fermiers se regroupaient afin de former des attelages effectuant l'acheminement de la chaux depuis le centre de production jusque à la ferme.

Ces transports prenaient plusieurs jours de route aller et retour. Certains ne disposaient pas toujours de chevaux et la traction était alors effectuée à l'aide de bœufs, beaucoup plus lents. Il y avait lieu de laisser reposer les hommes et les bêtes de somme. Des lieux d'hébergement s'échelonnaient sur le parcours. La restauration y était assurée ainsi qu'une certaine détente. Ces temps d'arrêt permettaient de discuter le coup, arrosé d'un petit «pèket» pour maintenir le moral.

La chaux proprement dite était une pierre castine que l'on cuisait dans des fours appropriés. La cuisson terminée, elle était transportée à l'état brut. Elle s'appelait la chaux vive.

Avant son épandage sur le sol, on procédait à sa calcination à l'aide de l'eau que l'on répandait sur cette roche cuite. Au contact de l'eau, la pierre se désagrégeait et était réduite en poussière. Lors de l'entreprise de calcination, une vapeur sulfureuse se dégageait. Il fallait éviter, dans la mesure du possible, de se trouver dans la zone d'évaporation car les yeux et les muqueuses étaient atteints de légères brûlures. Lors de l'épandage, à l'aide de pelle, cette chaux devenue poudreuse et volatile blanchissait la peau et les vêtements des utilisateurs.

Ce système sera amélioré au fil des années. Le transport sera alors effectué par camion. Le produit sera conditionné en sac. Des distributeurs mécaniques seront utilisés. Des entreprises d'épandage finiront par effectuer le transport et la mise en place directement de l'usine de production jusqu'au sol à traiter.

Des engrais chimiques arriveront sur le marché ce qui transformera les méthodes d'amendement du sol de la Haute Ardenne.

Mais revenons aux usages dans les exploitations agricoles. Comme déjà dit, au début du siècle le paysan ardennais n'était pas toujours en possession d'un cheval de trait. Mises à part les exploitations d'une certaine importance, beaucoup de paysans utilisaient encore les bovidés comme moyen de traction. C'était surtout le bœuf, animal qui pesait parfois une tonne, qui était le plus sollicité. Il arrivait aussi que des vaches laitières aidassent à la traction. Ce système d'attelage était lent mais il rendait d'énormes services.

La plupart du temps, ces bêtes de somme étaient attachées par les cornes à l'aide d'un joug. La charrette à deux roues en bois cerclées d'un bandage métallique était la plus utilisée. Ce véhicule servait aussi bien à transporter le fumier qu'à ramener les foin et les récoltes en tous genres. Il était souvent l'unique moyen de transport de l'exploitation.

« À ce propos, il m'a été raconté par un ancien qui avait connu mon grand-père paternel, que le brave utilisait un bœuf pour son exploitation agricole. L'animal s'appelait « Mouton ». Mon aïeul vieillissant était atteint de surdité. Comme la chose se passait fin du XIX^e siècle, il utilisait des chemins de terre étroits aux profondes ornières et bordés de haies vives. Vu l'état des lieux, l'homme précédait son attelage, guidant la bête à l'aide d'une perche.

Les garnements du village, dont mon conteur faisait partie, se cachaient derrière les haies et commandaient au bœuf de s'arrêter. Etant donné sa surdité, le brave homme ne s'apercevait du subterfuge que quelques moments plus tard en se retournant. Il devait revenir sur ses pas et faire redémarrer l'attelage. C'était une gaminerie de l'époque et je me souviens avoir procédé de la sorte cinquante ans plus tard dans des circonstances à peu près analogues. Par la suite, à cause de la motorisation, pareille inconvenienc ne saurait plus avoir lieu. »

Entre-temps et à partir de l'entre-deux-guerres, l'utilisation du cheval pour la traction se généralisera et des machines seront construites et adaptées suivant leurs usages.

Jusqu'à la moitié du XX^e siècle, le sol de la Haute Ardenne devait être souvent labouré en pratiquant l'assolement. Il fallait veiller au renouvellement des herbages. En pratiquant de la sorte, on arrivait à obtenir des rendements plus intéressants, ne fusse que le fourrage suffisant pour nourrir le bétail pendant les longues périodes hivernales.

Les labours étaient effectués, d'abord avec l'araire qui fera place plus tard à la charrue à double socs et réversible. Ce nouveau système facilitait le travail car, équipé de roues à l'avant, il se guidait seul sans l'aide du laboureur, ce qui n'était pas le cas de la charrue simple, laquelle devait être dirigée constamment en tenant le mancheron en main. Les labours, dans la mesure du possible, étaient prévus avant l'hiver. Le sol avait le temps de se reposer pendant quelques mois sauf si certains emblavages d'hiver avaient lieu. Ceux-ci eurent tendance à diminuer fortement plus on avançait dans le siècle.

Dès les beaux jours revenus, les terres étaient séchées, le hersage avait lieu en vue de pratiquer l'ensemencement des céréales d'été. On en profitait aussi pour réensemencer certains sols en herbes pour obtenir des prés à foin l'année suivante.

Comme déjà dit, les céréales d'hiver telles que : seigle, épeautre, conserveront encore longtemps l'appréciation de certains paysans. En effet, ces cultures ne résistaient pas trop mal aux périodes de gels pendant l'hiver et, par la même occasion, elles étaient précoces pour les récoltes en bonne saison. Elles avaient certaines qualités non négligeables. Le seigle produisait une farine de teinte grise. Il sera longtemps à la base du pain des autochtones. Sa paille haute et solide était appréciée pour fabriquer les liens nécessaires lors des entreprises de battage des autres céréales. L'épeautre de son côté donnait une farine plus blanche et d'une excellente qualité pour la fabrication du pain. Toutefois, cette denrée était plus difficile à

moudre car il fallait d'abord décortiquer l'enveloppe des grains. De nombreux moulins n'étaient pas équipés pour ce genre de travail, ce qui compliquait la mouture. Certains cultivateurs n'hésitaient pas à fourrager leur bétail avec l'épeautre car c'était un aliment excellent.

Début du siècle, c'était toujours le seigle, l'épeautre et l'avoine qui étaient le plus souvent ensemencés en Haute Ardenne; le froment et l'orge seront cultivés par la suite avec succès.

L'arrivée des engrais chimiques apportera plus de facilités dans les amendements du sol. Les rendements furent améliorés au fur et à mesure mais ils resteront toujours en-deçà des autres régions possédant des sols plus riches.

Certaines espèces de froment seront cultivées. Des cultures de froments d'hiver seront tentées sans grand succès. Le froment de printemps prendra plus d'extension. La farine de ces céréales était blanche et de bonne qualité d'où l'amélioration du pain.

Vu la proximité des forêts à certains endroits, on cultivait du froment à barbe. L'épis comportait de longues aiguilles, ce que le gibier n'appréciait pas. Les dégâts étaient évités aux cultures.

L'orge était « barbu » à l'origine. Hélas, ce genre d'épis apportait de gros inconvénients lors du battage car ces fameuses « aiguilles » ne facilitaient pas la manipulation des denrées. L'orge verra surtout le jour en Haute Ardenne dans les années 1940. Il sera fort apprécié pour son rendement mais surtout pour sa qualité dans l'engraissement des porcs.

En ce qui concerne le système d'alternance du labour et des foins, il prendra fin vers les années 1970. L'apport d'engrais chimiques prendra une telle extension que la nature du sol sera complètement transformée. Les labours d'antan feront place en grandes parties à des riches prairies. Le cheptel bovin prendra une réelle expansion. Le paysage en lui-même sera complètement métamorphosé en fin de siècle.

Dès 1950, les pays d'Europe occidentale se grouperont pour former le Marché Commun, donnant ainsi naissance à l'Europe agricole. Des contingences diverses influenceront les méthodes d'exploitations agricoles. Au même moment, avec l'arrivée de la motorisation, la mécanisation du travail prendra une extension considérable.

Mais déjà début du siècle, un nouvel essor avait été donné à l'agriculture en Haute Ardenne, lors de la mise en place des lignes de chemins de fer vicinaux. Ce mode de communication apportera un réel progrès. L'ache-

minement des produits nécessaires à l'agriculture, engrais, semences etc., aidera au développement dans de nombreux domaines. Le haut pays sera tout à coup plus accessible et les déplacements des personnes et des produits seront améliorés.

Vers les années 1950, le transport par route prendra la relève. Les produits seront livrés du producteur au consommateur et les camions feront du porte à porte. Tout ce progrès technique transformera les exploitations. La politique européenne fera le reste. Les petits exploitants seront invités à céder leurs activités aux exploitations plus importantes ou en voie de le devenir. Certains avantages pécuniaires favoriseront la mise en place du système. Des moyens toujours de plus en plus performants seront utilisés. La paysannerie devant s'adapter à tous ces changements, ils lui faudra trop souvent recourir à des emprunts importants d'où des endettements sur de longues années. C'était toute une évolution, presque une révolution, dans les procédés.

Étant donné l'importance des troupeaux de vaches laitières, des étables modernes seront construites. Des salles de traites mécaniques seront installées. Le bétail séjournera l'hiver en stabulation libre. Leur couche sera composée de grilles ou d'éléments en béton laissant filtrer les excréments. Ces derniers seront stockés dans d'énormes fosses afin de produire du lisier (purin et fumier mélangés). Des engins de pompes serviront au remplissage de tonneaux conçus spécialement pour l'épandage. Le liquide est répandu sur le sol par projection à l'aide de la prise de force du tracteur.

Vers la fin du siècle, un nouveau procédé d'élevage bovin verra le jour.

En Haute Ardenne, c'était la vache de race pie-noire qui avait toujours eu les faveurs des paysans, vu son adaptation au climat et son rendement laitier moyen.

Vers les années 1970, la race pie-bleue, après avoir subi de nettes améliorations, prendra la relève, en grande partie. En effet, ce bovidé très viandeux et de qualité exceptionnelle sera prisé des éleveurs ardennais. On verra fleurir du bétail appelé bleu-blanc-belge, dans presque toutes les exploitations. Les vaches seront saillies par des taureaux de pure race. Le cas échéant, on procédera à l'insémination artificielle avec du sperme recueilli dans des centres adaptés à ce genre d'élevage. Les veaux produits par ce système seront de conformité «cul de poulain». Les vêlages ne seront plus naturels étant donné que les veaux seront trop gros à la naissance et on pratiquera la césarienne dans la plupart des cas. Déjà à sa naissance, le veau avait une valeur certaine. Le nouveau-né de cette race sera suivi de

près car il y allait de son importance. Très souvent, il sera laissé à sa mère où il tétera le souï du lait nécessaire à sa croissance. Plus tard, cette jeune bête sera sevrée et destinée à l'engraissement pour être vendue comme viande de bonne qualité.

Au cours des dernières décennies du XX^e siècle, en Haute Ardenne, les labours auront pratiquement disparu. Il en sera de même pour la manière de pratiquer la fenaison des foins. De nouveaux procédés auront une fois pour toute modifié les travaux champêtres.

Fini donc ce bon vieux temps où tout le monde était occupé à travailler manuellement la terre ardennaise.

Il est déjà bien loin le temps où le paysan, levé de bon matin, devait battre sa faux à l'aide d'un marteau et d'une enclumette par des coups successifs amincissant le fil de la lame d'acier spécial.

Muni d'un coffre à la ceinture contenant l'eau relevée d'un léger filet de vinaigre où trempait la pierre à aiguiser, le faucheur arrivait à une heure matinale dans le pré à faucher. Il fallait profiter de la rosée parce que l'humidité de l'herbe facilitait la coupe. Parfois ils étaient plusieurs faucheurs à se suivre. Ils coupaient quelques dizaines de mètres avant de s'arrêter pour aiguiser le tranchant. L'herbe coupée tombait en andins sur le sol. Le travail suivant consistait à répandre l'herbe en couche, la plus mince possible, à l'aide d'une fourche à trois dents pour permettre aux rayons du soleil de faire sécher le foin rapidement.

Par la suite et suivant l'ensoleillement, l'herbe était retournée à l'aide d'un râteau avec des dents en bois. Lorsque l'herbe était fanée à point, on la rassemblait en ligne afin de confectionner des meulons pour la protéger des ondées éventuelles. Le foin continuait ainsi à se faner en tas à l'air libre. Le cas échéant, si le temps était pluvieux trop longtemps, il fallait répandre le foin pour le sécher à nouveau avant de le rentrer au fenil ou le stocker en d'énormes meules en forme de poire.

La confection de ces meules était tout un art. D'abord, on plantait une haute perche en son centre. Ensuite, on disposait des fagots de bois sur un certain périmètre, suivant le volume que l'on estimait pour la zone de stockage. Ceci était une protection contre l'humidité venant du sol, vu que le foin restait sur place pendant de longs mois. Le produit à conserver était déposé par couches successives en respectant le cercle prévu. À partir d'une certaine hauteur, le cercle en question se rétrécissait afin de réaliser une pointe vers le haut. Cette façon de pratiquer obligeait les eaux de pluie de ruisseler vers le bas. Il arrivait qu'après quelques jours de tassement,

on recouvrit la pointe d'une couronne de paille de seigle où l'on déposait un ancien cercle en acier de roue pour tenir le « chapeau de paille » contre les poussées de vent. Ces meules disparaîtront du paysage vers les années 1950, pour faire place à d'autres moyens de stockage plus évolués.

On pourrait aussi dire que, jusqu'aux environs des années 1930, les faucheurs ardennais se rendaient, chaque année, dans le pays de Herve pour y couper les foins début du mois de juin. Cette région connaissant un climat plus doux, les travaux de fenaison y étaient plus précoces. Les fermiers herviens appréciaient lesdits faucheurs, lesquels étaient souvent réengagés d'année en année chez les mêmes exploitants. Fin juin, ils regagnaient la Haute Ardenne pour y entreprendre les mêmes travaux.

Tout cela cessera dès l'arrivée des machines à faucher mécaniques. Il s'agissait d'un engin équipé d'une barre faucheuse, munie de dents en acier où coulissait une lame garnie de petits couteaux triangulaires appelés « sections », le tout ressemblant à un grand peigne glissant sur le sol afin de couper l'herbe à sa base. Cette mécanique composée d'un système d'engrenage fut tirée par la traction chevaline, ensuite par tracteur. Vers 1950/1960, un nouveau système de fauchage dû à la motorisation généralisée verra le jour. Il s'agissait d'une faucheuse à disques soit un plateau circulaire équipé de couteaux en acier spécial à haute résistance qui par force centrifuge sectionnait d'une façon plus régulière que l'ancienne faucheuse mécanique. On utilise la prise de force du tracteur pour actionner le système qui, vu sa rapidité, apporte un fini parfait de la coupe des foins.

Avec l'apport de toutes ces mécaniques nouvelles, une évolution changera les procédés de fenaison. Les travaux manuels seront remplacés par toute une panoplie de perfectionnements. Il y aura les faneuses à fourches, les râtaux-faneurs, etc. Ces engins mécaniques d'abord mus par la traction chevaline seront ensuite adaptés aux tracteurs. Des faneuses plus perfectionnées équipées de fourches rotatives (pirouettes) seront utilisées aussi bien pour éparpiller l'herbe coupée que pour confectionner les andains d'herbe fanée.

Le ramassage des foins verra aussi une évolution avec l'arrivée des botteteuses mécaniques actionnées par la prise de force du tracteur. L'herbe sera ramassée par un rouleau denté puis pressée et liée en ballots. Ce presage permettra une économie de place de stockage.

L'évolution continuant son bonhomme de chemin, certaines exploitations pratiqueront le préfanage et des remorques auto-chargeuses récolteront l'herbe semi-fanée pour la transporter vers les lieux de stockage

appropriés.

L'ensilage sera aussi mis en pratique, soit en confectionnant des silos «taupes» à même le sol où l'herbe est tassée et recouverte de plastique ou en utilisant des silos tours.

Ces nouvelles méthodes feront oublier les longues périodes de séchage de l'herbe qui dépendaient surtout des rares moments ensoleillés de certains étés ardennais.

Un autre procédé verra aussi le jour dans de nombreuses exploitations. Il s'agit du ramassage des herbes coupées, parfois préfanées, par une machine tirée par un tracteur qui enroule le foin en boules ou en ballots et d'un dispositif mécanique qui leur applique une protection en plastique. Cette méthode moderne permet le stockage à l'extérieur en empilant les paquets les uns sur les autres. Lorsque le bétail séjourne à l'intérieur, il suffit de prélever l'herbe ainsi empaquetée et de la fourrager.

Tous ces nouveaux procédés de préfanage et de stockage sont très utilisés sur la fin de ce XX^e siècle. Finies toutes ces longues et difficiles périodes de la fenaison d'autrefois où l'herbe, après la fauche, devait subir de nombreuses manipulations, souvent manuelles, avant de pouvoir être stockée pour l'hiver.

En ce qui concerne les céréales, la méthode utilisée pour la récolte sera un peu différente. Au début du XX^e siècle, en Haute Ardenne la coupe était réalisée avec la faux. Le faucheur coupait le grain sur pied en le déposant en ligne vers celui resté debout. Une personne, souvent une femme, le suivait en ramassant le produit coupé pour en confectionner des gerbes. Ce travail s'appelait le relevage. D'autres personnes procédaient au liage des gerbes en prélevant quelques tiges de paille à même la gerbe pour en faire un lien et les serraient alors dressées les unes contre les autres en rejoignant les épis au sommet. Là aussi on procédait à un liage avec quelques tiges prélevées dans une gerbe. Afin de protéger ces dizeaux (les tas contenant une dizaine de gerbes), on les coiffait d'une gerbe retournée, les épis dirigés vers le bas ou simplement pliée en deux. Cette coiffe permettait aux eaux de pluie de ruisseler vers le sol, sans humidifier les épis qu'elle protégeait de la germination des grains.

Après quelques jours et suivant la clémence du temps, les céréales étaient transportées vers leur lieu de stockage. Parfois, par manque de place dans les granges, des meules du même type que pour le foin étaient prévues. Les meules de céréales étaient souvent garnies de genêts ou de paille dans leur pointe pour les protéger des intempéries.

« Personnellement, je me rappelle qu'étant gamin, il arriva que l'on transportât les céréales, en soirée, prolongeant au maximum les belles et chaudes journées de fin août, début septembre. On profitait du clair de lune pour accomplir cette besogne. Les soirées étaient délicieuses et calmes. On allait de la ferme au champ, juché sur le chariot tiré par le cheval. Il fallait emprunter des chemins de terre parfois rocailloux. Les roues en bois cerclées de leur bandage métallique suivaient les ornières et les moyeux battaient contre leurs arêtes à un rythme plus ou moins régulier. Un parfum montait des champs voisins humidifiés par la rosée, toute fraîche. Les paysans étaient heureux de pouvoir ainsi rentrer leurs récoltes tout à fait réussies. C'étaient probablement les derniers beaux jours de la saison estivale et tout le monde avait l'occasion d'en profiter au maximum. »

Chez les Ardennais de l'époque, le courage ne manquait pas, surtout lorsqu'il y allait de la réussite de leurs récoltes dont ils étaient si fiers. Ils savaient qu'ils auraient le temps de récupérer leurs forces lorsque les pluies d'automne dureraient pendant des jours si pas des semaines entières. Il arrivait trop souvent qu'ils se fissent surprendre et que les grains fussent en danger de germer ou pourrir aux champs. C'était alors une catastrophe car tout le travail de l'année, dans ce domaine, était ainsi perdu. Il faut savoir que l'agriculture est largement dépendante de la nature.

Les céréales, comme les foin, connaîtront une réelle évolution dans l'exécution des travaux du semi à la récolte. La faucheuse mécanique sera adaptée pour couper les grains.

D'abord un dispositif semi-mécanique s'adaptera à la faucheuse permettant de réaliser la confection des gerbes lors du fauchage. Il y allait du doigté du cultivateur qui, bien juché sur son siège, devait, à l'aide d'un système de relevage sur charnière, utilisant un râteau droit, scinder le produit coupé en paquets de la valeur d'une gerbe. Cette dernière était liée et dressée d'une façon manuelle.

Par la suite, arrivera la moissonneuse-lieuse. Cette machine était équipée d'un appareillage qui, en plus de la coupe, réalisait mécaniquement la confection de la gerbe à l'aide de râteaux séparateurs suivant par rotation liant en même temps la gerbe à l'aide de ficelles adéquates. Il ne restait plus que le dressage en dizeaux à exécuter manuellement.

Vers le milieu du XX^e siècle, se développera de plus en plus en Haute Ardenne, la moisson et le battage sur le terrain à l'aide de machines auto-tractionnées.

Les grains étaient réceptionnés directement dans des remorques qui, tirées par des tracteurs, accompagnaient la machine. Ce travail était effectué par des entreprises spécialisées et les agriculteurs se regroupaient à l'oc-

casion pour mener à bien l'exécution du travail. Ce système était tout à fait révolutionnaire vu sa rapidité et son rendement.

La paille était déposée en andains, ensuite récupérée en ballots à l'aide d'une presse et stockée pour les besoins ultérieurs.

Cette méthode sera d'application un certain temps pour disparaître de la Haute Ardenne, en principe, lorsque celle-ci connaîtra sa reconversion agricole, en grande partie en se tournant plutôt vers la prairie et l'élevage des bovidés.

Au début du siècle, le battage des céréales avait déjà connu beaucoup de changements en Haute Ardenne.

Chez les petits exploitants, le travail était effectué manuellement, les gerbes étaient alignées à même le sol. Les fermiers étaient armés d'un fléau (cylindre en bois réuni à un manche à l'aide d'une corde). Le batteur soulevait le cylindre en l'air pour le rabattre avec force sur les épis pour en faire sortir les grains. Plusieurs passages étaient parfois nécessaires pour que le travail soit mené à bien. La paille battue était alors liée en ballots et stockée. Les grains étaient ramassés en vue d'être nettoyés à l'aide d'un petit van (genre de grand panier plat muni de deux poignées). Un mouvement de haut en bas et vice versa faisait sortir la paille enveloppant les grains et ces derniers étaient mis en sac.

Certains fermiers se servaient aussi d'un « batteur » (genre de table inclinée, confectionnée de deux bois en demi-lune sur les côtés reliés entre eux par des rondins cloués à claire voie). L'ouvrier devait soulever la gerbe et la rabattre avec force sur ladite table pour faire sortir les grains des épis. Le travail de vannage et la récupération de la paille se faisaient selon le procédé cité ci-avant ; là aussi des machines seront inventées pour améliorer le travail du fermier.

On confectionnera d'abord la « rivette » ; il s'agissait d'un engin assez rudimentaire composé d'une grande caisse montée sur quatre pieds contenant un rouleau en bois où étaient enchâssées des dents en fer espacées de quelques centimètres. Le rouleau fixé sur deux axes était entraîné manuellement à l'aide d'une manivelle. Les épis étaient présentés à cette force tournante et les grains étaient happés et tombaient sur le sol. La suite du travail suivait aussi le même procédé que dans les cas précités. Le seul avantage de cet engin était la rapidité d'exécution, mais il réclamait toujours beaucoup d'énergie humaine ; une certaine évolution se faisait ainsi jour.

Arriveront alors des machines à battre plus élaborées et déjà utilisées

chez certains gros exploitants.

D'abord la force chevaline sera requise. Il s'agissait d'attacher un ou deux chevaux à un manège. Ce matériel était composé d'une grande roue dentelée métallique fixée au sol en son centre et qui tournait horizontalement. Cette roue entraînait des pignons fixés à des arbres (longues barres en fer) reliés à la machine à battre. Le ou les chevaux étaient attachés à une longue poutre en bois fixée à la grande roue. Les bêtes, par un mouvement circulaire, faisaient ainsi fonctionner l'ensemble. Une surveillance continue du cheval ou des chevaux était nécessaire pour maintenir un rythme plus ou moins régulier.

« Adolescent, j'étais parfois engagé dans ce genre de besogne, bien que je plaigrissais ces pauvres animaux tournant en rond pendant de longues heures. On n'avait pas le choix, il fallait s'exécuter sans rechigner. »

Lorsque l'électricité s'implantera dans notre région dans les années 1920/1930, elle prendra la place de la force animale pour actionner toutes ces machines agricoles. Les batteuses mécaniques seront tellement perfectionnées qu'elles exécuteront le travail presque complet. Le grain sera ensaché directement ; il ne restera que le traitement de la paille à effectuer manuellement.

Mais déjà avant cela, d'autres engins verront le jour, tel le tarare. Il s'agissait d'une caisse sur quatre pieds équipée à l'avant d'un tambour en tôle où tournait un cylindre composé de quatre planches disposées en croix. Ce système, mis en mouvement, provoquait du vent qui était envoyé vers l'arrière. Les grains, déposés au préalable dans un grand entonnoir en bois placé au faite de la machine, s'écoulaient par une issue réglable et tombaient de façon régulière sur des tamis en treillis d'acier de différents calibres. Ces tamis étaient actionnés en même temps que le tambour par un système de tringles en acier qui secouait l'ensemble. Le grain étant plus lourd, tombait dans un sac de jute via un couloir approprié tandis que la paille était projetée à l'arrière par le vent sortant du tambour. Ce système de vannage était actionné manuellement ou à l'aide d'un moteur électrique, par une roue dentée et certains engrenages.

Les grains étaient stockés dans les greniers en attendant leur consommation. Parfois, suivant l'importance des récoltes, certains produits étaient vendus à des négociants en grains. La plupart du temps, ces denrées étaient destinées à la propre consommation du producteur. Suivant leur nature, elles devaient être moulues afin d'obtenir de la farine et du son, séparément.

L'avoine, qui sera longtemps cultivée sur notre terroir servait surtout à l'alimentation des chevaux de labour. Elle était aussi fourragée au bétail après avoir été aplatie.

De nombreux moulins étaient équipés d'une roue à aubes, actionnée par l'eau des rivières. Les denrées y étaient déposées par les particuliers pour être moulues à l'aide de pierres circulaires tournant horizontalement, les unes sur les autres, afin de broyer les graines. Ces dernières, versées dans l'entonnoir, étaient distribuées par un système de déversoirs surveillés de près par le meunier.

« Là aussi, je me souviens que, dans ma jeunesse, je conduisais de la marchandise à moudre. J'aimais entendre ce bruit semi-silencieux des meules qui tournaient dans leurs loges et le cliquetis régulier du distributeur de grains. C'était une « musique douce » répétée en continu. »

Certains de ces moulins possédaient un système de décorticage de l'épeautre. Ce grain était enveloppé d'une balle qu'il fallait enlever avant la monture. C'était un petit inconvénient de ce genre de blé mais sa farine était de bonne qualité.

Le pain d'épeautre était très apprécié pour sa légèreté et surtout pour son goût. Des cultivateurs n'hésitaient pas à fourrager l'épeautre à leur bétail en hiver. Ce qui était un excellent aliment pour l'entretien du cheptel bovin.

Dès l'arrivée de l'électricité, quelques moulins seront équipés par cette nouvelle force motrice. Aux dires des anciens, la farine obtenue par ce procédé perdait de sa valeur. Étant donné que les meules auraient eu un rendement plus rapide, cela faisait subir un certain échauffement au produit ainsi moulu. On verra aussi fonctionner des petits moulins équipés de meules d'un modèle réduit. L'utilisation de ces derniers servait à la mouture de certains grains pour l'alimentation des animaux.

Tout cela ne survivra pas au progrès et dès la seconde moitié du XX^e siècle, les moulins à aube arrêteront de fonctionner. Comme déjà dit, l'agriculture sera modifiée en Haute Ardenne par une transformation, en général vers l'élevage bovin et l'abandon de la culture céréalière.

Le pain sera fabriqué par les boulangers qui s'approvisionneront directement dans les minoteries. C'était la fin du bon et savoureux pain pétri à la main et cuit au four à bois par la ménagère.

Joseph GAVROYE

(Extrait du livre « Histoire de l'évolution au XX^e siècle en Haute Ardenne », Éditions J.A.C., Vielsalm, 1999.)

L'histoire révolue du bétail ardennais

Les gates et les bédos

BUFFON, sous Périclès, aurait sacrifié au dieu Pan ! Il préfère la chèvre à la brebis et utilise pour en parler des termes affectueux. « Elle a, dit-il, plus de sentiment et de ressource » !... « Elle est sensible aux caresses et capable d'attachement, elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide... Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau : elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir, sur la pointe des rochers et sur les bords des précipices... Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur, elle dort au soleil, s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements, ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais — et voilà où le bât blesse ! — « elle paraît être sensible à la rigueur du froid ». Quand on sait qu'il existe en Ardenne un village de Freux et une forêt de Freyr dont les noms viennent vraisemblablement du même mot gallo-romain « frigidarium », on imagine aisément certaines incompatibilités entre de tels sites et l'exploitation intensive des caprins.

L'abondance de chèvres en Ardenne semble plus légendaire qu'historique et le bruit fait, ces dernières années, autour d'un renouveau de l'exploitation caprine dans cette région procède, pensons-nous, du manque d'information d'écologistes citadins.

Les caprins étaient d'ailleurs parfois indésirables au point que, sur les terres des princes de Loewenstein, il était interdit, sous peine d'amendes, de les laisser participer à la glandée.

Depuis que les chiffres nous sont connus, on n'a jamais recensé, en Ar-

denne belge, plus d'une bonne dizaine de milliers de caprins. C'est évidemment plus sérieux que les mille chèvres du recensement actuel, mais n'en reste pas moins très marginal et ne représente, au mieux, qu'une chèvre pour quinze ou vingt habitants.

Il n'en est pas de même du mouton pour lequel on relève la moyenne d'un sujet par habitant en 1846 et la proportion fut plus élevée encore au XVIII^e siècle, mais le déclin fut rapide dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de l'ordre de 3% l'an — pour atteindre le chiffre dérisoire (officiel !) de trois mille et quelques brebis à l'heure actuelle.

Le déclin de l'élevage ovin n'était pas dû aux loups. Non pas qu'« Après mille ans et plus de guerre déclarée / Les loups firent la paix avecque les brebis » mais parce que les loups, s'ils furent nombreux jusqu'en 1850, époque où ils parcouraient encore en bandes l'Oesling et la Semois, furent décimés en une dizaine d'années.

Les derniers furent tués vers 1866 et, rapporte G. Hoyois (1), « à cette époque, à Anlier, celui qui s'était donné la peine de poursuivre le loup et de l'abattre était défrayé par les deux sous que lui apportaient tous les habitants, venus comme en procession, voir la bête chez lui. »

Une coutume de la région de Stavelot-Malmedy consistait à promener la dépouille d'un loup, de village en village, en faisant la quête. Cet usage s'appelait *bébi* ou *bèyi* venant sans doute du mot german « bonheur » ; *heil*!... Ajoutons, sans oser nous frotter trop aux étymologies, qu'au moyen âge les danses allemandes s'appelaient les *bayer*. Le tueur de loup était un bienfaiteur, non seulement pour la protection des animaux domestiques mais aussi pour sa contribution à la lutte contre la rage. « Certains mendiants exploitaient la situation et faisaient profession de circuler avec une peau de loup sur le dos, sollicitant la reconnaissance publique sur leur passage... » (2)

Dans certaines régions d'Ardenne, et jusqu'au XVIII^e siècle, quand un homme était atteint de la rage, « on l'éteignait » disent des textes anciens, sans que nous ne sachions de quelle manière.

Les loups ont constitué, jusqu'à ce siècle, une menace réelle et permanente pour le petit bétail. Au siècle suivant, le danger était écarté, bien que nous possédions l'illustration d'une attaque de loups contre une ferme lorraine, en 1845. (3)

Un tableau du château de Ciergnon représente le roi Léopold I^{er}, coiffé d'un chapeau haut-de-forme, ayant abattu un loup, vers 1844, aux abords

de la Converserie, le lieu légendaire de la conversion de saint Hubert, où les moines du XVII^e siècle évitaient de se rendre en hiver car « les lieux sont infestés de loups affamés ».

Revenons à nos moutons et puisque nous pillons le livre « l'Ardenne et l'Ardenneais » offert, comme un gros tronc d'église mal verrouillé, aux amateurs d'anecdotes locales, ne nous arrêtons pas en si bon chemin :

« Dans le Luxembourg, écrit encore G. Hoyoïs, on réservait aux moutons chaque année une étendue déterminée qui correspondait souvent au quart des terres labourables du « quartier » ; c'était la « batte » du troupeau.

Le troupeau de bêtes à laine pouvait être si grand qu'on était obligé, comme dans la communauté d'Our, de le scinder en deux.

L'agneau ardennais était souvent coloré de roux, mais la bête adulte avait la laine blanche et produisait trois à quatre livres par an sur une brebis de 70 à 90 livres ! Nous avons souvenir d'un texte ancien, mais que nous n'avons pas retrouvé, parlant de deux livres de laine sur une brebis de trente livres ! — Celle qui avait le ventre bien garni de laine, produisait davantage. Les mâles et les vieilles brebis étaient abattus vers la fin de l'année et nous avons gardé, aujourd'hui encore, la coutume de ne manger du mouton qu'en hiver.

La laine fut utilisée pour le drap dans le passé. On alla même jusqu'à introduire du Mérinos dans nos troupeaux, sous le régime français. Puis vint l'Entre-Sambre-et-Meuse, bélier plus lourd et rustique, produisant de la laine jarreuse pour les matelas, puis des Solognots, des Hampshire Down, des Suffolk... Rien n'y fit ! L'élevage du mouton se rétrécit au prorata de la disparition de la lande, inexorablement, et sans espoir de retour, à moins que le renoncement au mouton de troupe ne soit remplacé un jour prochain par l'adoption d'un mouton de pré, vivant comme une petite vache, dans sa petite prairie bien civilisée, bien clôturée, bien agronomique, et dont toute sauvagerie, dont tout romantisme ardennais auront été soigneusement effacés.

La vache roussette

Les agriculteurs, qui sont membres d'une Association d'élevage de bovins de race pure, les « Herd-Books », expliqueront, à juste titre, qu'on a donné à leur société un nom étranger, un peu par snobisme beaucoup, parce que les Anglais nous apparaissent comme des précurseurs en élevage généalogique.

Au début du XIX^e siècle, les auteurs mettent le mot « sélection » en italique quand il s'agit d'amélioration des animaux.

Nos sélectionneurs n'ont jamais fait le rapprochement entre ce titre « Herd-Book » et le vocabulaire du terroir. Car la « herde », c'était le troupeau du village qui existait encore en de nombreux lieux d'Ardenne au début du siècle dernier et le « herdier », *li hièrdî*, était le gardien de ce troupeau. Quand le village était riche en animaux, on y trouvait des herdiers spécialisés, le *bûtlî* ou *vatchî*. Il pouvait même y avoir des *pwartchî*, des *gâtli* ou *caberdjî* et parfois des *tchvâlî* car les animaux qui leur étaient confiés ne pâturaient pas aux mêmes dates et sur les mêmes parcours que les bovins. C'est donc en Ardenne qu'on a le souvenir des derniers « herdiers » conduisant les animaux des villageois dans les vaines pâtures, les landes et les forêts, comme les bergers du Valais mènent encore aujourd'hui les chèvres et les moutons dans la montagne.

On sait que les herdiers étaient choisis avec grand soin ; que, devenus vieux, ils faisaient partie d'office du groupe des sages et qu'ils étaient d'autant mieux considérés qu'ils connaissaient bien l'usage des simples. Un vieux livre français nous cite les devoirs du bouvier (4) : « Un bon bouvier doit être doué d'une grande patience ; il faut qu'il soit susceptible d'affection... L'affection du cavalier pour son cheval, du chasseur pour son chien, le bouvier doit l'avoir pour les animaux dont le soin lui est confié ; il est indispensable qu'il leur parle souvent, afin qu'ils s'accoutument à sa voix... »

Mais le herdier devait aussi posséder une connaissance très approfondie des plantes nuisibles à la santé des animaux et ces plantes sont nombreuses. On en connaît quatre classes :

- 1° Les plantes âcres et inflammatoires ;
- 2° Les plantes échauffantes ;
- 3° Les laxatifs ;
- 4° Les narcotiques.

Dans la première classe, sont rangés les clématites, les roseaux, les colchiques, les glaïeuls, les tithymales, les iris, les ellébores, le juncago, les laiches. La seconde classe comprend toutes les crucifères. La troisième classe se compose des ombellifères, parmi lesquelles est rangée la grande ciguë. Les principales plantes de la quatrième classe sont les coquelicots, les belladones, les jusquiames, les champignons de diverses espèces, l'ivraie et la plante appelée vulgairement herbe aux tanneurs.

« Le bouvier ne saurait apporter trop de soin pour empêcher les bœufs de manger de ces plantes, dont plusieurs ont des propriétés vénéneuses très prononcées. » Ces connaissances de la nature, éloignées, reconnaissons-le, de nos préoccupations actuelles, font penser à cet inspecteur vétérinaire du Luxembourg qui avait fait arracher les ifs en bordure du jardin du Centre d'Insémination Artificielle de Marloie car l'if est un poison, parfois mortel, pour le cheval. Personne ne vint jamais à cheval au Centre de Marloie, mais cet inspecteur devait avoir un ancêtre *tchvâlî* !

« Vers 1700, selon P. Durand, qui ne cite pas ses auteurs, les pâtres et bergers devaient être de capacité notoire pour reconnaître et soigner les maladies vulgaires : gale, clavin — mort du poil, goutte de lait, morve —, et en faire aussitôt la déclaration au syndic, à charge pour celui-ci de prendre toutes mesures utiles. »

Les herdiers étaient rémunérés de manières diverses selon les lieux, mais le paiement en argent était rare et, le plus souvent, ils bénéficiaient du droit au couvert et au logement chez les détenteurs d'animaux et leurs passages chez ceux-ci étaient proportionnés au nombre de bestiaux emmenés.

G. Hoyoïs nous dit qu'ils pouvaient être assistés d'un jeune aide qui s'appelait *scalot* en Ardenne méridionale et *tirceron* en Ardenne liégeoise.

Il ne faut pas chercher les mots herde et herdier dans les dictionnaires français — ce sont d'ailleurs des mots d'origine germanique (comme les *crompîres*, les « poires de terre ») — mais ils appartiennent typiquement à la langue et à la tradition de la Wallonie.

Ce serait joli de dire : « Mon bétail est inscrit au livre de la herde ». Ce serait très ardennais en tout cas !... Et pas plus précieux que le langage de mon ami de Focant, qui dit d'une vache saillie, qu'elle a été « mise à fruit » !...

... Les bonnes gens du siècle dernier écrivaient du taureau qu'il avait le « membre » très long afin de franchir « la fleur épanouie » !...

Qu'en termes bucoliques !...

Les herdiers donc s'occupaient principalement des bêtes aumailles — entendons par là, non pas les génisses uniquement, mais les grands bestiaux en général, bien qu'ils puissent, dans certaines régions, conduire les porcs à la glandée ou, dans les landes, ces brebis aux membres grêles, assez semblables d'apparence, paraît-il, aux moutons solognots.

Les bovins qu'on conduisait au bois portaient des sonnailles qui s'avéraient surtout indispensables au printemps.

Certaines années, le bétail sortait des étables squelettique et affamé, affaibli peut-être aussi par la promiscuité. Il existait en Ardenne, des étables-fosses. Au début de l'hiver, le bétail se trouvait sous le niveau du sol et couchait sur un lit de genêts, On ajoutait du genêt au fur et à mesure des besoins et le fumier s'élevait ainsi jusqu'à atteindre ou dépasser le niveau du sol à la fin de la période de stabulation. Ce bétail vivait donc en permanence sur son fumier et, dans la plupart des cas, l'écoulement du purin de l'étable n'était pas assuré. Comme la charge du bétail était généralement grande, les bêtes, serrées sur une étroite surface, étaient extrêmement sales.

Il ne faut pas généraliser ce fruste modèle d'exploitation à toute l'Ardenne, mais il était néanmoins fréquent.

Les vaches étaient si légères que nous osons à peine citer des chiffres (150 kg, rapporte-t-on). Certains auteurs donnent des chiffres bien plus bas encore. Fisher, pour la région Malmedy-St-Vith, en 1835, parle de vaches maigres de 150 à 200 livres !... Selon von Schwertz, dans le Grand-Duché de Luxembourg, en 1860, elles pesaient 450 à 550 livres. À Bastogne, en 1914, selon G. Hoyois, les vaches atteignaient en moyenne 415 kg et les bœufs 470.

L'hiver — qui dure un mois de plus en Ardenne qu'à Uccle —, les maigres réserves végétales, la priorité donnée à l'alimentation des chevaux et une tentation pastorale à évaluer sa fortune en nombre de têtes de bétail, tout concourait à soumettre les bovins ardennais à la plus rude épreuve.

Aux premiers rayons du soleil printanier, quand ces bêtes faméliques quittaient l'étable, comment faisait-on pour les empêcher de se ruer dans le bois et ravager les jeunes pousses ? Les sonnailles, en tout cas, devaient être bien utiles pour dénicher les plus affamées et les plus agiles.

Ce bétail, qu'il soit d'Eupen ou d'Herbeumont, s'apparentait à la race de Glane, appelée aussi de Glan ou encore de Birkenveld. La « Maison rustique du XIX^e siècle », encyclopédie d'Agriculture pratique, dit que « la race de Glan, qui tire son nom de la petite rivière au bord de laquelle elle s'élève, a la robe ordinairement isabelle ou bai clair, sa peau est douce, son poil fin, sa conformation régulière. (Au village de Sibret, on signale, en 1654, que « les résidents sont entièrement ruinés par le pillement complet de leurs bestiaux, tant chevaux que rouges bestes... ».) Le poids des bœufs est d'environ 700 livres (1842). Ils sont dociles, très aptes au travail et à l'engraissement, et fournissent une viande d'excellente qualité... Les vaches, lorsqu'elles sont fraîches, deviennent maigres, quoique très bien

nourries ; mais en avançant dans la gestation, elles reprennent du corps à mesure que le lait diminue, et sont ordinairement grasses au moment de la mise-bas. »

Fisher ne prend pas de grands risques lorsqu'il écrit que « la vieille race ardennaise tenait le milieu entre la Glane ou Birkenveld et la Westerwald » puisque Westerwald est au Sud de Bonn et Birkenveld au-dessous de Trèves. Elle se raccrochait en tout cas à la race blonde qui s'étendait sur la majeure partie de la Prusse Rhénane, l'Oldenbourg et le Bas Palatinat, peut-être aussi sur l'Alsace-Lorraine et le Grand-Duché de Bade et il n'est pas exclu d'imaginer — mais ici les risques deviennent plus grands — un lointain cousinage entre ce bétail et le Charolais-Nivernais qui serait descendu de Langres et qui avait également une robe blonde dont on retrouve encore souvent des traces dans le sous-poil des charolais contemporains.

Que dit « La Maison rustique » de la race charolaise ? — qui s'appelait donc bien charolaise et non nivernaise en 1842 ! : Que ce bétail pesait 650 à 750 livres avec un poil « le plus souvent rouge de diverses nuances » jusqu'à « blanc comme le lait ».

Le fait est que le bétail de Glane avait la fesse bien garnie, la queue très détachée des ischions, que le fanon des taureaux était abondant et que le pis des femelles était très discret. Le bétail ardennais était noueux, tout en muscle, frugal, résistant, courageux, donnant juste assez de lait pour satisfaire le veau au printemps, mais toujours disposé au coup de collier — ou de joug — quand il avait été dressé par un éleveur aussi rude et têtue que lui.

On ne peut s'empêcher de se représenter les hommes du Fourneau Saint-Michel, de Val-de-Poix ou de la forge Roussel semblables à ces bestiaux roux : râblés, musclés, sans graisse, petits, actifs et se contentant d'un repas frugal... Ceci, en tout bien, tout honneur, et sans remettre *bièsses à djins* comme on dit !...

L'économie des échanges au XIX^e siècle.

À propos du bétail, il existe, entre le Luxembourg et la France, un regrettable quiproquo économique qui date de 1814. À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, malgré certaines décisions de la République ou de l'Empire pouvant être jugées arbitraires ou abusives, le Luxembourg vivait une « prospérité relative ». (5)

« La période française, en particulier, ouvrait devant nous le grand marché du sud, qui fournissait un exutoire naturel à tous les produits : ceux

de nos bois descendaient largement vers la France, de même que ceux fournis par l'élevage : chevaux, jeunes bêtes et porcs... Les deux Luxembourg étaient complémentaires dans leurs activités, et les échanges créaient une régularisation des prix dont le rôle principal était joué par le marché d'Arlon... »

Ces jugements sont de l'avocat J. Michel et, puisqu'il s'agit de ce personnage si compétent pour les matières qui concernent son terroir, nous puiserons largement dans ses opinions de jeune économiste, même si elles semblent un peu différentes aujourd'hui de celles du politicien avéré, devenu si influent pour les matières qui concernent le terroir des autres.

Examinons d'abord, avec lui, l'effondrement de l'exploitation du mouton. Il estime que les raisons suivantes furent « déterminantes » :

- « 1) la fermeture du marché français ;
- 2) la décadence, puis la disparition totale du tissage du drap ;
- 3) la dépréciation des laines devant la concurrence étrangère, dont les produits sont plus fins et de meilleure qualité ;
- 4) d'une part, le défrichement des bruyères et leur mise en culture ou boisement ; d'autre part, les aliénations (sic) de terrains communaux vagues en faveur de particuliers. Ce dernier événement, nous semble-t-il, fut la cause décisive de la disparition des troupeaux de moutons. »

La dépossession des terres communales ardennaises n'était que la dernière représentation d'une pièce audacieuse et magistrale écrite sous Turgot, ou même avant lui, traduite à l'usage de l'Ardenne par dom Spirlet de Saint-Hubert et qui trouvait, dans des prolongations jouées à Neufchâteau ou à Hasselt, ses derniers feux. Les mauvaises récoltes de 1845-46 servirent à activer la suppression des pâturages communs en évoquant la nécessité de recourir à une exploitation intensive des surfaces cultivables. La Députation permanente accueillit mal la proposition du ministre Nothomb, de privatiser la lande communale, la jugeant, à première lecture, contraire à la Constitution, inopportune, colonisatrice et sans efficacité. Rien moins ! Le Gouvernement persista, malgré ces avis péremptoirs, à vouloir abolir le patrimoine collectif en encourageant un individualisme dont certains disent aujourd'hui qu'il est typiquement ardennais, alors qu'aucune région ne connut une solidarité communale aussi riche et tenace que le Luxembourg belge.

Le mouton, étroitement tributaire des landes, fut ainsi sacrifié sur l'autel du profit, après une longue carrière de sacrifié sur ceux de la pitié.

La subsideation du chaulage des terres, la pénétration du chemin de fer et la vente des engrais chimiques vinrent étayer cette incitation nationale au « capitalisme fermier ».

On peut supposer que l'abandon des terres par les moutons fut profitable aux bovins, bien que les statistiques ne rendent pas la chose évidente.

L'élevage du grand bétail vécut en fait une période de forte morosité qui débuta en 1814 par ce qu'on appela, improprement, la fermeture du marché français. En fait, la France, qui n'avait pas à faire de cadeaux aux territoires hollandais, n'avait nullement fermé sa frontière à la production luxembourgeoise, mais les droits d'entrée, outre-Chassepierre, n'étaient fixés, ni « ad valorem », ni en fonction du poids, mais « per capita », ce qui était désastreux pour un bétail léger et maigre comme le bétail ardennais.

Vers l'intérieur des Pays-Bas, la situation des Ardennais était d'ailleurs tout aussi désastreuse, car les Hollandais proposaient leurs bêtes grasses et la perception de taxes par tête, à l'entrée des villes, les privilégiait.

Ajoutons que les produits ardennais, pour dépasser la Meuse, devaient affronter des frais de transports élevés.

La révolution de 1830, si elle permit une vente un peu plus aisée des produits ardennais vers le nord dès 1835, date à laquelle les bestiaux hollandais furent taxés en Belgique, ne modifia en rien la position de la France à l'égard de l'Ardenne, sauf pour des chevaux et des poulains où elle était demanderesse.

L'Empire avait marqué l'Ardenne de cicatrices profondes : réquisitions d'hommes assurément, mais aussi de chevaux et de biens divers. Il avait cependant laissé aux Luxembourgeois, outre des images glorieuses qui n'intéressaient sans doute qu'un nombre limité de romantiques, le souvenir d'un marché profond, libre et gourmand, marché qui venait de se fermer pour longtemps.

« La barrière douanière, écrit J. Michel, n'était pas seulement mortelle dans son principe ; le mal résidait surtout dans la manière dont les droits étaient perçus : on imposait, en effet, par tête de bétail et non par rapport au poids animal, ce qui était absolument défavorable à notre bétail ardennais de nature plutôt grêle, bien que robuste, et normalement destiné à être engraisé à l'étranger »...

... « Au début du XIX^e siècle, il n'est pas vraiment permis de parler d'une élève — on disait aussi d'une éducation — du bétail dans la province, tant les troupeaux étaient laissés à eux-mêmes et au hasard de la récolte her-

bagère. Si l'élevage a conquis une place de choix dans l'économie rurale de l'époque et dans celle des Ardennes en particulier, c'est plutôt par une tradition nécessaire et inconsciente que par une technique raisonnée et voulue. »

Les Ardennais faisaient donc du bétail, comme Monsieur Jourdain, de la prose !...

Une nouvelle géographie

En 1848-49, une décision politique vint ébranler les traditions agricoles ardennaises et étayer les ukases du gouvernement national concernant la dépossession des terres communales. Un arrêté royal organisait des dépôts de chaux à Recogne, Bastogne, Fraiture, Champlon et Menuchenet et l'emploi de cette chaux à des fins agricoles était subsidié à raison de 30 % de la valeur commerciale du produit.

Dès l'installation du chemin de fer, une bonne dizaine d'années plus tard, les dépôts de chaux s'organisèrent le long des voies. Dans l'autre sens, grâce à la compagnie de chemin de fer du « Grand Luxembourg », les produits agricoles de cette Ardenne pauvre mais excédentaire, atteignirent aisément la Meuse, à Namur, et purent même la dépasser jusqu'à la région bruxelloise prospère et déficitaire en aliments. « Jusqu'alors, rapporte toujours notre correspondant Michel, seuls deux services de diligence faisaient le trajet Arlon - Namur et leurs prix n'étaient accessibles qu'aux personnes aisées. »

Des Ardennais, comme des Famennois ou des Condruziens, partirent ainsi vers la capitale, grâce au train, aiguillonnés par la gêne, voire par le dénuement. Ils s'arrêtèrent, comme timidement, aux limites sud de la ville, porte de Namur et gare du Luxembourg où un hôtel-restaurant porte encore aujourd'hui pour enseigne : « Le Grand Laboureur ».

D'autres, bien sûr, s'en allèrent infiniment plus loin, dans le Québec ou le Wisconsin ou au Congo, quand Léopold II écrivit, en 1889, à son légataire testamentaire le ministre Beernaert (6) : « L'histoire enseigne que les pays à territoire restreint ont un intérêt moral et matériel à rayonner au-delà de leur étroite frontière. »

Les Ardennais l'avaient ressenti mieux que quiconque et se réjouissaient de ce que le chemin de fer leur ait ouvert une issue vers le nord. Le ciel, que James Ensor voyait s'embuer à cause des locomotives d'Ostende, s'éclaircissait un peu au-dessus des terres ardennaises, mais l'agriculteur gardait, dans sa plus forte chique de tabac de la Semois, une dent contre

ces cousins français qui avaient fermé leur demeure à la viande et aux pommes de terre qu'il leur avait proposées comme il faisait depuis toujours.

La machine à vapeur des trains ou des bateaux n'a pas été qu'un bienfait pour notre agriculture. Elle contribua à déverser sur l'Europe occidentale des quantités considérables de céréales qui disloquèrent complètement le marché. La crise, vers les années 1860-1875, prit des dimensions catastrophiques dont on retrouve les marques dans le bouleversement des emblavements de céréales, dans la croissance du pâturage et dans l'importance accrue apportée au bétail.

Lindemans écrit que les Limbourgeois de ce temps-là étaient si malheureux qu'ils furent indifférents à cette crise. N'en fut-il pas de même pour les agriculteurs ardennais ? Les statistiques ne reflètent pas, pour le Luxembourg ou l'Ardenne, le désarroi de l'économie agricole belge. On a l'impression, à la lecture des chiffres, que l'Ardenne, se battait en champ clos avec ses démembrements et ses remembrements de territoire et qu'à la fin du XIX^e siècle encore, si elle ne bénéficiait pas beaucoup des bienfaits de l'économie politique nationale, elle connaissait peu ses avatars et ne supportait que de loin l'effet de ses déconvenues.

Claude PANIER

(Texte extrait de l'ouvrage « Entre les Foins et la Moisson », dans le chapitre intitulé « Les Bovidés » : texte « L'histoire révolue du bétail ardennais » - Édité par la Société royale « Le Cheval de trait ardennais », Maison de l'Éleveur, Marloie - Imp. Graphing à Jumet - 1984.)

(1) L'Ardenne et l'Ardennais - G. HOYOIS, Éd. Culture et Civilisation.

(2) Feuilly, un ban et une seigneurie. - L. CLAUDE, Éd. St-Hubert.

(3) Histoire de la France rurale - DUBY et WALLON, Éd. Seuil.

(4) Le véritable et parfait bouvier moderne (1851).

(5) Histoire économique du Luxembourg, au XIX^e siècle. - J. MICHEL.

(6) Testament du Roi-Souverain mettant l'État indépendant à la disposition de la Belgique.

L'écobuage

EN ce temps-là – nous sommes vers 1890 –, les nouvelles méthodes de culture n'avaient point encore pénétré en Ardenne. Abrisés derrière les solides tranchées de la routine, les paysans tenaient en échec la science des conférenciers ministériels. « Tous les engrais chimiques valaient-ils une charretée de bon fumier de ferme, gras, mijoté longuement dans son jus ? Allons donc ! Et ces coûteuses machines venues d'Amérique, avec leurs délicates membrures en pattes d'araignée, remplaceront-elles avantageusement la modique et simple faux des aïeux ? » – Depuis lors, l'Ardenne a évolué ; elle s'est mise à la tête du mouvement novateur et s'y est enrichie.

Il y avait donc, en ce temps-là, à Bodange-sur-Sûre, des hectares de genêts et de bruyères. Et c'était une splendeur que je regrette infiniment. Lorsque mai, de sa main de fée, avait touché les innombrables touffes vertes, elles se couvraient aussitôt de millions de fleurs jaunes aux ailes éployées, comme de petits papillons d'or. Leurs reflets nacrés inondaient de lumière fauve les croupes des collines et les clairières des bois. Je me roulais voluptueusement dans tout cet or ; j'attirais à moi, par brassées, les tiges les plus hautes et les plus fleuries et m'en enveloppais comme un drap d'or d'une richesse sans pareille.

Et lorsque août faisait éclater, sous les effluves de son soleil, les clochettes des bruyères, c'était un autre ravissement. À l'infini, les landes roussaient, provoquant les baisers des abeilles chantantes, et, comme elles, je m'enivrais du suc capiteux que les capsules balançaient dans l'espace, dans de mignons encensoirs. Genêts d'or et bruyères de carmin, vous avez fait place à l'avoine, au seigle et à la pomme de terre. L'Ardenne devient de moins en moins Ardenne. Elle perd chaque jour de sa sauvage et sombre beauté de gypse qu'adorent les rêveurs qui ont grandi dans l'âpre vent

du pays. Autrefois aussi, on essartait les genêts et les bruyères ; mais après un an, ils repoussaient vigoureux et rajeunis. L'écobuage d'ailleurs ajoutait encore au tragique de la terre ardennaise.

Aux longs jours d'été, lorsqu'une période de pluies a suspendu les travaux agricoles, le père convoque ses fils.

— Hop, mes gars, on s'en va aux essarts !

Et l'écobue à large lame sur le dos, à pas rythmés et lourds, ils s'acheminent vers les landes de genêts et de bruyères.

Sur les coteaux qui dévalent vers la Sûre, aux flancs raides des collines, où le travail de l'écorçage a fait le vide dans les halliers de chêne, les hommes peinent dur à manier leurs pesantes houes. Le ciel, bas, est chargé de nuages massifs qui se déroulent furieusement et s'achèvent comme des régiments en bataille.

La lande est terne et les maigres silhouettes osseuses des travailleurs, saillant sous le gilet gris, se confondent presque avec le bistre de la terre qu'ils remuent. Méthodiquement, l'écobue s'abat huit fois. Un large quadrilatère de gazon est détaché du sol amolli par les ondées ; par un rapide mouvement autour du soulier ferré, il s'enroule en manchon. Un fin cailloutis de schiste, blessé par la houe, damasquine la terre brune du pourtour extérieur ; l'intérieur est fourré de genêt et de bruyère. Le grand soleil d'été compénètrera la plaque de terre, dessèchera les radicelles des plantes, flétrira les chaumes, les mousses et les tiges. Il y a des centaines et des centaines de ces manchons posés sur tranche. Leur alignement irrégulier forme un échiquier bizarre ou plutôt un troupeau de bêtes étranges dont les hommes semblent être les pasteurs...

La mi-septembre est arrivée. Les regains sont rentrés, les dernières avoines ne tarderont pas à l'être ; la fièvre du travail diminue dans les fermes. Le journalier retourne aux essarts. Et c'est alors une étrange fennaison : les manchons déroulés sont répandus sur le sol ainsi que l'on fait de l'herbe fauchée en juin. Ce n'est plus avec des râtaux et des fourches de bois que l'on retourne ces andains larges et pesants, faits de terre et de ramilles desséchées. Tridents et crocs sont mis en œuvre.

Autour d'un noyau central de matières combustibles, voici que s'élèvent, en mottes d'un mètre de haut, les lits de gazon aride dont les graminées, les genêts et les bruyères sont tournées en dedans. Des prises d'air sont ménagées. Les meules s'alignent en quinconce dans cette prairie sans verdure. On se croirait dans une vaste nécropole des temps antiques où l'Ar-

dennais de l'âge du bronze inhumait les cendres de ses morts sous des tertres funéraires.

Le soir commence à descendre, soir serein de septembre, où la rosée ne tombe que très tard dans la nuit. Les campagnards ont, dans leurs poitrines velues, des cœurs sensibles qui cachent des délicatesses insoupçonnées. Avant de mettre le feu aux mottes, ils regardent si au loin n'apparaît pas la joyeuse bande des enfants. Et nous voici arrivés, nous, les petits écoliers. Nous avons tôt fait de nous armer d'une touffe de bruyère sèche et, agitant au-dessus de nos têtes une chevelure de flamme, nous courons comme des démons follets d'un foyer à l'autre. Le feu pétille de toutes parts ; partout s'allument de petits cônes de volcans ; au revers de tous les coteaux brillent des lueurs minuscules ; la bande de l'horizon se constelle d'étoiles qui n'y étaient pas hier.

Toute la terre ardennaise fume. Une nuée blonde s'étend par-dessus les vallées comme un voile immense. Seuls les sommets des collines restent inondés de la pourpre du soleil couchant. Un parfum âcre et particulier pénètre dans les villages, dans les maisons et jusque dans la trame des habits. Et pendant que s'envolent vers le Ciel la prière et l'encens du travail ardennais, nous, les gamins, nous nous amusons à sauter à pieds joints par-dessus les mottes en feu.

Je ne connais rien de plus émouvant que ces crépuscules de septembre, aux jours d'essartage. Ils sont d'une mélancolie profonde ; ils expriment toute la sauvage poésie, tout le dur labeur, toute l'âpreté de la vie de l'Ardenne. Combien je voudrais voir un de nos grands poètes, un de nos grands peintres les magnifier en des pages ardentes et sincères ! Mais, pour Dieu, qu'ils se hâtent : les genêts d'or et les bruyères de carmin disparaissent ; les essarts ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Les engrais chimiques ont conquis l'Ardenne. Mais ils ne produiront pas meilleures récoltes que les riches moissons de seigle, dorant les pentes raides des collines, dans la terre noire des essarteurs.

Charles DUBOIS

(Extrait du livre « Vieilles choses d'Ardenne » - Ch. Vinche, éditeur, Verviers, 1947.)

La fenaison en nos régions ardennaises

LORSQUE la fenaison arrivait, on « r'battait la faux » avec le marteau et l'enclume, et on affûtait les lames de la « razette » ou faucheuse. Jusque vers les années cinquante, lorsqu'on commençait à faucher en Ardenne, il y avait longtemps que les bons faucheurs à la faux étaient partis se louer dans le pays de Herve, qui était trois bonnes semaines en avance sur nous. Et lorsque la saison était finie là-bas, ils venaient faire une seconde saison chez nous. Jusqu'alors aussi, tous les prés étaient encore fanés. C'est ainsi qu'à Engreux, les prés du Stoquai, du Viabout, de la Fosse, le grand pré au Confluent des deux Ourthes, le grand pré au moulin de Spitange, et ceux du Himbry et du Voyai étaient tous fanés. Avec mes parents, nous allions en faner un à Bonnerue, « au pré Gérard », en dessous de chez Charneux à la Baraque. Et là, une partie du terrain devait être fauchée à la main, et le foin porté au-delà du ruisseau, car les chevaux et la machine ne savaient y parvenir. Voyez le travail !

Dans ces prés-là en automne, on rafistolait plus ou moins les clôtures pour y mettre quelques bêtes pour y manger les maigres regains. Mais il est arrivé plusieurs fois dans la région qu'une ou plusieurs bêtes crèvent après avoir mangé des colchiques, ces belles fleurs roses, blanches ou violettes qui fleurissaient sur le tard dans ces prés humides.

Voilà un article paru dans le « Sillon Belge » de fin octobre 2004, « vraiment à propos », concernant les foins de pré !

Pour revenir à notre affûtage des lames de faucheuses, quand j'étais gamin, on n'aimait pas du tout cela car il fallait tourner la manivelle de la pierre à aiguiser et c'était dur. Avec le temps, on a adapté un volant de machine à lessiver ou une roue de vélo à la place de la manivelle et avec une courroie et le moteur électrique de la lessiveuse, la punition a été suppri-

mée !

On a vu des pierres à aiguiser à pédales et des autres automatiques, mais ces dernières étaient des pierres « émeri » sèches, et aux dires de beaucoup, le « taillant » n'était pas aussi bon !

La « razette » prête, le fermier avec la faux sur l'épaule et le coffre à la ceinture, contenant la pierre et de l'eau vinaigrée, s'en allait faucher les coins et l'entrée de chaque terrain pour faire du bel ouvrage. Lorsque la faucheuse avait fait 2-3 tours avec le râteau en bois, on déplaçait le premier andain pour permettre à la machine de couper l'andain extérieur.

Si le temps était au sec, il n'y avait pas de problèmes, mais lorsqu'on fauchait après la pluie, les taupinières étant humides, la terre collait entre les doigts et on « bourrait » régulièrement. On devait parfois revenir en cours d'après-midi pour affûter à nouveau la lame, à cause de cette terre et des pierres qui restaient collées à la barre.

Il arrivait aussi que l'on casse la bielle, un doigt, des sections ou des rivets. La faucheuse à un cheval coupait une largeur de 1,07 m, tandis que celle à deux chevaux coupait 1,37 par andain. Il existait à l'époque trois sortes de barre de coupe : l'ordinaire, l'intermédiaire et la « Danoise ». La première avait les doigts fort espacés, la seconde un peu plus rapprochés mais simples, tandis que la « Danoise » avait les doigts très rapprochés et ils étaient doubles. C'est cette dernière qui convenait le mieux pour les fins foins de prés et pâtures. On a vendu quelques « razettes » avec un moteur auxiliaire Bernard, moteur qui faisait tourner la lame, et le cheval ne faisait que tirer la faucheuse.

Pour les beaux foins de trèfle, on adaptait le tonneau derrière la barre de coupe pour faire des « sodards ». C'était une grosse gerbe de foin que l'on ne liait qu'à la tête pour faciliter la fenaison de la base.

Dans une parcelle de belles fléoles, on laissait 25-30 ares arriver à maturité pour faire de la semence pour l'année suivante. On les fauchait à la lieuse à la moisson en dressant les gerbes par trois qu'on liait à trois liens à la tête pour éviter que la pluie et le vent n'abîment les épis.

Dans les années cinquante, beaucoup de fermiers ont encore fauché les foins avec la « razette » derrière le tracteur, mais ce n'était pas la gloire, alors les barres faucheuses latérales ou portées à l'arrière ont envahi le commerce. C'était beaucoup mieux, car dans les foins difficiles, on réduisait la vitesse d'avancement tout en augmentant la vitesse de la lame.

La révolution dans les faucheuses a bien sûr été l'arrivée des faucheuses

rotatives à « tambours ou à assiettes ». Cette machine-là, rien ne l'arrête, ni taupinières, ni pierres, ni foin versé, rien ! Lorsque les premières sont arrivées, certaines personnes disaient que les regains ne repousseraient plus !

Le foin fauché, il fallait le tourner à la fourche ou avec la faneuse à six fourches qui prenait deux andains. Tourné et retourné deux ou trois fois, on le mettait en ligne avec le grand râteau à cheval, pour le mettre en petits tas pour quelques jours. Si le temps menaçait, on faisait des tas plus gros avec trois petits, pour mieux le protéger de la pluie. Si le temps était au clair, on le fanait à terre et on le chargeait directement à la ligne. C'est alors que les femmes et les enfants suivaient avec les râteaux en bois et le grand en fer pour ratisser au fur et à mesure de l'avancement du chariot. Lorsqu'on avait un beau trèfle, on le mettait souvent en chevalets pour essayer de garder le plus possible les feuilles et mettre ainsi une parcelle à l'abri des intempéries. Mais lorsqu'il arrivait des orages et des grands vents, c'était souvent la catastrophe car les chevalets en prenaient un fameux coup. Par prévoyance, on dressait une ou deux perches de sapin contre chaque chevalet, ou bien on plaçait deux ficelles en croix sur le chevalet, tendues par de grosses pierres.

À cette époque, on rentrait encore le foin en vrac.

On chargeait le foin à la ligne, au tas ou au chevalet, et lorsque la charge était complète, on plaçait la perche, la chaîne et on serrait la charge à l'aide du « tire-diable ». Avant de quitter le terrain, on peignait convenablement la charge pour ne pas perdre du foin en cours de route, surtout contre les haies vives, Si un fermier avait le malheur de culbuter une charge en route, il était nommé « mayeur » !

À l'époque des grands râteaux à cheval, lorsque l'on mettait le foin sur chevalets, le râteau ramenait le foin autour du chevalet, ce qui facilitait le travail des hommes ; ce qui n'a plus été possible avec les râteaux-fane qui ne savaient faire que de longues lignes, et ici il fallait aller chercher le foin assez loin pour terminer le chevalet. Des fermiers intelligents ont inventé un traîneau qui portait le chevalet, et avec un cheval très calme pour démarrer en douceur, on avançait le long des lignes. Lorsque le chevalet était presque terminé, à l'aide d'un levier on le déchargeait pour le finir sur place, et on en recommençait un autre. C'était beaucoup plus facile.

Revenons un peu à nos machines, la faneuse et le grand râteau ont été concurrencés par les « râteaux-fane » qui faisaient les trois opérations : tourner, ratisser et mettre en lignes. Un modèle fut fabriqué avec de

grandes roues à dents qui tournaient au contact du sol. Pour ratisser et mettre en ligne, c'était bien mais pour tourner le foin, il fallait rouler assez vite. Dans les années soixante-cinq, on a vendu des « aéro-faneur » ; ils ont fait long feu, car ils battaient le foin, il ne restait rien, ni épis, ni feuilles. Le système avait déjà été exploité en France au début du siècle. Simultanément, les pirouettes sont arrivées sur le marché, et ici aussi les marques et les modèles n'ont pas manqué : des deux, des quatre, des six toupies ; des deux toupies avec un panier pour mettre en lignes ; des quatre toupies qui se repliaient vers l'arrière, des autres vers le haut ; des traînées et des portées ; certaines à roues, d'autres à sabots.

Les « andaineurs » ont suivi la même évolution ; beaucoup de modèles et de grandeurs dans toutes les marques.

Pour charger le foin en vrac, des fabricants ont inventé une machine. Les « autochargeuses » ont servi beaucoup pour rentrer le foin en vrac, alors on enlevait les couteaux qui étaient destinés à couper le fourrage lors de « l'ensilage ». Arrivé à la ferme, il fallait décharger. Longtemps cela s'est fait à la main, à la fourche. Dans les granges basses (au niveau des étables), il fallait toujours lever en hauteur, tandis que sur les granges hautes « bâties » (grange au-dessus des étables), on jetait déjà une bonne partie de la charge vers le bas ou à hauteur. Les « souffleurs » et les « tapis-roulants » fixes ou mobiles ont épargné beaucoup de peines aux hommes, comme les « griffes » qui étaient pendues aux charpentes.

Nous arrivons à l'époque des presses à foin ou « pick-up ». En premier lieu, nous avons vu les presses à basse densité, des petites presses qui liaient à une ficelle, et les grosses à deux, à cause de la largeur du canal. Ces bottes-là n'aimaient pas la pluie, et on les rentrait le plus vite possible. Bien vite, les presses à haute densité ont pris le dessus et il y a eu énormément de marques différentes, mais toutes avaient les mêmes lieux.

Dans ces « pick-up » à haute densité, on a fabriqué beaucoup de modèles différents, ayant chacun leurs particularités : des canaux différents, deux rainures dans la botte pour maintenir les ficelles, certains avec une fourche ou une vis sans fin, qui poussait le foin dans le canal, des autres plus gros avec un moteur auxiliaire, et rarement en Ardenne, des lieux à fil de fer.

La ficelle pour les « pick-up » était de la 200-220 m au kilo, mais pour les plus anciens on utilisait souvent de la 180 m/kilo.

Le foin pressé, il fallait dresser toutes les bottes. C'est la raison qui a poussé les fabricants à imaginer les groupeurs de ballots : certains étaient

fixés en bout de canal, des autres étaient tramés ou sur roues et rassemblaient entre dix et quinze bottes en un tas. Au début, on dressait les bottes par deux au temps où l'on chargeait à la fourche. Par après, avec l'aide du chargeur frontal, on faisait des tas de huit bottes, que la pince montait en une fois sur le chariot. Avant la pince hydraulique, on a connu de grands paniers qui se montaient au bout du chargeur et qui fonctionnaient de la même manière que le chargeur à fumier. Un autre modèle, un bras éjecteur monté sur le relevage hydraulique qui lançait la botte sur le chariot, avec un certain risque pour l'homme qui les mettait en place. On a vu des « monte-ballots » à prise de force, qui roulaient à côté du chariot et qui montaient les bottes à hauteur. Un autre système, une grande remorque avec un ramasseur, un canal et une grande chaîne sans fin qui tournait autour de la remorque sur quatre étages, et qui chargeait environ 150 bottes. Arrivé à la ferme, le fermier inversait le sens de la chaîne, et les bottes venaient tomber au pied du « monte-ballots ».

Nous allons nous intéresser maintenant à l'ensilage déjà prôné avant la guerre. Deux firmes d'engrais azotés et potassiques prêtaient les coffrages aux fermiers pour construire les silos ronds en béton enterrés jusqu'à 1,80-2 m, avec un dépassement du sol de 20 cm pour éviter les écoulements d'eau. Avec ce système, on fauchait le matin, et immédiatement on ramenait le fourrage en vrac, pour le jeter dans la fosse. Tout ceci se faisait à la main. On remplissait le silo, et arrivé au niveau du sol, on plaçait les hausses en bois de 2 m de hauteur, que l'on remplissait à leur tour. Après quelques jours de tassement, on enlevait les hausses et on couvrait définitivement.

Avec mes camarades, nous avons encore fait ce travail à l'école agricole de Virton en 1950 ; nous étions une bonne huitaine dans le silo à courir un derrière l'autre pour tasser, pendant que d'autres jetaient le fourrage à l'intérieur. Le système s'est perdu à cause de la main-d'œuvre, et à cause aussi d'une innovation de l'époque le « *Vacuum Silo* » sous vide d'air et plus tard par les silos « taupinière ».

Le « *Vacuum Silo* » consistait à faire, sur une feuille de plastique, une petite meule bien régulière de fourrage vert, avec l'aide d'une ceinture en tôle que l'on montait au fur et à mesure avec le fourrage, jusqu'à environ 3 m de hauteur. On couvrait alors la meule avec une toile spéciale en forme de cloche, que l'on collait à la feuille au sol, à l'aide d'une colle faite de farine et d'eau. Sur la cloche se trouvait une soupape sur laquelle on branchait la pompe à vide de la machine à traire pour la nuit. Le lendemain, le

tassement était fait par le vide, on enlevait la cloche et on rechargeait la meule une seconde, et une troisième fois, avant de couvrir la meule par une toile plus fine pour assurer la conservation jusqu'à l'hiver. C'était beaucoup de travail pour de petites quantités.

On s'est alors orienté vers les silos « taupinière » qui se réalisaient beaucoup plus vite et à moindre frais. On récoltait le fourrage à l'aide de l'ensileuse à fléaux qui soufflait la récolte directement dans les bennes ou les épandeurs à fumier aménagés pour ce travail. Le malheur, c'est que l'on ramassait les pierres et les taupinières, et surtout les restes de fumier que l'on avait mis sur le terrain au printemps. Les « autochargeuses » avec 5-6 couteaux, ont éliminé cet inconvénient, mais il fallait d'abord faucher. Nous arrivons tout doucement au système du « pré-fané », et les « autochargeuses » avec une vingtaine de couteaux, qui découpaient le fourrage très court pour en faciliter le tassement. Les ensileuses « hacheuses-souffleuses » à prise de force et les « automotrices » ont pris le pas sur les autres machines, avec les silos « couloir » bétonnés, en même temps que les silos « tour » en bois ou en tôles galvanisées. Pour ces silos « tour », on a fabriqué des « hacheuses-souffleuses » spéciales, avec en bout de buse, un « éparpilleur » pour assurer une bonne répartition du fourrage dans le silo. On a même installé des « désileuses » qui reprenaient le fourrage à l'intérieur du silo « tour » et qui le soufflaient directement dans la mangeoire des bêtes. Les ensileuses citées servaient pour les herbes et le maïs.

Pour « désiler » les silos « taupinière » ou couloir, les fabricants ont sorti pas mal de modèles : certains avec une bêche hydraulique, des autres avec une espèce de tronçonneuse mobile, et d'autres encore avec des grands couteaux va-et-vient. Pour terminer avec la fenaison, nous allons dire quelques mots des grosses presses à balles rondes ou carrées. Pour les balles rondes, certaines machines sont à rouleaux et d'autres à courroies ; et pour les carrées, c'est le même principe que pour les « pick-up », mais en beaucoup plus costaud.

J'allais oublier de citer les « enrubanneuses » pour les balles d'ensilage, rondes ou carrées, mais ces machines sont assez récentes.

Roland GEORGES

(Texte extrait du livre artisanal intitulé « On côp d'û so l'agriculture à siéke passé, an Ârdène : lès machines, lès ustèyes et lès manîres di travayî » vendu par l'auteur d'Engreux/Mabompré - Août 2005.)

Moissonnage en Ardenne

LA moisson commençait par les seigles, et d'Engreux, on voyait toujours les premières « croupêtes » ou dizeaux de seigle sur le versant de Filly, le samedi de la fête de Nadrin, à la Sainte-Marguerite, le 20 juillet. Pour ouvrir les terrains et pouvoir passer avec la « razette » ou la lieuse, on faisait toujours une équipe de trois hommes ; le faucheur, le « rmèteur » (celui qui confectionnait les gerbes), et le lieur.

Si le terrain à faucher était entouré de clôtures ou de haies vives, on dressait les gerbes une à une contre les haies, sinon on faisait un « baudet », trois gerbes liées entre elles. Par après, lorsque l'on moissonnait le terrain, le « baudet » servait de base à la formation du « dizeau » de 13 gerbes pour le seigle, y compris le chapeau. Si on moissonnait à l'aide de la « razette » équipée de la table, on allait rechercher l'andain chaque fois pour donner aux lieurs le temps nécessaire. Si on fauchait à la javaleuse, que je n'ai plus connue, la javelle était hors du passage, et la machine pouvait faire plusieurs tours sans s'arrêter. La moissonneuse-lieuse, ou plus simplement la lieuse, a remplacé toutes ces machines à la fin des années 1800 pour certains et assez bien plus tard pour la majorité des fermiers. Les marques de « razette » qui ont été citées pour les foins sont les mêmes que celles qui nous occupent ici, mais équipées de la table et du deuxième siège. Comme je vous l'ai dit en parlant des « pick-up », les lieuses étaient toutes montées avec les lieurs *Deering*, *Mac Cormick* ou *Raaspe*.

Lorsque vous aviez une belle denrée et que votre lieur était bien réglé, c'était un plaisir de faucher ; mais si le lieur faisait des siennes, c'était pour devenir enragé ! Après de grandes pluies ou de mauvais orages, vous aviez des taches ou parfois toute la parcelle qui était versée, alors on avait du plaisir ! Il fallait faucher par morceaux, comme la denrée était tombée, et un homme devait suivre la machine avec un crochet en fer au bout d'un

manche, pour tirer la denrée qui restait sur le diviseur ; ceci pour éviter qu'elle ne s'engage de travers sur la toile de la table, sinon la masse était trop importante pour s'engager entre les deux toiles montantes au lieu, et la machine bourrait et calait. C'était la même histoire avec la « rampe ou pois d'oiseaux » : il fallait le crochet pour séparer la végétation qui restait bloquée sur le diviseur. Certaines machines étaient équipées de diviseurs tournants en forme de vis sans fin, qui séparaient déjà bien mieux la denrée.

Lorsque la céréale était plaquée au sol, on plaçait des releveurs d'épis sur les doigts de la barre de coupe. Pour faucher le seigle, on ramenait le lieu au plus loin en arrière pour que les gerbes se fassent proprement. Pour l'orge, on le repoussait au plus loin en avant, et pour le froment et l'avoine, on le mettait plus ou moins au milieu, sauf pour les céréales où l'on avait semé des petites semences, on liait un peu plus haut pour permettre la fenaison du trèfle, qui parfois était assez fort. La ficelle pour la lieuse s'achetait en sacs de jute contenant chacun six boules, de la ficelle à 400 m au kilo. Je me rappelle : *La Mouette, La Récolte, Astra, Le Faisan...*

Pour dresser les gerbes, on prenait souvent six lignes. Comme déjà dit plus haut, pour le seigle on mettait 12 gerbes plus le chapeau ; pour le froment et l'épeautre : huit gerbes plus le chapeau ; pour l'orge quatre et trois pour l'avoine et les fléoles. Pour ne pas oublier, nous allons citer ces quelques marques de lieuses : *Deering, Mac Cormick, Knotec, Massey-Harris, Lanz, J.F., Bantz, Simplex, Aktiv, Fella, Hornsby, Fabr, Pużenat, Albion, Osborne...*

Une année de fortes pluies durant trop longtemps, « on voyait le diable » pour sécher les denrées, surtout celles contenant du jeune fourrage. Il est arrivé que l'on passe toutes les gerbes sur le genou pour mettre l'intérieur à l'extérieur. Ce fut le cas en 1954, le premier octobre, jour de mon entrée au service militaire, nous n'avions pas terminé à rentrer les denrées qui achevaient de sécher dressées contre les clôtures des prairies.

En temps normal, on laissait les dizeaux sécher 10-12 jours avant de les rentrer dans la grange, dans un hangar ou mis en meule ronde ou carrée. Pour ce faire, on disposait une couche de fagots sur le sol, ensuite une couche de paille et on pouvait commencer la meule. Les carrées se faisaient assez facilement, mais pour monter une meule ronde, il fallait du métier et de l'adresse. L'homme qui commençait une meule se liait un sac de jute sur chaque genou, sinon le soir, le pantalon était troué ! On voyait de temps en temps une meule soutenue par quelques gros bois, meule qui avait pris

une inclinaison inquiétante !

Voilà une histoire de Monsieur Arthur Schmitz, que je traduis en français.

Quand mon père faisait une meule

Lorsque nous rentrions les avoines, comme nous n'avions plus de place dans la grange, il fallait faire une meule. Mon père commençait par faire un rond avec des fagots mis un à côté de l'autre. On amenait un chariot d'avoine qu'on déchargeait pour faire le fond de la meule. Mon père se mettait à genou en commençant au milieu du rond, il mettait les gerbes d'avoine une contre l'autre, en tournant comme le soleil.

Avec les deux premières charges, il montait la meule bien droite. À la troisième charge, il commençait à ouvrir la meule plus large pour la faire comme un baril. Il continuait à monter la meule ainsi jusqu'à l'avant-dernière charge ! Il fallait toujours deux charges pour fermer (terminer) la meule.

Il arrivait que malgré toutes les précautions, la meule n'était pas tout à fait droite, et il fallait mettre des bois pour la soutenir. Les autres fermiers disaient en riant : « Le père Schmitz fait des meules avec des pattes ».

La semaine suivante, si le temps était beau, mon père couvrait la meule avec des genêts, et pour achever, il faisait un grand chapeau en paille qu'il plaçait à la pointe de la meule avec un piquet et un bandage de roue de charrette.

L'hiver, lorsque nous avons de nouveau de la place dans la grange, nous rentrions la meule pour battre l'avoine à l'aide d'une petite machine que l'on faisait tourner à la main.

Arthur Schmitz, Wallon de Wardin

Un métier un peu spécial alors, c'était de couvrir les meules avec de la paille de seigle, qui avait été battue à la main – « chnikée » – pour ne pas l'abîmer ou de jeunes genêts. Le couvreur commençait en dessous en tournant autour de la meule en liant des poignées de paille, côte à côte, aux gerbes qui constituaient la meule, en redoublant le second tour, et arrivé au-dessus, il plaçait un grand chapeau en paille terminé par une belle torche bien serrée, chapeau qui était maintenu en place par un cerceau en fer de roue de charrette. Pour les meules carrées, c'était le même travail, mais ici le chapeau courait sur toute la longueur. Pour couvrir avec des genêts, c'était plus facile : on piquait les tiges dans la meule en tournant et en les redoublant suffisamment.

Les premières moissonneuses-batteuses en Ardenne furent des machines tractées, et elles mettaient encore les graines en sacs que l'on laissait

tomber le long de chaque ligne ; certaines avaient déjà un trieur. Elles prenaient une largeur variant entre 1,50 m et 2,20 m. Je pense que les premières étaient des *Claeys* et *Claas*. Ensuite, elles sont devenues automotrices. Un modèle assez spécial fut la petite *J.F.* avec une seule roue. Elle s'accrochait à l'arrière du tracteur au relevage hydraulique, et à l'avant à une attache spéciale ; elle prenait une largeur de 1,80 m et était équipée d'un ensacheur ou d'une trémie. Avec les machines à sacs, lorsque la nuit arrivait et que l'on finissait de faucher, il fallait faire le tour du champ pour charger tous les sacs sur les chariots et remorques, alors que la fatigue de la journée se faisait déjà sentir. Et le lendemain matin, il fallait décharger ces sacs et les vider, et parfois les monter au grenier. La denrée moissonnée, si le temps était au beau, on pouvait botteler la paille le lendemain s'il n'y avait pas de foin ; sinon, on attendait un jour ou deux. Les marques de moissonneuses les plus courantes étaient : *Claeys*, puis *Claeyson*, *Dechenreiter*, *Claas*, *Mac Cormick*, *Massey-Harris*, *J.F.*, *Ködel et Böhn* ; *Kola*, *Thermaenius* (Suède), *Bautz*, *Lanz*, *Aros*, *Laverda*... Les premières années du moissonnage-battage, on commençait toujours trop tôt, alors que les graines n'étaient pas vraiment mûres et une fois en tas elles s'échauffaient. Les négociants ont été obligés de monter des séchoirs au gaz ou au mazout pour ramener le taux d'humidité aux environs de 15-16 %, pour en garantir la conservation.

Je ne résiste pas à l'envie de vous livrer ce beau texte de feu Charles BENTZ de Rondu qui rappelle le courage ancestral des Ardennais.

Courage !

Un fermier avait décidé de faire de sa terre un beau terrain. Au printemps avec force et courage, il s'était mis tout d'un coup à l'ouvrage. Sa terre, comme il la connaît ! Il sait tout ce qu'il lui faut : du fumier, des engrais, ce que vous voulez, il en a mis sans compter. La terre, la charrue l'a retournée, les herbes sont passées et repassées. Tout le chiendent, toutes les pierres sont au fond de la vieille carrière. Notre fermier a alors choisi les plus belles semences du marché, et dans la terre qui les attendait, les a cachées un jour à la veillée. Et le rouleau a bien tassé les petites semences dans tout le champ. La pluie est tombée doucement, Et nos graines ont fort bien germé. Un beau jour, de belles fines pousses, agitées par le soleil avaient poussé toutes vertes. Comme c'était beau à regarder ! Si vert, on n'avait jamais vu. Ce sera certainement une belle denrée, la plus belle de toute la campagne ! Elle changeait chaque jour, elle grandissait, grandissait, sans avoir peur. Il est vrai que le temps servait bien, la pluie et le soleil se remplaçaient ; bien vite voilà la denrée à hauteur, prête à donner ses petites fleurs. Elle se balance un peu avec le vent, une fine poussière vole partout sur le champ. Très vite, les épis sont

formés. « Des graines, mon fils, ce qu'il y en aura ! » Notre denrée petit à petit comme toutes les autres se met à blanchir. Puis les graines durcissent, et les pailles jaunissent. Et le soleil fait son travail. La denrée est bonne pour la moisson.

Mais ne voilà-t-il pas tout d'un coup que le mauvais temps arrive comme un fou ! Il pleut, il pleut, aujourd'hui, demain... « Ne vous en faites pas, ça ne durera pas ! On n'en a jamais laissé gâter ! On les a toujours rentrées ! ». Mais le mois d'août s'en va tout doucement, il pleut toujours, et pour combien de temps ? La belle denrée devient toute grise, et le vent est toujours à la pluie, pas à la bise. Les graines germent sur pied, les graines tombent à terre. Notre fermier essaye, entre deux averses, de sauver ce qui reste de sa denrée. C'est de la saleté, ça ne vaut plus rien ! Même les poules n'en veulent pas ! La paille, n'en parlons plus, c'est du fumier : tout est perdu ! Alors, les bras coupés par tant de malheurs, notre fermier pense à toute la sueur qu'il a donné à sa terre, il pense aux graines, à l'argent qu'il perd. Il est comme « sonné ». Il fait vraiment pitié ! Mais rassemblant ses dernières forces, le voilà qu'il se remet à l'ouvrage ; il recommence, après avoir déblayé le terrain, à « charmer », comme s'il n'y avait rien eu.

Quelle leçon pour vous, mes enfants ! Lorsque ça ne va plus, qu'il vous semble que tout est perdu, faites comme notre brave fermier ! C'est dur parfois de vivre, Mais celui qui se laisse aller est foutu. Reprenez votre courage à deux mains : pensez que ça ira mieux demain !

Charles Bentz

Après la moisson, le déchaumage

La moisson finie, on passait toutes les éteules, sauf celles qui étaient réensemencées en fourrage, avec le polysocs, l'extirpateur ou la déchaumeuse à disques, pour faire germer les graines des mauvaises herbes avant l'hiver. Le fermier qui n'avait pas une de ces machines, ou qui avait un champ très sale, « doublait son terrain », comme on disait alors, c'est-à-dire qu'avec son brabant, il « charmaît » très superficiellement, cinq à six centimètres, une ligne sur deux. La ligne de charrue très mince recouvrait celle qu'il avait passée, et le résultat était à peu près pareil. Après trois ou quatre semaines, on passait avec la herse ou la « siracuse » pour déchirer les lignes. On laissait reposer ou « rebattre » la terre avant les « charrues » d'hiver. Les polysocs à minimum trois socs ont servi longtemps, comme les déchaumeuses à disques.

Roland GEORGES

(Texte extrait du livre artisanal intitulé « On côp d'û so l'agriculture à siéke passé, an Ârdène : lès machines, lès ustèyes et lès manières di travayî » par l'auteur habitant à Engreux/Mabompré - Août 2005.)

Un siècle de laiterie en Ardenne

SOUS le vocable Ardenne, nous englobons l'Ardenne géologique et celle des agronomes avec extension à quelques cantons voisins. Elle correspond à peu près à ce qui est, pour la C.E.E., la région défavorisée du Sud Est Belge.

Elle comprend la Gaume, les Hautes Fagnes, la Fagne de Chimay et la Thiérache.

Cette région, à pluviosité abondante et au climat rude, est caractérisée par la présence d'un important massif forestier que J. César, impressionné par son immensité, dénomma la plus grande forêt de la Gaule. Pour se convaincre, encore aujourd'hui, de son importance, il suffit de prendre une carte routière et d'y observer les parties vertes représentant bois et forêts.

Le voyageur courageux aimant les grandes randonnées dans la nature peut, sans quitter le couvert forestier, se rendre de Chimay à Arlon, Bastogne ou Malmédy. Au XIX^e siècle, l'exploitant agricole pratique la jachère, *l'essartage* et la vaine pâture.

La paille étant réservée à l'alimentation du bétail, la litière de celui-ci est constituée par le genêt, élément important, car il permettait la confection d'un fumier homogène, seul engrais de l'époque.

Les principales cultures pratiquées sont le seigle, l'avoine et la pomme de terre. La forêt vient au secours de la culture par l'essartage. Après la coupe du taillis donnant le bois de chauffage, on profite de l'humus accumulé pour implanter entre les souches une culture de seigle. Telle est, dans ses grandes lignes, la pratique agricole avant 1900.

Vers 1880, l'arrivée massive à bas prix des blés américains et russes provoque la chute des cours et est à l'origine d'une crise sérieuse. La déses-

pérance s'installe dans les campagnes. Mais la misère engendre souvent le progrès.

Enseignement et progrès

De cette époque, débute l'utilisation des engrais chimiques : sulfate d'ammoniaque et surtout les scories Thomas qui font progresser de façon notable les rendements car elles apportent deux éléments manquants dans les sols, la chaux et le phosphore.

Le corps des agronomes de l'État se crée en 1885.

Les Frères des Écoles Chrétiennes mettent sur pied en 1886 à Carlsbourg une école d'agriculture avec ferme modèle. Cette école atteint rapidement, dans la région, un intense rayonnement qui n'a fait que s'étendre au fil du temps.

L'école agricole du Collège Saint-Joseph à Virton, fondée peu après, vient participer au mouvement de vulgarisation de l'enseignement agricole.

Le paysan ardennais se tourne de plus en plus vers l'élevage et devient ainsi un transformateur de produits végétaux en produits animaux. La Belgique s'industrialisant de plus en plus, les centres urbains gonflés par l'exode rural nécessitent un accroissement de nourriture. Le machinisme agricole prend naissance avec l'apparition des faucheuses, semoirs, etc. L'écrémeuse, inventée en 1878 et fabriquée dès 1888 en Belgique, fera disparaître rapidement la méthode d'écémage naturelle du lait dans les *crameûs*.

Ce bond en avant nécessite la mise en commun des moyens de transformation et de commercialisation des produits.

C'est dans ce contexte que furent créées les premières laiteries. À cette époque, on recensait en Belgique 750.000 vaches et 250.000 chèvres. La première laiterie vit le jour à Gand en 1883.

En août 1887, était érigée une laiterie ardennaise à Cul-des-Sarts.

La première laiterie du Luxembourg proprement dit, implantée le 1.8.1894 à Virton, fut suivie en 1896 par celle de Carlsbourg avec l'appui de l'école agricole des Frères.

Ces laiteries « à vapeur » devinrent rapidement des beurreries centrales travaillant les crèmes de nombreux centres d'écémage.

À côté de ces laiteries « industrielles », on assista à l'éclosion de nombreuses laiteries « à bras », une par village ou hameau.

Certaines communes comme Hodister et Libin en comptèrent même trois. Ces laiteries locales jouèrent un rôle important ; elles furent un lieu d'intérêt et de rassemblement du village et contribuèrent à créer des groupements d'achats et des syndicats.

La politique y mit son grain de sel : on rencontra des laiteries catholiques, libérales ou neutres. Dans le Sud Hainaut, les laiteries de Forges et Seloignes furent érigées en 1897.

Dans un annuaire de 1907, on peut relever en outre la présence de laiteries à Bastogne, Étalle, Lignièrès, Limerle, Sivry, Grandrieu et Chimay.

On signale la présence de plus de 100 laiteries « à bras » dans la seule province de Luxembourg.

Un certain nombre de ces laiteries « à bras » évoluèrent vers la laiterie « à vapeur ».

On dénombra en Belgique 327 laiteries en 1898 et 528 en 1910. Telle fut l'évolution remarquable de la laiterie en une trentaine d'années, de 1885 à la première guerre mondiale.

Conséquences de la guerre

Pendant cette même période, le nombre de vaches laitières passa de 750.000 à 950.000 et le rendement unitaire progressa de 1.400 à 1.900 litres.

Dans une Belgique industrialisée, le beurre était relativement cher et la margarine, découverte en 1875, lui faisait déjà une âpre concurrence. Cette période pourrait être intitulée « Multiplication des laiteries et conversion vers les productions animales ».

La guerre 1914-1918 vint bouleverser cette situation et imprimer une autre évolution jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Le cheptel belge sortit fortement amoindri de la tourmente (de 2.000.000 il fut ramené à 1.200.000 têtes),

La laiterie subit alors un déclin prononcé ; le nombre d'entreprises re-tomba aux environs de 150 pour le pays. Le Luxembourg resta relativement à l'abri de ce déclin. Il y eut à ce moment un retour marqué vers la fabrication du beurre à la ferme. Ce fut l'âge d'or des vendeurs d'écrameuses et des grossistes en beurre. Entre-temps, le cheptel s'était reconstitué et son rendement sérieusement amélioré. À partir de 1930, la crise aidant, les débouchés de produits se restreignirent. Le producteur isolé, soumis à la loi de l'offre, était livré au bon vouloir des négociants en beurre

qui profitaient de la situation. Durant la chute des prix du beurre, l'union renaissant, on assista de nouveau à la création de nombreuses laiteries, à tel point qu'en 1937 on pouvait recenser 640 laiteries dont encore 130 « à bras », celles-ci s'appelant désormais « petites laiteries ».

Dans nos régions, la livraison de crèmes prévalait largement. Le matériel de laiterie faisait de remarquables progrès. Barattes avec chariot malaxeur, pasteurisateurs à plaques, écrémeuses fermées. Le premier appareil pour le séchage du lait par pulvérisation (procédé SPRAY) fut installé à Stavelot en 1935. C'étaient les premiers pas de la valorisation industrielle de la partie protéique du lait avec la préparation de la caséine dont on tirait une fibre textile, la galalithe, matière plastique servant à fabriquer, entre autres, peignes et boutons.

En ce temps, la Belgique, pour la première fois, dut exporter du beurre pour éponger le surplus du marché. Vint alors la guerre de 1940. Un certain nombre de mesures prises d'autorité modifièrent profondément la structure de l'industrie laitière : pasteurisation obligatoire, agrégation des laiteries, délimitation de rayons de ramassage, livraisons obligatoires qui furent maintenues jusqu'en avril 1948. Ce fut la disparition de la presque totalité des petites laiteries et l'annonce de la concentration. En 1948, on dénombrait 259 laiteries. Les pouvoirs publics intervinrent de plus en plus dans la politique laitière.

À partir de 1951, un subside fut octroyé à la fabrication de poudre et de fromage,

Pour obtenir ce subside, il fallait payer au producteur le prix de direction, fixé par les autorités, et soumettre les produits fabriqués : poudre, fromage et aussi le beurre, à des expertises de qualité organisées par l'Office National du Lait qui, né peu avant la guerre de 1940, était l'organe d'exécution de la politique élaborée par le Ministère de l'Agriculture.

Ces subsides étaient uniformes et ne tenaient nullement compte des disparités régionales résultant de situations différentes, notamment dans les frais de collecte.

Concentrations

Le secteur du lait de consommation fut le premier à se concentrer, bientôt suivi par la fabrication de poudre. Un certain nombre d'intégrations virent le jour. Pendant un certain temps, les régions ardennaises restèrent en marge de cette évolution, la livraison des crèmes demeurant la note dominante. Les laiteries y produisaient un beurre apprécié des consomma-

teurs, bien commercialisé, sous emballage attrayant comme, par exemple, les petits sapins de Carlsbourg.

Mais la politique menée par la Belgique et la C.E.E., visant à donner une plus grande valeur au lait écrémé, portait ses fruits et les livraisons sous forme de crèmes furent progressivement remplacées par les livraisons de lait. Les producteurs se firent pressants auprès de leurs coopératives. Chaque laiterie allait-elle s'équiper séparément pour réceptionner et valoriser le lait ?

Le camion-citerne, pour la collecte du lait, faisait son apparition. Sous la pression des événements et avec l'ordre et l'appui du Ministère de l'Agriculture s'opérèrent dans la zone Sud-Est vers 1966, trois grands regroupements.

La province de Namur avait regroupé — sauf une petite unité qui devait disparaître par la suite — toutes ses laiteries au sein de Sambre et Meuse à Floreffe.

Dans le Luxembourg, sous le leadership de Carlsbourg, s'était créé ILA, avec implantation à Recogne d'une usine entièrement nouvelle. Cette concentration regroupait les laiteries de Bastogne, Carlsbourg, Hondelange, Steinbach, Aywaille, Neufchâteau, Recogne, Tohogne et Wadrin.

Dans le Sud Hainaut, la centrale laitière de Chimay avait regroupé Cul-des-Sarts, Forges, Grandrieu, Boussu-lez-Walcourt, Merbes-le-Château, Nalinnes et Seloignes.

En 1970, le nombre d'entreprises laitières belges était ramené à 107, venant de 187 en 1965, et 259 en 1948.

Les difficultés ne tardèrent cependant pas à surgir.

L'investissement important qu'il avait fallu consentir pour répondre aux fournitures de lait avait endetté les entreprises.

Le bétail de la région était principalement de race Blanc-Bleu orienté plutôt vers la production de viande et donnant un écart important entre les livraisons d'hiver et celles d'été.

Les investissements considérables s'amortissaient mal. Le changement de politique de la C.E.E. provoqua des mesures nouvelles qui limitaient la production du lait : primes à l'abattage de vaches laitières et reconversion lait vers viande.

Les vaches allaitantes (avec veau au pis) apparurent principalement dans la zone Sud-Est réduisant d'autant la production de lait.

Dans certaines autres régions, subsistait la fabrication du beurre à la ferme. La présence de la forêt, allongeant les circuits de collecte du lait ajoutée aux facteurs précités, déterminait de mauvaises conditions de travail et notamment un coût élevé du ramassage de lait.

Cet environnement, joint à la faible rentabilité de la laiterie, auquel on peut ajouter pour une très faible part les inévitables erreurs humaines, aboutit à la restructuration de 1975.

Celle-ci fut décidée sans tenir compte aucunement des conditions spécifiques de cette région et avec la volonté bien arrêtée de détruire ce qui existait. Sous le patronage du Ministère de l'Agriculture, SUD-LAIT fut créé, INTERLAIT en assumant la direction. Les opérations de restructuration furent menées sans ménagement aucun, en détruisant même ce qui était rentable. Le résultat en fut une véritable diversification. Seules subsistent dans cette grande zone quatre entreprises :

- Sud-lait à Recogne dans les établissements de la défunte ILA ;
- La beurrerie régionale de Chéoux-Rendeux qui effectue la collecte des crèmes dans toute la zone ;
- La laiterie Socabel à Hollogne-Marche ;
- La fromagerie Sofrem, de création récente, installée à Baileux qui, avec beaucoup de courage et de persévérance, relève le gant dans la région de Chimay et montre la voie à suivre.

Il est une partie de l'Ardenne dont l'évolution n'a pas été abordée jusqu'à présent. Il s'agit de la région de Malmédy - St-Vith. Détruite de fond en comble par la dernière offensive de l'armée allemande en 1944-1945, cette région s'est redressée avec une rapidité étonnante grâce à l'esprit de travail et à la discipline naturelle de ses habitants. Les agriculteurs y élèvent de façon intensive un bétail rustique et productif, à dominance « lait ». Dans cette zone, à forte densité de production, il existe des conditions de travail favorables dont les laiteries ont su tirer parti. Là aussi, la concentration s'est faite au fil du temps. Il n'y subsiste que les deux laiteries de Malmédy et Bullange St-Vith ; elles se partagent la zone après disparition des entreprises environnantes de Vielsalm, Francorchamps, Stavelot, Butgenbach, Ligneuville, Heppenbach...

Telle est, dans ses grandes lignes, l'évolution de la laiterie en Ardenne de sa naissance à nos jours... de centralisme et de planification.

Jean RADOMME

(«Entre les foins et la moisson», Chapitre «Les bovidés» - Édité par la Société royale «Le Cheval de trait ardennais» - Imp. Graphing à Jumet - 1984.)

Les petits métiers en Ardenne

Le bois de chauffage

TOUS les ans, la Commune organisait une vente de bois de chauffage dans chaque village, pour donner à chacun l'occasion de s'approvisionner pour l'hiver suivant. C'était toujours une vente de petits lots de deux, trois ou quatre bois, suivant la grosseur (du hêtre ou du charme). Certaines années, il s'agissait de vente de houppiers uniquement, les troncs ayant été vendus aux marchands. Alors, après la Toussaint, quand la sève était redescendue, chacun allait abattre son lot, le fendre et le mettre en cordes.

On partait le matin, les travaux de la ferme terminés, avec les outils : la hache, la serpe ou serpette, la scie « passe-partout », la petite scie, la masse et les coins, et surtout la besace avec les tartines, sans oublier la boîte de tabac !

On commençait par faire l'entaille à la hache du côté où l'on voulait faire tomber l'arbre. S'il penchait dans la bonne direction, les coins n'étaient pas nécessaires, sinon quand le passe-partout était assez avancé, on enfonçait deux coins pour soulever légèrement l'arbre pour éviter que la scie ne se coince. L'arbre tombé, on l'élaguait à la hache et à la scie pour les grosses branches. Ensuite on marquait le tronc et les plus grosses branches à longueur d'un mètre, et puis la ritournelle à la scie passe-partout commençait. À midi, on allumait un petit feu pour réchauffer le café et manger ses tartines. Pendant la petite sieste, on roulait une cigarette que l'on allumait à l'aide d'une brindille de bois tirée hors du feu. Ça avait vraiment un bon goût, car on ne sentait pas l'odeur du soufre des allumettes.

Lorsqu'on abattait un gros bouleau, on gardait toujours un bon mètre au pied pour faire scier des planches d'une certaine épaisseur qui rempla-

cerait une « èstale di gorphê » cassée, planche de forme spéciale qui constitue l'armature du collier de cheval. Le bouleau était le meilleur des bois pour cet usage.

L'après-midi, on prenait la masse et les coins et on commençait à fendre les « roles », morceaux d'un mètre qui ont été débités l'avant-midi. Le second, lui, mettait les bois en corde : les « chines » dans le fond (bois fendus) et les bois ronds au-dessus. De temps en temps, on tombait sur un pied de charme très dur ou bien sur une fourche à deux branches ; alors, il fallait faire un gros coin en bois pour arriver à séparer les morceaux. Lorsque les pieds de hêtre ou de charme étaient trop difficiles à fendre, on employait les grands moyens : on battait mine.

Procédé : Forer un trou jusqu'au milieu du bois à l'aide d'une tarière. On y descend la mèche à feu, que l'on recourbe un peu vers le haut ; on vide dans ce trou 2-3 ou 4 cuillères à soupe de poudre noire, suivant la grosseur du bois. Alors commence le bourrage avec en alternance un bouchon fait de papier journal, suivi d'une épaisseur de cendres bien sèches. On tasse ces matériaux avec un bois de la grosseur du trou, mais dans lequel on a creusé une rainure longitudinale pour ne pas abîmer la mèche. Maintenant, il ne reste plus qu'à allumer la mèche que l'on laisse dépasser d'une vingtaine de cm, pour garantir sa fuite ! Il fallait bien évidemment faire cela sur le bois vert, sinon la charge explosive se perdait dans les crevasses du bois et le résultat était nul. Il est arrivé que la charge, mal bourrée, souffle vers le haut sans aucun résultat.

Pour terminer le travail, on façonnait les fagots de « clèpères », branches moins grosses, pour brûler dans le « cabouloir », sous la lessiveuse, ou pour chauffer le four, et les fagots de ramilles pour allumer les feux.

Lorsqu'on se trouvait sur un terrain plus ou moins plat, c'était un travail assez facile ; mais quand on se trouvait dans une place comme « le Thier de la Bouchie » par exemple, on faisait rouler les « roles » jusqu'au bord de l'eau (Ourthe occidentale), où on les fendait et on les mettait en corde. Alors, pour les ramener à la ferme, par le confluent des deux Ourthes, on remontait « l'eau d'Ortho », les chevaux et la charrette dans l'eau, on prenait une petite charge que l'on ramenait à « Hérionvâ », au-dessus de la côte du confluent. Là, on déchargeait, et on redescendait rechercher la même charge. En remontant, on rechargeait la première et on rentrait au village avec une charge normale.

Pour ce charroi, les trois chevaux étaient attelés en ligne, tellement le chemin descendant au confluent était étroit et encaissé.

Heureusement, l'État a exproprié toute cette vallée pour installer le Centre A.D.E.P.S. et pour le grand barrage prévu à cette époque, et il nous a tiré une fameuse épine hors des pieds.

Pour lier les fagots, on prenait des « harts », jeunes chênes d'un bon mètre que l'on tordait sur eux-mêmes pour les assouplir afin qu'ils ne cassent. On serrait le fagot avec le « baudet ou bayard » en bois ou en fer.

Je continue avec un beau texte d'Arthur Schmitz de Tintigny, traduit du wallon de Wardin, concernant les cordes de bois.

« Souvenirs de gamin : les cordes de bois »

C'est après la Toussaint de 1938 que je suis allé pour la première fois faire des cordes de bois avec mon père. C'était dans un bois de hêtres en dessous du village de Bras, à la frontière du Grand-Duché.

C'est bien chargés que nous sommes partis au matin. Nous portions à nous deux : un passe-partout, une hache, une serpe, une scie, une masse, des coins en fer et notre musette.

Quand nous sommes arrivés dans le bois, en dessous de la ferme d'Odon Marchal nous avons déposé nos outils par terre et nous avons pendu notre musette à une branche basse.

Mon père a fait le tour du bois (terrain) pour voir les limites. Et puis il a empoigné la hache pour faire l'entaille au pied du hêtre, après avoir fait son signe de croix.

Quand il a eu fini, nous avons commencé à scier au pied pour abattre le hêtre.

Nous travaillions à genoux sur de vieux chapeaux de bœufs. (1) Nous étions presque arrivés à l'entaille avec le passe-partout, quand mon père a mis un coin dans la fente. Il a donné deux, trois coups de masse sur le coin et le hêtre est tombé en se cassant la tête à terre.

Avec la hache, mon père a élagué le hêtre pendant que je coupais les petites branches à l'aide de la serpette. C'est à l'aide du passe-partout que nous avons scié tout le hêtre en morceaux d'un mètre, que mon père fendait avec la masse et les coins.

Moi je sciais les branches avec la scie et je portais les morceaux d'un mètre le long du chemin.

Après le premier hêtre, nous en abattions un deuxième que nous débitions comme le premier.

À midi, je faisais du feu pour réchauffer notre soupe que nous mangions avec une tartine. Quand nous avons fini de manger, nous recommençons à abattre et à scier jusqu'aux environs de trois heures.

Et après avoir bu une tasse de café, nous commençons à monter les cordes de bois

pour avoir terminé pour la nuit. S'il faisait encore clair quand nous avions fini de monter les cordes de bois, nous prenions la serpette pour faire des ramilles avec les petites branches.

Nous avons travaillé tout l'hiver pour mettre en cordes tout le bois (terrain) de hêtres.

Le sciage du bois

À la fin de l'été, début de l'automne, on choisissait un beau jour pour scier la réserve de bois de chauffage pour l'hiver. On plaçait la scie circulaire contre la corde de bois et le tombereau à côté pour jeter les bois sciés directement dedans. Quand il était rempli, on allait le vider dans le hangar, et puis on recommençait. C'était une façon de faire pour ne pas rester trop longtemps à la même besogne et de cette façon éviter les accidents.

Parfois, on fendait les plus gros directement avant de les rentrer au hangar. Sinon, lorsque nous étions gamins, après l'école et après le petit casse-croûte de 4 heures, notre travail consistait à fendre deux gros paniers de bois et de les rapporter à la cuisine pour se chauffer la soirée, ainsi qu'une bonne poignée de ramilles et autant de petits bois pour allumer le feu le matin.

Comme avec la batteuse, la « Comarden » sillonnait les villages avec une grosse scie circulaire montée sur roues et sciait les bois chez les particuliers, toujours en prenant le courant sur la ligne. Si je me rappelle bien, c'était un nommé Lhermite de Bourcy qui accompagnait la machine.

Fabrication de guides ou lignettes et de liens de veaux

Pendant les longues soirées d'hiver, un beau passe-temps, c'était le tresage de guides, en corde pour diriger les chevaux, et de liens de veaux, qui servaient à conduire une bête. Avec les ficelles des gerbes de lieuse, on tressait trois fois trois cordes sur une longueur d'un bon mètre et demi, que l'on « retressait » ensemble en faisant un passant d'un côté, qui servait à faire un genre de licou pour conduire les bêtes. Pour une « lignette », on tressait trois fois deux cordes de lieuse, que l'on « retressait » ensemble sur six ou sept mètres pour un simple, et sur une douzaine de mètres, pour un double guide. Lorsqu'elle était finie, on la brûlait avec du papier journal pour éliminer tous les petits fils de chanvre qui dépassaient. Notre voisin, Albert Renson, décédé en 2004, nous avait monté une petite machine pour tordre les cordes.

Les petites semences

Après le battage, les semences étaient passées dans le tarare pour en

extraire la plus grande partie des impuretés. Les plus mauvais jours d'hiver, quand on avait terminé la besogne du matin, on se mettait à l'étable derrière les vaches pour trier les petites semences : le trèfle et les fléoles. Assis sur un petit banc à traire, on jetait quelques tasses de graines sur le tamis que l'on secouait au-dessus d'une bassine galvanisée à lessive. Les saletés ou impuretés étaient jetées dans un autre récipient pour être brûlées.

Triage les denrées pour la semence

Les trieurs à graines étaient assez rares. Mes parents allaient de temps à autre trier le froment chez ma marraine à la ferme du Menil-Longchamps. Le trieur était monté au-dessus de l'étable des bœufs, et il fallait tourner à la manivelle pour le faire fonctionnel. J'ai connu un vieil agriculteur qui, toutes les soirées d'hiver, triait ses graines sur la table de la chambre, près du feu. Quelle patience !

Réparation de sacs

Les souris et les rats ont toujours existé et les sacs ont toujours été troués par ces sales bêtes. Pour réparer les trous, on avait de grosses aiguilles cintrées, de la grosseur d'un fer à tricoter, et avec de la fine corde, on rebouchait les trous, de la même manière que les femmes réparaient les bas. Plus tard, on utilisait de la colle spéciale qui puait vraiment. On coupait dans un sac très abîmé des pièces plus grandes que le trou à boucher, et à l'aide de cette colle, on l'appliquait comme une rustine sur une chambre à air de vélo. La moisson en vrac et les vis à graines ont encore fait disparaître ces petits travaux.

« Ferrage » de cochons

Un travail assez régulier aussi était de « ferrer » les cochons, c'est-à-dire de leur placer, à l'aide d'une pince adéquate, deux pièces en cuivre dans le groin. Presque chaque maison possédait une truie ou deux, et chaque ménage élevait un cochon ou deux par an pour les besoins du ménage. D'autres gardaient la nichée entière et les soignaient jusque 100 kg. Mais avant de les « mettre au bac », ils les laissaient pâturer pour les amener vers les 60 kg. C'est avant de les mettre en prairie qu'il fallait placer les « piercings », comme on dirait aujourd'hui. C'était indispensable, sinon la prairie était toute retournée, comme on le voit encore de nos jours avec les sangliers.

Pour les « ferrer », on leur passait une corde (lien de veau) dans la gueule et un homme en dehors de la loge tendait la corde en hauteur sur le mur de séparation. Pendant ce temps, l'autre qui était à côté de la bête, lui appliquait les deux « lunettes ». Quand il s'agissait de grandes truies, on les

enfermait dans la caisse à cochons pour plus de facilité.

Ramassage de graviers

Avec tout le charroi agricole à roues à bandage en fer, les pierres des routes et des chemins se faisaient moudre, ce qui donnait une multitude de petites pierres comme du gravillon. À chaque gros orage, les eaux charriaient la terre et les pierres jusque dans le fond de la déclivité où on les retrouvait toujours bien séparées. On attelait alors le cheval au tombereau et on allait ramasser les plus beaux et propres graviers, que l'on mélangeait avec le sable jaune pour faire du mortier ou du béton. À l'époque, le sable jaune provenait souvent du « Trou de sable » (terre jaune), ou du « Trou des gattes », sur le vieux chemin de Compogne, tout près du « Vivier Gérard ».

Le défrichage

Jusqu'au milieu du siècle passé, les machines à défricher n'existaient pas. C'était encore un travail que les hommes faisaient manuellement avec un chevalet constitué de trois bois en chêne de trois bons mètres de haut, une poulie suspendue au-dessus et un câble d'acier qui s'enroulait autour d'un rouleau en bois percé de deux trous pour y placer les leviers. On appelait ça un cabestan. À l'autre bout du câble se trouvaient deux ou trois gros crochets que l'on chassait dans la souche à extraire. Après avoir dégarni les plus grosses racines, on les coupait à la hache. Ensuite, les deux hommes se plaçaient en face du rouleau et à l'aide de leviers (hamèdes), ils forçaient sur le câble, pendant que d'autres essayaient de les aider munis de grands leviers en bois aussi. Il était souvent nécessaire de s'y reprendre à plusieurs fois. Lorsque la souche était sortie et suspendue, on la nettoyait le mieux possible pour combler le trou.

Les manches d'outils

De temps en temps, on allait faire un tour au bois pour en rapporter une bonne brassée de beaux bois de noisetier pour remplacer les manches cassés de fourche, de pelle, de brosse, de râteau, etc. On cherchait un bon pied de noisetier et on choisissait différentes grosseurs suivant les besoins. En attendant d'être utilisés, ils séchaient au fournil.

Les déménagements

À la Toussaint ou au premier mai, dans ma jeunesse, on voyait toujours des déménagements. C'était la mode alors, tous les trois, six ou neuf ans, les propriétaires qui n'étaient pas contents de leur fermier, le mettaient à

la porte pour un rien. C'était un service normal pour tous les voisins de le déménager vers sa nouvelle destination. On chargeait tous les chariots, tombereaux, charrettes pour partir ensuite en cortège vers la nouvelle ferme. Et lorsque ce n'était pas trop loin, le bétail suivait derrière en troupeau. Directement après la guerre, les hommes du village ont déménagé Fernand Detroz à Hotton, ce qui représentait une quarantaine de km ; ils avaient mis deux jours. Par la suite, avec les tracteurs c'était plus rapide. Heureusement, le bail à ferme a sécurisé beaucoup mieux les fermiers et ces changements ont disparu. Et maintenant, ils ne sont plus que trois ou quatre par village. Bientôt, il faudra en importer !

Les foires à Bastogne

Régulièrement, les cultivateurs allaient vendre leurs petits cochons à la foire de Bastogne. On partait de bonne heure avec le cheval et le tombereau par Compogne, Saint-Gossé - Recogne, « la Poudrière » à Sans-Soucis, pour arriver à Bastogne, derrière l'Hôpital maintenant. Lorsque le tombereau était sur le Carré, on détela le cheval pour le conduire dans la cour de chez Mathieu, chez Louis Olivier maintenant. Des anneaux étaient scellés dans le mur de la cour pour y atteler les chevaux.

Garde des vaches dans les regains

Comme les clôtures électriques n'existaient pas, tous les ans à l'automne, chacun allait pâture ses regains avec les vaches. L'avant-midi ou l'après-midi, on partait avec ses dix, douze vaches et le chien pour une paire d'heures. On arrivait plus ou moins facilement à les garder sur son terrain, car, pour les vaches aussi, les herbes sont toujours meilleures chez le voisin.

Il est arrivé que le temps soit encore assez chaud, alors les vaches, taquinées par les mouches, se mettaient à « biser » (courir) et c'était une autre affaire pour les récupérer ! Il fallait aussi faire attention aux champs de betteraves et de pommes de terre qui n'étaient pas récoltés, mais surtout au jeune trèfle qui poussait dans les éteules et qui était très dangereux. Si les vaches en mangeaient trop et trop vite, les gaz s'accumulant dans la panse, les bêtes gonflaient et il fallait intervenir au plus vite, sinon elles en crevaient. Le remède, c'était le trocart : un appareil vétérinaire ressemblant à un poignard rond muni d'une douille que l'on enfonçait dans la panse de la vache. On retirait le trocart en laissant la douille en place par où s'évacuaient les gaz. La réussite n'était pas toujours assurée. C'était un quitte ou double.

Roland GEORGES

(Texte extrait du livre artisanal intitulé « On còp d'û so l'agriculture à siéke passé, an Ârdène : lès machines, lès ustèyes et lès manîres di travayî » par l'auteur habitant Engreux/Mabompré - Août 2005.)

(1) Chapeau de bœuf : pièce en cuir qui se plaçait sur la tête du bœuf avant de poser le joug et de le ficeler à l'aide de la « coyombe », grande lanière de cuir. Explication donnée par Monsieur Schmitz.

Lessives d'autrefois

DANS mon village, la moindre espérance de beau temps fait encore fleurir au cœur des jardins ces espèces d'anémones multicolores sensibles au vent, amoureuses du soleil et craignant fort la pluie : j'ai parlé des lessives qui sèchent. À les voir ainsi suspendues dans le bleu, dans le gris du ciel, pourquoi notre cœur s'émeut-il tant ? Car en soi, ce n'est rien : un peu de l'écume des jours vécus, amas d'étoffes souillées qu'un beau matin l'eau et le savon régénèrent. Mais c'est aussi toute la vie cachée des maisons qui passe le seuil et, naïvement, se montre à tout venant. Voici le quotidien paisible, pareil à un air connu, à un cher et vieux visage !

Je songe encore, la femme que je suis tressaille encore à d'obscures réminiscences : lectures, archétypes enfouis ? Chantée par Homère, la princesse Nausicaa, première lavandière de la littérature, joue à la balle avec ses femmes tandis que sèche le beau linge. Fille d'Alkinoos, aucun danger pour toi d'ainsi déchoir ! « Faire le ménage » s'appelle aussi assurer, pour ceux que nous aimons, l'harmonie de toute chose. La plus noble des tâches, n'est-ce pas ?

Et quel beau souci que du linge étendu sur la haie ou pendu aux fils du séchoir ! Comme il nous fait interroger les nuages, recevoir en plein cœur l'averse aux flèches d'argent ! Comme il nous rend perméables aux saisons ! Une voix crie : « Vite ! Il faut rentrer le linge ! ». Sous le ciel noir, on voit s'affairer les femmes aux bras nus. Et les mannes débordantes prennent le chemin des greniers. En d'autres temps, dans les jardins paralysés par l'hiver, nappes et torchons s'engourdissent à l'égal des doigts qui les accrochent, tandis qu'un vent musicien joue sur les fils raidis l'éolienne en mineur du gel.

On nous offre aujourd'hui monts et merveilles : une machine à sécher le linge ! Permettez-moi d'en sourire et de regretter l'ancienne façon.

Quand j'étais enfant, lessiver n'était pas une petite affaire. Un jour de la semaine, le lundi, était marqué par ce signe d'eau, d'éreintement. Une vieille chanson le dit : « Le lundi, elle lessive... Elle lessive tout en tremblant, Marie Dondon la vieille... »

En ce temps-là, et dès le matin, Buée, déesse des buanderies, suspendait aux fenêtres ses rideaux de vapeur. Car jadis le mot *buée* voulait dire *lessive*, buer voulait dire *lessiver*, ainsi qu'en témoignent encore aujourd'hui leurs équivalents wallons *bouwèye* et *bouwer* ! Quelle étrange cuisine s'opérait là-dedans ? Dans des marmites galvanisées, posées sur les fourneaux, un serpent de fer dressé, à tête élargie et percée de trous, crachait l'eau savonneuse sur le linge bouillant. (Ce n'était pas d'ailleurs la première opération. Depuis la veille, dans le secret des « tines » assoupies, le génie du sel de soude avait œuvré en silence. Ainsi chaque pièce avait été trempée, ou essangée, avant d'être bouillie.) Bientôt on versait les « blancs » ou linges blancs (les « bleus » étant les linges de couleur) dans de grands bassins posés sur des trépieds à hauteur des mains. Celles-ci alors se mettaient à l'ouvrage. Pressés, frottés, soumis à l'action conjuguée de la brosse et de la planche côtelée, les tissus de coton n'avaient plus qu'à renoncer à leurs souillures. Gluant et tiède, le savon vert appliquait aux doigts son gant vitreux. Le savon de Marseille répandait son odeur piquante et citronnée. La poudre de Vigor était le dernier cri.

Les « blancs » savonnés d'abord à la brosse, puis repassés à la main, mais non encore rincés, étaient ensuite mis au vert (en wallon : *li curèdje*). À la petite école de l'herbe, ils apprenaient la blancheur des agneaux, des marguerites, mais parfois se couvraient de fleurs de boue aux pétales ronds. « Ah ! mon Dieu !, s'écriait maman, les chats, encore les chats ! » Les chats fripons avaient gambadé sur le linge frais lavé.

Au cœur des lessives, souvent jasait un ruisseau. Car, si on avait la chance d'en avoir un dans le village, on y portait les mannes d'osier où les draps tordus dans le droit fil couchaient leurs nœuds. Penchées sur l'onde, les laveuses rinçaient « blancs » et « bleus » en les secouant. Le linge se déployait, se gonflait, semblait vivre, et bientôt, comme subjugué par le discours de l'eau charmeuse, tentait de suivre le courant. Il fallait bien le tenir ! On le retirait tout pesant d'eau claire, on le tordait encore. En hiver, l'onglée allait jusqu'au cœur.

Était-ce fini alors ? Que non pas ! Revenons dans les buanderies où de nouveau les bassins se remplissent. Des nouets de coton d'un bleu profond (les « clicotes à bleu ») y propagent un nuage d'azur. L'eau bleue, sans

cesse remuée, évoque la mer indigo des images. Éclaboussures, vagues... et, presque audible, le craquement des mâtues... Les draps qu'on y plonge flottent comme des voiles englouties. Pour un peu, à mes yeux de petite fille, le bleu de lessive va couler dans les rues, noyer tout le village...

Enfin, on avait coutume d'amidonner les taies, les nappes, les cols des chemises, voire les dentelles de la lingerie. L'empois visqueux, d'un blanc bleuâtre, fumait dans la cuvette, et semblait épaissir les tissus devenus difficiles à tordre.

Mais l'après-midi du lundi touchait à sa fin. On avait faim, on était fatiguées. Les mains des ménagères paraissaient gaufrées par le long séjour dans l'eau savonneuse. Les jeunes filles regardaient en rougissant leur *ventrin* tout mouillé à hauteur de ceinture. « Ah ! riaient les commères, tu épouseras un buveur ! »

La récompense de toute cette peine, ce serait le beau linge éblouissant de blancheur, qu'on va dépendre un matin de soleil, et qui sent bon l'ozone.

Si l'on remonte encore dans le temps, à l'époque des cassettes (ou caisses dans lesquelles s'agenouillaient les laveuses lessivant au ruisseau) et des battoirs, quand la cendre de bois traitée de telle ou telle manière faisait office de savon, lessiver était une entreprise si considérable qu'on ne s'y décidait sans doute qu'une ou deux fois par saison. Et ce n'était pas une lessive *matante* comme on dit en wallon (petite lessive de quelques pièces. On dit plaisamment : *C'est l'bouvèye matante, qwand èle èst sètche, èle èst blanke, on l'bowe è pot-d'tchambe, on l'sowe so l'èk'nèye.*)

En attendant d'être lavé, le linge sale s'accumulait dans les greniers, et il fallait alors pour la lessive des récipients de bonne taille. Qu'on se souvienne ici de la Farce du Cuvier (moyen âge). On y apprend qu'une ménagère, tombée par accident dans son bassin à lessive, ne peut en sortir seule et risquerait peut-être de s'y noyer si son mari ne consentait à la fin à lui prêter son aide.

Qu'on est loin de nos lessiveuses automatiques, de nos salons-lavoirs ! Mais, parmi nos robots programmés, si efficaces, si bien conçus pour nous épargner la moindre fatigue, restera-t-il demain une petite place pour la poésie, un coin où le rêve, ce magicien de la vie quotidienne, puisse encore déplier un peu ses longues ailes d'ange ?

Luce LUCA-BINOT

(Extrait du livre « *Mon Ardenne : Saisons et Souvenirs* » - Éditions Jean Petitpas srl, Bomal s/O. - 1993.)

1. Cité par J. Haust, *Dictionnaire liégeois*, sub v^o *bouvèye*.

La cuisine et la table en Ardenne au XIX^e siècle

LE pain et la pomme de terre constituent l'ordinaire du paysan. Les disettes de grains — celle de 1816-1817 notamment) — les récoltes désastreuses de pommes de terre des années 1845-1846, expliquent cette peur de cette horreur du gaspillage et ce respect du pain qui mène jusqu'au rite.

Les céréales les plus cultivées à Lierneux en 1880, ce sont l'avoine (66%), le seigle (32%) ; puis viennent les froments d'hiver et d'été (1%), l'épeautre (0,3%).

La plupart des fermiers cuisent leur pain de seigle dans les fournils. En 1826, Lierneux ne compte d'ailleurs qu'un seul boulanger dont le débit semble, du reste, assez faible.

Le pain lui-même — du moins en 1823 — ne constitue pas l'ordinaire de tous, et le rapport du conseil municipal de Lierneux nous révèle *qu'une grande quantité de familles pauvres ne mangent presque jamais de pain, et se nourrissent à peu près entièrement de pommes de terre, dont on cultive en cette commune une immense quantité, qu'un plus grand nombre encore même dans les médiocres se nourrissent d'un pain qu'ils composent avec une grande partie de ces pommes de terre réduites en farine, alliées avec très peu de seigle et de farine d'avoine...*

Même en 1869, les gages d'un domestique ne lui permettent pas d'acheter un pain de seigle tous les jours. En effet, 65 centimes — prix d'un pain de seigle — multipliés par 365 donnent un total de 237,25 F, soit 7,25 F de plus que le salaire annuel d'un domestique de Cierreux. Il est vrai que ce salaire de 230 F ne comprend ni la nourriture, ni le logement qui sont alloués au serviteur, et que ce calcul tout théorique se base sur des sources à la fois trop éparpillées et trop restreintes. Toutefois ces quelques chiffres nous permettent de deviner le rôle toujours primordial du pain à la fin du

XIX^e siècle.

Le potager fournit l'indispensable complément au pain et aux pommes de terre. Il produit entre autres : choux blancs, oignons, choux rouges, carottes... L'épicerie fournit le lard, le sel, la farine, les feuilles de laurier, la cannelle, les raisins de Corinthe, le riz, le café, le sucre blanc, le sucre rouge...

Le Luxembourg compte 731 épiceries en 1846, 1.110 en 1900. C'est dire que le nombre d'épiceries augmente à mesure que s'élève le niveau de vie. En 1878, nous connaissons de ces épiceries à Chêneux, à Parfondruy. Pour Provèdroux, ce rôle paraît être assumé par les Beaupain à Cierreux qui, en même temps que leur moulin et leur scierie, développent leur commerce en vendant de tout à chacun : du café au riz, en passant par le charbon et la goutte.

Quelle viande consomme-t-on ? Le cochon essentiellement, que l'on occit deux fois l'an à Provèdroux : le dimanche suivant la Saint-Luc, et la semaine avant Pâques à l'occasion de laquelle on fait le boudin. À Rettigny, on tue le cochon, vers la Toussaint et à Pâques, époques auxquelles il est dépecé et salé pour la somme de cinq francs. La basse-cour, aussi, fournit une viande à bon prix.

Les boucheries existent : Lambert à Salm-Château, Boubert à Vielsalm, mais les viandes sont chères et de plus on les conserve difficilement, à moins de les saler.

À Rettigny, vers 1900, c'est le boucher, le père Anatole qui, effectuant la tournée des villages, vient avec une voiture attelée de deux gros chiens et deux paniers de viande qu'il vend à 1,50 F le kilo.

On trouve en fait de poisson, de la morue séchée, du stockfisch sec et détrempé, des sorets vendus chez Beaupain à Cierreux, chez Louis Raskin et chez François Moxhet à Stavelot où l'on offre en outre des moules à 35 centimes le cent.

Les coutumes alimentaires varient d'un village à l'autre. À Hierlot, le matin des tartines au sirop ; le midi et au goûter du *matoufèt* ; le soir, des pommes de terre avec des *crètons* (morceaux de lard) ; en hiver, *dès vôtés al rapèye* et aussi de la choucroute.

À Rettigny, écrit Léa Nivarlet, *la maman pour déjeuner le matin réchauffait un affreux pelle de pommes de terre et pour épargner le beurre on mettait de la compote, de la maquée. L'aïeule faisait une trûlée dans un grand bol avec du café noir et du pain, jamais de sucre dans le café. Le soir, des pommes de terre réchauffées et des bet-*

teraves à salade. On croque des pommes, des poires ; le raisin est un produit de luxe ; pêches et oranges sont inconnues. Pas de marchands de légumes à Rettigny, le courtil suffit à tout ; beaucoup de soupes, au lait écrémé, aux orties, aux rutabagas. En automne, lors de l'arrachage des pommes de terre, les gens du village s'assemblent en *kèrmève* pour s'assister mutuellement et le soir on fait une *marmite de pommes de terre mêlées avec du pain et du lard* et les hommes *carloufaient* cela avec un *appétit* ! Cela sentait si bon dans la soupière au milieu de la tablée réunie !

Les mets de circonstance sont avant tout les tartes aux pommes, au riz, aux prunes, au sucre, aux *kètches* qu'à Hierlot on n'hésite pas à accompagner de jambon. Tarte aux *kètches* également à Rettigny, mais aussi de la tarte à la rhubarbe sortie des deux ou trois fournées que l'on cuit pour ces occasions. Cependant à la kermesse de Rettigny — vers 1907 — le premier plat est de la choucroute et du *babêdje de cochon*.

Terminons ce texte nutritif en proposant quelques recettes recueillies au cours de nos tournées.

Le bêt à Rettigny. *Du vieux temps voici ce qui remplaçait le fromage. Hé bien ! c'était le baît. Voici la recette. Quand une vache avait vêlé, on gardait le deuxième, le troisième et le quatrième lait ; alors, on le cuisait au bain-marie avec sel, poivre et laurier. On avait un bloc bien blanc et dur, on coupait les tranches pour mettre sur sa tartine.*

A Hierlot, le bêt est préparé avec le premier lait de la vache recueilli aussitôt après le vêlage. Mélangé avec un peu de farine, on le cuit à la façon des *vôtes* (crêpes).

Une des grandes spécialités du pays de Lierneux est la *vôte al rapèye*. Il faut râper des pommes de terre crues, faire fondre du lard maigre en *crêtons*, mêler le tout aux pommes de terre avec un peu de farine, poivrer, saler et cuire comme des crêpes.

Il existe des interprétations différentes de ce grand classique populaire, ainsi à Amcômont il faut ajouter un œuf aux pommes de terre. Elles sont meilleures réchauffées. Nous l'admettons sans peine, et pour notre part nous les préférons encore, ainsi l'admet aussi la tradition, avec un peu de sucre.

Autre plat bien connu en Ardenne : la fricassée. E. Gens l'appelle *chevnaye* et en mange à maintes occasions chez l'aubergiste Lekeu de Grand-Halleux.

Quant au *matoufêt*, il n'appartient pas qu'à Marche. Voici comment on

le prépare à Lierneux : jeter un œuf dans un plat, ajouter une pincée de sel et 2/10 de lait, deux cuillères à soupe de farine. La pâte doit être bien liquide. Faire fondre les crêtons dans la poêle, puis y couler la pâte sans cesser de remuer durant la cuisson.

Ustensiles de ménage

En 1878, les objets de ménage les plus souvent cités dans les inventaires sont : assiettes, soupière, salière, saladier, machine à couper le choux, couteau, un couperet et une passoire, louche et écumoire, cuillère, casserole, bouilloire en fer, cokemâr, carafe, entonnoir, jatte, plateau, pot en grès, tine, tamis, pétrin, vanette.

On peut se procurer ces ustensiles, entre autres, chez Joseph Lespagnard, quincailler et couvreur d'ardoises qui tient boutique rue Neuve à Stavelot.

Et notons que le grand centre de fabrication des objets de ménage en bois est établi dans la région de Nassogne, Izel, Moyen, Awenne, Assenois où l'on produit annuellement 870 m³ d'objets tels que saunières, cercles de tamis, etc.

Entretien

Les procédés du temps passé ne sont pas oubliés vers 1914 à Provèdroux. On sait qu'en 1766, existait à Vielsalm une fabrique de potasse qui exportait vers le Brabant et la France. Cette potasse est formée de cendres de bois que l'on utilise encore à Provèdroux vers 1914, additionnée d'eau pour nettoyer les cuivres et les étains. Ailleurs, on les fourbit au moyen de feuilles de poireau, de sureau ou d'oseille.

Les meubles ne sont pas cirés, on les lave à l'eau bouillante additionnée d'un peu de vert savon ou de cristaux de soude, d'autres les passent à l'huile de lin.

Il est des jours fixes réservés aux corvées d'entretien. Le samedi soir on *churait le vieux poêle et le noir cabouloir dans la cuisine avec de la mine de plomb arrosé avec de l'eau et cela brillait je vous l'assure* ; le lundi, on graisse les gros souliers et les guêtres des hommes.

On utilise donc de la graisse, mais aussi du cirage vendu en boîtes à Cierreux.

La vaisselle est faite très simplement, en versant de l'eau bouillante.

Charles LEESTMANS

(Texte extrait du livre « La vie quotidienne dans une ferme d'Ardenne en 1878 », catalogue de l'exposition organisée à Provèdroux (Vielsalm) du 27 mars au 9 avril 1978.)

La grande foire de Saint-Antoine (Harre)

LE calendrier ardennais ancien, on pourrait le composer en grande partie avec l'annuaire des Pèlerinages ou avec celui des Foires. S'il plaît à Dieu, nous serons heureux, toute une année durant, l'année prochaine peut-être, de « pèleriner » à travers l'Ardenne, en visitant les plus vénérables de ses sanctuaires.

En attendant suivons, au moins une fois, les Ardennais à la foire. Mais où irons-nous de préférence ? Car, jadis, elles étaient fréquentes les foires dans notre pays, éloigné des grands centres. Et il y en avait de célèbres.

Par exemple, les foires : de Saint-Jacques (Fosse, province de Liège) autour de la chapelle du même nom, qu'ombrageaient des arbres séculaires ; de Cowan (non loin d'Houffalize), fameuse entre toutes, qui était plutôt une kermesse, où, de bien loin à la ronde, la jeunesse des deux sexes venait se divertir : on y vendait surtout des poules et tout fiancé qui se respectait devait en payer une à sa fiancée ; de la Saint-Martin *dès djônès djins* (des jeunes gens) à Durbuy ; de la Sainte-Catherine à Houffalize ; de la Saint-André à Lierneux, où les parents tâchaient déjà de rencontrer le grand saint Nicolas, afin de l'inviter à venir prochainement récompenser les enfants sages ; de la Saint-Nicolas ou *dès djèyes* (des noix) à Laroche, le 5 décembre ; là, on rencontrait saint Nicolas certainement, à moins qu'il ne fût tombé à l'eau, ce qui arrivait, paraît-il, quelquefois.

Il y avait les marchés d'Aywaille, ceux plus récents de Trois-Ponts.

Il y avait surtout, pour la région dont je suis originaire, la grande Foire de Saint-Antoine, le 14 juin, au lendemain de la fête du Saint Patron.

Une chronique, que j'ai là sous les yeux, dit qu'elle fut instituée pour remplacer celles de Bra, supprimée par ordre du Prince-Évêque de Liège, à cause des vols et crimes qui s'y commettaient. Je me permets de n'en

rien croire : car, sans avoir l'âge de Mathusalem, j'ai encore connu les foires de Bra, si même elles n'existent plus ; la vieille foire qui se tenait le lundi de la fête de Bra (après la Saint-Luc, en octobre) et la nouvelle foire, le mardi après la grande Pâques. Et, si l'espace ne me faisait défaut, je transcrirais la réponse très curieuse que, vers la fin du XVI^e siècle, Ernest de Bavière par la grâce de Dieu élu et confirmé Archevêque de Cologne du Saint Empire Romain par l'Italie, archidiacre et Prince Électeur, Évêque de Liège, etc., Duc des Deux Bavières, etc., accorda à l'humble requête des Mayeurs, Justiciers et sujets du ban de Bra (Principauté de Stavelot), tendant à obtenir un marché hebdomadaire à Bra, sans préjudice des marchés et foires qui existaient déjà. Il enjoignait même, pour la première année, à tous les sujets du Prince habitant le Vicomté, de se trouver et présenter à chacun jour du jeudi, par l'espace d'une heure, telle que nosdits Mayeur et Justiciers sera limitée, sous peine d'encourir à chacun jour lesquels seront trouvés contrevenants ou défaillants, l'amende d'un « postulat » de Horne (8 f. 10) irrémissiblement applicable à la réfection et réparation des lieux publics.

Et, comme le succès ne répondit pas sans doute à tant de bonne volonté, en 1630, Dom Hocht, prieur du monastère de Stavelot, autorisa les Magistrats de Bra « à faire récrier et réobserver le marché hebdomadaire. »

Quoi qu'il en soit, allons plutôt à la grande Foire de Saint-Antoine.

Il va falloir se lever de bonne heure. Or, nous sommes un groupe de cousins et cousines à qui on a promis le voyage. Mais est-ce bien sincère ? On ne s'y fie pas trop et on décide que le premier levé fera le tour des maisons pour avertir les autres. Mais, si par malheur, personne de s'éveillait ? Une cousine a répondu, une cousine dont la maman devait aller vendre des porcelets : « Soyez tranquilles ; moi je m'éveillerai, bien sûr. » Et le lendemain, elle nous racontait son réveil : « Nous avons eu de la chance. On voulait nous tricher, c'est vrai. Maman aussi se levait à la dérobée. Mais j'avais demandé à me coucher près d'elle et, hier soir, au lit, j'avais cousu ma chemise à la sienne... »

On hisse sur un tombereau la caisse à claire-voie, où les goretts, bien longtemps avant Rostand, se mettent à composer et à chanter la ballade des « Cochons roses ». Quel concert ! Nous grimpons et nous nous posons sur la boîte à musique ; et : « Hue cocotte ! ».

Grandmenil. La grand-route de Liège, Manhay, Chêne-al'Pierre ? Où est-il ? Il est partout, excepté où on le nomme : nous voyons l'église, le presbytère, l'école ; mais le reste au village ou plutôt de la section est dis-

persé dans la lande et s'appelle, tantôt Monchenouille, tantôt Bois del Moule, tantôt La Gotale, tantôt La Fourche, etc., de huit ou neuf noms différents.

Champ-de-Harre : ce lieu-dit valait-il bien la peine que deux communes se le disputent et se le partagent, Harre et Chevron ?

Saint-Antoine ! On le voit sur la gauche, c'est-à-dire on voit son église. Et que pourrait-on voir d'autre ?

Saint-Antoine est, en effet, la moins importante des huit localités dont se compose la commune de Harre : deux feux, une douzaine d'habitants. C'est pourtant une paroisse ! Oui, une paroisse qui relève de deux provinces et de deux diocèses, de Liège par Burnontige et de Luxembourg-Namur par le Fays de Harre.

En face de l'église, le presbytère ; derrière l'église, le cimetière ; au bout du cimetière, une maison très modeste, dont la porte est surmontée d'une branche de genévrier : donc un cabaret. C'est tout Saint-Antoine ; et quelques grands hêtres vieux et décharnés, abritent l'agglomération.

Quelle petite localité ! On dirait un nid qui se fait. Et pourtant Saint-Antoine a, dit-on, une origine fort ancienne, du moins le sanctuaire. Je ne veux pas dire l'église actuelle : car elle a été construite en 1846 ; mais dès le XIV^e siècle, disent les chroniqueurs sérieux, il y avait là un Ermitage fondé par les moines du Val-Saint-Lambert et dépendant aussi d'un couvent de religieuses, venues de Nivelles au village voisin de Villers-Sainte-Gertrude. Et la légende dit aussi l'antiquité du sanctuaire et de l'ermitage de Saint-Antoine ; mais elle dit cela d'une autre façon, qui fleurit mieux la lande et la forêt ardennaise. Écoutez plutôt :

Saint Antoine de Padoue est un saint très populaire. On l'invoque particulièrement — tout le monde le sait — pour retrouver les objets perdus. Eh bien, ce fut un berger du pays, qui s'était perdu lui-même par une nuit d'hiver, sur la « Bruyère des Fosses à l'argile », et s'étant retrouvé grâce à saint Antoine, y érigea d'abord, en ex-voto, une petite statue du saint, par lui sculptée, dans une niche, sur un poteau, entre deux sorbiers. Ce monument mystérieux intrigua les gens d'alentour ; la curiosité et la dévotion s'unirent pour les amener, en pèlerinage, à cet endroit solitaire ; et on y vint bientôt d'assez loin. Mais, après la mort du pieux berger, qui l'entretenait tout en gardant ses moutons, le monument tomba en ruines.

Il fut relevé pourtant : un herdier, cette fois (cherdier = conducteur de la herde, troupeau de bêtes à cornes), le herdier de Harre ayant perdu une

belle génisse et accusé de l'avoir escamotée, s'en fut prier saint Antoine, sur l'emplacement du monument ruiné et fit vœu de le relever, plus beau et plus durable, s'il retrouvait sa bête et échappait ainsi au déshonneur. Il la retrouva, en effet, quelques heures après, dans la herde de l'Abbaye de Harre, où elle s'était fourvoyée, grâce à l'impéritie d'un nouveau herdier.

Un autre herdier, celui de la ferme du Ménage, qui appartenait au baron du Pouhon, congédié par l'intendant du seigneur, pour prétendue incapacité, à la suite d'une épidémie dans le troupeau, cet ex-herdier se joignit donc à son confrère de Harre qui, dans l'entre-temps, était devenu herdier au Fays, pour l'érection du nouveau sanctuaire. Il se bâtit une cabane sur le terrain banal, à l'endroit des travaux, rayonna dans les villages environnants pour collecter des dons en argent ou en nature, pour susciter des corvées, et, quand la chapelle fut finie, où fut placée la statue providentiellement retrouvée, il fixa là définitivement sa résidence et devint le premier ermite de Saint-Antoine.

... ..

Depuis longtemps déjà, nous avons quitté le tombereau pour courir en jouant à travers la bruyère et les taillis, pour y chercher des fraises et pour voir si déjà les myrtilles et les airelles commencent à mûrir. À partir du Champ-de-Harre, nous n'avons fait qu'une course à travers La Fange ; et nous arrivons à Saint-Antoine avant notre équipage ; nous y arrivons les tout premiers, juste à point pour assister à l'arrivée des Gôris et à l'organisation de la Foire.

Émile JACOBY

(Texte paru dans journal toutes boîtes «Les Annonces de l'Ourthe» le 16 juin 1971.)

Itinéraire d'un rucher (de Liège à Chabrehez)

Un samedi, sept heures et demie du soir (début du XX^e siècle).

C'EST un beau soir du mois d'août. Je fume pipe sur pipe, assis sur un banc de la Place Maghin à Liège. J'attends. Le temps commence à me paraître long. Heureusement, la nuit est superbe. Les cafés de la place ont portes et fenêtres largement ouvertes car la nuit est tiède. À ma droite, la belle Meuse coule paisiblement.

Et le temps passe, passe... Et nos types ? Vont-ils me laisser attendre toute la nuit ?...

Il faut dire que je vais avoir à marcher toute la nuit et toute la journée du lendemain. Cela vous étonne ? C'est pourtant ainsi. Imaginez-vous que je me suis laissé tenter par le vieux garde champêtre de mon village (ndlr : Vottem). C'est un apiculteur enragé. Il va conduire ses ruches en Ardenne chaque année pour les y laisser quelques semaines.

Comme il m'a expliqué la chose, il est souhaitable que, vers le mois d'août, les abeilles soient à la bruyère. Chaque ruche y gagne, affirme-t-il, près d'un demi kilo de miel par jour.

Aussi, annuellement, fait-il faire le voyage à son rucher. Il le conduit dans une charrette, parce que c'est plus économique que de l'envoyer par le chemin de fer, ce dernier moyen étant du reste peu pratique car il expose les ruches à des transbordements et à des chocs qui leur sont très préjudiciables. Les mouches à miel sont des bêtes qu'il faut traiter avec ménagements ; sans cela, gare à l'aiguillon !

Comme notre homme est un Ardennais pur sang, il conduit son rucher là-bas, dans son village natal où il a encore tous ses parents. Ce sont eux qui veillent sur son api.

Ce n'est pas tout près d'ici, c'est à Les Tailles, plutôt dans un hameau de ce village : à Chabrehez. C'est à une grosse heure de la Baraque de Fraiture, à cinquante kilomètres d'ici !

Et c'est là que nous allons à pied, voyez-vous, mes amis... Selon mes prévisions, nous pouvons être là demain dans le courant de l'après-midi... si tout va bien.

Onze heures du soir.

Ah ! les voilà ! Enfin ! Je commençais à m'engourdir. Notre garde a pris avec lui ses deux fils Jérôme et Célestin. Jérôme approche la trentaine. C'est un ouvrier mouleur. Il est joyeux compère. Nul ne saurait le lui prendre, au village, pour tourner la moquerie et amuser une compagnie. Célestin est quelques années plus âgé que lui. Il est facteur des postes en ville. C'est le même type que son frère. Ce sont, comme on dit, les deux boutons pareils à l'habit. Parfois leur père ne sait auquel des deux tenir tête, pourtant il les vaut bien à la blague.

En compagnie d'un trio semblable, je vais passer quelques bonnes heures. On se serre cordialement la main et... en route !

Sapristi ! ce n'est plus un simple tombereau qu'ils ont pris cette année, c'est une longue charrette de fermier. Ils y ont entassé avec ordre quatre-vingts ruches ! Vous voyez l'affaire d'ici. Mes compagnons avaient cru pouvoir pratiquer une couchette avec de la paille entre elles où, à tour de rôle, nous serions allés nous étendre quand nous serions fatigués. Mais ils ne sont parvenus, à cause de la complication de la charge, qu'à aménager, au-dessus de l'édifice... un trou pour laisser pendre les jambes, et une petite planche large comme deux mains pour y mettre les fesses... Diable !

Sous le grand véhicule, ils ont attaché une cuvelle où je vois le masque, le soufflet et les étamines d'échange. C'est là aussi que nous plaçons nos victuailles et autres paquets, et aussi le genièvre !

Mes gens n'ont pris qu'un cheval, un de ces petits ardennais qui sont si courageux et si endurants ! Il est resté deux jours inactif dans l'étable, aussi est-il nerveux. Il va même trop bon train, tout l'équipage et le chargement dansent sur le pavé et le garde craint que ses ruches ne se débouchent. Nous aurions une belle farce ! Elles sont fermées par en dessous avec une étamine bien tendue, serrée tout autour du bord inférieur de la ruche à l'aide d'une ficelle.

Si une étamine déchirait, nous aurions les bestioles après la tête. Ce serait une catastrophe ! Surtout qu'elles sont devenues inquiètes, méchantes

furieuses d'être ainsi calfeutrées, encaquées, dérangées dans leurs habitudes.

Au Pont d'Amersœur, nous croyons prudent d'arrêter l'équipage et de passer le tout rapidement en revue. Les ruches n'ont pas souffert, heureusement. Toutefois, il y en a qui chauffent, c'est-à-dire où les abeilles se sont réunies à l'étamine. Gare à l'asphyxie ! Vite le soufflet ! et nous leur lançons de la fumée, nous leur projetons quelques gouttes d'eau pour les faire décamper vers l'intérieur de leur gîte. Voilà le malheur réparé...

Minuit.

Un peu avant minuit, nous traversons Grivegnée. Il y a encore pas mal de cafés ouverts, c'est samedi pour quelque chose...

Minuit et demi.

Nous arrivons à Chênée. Nous traversons le pont. Nous sommes près de la gare. Les hautes cheminées de la Vieille-Montagne vomissent des nuages d'épaisse fumée et des flammes qui empourprent le ciel. Nous passons sous le viaduc du chemin de fer.

Une heure moins le quart.

Nous sommes au pied du Thier des Critchons. C'est une des plus fortes rampes de la région. À droite, au commencement de la montée, voici la longue maison Defèchereux que tous les rouliers d'Ardenne connaissent, parce que c'était un relais où ils pouvaient passer la nuit avec leur attelage. C'est ici que les charretiers ardennais prennent leur repos et c'est ici aussi que nous allons, nous, attendre notre cheval d'allège qui doit venir nous prendre et qui arrivera d'au-delà de Sprimont, de la ferme de Feneuse. Malheureusement, mes compagnons ont mal calculé leur temps. Ils compaient arriver ici beaucoup plus tard. Ils ont pris rendez-vous pour trois heures du matin seulement. Nous voici donc arrêtés pour deux grosses heures.

Enfin !... Goffin, le charretier qui est avec nous, dételle sa bête et la conduit à l'écurie chez Vincent. Nous entrons dans l'auberge et nous prenons des verres en conversant. Que le temps passe lentement !...

Trois heures et quart.

Le jour point. Il vient des arbres de la montagne une fraîche et frissonnante haleine... Au-dessus du Thier, dans la faible aurore qui s'infiltré déjà entre les haies, les arbres et les feuillages, quelque chose de gris apparaît. C'est le cheval d'allège qui descend, la tête en terre, d'un pas régulier. Sur son dos, les deux jambes pendant d'un même côté, le conducteur – un

gamin de quinze à seize ans – aux trois quarts endormi sur la bête, se laisse emporter dans le silence engourdissant du très doux matin.

En se frottant les yeux, il se laisse glisser nonchalamment bas de la bête qui s'est arrêtée en face de chez Vincent et qui s'ébroue à petits coups, puis hennit doucement. Son maître lui passe la musette et le cheval ronge son avoine. Le gamin a quitté Feneuse à minuit.

Quand la bête a un peu mangé, nous *rattelons* et en route ! Il est :

Trois heures et demie.

Nos deux chevaux vont d'un bon pas. Nous suivons l'attelage en bavardant. L'air est délicieux. Le soleil ne s'est pas encore montré. La lune est là-bas bien près de disparaître. Il va faire adorablement beau aujourd'hui.

Quatre heures du matin.

La partie la plus dure du Thier est gravie. Nous traversons Embourg. Le village est encore endormi. Nos yeux se perdent vers un horizon incertain.

Cinq heures et quart.

Beaufays ! L'angélus sonne ses neuf coups à l'église du village. Sortant d'une cour, un varlet portant deux seaux et un trépied traverse le chemin et entre dans un pré. Il va traire le bétail qui est au pâturage.

La route se déroule monotonement, jaune, poussiéreuse, pavée seulement dans la traversée des villages, large, propre, bien soignée, bordée d'arbres et de haies. Et toujours des prés, des jardins, des bois se succédant sur un terrain accidenté.

À six heures, nous passons à la Haie-au-Chêne. Une demi-heure plus tard : Aux-Quatre-Chemins. Le joyeux soleil nous sourit à présent. Ses rayons d'or jettent des paillettes sur les perles de rosée.

Sept heures du matin.

Tournez le frein ! Quelle descente, mes frères ! Dans le fond, voilà Sprimont. Ça et là, ce sont des carrières. La terre a été pelée pour mettre la roche à nu. Les maisons ont un air accueillant. Aux façades sont appendues des cages à pinsons. Il y en a partout !

Une fois passé Sprimont, nous abandonnons notre cheval d'allège qui va rentrer à Feneuse, non loin d'ici. Nous n'allons plus avoir qu'une descente continue jusqu'à Aywaille.

Huit heures et demie.

Pour sortir de Sprimont, nous devons pourtant encore escalader une rampe assez raide mais courte. Le paysage a changé. À gauche comme à droite, se succèdent toujours des prés, des thiers feuillus, des bocages d'ifs, de noisetiers, des sapinières et des charmillles. La route s'allonge droite toujours, directe devant nous, sans ornières ni caniveaux. Serait-ce la monotonie du chemin qui est plat comme une aire, ou parce que nous allons lentement, réglant notre pas sur celui du cheval qui s'en va patte à patte sans se presser ? Je ne sais, mais le fait est que nous ne sentons guère la fatigue. On blague, on bavarde, on jacasse et puis on lampe une goutte.

Tout à coup, une ! cinq ! vingt ! cinquante abeilles voltigent derrière l'atelage. Sacré tonnerre !... Halte !... Jérôme qui s'est hissé sur le véhicule appelle au secours et crie *à la miséricorde* ! Nous nous précipitons. Il est temps : cent à deux cents guêpes tournoient autour de sa tête, en bourdonnant de colère. Je lui tends ma pipe dont il s'empresse de tirer des bouffées de fumée. Nous pompons tant que nous pouvons à des cigares, à des pipes, tandis qu'avec une gazette nous bouchons provisoirement une brèche faite à une de nos ruches dont l'étamine s'est déchirée. Quand le mal est réparé et les abeilles écartées, Jérôme, qui a du reste échappé aux aiguillons, feint l'affolement et crie qu'il « a un visage comme un coussin ». Des groupes de gens se sont formés et l'on s'esclaffe de bon cœur.

Neuf heures.

Nous descendons vers Aywaille que nous traversons peu après. Nous en sortons par la grand-route que nous allons tantôt suivre pendant des heures. Mais avant d'entreprendre cette seconde étape, nous nous arrêtons à un « cabaret avec écurie pour chevaux ». Nous dételons notre petit ardennais et nous le conduisons au repos devant un râtelier bien fourni. Nous comptons rester deux heures ici pour nous restaurer à l'aise.

Nous mangeons comme des affamés. Ça goûte ! Le fameux café chaud nous fait un rude bien. Goffin, notre charretier, vient de partir à la recherche d'un cheval d'allège. Voici dix heures et demi, onze heures, midi, et toujours pas de Goffin ! Nous savons que c'est une amusette et qu'il ne crache pas dans son verre. Quand Goffin s'y met, ce n'est pas pour pondre, c'est pour couvrir !

Midi et demi.

Pas de Goffin ! Nous n'avons plus qu'une chose à faire : partir sans lui. Nous réattelons et : en route !

Oui, cela est très bien, mais à cinq cents mètres de là, nous nous trouvons au pied d'une rampe ardue que nous ne monterons jamais avec notre unique cheval. Nous voilà donc bien obligés de nous arrêter à nouveau. Le vieux garde est fort agacé. Il a un visage comme un procès-verbal. Nous le *baltons* ; il nous envoie au diable !

Enfin, voici Goffin au loin !... et tout seul ! Il s'amène lentement comme quelqu'un qui doit compter avec la fatigue. Nous l'interpellons amèrement. Le pauvre diable, tout ahuri, nous explique qu'il n'a pas trouvé l'homme sur lequel il avait compté. Il a dû se mettre à la recherche d'un autre, mais c'est dimanche et les charretiers tiennent à leur jour de repos. Il est allé jusque Dieupart pour enfin arriver à mettre la main sur quelqu'un. Il va arriver...

Une heure.

En effet, quelques minutes après, voici un varlet avec une nerveuse cavale. Remis du coup de bonne humeur, nous reprenons notre voyage. La route monte, monte, monte et ça durant au moins deux heures ! Nous n'avons plus à présent, à gauche et à droite, que des bois de hêtres, de bouleaux, de sapins.

Deux heures et demie.

Nous traversons Harzé. Le temps est superbe. Nos jambes commencent à s'alourdir. À tour de rôle, nous nous hissons au-dessus de la charrette jusqu'au siège de fortune qui y avait été pratiqué.

Trois heures.

Nous voici Au Paradis : c'est au-dessus d'un thier. À présent, des sorbiers bordent la route.

Trois heures et demie.

Nous sommes au Pouhon. Dans un parc magnifique se dresse un imposant château.

Quatre heures et demie.

Nous traversons le petit village de Bosson. Et la route monte, monte, monte... Les quelques maisons que nous voyons sont basses et semblent se ramasser, se tapir pour donner moins de prise aux rigueurs des hivers qui sont rudes ici. Les toits, fort larges, sont couverts de dalles schisteuses d'un demi-mètre de côté. Nous apercevons aussi les premières fagnes où les paysans vont couper à la bêche les briques de tourbe.

Cinq heures.

Werbomont : pauvre petit village perdu sur les hauteurs, dans les bois... À présent, le soleil va disparaître à l'horizon. Partout : thiers, vallées, bois épais qui s'allongent, épousant la courbe des monts et des vaux. La forêt sombre, noire, profonde, mystérieuse, dégingole dans les fonds, escalade les croupes, étend partout sa teinte uniforme et compacte.

Six heures du soir.

Bientôt nous sommes au Chêne-al'Pierre. Le cheval et le charretier d'Aywaille nous quittent pour retourner d'où ils viennent. Ils ne seront pas rentrés avant minuit.

Sept heures et demie.

Nous sommes au Manhay. J'y vois les premières malles-postes de ce rude pays. Elles sont attelées de deux vigoureux chevaux et contiennent quatre places. Nous nous arrêtons à leur station-relais pour y gober des œufs crus. Nous y trouvons le jeune charretier qui nous attend depuis trois heures de l'après-midi ! Il attelle son mulet devant notre pauvre cheval dont la belle ardeur du début est bien tombée...

La nuit est venue. Notre vaillante bête s'en va à présent flemmarde, la tête pendante, les naseaux rasant le sol et elle trébuche de temps en temps. Heureusement, le mulet est plein de feu, son collier est régulier et continu. L'attelage roule bien. La banquette de derrière, bien que non rembourrée, est à présent sans cesse utilisée. On l'occupe chacun à son tour, un quart d'heure.

Dix heures et demie du soir.

Baraque de Fraiture. Nous voici à 651 m au-dessus du niveau de la mer. Nous rentrons dans un petit cabaret. Le tenancier est un de ces énormes Ardennais qu'on dirait taillés à coups de cognée.

La nuit est vraiment belle, mais fraîche, froide presque. Le ciel est abondamment étoilé. Un jeune vent souffle par-dessus les marécageuses tourbières et fait frissonner les bouleaux, les ajoncs, les genêts et les fougères. La solitude est large autour de nous.

Courage ! nous approchons. Encore quelques minutes et nous serons arrivés. Nous quittons la grand-route que nous suivons depuis la Baraque et qui va vers La Roche. Nous prenons un chemin à gauche et nous nous dirigeons vers Chabrehez. D'un côté : l'obscurité d'un bois ; de l'autre : des prés... et plus loin, à la blanche clarté de la lune : un hameau de cinq à six maisons endormies dans la solitude. C'est là !

Minuit.

Boum' bouboum ! C'est Jérôme qui a pris les devants et qui tambourine sur la porte qui reste close... Aucune lumière aux fenêtres de la métairie. On est allé se coucher sans doute, fatigué de nous avoir attendus. Notre attelage entre dans un pré où on doit le décharger. Brusquement, une porte s'ouvre largement, une lampe s'allume. Six, sept, dix personnes, hommes et femmes, se précipitent vers nous : « Vauriens ! Malhonteux ! Rouleurs de nuits ! qui passez ainsi devant chez les parents !... ». Telles sont les exclamations qu'on nous adresse... aimablement. Et c'est aussi, tandis que les ruches s'alignent à l'abri d'une haie, dans la prairie sur un talus, à minuit et demi, la reconnaissance et les présentations.

Dans la basse cuisine, sous la large cheminée à bavolet, dans le plat et long poêle, le feu de tourbe se rallume, recommence son doux et gai chantonnement. À la table longue, les femmes préparent les pommes de terre, le jambon et le bouilli, coupent le grand rond pain bis ; du bas plafond de chêne est décroché le lard sain et appétissant et, sur le poêle, bientôt les *crêtons* baignent dans leur graisse en rissolant...

Dans la seconde pièce – la pièce d'honneur – le blanc quinquet darde au bas plafond, au-dessus de la table et l'on mange à présent comme des affamés. Les femmes s'empressent autour de nous, remplissent nos verres, débitent de nouvelles tranches de pain, rechargent nos assiettes, ne savent à qui donner de la tête...

Les blagues sortent comme des fusées ; les éclats de rire surgissent comme des soleils à l'aurore. Le vieux grand-père, dans son fauteuil, heureux, fume sa pipe et parfois il s'arrête de « pomper » et alors sa chevrotante voix dit, du fond du cœur : « Mangez, buvez, mes enfants !... ».

Ah ! maison charmante, chère maison aux joies simples et sereines, paisiblement étendue dans les prés fleuris, à la lisière du bois profond, dans la bruyère parfumée !... Que le bonheur, comme une très douce fleur épanouie au milieu des champs perdus, sourde toujours nouveau, au bon accord de vos braves gens !

« Allons ! Hop ! Qu'est-ce que c'est que cela ? Vite, hors du lit !... » C'est notre vieux garde champêtre et son fils Jérôme qui ont fait irruption dans notre chambre où Célestin et moi ronflions encore bruyamment... Et nous sommes empoignés par nos deux rudes et francs compagnons et expulsés du lit ! Enfin, nous parvenons à nous habiller. Pendant qu'on prépare le déjeuner, nous allons faire la visite de l'écurie et des étables.

Dans la prairie, le rucher bourdonne depuis l'aube. Les laborieuses abeilles, comme si elles fussent là depuis toujours, vont, viennent, gagnent la bruyère qui les attire et s'y chargent d'une poussière dorée qu'elles transformeront dans la ruche en gras et délicieux miel.

Après avoir copieusement déjeuné, nous partons pour le village de Wibrin où mes compagnons ont d'autres parents à visiter. Il fait un temps délicieux. Mais ça c'est déjà une autre histoire !

Dans la prairie, le rucher bourdonne depuis l'aube. Les laborieuses abeilles, comme si elles fussent là depuis toujours, vont, viennent, gagnent la bruyère qui les attire et s'y chargent d'une poussière dorée qu'elles transformeront dans la ruche en gras et délicieux miel.

Après avoir copieusement déjeuné, nous partons pour le village de Wibrin où mes compagnons ont d'autres parents à visiter.

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Il fait un temps délicieux.

Au loin, tout autour de nous, ce ne sont que des pâturages, des terrains incultes, des champs d'avoine, et puis des fondrières, des forêts, des sapinières surtout, mais aussi des bois de hêtres, de bouleaux et de trembles, tous beaux hauts arbres, bien conduits, bien droits, vieux de trente à quarante ans, avec à leurs pieds des broussailles, des taillis, des fougères et des genêts.

Parfois, il y a des plaques serrées de myrtilliers tout chargés de leurs fruits juteux que nous cueillons à pleines mains ; la petite baie si rafraîchissante et d'un goût si délicieux, nous noircit les lèvres et le jus nous en coule au menton. Que c'est bon !

À présent nous voici dans un plantureux pâturage où les herbes nous montent jusqu'aux genoux, un pré si grand que nous mettons près d'une heure à le traverser. Un troupeau d'une cinquantaine de vaches y semble comme noyé et n'y fait pas plus d'effet que s'il n'y en avait qu'une demi-douzaine. Ce pâturage est le commencement du domaine d'un comte (1) qui possède ici trois mille hectares de terres, de champs et de bois, d'un seul tenant ! C'est, m'assure-t-on, la propriété la plus étendue de toute la Belgique.

Nous arrivons au château — le château du Bois-Saint-Jean que nous allons voir de tout près. Il est singulièrement construit : les parois extérieures sont doubles avec un petit intervalle d'un demi-mètre entre elles. C'est pour que les pièces habitées soient plus chaudes, car ici les hivers sont très rigoureux. Il y a d'abord le mur extérieur, l'espace vide puis la

seconde paroi, en sorte que portes et fenêtres sont partout doublées et correspondantes.. C'est très ingénieux et très curieux.

À un bon quart d'heure de là, nous nous arrêtons chez le garde forestier Thomas, un vieux brave qui est attaché au château depuis quarante ans ; il a succédé à son père qui y fut garde pendant quarante-cinq ans !

Thomas était un grand camarade de mes compagnons, aussi nous oblige-t-il à entrer et nous force-t-il à manger un morceau.

Quand nous arrivons, il est à débattre un marché avec un acheteur de cochons qui lui marchande trois gorets.

L'homme est un grand diable atrocement grêlé, qui parcourt toute l'Ardenne, acquérant des porcs pour le compte d'un important marchand de Mariemont en Hainaut. Les bêtes ainsi achetées sont envoyées, après engraissement, dans les abattoirs de nos grandes villes.

Thomas et le grêlé sont de vieilles connaissances. Le forestier ne veut pas mordre dans le prix que le *frèsé* lui propose ; il marchande comme un pingre. Nous assistons à une joute entre mâdrés paysans. Tous les deux s'entêtent, puis brusquement parlent d'autre chose, comme s'ils avaient abandonné définitivement l'affaire. Mais, adroitement, voici que les gorets reviennent en question: « C'est comme pour vos *cossèts*, père Thomas, vous comprenez: entre amis... » et patati, et patata, et puis on reparle encore d'autre chose. Voilà à présent que l'homme s'installe et se met à manger avec nous.

Tout d'un coup, notre Jérôme prétend vouloir départager les deux bonshommes: il va aller voir les bêtes et il les évaluera équitablement, pour en finir; mais il ira les examiner seul, pour éviter toute influence... Et le voilà parti. Nous nous disons: l'idée est bonne. Ah! bien oui! Nous avons compté sans le désir brouillon et farceur de Jérôme, car quand ce dernier rentre d'avoir été faire l'examen des trois cochons, il déclare qu'il y en a un gras, un moyen et un maigre! Cela rend naturellement l'évaluation compliquée, l'acheteur ayant proposé un prix moyen pour les trois.

Comme le *frèsé* a encore inutilement insisté, il change de voie: il reparle du temps, nous fait raconter notre voyage, puis finalement, coupant court, il va pour sortir et joue son va-tout:

«Thomas, mon ami, je prends donc les trois bêtes après-demain pour...» et il coupe la différence en deux.

— Convenu, fait Thomas.

Et c'est tout.

Nous nous levons aussi pour continuer notre voyage. Thomas, malgré son âge, veut nous donner un pas de conduite, pour nous mettre sur le bon chemin.

Les gens de ces contrées vivent en des villages à sections si parsemées, si éloignées les unes des autres, qu'ils sont habitués aux longues trottes.

Thomas avec sa longue barbe, marche à petits pas en s'appuyant sur un bâton à crosse. Vous diriez voir un de ces vieux saints des légendes populaires dont on dit qu'ils ont passé toute leur vie dans les bois, loin des Hommes...

Il n'y a pas un talus, pas un buisson, pas un coin de bois à trois lieues à la ronde, qu'il ne connaisse. Il a battu et rebattu tout ceci des centaines et des centaines de fois.

Comme je le complimente pour sa verdeur et sa robustesse, il dit que la race se conserve solide et endurante, dans les régions saines et écartées comme celle-ci.

Il me raconte qu'il a connu à Wibrin, il y a quarante ans, un homme qui mettait un jour pour aller à pied à Liège, avec une hotte au dos et dans laquelle il y avait deux chevreuils pesant chacun une trentaine de kilos, plus deux lièvres et un paquet de truites!...

Et puis, il revenait le lendemain, toujours à pied, le plus naturellement du monde. Or, de Wibrin à Liège il y a au moins soixante kilomètres !

Comme je m'étonne de ce raid, il m'affirme qu'un autre habitant allait de Wibrin à Chockier, avec soixante kilos de farine dans sa hotte ! Or, comme pour l'autre trajet, cela représente au bas mot douze lieues...

Nous entrons dans la grande forêt de Sodrogne où l'on tua le dernier loup de notre pays. Je le vis empaillé à l'Exposition de Liège. Thomas, du bout de son bâton, m'indique à une demi-heure d'où nous sommes, sur un thier, Le Hangar, grande construction où l'on remisait le charbon de bois que l'on préparait dans la région, il y a longtemps de cela, et qu'on voiturait dans des tombereaux, vers les hauts fourneaux de France...

Voici une sapinière à la plantation de laquelle le garde de mon village a travaillé ; il y a bien cinquante ans de cela. Les plants étaient alors gros comme un doigt et hauts jusqu'au mollet. Il ont aujourd'hui une trentaine de mètres de hauteur et près d'un mètre de circonférence !

Le terrain où ils ont grandi était un essart que mon compagnon a défriché. C'est lui qui y a donné le premier coup de charrue. Cette charrue était une grosse araire toute en fer, tirée par six bœufs. Aux deux côtés de

la charrue, il y avait quatre grosses chaînes à chacune desquelles tiraient six ou huit hommes afin de tenir la machine d'aplomb...

Voici la principale occupation des hommes de la région :

Quand on a bien débarrassé le champ de ses pierres, ou qu'on a drainé une terre marécageuse, on y cultive pendant quelques années de l'avoine, du seigle ou du pâturage. Puis on laisse le terrain en jachère durant un an ou deux. Bientôt elle regorge de mauvaises herbes, de genêts ou de fougères. Alors on l'essarte convenablement : on la herse, on la pioche, on retourne le tout et on en fait de petits tas qu'on laisse sécher. On met le feu à ces tas, puis les cendres qui restent sont étendues sur le sol ; c'est l'écobuage, comme on dit en agriculture. On laisse encore reposer la terre pendant un an, alors on y plante de jeunes sapins qui sont grandis à point une vingtaine d'années après. On scie alors ceux-ci au ras du sol, on vend le bois, tandis que les souches demeurées en terre pourrissent au bout d'un petit temps. On défriche alors le terrain, on y sème à nouveau des céréales et le cycle recommence.

Comme les parcelles ne manquent pas, les gardes forestiers arrangent la succession des travaux de telle manière qu'il y ait chaque année des champs à semer, d'autres à défricher, d'autres encore à essarter ou des sapinières à abattre.

Le vieux Thomas nous explique tout cela en nous pilotant.

Il nous fait voir aussi les ruisselets à truites, ou des mottes de terre, sortes de termitières, élevées par les fourmis des bois et qui sont hautes d'environ quarante centimètres.

Il attire aussi notre attention sur les longues et précautionneuses allées pratiquées dans les sapinières, en guise de coupe-feu.

Une chose m'a frappé : c'est l'absence d'oiseaux ; pas de pinsons, ni de mésanges, ni d'alouettes, ni aucun de nos oiseaux chanteurs. Thomas justifie cette anomalie par le manque de plantes grainetières dont ces oiseaux raffolent ; et puis, les papillons, les moucheron, et autres insectes, nourriture ordinaire des oiseaux chanteurs, ne s'y rencontrent guère : la rigueur des hivers compromet l'éclosion des œufs, comme elle contrarie la germination des graines.

Sur les talus, j'aperçois pourtant, quantité de petites sauterelles et, dans les endroits humides, des libellules.

Si les insectes y sont rares, le gros gibier ne l'est pas : le lapin, le lièvre, le cerf, le chevreuil, le renard, le sanglier y abondent, ainsi que la marte

commune, le blaireau, le hérisson et — ajoute Thomas en lançant un clin d'œil à mes compagnons — la lursette (vous savez : la fameuse lursette que l'on vous fait «affûter» à vous qui êtes étranger au pays d'Ardenne, le soir, tout seul, dans le bois où l'on vous laisse avec un sac à nœud coulant bien disposé à portée de votre main et dans lequel doit venir se jeter la bête, que vous attendez vainement toute la nuit en tombant de sommeil, pendant que les autres sont en silence rentrés chez eux et dorment à poings fermés). La lursette est tout simplement un animal imaginaire. La farce est souvent jouée aux naïfs Liégeois.

Le garde Thomas nous a quittés une petite heure avant que nous n'arrivions à Wibrin vers lequel nous descendons à présent. Le chemin va en lacets, longeant des roches schisteuses. Nous entrevoyons quelques petites carrières communales d'où les gens d'ici extraient gratuitement des pierres pour bâtir leurs maisons.

Wibrin, où nous entrons, est un pauvre village qui compte à peine cent-trente feux. Les maisons y sont basses, les murs épais, les toits en larges dalles d'ardoise comme à Bosson et à Les Tailles ; les étables ou les écuries sont attenantes aux maisons de telle façon qu'on peut, de l'une, passer dans l'autre, sans mettre le nez à la porte au cours des rudes et longs hivers.

Ici aussi les plafonds sont en bois ; les rez-de-chaussée ont leur aire damée ainsi que dans nos granges, ou pavées, mais rarement, avec des dalles d'un demi-mètre de côté.

Nous allons ici chez Michotte, un près-parent de mes compagnons, qui nous fait beaucoup d'accueil. Nous dormons chez lui.

Au matin, après avoir copieusement déjeuné d'une fricassée monstre, nous allons voir le rucher du curé.

Le prêtre est jeune et combatif. Il fait mauvais ménage avec le conseil communal, parce que celui-ci lui refuse un nouveau presbytère dont la nécessité s'impose pourtant : la cure actuelle que nous visitons est délabrée, l'humidité suinte et découle des murs ; dans la cave, il y a deux pieds d'eau. De plus, l'habitation est pleine de rats qui viennent franger sa soutane, la nuit, au pied du lit!...

Tout le long de notre promenade dans le village, nous sommes fort observés. À Wibrin, comme à Chabrehez, on ne voit jamais d'étrangers, le village étant vraiment perdu par-delà les vallons et les fagnes, loin des grand-routes. Les gens y naissent, y passent leur vie et y meurent sans par-

fois même avoir quitté le village une seule fois, ou bien le plus loin qu'ils aillent, c'est à Houffalize ou à La Roche. En hiver, ils restent calfeutrés dans leurs homes, ne mettant les pieds dehors que le dimanche pour aller à la messe. Point de cabarets, point de bals, point de concerts !

Ici, comme à Chabreheid, la vie ne s'épand pas, n'est pas extérieure comme chez nous, parce que les maisons sont fort parsemées et les villages très distants les uns des autres et aussi parce que les habitants vivent sur leurs biens sans guère avoir besoin de se fréquenter. Mais s'ils semblent vivre chacun pour son chien, ils sont pourtant liés dans le malheur, et se témoignent une vive solidarité dans la détresse.

Ils n'ont pas l'âme éblouie comme les habitants de nos grands centres ; ils n'embarrassent pas leur vie de mesquins et inutiles tracas, comme nous le faisons ; ils ont l'esprit serein, le cœur léger et le caractère tranquillement joyeux.

L'essentiel, à leurs yeux, c'est de trouver toujours à vivre et de voir leurs bêtes bien portantes.

Ce sont des gens heureux.

La vie y est simple, rustique et peu coûteuse. Ils battent leur beurre eux-mêmes, cuisent leurs pains, font leurs fromages, élèvent des poules, mangent la viande de leurs cochons et connaissent à peine celle de boucherie...

Là, on trouve encore des herdiers à un demi-franc par jour et naguère vous en aviez un pour septante francs l'an!...

Là, vous n'ouïrez guère de chansons : ils n'entendent jamais chanter, comment pourraient-ils le faire alors ? ..

Ils se livrent sans méfiance. Simples et loyaux, ils ne supposent pas qu'on puisse abuser de leur bonne foi. Toutefois, dans les transactions, ils ont l'œil clair et le nez fin.

La présence d'un inconnu ne les gêne pas et ils l'accueillent à leur table, généreusement. Ils vous servent ce qu'ils ont, sans façons, sans embarras. Mais ce qu'ils ont ce sont des œufs bien frais, de l'excellent pain bis, du beurre exquis, du jambon — de ce fameux jambon d'Ardenne ! — ou encore la platenée traditionnelle de pommes de terre à la sauce aux *crêtons* et aux herbes de sept sortes : thym, sarriette, serpolet, oignon, céleri, poireau et une dernière dont j'oublie le nom ; tout cela parfume le mets et lui donne une saveur particulièrement appétissante.

Le soir, on passe la *sîse* en grande compagnie et l'on paye son demi-litre de *pèkèt* qui est bon par là et que, hommes comme femmes, on lampe au

même verre...

Nous avons quitté Wibrin tôt pour regagner Chabrehez où nous arrivons avant midi. Nos gens nous apprennent qu'on est venu houkî hier après-midi pour un enterrement d'une de leurs vieilles parentes qu'on doit enterrer vers midi à Les Tailles.

Là-bas, on ne va pas prier à l'enterrement, c'est-à-dire annoncer l'invitation par les rues, comme cela se fait ici. Le préposé qui remplace notre « prier » va de hameau à hameau, maison par maison, annoncer le décès, le jour et l'heure de l'inhumation. Cela se dit : *aler houkî* (aller appeler).

Nous n'avons que le temps de nous brosser et de monter jusqu'à la petite église de Les Tailles.

L'altitude où elle s'érige est, affirme-t-on par là, un peu plus élevée que la Baraque de Fraiture qui passe pourtant officiellement pour le point le plus élevé de Belgique, après la Baraque Michel. Je crois avouer qu'il me paraît, en effet, y avoir entre les deux points une différence de quelques mètres.

... Quand nous arrivons près de l'église, le cortège (?) arrive au loin.

Le curé avec ses acolytes et la haute croix l'attendent devant le petit porche.

Comme le village est très dispersé et que le prêtre aurait un trop long trajet à faire pour aller chercher le mort à domicile, il l'attend ainsi devant l'église où on le lui amène sur un tombereau...

Un gamin, habillé comme le dimanche, sa casquette sous le bras, précède l'attelage, dans une attitude contrite, en serrant sur sa poitrine un petit crucifix.

La charrette suit et le charretier, casquette sur la tête, fouet largement brandi, marche à côté du cheval.

Dans le tombereau gît le cercueil, sans drap, ni rien... Derrière la charrette, voici l'instituteur et ses douze ou quinze élèves, garçons et filles. L'école est fermée ce jour-là. Puis ce sont les parents et les connaissances.

Un enterrement est toujours triste à voir défiler, assurément ; mais sous cet aspect, il est tout à fait émouvant.

On tourne le tombereau, le derrière vers l'église, on en tire le cercueil et, curé en avant, on le porte à l'intérieur du temple où, les hommes à droite, les femmes à gauche, aucun ne sachant lire dans un livre de messe, tous se mettent à égrener le chapelet.

Il n'y a point d'orgues, ni musique d'aucune espèce.

Le chantre entonne aussitôt les chants funèbres.

Il commence par débiter une fort longue et monotone mélodie qu'on appelle là-bas Les Nocturnes (en liturgie : les Laudes). Selon le prix versé par la famille, il chante les premiers « Nocturnes », ou les deux premiers, ou les trois premiers...

Les « Nocturnes » débités à l'office auquel j'ai assisté ont duré plus d'une grosse demi-heure, puis seulement après commença la messe mortuaire. On défila à l'offrande et on fit l'absoute au catafalque, comme cela se fait partout. Tout cela prit en tout près de deux bonnes heures !

On gagna alors le cimetière avec le cercueil dépourvu de toute espèce d'ornement — ni crucifix, ni pieds, ni clous nickelés, rien ! — et après les dernières paroles du prêtre, on laissa glisser la longue caisse de bois blanc dans la fosse, le long d'une planche en chêne, tandis qu'avec un bel ensemble les enfants de l'école tombaient à genoux, l'air fort affligé et que les bonnes femmes sanglotaient consciencieusement, à genoux elles aussi.

La scène est impressionnante dans cette nature désolée, sur ce pauvre plateau de Les Tailles où l'on ne voit nulle fleur jolie et où ne chante aucun oiseau !...

Lucien COLSON

(Extrait du livre « En Wallonie liégeoise (mœurs, types et souvenirs) », seconde édition - 1923 - Imprimerie Joseph Olivier, Liège — Résumé du chapitre intitulé « En Ardenne » - Texte originel rédigé à Herstal en 1906.)

(1) Le comte de Limbourg-Stirum.

La pommade de Durbuy, un remède miracle ?

DURANT notre enquête, les témoignages ont afflué à propos d'un remède qui fut, jusqu'à ces dernières années, particulièrement en vogue dans le Condroz ainsi que dans les vallées de l'Ourthe et de l'Amblève. Il s'agit de la fameuse pommade, graisse ou onguent de Durbuy, plus communément appelée jadis « Li crâhe di Derbu » ou mieux encore « Li crâhe del feume di Derbu ». Madame Yvette Antoine de Stoumont la décrit en ces termes : *J'ai toujours connu chez mes parents un petit récipient en carton huilé contenant cette pommade jaunâtre.* Quant à Madame Jeanne Julémont de Comblain-au-Pont, elle évoque *une pommade brune, assez molle, à l'odeur forte.*

La renommée du remède était si grande qu'il avait sa place dans la pharmacie, ô combien sommaire, de presque tous les foyers de la région. Il faut dire que d'inestimables vertus, telles que la guérison du charbon et de la gangrène, lui étaient prêtées.

Même si l'âge d'or de cet onguent se situe dans les années 1930, l'apparition des antibiotiques, après la guerre, ne réduisit nullement sa popularité et son utilisation. Sa disparition, très récente, coïncide d'ailleurs avec le décès, en 1993, de Juliette Magis. Celle-ci, détentrice du secret que lui avait transmis son oncle (originaire de Méan), ne l'aurait pourtant pas emporté dans la tombe, mais l'aurait auparavant confié à son neveu. Hélas, ce dernier, pour des raisons personnelles, ne s'est jamais décidé ni à fabriquer la pommade ni à en rendre publique la formule.

Le produit n'ayant jamais été commercialisé, seule la détentrice du remède pouvait le procurer aux patients. Signalons ici que, selon Madame Piroton, qui l'a fort bien connue, Juliette Magis, fidèle à la tradition des vrais guérisseurs, n'a jamais vendu son remède, mais l'a toujours donné

gratuitement à qui en avait besoin.

Il fallait donc, à une époque où les moyens de transport n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, accomplir le déplacement jusqu'à Durbuy, ce qui semble n'avoir jamais rebuté personne. Il faut toutefois reconnaître qu'il y avait souvent urgence quand le voyage jusqu'à « la plus petite ville du monde » était entrepris.

Juliette Magis ne se contentait pas alors de donner un pot de son onguent, mais l'appliquait elle-même aux malades, d'où sa réputation de « sègneuse » de Durbuy. Quand il s'agissait d'une infection particulièrement grave, plusieurs séances chez la guérisseuse étaient souvent nécessaires avant de voir s'éloigner le danger.

Voici à présent deux témoignages de guérison recueillis par les « Hèyeûs d'sov'nis » de l'Athénée royal d'Aywaille. Nous y remarquerons que des rites magico-religieux étaient associés au remède. Ils avaient sans doute pour but d'en amplifier l'effet.

1. Madame Blanche Requière, dans les années 1950, souffrait d'une « gangrène » contractée à la suite d'écorchures provoquées par son chien. Madame Marie-Claire Steyaert raconte de quelle manière la patiente fut miraculeusement sauvée à Durbuy.

C'est une dame âgée qui les accueillit. Elle posa les mains sur les jambes de Blanche et dit une prière incompréhensible. Ensuite elle donna une pommade qu'il fallait étaler sur toutes les écorchures que le petit chien lui avait faites. C'était la fameuse pommade de Durbuy.

Pendant environ une semaine, Blanche dut retourner tous les jours à Durbuy se faire signer par la vieille dame et, tous les jours, elle étendait la fameuse pommade sur ses petites plaies. Dès le premier jour, un liquide bleu suinta de ses jambes. Sans doute. Blanche, en faisant ses comptes, le soir, avait-elle frotté ses doigts tachés d'encre sur les plaies qui la chatouillaient. Cela avait provoqué une infection qui avait pris de l'ampleur au point de mettre ses jours en danger.

De jour en jour, Blanche se sentit mieux et bientôt, elle retrouva sa bonne santé, grâce à la vieille dame et à sa mystérieuse pommade de Durbuy. Blanche fut sauvée et, par la suite, elle eut encore recours à la pommade pour son fils et son petit-fils, car chez elle, il y avait toujours un petit pot avec cette pommade au cas où elle en aurait eu besoin. (1)

2. En 1970, j'eus à souffrir d'un empoisonnement du sang dû à une plaie infectée. Sur l'insistance de ma grand-mère, on me conduisit à Durbuy où la dame me soigna et donna une boîte de pommade à mes parents pour changer mon pansement qui devait

être constitué d'un morceau de linge d'« homme » recouvert de graisse de Durbuy. Après une dizaine de jours, toute trace d'infection avait disparu. (2)

Notons que Juliette Magis, née au début du XX^e siècle, était, dans les années 1950, à peine dans la cinquantaine. Pourtant, dans la mémoire de notre témoin, elle était déjà « la vieille dame » de Durbuy, preuve sans doute qu'elle exerça son don durant plusieurs décennies.

La guérison, par l'onguent, du charbon et de la gangrène nous laisse toutefois fort sceptique. En général, ce que les témoins appellent ainsi n'est que le stade avancé d'une infection, sérieuse certes, mais sans commune mesure avec les affections citées. Le symptôme énoncé est chaque fois le même. Pour certains, il s'agit du « charbon » :

La pommade guérissait du « charbon », infection visible qui se propageait de l'endroit infecté, souvent des doigts, sous forme de petits traits noirs. Arrivés au cœur, c'était la mort. (3)

Pour d'autres, de la « gangrène » :

Son mari, inquiet, appela le médecin, qui examina la malade. Il s'aperçut qu'elle avait deux lignes bleues marquées sur les jambes. Il lui administra des médicaments, mais les lignes bleues ne cessaient de monter plus haut. La gangrène s'installa, c'était grave. (4)

Ce que les témoins appellent « gangrène » ou « charbon » n'est sans doute que la lymphangite, infection due à de petites blessures non désinfectées, mais qui ne peut dégénérer en gangrène que dans de très rares cas. Cette affection, prise à temps, peut donc être traitée efficacement par une graisse antiseptique telle que la graisse de Durbuy. Nous souscrivons donc à l'avis de Joseph Thys d'Aywaille quand il écrit dans ses mémoires :

...un remède dont la réputation de « guérit tout » est bien assise dans toute la région. Un onguent très efficace assurant la guérison de blessures fréquentes chez les campagnards : coupures profondes, entorses douloureuses, plaies infectées... toute la gamme des « misères » guettant les paysans. (5)

Dans son article *Rebouteux et guérisseurs*, avant de rappeler la réputation de Juliette Magis comme guérisseuse de la gangrène et du charbon, Christiane Vincent signale que la pommade est *censée guérir « toutes les plaies qui ne cicatrisent pas et qui sont abandonnées des médecins » : eczéma, ulcérations, zona. (6)*

Dans le même article, Christiane Vincent, reproduisant les paroles mêmes de la guérisseuse, précise le mode d'application de la pommade : *Il faut avant tout désinfecter la plaie avec de l'alcool (pur ou dilué si c'est trop douloureux), puis étendre la pommade ; une fois par jour les trois premiers jours et trois fois*

par jour ensuite. La plaie cicatrisera bien et rapidement. (7)

Étant donné l'origine populaire de l'onguent et des rites qui parfois présidaient à son application, c'est sans étonnement que nous constaterons le mépris, et même souvent l'hostilité, du corps médical à son endroit. Voici ce qu'écrivait en 1945 le docteur Louis Thiry :

J'ai dû faire jadis amputer un membre que l'onguent « infailible » de la « femme de Durbuy » n'avait pu guérir d'un phlegmon des gaines. (8)

Jacques Bastin relate le fait suivant. Il s'agit toutefois d'un témoignage indirect, entendu de la bouche d'une connaissance qui, elle-même, le tenait d'un malade guéri d'une « gangrène » :

Rencontrant par la suite son brillant ami médecin, il lui raconta son « aventure à Durbuy » tout en lui montrant effectivement son bras. Le médecin lui aurait alors franchement rétorqué : Je sais, je connais les effets de cette pommade, mais nous, médecins, ne pouvons nullement la recommander lors de nos consultations. (9)

Signalons ici, fleurant bon la légende, une anecdote parue dans *La Petite Gazette de l'anecdote et de l'insolite*. C'est le genre de rumeur que la tradition orale fige souvent en certitude dans l'esprit de bien des gens crédules :

Pour la petite histoire, j'ajouterai qu'un docteur réputé, qui se gaussait des vertus curatives de ce remède, ayant contracté le charbon et se sentant bien mal, serait allé, mais en cachette, lui aussi, se faire soigner à Durbuy. Rumeur ou vérité, comment savoir ? (10)

À présent, pour ce qui est de l'origine de l'onguent, tout le monde, évidemment, se perd en conjectures. Aussi toutes les versions sont-elles sujettes à caution.

Le neveu de Madame Magis, l'héritier du secret, a confié, voici quelques années, à Madame Yvette Antoine que *la recette était extraite d'un livre de la fin du XVIII^e écrit par l'oncle de son arrière-grand-mère maternelle. D'autres recettes figuraient dans le même ouvrage, mais elles n'ont pas été exploitées aussi longtemps. Le livre s'est perdu au cours des années, il n'en reste que la recette de la pommade. Le grand-oncle était médecin ou vétérinaire, il provenait du Luxembourg* (11)

Bien sûr, un si célèbre remède ne laisse pas la légende indifférente et, dès que celle-ci s'en mêle, la surprise est au rendez-vous. Pour certains, la formule aurait été transmise à un ancêtre de Juliette Magis par un soldat, lors d'une guerre lointaine. De toute évidence, ici, il y a confusion entre la pommade de Durbuy et celle de Catherine Seret dont le secret, ainsi veut la tradition, aurait été confié à l'un de ses lointains ascendants par un médecin des armées napoléoniennes (ou autrichiennes) de passage qui se ren-

dait à Waterloo.

Pour d'autres, il faudrait remonter au berger Noirbroqua qui, au XVIII^e siècle, avec la fameuse pommade, aurait guéri du « charbon » et sauvé d'une mort certaine le bourreau de Durbuy. Ce dernier, reconnaissant, lui aurait d'ailleurs rendu la pareille en trafiquant la corde lorsqu'il fut injustement condamné à la pendaison. Sauvé de justesse, le berger put donc transmettre la formule à ses descendants et c'est ainsi qu'elle arriva jusqu'à feue Juliette Magis.

Depuis une quinzaine d'années, à Durbuy, Madame Jansen fabrique et commercialise une pommade de sa conception, appelée « Baume bienfaisant de la vieille herboriste ». Certains pensent qu'il s'agit de l'onguent disparu, bien qu'il n'ait jamais été recommandé pour autre chose que les crevasses et les irritations. Madame Jansen, très honnêtement, s'en défend et ne dissimule nullement la composition de son baume (huiles végétales et calendula). Gageons que, sans ses scrupules, son remède eût rencontré dans notre région un bien plus grand succès commercial.

Marc LAMBORAY

(Texte extrait du livre intitulé « Guérisseurs d'hier et d'aujourd'hui », divers auteurs dont Marc Lamboray, Musée en Piconrue à Bastogne, 2003.)

(1) Propos de Marie-Claire Steyaert recueillis à Poulseur (Comblain-au-Pont) en 2000 par Alison Triplot.

(2) Propos de Guy Antoine recueillis à Stoqueu (Aywaille) en 2000 par Arnaud Quintanel.

(3) Propos de Jeanne Julémont recueillis à Comblain-au-Pont en 1998 par Isabelle Godfroid.

(4) Propos de Marie-Claire Steyaert recueillis en 2000 à Poulseur par Alison Triplot.

(5) Joseph THYS, *Mon Sentier lumineux*, Liège, Dricot, 2002.

(6) Christiane VINCENT, *Rebouteux et guérisseurs. Une enquête, en 1974, dans la région de Havelange*, in *La Médecine populaire en Wallonie*, Commission Royale Belge de Folklore - Section Wallonne, 1978, (Contributions au Renouveau du Folklore en Wallonie, VIII), p. 87.

(7) Christiane VINCENT, *op. cit.* p. 88.

(8) D^r Louis THIRY, *Histoire de l'ancienne seigneurie et commune d'Aywaille et de la région d'Ourthe-Ambève*, t. IV, Liège, Gothier, 1945, p. 332.

(9) Jacques BASTIN, *La Petite Gazette de l'anecdote et de l'insolite*, in *Les Annonces Ourthe-Ambève*, 30/08/2000.

(10) Flore DUCHESNE, *La Petite Gazette de l'anecdote et de l'insolite*, in *Les Annonces Ourthe-Ambève*.

(11) Enquête d'Yvette Antoine à Durbuy en 1993.

Nos vieux joueurs de danse ardennais

Rétrospective d'une profession aujourd'hui disparue : « *li mèstré* »

LA profession, aujourd'hui disparue, de ménétrier (violoniste de village qui allait, de fête en fête, animer les bals par son répertoire d'airs de danses) tint une grande place dans la vie rurale d'autrefois.

Jusqu'en 1900, le ménétrier (*mèstré* dans notre dialecte — nom qui est demeuré le patronyme de mainte famille wallonne) fut le détenteur de ce qu'il est convenu d'appeler maintenant danses folkloriques ou traditionnelles.

C'était celles qui, en dépit du changement de mode, de nouveaux rythmes de danses, demeuraient immuables et étaient toujours réclamées par l'ancienne génération de danseurs. Maintenant encore, le mardi de la fête, appelé jour des *bouyons*, jour des personnes d'âge, il n'est pas rare de voir redemander une maclotte, un passe-pîd ou une polka noire.

Riche d'un long passé de traditions, le *mèstré* fut le dernier dépositaire des joies d'antan, consacrées par de rares manuscrits ou quelques notations de curieux.

Ce que l'on doit considérer comme danse traditionnelle

La danse populaire traditionnelle, dont le XX^e siècle garde des vestiges, est redevable aux survivances du XVIII^e siècle, maintenues tout au long du XIX^e, grâce au répertoire — oral ou en carnets manuscrits — de nos vieux joueurs de danses.

Cette tradition, vieille à présent de deux siècles, découle de trois sources :

1^o des antiques rondes de caractère originellement religieux, issues des rites dits païens : francs, gallo-romains et même celtiques ;

2^o des jeux chantés et dansés par les nobles dames et par les bergers du moyen-âge — danses seigneuriales et rondes paysannes qui se sont lente-

ment transformées tant par l'affaiblissement de l'idée première que par fusionnements au cours de colportages ou d'apports nouveaux, que par une création autochtone sur le même canevas ou par l'adaptation à une convenance locale ;

3° des danses collectives rurales, réservées aux réjouissances saisonnières : après le labour et les semailles, à l'époque de la récolte et des vendanges, ou des travaux de l'avant-printemps. Tous ces faits agraires furent d'abord célébrés par des rondes rituelles bénéfiques ayant une origine très lointaine, pouvant remonter aux peuples agriculteurs de la préhistoire ; aux réunions familiales : baptêmes, noces, retours de marins, de soldats, fin de la saison du herdage et, surtout, aux fêtes patronales du village, appelées, selon les régions : kermesse (messe de l'Église), dicasse ou ducasse (dédicace au saint honoré à l'église où à la chapelle du village, du hameau ou du lieu de pèlerinage) ou, simplement : fête.

Toutes ces occasions de s'amuser en commun, dans le rythme de la vie cyclique des paysans, ont engendré, dès le début, la danse collective, en groupes — expression d'une même joie, d'une même libération expansive, provoquée par une raison, une cause, unanime et simultanée.

Cette nécessité communautaire est demeurée l'essence même de la danse dite folklorique, c'est-à-dire ayant des racines profondes dans les faits et gestes répétés à chaque génération depuis le fond des Âges.

C'est, au premier chef, dans la vie rurale que l'on trouve cette continuité de tradition de père en fils, de famille en famille — mieux que dans l'artisanat des villes où trop d'éléments étrangers ou de passage viennent ébranler les coutumes, les contaminer puis les faire disparaître...

La noblesse ancestrale du Paysan est immuable comme la Nature elle-même ; elle a perpétué, plus longtemps et mieux que dans les Cités, les coutumes séculaires, voire millénaires ; la danse traditionnelle est de celles-là.

Le personnage du *Mestré*

La danse rurale a pour cadre soit le plein-air : champ, prairie, grand-place ; soit une salle de bal improvisée, faite de cloisons de bois démontables : la guinguette ; soit, plus simplement, la plus grande des pièces du cabaret, en l'occurrence souvent la cuisine.

Au XIX^e siècle, dans nos Ardennes, les rondes agraires de jadis étaient un amusement général n'ayant d'autre but que de donner libre cours à l'exubérance corporelle — à tel point que les vieux Ardennais de la vallée

de l'Aisne disent de ces improvisations : « C'èsteût dès sotès danses, qu'on dansève qwand on esteût on pô èbeuw ! » (c'était de sottes danses, qu'on dansait quand on était un peu ivres). Il en est ainsi de la Ronde Marèye Doudouye, par exemple ; de la Danse dè Cossin, de la Danse dè Tchèron ou des Branles, sorte de grands cràmignons qui terminent encore, avant le galop final, certains bals du fond des Ardennes.

Avant cela, le rituel du bal comprenait un enchaînement de danses bien établi. Comme l'on dansait, avant la guerre de 1914, la tétralogie : valse, polka, mazurka, schottish, suivie, après plusieurs cycles, d'un Quadrille ou d'un Lanciers réclamés à grand tapage par les danseurs — surtout ceux qui avaient trouvé une danseuse à leur goût ! — dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la tétralogie ardennaise comprenait les Maclottes, l'Allemande, l'Amoureuse et le Passepîd (passe-pied).

Pour régir, enseigner, diriger les danses et en exécuter les airs, un personnage était bienvenu, populaire entre tous : c'était le musicien ambulant, qui accomplissait sa tournée annuelle dans un large secteur — du moins avant et après l'interdiction de Joseph II, lequel avait fixé à une seule période de l'année toutes les fêtes rurales. C'était le *mèstré*, le plus souvent accompagné d'un fidèle ami, qui procédait à la quête entre les danses. Les quatre danses susnommées étaient appelées *lès p'titès danses* (les petites danses), par opposition aux rondes-danses plus anciennes, précisément héritées des siècles précédents. Les trois premières étaient payées *ine clouche* (un sou) par le cavalier, pour lui et sa danseuse.

Le passe-pied était joué *po l' rawète* (de surcroît, comme cadeau) par le généreux *mèstré*, d'où le nom de « passe-pîd po l'rawète », encore employé par des octogénaires. Les trois autres danses étaient dites : « treûs danses, à djouweû » (3 danses au joueur).

L'un des derniers accordéonistes à l'instrument diatonique de la fin du XIX^e siècle — instrument que l'on peut considérer, lui aussi, comme folklorique —, M. Arthur Dodeigne, de Roche-à-Frêne (commune de Heyd) nous raconta : « Po l'djoû dèl fièsse, on m'hokûve avou Tchofile... et mi-ârmônica ! Tchofile, mètou à mitan dèl danse, lèvéve lès catchèts divant qu'dj'ataquah' li bis : ine clouche po lès p'titès danses, deux douches po lès Lanciers » (Pour le jour de la fête, on m'appelait avec Théophile... et mon accordéon ! Théophile, posté au milieu de la salle de bal, levait les cachets (relevait l'argent) avant que je n'attaque le bis : un sou pour les petites danses, deux sous pour le quadrille des Lanciers).

Dans beaucoup de villages — et en tous cas après 1860, le passe-pied,

réputé comme difficile à cause de la légèreté de son pas, était payé à part *ine clouche* et n'était plus réclamé que des *fins danseûs* ! On l'appela dès lors *li passe-pîd al rombosse*, une *rombosse* ou *râbosse* étant, pour les bûcherons, une vieille souche encore en terre, ceci pour caractériser le genre de légèreté avec laquelle cette danse au pas vif était désormais dansée...

Dès ce moment, du reste, la tétralogie, héritée du XVIII^e siècle, avait cédé le pas aux nouvelles danses à la mode, que nous avons pratiquées jusqu'à l'Armistice, époque où les rythmes anglo-saxons ont fait renier les évolutions élégantes de l'autre siècle... L'instrumentiste — de l'aveu d'un octogénaire d'Érezée, qui fut, dans son jeune temps, un fanatique de la danse — préféra jouer les *hautès danses* (hautes danses), les nouvelles venues, où les danseurs faisaient des « sèrviteûr » (saluts obséquieux) en reconduisant les dames à leur siège. En effet, valse, polka, mazurka et schottish se payaient chacune un sou et étaient donc plus lucratives. Ce fut, en partie, une des raisons de la disparition des « p'titès danses » : le *mèstré* ne les jouant plus guère, on ne les dansa plus. Elles ont subsisté dans quelques fiefs d'Ardenne, surtout dans l'arrondissement de Marche, précisément là où l'on trouve encore quelque accordéoniste amateur très âgé. Ce sont nos derniers « djouweûs d' danses » (joueurs de danses), qui gardent des vestiges, appris d'oreille, du répertoire des *mèstrés* de jadis.

Le premier (?) ménétrier d'Ardenne

Selon la légende entretenue dans la famille d'Eugène Ysaye — surnommé le Roi des Ménestrels par les siens, — dès la fin du moyen âge, tous les Ysaye étaient ménétriers de père en fils. Le plus lointain d'entre eux, maréchal-ferrant, faisait résonner son enclume « à l'orée d'un bourg, calotte de roches de la Grande Ornière menant de Lorraine au Pays de Liège », raconte Antoine Ysaye, l'un des fils du célèbre virtuose. Un jour, comme il faisait danser dans la campagne, il brisa sa vielle sur la tête d'un impertinent danseur qui lui avait dit : « Dis-donc, l'ami, pour jouer ainsi, un manche à balai suffirait bien ! ».

Or, notre maréchal-ménestrel avait eu vent de l'apparition, à la cour animée de Catherine de Médicis, d'un instrument venant d'Italie, le « violon », selon l'orthographe du XVI^e siècle. Le valet qui rapportait cette nouveauté au maréchal Ysaye, lequel lui referrait son cheval, ajouta : « On dirait une âme qui chante... et puis, il fait si bien danser !... ». Dès lors, notre ménestrel en rêva, et son rêve devint réalité par l'effet de sa bien-aimée Biethline, qui le lui offrit sur ses économies. C'est depuis ce temps, paraît-il, que tous les Ysaye naquirent avec un violon dans leur berceau, tous artisans, mais

courant les bals des jours de fête. On les retrouva au Pays de Herve où, « dans l'église de Soumagne, reçurent baptême d'innombrables Ysaye, la plupart cloutiers et tous musiciens... un peu à la manière des tziganes ».

En 1820, pour chercher pitance, Georges Ysaye abandonne le métier ancestral et, le violon sous le bras, vient s'embaucher comme maçon à Ans-et-Glain.

Ses deux fils seront ménétriers aussi, et, selon la tradition familiale, leur père sera leur professeur. Mais jouer à la grand-messe ou, les soirs d'été, à la guinguette, ne rapporte guère : Jean-Pierre sera armurier, Nicolas sera tailleur. Ce dernier va bénéficier de l'ouverture du Conservatoire de musique de Liège, y fera de brillantes études et sera le premier des Ysaye à vivre de sa musique ; chef d'orchestre au théâtre de Mons — où il s'éprend de la fille d'un chef porion — revenu à Liège où il dirige la Maîtrise de la Cathédrale Saint-Paul et — tel Floridor-Célestin — l'orchestre du Théâtre du Pavillon de Flore, théâtre populaire où, pendant cinquante ans, défilèrent opérettes et revues — son troisième enfant naîtra le 16 juillet 1858, au deuxième étage des « Trois Boules d'Or », boutique à tout vendre, sise 233 au faubourg Sainte-Marguerite. Ce sera Eugène-Auguste, pour qui son père sera, aussi, le premier et intraitable professeur.

L'enfant monte au jubé de la Cathédrale où il joue sa partie sous la direction de son père. Lui aussi, le samedi soir, il court le cachet et joue les bals avec son oncle Jean-Pierre et son cousin. « Souvent, des noces et des ducasses de village voient notre Eugène dressé sur un tonneau à la manière des violoneux, ses ancêtres ». De ce tréteau rustique, il devait gagner la faite de la gloire.

Le dernier Mestré

À notre connaissance, le dernier des ménétriers ardennais fut Gédéon Fanon, de Heyd, à droite de la route Bomal-Manhay. Il y décéda le 23 octobre 1956 à l'âge de 79 ans. Devenu complètement sourd dans les dernières années, en gardait avec une piété fervente les trois violons qui avaient été les sien, ceux de son père et de son oncle, ainsi qu'une ancienne clarinette en buis, toute dorée par l'âge, et dont il s'efforçait de jouer, au grand effroi de sa famille, des voisins, et des animaux de la basse-cour.

Ces instruments sont maintenant accrochés dans la cuisine de la ferme ardennaise et la sœur de Gédéon les entretient religieusement. Recouverts d'un essuie de cuisine, elle ne les découvre que par grande faveur !

Cette dame charmante, une flamme dans les yeux et au sourire éton-

namment jeune, nous a raconté des traits de l'enfance de Gédéon. A l'âge de six ans, assis sur une chaise renversée garnie d'un petit coussin — l'enfant étant trop petit pour s'asseoir normalement — il commença l'étude du violon avec son père François. Sa sœur cadette fut initiée aussi à l'art familial mais son père mourut alors que son initiation n'était pas terminée, puis elle se maria.

On lui racontait souvent que, le jour de la première communion de Gédéon — il avait dix ans et demi — un cabaretier et sa femme, venant de Wéris, sollicitaient François Fanon de venir jouer le bal de la fête chez eux le soir. Mais le père et l'oncle étaient déjà engagés pour le bal de Petit-Han et ils durent décliner l'offre. Soudain, l'enfant, présent à la conversation, s'écria : « Djirai, mi, papa ! » (J'irai, moi, papa !) — « Taîhoz-v', vos, gamin ! » (Taisez-vous, vous, gamin !) lui répliqua-t-on. Mais notre ménétrier en herbe insista tant — et puis il fallait sauver la recette du bal annoncé ! — que le père se laissa fléchir et que les cabaretiers acceptèrent la participation du petit communiant. « On si p'tit èfant !... » (un si petit enfant !) répétait la cabaretière.

Ce soir-là, il y eut foule au bal de Wéris et, au petit jour, le gamin fit, à pied, le chemin de Wéris à Petit-Han, où il savait retrouver son père et son oncle, pour leur rapporter fièrement les cachets de son premier bal.

Toute sa vie durant, il rayonna dans un large secteur, allant jusqu'à Barvaux, Grandhan, Wéris, Érezée... À cette époque, Heyd comptait neuf cabarets où l'on dansait les « vihès danses » (les vieilles danses). « Il n'y en a plus que deux ! » conclut mélancoliquement Madame veuve Eléonore Quoibion-Fanon... et les élégantes arabesques du violon ont fait place au bruyant jazz-band.

Outre ces précieux renseignements sur le *mèstré* lui-même, Madame Quoibion nous fit don d'un Recueil de danses dont s'étaient servi ses parents et son frère, manuscrit contenant cent vingt-cinq airs de danses et qui fut confectionné dès 1845 par le nommé Jean-Guillaume Houssa, de Wy, commune de Soy. Ce manuscrit, dont nous avons, d'autre part, analysé et commenté le contenu, renferme tout ce qui constitua le répertoire de bal dès le début du XIX^e siècle. Il était l'héritage direct du XVIII^e siècle avec ses Menuets, ses passe-pîds, ses Allemandes, ses Anglaises, ses Matelottes et ses Amoureuses, et de l'époque napoléonienne avec sa forte majorité de Contredanses et ses Walzes.

Il est, en cela, apparenté à un recueil dont *La Vie Wallonne* publia, à l'occasion de ses dix premières années d'existence, dans un « numéro jubilaire

» (Onzième année, n° 4 (CXXIV) 15 décembre 1930, pp. 198-201), cinq extraits en fac-similé sous le titre « Cinq vieilles danses populaires extraites du cahier d'un ménétrier d'Ardenne ». Charles Delchevalerie, le Directeur-Fondateur, remerciait le collecteur Louis Banneux qui eut « l'heureuse fortune de dénicher le recueil de danses que le violoneux Jean-Henry L(ambert), de Journal-Champlon, allait jouer, de fête en fête, dès 1820 ». Le commentateur terminait ainsi : « En les recueillant, M. Louis Banneux a fait, une fois de plus, bonne besogne de folkloriste. Remercions-le d'autant plus chaudement qu'il est tout prêt à rouvrir à l'intention de nos lecteurs, le cahier usé de Jean-Henry... ».

Le Musée de la Vie Wallonne photocopie cinq autres airs de danses de ce recueil ; depuis, l'on ne sait dans quelles archives ce manuscrit est enfoui...

Instruments populaires

Nos djouweûs d'danse constituent le dernier maillon d'une chaîne ininterrompue depuis le temps lointain où *ministri* et *joculatores* gallo-romains réjouissaient les manants, les serfs et les soldats de leurs rythmes et de leurs jongleries.

Les instruments de ces musiciens ambulants étaient surtout les instruments à cordes : la lyra gauloise à une corde jouée par un archet, le rebec à trois cordes (venu d'Arabie par les Maures et ancêtre du violon), les vièles à archet avec ou sans bourdons (cordes pédales tendues hors du manche et échappant ainsi à la pression des doigts mais vibrant de façon continue tant que l'archet passait en même temps sur les cordes chanterelles), tous instruments à cordes frottées par un archet, tandis que la populaire chifonie — ou cyfonie, ou même fonfonie — (un cifo signifiait, en bas-latin, un histrion ; donc cifonie = instrument d'amuseur public), déformations populaires de symphonie, dans le sens antique de sons simultanés, possédait une roue passant sous les chanterelles faisant vibrer également les cordes bourdons. Cet instrument éminemment populaire, — dont le principe n'a pas changé depuis mille ans — est demeuré l'instrument folklorique de plusieurs provinces françaises du Centre notamment — parce que c'est là que subsistent deux anciennes Maisons de lutherie qui en fabriquent encore : les Pimpart et les Pajot, à Jauzat, dans l'Allier (Bourbonnais) — mais il fut joué sur tout le continent européen et dans les Îles Britanniques jusqu'au XVIII^e siècle.

En notre Ardenne, on le rencontrait encore à Spa vers 1840. Les parents de mon mari en ont vu jouer à Boëhle (Hesbaye) vers 1885, et à Tilff (val-

lée de l'Ourthe) en 1890. Son nom actuel « vielle à roue » a succédé à celui de chifonie au XV^e siècle, lorsque les vièles à archet prirent le nom de violes avant de devenir le quatuor moderne. Beaucoup de Liégeois lui donnent le nom de viole — à cause de la manivelle, présente dans les petits orgues portatifs, comme les « violes de Binche » — bien qu'il n'ait aucun rapport, sauf le principe de cordes frottées, avec les instruments à archet.

Actuellement, en France, on donne le nom de vielleurs ou viellex à ceux qui jouent de cet instrument capricieux avec une certaine maîtrise ; les autres instrumentistes d'oreille au répertoire limité à quelques airs faciles du ton (sol) de l'instrument, sont désignés du nom général de ménétriers.

Ce ménétrier — du vieux français ménestrel — ou *mèstré* en wallon, portait également, en Ardenne belge, des noms spécifiques selon l'instrument dont il jouait : *li djouweû d'viêrlète* = joueur de violon surnommé « galète » à cause de sa forme plate ; « *li djouweû d'viêlerète* », joueur de vielle à roue, celle-ci surnommée *tiêsse di dj'vâ* (tête de cheval), de par la forme générale de l'instrument — la donte ou caisse de résonance la plus répandue étant celle des anciens luths et théorbes plutôt que la vielle-guitare, plus spécialement féminine.

C'est une tradition, plus longtemps rompue dans le Nord, que l'on pourrait renouer dans les provinces romanes belges, et même en Flandre.

Une tapisserie du XVI^e siècle exposée au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, montre, dans la campagne, un joueur de vielle faisant danser un couple et accompagné d'un enfant jouant du triangle, le triannulaire cité par Thoinot Arbeau dans sa célèbre Orchésographie — grand triangle à longue tige dans lequel trois anneaux ajoutent leur tintement au rythme de la batte.

Au Musée d'Ansembourg à Liège, dans le Salon de musique, l'une des quatre merveilleuses tapisseries d'Audenarde provenant du château de Saive et tissées d'après des cartons de David Téniers, montre une Fête villageoise où le vielleur fait danser une ronde de huit danseurs devant la porte à enseigne de cabaret.

Remontons plus haut, à l'époque historique de l'instrument à roue, issu de l'organistrum, dans le sens d'instrument organisé, du monocorde, instrument de démonstration théorique auquel on adapta un clavier puis une roue, et ayant d'abord gardé la longueur de ce prototype — tel qu'il est représenté sur l'un des chapiteaux de l'église Saint-Georges de Bocheville, en Normandie — ce qui nécessita, au début, deux instrumentistes, l'un

faisant tourner la manivelle, et l'autre actionnant les touches. En ce XII^e siècle, le populaire lui donnait déjà le nom de chifonie et le jongleur devait — tel celui à qui le troubadour Giraud de Calençon énumère toutes les connaissances et pratiques qu'il devait posséder : — far la simphonja brugir (faire bruire la symphonie).

De même, le maître de langue d'oïl, Jean d'Outremeuse, dans sa « Geste de Liège », cite le millénaire instrument en relatant un terrible combat que se livrèrent les comtes de Hainaut et de Louvain (chapitre MCC XIII - nous rafraîchissons l'orthographe) :

« Là ont brisé têtes et bras, jambes et carotides ; Là ne fut demandée ni chalemel, ni cytolle, harpe ni cyphonie, ni muese ni viole ! On voit bien que ni l'un ni l'autre ne rigole... »

L'auteur anonyme du Poème moral — pour nous en tenir à des citations d'auteurs de notre région — énumère également des instruments qui menaient les caroles, tresches et rotruenges, ces danses du Nord : la vièle et la rote.

Rose THISSE-DEROUETTE

(Texte extrait du « Guetteur Wallon » n° 3 - 1960 - Namur.)

La vie et la mort de Maximin, baudet de village

NOVEMBRE 1918. L'ennemi battait en retraite. Précédant les régiments du front, c'était, par nos campagnes, le défilé intermittent des troupes d'étape, suivant d'une botte pesante le charroi trépidant.

Certains groupes s'en venaient à la débandade, poussant vers l'est, au petit bonheur, consultant les poteaux, interpellant, de leurs voix rauques, les paysans abasourdis. Ceux-ci, parfois, s'offraient la douce vengeance de les renseigner de travers. On laissa plus d'un groupe s'égarer, à la nuit, vers des villages imaginaires, ou s'embourber avec leurs attelages de fortune dans des chemins sans issue.

Presque chaque soir, notre village hébergeait quelques-uns de ces irréguliers. Ils entraient dans une maison, un peu au hasard, s'installaient autour du foyer, et, déballant leurs provisions, palabraient en vociférant ; ou bien, mâchant interminablement leur pain noir, ils gardaient un air buté, refusant obstinément ce qu'on leur présentait.

Ils avaient, en général, bien dépouillé leur arrogance de quatorze. Ces vaincus entraient peu à peu dans leur nouveau rôle, et sans doute ne demandaient-ils qu'à être oubliés dans leur coin, où ils se faisaient tout petits. Autour du quinquet tôt allumé, la famille soupait en leur tournant le dos, sans manifester, d'ailleurs, au moins par prudence, aucun sentiment de triomphe. Mais ils pouvaient voir, une fois la vaisselle lavée et emportée, la table encore fraîche se charger de papiers de soie, les doigts les plus agiles confectionner des roses et des guirlandes, l'aiguille maternelle assembler les trois couleurs, si longtemps prosrites ! On répétait, sur des airs de plaintes, des couplets pleins de bonne volonté, composés nul ne savait par qui et propagés patriotiquement de village en village.

Les commères avaient eu toute la journée pour papoter de seuil à seuil,

aux champs, aux fontaines, à la « boutique », sur la grande affaire du moment : le retour attendu des soldats de la commune.

On imaginait les choses avec une ingénieuse naïveté. Un message officiel annoncerait, pensait-on, l'heure d'arrivée des braves à la station prochaine. Le village tout entier s'ébranlerait alors, précédant et suivant les chars à bancs enguirlandés, chargés d'enfants. Le mayor et M. le Curé tiendraient prêtes des harangues bien tournées. La fanfare, toutes médailles cliquetantes, se déploierait face à la barrière, attendant pour éclater l'entrée en gare du glorieux convoi. Par ces mornes journées de novembre, la besogne manquant ou ne pressant guère, les hommes devisaient, avec de longues poses, au coin des fumiers, aux portes des granges, à la forge. La pleine joie se réservait encore, mais on attendait tous les bonheurs. Les longues avanies allaient être oubliées, justice serait faite des accapareurs, chacun serait payé selon ses œuvres. Toutes les âmes simples qui ont vécu les grands espoirs de ces semaines vacantes n'en ont pas encore perdu la nostalgie.

Mais ceux qui s'amusaient le plus, tout entiers, eux, à l'imprévu du présent, c'étaient, bien entendu, les enfants et les tout jeunes gens. Livrés presque tout le jour à eux-mêmes, ils couraient ici et là, le nez au vent, en quête de butin : quelque harde grise, du fil téléphonique, une pièce de harnais. Parfois, las de rafistoler un bagage branlant, les minables trimardeurs se délestaient, et on faisait, pour quelques marks, de fameuses occasions.

C'est ainsi qu'un après-midi, trois soldats traversaient Wéris, avec, à leurs trousses, les premiers gamins qui les avaient aperçus. Les trois hommes réglèrent leur pas sur le trottement d'un âne qu'ils avaient chargé de leurs effets. La pauvre bête n'en menait pas large. Elle boitait. Plus d'une fois, il fallut s'arrêter pour la laisser souffler. Les trois Allemands la flattaient et l'encourageaient de bonnes paroles, dans la langue de leur pays. Trébuchant à chaque pas, l'âne parvint tant bien que mal aux dernières maisons du village. Devant la maison de maman Durdu, les soldats s'arrêtèrent tout de bon pour se concerter, et, un bref colloque les ayant mis d'accord, ils cherchèrent autour d'eux à qui proposer la bête.

Il n'y avait là, faisant cercle silencieusement, qu'une dizaine de galopins. À tout hasard, pourtant, l'un des hommes étala ses doigts jusqu'à quatre fois et dit en allemand :

— Quarante marks.

La bête était bien tournée, d'apparence jeune, avec des pattes fines, une tête modérément longue pour un âne, un beau poil. Mais enfin, c'était un

baudet. Son braiment seul eût déshonoré une étable. Les gamins s'entre-regardaient.

— Trente marks ! dit le soldat... Vingt-cinq marks !

À ce moment, apparut sur son seuil le fils Durdu, adolescent déjà grave, et devenu, pour ainsi dire, auprès de sa mère veuve, fermier en titre. Il se rendit compte de ce qui se passait, et vint, lui aussi, considérer la bête. Les soldats n'en prétendaient plus que vingt marks. Il en offrit quinze et fut pris au mot. Il retourna quérir l'argent et revint avec trois billets, qu'il compta aux soldats. Ceux-ci, après s'être partagé le barda, s'éloignèrent dans la direction de la vallée.

Autour de l'âne et de son acquéreur, ce fut une jubilation. La mère Durdu avait mis le nez à la porte et s'informait. Son premier mouvement fut de gronder le jeune homme. Mais, bonne femme, elle s'intéressa à la bête quand elle vit qu'elle boitait. La jambe douloureuse fut inspectée et pansée. On ouvrit le petit clos plein d'herbe attendant à la maison, et l'âne, comprenant l'invitation, se mit à paître de tout son cœur.

Quelques gamins goguenardaient. On criait :

— Holà bourrique !... Hé Martin !

Au fait, quel était son nom, à cet animal ?

Comme il ne pouvait être question de le lui demander, on prit le parti de le rebaptiser séance tenante. Des noms à coucher dehors furent proposés, parmi les éclats de rire. On criait tous ensemble, on trépignait, on s'amusait énormément. Le fils Durdu laissa cette verve se calmer, puis il décida, comme c'était bien son droit : l'inconnu prendrait nom Maximin.

Ceux qui ont connu Maximin sentent mieux qu'ils ne peuvent l'expliquer combien ce vocable lui allait bien : grave, un rien solennel, je ne sais quoi d'épiscopal.

La mère Durdu songeait tout haut :

— Une bête de réquisition, bien sûr. Et Dieu sait d'où il arrive, éreinté comme il est... Du fin fond de l'Ardenne, si ce n'est même de plus loin.

On avait fait bonne œuvre en l'adoptant. À défaut de retrouver son patelin, il resterait, du moins, chez des amis.

Quant à employer Maximin, la mère Durdu n'y songeait pas. Ce fut là une idée de Julien. La jambe malade une fois guérie — il n'y fallut qu'une paire de jours — le jeune fermier déclara son intention. La mère Durdu crut qu'il plaisantait. Atteler un âne, eux, d'honnêtes gens nantis de terres !

atteler un âne, comme les gueux des roulottes et les chaudronniers ! Mais Julien ne se laissait pas démonter.

— Je mettrai Maximin en tête de l'attelage, expliquait-il, devant mes vaches couplées. On peut toujours se moquer : moi, je m'en fiche. Au moins, maintenant, je ramènerai des charretées pleines. Un âne et deux vaches, ça vaudra bien un cheval, à mon idée. Tenez, mame, notre *moie* de fagots qui attend là-bas dans les fonds, nous n'en finirions pas avec nos vaches toutes seules. Maximin était justement le renfort qu'il nous fallait. Laissez-moi faire.

Il paraît que le départ du chariot, le lendemain, fut un succès.

Les voisins, estomaqués, parurent un à un sur le seuil des étables et ils s'approchèrent pour assister au détail du harnachement. Quand Julien leva son fouet, ce fut un rire général. La mère de Julien souriait, de son côté, par contenance, mais elle hochait la tête, assez mortifiée de la tocade de son gamin..

Quant au jeune homme, il menait bon train, enchanté de voir le grison, franc du collier, tricoter en tête de l'attelage, et comprendre comme un vieux serviteur le langage des *harr*, des *hott* et de la bride.

Les fagots en question gisaient en tas dans un endroit impossible, un de ces ravins boisés qui procurent aux charmants villégiateurs de Barvaux l'illusion d'une petite Suisse, et que les indigènes dénomment, sans tant de poésie, les *laid's thiers*. Julien, une fois rendu, chargea le chariot à son idée, c'est-à-dire tout de même un peu bien fort. Il tendit de son mieux la corde qui serrait l'édifice des fagots, et, quand tout fut prêt pour le départ, saisissant la bride, il cria :

— Hue !

Le véhicule gémit, tangua légèrement, s'ébranla. On était, au départ, sur terrain presque plat. Mais, tout de suite, venait la côte. Maximin se raidit, tête et pattes, tout en diagonale, grattant, s'agrippant, entraînant derrière lui les vaches flegmatiques. La côte fut enlevée d'une traite. Julien ramena triomphalement et à vive allure sa haute charretée, qui fut suivie, le même jour, de plusieurs autres. La preuve était faite du zèle et du savoir-faire de Maximin. On s'étonna, on admira, et on s'habitua peu à peu, dans le patelin, au baroque attelage.

Du reste, l'attention était ailleurs.

Le bruit courut, un matin, que le fils Rémy était rentré la veille, à la brune. Un deuxième, le lendemain, traversa la moitié du village sans être

reconnu. Son kaki l'avait fait prendre pour un Canadien. Il en fut ainsi des autres. Ce n'était pas de jeu, vraiment ! Les jeunes filles, déçues, chantèrent, à la veillée, leurs plus beaux couplets aux oreilles distraites des guerriers, qui s'informaient des prix atteints par le beurre et du bétail accru pendant leur absence. Quant à la fanfare, elle vint donner l'aubade, en détail, aux portes des maisons favorisées par le retour d'un soldat.

Il y eut d'autres surprises. Un beau matin, arriva dans le village une commission officielle chargée de récupérer le cheptel égaré. Ces messieurs, très comme il faut, mais énergiques, miraculeusement renseignés, allèrent droit aux étables recéleuses. Ils ne dédaignèrent pas Maximin lui-même : gros chagrin pour la mère Durdu, maintenant toquée de son âne. Julien le conduisit à Barvaux, rendez-vous fixé pour le rassemblement. Le brave garçon musa tout le jour à proximité des troupeaux, l'œil sur sa bête, obsédant l'officier qui commandait. Celui-ci, très affairé, faisait la sourde oreille. Mais vers le soir, il se laissa fléchir, comme s'il n'avait voulu qu'éprouver la patience du jeune homme. Julien, fou de joie, bondit sur la croupe du baudet et revint chevauchant à cru, au petit trot.

Je ne prétends pas vous intéresser, lecteur, à la chronique des faits et gestes de mon humble héros. Disons qu'il prit à cœur de justifier la bonne opinion qu'on avait de lui dans la commune et, paraît-il, dans quelques autres villages à la ronde. Tous les seuils lui étaient accueillants lorsqu'il lui prenait envie, au sortir des brancards, de courir un peu le village. Il était, d'ailleurs, très convenable, ne dépassant jamais lesdits seuils que de la longueur de son cou et de sa tête tendue, pour recevoir la bouchée de pain ou le morceau de sucre.

Mais sa fortune en vint à un excès plus extraordinaire encore. Ce fut quand Julien acheta un cheval, comme tout fermier un peu à son aise, et qui se respecte. Les deux vaches redevinrent de simples laitières, et Maximin n'eut désormais rien d'autre à faire qu'à traîner de temps à autre une carriole légère, achetée tout exprès pour les petits déplacements de maman Durdu. À l'époque de la moisson, Maximin, cela va sans dire, en mettait aussi un coup. Parfois, enfin, quelque villageois l'empruntait pour aller quérir un colis à la station. Dans l'intervalle de ces menus services, Maximin tondait à loisir l'herbe luisante du petit clos, sans effaroucher les poules ni écraser, au printemps, leurs étourdis de poussins. De temps en temps, pour rompre l'ennui d'une félicité si égale, le camarade s'offrait la diversion brève d'un cumulet. Cet exercice, précédé et suivi de tant de dignité, surprenait toujours le passant et jetait quelque désarroi dans le petit

monde des gallinacés.

Aux vacances, je me suis maintes fois attardé face à la barrière du clos. Je ne songeai d'abord qu'à complaire, indulgent papa, à certain petit bonhomme ami des bêtes, qui aurait passé des heures à considérer Maximin. J'ai gagné par un nombre respectable de morceaux de sucre l'amitié du béat pensionnaire et, par la même occasion, celle de cette bonne madame Durdu. Te rappelles-tu, Poulot, la première promenade que tu fis, bien serré contre elle, dans la carriole ? La trépidation légère du siège imprimait un joli tremblement à tes bonnes joues. Tu étais grave ; tu tenais à deux mains le fouet bien perpendiculaire, et tout décoratif.

À la barrière aussi, écoutant d'une oreille distraite tes questions ingénues, il m'est arrivé le recomposer à plaisir le passé de Maximin. D'autant plus arbitrairement que j'avais moins de données. Le sage aux longues oreilles ne laissait pas d'avoir, à l'occasion, des allures assez étranges. Je l'ai vu s'arrêter soudain de paître, comme à l'appel d'un songe, puis esquiver des pas contrariés, tracer des figures sur le gazon, avancer, reculer, virer, faire soudain un tête-à-queue, comme si des images anciennes, un instant ravivées, eussent déclenché en lui de mystérieux commandements. Maximin, pensais-je, avait-il été baudet savant dans un cirque ? Ses oreilles, désormais attentives au caquetage des poules et aux bourdonnements aériens, avaient-elles recueilli la rumeur des foules ? Ce museau lent avait-il humé les fumées de la gloire ? Mes imaginations se donnaient ainsi toujours plus de champ, alors que Maximin, depuis longtemps, s'était remis à manger, comme une brave bourrique sans histoire. J'avais beau scruter son œil obscur, lorsqu'il daignait, de son pas précieux, s'approcher de la barrière, s'arrêter à quelque distance, et tendre lentement vers ma poche sa longue tête en quête de sucre. La menotte de Poulot s'insinuait entre les montants pour recevoir le souffle tiède du museau mou. Je caressais le chaume des capouls rêches, sur le front haut. Mais si, par hasard, je frôlais seulement ses oreilles, Maximin, froissé, faisait vivement un demi-tour, courait deux, trois pas, et se remettait à paître, sans plus s'occuper de nous.

Toutes les créatures sous le soleil ont leur destin, heureux ou malheureux. Sans doute, le Seigneur, en créant l'âne sobre et patient, le vouait-il au chardon maigre plutôt qu'à l'herbe drue qui vous monte au ventre.

La malchance congénitale sut retrouver, au temps marqué, notre Maximin. Elle prit la figure d'une accorte Condruzienne que Julien Durdu, un beau jour, alla chercher pour femme. La jeune fermière, un peu glorieuse, ne vit pas d'un bon œil le mangeur d'herbe et se jura secrètement de s'en

défaire, ne voulant pas « être d'une maison où il y avait un baudet ». Elle n'eut d'ailleurs pas à découvrir son aversion pour parvenir à ses fins.

Rendons cette justice à la petite femme qu'elle était active et diligente, économe. Elle fit agrandir le potager au détriment de l'herbage, renouvela la basse-cour par des couvées et se défit des cochons, qui rendaient peu. En revanche, elle voulut élever des veaux. Or, une difficulté se présentait : le manque de place. Faudrait-il agrandir l'étable ? Les entreprises de la bru effraient un peu la belle-mère, laquelle s'arrangeait fort bien de la bonne routine. Pour avoir la paix, on composa, et ce fut aux dépens de Maximin. Il fut convenu que, la place de l'indésirable étant toujours bonne à prendre, on substituerait à celui-ci un petit veau. Mame Durdu aurait eu honte de répondre sentiment à qui parlait raison. Quant à Julien, il était coiffé de sa femme, et le sacrifice du vieux camarade lui parut chose assez légère. Or, la sournoise avait déjà preneur pour le baudet. Elle fit savoir à certain pauvre diable du village que la bête convoitée serait à lui quand il voudrait.

Dès lors, pour Maximin, adieu beau temps ! Il fallut bourlinguer à la pluie, au soleil, par monts et par vaux, et ne se reposer que quand son rapiat de patron n'en pouvait mais, de son côté.

Parfois, le malheureux, ahanant dans ses brancards, repassait devant le clos de son bonheur, à jamais perdu. Le rustaud grognait d'avance entre ses dents :

— Bête d'animal ! Tu vas voir qu'il voudra encore tourner vers son clos.

Maximin, comme tiré par un aimant, esquissait un mouvement têtue vers la petite barrière. Alors, parfois, mame Durdu paraissait sur son seuil, un morceau de pain à la main, et le maître rentrait sa rage pour faire l'honnête. Mais si la porte demeurait fermée, Maximin n'avait qu'à reprendre vivement le milieu de la route, sur l'injonction précise de quatre ou cinq coups de bâton bien tassés.

On m'a raconté ces choses aux dernières vacances, en même temps que la fin du pauvre baudet, car, vous savez, il est mort...

Les petites gens de nos campagnes se passent encore un sage dicton des manants leurs aïeux : *Sers plutôt le riche arrogant que le pauvre comme toi*. Maximin n'était pas échu à de méchantes gens, bien sûr ; mais, là où les gens vivent quasiment comme des bêtes, quel peut être le sort des bêtes elles-mêmes ? Maximin, réputé infatigable, traînait toujours plus que son compte, dans une maudite charrette trop large, dont les cahots lui martyrisaient les côtes. Avec cela, le pauvre avait toujours faim. Il ne mangeait guère qu'à temps perdu, le long des routes, écœuré par les ordures des

chiens, heureux s'il rencontrait, d'aventure, le long d'une haie dégarnie à l'automne, quelque bonne ronce verdoyante. Le pacant remarquait à part lui :

— C'est tout de même vrai qu'un baudet, ça vit de rien.

Il eut le tort de pousser l'expérience trop loin, comme le propriétaire du célèbre cheval.

Un soir, Maximin remontait de ces mêmes fonds d'où il avait jadis ramené si brillamment les beaux fagots de mame Durdu. Le vieux lui avait fait bonne mesure de bois mort. Le départ fut pénible ; Maximin s'arrêtait tous les dix pas, insensible aux coups. La nuit était proche, et le vieux s'énervait. Il soulagea le chargement de quelques pièces, qu'il jeta contre le talus. Puis, il poussa à la roue. En s'y mettant à deux, la bête et l'homme vinrent à bout de la côte. Mais Maximin avait donné tout son effort. Il fit encore cinquante ou cent pas sur la route plane, puis il s'arrêta de nouveau, chancela et s'abattit dans les brancards.

Un charretier wérisien qui revenait de Barvaux trouva le bonhomme accroupi au bord du fossé, où il avait traîné son âne, pensant le ranimer avec des tapes d'eau froide. Puis, il l'avait saigné avec son couteau de poche. Mais en vain : Maximin ne donnait plus signe de vie. Le véhicule fut rangé au bord de la route, en attendant le matin ; on hissa la dépouille sur le tombereau et les deux hommes revinrent dans la nuit, l'un plaignant l'autre. Le vieux disait :

— N'est-ce pas du guignon ! Une bête que j'ai payée trente-deux napoléons, pas moins, et que j'ai dû encore lui racheter cette charrette...

* * *

La première fois que j'ai revu Madame Durdu,

— Monsieur, m'a-t-elle dit, c'est péché de pleurer les bêtes, mais, que le bon Dieu me pardonne, c'a été plus fort que moi. On ne m'enlèvera pas de la tête que mon pauvre âne est mort de chagrin...

J'ai cru saisir un remords dans le regard qu'elle détournait, pour faire diversion, vers le petit clos. Elle venait de mettre en pâture, pour la première fois, la benjamine de son troupeau, une petite génisse folichonne. La nigaude se tournait ici, puis là, tâtait les pointes du gazon moite, faisait une gambade courte, puis, stupide, nous regardait, ne sachant évidemment ce que l'on voulait d'elle.

Arsène SOREIL

(Texte extrait du livre « Récits divers et jeux de plume » - Ed. J. Duculot, Gembloux, 1947.)

Habie, on tue le cochon !

ET justement je rêvais que je me battais avec Zante de chez Djôr, et que je le tirais très bien par les cheveux, mais voilà qu'il me rempoigne par la jambe (traîte !) et il doguait si fort que j'allais tomber.

Alors, moi, je commence à hiner des coups de pied et des coups de poing tant que je peux, mais c'était Trînette qui avait venu me réveiller et elle criait, toute fâchée :

— *Djan donc, afronté, ni m'kiboubî nin insi. Et d'hombrève, savez, gn'a Piron Lurtai qu'est dèdja v'nou !*

Quel bonheur, c'est aujourd'hui qu'on va le tuer. Vite, vite m'habiller.

En bas, dans la petite cour, Piron Lurtai boit déjà une goutte hors de la grosse bouteille au pèkèt qu'on a été chercher au gré de la cave.

Piron Lurtai, avec sa figure comme un tortai, son nez comme un moflesse naveau et sa petite lochette de barbe qu'il a oubliée tout en dessous de son menton, c'est le plus capable tueur de cochons de tous les plateaux de Herve.

— *Èco eûne édon, Piron, divant di k'minci ?*

— *Nonna, noss' dame, tot'-à-l'eûre. Nos attaquans édon ? Aboutez-m' on sèyé d'êwe po tremper m'hèpe et apontîz n'tène po lès boyés et n'dimèye djâbe di strin.*

Moi, je reste là à regarder tant que je peux. On va le tuer, quel bonheur ; j'ai un peu peur, mais je veux voir quand même. Mais Trînette crie par-dessus la demi-porte du fournil :

— *Dèl makèye ou dèl sirôpe so vosse tête ?*

Mais je n'ai pas faim ; il me semble même que quelque chose me pousse fort sur l'estomac, comme quand j'appuie trop fort sur le banc de la classe.

— *Sia, sia, i fâ magnî à matin*, qu'elle dit encore, en me mettant dans chaque main une demi-tartine. C'est une pièce de bon noir pain qui sent comme une nouvelle planche. Je mords un petit peu à une, puis à l'autre, malgré qu'on me l'a défendu ; mais aujourd'hui tout le monde ne pense qu'au cochon et pas à moi. Je mange vite la mie où il y a des trous remplis de noquettes de beurre, et la croûte me monte tout près de mon œil.

Voilà qu'on entend grogner et wignî dans l'écurie du cochon. Piron Lurtai a entré dedans et on l'entend aussi courir et jurer en essayant de l'attraper par une patte pour lui lier une corde autour.

— *Dji l'a. Droveẏ l'oube*, qu'on entend crier ; alors mon oncle tire le gros carré verrou de bois, et il ouvre la porte en se cachant derrière. Et le cochon roufelle dehors en faisant *aproutt, aproutt*, jusqu'au milieu de la cour. Moi, je m'ai sauvé est-ce pas ! Il s'arrête en faisant des tout petits yeux comme un ouvrier qui a été dormir dans le foin ; et il retrousse son nez pour crier comme ma gawe, mais cent mille fois plus fort. Piron Lurtai, lui, il tient la corde qui est à la patte du cochon, et il la tire en haut avec des chocs. Et tout d'un coup, je vois que quand on la tire comme ça, la patte du cochon ressemble déjà à un jambon. Seulement, il est tout dégoutant de crasse et de fumier.

Sale cochon, va, qui a venu salir notre jambon, et moi, justement, qui l'aime tant, le jambon !

Il faut qu'il meure !

Comme il n'a plus que trois pattes de bonnes pour s'astiper, voilà qu'il se laisse aller, le cochon, et il étend son ventre à terre et sa tête sur ses pattes de devant ; Lurtai donne la corde à tenir à Trînette qui met ses cottes entre ses genoux pour tirer plus fort.

Puis il prend sa heppe qui a un strouck en fer de l'autre côté du taillant ; alors il se met tout doucement à cavaye sur le cochon qui voulait dormir, et alors... (waïe, donc, comme j'ai peur). *Hhè*, qu'il fait, un gros coup de toutes ses forces et le strouck de fer s'enfonce entre les deux oreilles. Le cochon croyait d'abord que c'était une farce qu'on voulait lui faire, mais il était mort. Il n'a crié qu'un tout petit coup, tout drolle, et le gros chien de cour, qui dormait dans son tonneau derrière le fournil, a entendu et il a hawé avec une voix si drolle comme si on le battait. *Abèye, li crameû*, crie Piron Lurtai, en prenant un grand couteau tout pointu ; je n'en ai jamais vu un si long. Et il resemme le couteau contre un fer rond qui pend au bord de son tablier, et en faisant ça il regarde le cochon d'un air méchant ! Trînette vient se mettre à genoux près de la tête, avec le crameû qu'elle rispâmait.

Alors Piron tire fort l'oreille du cochon en haut, sans doute pour tinger la peau comme quand mon oncle fait sa barbe et il pousse tout le grand couteau dans le hatrau du cochon en faisant une laide grimace. Ça court si fort le sang, dans le crameû de Trînette ; c'est tout rouge et épais, comme une fois qu'on faisait les confitures et que j'ai renversé un bocaux (j'en ai eu, allez, des calottes !).

Quand le sang ne goutte plus qu'un petit peu, Piron prend une patte du cochon, de devant, et il fait comme s'il pompait avec. Et à chaque coup, il vient encore du sang par le trou. Je m'amuse tellement !

Pendant que Trînette porte tout doucement le crameû dans le saiwêû, et que mon oncle empoigne une grosse djâbe de paille comme s'il luttait avec (mais c'est pour défaire les loyens), Piron se met encore à cavaye sur le cochon et il commence à lui arracher les poils de la cresse sur le dos. Il dogue de toutes ses forces, et il met chaque fois une petite poignée de poils dans la poche de son gilet en dessous de son court bleu sarrau.

— *Pourquoi qu'il fait ça donc, tante ?*

— *C'est po r'vinde èt fê dès hovlètes avon*, qu'elle répond.

Mais moi il me semble que si on va brosser ses belles affaires avec ces sales poils-là on deviendra encore plus crasseux.

— *Apontiz lès strins*, dit Piron, en arrangeant bien pareil les quatre pattes du cochon, comme une posture, et ôtant la corde qui l'avait fait trébouki quand on voulait le maker djus.

On lui met de la paille tout autour, on en pousse sous son ventre, on en fait un petit teutai sur son dos ; même Piron lui en pousse une twêche dans la gueule. Je voudrais bien bouter le feu moi-même ; mais on ne veut pas. On ne me laisse jamais rien faire.

Il gratte une allumette sur son soulier, puis la tient dans ses deux mains comme s'il cachait une pomme dedans ; on ne voit pas la flamme, mais voilà qu'il met quelques fistous descontre l'allumette et commence à brûler. Il tourne vite autour du cochon en allumant la paille qui fait tout d'un coup une grande flamme qui nous chauffe les yeux. La paille remue en brûlant comme quand je coupe les vers et les chenilles ; ça fait de petites crolles noires qui s'envolent dans la blamme aussi haut que le toit du fournil. Et la paille que le cochon tient dans sa gueule brûle aussi comme deux cigares. Quand les morceaux deviennent tout petits, on dirait qu'il fait comme un homme qui rallume un vieux bout de cigare. Il fait des petits yeux et il retrousse ses leppes, parce que le feu le pique ; il est tellement comique notre cochon.

Puf ! comme ça pue les poils du cochon brûlés. Ça flaire le hati comme quand Trînette jette un vieux peigne dans le feu. Puf, donc !

Maintenant ça ne brûle plus, il n'y a plus que des noires cendres autour du cochon qui est rôti avec des grands ronds bruns comme une pomme de terre pêtéye. Piron Lurtai lui arrache les onguais tout chauds aux pattes ; moi, je les ramasse pour mettre à mes doigts comme des dés. Mon oncle a été dépendre la porte de l'écurie du cochon, une grande porte verte ; on la met à terre et voilà qu'ils font rouler le cochon dessus. On dirait qu'il ne veut pas y aller, parce qu'il retourne toujours en se faisant le plus pesant qu'il peut ; alors Piron commence à jurer et puis il pousse fort contre le ventre du cochon qui se laisse faire alors.

Trînette et ma tante ont déjà apporté tout plein des seaux d'eau qu'elles pendaient à leur harkai en venant du puits. Piron tient maintenant un autre couteau fort large et il commence à haver tout le cochon en grattant pendant que mon oncle vide toujours un peu d'eau à la place où il gratte. Après, la peau devient toute blanche comme toute neuve qu'on y donnerait bien une baise. Oh ! je voudrais tant haver le cochon aussi, avec un petit couteau.

Je veux être tueur de cochons quand je serai grand. Je sais déjà un peu comment on fait. Et je veux maintenant m'en aller avec Piron Lurtai pour apprendre ; je vais le faire dire par la femme au lait aux ceux de chez nous, à Liège, qui veulent toujours que je devienne curé (et moi je ne veux pas).

— *A c'êûre nos l'alant drovi*, dit Piron, resemmant un tout petit couteau et en tenant un autre couteau dans sa bouche en mordant la lame, et il regarde le pauvre cochon d'un air encore plus méchant.

Alors, avec le petit couteau, il fait une belle rigole bien droite dans le dos, depuis la tête jusqu'à un côté de la queue, puis une deuxième ligne à côté de l'autre, qui arrive à l'autre côté de la queue.

Et voilà qu'il tire une belle tranche de lard en prenant la queue ! Ah ! voilà pourquoi qu'ils ont cette petite queue-là, les cochons, et je croyais que ça ne servait à rien ; c'est pour tirer la tranche de lard quand on les tue. Il y a maintenant une longue fente dans tout le dos du cochon et on voit les os au fond. Piron plante un croc dans chaque côté de la fente et il dit à Trînette et à mon oncle de tirer sur les crocs pour élargir pendant qu'il va hacher au fond avec la grande heppe. Trînette a peur.

— *Louke a ti di m'disawirer, sêss Piron.*

— *N'a nou risse, dji so sûr di m'côp*, qu'il répond. (Et moi j'aurais si bien

tenu le croc, sans avoir peur, si on m'avait laissé faire.)

V'la l'cochon tout ouvert en deux, tenez maintenant ! Il y a de toutes les couleurs, bleu, jaune, rose, blanc, rouge, et dans chaque moitié ça se trouve à la même place. On dirait deux images bien pareilles, comme deux fois la dame de caro quand j'avais deux vieux jeux de cartes.

On jette encore beaucoup de seaux d'eau à la happade, à travers tout le cochon. Piron prend le gros paquet de boyaux et le met dans une grande tine d'eau ; puis il charge une moitié de cochon sur son épaule et il va l'étendre sur la grande table du fournil ; puis il fait pareil avec l'autre. Les sales cheveux frottent contre le beau lard tout propre (moi je n'mangerai pas cette chem'nèye-là).

Aha ! on va commencer par les tripes et la demèye tièsse. Et je veux aller voir dans le fournil où tout le monde va maintenant.

– *Djan, ni v'nez nin châl*, crie ma tante, *i fê dèdja rèssèrè châl, qu'on n'a nin sès âbes*.

– Mais il m'faut de la demèye tièsse et des tripes, que je réponds.

– *Vos lès magn'rez quand èles sèront fêtes ; vos n'polez mâ*.

– Laissez-moi voir un peu, je n'chipoterai à rien, djan.

– *Corez évôye, vi did-je. Vos m'îrez torate qvèri dèl sàriète èt dèl clàs d'clawson amon l'bosowe Dèdèle, savez*.

Et elle clape la porte. Je ne sais plus quoi faire pour m'amuser.

L'écurie du cochon est toute ouverte, on n'a pas encore rependu la porte. Il n'a plus besoin de porte, maintenat, et j'entre un peu pour voir.

Il y a des poules qui mangent dans son bac, la payée qu'il n'a pas eu le temps de finir, le pauvre cochon. Quand il vivait, je l'détestais parce qu'il me faisait peur, quand on ouvrait l'ouhlet de la petite fenêtre pour lui jeter à manger. Il poussait toujours son grognon avec un rond de crasse près des yeux, jusqu'où qu'il enfonçait son nez dans son bac.

Et maintenant qu'il est mort et que je vois son écurie vide, je pleurerais bien un peu. Pauvre sale cochon, il n'avait pourtant rien fait ! Et ce laid Piron Lurtai avec des grimaces, il avait si bon de la maquer, de l'sitichî et de l'hacher. Je crois que je n'saurais pas en manger, de notre pauvre cochon, du moins pas tout de suite, comme ça. Il n'disait rien à personne, pauvre bête, et il restait dans son trou sans gêner rien.

Il n'fallait pas v'nir me l'tuer ! Fallait pas !

Marcel REMY

(Tiré du livre « *Les ceux de chez nous* », Contes - Imprimerie Bénard, Liège - 1^{re} édition, 1916 – Texte un peu raccourci)

La légende du *marbå* (du maréchal-ferrant) (1)

IL y a de cela bien longtemps... La tradition rapporte que là (sur l'emplacement de la petite maison qui se dresse, seule, sur la place de l'église de Hotton) existait autrefois la forge d'un misérable maréchal-ferrant, fort en bras, pauvre d'esprit, de clients et d'argent. Tout y était vieux : les outils et un fauteuil inconmode ; devant la forge se dressait un vieux noyer fatigué de verdir et de porter des fruits...

* * *

Un jour qu'il besognait, le *marbå* vit entrer deux personnages inconnus, de mise fort simple, mais d'allure distinguée, tenant par la bride un âne fatigué et boiteux. Les deux hommes inconnus interpellèrent le *marbå* pour lui demander de ferrer le pauvre baudet. Défiant, comme tout ardennais, grognon comme tout misérable, le *marbå* se mit à l'ouvrage.

Il faut dire tout de suite qu'en ces temps-là, Jésus et Pierre parcouraient l'Ardenne pour en admirer les beautés et pour récompenser les Ardennais fidèles à la foi de leurs ancêtres.

Quand le *marbå* eut fini l'ouvrage, Jésus lui demanda ce qu'il lui devait. Le *marbå* refusa de faire son prix, malgré les instances réitérées de Jésus. Se voyant empêché de faire céder l'Ardennais entêté, Jésus lui dit de formuler trois souhaits à son avantage exclusif, en promettant de les réaliser.

Plus embarrassé que jamais, le *marbå* semblait incapable de formuler des souhaits. Saint Pierre, toujours bienveillant aux simples, lui souffla dans l'oreille de demander une place au Paradis. Le *marbå*, d'un ton presque bourru, lui répondit qu'il entrerait bien au Paradis sans faveur spéciale...

Et, comme Jésus pressait encore le maréchal de formuler des souhaits, celui-ci énonça les trois propositions suivantes :

« 1° Que celui qui s'assoira dans ce vieux fauteuil — et d'un doigt tout tordu et tout noir il désigna le fauteuil aux ressorts cassés et à la toile brune toute déchirée — ne puisse se relever sans ma permission ! »

Un peu surpris d'une si étrange demande, Jésus répondit que ce vœu serait exaucé.

Le *marhå* continua :

« 2° Que celui qui montera sur ce noyer ne puisse en descendre sans mon autorisation ! »

— Accordé ! dit Jésus, non sans tourner vers Pierre un regard de tendresse et de pitié.

Et le *marhå* enhardi et malicieux continua, tirant de sa poche une grande bourse en toile bleue vide d'écus :

« 3° Que ceux qui entreront dans cette bourse ne puissent en sortir sans que je n'y consente ! »

— Cela se fera comme tu le veux, dit Jésus.

Alors Jésus, Pierre et l'âne quittèrent la forge et s'en allèrent vers la montagne dont la crête commence le chemin du Paradis..

Plusieurs années se passèrent sans que le *marhå* eût l'occasion de vérifier les promesses de Jésus. La misère régnait de plus en plus à la forge et, à bout de patience, le maréchal appela Satan à son secours...

Par la cheminée de la forge, sur les charbons éteints au milieu des pelles et des pinces qui ne servaient plus souvent, le diable apparut...

— Que me veux-tu, *marhå* ? dit le maître des ténèbres et des tourments éternels !

— Si tu es le démon, répondit le *marhå* désespéré, je te vends mon âme pour un peu de bonheur.

Satan grimaça, et, de sa bouche hideuse, sortit cette promesse :

— Je te prendrai ton âme dans dix ans, et, d'ici là, je te donnerai tous les biens de la terre !...

Le marché conclu, le diable disparut...

* * *

Les dix années passèrent vite, et, dans l'étourdissement d'une vie facile au milieu des richesses et des plaisirs, le *marhå* n'eut cure de voir approcher le terme fatal.

Satan lui apparut à ce jour fixé pour l'échéance terrible. Sommé de s'ap-

prêter au départ, le *marbâ* invita Satan à s'asseoir dans le vieux fauteuil.

Sans crainte et sûr de sa proie, Satan s'installa. Alors le vieux maréchal, se souvenant de la promesse de Jésus, ralluma sa forge éteinte ; d'une main encore vigoureuse, il fit gonfler le soufflet dont la panse de cuir semblait prête à craquer. Il choisit dans ses ferrailles une solide tige de fer, la rougit au feu et s'en empara pour l'appliquer sur le corps du diable!... Celui-ci eut beau se démener, crier, supplier... Le *marbâ* s'acharna, sans que le diable pût sortir du fauteuil. Impuissant et rageur, le diable lui proposa de retarder de dix ans la livraison de son âme en lui laissant toutes ses richesses.

Le *marbâ* accepta et consentit à laisser partir le terrible chasseur d'âmes...

* * *

Et dix ans encore donnèrent au *marbâ* l'illusion d'un bonheur complet. Mais le diable a la mémoire fidèle et la haine tenace ! Il revint au bout de dix ans, et le *marbâ* le reçut sans trembler !

— Attends, dit-il au diable, que je m'habille ! Monte à ce noyer et mange mes noix !...

D'un bond, le diable fut sur les branches, tandis que le maréchal rallumait son foyer et choisissait une longue tige de fer. Comme la première fois, il rougit la tige et se mit à torturer le corps hideux du diable imprudent. Comme la première fois encore, le diable dut accorder un nouveau délai de dix ans pour échapper aux supplices. Après quoi, honteux et humilié, il retourna dans les enfers.

* * *

Et les dix ans passèrent vite, bien vite ! Il fallut tenir aux enfers un conseil général des démons pour trouver les plus audacieux qui oseraient affronter le terrible maréchal ! Trois d'entre eux voulurent risquer l'aventure. Et, au jour de l'échéance prévue, ils descendirent par la cheminée de la forge...

Le *marbâ* était là, résigné. Quand les démons furent devant lui, il leur demanda une dernière faveur :

— Vous êtes, dit-il, des êtres merveilleux d'adresse et habiles en petits tours ! Pourriez-vous vous faire assez petits pour entrer tous les trois dans cette bourse ?...

Malgré les aventures passées, dont le récit avait effaré les plus braves des démons, les trois messagers consentirent à se faire petits, si petits qu'ils purent entrer tous trois dans la bourse en toile bleue que le maréchal tenait

ouverte...

D'un geste sûr et rapide, le *marbâ* tira les cordons ! Puis, plaçant les trois démons prisonniers sur sa grosse enclume, il s'arma d'une terrible massue que, seul, un forgeron ardennais peut brandir et abattre !...

Battus, aplatés sous les rudes coups du féroce maréchal, les diables se faisaient tout petits pour chercher à se réfugier qui dans un coin, qui dans un pli de la bourse. Et le maréchal, infatigable, et impitoyable, frappait toujours !...

Les démons durent parlementer :

— Laisse-nous sortir, *marbâ*, dirent-ils ensemble, et nous te laisserons ton âme !

Sans conditions, sans délai, mais sans promesses aussi, le maréchal arracha ainsi son âme des mains des pires démons !

Longtemps encore le maréchal vécut pauvre, malheureux ; et puis, usé par l'âge et la misère, il trépassa... Son âme, peu chargée de vertus, s'envola lentement..., craintive..., vers le séjour des élus.

Saint Pierre, qui sommeillait dans sa loge, entendit frapper aux portes du Paradis. Il s'en fut ouvrir, curieux de connaître le visiteur qui se présentait. La grosse clé d'or tourna dans la serrure, et les portes de bronze, sculptées par les élèves de saint Luc, tournèrent sur leurs gonds...

— Tiens, dit Saint-Pierre, c'est le *marbâ*!... Que viens-tu faire ici ? Il n'y a pas place pour toi au Paradis puisque tu n'as pas voulu l'autre jour demander à Jésus de t'en réserver une...

Et d'un geste sans recours, saint Pierre ferma la porte par où s'échappait l'écho des chœurs et des musiques célestes !...

Le dos voûté, le *marbâ* se dirigea vers le Purgatoire... L'ange qui garde le séjour des âmes tièdes et mesquines, qui se purifient au feu de la justice divine, ne laissa pas approcher le misérable *marbâ* :

— Va-t'en, lui cria-t-il ; il n'y a pas de place ici pour toi !...

Et le *marbâ* reprit sa route, à travers les sentiers étroits et rudes qui conduisent au séjour des démons... Au premier coup qu'il donna contre la porte, celle-ci s'ouvrit toute grande... Mais un cri de colère monta des gouffres où croupissaient des âmes sales et des monstres effrayants :

— Va-t'en, *marbâ*, crièrent les diables ; nous ne te voulons pas !...

Chassé, rebuté par tous et par tout, le *marbâ* fit un effort, se redressa, et, lentement, pesamment, il reprit le chemin de la terre...

Il descendit sur la crête des monts qui, au loin, barrent l'Ourthe ; et, des monts, il descendit dans la vallée... Il remonta le cours de l'eau jusqu'à sa forge, s'y installa, pitoyable et meurtri...

* * *

Et, dit le conte en terminant, c'est ainsi que le pauvre *marhå* y continua de vivre, longtemps, longtemps, et misérablement... (2)

Abbé Edmond Marquet

(*Légende extraite du livre « Hotton à travers les âges » - Ets Casterman s.a., Paris-Tournai - 1930.*)

(1) Extrait d'un article-feuilleton paru dans *Le Journal de Huy* le 25 août 1927.

(2) Cette jolie légende fut montée en pièce par quelques amateurs de folklore descendus, au cours de l'été 1928, à l'Hôtel de la Paix à Hotton. Ils en donnèrent la représentation très réussie dans les salons de M. Denissow. Et on imagine, avec raison d'ailleurs, qu'elle y remporta un très brillant succès.

Le cantonnier ardennais

APRÈS nous être copieusement restaurés à Laroche, nous résolûmes, le camarade Édouard Ned et moi, de franchir à pied les douze kilomètres qui nous séparaient de Dochamps. C'est un petit village perdu au milieu des bois, des fanges et des bruyères et « où le bon Dieu ne passa jamais ».

Le poète accomplissait un pèlerinage à la tombe d'un jeune ami victime du devoir, dont il désire nous narrer la vie toute de pitié, d'abnégation, de sacerdotal héroïsme.

Moi-même j'avais pour obligation de dépenser, au mieux des intérêts de l'Administration, les quinze jours de congé qu'elle octroie maternellement chaque année à tous ses fonctionnaires, petits et grands. Dochamps, mon pays d'adoption, me sert fort bien à cet office : solitude à s'y croire séparé du monde, air vif à emporter les poumons, bref, véritable Thébàide, avec, en plus, la ressource d'un bon jambon d'Ardenne à déguster.

— Surtout, pas de rêveries parlées et moins encore de considérations philosophiques sur tout et à propos de tout, imposai-je à Ned, grâce à l'autorité que me confèrent l'âge et ma qualité d'ancien camarade de collègue.

La route déroule d'abord pendant neuf kilomètres interminables ses longs méandres. Elle monte, d'une montée lente et continue exigeant un effort constant, se masquant sous l'ombrage de hêtres gigantesques ou de sapins noirs aux bras protecteurs, symbolisant l'âme tenace et volontaire du paysan des Hautes Ardennes.

Taillée en corniche aux flancs d'une montagne schisteuse, entretenue avec un soin jaloux par son meilleur ami et son confident le cantonnier, de chaque côté bordée d'un léger tapis de verdure qui rend au rare passant

la marche plus aisée, elle a, à sa gauche, comme pour la protéger, une autre montagne abrupte, peuplée d'essences diverses. Dans le ravin coule, impétueux et chantant, le ruisseau de Samrée. On comprend qu'au milieu de cette nature sauvage et reposante, le coucou se délecte et paresse impunément à l'aise.

Nous ne fûmes même pas gratifiés de ses deux notes tristes (les bonnes gens de la région prétendent qu'il perd la voix en mangeant des myrtilles), et c'est heureux, car mon incorrigible compagnon l'eût inévitablement sermonné, provoqué peut-être à une discussion académique qui eût pu tourner à notre confusion.

Seuls, deux éperviers nous firent entendre leur miaulement, prélude d'un carnage prochain.

Et nous allions regretter tout haut les rouliers, l'antique diligence, rafale de la route paisible, voire les senteurs nauséabondes de ces usines ambulantes nommées savamment automobiles, quand un écureuil, la longue queue pendante comme une traîne, à cinquante mètres de nous traversa la route. Un instant il s'arrêta ; campé sur son séant, la queue dressée en panache, il nous dévisagea de ses petits yeux narquois et, nous faisant la nique, d'un bond se jeta dans la forêt.

Restés pensifs, plus allègrement nous avançons. À nos côtés retentit soudain la joyeuse sonnaillle de deux jeux de grelots ; un dernier et fragile vestige de l'ancienne civilisation, la diligence — pour autant que l'on puisse décentement décorer de ce nom la proprette caisse à cigares où s'encaquent au besoin six personnes résignées — nous rejoignait, au petit trot pénible de ses deux mules assagies. Nous arrivions au plateau de Samrée, vaste étendue de tous côtés bordée de bois, où les bruyères odorantes et quelques touffes de genévrier pareilles à de minuscules cyprès alternent avec de pénibles récoltes et de maigres pâtures. Des bœufs et des vaches y paissent mélancoliquement, parqués par dix ou vingt têtes au plus.

Depuis une demi-heure, nous étions engagés sur la route de Samrée à Manhay, essayant les caresses du vent du nord et reniflant l'acre odeur — devenue familière pourtant — des « truffes » (1) consommées dans les foyers. Leur fumée noire montait des cheminées de Dochamps tout proche, là, à notre gauche, adossé à une colline, face au nord. À ce moment, nous heurtâmes, planté en évidence sur l'accotement de la route, le guidon traditionnel et réglementaire du cantonnier.

A quelques pas, en effet, assis dans sa brouette, à l'abri derrière un buis-

son de charme, se tenait notre ami Jacques. Coiffé de sa casquette portant, en lettres rouges sur fond bleu, l'indication des fonctions qu'il exerce, les oreilles couvertes d'un mouchoir rouge laissant apparaître, dans la nuque, de longues mèches de cheveux blancs, il grignotait, avec les bonnes mâchoires qui lui restent, les cubes de sa tartine taillés à l'aide d'un couteau de poche.

À notre vue, il se leva d'un geste encore alerte. Sa maigre silhouette nous apparut, à côté de sa houe fidèle, à ses pieds dressée, au repos. Il avait des yeux pétillants de malice, riant dans sa face glabre, des lèvres bleuies de froid, marmottantes, un dos plié par le labeur obstiné plus que par ses soixante-dix-sept (2) hivers, allègrement portés.

— Bonjour, Jacques !

— Bonjou vô deûs!

J'ajoutai :

— Toujours au poste !

— Et que ferais-je? répondit-il avec un haussement des épaules. Ne dois-je pas gagner mes croûtes ?

— Comment, fit Ned impétueux, n'avez-vous pas droit à une pension ? J'imagine que vous avez quasiment l'âge requis ?

— Quant à l'âge, dit Jacques, il y a belle lurette que je suis en règle. Mais, anciennement, les cantonniers, toujours considérés d'ailleurs comme ouvriers, n'avaient aucune pension. Aux vieux qui se trouvaient et se trouvent encore dans le besoin, l'Administration alloue chaque année un subside de deux cents à trois cents francs, selon la province à laquelle ils appartiennent.

» Toutefois, depuis 1892, nous sommes affiliés à la Caisse de retraite sous la garantie de l'État et, à cette fin, nous recevons une augmentation mensuelle de salaire (trois francs à présent) que nous devons verser soit directement, soit à l'intervention d'une société mutualiste reconnue (3). Les agents, qui comptaient à cette date plus de cinquante années d'âge, ont été exonérés de cette obligation à laquelle plusieurs se sont conformés néanmoins. Pour ma part, je capitalise moi-même cette subvention.

— C'est-à-dire, interrompis-je, qu'elle vient grossir le bas de laine, depuis longtemps bourré de beaux écus sonnants!

— Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu, répliqua le cantonnier, ce qu'on peut faire avec soixante francs par mois. Je vous l'assure cependant, le Bureau

de bienfaisance ne me comptera pas parmi ses clients.

Devant les deux grands yeux interrogateurs du poète planté lui-même en point d'interrogation, Jacques se recueillit et nous conta son histoire. Elle vaut d'être narrée, dans sa simplicité touchante. C'est la vie d'un homme de bien, d'un père modèle, d'un agent d'élite.

Jacques s'essuya la bouche du revers de la main droite. Puis, il dit : « Mes parents étaient cultivateurs à Dochamps et, avec eux, je labourais la terre, terriblement ingrate à cette époque. Le métier, je vous l'assure, ne nourrissait guère son homme. Avec cela que les routes étaient jolies et aisées ! De véritables casse-cous où six gros bœufs traînaient péniblement la charge de deux jeunes d'aujourd'hui !

» Aussi, lorsque je perdis mes père et mère — je venais d'entrer dans ma trente-troisième année, — je sollicitai et obtins la place de cantonnier communal, au salaire annuel de six cents francs, à la condition d'assurer deux cantonnements. J'avais quelques lopins de terre, une femme vaillante et le cœur au travail. Nous exploitâmes nos « morceaux », avec deux vaches, dont ma femme s'occupa.

» Six ans plus tard, la route fut reprise par l'État. Le salaire ne fut pas majoré, mais la besogne fut réduite, étant donné le fini exigé. Ce n'est que plusieurs années après que je reçus une augmentation mensuelle de dix francs. Il est vrai que, depuis le temps, les jeunes sont mieux traités. Que n'avions-nous, nous autres, les quatre-vingts francs (4) auxquels ils peuvent arriver actuellement après vingt années de loyaux services !!! C'est beau, quoi qu'on dise, dans nos Ardennes.

» Pourtant, j'ai élevé quatre enfants. Mes deux filles sont mariées à de braves garçons. Mes deux fils sont : l'aîné, cantonnier comme son père ; le cadet, instituteur, et fier instituteur, je peux le dire.

— Voilà un budget à établir, insinua moqueusement le poète !

— Patience, répondis-je, Jacques n'a pas fini.

— J'ai, en outre, augmenté de quelques belles terres mon petit patrimoine et amélioré notablement le logis hospitalier que vous connaissez.

— Diable ! s'exclama Édouard Ned, pour parvenir à cela, vous avez dû utiliser quelque recette de sorcière. Donnez-la moi.

— Elle est bien simple, allez, dicta lentement le vieillard : j'ai travaillé, et cela ne m'a point fait mourir ; j'ai eu un modèle de femme, et, grâce à Dieu, elle est encore de bon bois ; de dignes enfants, il est vrai que l'on a généralement ceux qu'on élève ; une seule passion : mon intérieur. Voilà.

Il tira de sa poche une rustique tabatière en écorce de bouleau, l'ouvrit et nous la tendit. A tour de rôle, posément, nous y enfonçâmes le pouce et l'index et, comme de vieux connaisseurs, nous reniflâmes le tabac de carotte râpée.

D'instinct le cantonnier avait ressaisi sa houe, le court répit habituellement consacré au goûter lui paraissant sans doute depuis longtemps expiré.

— Vos impressions, Jacques, sollicitai-je, les meilleures du moins? Vous devez avoir, après une aussi longue carrière, des réserves d'observation et de mélancolique méditation ?

— De mélancolie ? dit le petit vieux. Que parlez-vous de mélancolie ? J'ai vécu heureux, content de mon sort. Depuis des ans et des ans, j'ai regardé les hommes et les bêtes passer sur la route, sur ma route. Je la leur ai faite large, unie, moelleuse comme un tapis. Quand je pense à ce qu'elle était autrefois, avant son adoption ! Elle était informe, pleine de fosses et de bosses, semée de cailloux, malheureuse et faisant le malheur de ceux qu'elle portait.

» Regardez-la maintenant. Elle est propre et luisante. Son dos s'arrondit légèrement pour rejeter les eaux des pluies. Votre pied ne buttera pas contre une pierre malencontreuse et vous n'avez pas à craindre de tomber dans une fondrière. Elle est jolie, ma route, sous sa robe grise. Elle fait la joie des promeneurs, des cyclistes, des automobilistes. Sa clientèle a changé avec le progrès. Mais elle est bonne pour tous, elle se prête à tous les moyens de locomotion, elle sent qu'elle est utile et qu'elle participe, elle aussi, au progrès.

» Et puis, vous ne le croirez peut-être pas, une route, c'est quelque chose de vivant, ça parle en se chauffant au soleil, ça raconte des histoires lointaines. Encore faut-il la comprendre. Je la comprends, moi, son vieux serviteur. Elle me remercie de mes soins, de mes travaux. Elle me félicite de la tenir si propre pour ces temps nouveaux où elle fait un peu la paresseuse. Car elle n'a plus les nombreux routiers d'autrefois.

» Et savez-vous ce qu'elle me dit encore ? Elle me dit : Mort pauvre ami, quand tu t'en iras, tu auras bien par là quelqu'un des tiens pour reprendre ton sceptre, pour perpétuer la race des vrais cantonniers ardennais.

» C'est comme je vous le dis, c'est ainsi qu'elle parle. »

Et tandis que nous descendions vers le village, le vieux cantonnier se mit à siffloter une complainte du temps jadis.

Louis BANNEUX

(Texte extrait du livre « L'Âme des Humbles », tome 1 - Office de Publicité, Anc. Ets J. Lebègue, éditeurs, Bruxelles - 1924.)

(1) Dénomination usitée dans le pays pour la *tourbe*, sorte de charbon tenant le milieu par son origine, entre le règne minéral et le règne végétal, compact à la base, fibreux en haut, d'une couleur brune. C'est de la matière végétale à peine minéralisée, abandonnant, à la distillation, comme le bois, de l'acide acétique et presque toujours de l'ammoniaque. On y trouve, notamment, de 51 à 67 % de carbone, 5 à 10 % d'hydrogène, 2 à 3 % d'azote, 2 à 14 % de cendres.

La tourbe se produit par la décomposition lente des plantes qui, se pourrissant par leur extrémité inférieure, continuent à croître par leur extrémité supérieure.

(2) Les cantonniers qui accomplissent bien leur service, sont maintenus en activité jusqu'à l'âge de 65 ans.

Cette limite peut, exceptionnellement, être dépassée en vertu d'une autorisation spéciale du Ministre, et, en l'espèce, elle est particulièrement justifiée.

(3) Le cantonnier qui, nommé à 21 ans, verserait annuellement sans solution de continuité une somme de 36 francs à *capital abandonné*, recevrait à 65 ans : une rente viagère de 661 francs (sans tenir compte des primes de l'État) ; de 732 francs (en tenant compte des primes de l'État).

À *capital réservé*, cette rente ne serait que de 339 francs (sans tenir compte des primes de l'État) ; de 410 francs (en tenant compte des primes de l'État).

(4) Salaire maximum des cantonniers *ruraux*.

Élection d'un berger à Villers-Sainte-Gertrude au XVIII^e siècle

C'ÉTAIT un dimanche du mois de décembre. La grand-messe venait d'être terminée dans la petite église de Villers et les fidèles en sortaient par rangs serrés, les premiers poussés par les derniers, dissimulant à peine leur impatience de se trouver au dehors. Suivant leur habitude, après les offices, les hommes et les jeunes gens se répandirent sur la place publique, en face de l'église ; les uns regardant défiler les jeunes filles, les autres se formant en groupes d'intimes pour se raconter ou commenter les faits divers de la semaine ; quelques-uns enfin cherchant à profiter de l'occasion pour s'acquitter de quelque commission ou traiter certaines affaires. Mais ce jour-là, le vent était glacé et la place s'évacua rapidement. Bientôt, il ne s'y trouva plus qu'un groupe de particuliers qui, abrités derrière le mur du cimetière, restaient là malgré le froid. C'est qu'ils s'entretenaient d'une question importante. Ils étaient rangés en cercle et causaient avec animation.

— À quand l'élection du nouveau berger ? Voilà un mois que l'ancien est mort. Il est temps de songer à le remplacer !

— Nous ne pouvons procéder à cette élection que six semaines après le décès de l'ancien titulaire : nous devons laisser au troupeau du défunt ses quarante jours de deuil.

— Il faut nous conformer à la coutume.

— Certainement ! Agir autrement serait exposer le troupeau à être décimé par les maladies !

— D'ailleurs, le petit Mathias ne le conduit pas si mal !

— Non, assurément, il ne le mène pas mal ; et, s'il n'était pas si jeune, je vous proposerais de l'élire : il est de la localité !

— Il se trouve au nombre de candidats !

— Mais oui, et ses partisans auront l'occasion de se faire connaître le jour de l'élection ; en attendant, soyons prudents et ne dévoilons pas nos préférences.

— Il est à désirer que nous entourions cette élection d'un certain décorum.

— Et que nous la fassions d'après les règles consacrées par l'usage.

— Oui, et que les candidats soient soumis à toutes les épreuves ou du moins aux principales.

— Elles sont nombreuses ces épreuves !

— Oui, il y a l'épreuve de la saignée, ensuite celle de la houlette.

— Puis celle de la course.

— Et celle du sifflet.

— Il y a aussi celle du liolo.

— Il y en a encore d'autres !

— Oh ! assurément !

— Oui, et vous oubliez la plus importante.

— Laquelle ?

— Celles des remèdes et des médicaments.

— Ah ! il convient que le berger sache panser une bête et, à l'occasion, lui administrer un médicament !

— J'admets qu'il soigne les bêtes de son troupeau ; mais qu'il se borne à cela et ne se mêle pas des maladies des personnes. Je n'aime pas les bergers qui prétendent guérir tous les maux et qui ont des remèdes pour tout le monde.

— Pourquoi ?

— Parce que, bien souvent, leurs remèdes sont pires que le mal qu'ils veulent guérir ; parce qu'ils traitent de la même manière les gens et les bêtes, le plus souvent sans mesure et sans précautions !

— Quand je souffre, quand je suis malade, j'accueille avec joie quiconque m'apporte la guérison ou même un simple soulagement ; et je lui en suis reconnaissant, qu'il soit berger, vacher ou porcher.

— Et si, au lieu de la guérison ou du soulagement que vous attendez, il vous arrive une aggravation ou la mort ?

— Ah ! si j'ai chargé la mort, personne ne peut m'empêcher de succomber sous le fardeau !

— Oh ! voilà pourquoi les empiriques ont tant de partisans !

S'il arrive que leurs remèdes produisent un heureux effet, on s'empresse d'en publier partout la nouvelle ; mais si ces remèdes tuent le malade... Oh ! alors, c'est que celui-ci avait chargé la mort !

— Bah ! laissons la discussion de cette question pour notre prochaine séance !

— Cela vaut mieux, à mon avis.

— Ajournons-la à notre réunion plénière.

— Oui, et, avant de nous séparer, nous ferions bien de fixer le jour et le lieu de cette réunion.

— Fixons-la à jeudi prochain, chez Joseph-Antoine.

— Va pour jeudi prochain, à huit heures du soir.

— Nous aurons à y convoquer les absents par l'information au plus proche.

Les absents étaient les manants qui ne se trouvaient pas parmi eux et qui, comme possesseurs de bêtes à laine, devaient concourir à l'élection du berger.

Joseph-Antoine était le particulier possédant le plus grand nombre de brebis, et chez qui se traitaient, de plein droit, toutes les questions relatives au troupeau commun.

La réunion plénière eut lieu au jour indiqué et tout ce qui concernait l'élection du berger fut réglé à la majorité des voix : chaque particulier disposait d'autant de suffrages qu'il avait de bêtes à laine.

Ce fut le 2 janvier qu'on procéda à cette élection. Le temps était beau et le soleil apparaissait de temps à autre entre les nuages, il n'y avait pas de neige, mais la terre était durcie par la gelée et le vent du nord soufflait le froid.

Le troupeau des manants avait été amené dans une vaste prairie, au centre de la localité. Ce fut là que, en présence de la population entière du village, eurent lieu les différentes épreuves du concours.

Les candidats, très nombreux au début, s'étaient peu à peu désistés et, le jour de l'élection, il n'en restait plus que trois. Le premier était le jeune homme chargé provisoirement de la garde du troupeau ; le second était le berger d'un hameau voisin ; enfin le troisième avait surgi au dernier moment et l'on ignorait d'où il venait. Cependant, quoique étant complètement inconnu, il attirait beaucoup l'attention et excitait même l'intérêt

d'un petit nombre, car on savait qu'il se présentait sous les auspices du supérieur de l'abbaye de Harre, qui s'était donné la peine de le recommander, par une lettre de sa main, à l'abbé desservant la chapelle paroissiale de Villers.

L'examen des candidats commença par l'épreuve de la saignée. Chaque concurrent était tenu de prendre, dans le troupeau, une brebis qu'on lui désignait et de ramener auprès des spectateurs ; puis, après l'avoir assujettie entre ses jambes, il devait la saigner ou, tout au moins, indiquer comment il s'y prendrait pour le faire. Il avait, en outre, à répondre aux nombreuses questions que les manants ne manquaient pas de lui adresser en cette circonstance.

Pour saisir une brebis au milieu du troupeau, le berger emploie ordinairement sa houlette ; celle-ci est pourvue, à sa partie supérieure, d'un crochet en fer terminé par une petite boule de cuivre ; et il s'en sert pour accrocher la bête et l'attirer à lui par une jambe de derrière.

Mais cette manière d'opérer exige une certaine adresse de la part du berger et n'est pas sans danger pour l'animal. Aussi, le pasteur prudent a-t-il toujours recours au moyen connu sous le nom de préhension directe. Voici comment il procède : il s'avance d'abord lentement parmi les bêtes à laine, et, pendant qu'il prend position à l'endroit qui lui paraît le plus favorable, son chien s'élance autour du troupeau en décrivant des cercles concentriques. Aussitôt, les brebis se rapprochent et se réunissent en un groupe compact. Alors, sans la moindre difficulté, le berger saisit, par la toison, la bête dont il veut s'emparer.

C'est par la préhension directe que les concurrents devaient saisir la brebis qui leur était désignée pour l'épreuve de la saignée.

Quand la première épreuve fut terminée, on emmena le troupeau dans un enclos voisin ; alors les trois candidats, placés côte à côte, s'élancèrent à la course dans la prairie et en firent trois fois le tour. À l'épreuve de la course, succéda celle de la houlette. Les concurrents se placèrent à cinquante mètres environ d'une vieille porte d'étable, marquée d'un point central et suspendue aux branches d'un arbre, en guise de cible.

Chacun d'eux devait lancer, sur cette cible avec sa houlette, trois boules de terre glaise pétrie. Les boules qui atteignaient la porte y restaient collées ; et leur situation, par rapport au point central, donnait le degré d'adresse de celui qui les avaient lancées. Aussitôt que la dernière boule eut été jetée, le plus jeune des manants électeurs saisit une échelle et monta jusqu'à la cible.

Alors, au moyen d'un morceau de craie, il en accentua le point central. Il considéra ensuite, pendant quelques instants, les différentes boules collées à la cible ; puis il écrivit à côté de chacune, le numéro du candidat qui l'avait lancée. Pendant ce temps, les manants électeurs et bon nombre de curieux s'étaient approchés et se pressaient confusément devant la cible pour se rendre compte du résultat de l'épreuve. Mais déjà l'attention des assistants se portait ailleurs : le jour baissait, le froid augmentait, la foule s'impatientait et réclamait l'épreuve du sifflet et le chant du liolo. Les cris les plus divers retentissaient lorsque, soudain, un coup de sifflet strident les fit cesser complètement. Ce premier coup de sifflet fut suivi d'une quantité d'autres ; car les candidats sifflèrent, tour à tour au moyen de leurs doigts, tous les trois au plus fort et de toutes les manières possibles ; enfin le concours fut clôturé par le chant du liolo.

C'est par ce chant que les pâtres se saluaient d'une montagne à l'autre et que, à défaut de corne ou de trompe, ils annonçaient leur rentrée au village. Ce chant pastoral, assez semblable à l'air de saint Hubert, ne comprenait que trois notes ; mais quand une voix quelque peu exercée les faisait résonner dans la solitude des bois ou des champs, elles y répandaient un sentiment de tendre mélancolie capable d'impressionner les plus insensibles. Aussi, le liolo était très populaire et les plus petits enfants le connaissaient et le chantaient, car ils l'avaient appris dès le berceau et s'étaient maintes fois endormis en écoutant la voix de leur mère qui le répétait.

Pendant que les concurrents chantèrent, les assistants écoutèrent dans le plus profond silence ; mais, aussitôt que le dernier eut fini, ils reprirent en chœur : Liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, lio !

Le chœur populaire, après avoir retenti bruyamment pendant quelque temps, diminua insensiblement d'intensité et ne tarda pas à cesser entièrement ; car le moment solennel était proche, l'élection allait commencer.

Les manants électeurs s'étaient rassemblés et formaient un cercle autour de Joseph-Antoine qui présidait aux préparatifs. Ils étaient tous munis d'une planchette sur laquelle fut inscrit le nombre respectif de leurs bêtes à laine. Ce nombre était aussi celui des voix dont ils disposaient ; car chaque bête à laine donnait droit à un suffrage.

Les trois concurrents se placèrent à une certaine distance l'un de l'autre et l'opération commença aussitôt.

Le manant possédant le moins de brebis, adapta sa planchette à l'extrémité d'un long bâton et alla prendre position près du candidat de son

choix, tenant son bulletin de vote en évidence bien haut sur son épaule. Les autres électeurs l'imitèrent successivement en suivant l'ordre indiqué par le nombre de leurs suffrages. Le dernier d'entre eux à émettre son vote était Joseph-Antoine. Il resta d'abord indécis pendant longtemps ; fit ensuite quelques pas dans la direction du jeune Mathias ; puis, s'arrêtant soudain, il rebroussa chemin pour aller se ranger parmi les partisans du troisième candidat. Son vote décida de l'élection de ce concurrent qui l'emporta par quelques suffrages sur Mathias.

L'échec de ce dernier causa un grand désappointement à la foule des curieux, qui reprirent le chemin de leurs domiciles en discutant vivement le vote de Joseph-Antoine. Celui-ci, pressé de questions, ne répondit point tout d'abord ; mais, comme on l'accusait d'avoir élu un homme qu'on ne connaissait pas, il répliqua avec vivacité :

— J'ai voté pour lui parce qu'il possède un spécifique infailible contre le charbon ! Comptez-vous pour rien, vous autres, un tel remède ?

Les avantages attachés à la place de berger banal étaient de trois espèces. D'abord, les manants devaient, à tour de rôle, nourrir le titulaire et son chien ; ils lui payaient en outre une redevance annuelle de trois patards (dix-huit centimes) par bête adulte ; enfin, le berger avait le droit de posséder une brebis sur dix dans le troupeau commun.

Le nouvel élu était marié et il arriva bientôt à Villers avec sa jeune épouse et son fils, un enfant en bas-âge. À côté du presbytère, se trouvait une maison inoccupée depuis longtemps et appartenant à la fabrique d'église, ce fut là qu'il s'installa avec sa famille.

En ce temps-là, en Ardennes surtout, on désignait les gens par leur métier ou profession, et, bien souvent, il arrivait que les enfants même ignoraient les vrais noms de leurs parents.

Personne dans la localité ne songea à s'enquérir de ceux des nouveaux arrivés.

On appela le père, berger ; son enfant, le petit du berger ; et son épouse, la femme du berger.

Celle-ci était une grande et belle personne, très laborieuse. Elle établit dans sa demeure une petite boutique d'épicerie et troqua sa marchandise contre les œufs et le beurre des particuliers. Chaque semaine, elle se rendait à Aywaille, une corbeille sur la tête, pour y faire les échanges que nécessitait son commerce.

Le jour où elle faisait ce voyage, elle partait de grand matin et son mari

l'accompagnait toujours une bonne partie du chemin pour lui porter sa charge de marchandises, qui était ordinairement fort lourde.

Mais, chaque fois, il était de retour en temps utile ; et, ce jour-là comme les autres, il se trouvait à son poste à l'heure habituelle. Il avait à cœur de dissiper les sentiments hostiles que son élection avait suscités contre lui ; et, dans l'accomplissement de sa tâche journalière, comme dans ses rapports quotidiens avec les manants, il ne négligeait rien pour arriver à ce but.

Au début de son séjour à Villers, il s'était trouvé en face d'une hostilité presque générale. Tout le monde lui en voulait. C'était à qui lui découvrirait des défauts. Les uns le disaient fier et dédaigneux ; d'autres prétendaient qu'il cherchait à en imposer en affectant des manières qui n'étaient pas de sa condition ; d'autres encore trouvaient, à cet élu du hasard, un air triste et mélancolique qu'ils attribuaient à quelque remords de conscience.

La vérité était que son maintien, son langage, ses manières, tout en lui attestait une origine et une éducation qui ne cadraient nullement avec l'état de pasteur de brebis.

Les préventions populaires dans les villages étaient alors très fréquentes et ordinairement fort tenaces. Souvent même, elles se perpétuaient à travers les générations et celle dont le berger de Villers était l'objet aurait pu durer longtemps, malgré son peu de fondement, si un incident inattendu n'était venu y mettre un terme en amenant un revirement de l'opinion publique en faveur du pâtre.

Un soir, il arriva à Villers, un homme aux allures étranges, l'air anxieux et soigneusement enveloppé dans les replis d'un grand manteau.

Il cherchait la demeure du berger et semblait être fort pressé d'y arriver. Cette singulière visite excita au plus haut point la curiosité des voisins. Deux d'entre eux s'approchèrent même, vers la fin de la soirée, de la maison du berger et, ayant hasardé un coup d'œil indiscret à une fenêtre, ils aperçurent, près de la cheminée, le personnage mystérieux, la mine triste et le bras droit entouré d'un bandage.

Qui était cet homme ? Ils ne le connaissaient pas ; cependant, il leur semblait à tous deux qu'ils l'avaient déjà vu quelque part.

Le bruit se répandit dans la localité qu'un étranger, malade ou blessé, était arrivé chez le berger pour se faire soigner. Le lendemain, tout le monde en causait. Bientôt, on apprit que cet infortuné était atteint du charbon, qu'il venait d'être administré et qu'il se débattait dans d'atroces douleurs.

L'émotion fut alors générale : à Villers et aux environs, on redoutait, plus que la peste et la rage, cette maladie terrible et sans remède qui frappe indistinctement les gens et les bêtes.

Ah ! l'on ignorait qui était cet infortuné ; cependant, on le plaignait bien sincèrement et chaque femme récitait une prière pour implorer en sa faveur la miséricorde divine !

Soudain, une rumeur parcourut le village : le moribond n'était autre que Lihuerseux, le bourreau de Durbuy ; Louison, la femme du sacristain, venait de le révéler.

Aussitôt, les plaintes et les prières cessèrent et l'on entendit même plus d'une voix s'écrier : Eh ! bien qu'il meure, ce n'est pas dommage !

Lihuerseux n'avait pourtant fait aucun mal à ces gens qui se montraient si hostiles à son égard ; mais il était l'exécuteur des hautes œuvres à la cour de justice de Durbuy ; et, comme les bourreaux de tous temps et de tous pays, il inspirait à tout le monde des sentiments de répulsion et d'horreur.

Lihuerseux n'était pas seulement bourreau ; il était encore fossoyeur et équarrisseur ; il avait la garde du cimetière de Durbuy ; enfin la peau de chaque animal mort dans le ressort de la cour de justice lui revenait de plein droit et c'était en recueillant le bénéfice de cette prérogative qu'il avait gagné la maladie qui semblait devoir le conduire au tombeau.

Cependant Lihuerseux ne mourut pas.

Sa puissante constitution lui permit de supporter le remède énergique qui devait vaincre la terrible maladie ; et, huit jours plus tard, il prenait congé de son sauveur pour retourner à Durbuy.

Jamais, lui dit-il en le quittant, je n'oublierai que je vous dois ma guérison inespérée, puisse-je un jour avoir l'occasion de vous montrer ma reconnaissance !

La guérison de Lihuerseux fit grand bruit à Villers et dans les environs ; et un jour que Martin-Charles en parlait avec plusieurs personnes, il prononça ces paroles qui firent le tour du village :

— Notre berger n'est pas le premier venu, et Joseph-Antoine savait bien ce qu'il faisait quand il a voté pour lui !

Joseph NOSRIPE

(Texte extrait du livre « Noirbroqua-le-Pendu ou Chronique ardennaise » - Liège, Jacques Godenne, imp.-éditeur - 1895.)

Les pâtres

LE vieux meunier se guérissait plus rapidement que son grand âge ne permettait de l'espérer. Quand je rentrai chez lui, il faisait, en s'aidant d'une canne, le tour de la chambre, surveillé, mais à distance pour ménager son amour-propre, par sa fille, heureuse de voir l'invalides essayer vaillamment ses premiers pas.

— Ah ! que c'est fatigant ! se plaignit-il en se laissant retomber dans son large fauteuil au coin de l'âtre.

— Il y a du progrès, Père Bernard, l'encourageai-je ; dans quelques jours la fêlure sera oubliée et au printemps vous gambaderez autour du moulin.

— Gambader, c'est beaucoup dire, sourit-il ; si je pouvais encore conduire la chèvre au pré, je serais bien content.

— Comme au temps où Pierrot gardait le bétail et chassait les loups.

— C'est cela ; réapprendre à marcher pour redevenir le petit pâtre d'il y a quatre-vingts ans. Mais ce métier ne se pratique plus guère depuis que les prairies sont partout clôturées ; chacun a des pâturages et les bêtes n'ont plus besoin de gardiens.

— Des pâtres, j'en vois encore de-ci de-là le long des routes. Récemment un vieil homme revêtu de la longue blouse de lustrine bleue veillait sur ses deux vaches qui broutaient un talus du côté de Marbay.

La ferme de Nolinfaing, où j'ai passé avec le poète Jeangout une soirée si impressionnante, élève des moutons et conserve un berger.

J'ai vu des bergers en Angleterre, où d'immenses régions ne sont pas encore cultivées et en France où le manque de main-d'œuvre diminue de plus en plus la culture ; et toujours j'observe avec intérêt ces hommes un peu mystérieux et taciturnes, rêveurs et méfiants ; et je les aime comme

j'aime la solitude qui est leur vie et qui est si souvent la vie du paysagiste. Que de fois je les ai enviés, jadis quand j'étais jeune !

Mais si, à mon tour, je vous racontais mes souvenirs, Père Bernard... Vous souriez ! je ne suis pas vieux, pourtant je puis déjà parler d'un passé disparu, tant l'existence actuelle diffère de celle que connut mon enfance. La vie marche à pas de géants, bouleversant les traditions, révolutionnant les habitudes, et mes neveux ne goûteront jamais dans leurs randonnées en automobile les jouissances que nous procuraient à foison nos promenades à pied à travers les campagnes.

Allumez votre pipe ! Père Bernard ; voici un paquet d'excellent tabac de la Semois. Goûtez-le ! et pendant que vous vous reposerez en le savourant, je vous dirai comment j'ai connu et aimé les pâtres.

Mon père ne perdait aucune occasion de nous montrer la nature. Quand il allait visiter ses fermes et ses bois, il nous emmenait toujours avec lui, moi et l'un ou l'autre de mes sœurs ou frères.

Que de fois nous sommes partis ainsi dès avant le lever du soleil !

Quand nous arrivions en classe, à huit heures, nous avions déjà deux ou trois lieues dans nos petites jambes, et nos camarades n'en croyaient pas leurs oreilles lorsque nous leur racontions les plaisirs de nos équipées matinales.

Pendant les vacances, nous étions en route tous les jours, même durant le congé de Noël, car nous aimions la neige comme de vrais Esquimaux ; la neige avec ses batailles à coups de grosses boules, avec ses glissades en luges sur les chemins en pente. Nous préférions pourtant les grandes vacances, tant à cause de leur durée que parce qu'elles nous offraient les joies des moissons et des cueillettes, et les visions d'automne qui déjà troublaient confusément nos jeunes âmes.

Rien ne nous amusait tant que d'assister au départ et au retour du pâtre dans un village.

J'entends encore sa corne appeler le bétail pendant que, sur son passage, une à une, les portes des étables s'ouvraient et que, lentes et hésitantes, les bêtes sortaient à la queue leu leu et suivaient le gardien en meuglant.

D'autres fois, c'était le porcher aux trousses duquel des troupes de go-rets roses, noirs ou tachetés, se précipitaient en exécutant de joyeuses cabrioles, suivis de lourdes truies velues et grognardes.

Le cortège des chèvres et des chevrettes nous amusait aussi, et nous ne comprenions pas que des pattes si raides pussent sautiller avec tant

d'agilité.

Nous avions d'ailleurs bien d'autres étonnements à propos de ces bêtes ; quand le soir, le gardien les ramenait au village, toutes suivaient d'elles-mêmes le chemin de l'étable, prenaient, sans guide, les impasses et les ruelles au fond desquelles elles savaient retrouver leur gîte ; elles reconnaissaient les lieux... donc elles pensaient... elles avaient plus d'intelligence que nous, qui n'aurions certainement pas retrouvé notre chemin si nous nous étions perdus en route.

Les vieux bergers nous inspiraient un véritable respect mêlé de crainte. Il y en avait un, celui de la ferme d'Hamipré, que nous savions pouvoir rencontrer toujours à la même place, assis sur une pierre, au coin de la vaste sapinière de la Hasse, contemplant l'immense panorama de Neufchâteau et de Longlier à ses pieds, d'Assenois à gauche et d'Offaing à droite, avec, au fond de l'horizon, la ligne bleuâtre de Bertrix et la masse mauve de la forêt de Luchy.

Il a sans doute porté pendant toute sa vie de berger le même chapeau verdâtre aux bords rabattus sur les yeux, la même pèlerine d'un bleu rousâtre indéfinissable. Nous ne lui vîmes jamais d'autre livrée.

Nous nous approchions de lui à petits pas.

Un jour, je m'enhardis à le saluer d'un timide : « bonjour, Joset » ; mais pour toute réponse il tourna la tête vers nous. Sous les broussailles épaisses de ses sourcils, ses petits yeux gris nous coulèrent un regard qui nous sembla chargé de mépris et de haine ; et effrayés nous reculâmes, pendant que déjà, les oreilles dressées, son chien grondait à ses pieds en nous examinant, prêt à bondir au moindre signal.

Depuis ce jour, garçonnets et fillettes, nous restions à quelque distance de Joset ; cachés derrière les gros épicéas, nous l'observions, toujours immobile comme une statue, et parfois même nous crûmes entendre qu'il marmonnait ou chantonnait entre les dents. Il avait de grandes jambes maigres et de gros souliers cloutés, et quand il allait, enveloppé de sa houppelande, le capuchon sur la tête, le dos voûté, dans la bruine ou le brouillard, il avait l'allure et le recueillement de quelque vieux moine en méditation dans le jardin d'un cloître.

Non, il n'était pas comme les autres hommes ; il n'était pas de ce monde ; et il ne soupçonnait certainement pas à quel point il me fascinait. Je n'ai jamais revu le bois de la Hasse sans évoquer sa sombre silhouette et le regard étrange, le seul d'ailleurs qu'un jour il darda sur moi.

D'autres pâtres nous procuraient une distraction plus adéquate à notre âge. Nous en connaissions de jeunes, des gamins de sept à douze ans, qui, tout en gardant les vaches, nous initiaient aux secrets de la vie et aux mystères de la nature.

Vrais Robinson Crusoë, ils savaient tout faire, ils découvraient tout, ces petits pâtres.

D'abord — et ce point excitait toujours notre admiration — ils avaient le talent de faire des feux ; ils tapaient deux cailloux blancs (du quartz) l'un contre l'autre pour enflammer par des étincelles des aiguilles de sapin, et ils parvenaient à allumer ainsi des feuilles sèches et des branches mortes qui brûlaient durant de longues heures et qui enfumaient la vallée. Assis autour d'un brasier, ils devisaient gaiement.

Que de fois au cours de nos promenades, nous allâmes nous chauffer auprès d'eux, quoique leur babil cessât à notre approche. Outre la science de faire du feu sans allumettes, ils possédaient un trésor : un couteau... un grand couteau ! Cet instrument qui leur était aussi une arme, leur conférait un étrange prestige à nos yeux. Certains passaient leur temps à tailler dans du bois de vagues animaux ou d'approximatives statuettes de Marie. Giotto n'avait-il pas tracé ses premières esquisses en gardant ses moutons ?

D'autres se montraient capables de construire au moyen de branches de sapin et de ramilles de genêts, des huttes où ils se réfugiaient contre les ardeurs du soleil, les assauts des averses et la fraîcheur des vents et des brouillards.

Ils étaient habiles à fabriquer des tables, des chaises, mobiliers lilliputiens, en tressant les joncs cueillis aux marécages ; et pour quelques sous nos sœurettes en garnissaient leurs chambres de poupées.

À la saison où la sève monte dans les arbres, ils se taillaient des flûtes et des sifflets dans des branches de sureau, et bientôt des gammes de sons grêles carillonnaient dans tous les pâturages, tels les coups de clochettes des crapauds sonnant aux soirs d'été leurs sérénades mélancoliques.

Souvent les garçons et les filles chantaient les complaintes entendues à la maison et les cantiques à Marie appris à l'école, et le concert des voix enfantines répandait dans l'espace une douce mélodie qui nous faisait rêver longtemps.

Les plus heureux étaient ceux qui « gardaient » le long de quelque rivière ou au bord des bois, car il y avait dans ce double voisinage des ressources

infinies pour leurs jeux.

La rivière, c'était la pêche aux petites truites, la recherche des écrevisses sous les pierres, la capture des grenouilles. Parfois ils y découvraient quelque moule énorme, large comme la paume de la main, et ils la conservaient dans un bocal jusqu'à ce que l'envie les prit de manger le mollusque.

Quelle chance quand ils y trouvaient une perle : pour deux ou trois sous ils la vendaient au colporteur qui rassemblait ces joyaux pour les offrir aux richards de Neufchâteau. Ils prenaient des orvets sous des cailloux et sifflaient doucement près d'eux pour leur faire montrer la langue.

Il leur arrivait de réussir à s'emparer d'une couleuvre qu'ils charmaient par la sonnerie d'une clochette. Ils collectionnaient toutes sortes de reptiles et d'insectes qu'ils enfermaient dans des boîtes et dont ils étudiaient les mœurs.

Quant aux oiseaux, ils les désignaient tous par leur nom et ils les distinguaient sans les voir à leur cri et leur chant.

Ils reconnaissaient les œufs de chaque espèce et grimpaient aux arbres pour épier les couvées et dénicher les jeunes. Souvent nous cherchions des nids à l'orée du bois, mais naturellement nous ne découvrions rien.

Un jour, nous nous adressâmes à un petit pâtre :

— Veux-tu nous montrer des nids d'oiseaux ?

Il nous regarda de ses grands yeux bleus et resta bouche bée devant nous.

— Il ne comprend pas le français, sans doute, chuchotai-je, il n'aura pas fréquenté l'école et ne parle que le patois.

— Mais comment lui dire en wallon « un nid d'oiseau » ? s'inquiéta l'un de nous.

— Essayons !

Et hardiment :

— Tu n'connais nin on' môjonn' d'ojè ? risquai-je.

Les yeux s'écarquillèrent davantage et la bouche bée de plus belle.

— S'il ne comprend ni le français ni le wallon, soupirai-je, inutile d'insister.

Et nous partîmes railleurs, mais déconfits.

— Le petit pâtre avait compris, interrompit le vieux meunier, d'un ton goguenard, mais il avait fait l'innocent pour ne pas vous révéler ses secrets.

Il savait parfaitement, comme tous les pâtres, dénicher des pies et prendre des corneilles auxquelles il coupait le bout des ailes pour les apprivoiser. Comme nous, il capturait des écureuils pour leur apprendre à faire tourner de petits moulins. Il conservait en cage des verdiers et des pinsons, des merles et des alouettes, voire des tourterelles ; mais il n'avait garde de vous livrer ses trésors.

— Quand notre père partit avec nous à la découverte des nids, repris-je, nous devînmes bientôt aussi savants que le petit égoïste, mais nous continuions à le plaindre parce que, pensions-nous, il n'avait compris dans aucun idiome ce qu'était une « maison d'oiseau ».

— Et vous avez dû plus d'une fois vous apercevoir dans la suite, s'amusa le vieillard, que les Ardennais font toujours les innocents lorsqu'ils n'aiment pas à répondre.

— En effet, et cela contribue à faire croire aux citadins que les Ardennais ne sont pas déleurés, alors qu'ils sont, en général, remarquablement intelligents et même un brin malicieux.

— Vous avez bien décrit la vie des petits pâtres, la belle vie de Pierrot, puisque ce fut la mienne, reprit le Père Bernard en essuyant les larmes qui coulaient dans les sillons de ses joues parcheminées. Peut-être est-ce en pensant à cette vie-là, que je qualifie le passé de bon vieux temps ? C'était l'enfance heureuse dont je vous ai conté les jeux et les farces, les aventures et les joies.

Les petits pâtres, quand ils ne quittaient pas les villages pour chercher fortune dans les villes, grandissaient sans contraintes ni soucis, un peu comme des sauvages, dans la solitude des campagnes.

Le soleil et le froid, la pluie et le brouillard, l'air et la bise les transformaient bientôt en de rudes gaillards, et suivant leurs goûts et les circonstances, ils devenaient des « hêrdîs » pour la garde des vaches, des « tchfalîs » pour les chevaux, des « bûtîs » pour les bœufs, des « gadlîs » pour les chèvres, des bergers pour les moutons, enfin des « portchîs » pour conduire les porcs à la glandée.

Chacun d'eux était assisté d'un aide, appelé le « scalot ». Ils vivaient de peu, ne gagnant qu'un salaire minime payé par la commune et les fermiers et réglé par mois et par tête de bétail.

De plus ils « tournaient », c'est-à-dire qu'ils mangeaient à tour de rôle dans les fermes qui leur confiaient leurs bêtes. Ils y déjeunaient le matin, emportaient du pain blanc dans leur besace pour la journée — c'était la

« marinde », qui vient de « marader » ou dîner — et revenaient souper, le soir, chez le paysan.

Outre le grand couteau de poche servant à tous usages, ils avaient un fusil en bandoulière pour les loups, et portaient une houlette.

En vieillissant, ils devenaient de plus en plus graves, de plus en plus méditatifs. Ils observaient le ciel et le vent, les animaux et les plantes. Ils finissaient par savoir d'avance le temps qu'il ferait, et si la saison serait bonne ou mauvaise. De plus, s'ils avaient le bonheur de savoir lire, ils étudiaient dans des livres mystérieux les propriétés des herbes et les vertus des fleurs.

Aussi les plus intelligents avaient-ils des recettes pour les accidents et les maladies des gens et du bétail. D'aucuns possédaient des « secrets », obtenus des anciens et transmis de pâtres en pâtres. Par ces « secrets » qui s'appelaient des « gardes », ils opéraient les guérisons, conjuraient les maléfices ou jetaient les sorts ; ils étaient consultés par les honnêtes gens aussi bien que par les chenapans ; ils étaient les médecins et les vétérinaires du village quand ils n'en devenaient pas les sorciers.

On recourait à leurs conseils dans les cas difficiles ; mais on avait plus de peur de leur pouvoir occulte que de reconnaissance pour leurs services.

Ils ne se confiaient à personne ; ils ne cherchaient pas d'amis ; ils écoutaient beaucoup ; ils ne parlaient que par mots brefs, à voix basse et après mûre réflexion ; jamais ils ne répétaient la même parole ; ce qui était dit, était dit, et quand leurs avis ne réussissaient pas, on se disait pour se consoler qu'on ne les avait pas compris. On se gardait bien de leur adresser des reproches ; on les savait capables de vengeance.

Il était dangereux de les insulter ; et quand on passait près d'eux, il valait mieux ne pas leur dire bonjour ou bonsoir, ni leur demander quelle heure il était ou le temps qu'il ferait, de peur d'être fourvoyé du bon chemin ou d'être surpris par un orage ou de courir quelque péril.

— Ils avaient donc mauvaise réputation plutôt que bonne renommée, Père Bernard ?

— Oui, c'est ainsi. On leur attribuait tous les tours dont sont capables les sorciers.

Ainsi le vieux berger de Rochehaut paissait volontiers ses brebis en maraude. Alors, quand il apercevait le garde forestier, il changeait son troupeau en fougères et devenait lui-même une souche jusqu'à ce que le danger fût passé. Il pouvait boire à distance le vin de son curé ; pour cela, il lui

suffisait de planter sa houlette en terre, d'en secouer le bout et le précieux liquide lui coulait dans le gosier.

À Mogimont, deux bergers se servaient de leur houlette non seulement pour vider les tonneaux de bière des paysans mais aussi pour se procurer un bon repas ; ils n'avaient qu'à mordre le bout de leur instrument muni d'une embouchure magique pour se mettre sous la dent autant de boudin qu'ils en désiraient.

— Et naturellement, Père Bernard, ils sont morts sans léguer leur secret. Quel dommage, par ces temps de perpétuelles crises économiques...

— Bah ! en somme ils n'étaient ni plus riches ni plus contents que les autres.

Celui de Naomé disait à son compagnon de Carlsbourg qu'il avait désaltéré aux dépens de son patron au moyen de sa houlette, et qui soupirait son envie d'en connaître le secret : « Que Dieu te préserve d'en savoir autant que moi ! Tu es un homme heureux et comme il faut, et moi je suis maudit et malheureux comme une âme en peine. »

Les bergers se fourraient dans la tête une foule d'histoires diaboliques qui aigrissaient leur humeur, et ils n'étaient aimés de personne. Comment eussent-ils été heureux ?

— Avez-vous connu certaines de leurs recettes et de leurs « gardes », Père Bernard ?

— Moi, j'ai quitté les pâturages trop jeune pour en apprendre beaucoup.

Quelques-unes se répétaient couramment. Voici celle du berger de Charrières pour empêcher les chiens de mordre : on s'avance vers l'animal, on le salue d'un coup de chapeau en disant : « L'arc barbare ; le cœur se fend ; la queue se pend ; la clé de saint Pierre te ferme la gueule jusqu'à demain ! »

— Il y avait, en effet, dans cette formule, ricanai-je, assez de cocasseries pour dompter le plus agressif des mâtins !

— Il en existait de plus bizarres et de plus compliquées pour tenir en vigueur et bon rapport toutes espèces de troupeaux, pour les préserver notamment de la gale, rogne et clavelée.

Pour protéger la bergerie contre les visites du loup, il fallait pendant cinq jours, au soleil levant, prononcer l'oraison du loup : « Viens, bête à laine ; c'est l'agneau d'humilité. Je te garde. Va droit, bête grise, à gris gri-

peuse, va chercher ta proie, loups, louves et louveteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. Vade retro, ô Satana ! »

Les bergers paresseux se déchargeaient de la garde de leur troupeau sur le diable au moyen d'une « garde » qui était dangereuse et qu'ils ne pouvaient réussir que s'ils étaient dans des dispositions d'âme bien pures.

Les mauvais bergers savaient les formules pour causer à ceux qui les remplaçaient des peines de toute espèce, et pour faire périr le troupeau, même pour amener la ruine et la désolation sur une ferme contre laquelle ils nourrissaient une « haition ».

La plupart de ces maléfices mêlaient dans leurs conjurations les appels à Lucifer et les prières à Dieu.

— Toutes ces « gardes » sont plutôt de nature à ridiculiser ces pauvres pâtres, les amis de mon enfance, soupirai-je.

Nous quittons les bergers, Père Bernard, les vrais, ceux que, en peintre de paysages, j'aime comme mes frères en solitude et en silence, et nous nous approchons de l'autre des sorciers. Nous y pénétrons une autre fois. À plusieurs reprises nous en avons frôlé le seuil, en parlant de médecine et de religion, en évoquant les loups et les êtres extraordinaires ; maintenant encore en contant la vie des pâtres. Il est donc impossible de parler de l'Ardenne ancienne sans aboutir aux sorciers. Soit ! la prochaine fois nous ne nous occuperons que d'eux.

Endormons-nous, ce soir, avec le souvenir des pâtres que, malgré tout, je persiste à trouver sympathiques. Vrais boucs émissaires, on les a soupçonnés des pires méfaits. Mais les ignorants et les malheureux exigeaient d'eux plus de choses qu'ils n'en savaient, plus qu'ils ne pouvaient produire, et ils les rendaient responsables de toutes leurs déceptions.

Si d'aucuns avaient des accointances avec la sorcellerie, comme la plupart des chrétiens dans les siècles passés, n'est-ce pas à cause de leur continue solitude et de la profonde tristesse de leur existence ? *Vœ soli* ! déclare l'Écriture. Toujours seuls, ils avaient trop de temps pour rêver et pour écouter les conseils du Malin.

Je constate d'ailleurs dans les livres saints que les pâtres furent toujours les privilégiés du bon Dieu, et que plus d'un dut à la simplicité de son état d'être appelé à de hautes destinées.

Joseph était pâtre et il voyait l'avenir en songes, et il gouverna l'Égypte. Abraham, Jacob et Moïse étaient des pasteurs. David était berger ; il devint roi d'Israël et le Christ naquit de sa race.

Les pasteurs de Bethléem ne furent-ils pas les premiers témoins, appelés par les anges, de la naissance du Sauveur ?

Et au cours des siècles, que d'hommes fameux furent de pauvres pâtres pendant leur enfance !

Jusqu'à l'âge de dix ans, Giotto dessinait ses moutons sur des pierres, et il deviendrait un des plus illustres peintres de l'École italienne.

Le grand pape du XVI^e siècle, Sixte Quint, avait gardé les moutons et les pourceaux d'un laboureur. Celui qui devait être proclamé par l'Eglise « l'Apôtre de la Charité » saint Vincent de Paul, menait pâtre dans son enfance les bestiaux de son père. On compte parmi les saints une vingtaine de bergers, et parmi les saintes, une demi-douzaine de bergères, notamment sainte Jeanne d'Arc, et Jésus a-t-il trouvé pour caractériser sa mission parmi les hommes un symbole plus touchant que celui du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis ?

Devant de tels titres de noblesse conférés par Dieu lui-même aux bergers depuis la plus haute antiquité, je m'incline et saluant dans le Père Bernard le vaillant Pierrot qui risquait sa vie pour protéger ses brebis contre les loups, je dis « bonsoir ! » et « à bientôt pour les sorciers ! ».

Louis WILMET

(Texte extrait du livre « L'Âme de l'Ardenne » - Éditions Jean Petitpas - Bommelsburg - 196...)

Médecins et « sagneûs » - Saints et pèlerinages

UNE grosse voiture devant la porte du Père Bernard ! Qu'arrive-t-il ? Un événement extraordinaire ? Oui, quand je pénètre dans la chambre aux murs proprement chaulés, plafonnée de poutres noires, je vois mon vieil ami étendu sur son lit, et un « monsieur » assis près de lui.

Les deux visages se tournent vers moi en même temps, le premier souriant, l'autre grave, et en celui-ci je reconnais le médecin de la villette voisine.

— Malade, Père Bernard ? Vous, malade au lit ?

— Rien de mortel, me rassure-t-il en me tendant la main dont les veines saillantes sillonnent la peau parcheminée ; on devient vieux, et on ne tient plus bien debout ; les jambes fléchissent ; j'ai buté contre une pierre ; je suis tombé et je me suis brisé les os.

— Vous exagérez, corrige le docteur ; simple fêlure du gros trochanter, l'os de la cuisse ; vous êtes solide ; le cœur est résistant ; c'est l'affaire de quelques semaines de repos.

— La carcasse reste bonne, oui ; mais elle va vers la centaine ; elle devient fragile. Malheur ! il va falloir demeurer tranquille.

— Oui, sans bouger pendant quinze jours, trois semaines, confirme le docteur.

— Puis je trotterai sur des béquilles, comme un infirme et j'irai bientôt chez le bon Dieu en clopinant.

Et le Père Bernard rit de bon cœur, car la pensée de la mort ne l'effraie pas.

— Vous n'irez pas de sitôt au paradis, plaisante le docteur ; vous auriez

trop de chance, et vous n'aurez pas même besoin d'une canne pour y aller plus tard. Je réponds de votre prompt rétablissement et de votre complète guérison si vous observez fidèlement la consigne : compresses, bandages et immobilité aussi constante que possible.

— Ah ! ce dernier point sera bien difficile, à moins que Monsieur l'artiste ne vienne me distraire, soupire l'invalidé ; d'ailleurs ma fille — elle est revenue pour me soigner — y veillera ; c'est un vrai cerbère ; je n'ai garde de lui désobéir, elle ne tient pas à prolonger son séjour ici, taquine-t-il. N'empêche que si feu mon père avait souffert d'une fêlure pareille, les remèdes de son temps ne lui auraient probablement pas évité de rester boiteux. Il n'y a pas à dire, docteur, vous avez réalisé des progrès depuis le temps de nos rebouteux.

— Oui, je pense que nous tuons moins de malades que nous n'en guérissons, quoique disent les mauvaises langues.

— Et les gens du temps passé, ricane le Père Bernard.

— Vous aviez jadis de bien singuliers remèdes, sourit le médecin.

— Oui, pour les rhumatismes, les maux de dos, les foulures, les nerfs forcés, les lumbagos, on se nouait une ficelle en ceinture autour des reins ou du membre douloureux.

— Et ainsi ficelé on attendait patiemment que le mal passât de lui-même, insinuai-je.

— Savez-vous comment on remontait la luette descendue ? Au moyen de la tenaille à mors plat du cordonnier, on pinçait une mèche de cheveux sur le dessus de la tête, et on tirait, on tirait jusqu'à ce qu'ils soulevassent le cuir chevelu.

— Aïe ! grimaçai-je tandis que le docteur l'écoutait narquois.

— On appliquait de la graisse de blaireau sur les foulures et les entorses. Pour les verrues, on mettait des vers de terre sur l'excroissance et on les laissait se consommer sur place, ou on faisait mordre le mal par la grande sauterelle verte des campagnes. On le guérissait aussi au moyen de certaines plantes.

Pour s'en débarrasser on avait d'ailleurs l'embarras du choix dans les remèdes :

On entrait dans une église que l'on visitait pour la première fois, on plongeait le majeur de la main droite dans le bénitier et on se signait de ce seul doigt ; ou bien on traçait une croix sur les verrues avec un sou et on

jetait ce sou dans le bénitier ; on pouvait aussi jeter dans le bénitier un fil noué d'autant de nœuds qu'on avait de verrues ; ou encore, on mettait un pois sous une pierre et on n'y pensait plus ; ou on envoyait une pièce de dix centimes à un étranger pour qu'il la donnât au premier pauvre rencontré sur sa route ; ou l'on faisait journellement un nœud à un fil de soie jusqu'à disparition des verrues ; ou l'on plaçait dans un sac autant de grains de seigle que l'on portait de verrues et on l'enterrait dans le fumier, et lorsque les grains étaient pourris, les verrues n'existaient plus.

Enfin, on frottait les excroissances avec une grenouille jusqu'à ce que celle-ci saignât et on la suspendait alors à un arbre.

Pour la « sangle », que vous appelez le zona, on devait boire du sang d'une femme guérie de la maladie, ou l'on se badigeonnait avec un mélange de sang d'un coq noir et de lait de femme allaitant un premier garçon et on se ceinturonnait le corps d'un ruban rouge.

— Le coq noir sent un peu la magie, Père Bernard, l'interrompis-je.

— Oh ! je vous en dirai bien d'autres, reprit-il avec malice et heureux de nous intéresser.

Ainsi, c'est en faisant jaillir leur lait dans les yeux enflammés de leurs nourrissons, que les mamans les guérissaient, et les anneaux d'oreilles étaient aussi portés pour remédier à cette inflammation.

Voyez ! je n'ai pas encore enlevé mes boucles d'or, fit-il, mais je n'ai jamais souffert de la vue : le remède est souverain.

— Parce que vous avez eu la chance d'avoir de bons yeux, rectifia le docteur.

Et plus bas, se tournant vers moi :

— Les anneaux n'y sont pour rien, naturellement.

— Dans la plupart des cas, vous vous traitiez par des plantes, n'est-ce pas, Père Bernard, l'interrogeai-je.

— Des plantes excellentes ! Elles abondent dans le pays.

— Et nous en employons encore beaucoup dans la médecine actuelle, approuva le docteur.

— Certaines vieilles femmes des villages connaissaient les vertus de chaque plante et elles passaient leur temps à les recueillir. Heureusement, la Providence a créé des remèdes faciles pour soulager les pauvres hommes affligés de tant de maux. Car s'il y avait des quantités de bonnes herbes et de bonnes fleurs pour toutes les maladies, pour tous les accidents, les mé-

decins étaient rares quand j'étais enfant. Pour la plus grande partie de la vallée de la Semois, il n'y avait guère que le docteur Bernutz de Bouillon, et encore ne se dérangeait-il pas souvent. Quand le malade ne pouvait pas se rendre chez lui, le docteur cherchait le mal au petit bonheur et parfois il lui arrivait de le découvrir d'après ce qu'on lui disait de la santé de la famille et de l'hérédité du client. Ses prescriptions ne variaient guère. C'étaient principalement des tisanes, surtout de verveine et de bouillon blanc qui purifiaient le sang et dissipaient les mauvaises humeurs. Puis la lancette ; des saignées copieuses et de terribles diètes.

— Des diètes telles que les malades ne mouraient pas de leur maladie, mais succombaient à la faim, fit le docteur. C'était le système préconisé par le célèbre Broussais, un des plus fameux médecins de France au XVIII^e siècle. Actuellement la méthode a changé. Nous soutenons le patient pour que son organisme ne faiblisse pas et puisse lutter contre le mal. C'était aussi l'époque où il n'existait ni hygiène, ni propreté, ni prophylaxie ; et les épidémies étaient fréquentes et meurtrières.

— Le typhus enlevait chaque année plusieurs jeunes gens de la région, confirma le Père Bernard.

— Les opérations étaient presque toujours mortelles, faute d'antiseptie ; et bien des gens mouraient de ce qu'on appelait jadis le « Miserere ».

— Le « Miserere » ne pardonnait pas : un ou deux jours de coliques et on pliait bagages pour le grand départ. D'ailleurs c'était le cas pour la plupart des maladies sérieuses. On traînait quelque temps et on s'en allait plus ou moins vite. Aussi, quand on mandait le médecin, pouvait-on déjà faire signe au curé. Ils arrivaient presque toujours ensemble et souvent ils ne venaient qu'une fois. On avait moins peur de celui-ci que de celui-là.

Quand la carriole sans ressorts du docteur Bernutz approchait du village, c'était une panique parmi les enfants. Tous s'enfuyaient pour se cacher au bois, à la cave ou au grenier et ne se risquaient au dehors que lorsque le médecin était parti. Il était très susceptible. On l'avait débiné au bourg pour une fracture mal remise ; il prit la mouche et n'y reparut plus jamais. Dès lors, il fallait bien recourir aux « sagneûs » et aux tisanes.

— Les sagneûs ? m'étonnai-je.

— Les sagneûs, c'étaient les rebouteux, ceux qui soignaient toutes les maladies des gens et des bêtes par des signes sacrés et des formules religieuses.

— Avez-vous souvenance de quelques-unes de ces formules guéris-

santes, Père Bernard ?

— En voici au hasard de mes souvenirs : Pour remédier aux brûlures :

Feu ardent, cesse la fureur
Ainsi que Judas changea de couleur
Lorsqu'il livra le Sauveur.

ou bien :

Le pain n'a pas faim,
L'eau n'a pas soif,
Et le feu n'a pas froid.

Les maux de côté ne résistaient pas à l'une où l'autre des adjurations suivantes :

Mal de flanc, où vas-tu ?
Je vais dans le corps de X...
Retourne et va-t-en sur une autre voie.

ou bien :

Saint Pierre et saint Jean
Vont parmi les champs.
Ils rencontrent saint Paul :
Saint Pierre, où allez-vous ?
Je m'en vais, ave, salut.
Vous pouvez retourner, les vêpres sont dites.

Pour guérir l'érésipèle, rien de mieux que de manger une tartine de poux en disant :

Rose, je te dérose.
Fleur, je te défleure.

Les rebouteux arrêtaient le saignement des coupures en disant :

On dit qu'il y avait trois vierges à Jérusalem :
Une rouge, une blanche et une noire.
L'une dit : On fait couler le sang du Christ.
Une autre dit : Peut-être.
Et la troisième dit : Tu as menti.

tandis qu'ils appliquaient des compresses de crottes de porc sur le front, ou qu'ils mettaient en croix sur le nez deux allumettes et deux herbes, ou qu'ils couvraient la plaie d'une toile d'araignée, ou de la peau d'une couleuvre, ou de deux fétus de paille placés en croix.

L'orgelet disparaissait si pendant trois jours le patient disait à jeun, le

matin :

Bonne nuit, orgelet !

Va-t-en comme tu es venu !

et traçait un signe sur l'œil avec l'alliance humectée de salive d'une femme mariée.

On se débarrassait des verrues, si en entrant dans une église, et après y avoir pris de l'eau bénite et présenté celle-ci à la personne qui suivait, on disait tout bas :

Mes verrues seront pour toi.

Ils en savaient long les sagneûs ! Ainsi, pour les rhumes de poitrine, ils plaçaient un crapaud vivant à l'endroit douloureux.

Pour couper les coliques, ils faisaient avaler six poux de mouton ou mâcher six limaces.

Pour guérir les brûlures, certains les enduisaient d'un mélange de crottes de mouton et de crème.

D'aucuns calmaient les convulsions en liant une patte d'élan au pied du lit ou en suspendant au cou un sachet contenant quatre pattes de taupe ou encore en faisant porter en guise de scapulaire un des petits os blancs pris dans l'oreille d'un porc.

La peau de souris ou de grenouille, les poils de lièvre, les crottins de cheval et les nids de fourmis guérissaient les engelures, de même qu'un bain de pied dans le sang chaud d'un bœuf.

Pour faire tomber la fièvre, il fallait placer sur la poitrine ou autour des poignets une bourse de flanelle renfermant neuf cloportes vivants ; ou bien appliquer sur les poignets le remède des « sept sortes » composé de savon noir, d'eau bénite, de poivre, d'ail, de graines d'ortie, de jaune d'œuf et de levain ; ou bien on faisait uriner le malade sur un morceau de pain, avec lequel on gagnait un croisement de routes, on y tournait sur soi-même et on jetait l'objet par-dessus la tête sans regarder où il tombait.

Les sagneûs donnaient comme remède à la jaunisse une tartine sur laquelle ils étendaient des petits vers trouvés sous les pierres.

Contre les maux de dents, ils imposaient sur la joue un morceau de crêpe trempé dans de la farine d'orge, ou ils entouraient d'un cheveu de la personne souffrante un clou qu'ils enfonçaient dans le sommier de l'étable.

Contre le hoquet, ils conseillaient d'arracher une pierre, de cracher des-

sous et de la remettre en place.

Pour les entorses, j'en ai connu un de ces guérisseurs qui se déchaussait du pied droit et traçait avec le gros orteil des signes de croix sur l'entorse, tout en tenant les mains appuyées sur le dos de la personne ou de la bête qu'il sagnait.

Il y avait des femmes qui sagnaient les gens, les chevaux et les cochons. L'une d'elles possédait un secret pour la guérison infaillible des coliques, des foulures, des brûlures, des panaris et même du « Miserere » et elle réussissait comme par enchantement.

D'autres sagneûs soufflaient sur le patient en disant des pater et des ave accompagnés de signes de croix pendant que le malade priait les mêmes oraisons en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur.

Pour guérir les plaies, le rebouteux coupait un pan de la chemise du blessé et appliquait l'étoffe en forme de T sur la blessure.

Certain sagneûs avait le privilège de guérir les brûlures et les panaris, parce qu'il était né un vendredi saint. Ce jour porte bonheur, disait-on, car un enfant né alors guérit un panari en tenant le doigt du malade dans sa main ; mais comme cette sorte d'enfant est plutôt rare, on plongeait le doigt atteint dans un œuf cru et on le retirait guéri quand l'œuf était cuit dur par la chaleur de l'inflammation.

— Nous voici en pleine superstition, Père Bernard, interrompit le docteur en se levant et en prenant congé du vieillard, qui accueillait par une moue la remarque ironique de l'incrédule praticien.

— Libre à lui de ne pas croire, se défendit-il quand nous fûmes seuls. J'ai vu, de mes yeux vu, des cas que nul n'expliquerait sans la foi dans le pouvoir des sagneûs.

— Sans doute certains farceurs battaient-ils monnaie de la crédulité et des malheurs des gens simples ?

— Il devait y en avoir bien peu de cette espèce-là ; car je n'en ai point connu. N'était pas sagneû qui voulait. C'était un don, et le don n'était pas commun. On courait loin quand on en découvrait un bon, et je puis vous le dire en toute franchise puisque le docteur n'est plus là pour se moquer de moi, on avait plus de confiance dans leurs invocations que dans les recettes des médecins. Pourquoi ? mais parce que les sagneûs ne sagnaient pas pour de l'argent parce qu'ils traitaient au moyen de prières et qu'ils recouraient au bon Dieu et aux saints. Ils ne se croyaient pas malins, voyez-vous, et ils savaient qu'il n'y a encore rien de tel pour être exaucé que de

demander humblement à Dieu et à ses amis, puisque ceux-ci ont, en somme, le dernier mot dans les affaires de la vie et de la mort. On y recourt bien quand on n'a plus d'espoir, pourquoi ne pas commencer par là ?

— Vous n'avez pas tout-à-fait tort. Père Bernard ; l'Église a tout un arsenal de prières, de bénédictions et d'exorcismes pour toutes les misères humaines. Or, jamais il n'a été dit que seuls les prêtres s'en serviraient avec succès, et que le bon Dieu n'opérerait jamais directement ou par l'intermédiaire des laïcs pour le salut des pauvres créatures, victimes de tant de maux, et qui, jadis, se trouvaient si fréquemment dans l'impossibilité de consulter le docteur ou d'appeler le curé. Le Christ n'a-t-il pas dit à maintes reprises que la foi avait sauvé ceux qui obtenaient de lui leur guérison ? Donc, à part certaines superstitions propres aux ignorants, et les sorcelleries pratiquées par de mauvais chrétiens, je ne vois rien d'étonnant, rien d'anormal à ce que des sagneûs aient obtenu des guérisons en implorant la divinité et les habitants du ciel qui sont tout puissants sur le cœur de Jésus et de Marie. Plusieurs rois de France ne guérissaient-ils pas les écrouelles ? notamment Robert et le saint Louis IX ? Est-ce que la « bonne dame de Tellin » ne pratiquait pas le massage bien avant que les médecins n'y recourussent pour remédier aux rhumatismes et autres maladies ?

— Je suis content d'entendre un homme comme vous, un homme instruit et qui vient de la ville, parler de la sorte. La plupart des citadins nous prennent pour des imbéciles quand nous leur racontons ces choses. C'est pourquoi nous aimons mieux nous taire en leur présence, au risque de paraître stupides. D'ailleurs, croyez-moi : les gens des campagnes ne sont pas assez bêtes pour se laisser tromper longtemps ; les nigauts ne sont pas aussi nombreux au village qu'on le prétend.

— Il y en a davantage dans les grandes villes, Père Bernard, dans les villes où des milliers de cartomanciennes et de diseuses de bonne aventure font fortune aux dépens des naïfs qui les consultent pour faire des affaires ou pour connaître l'avenir. Je préfère croire en les sagneûs ardennais de jadis qu'en les Nostradamus anciens et modernes, qu'en M^{me} de Thèbes et ses émules qui, s'ils ont par hasard quelque science occulte, l'ont certainement reçue du diable plutôt que du bon Dieu et de ses saints.

— Les saints, monsieur, nous ne faisons pas faute de les invoquer en toutes circonstances. Sainte Apolline guérissait les maux de dents ; de même saint Quirin à qui les patients devaient adresser la formule suivante :

« Grand saint Quirin,
D’j’ai fwaim ;
D’j’ai mau mes dints,
Dje nsé pu mwindjî d’pwain ».

(Grand saint Quirin, j’ai faim ; j’ai mal aux dents ; je ne sais plus manger de pain.)

Pour les maladies contagieuses, on allait à Saint-Roch. On recourait à saint Hubert pour la rage et, pour les convulsions à saint Eutrope. Sainte Gertrude chassait les rats et les souris.

Les eczêmas, les ulcères, les éruptions et autres maux de ce genre étaient de vrais « maux de saints » contre lesquels on ne recourait qu’aux patrons guérisseurs. On pèlerinait même pour le bétail.

Il fut un temps où toutes les Ardennes se rendaient à la fontaine de Saint-Walfroy à Chairière pour puiser de l’eau miraculeuse à la source où la sainte Vierge avait apparu ; et cette eau guérissait bien des maladies.

Les pèlerinages les plus chers aux Ardennais étaient ceux de Notre-Dame de Luxembourg, pour tous les besoins du corps et de l’âme, de saint Hubert pour les « possédés », les gens atteints de maladies nerveuses, de phobies, etc., enfin de saint Willibrord à Echternach pour la danse de Saint-Guy et pour l’épilepsie.

Tous les environs de Neufchâteau allaient à Namoussart pour invoquer saint Agapit contre les convulsions.

Notez qu’il s’accomplissait de vrais miracles dans le pays, notamment pour les enfants mort-nés sans baptême ; on les portait à la chapelle de Notre-Dame-du-Bon-Secours à Oisy, près de Gedinne, ou près de Tremblais ; on les y présentait à la Vierge et ils ressuscitaient pendant les cinq ou six minutes nécessaires pour recevoir le baptême, quittes à remourir une fois le sacrement administré.

— Ces cas, l’interrompis-je, rappellent la résurrection opérée par sainte Jeanne d’Arc qui, accueillie en libératrice à Lagny-sur-Marne, prie sur un enfant mort sans baptême ; elle le ranime et il expire quelques instants après avoir été baptisé.

— À Alle-sur-Semois, continue le Père Bernard, un homme, que nous avons tous connu aveugle, a recouvré subitement la vue en priant devant son crucifix. Aussitôt guéri, il se précipita, cette croix à la main, chez son voisin, un ancien instituteur, en hurlant :

— Voici mon sauveur !

Et depuis lors il vit clair et vécut en chrétien modèle.

— Tout cela est très édifiant. Père Bernard, et je crois que les Ardennais sont aussi amis du bon Dieu et des saints que les Bretons, avec lesquels ils ont d'ailleurs, je vous l'ai dit, maintes autres sympathiques ressemblances de caractère et de mœurs.

Les Bretons ont également une foule de saints guérisseurs et des fontaines sacrées dont les eaux opèrent des merveilles pour les malheureux.

Les Ardennais ont, comme leurs frères celtes, la piété un peu itinérante ; ils aiment les pèlerinages, et leurs saints aiment bien recevoir leurs visites.

Je ne doute pas que si vous invoquiez votre patron, celui-ci ne manquerait pas d'aider votre médecin à vous guérir complètement, si, ajoutai-je en souriant, la guérison vous est salutaire, n'est-ce pas, Père Bernard. Ils seront plus puissants à deux. C'est que, voyez-vous, nous invoquons pour nous guérir les saints qui ont particulièrement souffert des maux qui nous affligent ; alors ils nous comprennent : ils ne sont ni égoïstes ni intéressés, et ils ont du crédit là-haut.

Mais assez bavardé, Père Bernard ; voici qu'on apporte la soupe. Bon appétit ! Patience ! et j'ajoute : Bonne dévotion !

— Merci ! je n'y manquerai pas.

Et le vieillard soulevant son oreiller me montrait le chapelet qu'il prierait quand tantôt il serait seul dans la maison paisible, et il s'endormirait, confiant, en récitant des pater et des ave en l'honneur de la puissante médiatrice de toutes les grâces.

Louis WILMET

(Texte extrait du livre « L'âme de l'Ardenne » - Éditions Jean Petitpas, Bomas/O. - 196...)

Le maréchal de Fosse Pierre Lambert André, le chasseur de sorcières

DU ruisseau de la Wappe (Belle-Maison) au ruisseau de Bilstain, du haut de la Morogne au fonds de la Clouse (Aubel) ; des Fonds de Quarreux au Thier de Wadeux, on a entendu parler du Maréchal de Fosse.

Au premier mot qu'on en a dit, grand-père, qui médite et somnole sur la grande chaise, tressaille de partout ; il se lève d'une seule pièce ; sa main, blanche comme de l'ivoire, frémit sur la poignée de sa canne ; sa vieille tête blanche tremble encore plus qu'à l'ordinaire ; il lève la main au ciel et sa voix mue quand il nous dit : « Mes enfants, depuis que le monde est monde, il n'a jamais compté un homme semblable à celui-là ! Un homme qui avait pouvoir sur tout et sur tout le monde ! Il a été et restera toujours le premier, le meilleur de tous les chasseurs de sorcières ! »

Comment ne pas être intrigué après pareille déclaration ?

En ce qui me concerne, je le suis devenu.

J'ai cherché, j'ai fureté, j'ai parcouru les vieux papiers ; j'ai glané des renseignements ici et ailleurs ; grâce bien souvent à de nombreux *pèkèts*, j'ai délié la langue des vieux du temps passé ; je les ai mis en confiance et je vais vous raconter du mieux que je peux ce que j'ai pu apprendre !

Il y a 70 à 80 ans d'ici (ndlr : nous sommes en 1900 au moment de la rédaction du texte originel), il y avait partout et surtout au pays de Stavelot, de nombreuses personnes qui se faisaient passer pour sorciers, qui jetaient la baguette, qui tournaient la baguette, qui tiraient les cartes à jouer, signaient les maux, reboutaient les crampes, prétendaient découvrir les sources, les trésors, les choses qu'on avait perdues ou volées.

N'y en a-t-il pas encore maintenant de ces individus, malgré l'instruction que l'on répand et qui se déverse sur le frêle peuple comme la rosée dès

potron-minet ?

Ainsi, pour en nommer quelques-uns du pays de Stavelot, du côté de la Wanne, on peut citer le vieux Job d'Aisomont et Mathieu Grévesse de Spineux, qui appliquaient des remèdes, chassaient les sorts, détruisaient les macrales et signaient les maux.

Il y avait *les tourneurs de baguettes de Trois-Ponts et d'Arbrefontaine*, deux villages proches de Stavelot. Ils prétendaient retrouver ce qu'on avait perdu ou ce qui avait été volé.

Du côté de Verviers, on parlait surtout du sorcier *Noé l'poyou* ou *le sorcier de Polleur*. On en parlait jusqu'à Maastricht, alors que le brave homme ne savait ni lire, ni écrire, et qu'il faisait semblant de lire dans un gros livre qu'il tenait parfois à l'envers ! Cela n'altérait pas la confiance. C'est lui qui répondit un jour à son curé : « Je ne les appelle pas ; ils ne sont pas obligés de me croire ; il faut bien que je gagne ma vie, d'ailleurs, je ne fais aucun mal ! »

Il y avait aussi à Hodimont, le *croté Joseph* qui lisait, à minuit, l'évangile dans tous les coins d'une chambre pour chasser la mauvaise main, qui allait exorciser les gens, qui s'amusa une fois, à Tribomont, à mettre la zizanie dans le hameau en faisant croire qu'un tel et un autre étaient des maîtres-sorciers ou des sorciers infernaux.

Sur le Mont, tout près de Dison, sur le Tèchon, le vieux *Jean le saint*, un brave vieux bonhomme, rendait service à tout le monde. Chez Debaar à Dison, il y avait des rames à tendre les draps dehors, et pour éviter le vol de ceux-ci, on demandait au vieux Jean le saint d'y tenir l'œil. Celui-ci les surveillait de son lit !

Mais les gens racontaient que si l'on avait tenté d'aller voler aux rames, on aurait vu arriver un gros et vilain chien aux yeux de feu !

C'est Jean le saint qui rendait les fraudeurs invisibles aux gabelous, tant et si bien qu'un jour, sur le Mont, au chemin des prairies, il vint délivrer un fraudeur sans le voir ! C'est lui aussi qui faisait sortir les *tripes* hors du chaudron, qui attirait dans sa chambre toute une armée de souris, qui savait chasser les taupes hors des jardins et les pies qui venaient manger les cerises sur les tertres.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait des hommes et des croyances comme cela qu'à la campagne ! Et à Liège alors ? La femme d'en Neuvicé qui lisait l'avenir dans la main ! Le guérisseur d'au Chautrou qui faisait tourner dans sa main un fer avec une manette tout en lisant en livre ! La

femme de la rue des Bons Enfants, sur le Thier Saint-Gilles, qui demandait à deux tourterelles de répondre aux questions qu'on leur posait, et qui prétendait les comprendre quand elles faisaient leurs roucoulandes, le bec entre le grillage de la cage. Elle réclamait une pièce de neuf patards pour ses peines, paraît-il.

Et la liste sans fin et sans nombres de ceux, beaucoup moins connus, dont on ne parlait plus ! À un moment donné, il y en avait presque dans tous les villages !

Il faut le reconnaître : il y avait, au bon vieux temps, bien des affaires qui avaient l'air bénéfique pour les braves gens, et qui étaient faites par les voisins, plus rusés, qui voulaient s'amuser et tirer profit de la douce croyance des autres pour leur soutirer quelque monnaie !

Ainsi, on parlait, au pays de Stavelot, d'un *boupleû*. C'était un homme qui remuait la terre dans les champs au moment de la moisson. Quand on le voyait, tout le monde se sauvait et lui en profitait pour voler des gerbes de grains, même ceux qui sortaient à peine de leur enveloppe.

On parlait aussi des *Faux-Doûs* : c'était des gens, à la queue leu leu, habillés comme pour un deuil, avec de grandes pelisses à capuches, qui passaient le soir dans les grains pour les voler.

Il y avait aussi au pays de Verviers *les bateûs d'poyèdjes* (batteurs de poils) qui passaient leur temps à la vèprée, dans les maisons inoccupées, à faire « plic ploc, plic ploc » des heures durant au grenier en frappant sur un morceau de bois (c'était le même bruit que faisaient les batteurs de poils) et tout cela pour faire peur, et pouvoir plus tard acheter ou louer la maison bon marché.

D'autres, comme Depresseux de Theux, s'affublaient d'une peau de vache, avec tête et cornes, tirant derrière eux de grosses chaînes pour épouvanter les gens.

Parfois, des gens fort peureux vous raconteront avoir vu *l'homme de feu* ! Et ce ne sont, bien souvent, que des bois qui pourrissent, comme de vieux saules et qui émettent de la lumière durant la nuit !

Il y a toujours eu des gens de douce croyance et il y en aura toujours !

Mais revenons à notre maréchal.

Le maréchal de Fosse, surnommé « le chasseur de sorcières », s'appelait de son vrai nom Pierre Lambert André. Il était le fils d'André André et d'Élisabeth Devillette. Il est mort à 77 ans à Fosse-sur-Salm, le 7 mars 1853. Et le plus drôle de l'histoire, c'est qu'il est mort de ne pas s'être soi-

gné ! Il s'était fait une hernie, paraît-il, et n'y avait pris garde ! C'était, racontent les vieux, un grand dégingandé compère, fort comme un bœuf, des épaules comme la croupe de son cheval ; droit et sec comme un bois de fagot. Mais il avait une jambe beaucoup plus courte que l'autre, de sorte qu'il s'en allait toujours clopin-clopant ; tantôt bien, tantôt mal, un gros bâton à la main, une grande redingote sur le corps, et une calotte poilue sur la tête. Quand il partait loin, il montait un gros cheval de labour. À Fosse, c'était ce qu'on appelle un vigoureux gaillard : toujours le cœur sur la main, prêt à rendre service à toute heure, riant à gorge déployée, franc comme un effronté, pas *manchette* pour vous lâcher vos vérités à quelques centimètres de votre narine, mais bon avec les petites gens.

Au village, on s'en était d'abord moqué. Mais quand il en eut rattrapé quelques-uns, on se tint tranquille. C'est lui qui fit porter, quinze jours durant, dans la poche de son gilet, une tête de hareng à un voisin qui avait l'érysipèle de la jambe ; le voisin s'était moqué de lui, Pierre André lui rendit alors la pareille ! De plus, comme il faisait vivre tout le village grâce aux étrangers qui accouraient de tous les côtés, et qu'il gagnait beaucoup d'argent, on le prenait pour un futé, on se taisait et on le respectait.

Du reste, comment ne pas respecter un homme aussi charitable que lui ?

Un pauvre ouvrier venait le consulter ? Il disait bien souvent à son valet : « Mon fils, vous lui donnerez un sac de grains ».

Était-ce un démuné qui venait de loin ? Il l'envoyait à l'auberge Thomé où l'on servait le café pour aller s'alimenter, et c'est lui qui réglait !

Il ne réclamait jamais rien pour ses avis ; on lui donnait ce que l'on voulait. Mais comme il venait beaucoup de gens chez lui tous les jours, il vivait fort à l'aise avec sa sœur Marie-Jeanne, deux valets et une servante. Il avait d'ailleurs hérité de ses parents qui n'étaient guère dans la misère.

En venait-il des gens, vous savez, en venait-il !

À Fosse, tous les jours de l'année, hiver comme été, ce n'était qu'un va-et-vient, une procession ! Des gens de tous les coins de Wallonie et de Flandres ; puis une masse d'étrangers : des Français, des Allemands sur-tout ; enfin de bien des pays !

Il était connu comme Barrabas à la Passion !

On l'appelait le père André, bien qu'il ne soit pas marié, et il recevait tout le monde de bon cœur. Vous entriez dans une grande pièce où il fallait parfois attendre deux, trois heures avant qu'il ne rentre et l'on passait son

temps à raconter ses misères et à jaser avec la vieille Marie-Jeanne.

Dans le ménage de Pierre André, il y avait trois chambres et un couloir. On vous faisait entrer dans celle du milieu. Et les mauvaises langues disaient que dans le mur, entre la deuxième et la troisième chambre, il y avait un vide derrière le miroir, et que le maréchal se mettait là pour écouter, pendant que sa sœur vous tirait les vers du nez. Quand le maréchal en savait assez, il mettait sa calotte, empoignait sa canne, faisait le tour de la maison, et faisait semblant de rentrer de voyage.

Cela expliquerait le miracle qu'il faisait bien souvent. Il arrivait un étranger pour la première fois. Pierre rentrait : « Ah ! vous êtes là, un tel ; eh bien vous en avez eu du courage pour venir de Liège, de Spa, etc. — et d'un temps pareil — pour recevoir la consultation d'un maréchal ! Je connais vos misères, disait-il, vous avez mal ici, vous avez mal ailleurs ; nous allons en parler à présent ! »

Et vous comprendrez que les gens qui ne le connaissait pas, et qui ne l'avait jamais vu, ouvraient des yeux comme des soucoupes et se disaient : « Celui-là ! oh ! c'est sûrement un sorcier repent ! »

Toujours est-il qu'il rentrait bien souvent couvert de poussière, l'œil joyeux, la main tendue aux vieilles pratiques.

Il entrait dans son cabinet et chacun passait à son tour, comme à confesse.

Vous entriez. D'un coup d'œil qui vous transperçait, il avait l'air de vous écosser en surface et à l'intérieur. Il vous priait de vous asseoir ; il prenait une feuille de papier blanche, écrivait son nom au milieu, faisait des griffonnages dans les quatre coins et, après avoir fait ainsi ce qu'il appelait son « miroir magique », il vous faisait réciter votre chapelet... Il vous laissait parler tant que vous vouliez, tout en grommelant parfois entre ses dents des propos qu'on ne comprenait guère. Quand vous aviez fini, il regardait son miroir magique où il prétendait trouver la réponse qu'il devait vous donner, puis il vous débitait sa sentence.

Mais il savait vous dire cela pour que ça entre dans votre tête ; il certifiait tout ce qu'il disait de manière à vous assurer qu'il était sûr de lui ! Il parlait comme un curé dans sa chaire à prêcher quand il explique les vérités, et ses paroles vous arrivaient une à une avec une telle force que vous auriez cru que c'étaient des coups de maillet frappés sur votre tête et cela vous pénétrait jusqu'à la moelle des os !

Il ne vous demandait qu'une chose : c'était d'avoir la foi, et il savait vous

parler de façon à vous la transmettre !

Aussi fallait-il écouter avec le pouce en haut !

Il faisait partie de ces hommes, si rares, qui ont l'œil et le nez, et qui sont assez sagaces pour juger immédiatement par où il faut prendre le malade et comment le mener. Aussi croyait-on plus à lui qu'au Bon Dieu !

Combien en a-t-il guéri de la fièvre lente, même de la fièvre de Saint-Mort, des mauvais songes qu'on ne peut oublier, des chagrins, des peines de toutes sortes, rien qu'à la façon de leur parler ?

Aussi ce n'était ni à la douzaine ni au quarteron qu'on voyait accourir tumultueusement les gens. C'était par milliers et davantage encore !

Mais que de miracles ne faisait-il pas ?

Là où les docteurs perdaient leur latin, Pierre André se mettait à l'ouvrage et, neuf fois sur dix, il arrivait à un bon résultat.

Il n'y a pas, vingt kilomètres autour de Fosse, une ville, un village, un hameau où l'on ne retrouve encore de ces gens qu'il a guéris !

C'était un mal de dents horrible à vous faire sauter les haies et les labours, qui s'était maintenu malgré les séances du mal signé, les guérisons promises, tous les remèdes de pharmacie, qui duraient depuis des années et des années, et que le maréchal soufflait ailleurs ou soignait en vous arrachant seulement un seul cheveu derrière l'oreille !

Les mauvaises jambes, les plaies, les tumeurs, les chancres, il vous les expédiait ailleurs comme des petits pois !

D'autres fois, c'était une grosse douleur aux reins, qu'il touchait et massait en faisant des patenôtres, qui disparaissait en quelques heures.

C'était un boiteux qu'il redressait ; des grosseurs qu'il faisait sécher ; sans compter les bronchites, les fièvres, les mauvais sangs à la peau, les tourbillons, les diarrhées, tout le nid des infirmités que le grand diable-au-corps d'Adam nous a amenées en croquant la pomme !

On écrirait un gros livre rien qu'en racontant tous ces miracles-là !

Un des plus drôles fut celui qui arriva à un célèbre docteur de Spa qui l'avait fait condamné à 1.200 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine. Notre docteur se vit forcé d'avoir recours à lui pour une dysenterie de tous les diables que personne ne pouvait arrêter. En deux minutes, Pierre André a guéri le pauvre homme qui courait dans tous les sens, tant et si bien qu'il pensait perdre ses guêtres !

Vous voyez d'ici la tête et la reconnaissance du docteur qui ne savait

plus quoi dire ni quoi faire pour le remercier et qui eut toutes les peines du monde à lui faire accepter un de ses chevaux en guise de paiement.

Il y a toujours eu, un peu partout, de ces demi-docteurs qui n'ont jamais fréquenté l'Université ; marchands de thé et d'herbes guérisseuses connaissant moult remèdes familiers, repêchés d'on ne sait où, signant les maux, faisant des neuvaines à tous les saints du Paradis, inventant même des nouveaux saints s'il le fallait, des gens qui vous font prendre leurs remèdes avec une masse de simagrées et de salamalecs ; des gens qui vous font chercher « en l'honneur de Dieu » les choses les plus baroques : un morceau de fer, un silex troué, une dent de mort, un clou de cercueil : les trois-quarts ne cherchent qu'à faire plaisir, et cela sans demander grand-chose !

Pierre André était bien au-dessus de tout cela !

C'était un de ces hommes qui ont l'air d'être faits d'une autre matière que nous autres, qui consultent les vieux livres, manient les poisons et s'accoquinent avec le diable, disent les braves gens.

Ils ont déjà un pied au pays des sorcières, des nains des grottes, des gens qui ont la main mauvaise et qui jettent des sorts. Pour le campagnard surtout, ils vétillent et niaisent avec ces gens-là. Tout en achetant leur âme, le diable leur accorde un droit valable sur toutes les mauvaises personnes. Ils peuvent les empêcher de travailler, arrêter ce qu'ils ont fait et même les faire mourir.

Aussi sont-ils craints autant que respectés.

Eh bien, pour tout le monde, surtout pour les étrangers, Pierre André était le meilleur, le grand maître, le premier des sorciers non patentés (guérisseurs).

Aviez-vous perdu quelque chose ? Vous aurait-on volé un objet précieux ?

Vous alliez le trouver : il vous disait là où la chose gisait ou était cachée.

Aviez-vous un parent, un enfant, une bête malade ? Il vous informait si elle guérirait ou pas, d'où la maladie venait et ce qu'il fallait faire.

On vous avait joué un mauvais tour ? Il vous donnait instantanément le moyen de reconnaître la mauvaise personne qui en était l'auteur, et celle-ci avait beau vouloir ou pas vouloir, il fallait, malgré tout, qu'elle se montre sans délai.

Ainsi, par exemple, si vous aviez eu un différend avec quiconque, vous aurait-on envoyé des poux, des bêtes noires, des rats ou des souris dans

votre chambre ; des larves de hannetons, des chenilles, des taupes dans votre jardin ; des rats dans votre cave, dans vos champs ? Vous alliez trouver Pierre André.

Vous ne parveniez plus à tourner le beurre, faire des maquées, tirer l'eau du puits ? Vous alliez trouver Pierre André.

Trouviez-vous vos bêtes déchaînées au matin après les avoir bien attachées au crépuscule ; est-ce qu'elles grondaient, qu'elles beuglaient, qu'elles criaillaient, comme si on les pinçait à outrance ; vos vaches devenaient-elles enragées ou gonflaient-elles ; aviez-vous des cochons qui devenaient bien malades, vos poules qui gonflaient du cou après avoir mangé, vos chevaux qui s'endormaient, vos lapins qui vomissaient ? Vous alliez trouver Pierre André.

Vous voyiez votre four qui se fissurait ou qui s'écroulait, vos arbres fruitiers qui n'étaient pas fécondés et qui avortaient, les trous obstrués de vos haies toujours mis à nu ? Vous alliez trouver Pierre André.

Pire que cela ! Aviez-vous rencontré à un croisement de route ou contre une haie, une vieille et sale femme déguenillée, rousse, à la peau jaune et ridée, portant une tignasse comme un buisson d'épines, des yeux bordés de cils rouges où perle de la lague ; un nez-à-croc sans aucune dent, une bouche comme un phare de four à chaux, un menton qui recourbe avec des buissons de poils ; boîteuse, bossue, mal torchée, avec de grandes et longues mains séchées et des poils fourchus placés sous les pieds, de ces gens dont il faut se méfier comme du tonnerre ? Vous alliez trouver Pierre André.

Étiez-vous encore destabilisé d'avoir rencontré une de ces personnes qui sont marquées et signées du diable, qui regardent avec une double paupière, qui sentent le poison à cent pas ? Et en aviez-vous rencontré une, à la nuit tombante, faisant de grands gestes, tout marmonnant des patenôtres, rasant les haies, faisant des grincements et des grimaces en passant devant les crucifix, ou jurant à fendre l'air ? Aviez-vous eu le malheur d'en être abordé, d'entendre leur voix rauque, capable de faire sauter les vitres hors des fenêtres ? Vous alliez trouver Pierre André.

Aviez-vous été plus aventureux ? Tout regardant dans l'église à travers un anneau nuptial, au cours de la messe, aviez-vous vu des gens le derrière tourné vers l'autel ? Aviez-vous repéré une vieille femme ne prenant jamais de l'eau bénite ? prier à l'envers ? éteignant le cierge bénit en entrant dans une chambre mortuaire.

Pour être sûr de ne pas être racolé, vous alliez trouver Pierre André.

Sans vouloir vous raconter les cinq mille et une histoires qui courent dans tout le pays et qui ont un rapport avec tout ce que je viens de dire, laissez-moi en narrer quelques-unes qui vous donneront une idée sur l'identité de Pierre André. Et pour bien affirmer les choses, je citerai le nom des gens à qui cela est arrivé et celui qui me l'a rapporté.

Voici ce que me raconte M. Jos. Farnir d'Andrimont : « Mon père était maître apiculteur à Houffalize, il avait en permanence une quarantaine de ruches. Un voisin, cantonnier du Gouvernement, en avait aussi. Celui-ci était jaloux parce que ses ruches en paille étaient dans un meilleur état que les siennes.

Un jour, papa était allé faucher et maman partie dans une boutique à Houffalize, et moi, qui était encore bien jeune, on m'avait laissé à la maison.

Quand maman revint, elle alla de suite visiter les ruches car, précisément, deux de celles-ci devaient essaimer. Arrivée là, elle constate la disparition de deux ruches !

On s'informa, on alla à la gendarmerie qui vint sur place à trois reprises mais ne découvrit rien.

Alors on se résolut à aller trouver Pierre André.

Celui-ci écoute attentivement l'histoire, regarde son miroir magique, puis montant ce miroir mural (c'était un cérémonial auquel il recourrait rarement, sauf dans les cas « spéciaux ») : « Regardez là, dit-il : l'homme qui vous a volé vos ruches va vous apparaître ! »

Il n'avait pas fini sa phrase que maman reconnaissait son voisin dans le miroir !

– Ouïe, mon Dieu, dit maman, c'est Zozo !

– C'est Zozo même, dit l'autre. Maintenant, voulez-vous savoir où toutes vos abeilles sont passées ?

– Oh oui, si c'était possible !

– Et bien, elles sont sur la plus haute montagne de la Cedrogne ; il y a là un rocher qui fait toit, elles sont dessous, il y a deux ruches. D'ailleurs, dit-il, vous aurez d'autres détails à ce sujet en retournant chez vous ; vous rencontrerez une personne qui a croisé les voleurs le jour du forfait !

Maman repasse par Bihain et rencontre la grande Thérèse, une nécromancienne aussi.

– D’où venez-vous, Madame Farnir ?

Et elle lui conta l’histoire des ruches.

– Quel jour était-ce ?

– Tel jour.

– Tiens, dit Thérèse, ce jour-là, mon fils qui allait passer des examens à Houffalize, a rencontré Zozo et son fils dans la Cedrogne, et ils portaient chacun une ruche !

– Est-il là, votre garçon ? dit maman. Appelez-le un peu.

Le fils de Thérèse arriva ; on lui demanda ce qu’il savait et il le raconta.

– Et accepteriez-vous de répéter tout cela devant le tribunal ?

– Pourquoi pas !

Quand la cause passa, Zozo fut reconnu coupable et condamné à 500 F d’amende et à quatre ans de prison.

Qu’en dites-vous de celle-ci ? En voici une autre, elle m’a été contée par Joseph Thomé, ouvrier de ferme, qui habite à Saint-Jacques à Fosse ; c’est même en sa maison que Pierre André envoie les pauvres gens qui viennent le consulter pour aller se sustenter sur son compte.

Un jour une femme de Fosse vint dire à Pierre André :

– Je viens vous voir concernant une drôle d’affaire. Une de nos vaches vient de périr et l’autre commence à être malade aussi.

– Madame, dit le maréchal, je ne peux plus rien pour elle. Quand vous rentrerez, la deuxième bête sera morte. Cependant, vous demanderez au boucher de l’ouvrir et de lui enlever le cœur. Vous enfoncerez une grande aiguille dedans et la personne qui vous a joué ce vilain tour apparaîtra à la fenêtre.

Ainsi fut fait. Et qui vit-on se présenter à la fenêtre ? La voisine ! C’était bien la coupable. Ces faits restèrent impunis.

Si Pierre André était charitable avec les pauvres, il savait se faire bien payer des riches.

Un jour se présente à Fosse une dame fort riche qui dirigeait une grande ferme près de Paris, où l’on comptait vingt-cinq chevaux. Elle avait quelque chose au sein.

Le maréchal lui dit : « Madame, je vous guérirai mais il faut que vous demeuriez huit jours ici, à Fosse. »

Et il commence à la soigner, et cela allait mieux !

Il alla même lui faire visite plusieurs fois où elle logeait et elle se retrouva guérie.

– Combien demandez-vous, à présent ? lui demanda-t-elle.

– Oh ! Je prends ce qu'on me donne.

– Eh bien vous pouvez emporter le meilleur cheval de l'attelage.

– Je prendrai celui que vous me donnerez.

Et elle lui donna, m'a raconté Thomé, une jument qui valait son pesant d'or et qui lui donna bientôt trois beaux poulains.

Ce fut même, me raconta-t-il, en se rendant non loin de Paris que lui arriva l'aventure suivante :

Il était sur une chaussée bordée d'un parapet de chaque côté. Soudain, deux tristes sires lui sautent dessus.

– La bourse ou la vie ?

– Eh bien, mes frères, je n'ai guère le choix, répond Pierre André, mais asseyons-nous sur le parapet pour nous expliquer.

Et tout grommelant, il débitait les paroles qu'il fallait dire.

Tout d'un coup, il dit : « Je m'en vais, mes amis, car la route est encore longue ! ».

Et nos deux brigands se retrouvent cloués sur place sans pouvoir bouger !

Il achève son voyage et repasse au même endroit le lendemain. Ils étaient toujours là !

– Ah ! vous revoilà, camarades, dit-il, eh bien, comment vous portez-vous ?

Et ils lui demandèrent pardon !

– C'est bon, c'est bon ; à présent, vous pouvez partir !

Et ils se sauvèrent.

Maintenant, je vais vous en raconter une qui démontre bien que Pierre André avait parmi ses patients des nantis, des richards, des princes et peut-être mieux encore.

Une nuit d'hiver, alors qu'il y avait déjà un pied de neige, on vit arriver, sous le givre, une voiture de maître garnie d'armoiries et d'inscriptions en allemand. Elle venait des alentours de Malmedy et s'arrêta devant le plus grand hôtel de Stavelot.

Le vieux domestique, à blancs favoris, qui conduisait l'attelage, aida un grand monsieur dissimulé sous son manteau à extraire hors de la voiture quelque chose qui était protégé par des châles et des fourrures et qu'ils déposèrent sur le plancher de la chambre d'hôtel, là où il y avait un bon feu de bois.

Et sous ce manteau bien ouaté, bien fourré, on vit apparaître la plus fine, la plus délicate jeune fille que vous auriez pu vous représenter. Elle avait un visage fait de soie et de neige, mais d'un blanc-gris bleuté, des yeux qui brillaient de fièvre, un petit nez tout racorni, une bouche minuscule en sucre, comme une enfant ; elle se laissa aller comme une morte, sans vigueur ; elle avait de longues mains si maigres, une peau où l'on croyait voir à travers et des bagues à tous les doigts. Dans tout ce tableau, il n'y avait que ses yeux qui traduisaient la vie mais ils reluisaient comme des *lamponettes*.

On lui fit bien vite un lit douillet ; elle murmura quelques mots au vieux domestique, se laissa baiser le front par le cavalier, puis s'endormit.

L'homme au manteau réclama un cheval, sauta dessus et fila vers Trois-Ponts.

Quelques heures plus tard, l'enfant remua, risqua un œil et dit au vieux domestique qui lisait la Bible : « Les voilà ! ».

Deux cavaliers s'arrêtèrent devant l'hôtel.

La porte s'ouvre et le premier cavalier entre, accompagné d'un paysan en sarrau et chaussé de souliers à clous. C'était Pierre André.

Que se passa-t-il alors ? Mystère ! On ne l'a jamais su ! Et Pierre André ne l'a jamais raconté.

C'était la première lueur du jour quand ils sortirent de la chambre et le monsieur lui demanda en français :

— Combien vous doit-on, monsieur ?

— Mais rien, répond Pierre André.

Alors, tout ce que vous pouvez imaginer comme mots de reconnaissance venant du fond du cœur lui furent adressés par la jeune demoiselle et le cavalier, tant et si bien que Pierre André, qui pourtant avait souvent entendu de telles paroles de gratitude, sentit une larme poindre sous la paupière. Après quoi, tout ému et gêné, il ne put que leur répondre :

— Sacré nom, vous pouvez vous vanter d'une belle affaire, vous deux : vous avez fait pleurer Lambert, le maréchal de Fosse !

Et il s'en retourna bien troublé et tout drôle.

Le lendemain, la voiture s'en alla et jamais, au grand jamais, on ne put rien savoir sur cette jolie histoire. Et chaque fois qu'on évoquait cela à Pierre André, on voyait bien que ça l'émouvait.

Toujours est-il que quelque temps plus tard, il reçut en cadeau deux chevaux sans pareils, comme on en avait rarement vu au pays et il les garda toujours. Il déclara que ce serait ces chevaux-là qui l'emmèneraient vers la tombe après sa mort et c'est ce qui arriva.

(Ces épisodes sont tirés d'un article de presse signé Franç. Le Maire paru dans « Stavelot-Attractions » n° 5 le 10 août 1895.)

(...)

On prétend qu'il fait bon où le diable se livre.

On dirait bien que, n'étant jamais en repos et fréquentant les quatre coins du pays toute l'année et même les pays limitrophes, Pierre André aurait dû être riche à millions. Et bien non !

Quand il mourut, sa parenté fut bien surprise !

C'est ce qui démontre bien que le brave homme, heureux de pouvoir faire le bien et aider son prochain, avait donné presque autant qu'il avait reçu ! Qu'au fond de lui, s'il faisait des simagrées et s'il laissait à penser que le Malin était son cousin, il y avait derrière les apparences un homme aussi charitable qu'il était intelligent et consciencieux. Et le plus beau brin de fleur qu'on puisse ajouter au bouquet de compliments que l'on a faits en sa mémoire, c'est celui qu'il n'a gardé pour lui que ce qu'il lui fallait pour vivre !

On n'a jamais retrouvé ses vieux livres ni ses vieux papiers, pas plus que les recettes et les remèdes sans pareils qu'il employait, ce qui est, assurément, un grand dommage pour tous, car nos docteurs auraient pu y trouver de nombreux éléments qui auraient pu soulager bien des gens.

Bien des années après sa mort, quand on agrandit l'église de Fosse, il fallut exhumer le maréchal. Et j'ai moi-même entendu dire de plusieurs personnes ainsi que du curé qui a succédé à celui qui l'a enterré, qu'on a retrouvé la dépouille du maréchal aussi entière et aussi naturelle que si on venait de la déposer dans le cercueil ! Vous pensez bien qu'on cria au miracle et qu'on lui fit un second enterrement, plus fervent encore que le premier ! Et le curé, qui l'avait toujours traité de sorcier repent de son vivant, déclara alors que c'était de toute évidence un Saint !

(...)

Pierre André repose à présent à l'ombre de l'église Saint-Jacques à Fosse, mais il a fait battre les cœurs dans bien des endroits de Wallonie !

On l'a vanté, on l'a méprisé. On a été jusqu'à dire qu'il était, à lui tout seul, sept sorcières et demie – la demi, c'était une vieille qui avait confié ses papiers à l'aînée de ses filles, comme cela se fait encore parmi ces gens-là –, alors, pauvre homme, qu'il ne s'est servi de la douce croyance que le paysan voue aux sorcières que pour faire le bien !

Mais tout au fond des choses, quand on y réfléchit bien, le maréchal peut être considéré comme bienfaiteur de l'humanité. Il a su comprendre ce qu'est un homme, ses côtés forts et faibles, comment il faut le prendre et le conduire, comme il apprécie ce qui est surnaturel, comme il distingue facilement le doigt des esprits et surtout celui des mauvais esprits dans tout ce qui lui arrive ; et lui, plus intelligent, plus savant, homme volontaire et, surtout, homme de cœur, il a su se servir de tout cela pour faire le bien, pour rendre service à tout un chacun.

Dans les coins les plus reculés du pays où il a redonné de l'espoir, il y en a peu, il n'y en a pas, croyez-le, qui aient œuvré autant que lui pour le bien des autres, et cela sans être orgueilleux pour la cause !

Martin LEJEUNE

(Texte extrait du « Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne, article intitulé « Lu maribau d'Fosse - Pîre-Andri, lu chëssu d'macrales » (wallon de Verriers), tome 42 - Liège, Imp. H. Vaillant-Carmanne - 1904 - Traduit en français par F.B.)

La vie et les mémoires d'un paysan ardennais

(anecdotes enfantines d'antan)

Lorsque Paul Manil (né à Bagimont le 10 août 1890) prit sa retraite en 1955, il décida d'écrire ses mémoires pour meubler le temps. Dans une cabane située dans les bois de Bohan-sur-Semois, il coucha sur papier, de façon instinctive, bien des faits saillants – et Dieu sait s'il y en eut – qui émaillèrent son existence.

Nous avons repéré, au hasard de la lecture, quelques passages abordant ses « tendres » années. Nous les avons librement rassemblés et adaptés de manière à vous présenter un texte sérieusement toiletté, mais restant néanmoins fidèle à l'esprit et au style de Paul Manil.

Nous le laissons s'exprimer :

Un terrible orage

C'ELA s'est passé dans la coupe affouagère au lieu-dit « Les quatre bornes » (point de jonction des communes de Bohan, Membre, Bagimont et Sugny).

Ma mère était allée faire des gazons pour former les fourneaux et brûler les feuilles mortes en vue de semer du seigle (écobuage). Elle avait pris avec elle deux de ses enfants : ma sœur Augusta (3 ans) et moi : Paul (4 ans de plus).

Vers 13 h., voilà un orage qui se forme côté France et ma mère me dit :

– Retourne chez nous avec ta sœur avant l'orage.

Nous partîmes mais le temps se dégradait déjà. Heureusement non loin de là, les *sarteuses* avaient aménagé un abri avec des fagots contre un tas de bois pour se protéger en cas de pluie : nous y entrâmes.

Ma mère qui nous croyait retournés à Bagimont ne se préoccupait plus de nous. Vingt minutes plus tard, voilà l'orage qui arriva accompagné de formidables coups de tonnerre et de fortes précipitations. L'eau ne pénétrait pas dans le sol : bientôt il y en eut plus de 20 cm de hauteur. Nous étions trempés jusqu'aux os. Des éclairs rouges nous menaçaient, nous

aveuglaient et nous dissuadaient de nous remettre en route. Ma sœur et moi criions d'effroi. L'orage dura plus de trois heures.

Quand ma mère rentra chez nous, elle constata que nous n'étions pas là. Quelle ne fut pas son anxiété ! Vu le temps, il n'était pas possible de nous rechercher. À 16 h., toujours sans nouvelles, nos parents étaient aux quatre cents coups ! Profitant d'une accalmie, mon père se mit en route et dans le même temps nous quittâmes notre abri. Il prit un chemin et nous un autre. Il fit le tour de la coupe en criant après nous, en vain bien sûr. Puis il revint chez nous tout affolé nous croyant tués par la foudre et, ô miracle !, il nous vit tous deux blottis contre le poêle. L'orage dura jusqu'à la nuit. Tous les fagots de notre abri furent emportés par l'ouragan.

L'église de Bagimont en feu

C'était la kermesse à Bagimont (le dimanche qui suit le 24 juin, à la Saint-Jean). J'avais alors cinq ans. Le toit sans chéneaux de la vieille église du village arrivait à 5 m du sol. Des moineaux y faisaient leurs nids et les petits criaient. Nous, gamins, en jetant des cailloux, avions cassé des ardoises au pourtour, aussi voyait-on les nids et les petits mais nous ne pouvions les atteindre. Sur la kermesse, il y avait une vieille femme, la mère Boquette, de Clairière, qui vendait des pétards. J'en achète un gros (pour un sou) et, pour faire peur aux moineaux et aux martinets, je place le pétard au bout d'une perche et un copain l'allume. Vite, je l'amène près des nids de paille. Puis c'est l'explosion qui met le feu aux nids. Une fumée noire sortait du toit de l'église qui s'embrasait.

Nous nous sauvâmes et voilà que l'on cria : « au feu à l'église ! ». Heureusement, Des hommes arrivèrent de suite avec des échelles et des seaux d'eau, armés de hachettes pour démolir un coin de toit. Bientôt le feu fut éteint. Ces « pompiers » se demandaient qui avait bouté le feu et les gamins de dire : « C'est Paul Mélasse (Manil) avec un pétard au bout d'une perche. ».

Je m'étais sauvé par les jardins et n'osais pas rentrer chez moi. Néanmoins, comme je savais qu'il y avait des galettes à la maison, je me hasardai à revenir. Aussitôt, ma mère m'empoigna et m'envoya coucher sans prendre le café ni souper, en guise de punition. Quelle raclée j'ai eue de mon père ! Je vous assure que je ne pouvais mal de recommencer.

La Commune fit réparer le toit mais ne réclama rien à mes parents. Il faut dire aussi que les pompiers improvisés avaient revêtus, pour la fête, leurs beaux habits qui furent bien abîmés par l'eau et les échelles.

Les années qui suivirent, je n'eus plus droit à rien pour aller sur la fête, aussi dus-je me contenter d'aller d'une boutique à l'autre en étant sans-le-sou.

Histoire enfantine de chasse

J'avais environ 7 ans et avec d'autres gamins nous courrions derrière les chasseurs pour ramasser les cartouches vides. Bien souvent, ceux-ci nous faisaient battre les pommes de terre, les betteraves et les luzernes. Un jour, voilà les gendarmes qui débarquent à la maison et disent en riant qu'ils venaient m'arrêter. J'ouvre la porte et me voilà parti me cacher dans le village et dans les bois. Ils durent revenir le lendemain.

— Nous venons l'interroger, Madame, au sujet d'un accident de chasse. Laissez-le avec nous.

Et ma mère de répondre :

— Oh non, je resterai avec lui sinon il ne vous répondra pas.

Voici de quoi il s'agissait : deux jours auparavant, j'accompagnais un chasseur sur la route de Sugny et il y avait des perdrix qui criaient alors que la nuit tombait. Elles prennent leur envol et le chasseur tire deux coups de fusil dans leur direction, puis des cris humains se font entendre sur la route. Quelqu'un avait sans doute reçu des plombs. Le chasseur me dit : « Sauvons-nous et ne dis rien ! » car il était en défaut. Il ne pouvait plus tirer car le soleil était couché. Il y avait eu plus de peur que de mal mais la personne atteinte avait néanmoins porté plainte.

Les gendarmes me questionnèrent. Ayant la frousse, j'avouai avoir vécu la scène et connaître le chasseur indélicat. Mais tout cela n'eut pas de suite fâcheuse.

Voyage-retour bien compliqué d'un voyageur de commerce

Vers 1896, la fraude à la frontière française battait son plein. Le long de celle-ci, au bois Géant, il y avait quelques maisons où l'on faisait trafic et souvent des « voyageurs » y passaient. Ne pouvant s'y rendre à vélo, ceux-ci demandaient parfois à des gamins de leur montrer le chemin moyennant 20 sous chacun.

Un jour, un bonhomme nous demanda (à mon ami et à moi) de le conduire à la Baraque pour le prix habituel. Nous voilà partis et, en descendant la prairie de Bagimont et en arrivant en France, le long du ruisseau du Bois Géant, à chaque sentier de fraudeurs, il répandait du papier journal sur le chemin qu'il ne devait pas prendre car il ne devait revenir que le lendemain. Arrivé à la Baraque Léger, il nous dit :

– Voilà 20 sous pour vous deux.

Nous partîmes penauds mais arrivé au sentier où il avait déchiré du papier en tout petits morceaux, je dis à mon camarade :

– Il nous a eu ; nous allons l'avoir à notre tour. Ramassons les petits papiers et mettons-les sur les chemins qu'il doit suivre, comme ça il va se perdre dans les bois.

Il devait visiter ses clients le soir et revenir le lendemain avant midi chez M. Emile Raulin à Bagimont où il avait laissé son vélo. Ce n'est que le surlendemain à 10 h. qu'il rentra par la route de Gespunsart, tout déguenillé et sale avec un Français. Voilà ce qu'il raconta : le lendemain vers 10 h., il quitta la Baraque Léger où il avait couché et reprit le chemin de Bagimont.

– Me voilà sur le chemin que j'avais pris hier et je ne me reconnaissais pas, mais je marchais quand même. Très vite, je me suis perdu dans les grands bois. J'avais beau crier, rien ne répondait à mes appels. J'entendis des sifflets d'usine et de chemin de fer au loin et me dirigeais de ce côté-là. Vers 16 h., je mourrais de faim et de soif. J'ai dû manger des échantillons de bonshommes et de pain d'épice que j'avais et j'ai bu à un ruisseau. A 6 h. du soir, bien fatigué, je m'endormis au pied d'un arbre. Puis la nuit est tombée et j'entendis une bande de Pécaris (sorte de sangliers méchants gros comme des brebis noires).

Il raconta qu'ils se lancèrent à sa poursuite en grognant sauvagement.

– J'ai grimpé dans un petit chêne ; heureusement qu'il y avait des branches ! Puis ils s'en allèrent. Il faisait nuit noire. Je me couche au pied d'un arbre tout transi de froid. Quand il fait jour, je me remets en route et j'arrive à un grand chemin où je rencontre deux douaniers français qui me demandent ce que j'ai dans mes valises. Je leur raconte mon aventure d'hier, que je suis un voyageur de commerce et que j'ai des échantillons : du café, des cigares, des cigarettes, des paquets de tabac et du tissu. Mais n'étant pas rassurés sur ce que je disais, ils me conduisirent au bureau de Gespunsart où je pus me réchauffer. Il était 6 h. 30 du matin et je dus attendre qu'un officier arrive vers 9 h. Celui-ci s'informa de mon infortune, en rit de bon cœur puis il mit un douanier à ma disposition pour me rapatrier et porter mes valises. J'avais mal aux pieds et la route montait ; j'étais fourbu.

Il demanda un lit pour se coucher et repartit le lendemain matin. Il s'était perdu dans les grandes forêts des Hazelles. Voilà ce qu'il lui en coûta de vouloir épargner 20 sous !

La maraude aux poires chez la mère Michel

Combien de fois le garde champêtre de Bagimont ne m'a-t-il pas pris à la maraude aux pommes, aux poires et autres fruits ? Et avec moi bien d'autres gamins aussi !

Un jour, mon camarade M.M. et moi étions aux poires du père Bahauche. Nous avons bien regardé de tous les côtés avant d'entrer dans le verger et nous avons à peine ramassé quelques poires (que nous mettions dans nos poches) que voilà la tête du père Prudent qui apparaît au-dessus de la haie. Et il nous crie :

— Je vous y prends !

On se sauva à toutes jambes. Le garde champêtre alla trouver ma mère et lui dit qu'il allait rédiger un P.V. ; il en avait marre d'être de faction chaque jour pour éviter ce genre de délit. Il lui demanda de m'envoyer chez lui accompagné de mon compagnon. La mort dans l'âme, nous partons chez le père Prudent. Nous entrons, puis il ferme la porte à clef et nous dit :

— Ah ! vous voilà, chenapans ! Je vous tiens maintenant. Vous irez en prison et les gendarmes ne vont pas tarder à arriver.

Nous n'en menions pas large. Puis, il nous dit :

— Écoutez bien : c'est la dernière fois que je tolère ça ; je ne ferai pas de procès cette fois mais vous irez demander pardon à la mère Michel (sœur du père Bahauche).

Nous y allons et nous lui demandons pardon pour la maraude. La mère Michel nous dit :

— Et bien puisque vous êtes si gentils, je vais vous donner des *pêtrés* (des poires grises).

Elle va dans la chambre à côté et revient avec un panier presque plein. Nous prenons le panier à chaque poignée et nous retournons chez nous le partager. Puis nous le reportons chez la mère Michel et nous lui promettons qu'on ne la volerait plus.

Le père Prudent nous avait obligé à venir faire rapport de l'entrevue avec la mère Michel. Nous nous rendons chez lui et lui disons qu'elle nous a donné un grand panier de poires. Je le verrai toujours sauter en l'air de colère en criant :

— È bin, non di hu, dji m'fêt crèver po wârdèr sès pêtrés, è si vile garce-là lès èscorèdje à co l'haper !

Et il partit furieux enguirlander la vieille Marie Michel.

Le balai d'Anna Canon

Un jour, on se dit entre gamins : allons jeter des pierres dans le corridor de l'Anna Canon ; elle se met en colère, elle court après nous mais elle ne nous attrape jamais. Elle habitait à côté de mon grand-père sur la route de Sugny. Je m'avance tout doucement pour jeter un petit cailloux mais elle sort brusquement par l'écurie et m'attrape par le bras. Elle me tape sur la tête avec un balai et dans la figure. Je suis presque assommé. Et elle dit :

– Non di hu, dji sèpève bin qui dj'alève t'apissî ; è après l'tripotèye, ti n'rivindrès pus !

Et elle frappait toujours et les autres gamins riaient de me voir recevoir une pareille raclée. Mais voilà que le balai se tire du manche, ce qui ne l'empêche pas de continuer à me frapper. J'ai cru que j'allais mourir et quand elle me lâcha, je ne savais plus où j'étais. Assis sur la route, tout tournait autour de moi : j'étais comme saoul et je saignais du nez. J'ai dû rentrer chez moi et me coucher mais ma mère me demanda des comptes. Je lui dis que j'avais fait une méchante chute, car si mon père avait connu la vérité, il m'aurait flanqué une tripotée supplémentaire.

Les jours suivants, les gamins se moquaient de moi :

– Tu n'oserais plus jeter des pierres chez Anna Canon !

Et, bien entendu, cela se terminait en bataille car je n'aimais pas que l'on rie de moi.

Le violon du maître d'école

Il y avait un violon à l'école car le maître (M. Doffagne) nous apprenait le chant et j'aurais bien voulu en avoir un car j'aimais bien la musique. Avec mon camarade M.M., nous allions en jouer en cachette après la classe. Un jour, nous cassâmes une corde et nous remîmes l'instrument comme cela dans la boîte. C'était un jeudi et l'on chantait le vendredi. Je n'avais pas osé aller à l'école le lendemain car on allait découvrir le pot aux roses. Je fis donc l'école buissonnière. Quand le maître vit la corde cassée, il demanda aux élèves que celui qui l'avait cassée se lève et vienne à son pupitre. Evidemment, personne ne broncha. Le lendemain, il dit que si celui qui avait cassé la corde ne se faisait pas connaître, il punirait toute la classe. Alors, je me levai et lui avouai ma faute commise en voulant resserrer les cordes. Mais je ne voulus pas dénoncer mon camarade. Alors il me dit :

– Comme punition, tu viendras ce soir à 7 h. et demie chez moi.

À l'heure dite, j'arrivai chez le maître ; il me fis entrer dans son bureau et me dit :

– Tu aimerais bien jouer du violon ?

– Oui mais nous sommes trop pauvres pour en acheter un.

– Eh bien, tu viendras deux ou trois fois par semaine et je te donnerai des leçons.

Tout l'hiver, j'ai reçu des leçons de violon gratuitement mais je n'ai pu continuer car j'avais 11 ans : j'ai fait ma première communion et, en septembre, j'ai appris à faire des clous à Rogissart (en France).

Les crêpes aux fleurs

Quand j'avais environ huit ans et que mon grand-père allait labourer ses champs avec ses bœufs, j'aimais bien l'accompagner, d'autant plus qu'il fallait être deux : un pour tenir les queues de bois de la charrue et un pour conduire les bœufs. Celui qui dirigeait la charrue était bien fatigué le soir. Parfois, j'y allais avec mon père qui me disait :

– Tu te plains que tu n'es pas bien nourri mais nous autres, quand nous étions gamins, tu vois ces fleurs jaunes dans les champs d'avoine que les bœufs ne veulent même pas manger, et bien ton grand-père nous les faisait ramasser et lier en gerbes. On les battait à la grange et l'on obtenait des petits grains comme des boutons. Nous avions un minuscule moulin comme on moud le café et faisions de la farine avec. Grâce à celle-ci, ma mère faisait des crêpes que nous mangions faute de mieux malgré que l'on était cultivateurs. Mais la récolte n'était pas possible tous les ans. Avant l'utilisation des engrais, pour obtenir une voiture de foin, il fallait trois champs de 40 verges. Et quelle herbe obtenue ! : un peu d'oseille sauvage, des chardons et beaucoup d'herbes bizarres que les bêtes refusaient d'avaler. Le pain de 2 kilos se vendait 50 centimes. Pour coucher, mon grand-père et ma grand-mère avaient une alcôve dans la cuisine et nous nous couchions dans un grand grenier sous le toit où nous grelottions tout l'hiver.

Noblesse découvre son chariot sur son toit

Voici encore une farce faite au père Noblesse. Pour une raison obscure, il était en querelle avec la jeunesse. Aussi, une nuit de kermesse, des jeunes du lieu décidèrent-ils de lui faire une mauvaise blague en lui plaçant un de ses gros chariots sur son toit. Le lundi, tout le monde put voir le chariot dans cette position insolite et tout le monde en ria. Quand Noblesse vit

ce tableau, son sang ne fit qu'un tour et il décréta que ceux qui avaient monté son chariot n'avaient qu'à le redescendre au plus vite en évitant toute casse. Personne ne se présenta. Il alla donc en informer les gendarmes qui se mirent à rire en voyant pareil spectacle et en constatant que le père Noblesse pétait un plomb.

Le chariot resta près d'un mois dans cette position précaire. Pour le monter sur le toit, les jeunes l'avaient démonté entièrement pour le remonter dans les hauteurs. (Ndlr : le texte ne dit pas comment et par qui ce chariot fut redescendu !)

Ma première communion

Quand arriva le moment où je suivis le catéchisme pour préparer ma Première Communion, je dus aller à la messe presque tous les jours. Je ne connaissais jamais mon catéchisme, ce qui me valait des punitions qui m'obligeaient à rester après les autres à l'école ou à l'église. Quand j'étais en punition à l'église, c'était une vieille fille, Madeleine (demeurant près de l'église), qui venait me délivrer. Un jour, alors que je trouvais le temps long à l'église, je me dirigeai vers la porte de sortie et je constatai qu'elle n'était pas fermée à clef. Quand Madeleine voulut me libérer, l'oiseau s'était envolé ! Mais je n'étais pas quitte. Le lendemain, M. le curé me dit :

– Ah, tu t'es sauvé ; et bien maintenant on fermera la porte à clef !

Un jour, alors que j'avais encore une punition, je dus apprendre la plus grande leçon du catéchisme, la leçon 44. Il y avait 3 ou 4 pages à apprendre et à réciter à Madeleine pour mériter la sortie. Mais la leçon n° 16 était bien plus petite ! Je l'apprends comme il faut et voilà Madeleine qui arrive. Je la lui récite. Elle me dit :

– Estof' bin sûr qui c'est cisse-chal qui Moncheû l'curé v'z-a dit d'aprinde ?

Je lui réponds que oui. Alors elle me libère.

La fois suivante, quand la messe fut finie, M. le curé vient me chercher par l'oreille et me dit :

– Petit brigand ! tu as trompé Madeleine avec ta leçon et bien aujourd'hui, c'est moi qui viendrai te faire réciter et tu ne sortiras pas avant que tu ne l'aies appris par cœur.

Pendant tout le catéchisme, je restai agenouillé avec les mains jointes. En sortant de l'église, il me redit encore :

– Je viendrai te lâcher dans une heure et si tu ne sais pas ta leçon, tu

resteras toute la journée à l'église avec un morceau de pain et un peu d'eau.

Cette leçon comportait près de quatre pages. Je me décidai à l'apprendre. Je lisais trois ou quatre lignes et je les répétais en fermant mon livre. Cela n'allait pas trop mal. Soudain, la clef tourne dans la serrure... Je tremblais car je ne savais pas toute ma leçon. Et je m'aperçois alors que c'est Madeleine et non M. le curé qui vient d'entrer. Elle me dit :

– Vos m'avez s't'avous l'ôte djoû, mins vos n'm'ârez pus là, ah nèni !
Dji sé bin qu'c'est l'lèçon 44.

Elle prend le catéchisme et me fait répéter la leçon. J'en savais à peu près la moitié convenablement. Puis elle me dit :

– Dji veûs bin qui v'z'avez fès vosse possib' ; vanez abèye alez !

Et me voilà parti.

C'est en mai 1901 que je fis ma Première Communion à Pussemange.

La chasse aux sangliers

En 1907, mon père cultivait une terre au lieu-dit « Aux champs des mouches » et y avait semé de l'avoine. Un jour, je m'aperçois que les sangliers venaient retourner le champ. À ce moment, âgé de 17 ans, je n'avais pas encore de fusil. Je me hasarde à demander celui du garde-chasse du lieu. Il est d'accord à condition de ne tirer que des sangliers. Il me prête son fusil tout neuf et me donne deux cartouches. Mon père n'était pas mis dans la confidence.

Début mai, à 21 h., un soir de pleine lune, je prends un sac et me voilà parti. Je me couche dans un fossé du bois de Sugny ; mon cœur battait comme à mon premier rendez-vous galant. Je suis là depuis près d'une heure, dans un calme absolu, quand je vois une masse noire qui se promène dans les champs : il s'agissait d'un gros sanglier, mais bientôt il s'éloigne. Une demi-heure plus tard, je le vois à nouveau, le nez par terre et il se dirige lentement vers moi. Il s'arrêtait parfois pour tendre l'oreille. Bientôt, il est à 15/20 m de moi ; je le vois comme en plein jour ! Je vise en tremblant et... pan ! Il se dresse sur ses pattes arrière, fonce vers le bois situé dans ma direction et me passe dessus ! Je crie « au secours » et pourtant il m'effleure à peine ! Pris de panique, je prends mes jambes à mon cou à travers champs et, dans ma fuite éperdue, je ne parviens pas à retirer la cartouche du fusil pour placer celle qui me reste, croyant qu'il est toujours à mes trousses. En fait, je n'étais pas poursuivi ; je peux alors décompresser. Après un quart d'heure de repos et d'observation, je regagne Bagimont. Tous les vingt mètres néanmoins, je me retournais car

j'avais la crainte qu'il ne réapparaisse.

Rentré chez moi, je racontais à mon père ce qui s'est passé. Celui-ci me dit :

– Tu inventes une histoire. En fait, tu as tiré en l'air pour l'éloigner comme un froussard que tu es.

La nuit, je ne fermais pas l'œil. A 6 h., j'étais déjà levé et je dis à mon père :

– Viens avec moi reprendre le sac que j'ai oublié dans le fossé.

Nous voilà partis. Je montre à mon père la place que j'occupais pour faire le guet et les dégâts causés par le sanglier dans l'avoine. Nous suivons ses traces et on repère son sang sur la route. Notre chien Neta, qui nous accompagne, se met sur la piste du sanglier et 40 m plus loin, il aboie bruyamment. M'approchant timidement, je découvre le gros sanglier mort. Je suis transporté de joie. Je vais chercher une brouette à la maison et nous ramenons la bête dans notre grange.

Le boucher nous le débite en morceaux de 1 à 2 kg. Comme c'est la kermesse à Pussemange, je vais vendre ceux-ci ; ce sont les jambons qui partent en premier. Cette vente me rapporte environ 120 F, une fortune à l'époque ! Vers 5 h. du soir, ma mère me dit :

– Tiens, voilà 20 F ; vas t'amuser à la fête !

Je payai à boire à plusieurs camarades mais au final, je n'avais dépensé que 5 F à la kermesse. Et, la tête dans les étoiles, je pensais candidement pouvoir tuer un sanglier tous les jours !

Un jour de novembre, vers 1930, j'étais en tournée sur ma chasse à Bohan. Je marchais sur un chemin en compagnie de mon petit chien. Tout à coup, il s'arrête net et les poils de son dos se hérissent. Bientôt, je vois un gros sanglier qui traverse le chemin à 20 m de moi. Je lâche deux coups de fusil sur la bête et la voilà qui se sauve, le petit chien à ses trousses. Je pensais bien l'avoir touchée. Je recharge mon fusil et me dirige où j'entendais aboyer le chien. Soudain, je vois mon chien se sauvant, le gros sanglier derrière lui, le serrant de près. M'apercevant, le sanglier lâche le chien et vient droit sur moi. Je le mets en joue et le laisse approcher mais quand je tire, mon coup ne part pas. Heureusement, j'étais près de baliveaux de chêne. Je jette mon fusil et grimpe à toute vitesse dans l'arbre. D'un coup de boutoir, le solitaire m'arrache une guêtre. Je l'avais échappé belle !

Il avait des défenses de près de quinze centimètres et soufflait comme un taureau en furie. Il rejetait, par ses narines, un brouillard qui n'en finissait pas et frottait ses défenses l'une contre l'autre, comparable à un boucher aiguisant son couteau sur son fusil. Je vis qu'il était blessé à l'oreille droite. Je n'en menais pas large ! Le chien le mordait aux fesses, ce qui le rendait encore plus furieux. Tout à coup, il s'élança à la poursuite du chien. Heureusement, le sanglier cessa sa poursuite infernale. Mon chien put alors me rejoindre. J'étais toujours perché dans mon arbre. J'en descendis ; j'avais les jambes comme paralysées. Je ramasse mon fusil et je remarque alors que je n'avais pas relevé les chiens ; n'étant pas armé, voilà pourquoi le coup n'était pas parti. J'avais remarqué que le sanglier s'était dirigé vers une source (toute bête blessée cherche un point d'eau) et je me dis : « Demain matin, je viendrai voir s'il est là ! ».

Je passe chez le vieux Bertholet qui se chauffait en fumant la pipe. Je lui raconte mon histoire. Il ne tenait plus en place et me dit :

— Il faut y aller aujourd'hui de peur qu'il n'y soit plus demain ! On prendra une grosse lampe.

Il pleuvait toujours. Je réquisitionne Delvenne, un de mes employés et leur dit :

— Nous irons à la fontaine car je crois bien qu'il est là. Je marcherai en tête avec mon fusil ; vous Bertholet, vous me suivrez et m'éclairerez et Delvenne fermera la marche avec le chien.

La pluie n'avait toujours pas cessé et nous arrivons à 100 m du but. Nous parvenons dans une grande sapinière que nous montons lentement.

À 25 m de la source, le vieux Bertholet balaye l'endroit grâce à la lampe torche. Tout à coup, j'aperçois la bête, couchée. Se sentant repérée, elle se redresse. Delvenne, paniqué, fait demi-tour et se sauve ; le vieux Bertholet fait de même. Me voilà dans le noir et je n'ai d'autre alternative que de les imiter. Delvenne s'empêtre alors dans la laisse du chien et pique une tête, puis le vieux Bertholet tombe sur eux. Je me dis : « Nom d'une pipe, s'il nous donne la chasse, je suis en première ligne ! ». Delvenne, lui, criait :

— Nous y sommes, nous sommes foutus !

Je culbute à mon tour sur eux et le pauvre chien était recouvert par nos trois carcasses. Je ramasse la lampe ; elle fonctionne toujours. Pour l'éblouir, j'éclaire vivement l'endroit où le sanglier était susceptible de nous attaquer. En fait, le sanglier n'avait pas bougé. Il nous regardait et j'entendais qu'il aiguisait ses couteaux, signe qu'il était prêt à l'attaque. Je mets

une balle dans mon fusil, je vise et lâche le coup. La bête fait un saut en l'air. Elle ne bougeait plus car la balle l'avait atteinte entre les yeux. Nous étions tous trois soulagés et fiers.

Nous lui passons une grosse corde au nez derrière les défenses et nous le traînons jusqu'au chemin de Verra. Continuer ainsi, c'eût été le saturer de boue. Le vieux Bertholet alla chercher une brouette : une vieille ! Sous le poids de la bête, la brouette lâchait de partout. Soudain, la roue casse. Bertholet décide alors d'aller chercher ma brouette à Grossart / Bohan. À ceux qu'il rencontrait, il disait :

– Ça y est, le barbu a encore tué un gros sanglier ; il pèse bien 300 kg !

Nous rentrons au village et tout le monde venait voir (il était 9 h. du soir). En passant « Derrière la ville », un voisin nous propose de peser le trophée. Il faisait 175 kg ! Le lendemain, nous l'avons dépecé. Comme c'était une belle bête avec une grosse tête (un gros noir, les plus méchants – ils sont très courts et le devant plus haut que l'arrière –), je l'ai fait empailler à Namur pour 330 F.

Trente minutes avec un sanglier

Un jour, je décide d'aller dans les bois des Dolimarts dont je louais la chasse. Je passe d'abord chez le vieux Bertholet ; il venait de partir pour la coupe affouagère. Je l'y rejoins et il me dit :

– J'en ai scié assez pour aujourd'hui ; je viens avec vous !

Il faisait grand vent ; la coupe était en haut du Verra. Nous remarquons que des sangliers étaient venus durant la nuit et s'étaient dirigés vers la pointe de Fertaviaux et la pointe du bois de Lille. Il y en avait plusieurs et des gros. Nous décidons d'essayer d'en tuer un. Bertholet prend le chien et se dirige vers le premier lieu cité et moi je vais me poster sur Bohan, non loin des bâtiments. J'étais là de faction depuis vingt minutes lorsque j'entends les aboiements caractéristiques de mon chien et je vois arriver une dizaine de sangliers. Je choisis un des plus gros qui était à ma portée et je tire un coup de fusil. Le voilà tombé. Je le rejoins : le sang lui giclait au cou près des oreilles et il ne bougeait plus. Cependant, ses yeux me regardaient fixement. Puis le chien arrive près de moi ; il semblait satisfait de voir le sanglier par terre mais il s'en méfiait ayant retenu l'aventure du chêne. Le croyant mort, j'empoigne le sanglier par une patte de derrière et m'apprête à le traîner en contrebas vers le chemin quand soudain il se redresse sur ses pattes de devant. Il reprenait ses esprits, aussi ne savais-je presque plus le maintenir à une main. Je me débarrasse de mon fusil et

j'empoigne l'autre patte. Il me renverse soudainement ; j'étais prêt à le lâcher. Nous roulons par terre : sa tête était près de la mienne et son sang se répandait sur ma figure et mes habits. En se débattant, il me donnait des coups de tête et de pattes au visage. Il pesait certainement cent kilos. Bientôt, j'étais à bout de force mais ne lâchais point. Je reçois un coup de groin sur le nez et voilà que je saigne encore plus que lui. J'avais des feuilles et de la mousse collées sur la figure ; mes mains étaient pleines de sang.

J'étais sur le point de lâcher prise, mais en passant près d'une cépée de bouleaux, d'un coup de genou je lui encastre la tête entre deux arbres. Je n'avais pas de couteau et le vieux Bertholet n'arrivait toujours pas. Dans la poche de mon gilet, je parviens à extirper la bretelle en cuir de mon fusil ; je fais un nœud coulant que je passe à une patte arrière et je lie l'autre bout à l'arbre. Je retrouve mon fusil à cent mètres de là ! J'ai alors eu facile de l'achever puisqu'il était lié. Le vieux Bertholet arrive enfin et lève les bras au ciel en m'apercevant. J'avais un nez presque comme un poing. J'allai me laver la figure et les mains au ruisseau tout proche. Nous avons eu du mal de ramener la bête à Bohan et il faisait nuit quand nous sommes rentrés. Et ma femme, voyant le tableau, me dit :

— Tu n'iras plus aux sangliers ; d'ailleurs, je vais casser ton fusil !

Elle a dû faire une fameuse lessive car mes effets étaient pleins de sang. Le lendemain, je ne savais presque plus bouger tellement j'avais des « bleus » aux jambes et aux bras et des morsures de mon chien qui, en voulant me défendre, se trompait de cible ! Pendant plusieurs jours, je n'ai plus su marcher ni me moucher car mon nez était au supplice ! C'était ça le plaisir de la chasse !

Paul MANIL

(« La vie et les mémoires d'un paysan ardennais » - 1^{er} volume intitulé « Ma cabane au Canada » - En vente chez l'auteur à Bohan-sur-Semois - 1964.)

L'enfance de Christophe Théate

JE me nomme Christophe Théate. Je suis né à Tohogne le 26 août 1901. J'étais le premier enfant de la famille. J'ai eu deux frères. Ils sont morts prématurément. L'un est décédé subitement à l'âge de vingt-deux ans, le 2 juin 1928 au Cercle de Tohogne. Ce drame n'avait été précédé d'aucun signe annonciateur. Ce frère se nommait Norbert. Il avait appris le métier de cordonnier. Il travaillait chez un patron à Angleur en attendant de s'installer à son compte dans notre village. Le 2 juin 1928, qui était un samedi, Norbert se leva à 5.30 h. comme d'habitude. À 6 heures, il partait pour la gare de Bomal. Il fit sa journée. Il était de retour vers 7.30 h. du soir. Il soupa comme à l'ordinaire. Il était gai. Il se rendit au Cercle à une répétition de la société de musique. Après la répétition à laquelle j'assistais, moi aussi, il voulut s'attarder. Tout à coup, il tomba face contre la terre. On fit tout pour le réanimer. En vain. Le médecin ne put constater que la mort. On parla de rupture de l'aorte. J'étais alors marié depuis quelques mois. La brusque disparition de Norbert me marqua profondément.

Mon autre frère se nommait Justin. Il avait trente-deux ans et il était sur le point d'être nommé receveur des Contributions à Ferrières quand une crise d'urémie l'emporta en quelques heures. Ainsi me suis-je retrouvé seul de ma génération, avec ma femme qui est aussi née à Tohogne, et avec mes deux fils qui se sont installés au village. Ces épreuves nous incitèrent à resserrer les liens familiaux.

Dans mon existence, la famille a eu une grande importance. C'est que, dans mon enfance, je ne manquais ni d'oncles, ni de tantes. Tant du côté de papa que du côté de maman, ils étaient nombreux. Mon père était issu d'une famille de sept enfants : cinq garçons et deux filles. Il était l'aîné. Celui qui le suivait avait reçu au baptême le prénom de Charlemagne. Pourquoi ? Eh bien, figurez-vous que mon grand-père paternel avait décidé de

baptiser chacun de ses enfants du nom du saint que l'on fêtait le jour de la naissance. L'oncle dont je viens de parler vint au monde le jour de la Saint-Charlemagne. Son sort était scellé. Toutefois, on l'appelait tout simplement Charles. C'était moins long et moins solennel que le prénom que lui avait imposé la volonté paternelle. En association avec papa, il exerça le métier de forgeron qui était celui de mon grand-père qui, lui, se nommait Honoré. Il a eu trois enfants qui se sont installés à Liège. Venait ensuite mon oncle Alfred. Il était peintre en bâtiments. Il vécut à Tohogne et n'eut qu'un enfant. Le troisième de mes oncles, c'était Hector Théate. Il était maçon. Il s'installa à Longueville, à moins de deux kilomètres d'ici. Il eut deux filles. Le dernier de mes oncles paternels avait pour prénom Armand. Il était menuisier. Son fils fut fermier. Il me reste à parler de mes deux tantes. Tante Marie épousa un télégraphiste qui était de Halleux, près de La Roche. Il se prénommait Hubert. Quand, en 1916, les Allemands réquisitionnèrent les hommes, l'oncle Hubert refusa d'obéir à leur ordre. Les occupants se mirent à sa recherche. Il se cacha. Il finit par être repéré et arrêté. Il fut condamné à huit mois de prison. Il accomplit sa peine à Marche-en-Famenne dans l'immeuble qui est actuellement occupé par l'Administration des Contributions. Une fois par mois, je lui portais un colis à la prison. Je me rendais à Marche-en-Famenne à pied. Je le rencontrais au parloir. Le décor ne m'impressionnait guère. La dernière des filles de la famille de mon père, c'était Aline. Elle était couturière. Elle ne quitta point Tohogne. Elle se maria, mais n'eut pas d'enfant.

Voyons maintenant la famille de maman. Elle ne comportait pas moins de neuf enfants. Maman se nommait Odile. Son frère aîné, c'était Alphonse. Il ne quitta pas Tohogne. Il exerça le métier de charpentier et de fabricant de cercueils. Le deuxième des fils, Ernest, fut aussi menuisier. Le troisième se nommait René. Il fit une carrière administrative, devenant inspecteur à l'Office des Chèques Postaux à Bruxelles. Il n'a pas laissé d'enfants. Vient ensuite Cyrille. Pendant la première guerre mondiale, il parvint à traverser la frontière hollandaise et à rejoindre l'armée belge sur l'Yser. Il fut tué au front. Voici à présent les filles. D'abord Elvire. Elle épousa un cultivateur de Wéris et se fixa dans cette localité. Mes grands-parents maternels eurent aussi deux filles du nom de Marie. La première Marie mourut en bas âge d'une méningite. Une fille née ultérieurement reçut le même prénom. Elle fut enlevée par l'épidémie de typhus de 1903. La famille de ma mère comptait encore une autre fille du nom de Lydie. Elle aussi fut victime du typhus.

Comme vous le voyez, ce n'est pas l'environnement familial qui manquait à Tohogne et dans les environs. La bonne entente régnait. On allait les uns chez les autres.

De mon enfance, j'ai gardé un excellent souvenir. Pourtant, si nous n'avons pas connu la misère, la vie était dure. Rien de comparable avec le confort actuel, avec l'abondance et la variété dont nous bénéficions tant pour les aliments que pour les loisirs. Dans son métier de maréchal-ferrant, papa devait trimer pour nouer les deux bouts. Je possède encore un coffre en bois qui me vient de maman. Sur ce coffre, elle inscrivait ce qu'elle possédait. « Il me reste autant », notait-elle au crayon. Jamais ces mentions ne vont jusqu'à deux cents francs. Pas question de luxe avec des ressources aussi mesurées.

La nourriture ? On ne peut pas dire qu'elle était opulente. Mais elle était suffisante. De nos jours, on garnit la table d'un tas de choses inutiles. Il n'en était pas de même quand j'étais gosse. Le matin, il y avait le café que maman avait préparé et qui me paraissait si bon. On mangeait des tartines couvertes de beurre ou de caillebotte, « maquée » en wallon. Rien d'autre au menu, si ce n'est, de temps en temps, un « crêton » (tranche de lard frit) qui était resté du repas du soir de la veille. À la maison, papa, qui travaillait dur à la forge, mangeait un morceau à 10 h. Nous, les écoliers, on emportait à l'occasion une pomme pour la récréation du matin. Une pomme en ce temps-là, ça faisait figure de friandise. Nous n'avions pas de verger.

Mais mes grands-mères en avaient chacune un. Elles nous donnaient des fruits. Et puis, comme vous vous en doutez bien, les gosses pratiquaient à l'occasion la maraude. Je n'étais pas le dernier à me livrer à ce jeu défendu. Les pommes ou les poires que l'on a dérobées au voisin paraissent plus savoureuses que celles que l'on reçoit à la maison. Les gosses sont ainsi faits.

Pour en revenir à la pomme que nous croquions pendant la récréation, il me faut vous dire que nous avions de petits camarades qui nous suivaient en demandant :

— Ne jette pas « li tourchon ».

« Li tourchon », en wallon, c'est le trognon. Ce trognon, ils en faisaient leurs délices. Il y avait donc dans mon village des bambins qui étaient tellement pauvres que les pommes ne leur étaient pas permises. Ils n'étaient pas si rares que ça. À plus forte raison n'avaient-ils pas accès aux quelques friandises que l'on pouvait se procurer à l'épicerie. Quelles friandises ? Eh bien, des rubans de réglisse, du sucre candi. À l'occasion de la Saint-Ni-

colas, apparaissaient les oranges, mais en quantité limitée. Les caramels avaient du succès, notamment à cause des vers qui figuraient sur l'emballage. Mais ce n'est pas seulement les bambins qui consommaient ces caramels. Souvent, ils étaient offerts par les jeunes gens à leur « crapaude » (bonne amie). Pouvaient aussi prétendre à la qualité de friandises les figues. Quand on entraît dans une épicerie, on reniflait beaucoup de senteurs que l'on ne connaît plus de nos jours. Elles me sont restées dans le souvenir.

Quittons la boutique villageoise pour regagner la table familiale devant laquelle nous prenions place à midi. Pas de variété, comme aujourd'hui. Si l'on avait préparé de la soupe, eh bien ! il n'y avait que cet aliment. On en consommait une, deux ou trois assiettées, selon l'appétit. C'était de la « grosse soupe ». Dans sa composition, entraient des légumes, des pommes de terre, du lard. Le lard avait pour nous une grande importance. Il accompagnait les pommes de terre que l'on mangeait souvent au repas de midi. Jamais de frites. Je ne crois pas avoir connu ce mets avant la guerre de 14-18. En revanche, nous avions une tradition familiale à laquelle nous tenions beaucoup, nous les gosses : presque tous les vendredis, le repas de midi était composé de larges assiettées de chocolat.

Et la viande de boucherie ? C'est à peine si elle entraît le dimanche dans la composition de nos menus. Encore s'agissait-il le plus fréquemment de saucisse. Le bouilli était aussi mis à contribution. C'est qu'il était moins cher que les autres morceaux.

De dessert, jamais. On n'imaginait même pas un tel luxe. À Tohogne, du temps de mon enfance, je n'ai jamais vu de dessert que sur la table de M. Lejeune. C'était un gros épicier. Il avait les moyens. Il ne connaissait pas la pénurie d'argent qui sévissait dans la plupart des maisons du village et qui, dans certains cas, était telle que l'on se rendait à l'épicerie, non pas avec un porte-monnaie, mais avec un panier contenant un quarteron d'œufs. Ces œufs étaient échangés contre de la marchandise. Comme vous le voyez, on en était parfois réduits à faire du troc.

À notre retour de l'école, après 4 h., nous goûtions : des tartines recouvertes de sirop ou poiré. C'est qu'à Tohogne existait une « siroperie ». Elle était située en face de ma maison. En automne, les fermiers amenaient un tombereau de pommes. On pesait cette marchandise. Les fermiers devaient ensuite recevoir telle quantité de sirop. Ce produit était renommé au loin. Le fabriquant, M. Leclercq « avait le truc » pour mettre nos jeunes bras à contribution. Il avait un grand pressoir. Pour l'actionner, il fallait faire tourner une sorte de manège. Quand il nous voyait revenir de l'école,

il nous interpellait sur un ton enjoué :

— Qui veut faire un tour de carrousel ?

Nous nous précipitions à son service. Ainsi participions-nous en jouant à la fabrication « dèl sirôpe », selon l'expression wallonne, avant d'avoir sur notre tartine ce produit épais et savoureux.

Le dernier des repas de la journée consistait le plus souvent en pommes de terre. S'il y en avait déjà eu à midi, on les réchauffait avec du lard et du saindoux.

Ce lard m'amène à parler du cochon que l'on tuait chaque hiver. Événement important. Je revois la première des pièces du rez-de-chaussée de la petite maison qui nous abritait. À la Toussaint, on retirait de cette pièce le seul poêle dont nous disposions et que notre patois désignait par l'expression de « plate buse ». Ladite « plate buse » émigrerait vers la chambre du fond qui était plus chaude, plus confortable. Ainsi, la première pièce pouvait-elle, dans sa fraîcheur souvent glaciale, abriter la « tine », c'est-à-dire le tonneau contenant le porc que l'on avait sacrifié.

À Tohogne, il y avait deux tueurs de porcs. Le jour où l'un d'eux officiait à la maison, nous étions dans tous nos états. Souvent, nous étions punis à l'école parce que nous étions arrivés en retard. Une fois que nous avons aperçu le tueur de porcs, nous n'étions plus à tenir. Nous voulions absolument assister au spectacle que constituait l'exécution du cochon. Il va de soi que, les jours qui suivaient cet événement, la table familiale était mieux garnie que d'habitude. Personne ne s'en plaignait, comme bien vous pensez. Les voisins et les gens de la parenté n'avaient pas à s'en plaindre non plus. Il était en effet de tradition de leur faire cadeau d'un morceau de viande. À charge de revanche, bien entendu ! De telle sorte que les jours d'hiver où nous mangions de la viande de porc fraîche n'étaient pas si rares que ça, tout compte fait.

Chez mes parents, nous avons toujours engraisé un cochon chaque année. Il en a été de même chez moi après mon mariage. Pendant la guerre 40-45, nous en avons même deux : un que nous mangions et un que nous vendions.

Quand nous sortions les jambons du saloir, nous les pendions au plafond de la chambre. Dans cette chambre trônait la « plate buse » dont j'ai déjà parlé. Nous la nourrissions principalement de bois. On se procurait aussi une provision de charbon. À la maison, je n'ai pas connu de feu ouvert. Mais, au cours de ma tournée de facteur, je suis entré dans plusieurs

habitations qui ne disposaient pas d'autre moyen de chauffage. Je songe notamment à la demeure d'une femme qui, au début de ma carrière, était âgée de 96 ans. Comme je suis devenu facteur en 1921, on peut conclure que cette personne avait vu le jour avant l'indépendance de la Belgique. Elle vivait avec son frère qui était de deux ans son cadet. Elle était restée vive et lucide. Elle aimait faire un brin de causette. Elle se souvenait d'avoir, étant gamine, été récolter des tisons le matin chez des personnes du village qui en avaient gardé sous les cendres de bois. De cette façon, on pouvait rallumer plus facilement l'âtre.

À la cave, nous avions un tonneau de bière légère. Elle était rafraîchissante. En la consommant, nous ne risquions certes pas «d'avoir la cuite».

J'avais sept ou huit ans quand papa m'a demandé de lui donner un petit coup de main à la forge. Je maniais le soufflet. Ce n'était pas un travail exténuant. Ça me familiarisait avec la forge dont l'atmosphère m'avait toujours attiré.

Mes frères et moi, nous étions, comme tous les enfants du village, chargés de faire des courses. Maman, pour arrondir les revenus du ménage, exerçait le métier de repasseuse. Le samedi, nous avions pour mission de livrer aux clientes la besogne qui était faite : des chemises, des plastrons. Il y avait une femme chez qui nous tenions à nous rendre. Pourquoi ? Parce que d'une poche dissimulée sous une première jupe (elle en portait apparemment deux), elle tirait un morceau de sucre candi – une «matraque», comme nous disions dans notre vocabulaire de petits villageois. Elle en cassait un peu à notre intention. Cette récompense nous rendait heureux comme des rois. C'était à qui, de mes frères et de moi, irait porter la marchandise chez cette personne, la seule qui nous ait jamais fait un cadeau à l'occasion de l'exercice de nos missions à travers le village. De pourboire, nous n'en avons jamais reçu nulle part. Nous trouvions ça normal. Comme je l'ai déjà dit, l'argent était vraiment rare dans mon coin d'Ardenne, au cours des premières années de ce siècle.

Maman attendait de nous d'autres services. Elle nous envoyait ramasser du bois mort. J'ai aussi gardé les chèvres. Nous en avions quatre. Nous rendre dans les prés en leur compagnie tenait autant du jeu que du travail. Nous nous retrouvions à plusieurs gardiens de chèvres, pendant les grandes vacances et le dimanche matin. Je n'oserais pas jurer qu'un coup de dent furtif n'a jamais été donné par l'une de nos bêtes dans un champ de trèfle appartenant à l'un ou l'autre fermier qui serait entré en fureur s'il

avait assisté à cet attentat à sa propriété herbagère. Pour tout vous dire, j'avouerai qu'il nous est arrivé, quand les chèvres n'étaient pas saoules, c'est-à-dire qu'elles n'avaient pas la panse bien ronde, de les installer délibérément dans un champ où elles n'avaient que faire. L'opération était bien préparée. L'un de nous faisait le guet à distance. Il était chargé de nous alerter en cas de survenance du propriétaire du champ où nous maudions par chèvres interposées. On sait que ces animaux sont capricieux. Ils adorent brouter à toutes les haies. Notre troupeau s'attaqua, un matin de «Fête-Dieu» aux maïs qui s'alignaient le long de l'itinéraire réservé à la procession. Au lieu de surveiller nos chèvres, nous musardions. Nous fûmes copieusement grondés pour cette négligence qui avait compromis la bonne ordonnance du décor de la procession.

Mais il y avait l'école. J'ai fait sa connaissance à l'âge de cinq ans. On commençait par fréquenter l'établissement scolaire tenu par les religieuses. Elles étaient deux : l'une, sœur Emma, avait la réputation d'être sévère. L'autre, sœur Élise, était considérée comme gentille. Je suis passé successivement par l'enseignement de ces deux religieuses. Dès la première année, on apprenait l'alphabet : B-A, Ba. Les punitions ne nous étaient pas épargnées : on nous tirait les oreilles ; on nous appliquait des coups de règle sur les doigts ; on nous mettait à genoux dans le coin – le fameux coin. Il y avait aussi les phrases qu'il fallait recopier mécaniquement cinquante ou cent fois. Personnellement, je ne trouve pas une telle punition intelligente. Elle n'apprend rien aux élèves. Son exécution est fastidieuse. Une fois que j'ai été confié à l'instituteur, j'ai constaté que les punitions étaient de meilleure qualité : elles consistaient en un texte à analyser, en une rédaction à faire.

À la maison, je n'avais jamais parlé ou entendu parler que le wallon. Cet idiome nous servait à exprimer tout ce qui était notre vie. À l'école, rencontre avec le français. Littéralement, on *apprenait* cette langue sur les bancs de la classe, comme on apprendrait une langue étrangère. Ce n'était pas chose facile. Mais la religieuse nous aidait. Elle rapprochait le wallon du français, traduisait les premières phrases de son enseignement dans le langage dans lequel nous avions été élevés. On m'a rapporté que, dans certaines écoles, l'instituteur défendait de parler le wallon dans la cour de récréation. Rien de tel à Tohogne. Une fois sortis de la classe, nous retrouvions la langue de nos familles, en même temps que nous retrouvions le grand air et la liberté. On jouait en wallon, de même que plus tard, on travaillerait, on aimerait, on souffrirait en wallon.

L'instituteur se nommait M. Gustin. De lui, j'ai gardé un excellent souvenir. C'était un homme dévoué. Il aimait son métier. Il était bon pédagogue. Dans sa classe, il y avait toujours au moins une trentaine d'élèves. Comme on le voit, sa tâche n'était pas une sinécure. Son père avait déjà été instituteur à Tohogne et avait eu papa comme élève.

Le matériel scolaire mis à notre disposition se ramenait à peu de choses : une ardoise, un crayon d'ardoise (dit « touche »), un cahier, un porte-plume, une plume. À la Saint-Nicolas, (1) on recevait un plumier. Nous étions contents de ce modeste présent. À l'âge de treize ans, j'ai trouvé parmi les cadeaux mis sur le compte du « patron des écoliers » une boîte de compas. C'était considéré comme un grand luxe. J'entourai de soins attentifs ces instruments qui me permettaient de tracer de magnifiques cercles. On nous enseignait la calligraphie ! comme on l'avait fait aux générations précédentes. Papa et maman avaient l'un et l'autre une belle écriture.

Je viens de faire allusion à la Saint-Nicolas. C'était une fête importante. Que recevions-nous ? Au plus loin que je me souviens, je vois, par exemple, un petit jeu de billard. On trouvait aussi quelques pommes, des prunes séchées. En ce temps-là, on se contentait de peu, comme je l'ai déjà dit et comme je le redirai. Le 5 décembre au soir, ce n'est pas un soulier ou une assiette que l'on plaçait sur la table familiale pour solliciter la générosité du saint. C'était un « wagon », c'est-à-dire une « forme à pain ». Car maman faisait notre pain, comme cela se pratiquait un peu partout en ce temps-là. C'est le mardi que « l'on cuisait ». Tout gosse, j'étais chargé de mettre le feu au four avant d'aller à l'école. Mission de confiance. Trois fagots étaient nécessaires. Quand le travail n'était pas bien fait, je prenais mes jambes à mon cou pour éviter la raclée qui m'était promise.

L'attente de la Saint-Nicolas nous marquait. Nous nous tenions plus tranquilles. J'ai cru longtemps au passage par notre village et notre maison du patron des écoliers. J'avais bien neuf ou dix ans quand un gamin plus âgé que moi m'a révélé que les cadeaux du 6 décembre provenaient en réalité de nos parents. On n'oublie pas le moment de cette décevante révélation. On préfère le temps où la croyance au merveilleux mettait de la poésie dans notre vie. Pendant les jours qui précédaient immédiatement la fête, on avait l'illusion d'entendre des allées et venues mystérieuses et prometteuses. Un villageois déguisé en saint Nicolas nous faisait visite ; il était flanqué du père Fouettard, noir comme le diable, et sévère pour ceux qui avaient la réputation de n'avoir pas été sages.

Quelques semaines plus tard, c'était la Noël. On allait à la messe de minuit. L'ordinaire de la table familiale était un peu amélioré.

C'était l'époque des belles soirées d'hiver. Elles avaient plus de charme que la radio et la télévision. On écoutait les anciens raconter des histoires. Il existait de belles chansons en wallon. Mes parents allaient parfois jouer aux cartes chez ma grand-mère maternelle. On nous emmenait à ces soirées, mes deux frères et moi. Pour que nous nous tenions tranquilles, on nous faisait asseoir, à même le plancher, près d'un grand tiroir que l'on avait retiré de la commode et qui était rempli de vieilleries : chiffons, rubans, bobines, bouts de ficelles, pièces de monnaie périmées. Avec ces menues choses, nous nous amusions comme des princes.

Je le répète : on se contentait de peu. Ainsi pour nos vêtements d'écoliers. Nous portions un tablier gris qui se boutonnait dans le dos – cela jusqu'à la fin de l'école primaire, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 14 ans. Nous avions de longs bas de laine noire. C'est bien plus tard que les bas qui ne montaient que jusqu'aux genoux et qui étaient dits « de sport » ont fait leur apparition. Nous étions chaussés de grosses bottines à semelles cloutées et ferrées. Nous ne disposions que d'une seule paire de chaussures. Elle nous servait aussi pour nous rendre à la messe le dimanche. Mais, pour la circonstance, on cirait ces souliers.

Pas de couvre-chef, le plus souvent. On allait nu-tête, sans craindre la pluie ou le froid. Nous étions endurcis dès notre plus jeune âge. Cependant, il y avait, dans l'enfance, une circonstance où le port d'une coiffure était de rigueur : c'était la première communion solennelle que l'on faisait à l'âge de 11 ans. Figurez-vous que nous étions tous, ce jour-là, coiffés d'un chapeau melon. On aurait dû un défilé de petits notaires.

Cette première communion était le grand événement de la fin de l'enfance. Monsieur le Curé nous donnait des leçons de catéchisme le matin, après la messe à laquelle nous étions tenus d'assister chaque jour. Enseignement sévère, exigeant. On faisait un effort. Il s'agissait de connaître sur le bout des doigts les cinquante leçons du « Petit catéchisme de Namur » et de retenir les commentaires que nous présentait Monsieur le Curé. L'étude de la bible figurait aussi au programme. Cette préparation longue et studieuse de la première communion était marquée du sceau de l'esprit de compétition. C'est à celui qui se classerait le premier.

Le grand jour arrivé, nous recevions des cadeaux. J'ai conservé la pièce de cinq francs qui me fut donnée par ma marraine qui était ma grand-mère maternelle. Au fait, nous donnions le nom de « marraine » aux deux grands-

mères, et les grands-pères étaient des « parrains ». Ainsi le voulait l'usage.

Ma grand-mère paternelle exploitait un café près de la forge de papa. Excellente situation pour un débit de boissons : ceux qui venaient faire ferrer un bœuf ou un cheval étaient tentés d'aller boire une petite goutte ou deux en attendant que le travail soit fini. Une goutte coûtait alors quatre centimes. Le prix est ensuite passé à cinq centimes. Nombre d'ouvriers ne gagnaient alors qu'environ deux francs par jour.

Cette grand-mère paternelle, qui répondait au prénom de Victoire, je ne l'ai jamais connue que veuve. Pour ce qui est de mes deux grands-parents maternels, ils étaient encore tous les deux en vie pendant les toutes premières années de mon existence. Mon grand-père maternel était charpentier. Mais je ne garde de lui qu'un souvenir à peine perceptible. Je n'avais en effet que trois ans quand il est mort. Il avait été frappé par le malheur. En un an, il avait perdu trois de ses enfants. Il ne s'était jamais remis de cette rafale de deuils. Comme je l'ai déjà dit, il avait eu neuf enfants. En ce temps-là, les familles nombreuses étaient les plus nombreuses.

Il était normal qu'avec de telles maisonnées et des ressources fort limitées, on pratique une économie assez rigoureuse. Ainsi était-on regardant pour l'éclairage. Celui-ci était dispensé par des quinquets. On nous rappelait que le pétrole était cher. Ce produit, on l'achetait au marchand de pétrole qui allait de village en village avec une charrette-citerne, tirée par un cheval. Je n'ai pas connu les lampes à huile. Mais on m'a, à plus d'une reprise, raconté l'histoire de l'arrivée à Tohogne du premier quinquet. Un événement ! On l'avait amené à la forge. Un attroupement s'était formé. Les gens se tenaient à une distance craintive de cet engin nouveau. Ils avaient peur qu'une explosion ne se produise. C'est mon grand-père qui alluma la mèche.

Christophe THÉATE

(Texte extrait du livre « Christophe Théate, facteur ardennais » écouté par Jean Mergeai - Paul Legrain éditeur - Imp. René Auspert, Bruxelles - 1977.)

(1) En Belgique, au Grand-Duché de Luxembourg, saint Nicolas est le patron des écoliers. Il apporte des jouets, comme le Père Noël, le jour de sa fête, 6 décembre.

La Gate des Tailles

UN homme ? Une femme ? On reste perplexe devant le personnage : 1 m 80, 110 kg. Campé sur deux fortes jambes, les pieds chaussés de grosses bottines cloutées. Sur la tête, un chapeau d'homme ombrage un visage à la peau bistre, burinée, tannée par les intempéries et qui ignore la savonnette, un nez fort, au-dessus duquel brillent deux yeux vifs, un collier de barbe orne le bas du visage. Pour vêtement : une chemise d'homme, un gilet d'homme, une veste qui a vu passer bien des saisons et dont les poches trouées baillent, sans doute prêtes à accueillir deux fortes mains dont l'une tient, soit une pipe, soit un cigare (luxue rare) ou plongeront récupérer une grosse poignée de tabac qui sera « enfourné » tel quel et mâchonné des heures durant, laissant s'écouler de chaque côté de la commissure des lèvres un filet brunâtre, une jupe enfin, en gros drap, descend jusqu'au haut des bottines.

Telle apparaît, dans les années 1906-1942, Marie-Joseph Georis dite *li Gate* habitant (si l'on peut dire) aux Collas, hameau de la commune de Les Tailles. On l'a connue, on en a entendu parler à 20 km à la ronde car elle allait louer ses services aussi bien à Lierneux qu'à Limerlé, Langlire ou Wibrin où elle restait un jour ou deux, dormant dans un fenil ou une grange. D'une force peu commune, elle se prêtait à tous les travaux lourds. L'hiver, son occupation principale était la confection de fagots destinés aux fournils ou au sciage de bûchettes de chauffage. Elle allait aussi *trouf'ler* (extraire des blocs de tourbe, *trouffe*) dans la fagne de Bihain, proche. On raconte qu'un jour on la mit au défi de soulever une brouette, trop remplie de ces *troufes*, qu'aucun homme présent ne pouvait ébranler. Relevant ce défi, non seulement Marie Georis souleva la brouette mais c'est celle-ci qui se rompit sous le poids. Bien des personnes qui l'ont connue témoignent aujourd'hui l'avoir vue ramenant chez elle de lourds troncs d'arbres sur ses épaules,

pour les débiter ensuite.

Voilà pour l'image. Les souvenirs de ceux qui, à l'époque, étaient des gamins et des gamines : sa force herculéenne, les « agaceries » et quolibets dont, par leurs soins, *li Gate* était la victime, ce qui devait leur donner un délicieux goût de risque lorsque, la nuit venue, ils jouaient à être des voleurs autour de la cabane et que *l'Gate* surgissait, les faisant fuir sous un flot d'invectives... Ils s'en souviennent encore avec délectation ! On la croyait aussi un peu sorcière, ce qui ajoutait au piquant. Les chiens (parfois celui d'un fermier qui voulait s'en défaire), les chats qu'elle capturait, le veau mort-né qu'on lui offrait et que *l'Gate* faisait boucaner, en suite de quoi elle suspendait les dépouilles, soit au plafond de sa cabane, soit, en hiver, à une perche suspendue à bonne hauteur entre deux arbres. On raconte aussi que tous les chiens la suivaient en aboyant furieusement parce que, paraît-il, elle graissait ses bottines avec la graisse de ceux qu'elle dégustait ensuite. On se souvient aussi que, lorsqu'il faisait bon, elle préparait sa nourriture dans un chaudron de fonte sur un feu de bois devant sa cabane. Elle avait aussi ses sympathies et ses antipathies, elle travaillait pour ceux qu'elle aimait bien, à l'occasion leur faisant signe du pas de sa porte de venir boire avec elle un verre de *pèkèt*, mais, chassant en jurant comme un portefaix ceux qu'elle n'aimait pas.

Voilà pour les souvenirs. Mais, qui était Marie Georis, dite *li Gate* ? Déjà, le comportement « marginal » de cette femme, vivant dans un petit hameau perdu dans les bois eût suffi à ce que l'on s'en souvienne encore aujourd'hui mais si *l'Gate* est à présent devenue presque légendaire dans la région, c'est aussi que dès 1906 et, m'a-t-on assuré, bien avant, Marie Georis, jeune fille de 22 ans à l'époque eut un, puis deux et jusqu'à cinq enfants de père inconnu.

Nous avons consulté les archives de l'état-civil, tant à Malempré dont sa famille est originaire, que celles de Les Tailles où elle a vécu. Nous vous livrons ce que nous y avons recueilli : Le père de Marie-Joseph Georis, Pierre-François, est né à Vaux-Chavanne, fils de Simon, journalier et de Marie-Joseph Michel. Simon Georis et Marie-Joseph Michel eurent sept enfants dont deux filles moururent en bas âge. Souvenons-nous du statut socio-économique que recouvre le terme de « journalier » en cette fin du XVIII^e siècle. Nous pouvons supposer que cette famille de 9 personnes a frôlé si pas vécu, bien souvent, la misère. Les recensements de l'époque, conservés à la commune de Malempré, ne signalent aucun Georis possédant la plus petite parcelle de terre : ni feu, ni lieu ou presque.

De ces sept enfants, nous ne saurions rien si Monsieur J. Bosmans, bourgmestre de Manhay, n'avait eu la très grande gentillesse de nous communiquer un travail, succinct il est vrai, fait pour la commune de Malempré, avant 1947, année où toutes les archives communales ont été détruites par un incendie. Grâce à ces notes, nous savons que : l'aînée, Marie-Françoise, née en 1810, s'est mariée (sans date) avec un Demazy-Gérard, le second enfant né en 1813, s'est marié à Liège, enfin Pierre-François, sixième enfant et celui qui nous intéresse naît le 17 février 1820 à Vaux-Chavanne, épouse le 19 novembre 1827 Marie-Jeanne Dalcette d'Odeigne, veuve en premières noces de Jean-Théodore Bihain. Pierre-François a 37 ans. Il est comme son père, journalier, et sa femme a 35 ans. Nous les retrouverons domiciliés à la commune de Malempré lors de la naissance d'un fils, Jean-François, né le 20 août 1859, à Vaux-Chavanne, puis domiciliés à Chabrehez, hameau de la commune de Les Tailles, lors de la naissance d'une fille : Marie-Joseph (qui deviendra *l'Gate*) le 19 avril 1862. Pierre-François décède à 45 ans, à Chabrehez, le 25 février 1866. Jean-François, son fils, surnommé *l'bô* se marie le 24 décembre 1887 avec Marie-Marguerite Louis, âgée de 20 ans, originaire de Dinez, commune de Mont (actuellement Houffalize). Les archives manquent, la guerre et surtout la négligence ne nous ont laissé que des éléments parcellaires. Néanmoins ce sera Jean-François, frère de *l'Gate* qui ira déclarer la naissance des enfants de sa sœur. Il est lui aussi journalier et domicilié à Chabrehez, mais, hormis ses interventions lors de la naissance d'un enfant de sa sœur, nous n'avons à partir de son mariage trouvé aucune trace de lui dans les archives. Était-il allé habiter ailleurs ?

Marie-Joseph Georis, dite *li Gate*, notre héroïne, naît donc à Chabrehez le 19 avril 1862. Nous pensons que, jusqu'à la mort de sa mère le 5 mai 1902, *li Gate* a habité avec elle à Chabrehez. Le témoignage de nombreuses personnes habitant Les Tailles le confirme : *li Gate* accompagnait sa mère à la messe et était correctement vêtue.

D'autre part, si nous examinons la chronologie des naissances des enfants de Marie Georis, nous trouvons la mention « né à Les Tailles » pour les trois premiers, soit de 1884 à 1894. Pour les deux derniers enfants, les actes stipulent : « né aux Collas » et, pour *li Gate* : « domiciliée aux Collas ». Les deux derniers enfants sont donc nés dans la légendaire cabane, les trois premiers à Les Tailles. Or, la mère de *li Gate*, Marie-Jeanne Dalcette, meurt le 5 mai 1902 et Maria, quatrième enfant de Marie Georis, naît un peu moins d'un an après le décès de sa grand-mère, aux Collas, dans la

cabane.

Est-ce à la suite d'une sombre histoire d'héritage après la mort de sa mère que *li Gate* devient définitivement une « clocharde » des bois, retranscrite dans une hutte au bord du chemin qui mène aux Collas ? Nul n'est plus là pour le dire. *Li Gâte* vivra ainsi plus de 40 ans, connue de tous mais en marge. Et le sobriquet ? *Li Gate*, nous l'avons dit, signifie « chèvre », mais non une personne méchante. Tous sont unanimes : *li Gate* n'était pas une méchante femme. Certains pensent qu'on l'appelait ainsi parce qu'elle tondait parfois les haies ; d'autres expliquent ce surnom par le fait qu'elle eut un certain temps un bouc... qui, paraît-il, habitait la cabane avec elle. Toujours est-il que ce surnom devint presque officiel : plusieurs actes d'état-civil mentionnent : « Marie Georis, dite *li Gate* ».

Quant aux enfants qu'elle eut, *li Gate* n'en faisait pas mystère, elle avait même une expression assez imagée, en wallon, pour annoncer qu'elle avait une nouvelle fois accouché. Hêlant le premier passant venu, elle lui lançait : « *hê la, valèt, vinez vèy li bê polin ku d'j'a avou cisse nut'* ». Enceinte ou nouvellement accouchée, cet état ne ralentissait en rien ses travaux de force, elle continuait à faire ses fagots, à *trouf'ler* (extraire des blocs de tourbe), à façonner les *troufes*, à aller livrer le fruit de son travail à travers bois dans une brouette empruntée lorsque la distance était trop grande, sinon, elle les chargeait sur ses épaules jusqu'au domicile de ses clients. À peine né de quelques heures, le nouveau-né est abandonné sur la pailleasse et *li Gate* repart pour les bois, si bien que, dit-on,... on pouvait la suivre à la trace !

On nous a souvent affirmé qu'elle avait eu plus d'enfants que ceux dont nous avons trouvé l'acte de naissance à l'état-civil mais qu'ils n'avaient pas été déclarés. N'ayant aucun document pour étayer ces affirmations, nous nous bornerons à citer ceux qui figurent à l'état-civil :

— Théodore-Joseph, né à Les Tailles le 27 mai 1884, naissance déclarée par Jean-François Georis, frère de *li Gate* qui a alors 22 ans.

— Émilia, née le 22 janvier 1890 à Les Tailles, naissance déclarée par le même Jean-François, journalier, domicilié à Chabrehez (Les Tailles).

— Clémentine-Marie, née le 1^{er} février 1894, déclarée par son oncle Jean-François.

— Maria, née le 21 avril 1903, aux Collas, naissance déclarée cette fois par Victor Zune, garde champêtre à Les Tailles. Maria est donc née dans la cabane. Ce n'est plus Jean-François, frère de *l'Gate* qui est le déclarant. Marie-Jeanne Dalcette, mère de *l'Gate* est décédée à Chabrehez moins d'un

an auparavant.

— Jeanne-Marie-Thérèse, née le 12 avril 1906, aux Collas. Louis-Joseph Richy, de Les Tailles, déclare cette naissance : « une fille de Marie Georis, célibataire âgée de 44 ans, sans profession ».

De ces cinq enfants, deux seulement survécurent :

— Théodore-Joseph qui vécut jusqu'à 22 ans et mourut de tuberculose le 30 janvier 1906 aux Collas.

— Maria qui fut placée en garde aux Collas, dans la ferme de Téléphore Lemaigre (actuellement Monsieur Léon Zune). Bien que seul le chemin la séparât de la cabane, Maria ne sut, paraît-il, jamais à cette époque que Marie Georis était sa mère. Elle fut ensuite, dit-on, placée dans une institution près de Bruges. On dit aussi qu'elle se serait mariée à Salmchâteau mais son nom ne figure ni aux registres paroissiaux, ni à l'état-civil de la commune de Vielsalm.

Émilia vécut 27 jours et mourut « en la maison Minet à Les Tailles » (acte de décès, état-civil). Fut-elle, elle aussi, placée ? Nous n'avons rien trouvé à ce sujet.

Clémentine-Marie vécut 10 jours et Jeanne-Thérèse, 36 jours.

Sans doute, le manque d'hygiène, de soins et le froid furent-ils cause, au moins en partie, de la mort de ces enfants, mais, à l'époque, la mortalité infantile était très importante dans la région. Un rapport de l'état sanitaire de l'État belge, rédigé par le docteur G. Dufort en 1909, en fait foi. Le docteur Dufort écrit, au sujet de la commune de Les Tailles : « Les trois mois : janvier, février et mars accusent les moyennes les plus basses de l'Ardenne centrale [...] La qualité de l'eau alimentaire est mauvaise [...] Les puits, creusés dans les caves des maisons (27 privés) récoltent aussi bien l'eau des sources que les eaux résiduelles et les infiltrations de purin... L'assainissement, sur le territoire de cette commune est lent. Depuis 1895, il n'a même rien été entrepris à ce sujet [...] Les revenus communaux n'y atteignent que la moitié de la moyenne générale du Royaume [...] Les décès dépassent le taux de mortalité moyen du pays : 20 % des enfants meurent avant 1 an, 13 % avant 7 ans. La coqueluche, la tuberculose et la bronchite aiguë sont les principales causes de mortalité [...] La commune de Les Tailles, perdue dans la Haute Ardenne, ne communique avec les villages voisins que par des chemins très peu directs, entretenus seulement par le fait de la circulation et pratiquement impraticables en hiver. »

Bernadette Vauchel confirme : « La région possède un des climats les

plus froids et les plus humides de notre pays. Sur le plateau des Tailles, le climat est particulièrement pluvieux et froid : les précipitations oscillent de 1.200 à 1.400 mm par an et la température moyenne annuelle est de 6,5°C. ».

Quant à Marie Georis dite *li Gate*, que devint-elle après la mort de sa mère ? Elle se construisit d'abord « aux Collas », hameau situé à l'autre extrémité du village, une autre « cabane d'Indien » faite de longues perches réunies en faisceaux et recouvertes, en guise de toiture, de branches de genêts. Trop de personnes en témoignent pour que nous puissions mettre en doute l'existence de cette première cabane. Cette hutte ayant pris feu, *l'Gate* en construisit une autre, plus élaborée, sur un triangle de terrain herbu, au bord d'un ruisseau : Le Collas, au bord du chemin, à l'entrée du hameau des Collas. Nous avons eu la chance de découvrir une photographie faite en 1928 par un journaliste du Touring-Club de Belgique, Monsieur A. Bonjean, illustrant son article. Cette photographie nous montre *li Gate* devant son logis. Marie Georis a, à cette époque, 66 ans. Son habitat : environ 4 m² semble-t-il, fait de planches de bois brut, une petite fenêtre, une porte, un toit couvert de carton bitumé, un tuyau métallique rouillé faisant office de cheminée, émerge du toit. Quant à l'intérieur, la vox populi et la description qu'en fait M. A. Bonjean, paraît assez vraisemblable, nous le citons : « [...] L'œil s'habituant peu à peu, je finis par distinguer, dans ce capharnaüm, toutes sortes d'objets, méli-mélo, confus et disparates. De fait, la pièce servait à la fois de chambre de ménage, de cuisine, de chambre à coucher. Le lit, si l'on peut donner ce nom à une sorte de caisse dans laquelle on avait aménagé, à même le sol, un semblant de pailleasse, pailleasse sordide et de couleur suspecte, amalgame de lambeaux de sacs s'effritant et souillés : ni oreiller, ni couverture. Tous ces déchets ne fleurant point la marjolaine. De plus, la couchette était si courte et si étroite que son occupante devait y connaître le supplice de Procuste ! Au-dessus de ces guenilles agglomérées, un morceau de lard suspendu au plafond [...] Dans un coin de la pailleasse — celle-ci servait de table de débarras — s'épanouissait tout un cortège de sachets crasseux, gonflés d'oignons et d'épices [...] Sur un bout de planchette agencée au-dessus de la lucarne, des poireaux coupés par tranches et qui ne paraissaient plus tout jeunes [...] pas de chaise, pas de banc, pas même le minuscule *passèt* des chaumières. Dans un angle, un petit poêle trapu et rouillé qui attendait les premières bûchettes du futur hivernage. Quant aux murs, largement utilisés, leur goudronnage un peu lieu funèbre, disparaissait presque entièrement sous l'assaut d'une masse d'objets aussi variés que contradictoires

[...] Aux minces crochets enfoncés dans la carcasse, pendaient, ici des savates éculées, des bribes d'étoffe, des papiers graisseux, des boîtes sans couvercles, un bout de tapis, des chaussettes rapiécées, des feuilles de tabac à côté d'une grosse pipe pansue [...] Par ci, par là, se détachant du plafond, une procession de plantes médicinales, disposées en paquets et soigneusement ficelées. »

La description que fait Marie-Louise Breuer, dans son livre de souvenirs correspond bien à celle d'Albert Bonjean. Quant au poêle, un habitant de Les Tailles nous en a conté l'histoire : Une personne de Houffalize chez qui *l'Gate* allait travailler, n'ayant plus l'usage d'un petit poêle en fonte, l'offrit à Marie Georis qui, sans hésiter et ravie, le chargea sur ses épaules et, à travers bois, le ramena chez elle, soit une bonne dizaine de kilomètres.

Si Marie Georis se nourrissait, soit de chiens ou de chats de rencontre qu'elle capturait et décapitait à la hache, d'un bout de lard, de quelques pommes de terre, d'un chou, reçus en échange de son travail, elle avait aussi des « revenus » que lui procuraient la vente de ses fagots et de ses *troufes*, ce qui lui permettait de s'acheter de l'alcool et du tabac à un couple de colporteurs qui passaient régulièrement par le village. Jamais elle n'aurait *hapé* (chapidé) la moindre pomme ou le moindre légume. Tous en témoignent.

Mais *l'Gate* vieillissait. Vers les années 36, Marie Georis a alors 74 ans, et sa vigoureuse carcasse, malmenée, épuisée par de si durs labeurs, commence à donner des signes d'usure. Toujours retranchée dans sa cabane aux planches mal jointes, livrée à tous les vents, elle n'a plus la force de fabriquer des fagots, couper du bois, etc. Aussi trouvons-nous au budget de la C.A.P. (Commission d'Assistance Publique) en 1940, 41, 42 : « Loyer à une indigente : 350 frs. » C'est que le conseil communal a décidé (nous n'avons pas retrouvé la date exacte) de construire pour Marie Georis (il semble que ce soit vers l'année 1936) une cabane en blocs de ciment sur un bout de terrain vague, à la sortie sud du hameau des Collas. C'est pourtant contrainte et forcée que *l'Gate* se résignera à y emménager. C'est aussi aux environs de l'année 1936 que Monsieur Auguste Bernier, à l'époque facteur qui avait le village de Les Tailles dans sa tournée, fit connaissance de *l'Gate* dans sa nouvelle demeure.

Sotte ou folle, *li Gate* ? Que non ! Monsieur Bernier, qui passait régulièrement lui verser l'aide de la C.A.P., témoigne qu'il lui est arrivé bien souvent de discuter de choses et d'autres avec elle, dans son antre, devant

un verre de *pèkèt*.

Un procès-verbal du collège échevinal, en date du 30 novembre 1941, donne son approbation à une proposition de la C.A.P., dont voici le texte :

« Le 30 novembre 1941 :

Vu la situation réellement misérable de Georis M. âgée de 80 ans qui est complètement incapable de prendre les soins qui lui sont absolument nécessaires et de pourvoir à sa subsistance, décide d'accepter la note de Catherine Bihain et celle d'Alphonsine Georis, épouse Zune Joseph. La note de C. Bihain doit être rectifiée, la C.A.P. ne peut accepter de payer la nourriture. M^{me} Alphonsine Georis est chargée de faire le feu, préparer le bois, les aliments, cuire le pain, laver, faire la lessive et tout le nécessaire.

Pour subvenir à ces dépenses supplémentaires qui sont de 690 francs, pour novembre 1941 et s'élèveront à 30 francs par jour pour décembre, la C.A.P. sollicite de la commune une intervention supplémentaire de 1.620 francs et crée un art. 17 au budget 1941 :

— soins spéciaux à une indigente malade — sous réserve d'approbation de la Députation Permanente.

Vu et approuvé par le collège échevinal le 15/12/1941. »

Li Gâte n'aura pas longtemps joui de ce que cette aide aura pu lui apporter de relatif confort : au registre des décès de la commune de Les Tailles 1941-50, nous trouvons, en date du 12 janvier 1942, f^o 1 l'acte suivant : « L'an mille neuf cent quarante-deux, le douze du mois de janvier, à 10 h. du matin, par devant nous, Arthur Deumer, bourgmestre, officier de l'état-civil de la commune de Les Tailles, canton de Houffalize, province de Luxembourg, ont comparu : Georis Alphonsine, sans profession, née à Odeigne, épouse de Zune Henri-Joseph, âgée de cinquante quatre ans, domiciliée à Les Tailles, Censes, et Garroy Émile-Joseph, garde champêtre, âgé de soixante et un ans, domicilié à Les Tailles, y né. La première, voisine, la seconde personne, pas parente, lesquels nous ont déclaré que Georis Marie-Joseph, sans profession, née à Les Tailles le dix-neuf avril mil huit cent soixante deux, âgée de quatre-vingt et un ans, y domiciliée, célibataire, fille des conjoints Georis Pierre-François et Dalcette Marie-Jeanne, a été trouvée morte le matin à dix heures, le jour douze janvier à dix heures du matin en la dite maison dite de la Gate et ont, les déclarants signé avec nous le présent acte après que lecture leur a été faite.

» S. : Garroy E., Alphonsine Georis, A. Deumer. »

Marie-Joseph Georis, dite *li Gate* a été trouvée morte devant sa porte par la personne chargée de s'occuper d'elle. Elle avait dû tomber sur le coin du poêle car elle baignait dans une mare de sang. Avait-elle voulu appeler, se sentant mal ?

Dans le registre des délibérations du Collège et du Conseil (1909-1949), nous trouvons enfin :

« Séance du 12 avril 1942, à 16 h.

Présents : MM. Deumer, bourgmestre président, Dalcette et Thomas, échevins, Robert Schröder, secrétaire,

... prend connaissance de l'acte de vente du mobilier de Marie Georis pour la somme de 721 francs et l'approuve à l'unanimité. »

Li Gâte a été enterrée dans le cimetière de Les Tailles, au chevet de l'église, mais il n'y a ni tombe, ni croix : seules les herbes sauvages y croissent. Cela doit lui plaire !

REMERCIEMENTS

Nous ne saurions citer ici toutes les personnes qui ont, si aimablement, accepté de répondre à nos questions, tant à Les Tailles, qu'à La Pisserotte, Fraiture, ou à Petites Tailles où Madame Husquet qui nous a donné une photographie inédite de Marie Georis, faite par elle-même, à Petites Tailles et qui n'a malheureusement pu trouver place dans cet article.

Nous voulons cependant remercier tout spécialement Monsieur Luc Nollomont grâce à qui nous avons eu copie des procès-verbaux du Conseil Communal de Les Tailles, non accessibles encore au public ; Monsieur J. Bosmans, bourgmestre de Manhay, qui nous a communiqué les notes de l'ancienne commune ainsi que des actes photocopiés ; Monsieur Albert Burnontige qui nous a autorisé à publier la gravure de *l'Gate* parue en 1939 dans le livre de son oncle ; Monsieur et Madame Léon Zune, de Les Tailles, qui nous ont donné maints renseignements ; Monsieur J.-M. Zune, de Gouvy, propriétaire de la photographie datée de 1931 et qui nous a autorisé à la publier ; la section « archives » de la revue du T.C.B., en la personne de Mademoiselle J. Gybels, conseiller général, qui a fait en sorte que nous puissions obtenir la photographie de *l'Gate* devant sa cabane, parue en 1928.

Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

Sabine de LAUNOIS

(Étude parue dans la revue historique « Glain et Salm Haute Ardenne », n° 24 - juin 1986 - a.s.b.l. « Val de Glain, Terre de Salm », Vielsalm.)

Mémoires de campagne

Ma naissance, ma maison, la vie d'alors

C'ELA fait très longtemps déjà que je rumine cette pensée : écrire mes mémoires, un roman – ce que vous voulez qu'il soit pour vous – ma vie tout simplement. Du plus loin que je me souviens, ces choses qui sont restées gravées dans ma boîte noire pour tout le reste de mon existence. Eh bien oui, je suis venue au monde au début du printemps, un 14 avril 1931. Neuf ans avant la guerre de 1940. Je ne sais pas à quelle heure, car je n'ai pas posé beaucoup de questions à mes parents à ce sujet. Ce que je sais, c'est qu'il y avait eu un orage ce jour-là et que le tonnerre avait grondé. J'étais, sans le vouloir, sans le savoir, arrivée dans cette ferme de Famenne, sur un banc de schiste, car on ne choisit jamais l'endroit où l'on naît, ce château au milieu des roses ou cette maison dans les champs de blés. C'était une ferme un peu isolée, mais non loin de l'école ni de l'église, « la ferme aux marronniers ».

J'avais déjà un petit frère de deux ans plus âgé que moi, et onze mois plus tard, vint une petite sœur : voilà la famille au complet. Mon père était venu là avec ses parents avant les années 1920. Ils avaient quitté la petite ferme et le moulin de Somal, disparu maintenant depuis belle lurette. Cette ferme qu'ils reprenaient alors en location avec plus ou moins vingt-cinq hectares appartenait au châtelain, qui l'avait achetée à un propriétaire du village peu avant leur arrivée. On en reparlera plus loin. Ce vaste bâtiment de pierres et de briques enserrait une cour très profonde, ombragée l'été par des marronniers, des noyers et des tilleuls.

Au village, comme partout ailleurs en ce temps-là, il n'y avait ni eau, ni électricité dans les maisons.

On vivait pratiquement tous en autarcie, tirant la subsistance du travail

manuel.

On se contentait de peu, pourvu que l'on ait assez de nourriture pour la famille. La vache pour le lait, le cochon pour la viande, des poules pour les œufs, le jardin pour les légumes et le verger pour faire de bonnes confitures.

Chaque famille avait droit à sa part de bois et de terre pour semer son grain ou planter des pommes de terre.

Tous n'avaient pas de chevaux, mais les gens s'entraidaient; certains payaient en main-d'œuvre, d'autres ne dépendaient de personne. Comme attelage, c'était la vache ou le bœuf. Les hommes allaient souvent au bois, c'était leur plus grande occupation, tandis que d'autres allaient travailler au château pour seulement un franc par jour, sans être nourris.

Quant aux femmes, elles passaient leur vie au fourneau, s'échinaient aux corvées d'eau pour les travaux ménagers et élevaient les enfants.

Dans ce monde rude, la volonté de survivre dictait les priorités : pas de jalousie. Tout le monde était logé à la même enseigne.

***Souvenirs d'enfance* – Mon petit frère**

Je me souviens très bien de mon petit frère : le visage assez rond, une chevelure blonde, épaisse retombant sur son front. Il était fort pour son âge et mes parents devaient en être fier. Je le vois encore dans son petit costume blanc cassé, à fines rayures pointillées bleu foncé.

Il est mort à l'âge de quatre ans. Une maladie contagieuse appelée *enfantine* (qu'on appellerait probablement aujourd'hui la *polio*) circulait dans les villages. Les enfants qui la contractaient perdaient assez souvent l'usage d'un de leurs membres. Mon petit frère, lui, a perdu la vie. Cela devait être dur pour mes parents, je le comprends mieux encore aujourd'hui. C'était vers la fin de l'année, début novembre, le 12 novembre 1933, à la fin des apparitions à Beauraing, je crois.

Mon père racontait souvent à ses amis qu'il avait pris son petit garçon pour aller à la charrue « devant le bois », comme il faisait parfois, mais l'enfant ne bougeait pas de place. Mon père lui avait demandé pourquoi il ne bougeait pas, il ne jouait pas, et mon frère lui avait répondu qu'« [il] ne savait plus ». Mon père détacha vite la charrue et le mit sur le dos de la jument, et revint de suite à la maison, et Maman fit venir le docteur. Mon frère avait contracté la maladie, et dès lors qu'elle fut reconnue, j'avais été placée chez les voisins pour un certain temps, ma sœur chez sa marraine. À sa mort, mes parents ont dû brûler tous ses vêtements.

Quelle déception pour ma mère qui approchait les quarante et ne pouvait plus avoir d'enfant, et pour mon père qui comptait sûrement sur son garçon pour le travail de la ferme, et qui portait son nom. Je me souviens bien : j'allais avec la fille de la ferme voisine rechercher les vaches pour la traite de cinq heures, je passais avec elle, longeant le bas de la cour, elle me tenait fortement la main pour que je ne puisse pas retourner chez moi pendant que Maman me regardait par la porte entrouverte.

Quand nous sommes rentrées au foyer, nous ne pouvions pas comprendre ce qui s'était passé, étant trop petites encore, mais à force d'entendre mon père raconter à ses amis ces pénibles histoires, nous en avons dévoilé l'origine.

Mon père racontait surtout qu'il avait été peu avant au cimetière du village avec mon frère. Les fossoyeurs faisaient un grand trou, et mon frère avait demandé pourquoi ils faisaient cela, et Papa lui avait répondu que c'était pour mettre le vieux Marette qui était mort. Mon frère n'avait pas oublié. Avant de mourir il leur avait dit : « Ils vont faire un trou pour moi aussi, Papa, comme pour le vieux Marette ? ». J'en ai encore les larmes aux yeux.

Peu avant également, il avait demandé de faire revenir les parents pour leur dire au revoir ; il avait demandé d'ouvrir la fenêtre, parce qu'il voyait les anges qui venaient le chercher : « Tu tes vois aussi toi, Papa ? ».

Tous ces souvenirs me resteront marqués profondément.

Maman cachait ses larmes, Papa tournait en rond, il avait perdu toute sa gaieté, sa bonne humeur.

Comme je ressemblais assez bien à mon petit frère et que j'étais l'aînée, ils ont reporté assez bien leur affection sur moi, je l'ai toujours ressenti ainsi.

Ce fut une enfance bercée de tendresse et d'amour qui soulageait peut-être leur douleur, leur profond chagrin. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été punie.

Maman disait toujours que j'étais une petite fille facile à élever, et Papa m'adorait. Ils avaient tellement confiance en moi, et voyaient la place que j'allais devoir occuper. Je remplaçais leur seul fils, qui aurait dû leur succéder.

Je me souviens d'une autre histoire gravée dans ma mémoire : mon père descendait souvent avec mon frère chez une tante qui habitait au moulin en bas du village. Un jour qu'on ne trouvait plus mon frère, Maman criait,

criait, mais pas de réponse. Papa eut la puce à l'oreille ; il empoigna son vélo et descendit jusqu'au moulin, et peu après, ils rentraient tous deux. Maman très fâchée donna la tripotée à mon frère et l'enferma dans la cage au poulain. Avec ma sœur, nous allions le voir par les fentes des planches mangées de la porte. Il se tenait tout triste dans un coin. Je ne crois pas qu'il aurait pu comprendre cette punition. Nous aurions voulu le délivrer, mais nous étions trop petites pour atteindre la chaînette qui tenait la porte. Dans l'après-midi, Maman est venue le délivrer. Nous étions contents tous trois de reprendre nos jeux d'enfants.

Le chariot

Papa avait confectionné, probablement pour la Saint-Nicolas, un chariot tout en bois : c'était quatre pointes en fer pour tenir les roues et une pour la poignée du timon. Cela nous convenait bien à tous les trois : l'utile à l'agréable et peu coûteux.

Je le dessinerais encore bien, de couleur déteinte, d'un bleu blanchi, des planches de récupération sans doute. L'arrière un peu plus haut en arrondi légèrement incliné vers l'arrière.

Je vois encore ma mère asseoir ma sœur au fond sur un petit coussin et mettre deux pains sur ses genoux pour conduire chez les grands-parents paternels qui restaient dans la maison de ma mère, et qui se trouvait derrière l'enceinte du cimetière attenant à l'église.

Une fois en conduisant les pains avec mon frère, l'un à côté de l'autre du timon, tirant par la poignée, nous avions tourné trop court au bas de la cour. Une grosse pierre était mise ça et là juste à l'angle de la bâtisse joignant le chemin. C'était une pierre arrondie qui servait à faire glisser les roues arrière à bandage en fer des chariots, évitant ainsi d'accrocher les coins des bâtiments. Cette fois, nous avions tourné trop court, culbuté la charrée : tout était dehors. Ma sœur pleurait comme une Madeleine. Ça tombait bien, c'était son nom ! En entendant ses cris, Maman se pressa et remit ma sœur en place. Et nous voilà repartis sur le chemin légèrement montant, caillouteux, entre fossés et haie, jardin et pachis. Nous aimions faire cette corvée : Grand-mère nous attendait chaque semaine avec ces chiques, ballons de Tournai à lignes jaunes et noires, et ces verres d'eau à la grenadine que nous ne buvions jamais chez nous.

La maison et la famille de Maman

Je vois alors cette maison telle qu'elle était alors. Maison toute en pierre, assez profonde, trois pièces basses, trois pièces hautes, une étable attenant

pour mettre deux, trois vaches, génisse ou veau, un cochon et des poules.

Un jardin à l'arrière et un petit pré devant.

L'intérieur de cette maison, un petit porche face aux escaliers, des chambres à coucher. Par terre, de grands pavés bleus foncés avec de temps à autre une ligne blanche. Un lambris couleur marbré et une cheminée et appui de fenêtre très profond en marbre noir. La salle à manger, plancher en chêne, peu de meubles, une armoire, une table et quelques chaises.

Dans l'arrière-cuisine (« chambre à l'eau », disions-nous) un gros bac en pierre tout poreux à l'intérieur, face à la fenêtre ; des dressoirs, une porte vitrée pour les escaliers de la cave. Quand je pense qu'il y avait une famille de cinq enfants dans cette maison...

Ma mère avait deux sœurs et deux frères, elle était la plus jeune, différence de quinze ans avec l'aînée. Son père était menuisier, mais il est mort que Maman n'avait que quinze ans.

Les enfants étaient tous assez intelligents ; les sœurs faisaient très bien la couturière.

L'aînée des filles a été très longtemps en service à Marche pour subvenir au besoin de la famille et payer probablement les études d'un fils qui a été instituteur à Nassogne. Pendant peu d'années car il mourut de la grippe espagnole à l'âge de trente-trois ans ; il n'avait pas d'enfants.

L'autre fils, qui était mon parrain, avait été prisonnier cinq ans en Allemagne à la guerre de 1914.

J'ai encore une photo de lui de ce camp où il avait mangé du rat. Il avait été pris par les gaz. Il est mort à cinquante-deux ans.

Il avait deux enfants, fille et garçon qui sont morts tous les deux. Ma cousine est morte à trente-quatre ans de son troisième enfant.

Mon parrain était gendarme à cheval. J'ai encore une très belle photo de lui dans son beau costume.

Je me souviens qu'il était venu au train pour rester deux à trois jours. Il m'avait apporté des vêtements que ma cousine Marie-Thérèse, qui était plus âgée que moi, ne savait plus mettre : un beau chapeau en feutre bordeaux avec des petites garnitures blanches. Il m'allait très bien : si j'étais heureuse !

Je n'ai pas connu mes grands-parents maternels. Ma mère était intelligente, elle était toujours la première en classe. Un jour, il y eut un problème : l'instituteur avait une fille de l'âge de ma mère. Aux examens, il

mit deux questions à double sens. Ainsi sa fille sans difficulté aucune, avait toujours raison.

Mais le père de Maman l'a changée – elle s'appelait Esther – pour suivre ses études à Marchin. Elle était en pension chez ses cousines, et elle a continué à être la première.

Elle aurait pu être institutrice, mais les circonstances de la vie ne lui ont pas permis : elle s'est retrouvée seule avec sa mère, qui n'avait pas de retraite en ce temps-là, ni d'accès à une maison de repos. Ce n'était que pour certains notables.

Donc elle a fait la petite besogne et elle s'est occupée de sa mère pendant treize ans pour subvenir à ses besoins. Après la mort de sa mère, à quatre-vingt ans, Esther est partie vivre chez sa sœur qui n'avait pas d'enfant, parce qu'elle s'était mariée assez âgée, suite à une déception dans sa jeunesse. Le garçon avec qui ma tante aurait dû se marier devait être opéré de l'appendicite, et sa mère à elle n'a pas prétendu qu'elle se marie avant qu'il ne soit opéré ; elle ne lui a même pas permis d'aller le voir à la clinique. Choqué, il s'est marié avec une autre fille.

Ce garçon restait à la ferme où je suis née. Quelques années plus tard, lui et sa femme firent faillite. Le châtelain a acheté la ferme, et mes grands-parents l'ont reprise avec leur fils devenu mon père.

Quelle coïncidence pour cette tante, quand elle revenait chez sa sœur, là où elle-même aurait dû vivre toute sa vie.

Elle y venait volontiers. Je l'aimais cette tante. Je la vois encore passer à vélo par la fenêtre de l'école, les deux mains collées sur son haut guidon.

C'est chez elle que j'allais passer mes vacances. Nous allions ensemble à la messe le dimanche, je prenais peur en entrant à l'église. Il y avait un homme en costume très foncé avec un chapeau en forme pointu devant et derrière et en main, un grand bâton. On l'appelait le Suisse.

Je garde aussi le souvenir d'avoir porté des ailes pour me rendre en procession avec les autres filles du village à la chapelle Saint-Roch et d'être également allée avec la tante Ida, au Congrès à Sinsin. J'avais alors sept à huit ans.

Mes vacances

Le dimanche, nous allions avec l'oncle Joseph et Tante nous asseoir sur le petit mur de pierre qui longeait l'ancienne grand-route à deux bandes, pour regarder passer les voitures. C'était des autos très rectangulaires, aux

roues encore à rayons, qui descendaient sans faire de vitesse vers le Plaisir en passant près de nous et remontaient la petite côte pour arriver à l'Étoile, où elles prenaient d'autres directions.

Pendant la guerre de 1940, nous allions glaner dans les champs les épis perdus pour les fermiers. Avec chacune notre panier d'osier, nous en avions ramassé plus de cinquante kilos cette année-là.

L'oncle était très vieux jeu ; il avait perdu ses parents, père et mère, le même jour, un à dix heures du matin et la mère à dix heures du soir, à l'âge de quinze ans. Il a vécu avec une tante, puis plus tard, avec sa sœur plus âgée, tombée veuve. Il portait de longues moustaches et il fumait la pipe. Il allait travailler au château de Jannée tous les jours à pied.

Il avait essayé un vélo, mais il avait perdu l'équilibre la première fois, et il n'avait plus jamais essayé.

Il y avait chez eux derrière la maison une citerne pour recueillir les eaux des toits, pour les lessives et les nettoyages. Un jour que Tante était partie chercher de l'eau potable pour boire, à la pompe près de l'école, moi, j'avais voulu prendre de l'eau de pluie à la citerne au robinet de l'arrière cuisine. Hélas, je tournais, tournais d'un côté à l'autre sans m'arrêter au centre et l'eau coulait, coulait dans toute la maison. Quand Tante est rentrée, l'eau descendait à la cave, traversait la cuisine et le corridor. Quelle blague !

Mon grand-père

Mes grands-parents paternels n'avaient sûrement pas été beaucoup à l'école. Je ne sais pas si c'était obligatoire en ce temps-là. Ils lisaient quand même bien, car ils prenaient le « Patriote illustré ». Mon Grand-père n'était ni grand, ni gros, il ne fumait pas, mais il avait dans sa poche sa boîte de poudre à pennée qu'il prenait de temps à autre. Il était très courageux. Je lui ai déjà entendu dire qu'au début de leur mariage, quand ils restaient à Moressée, il allait travailler dans les fermes du Condroz du côté de Bois-Borsu, Terwagne. Il partait toute la semaine, du dimanche au samedi et à pied. Après quelques années, ils ont repris une petite ferme et le moulin de Somal.

Quand nous étions petites et jusqu'au jour où il eut une atteinte peu après guerre, il venait travailler chez nous. Arrivé tôt le matin à une cinquantaine de mètres de la ferme, il toussait très fort pour réveiller mes parents qui n'étaient pas toujours contents, surtout l'hiver ! Il mangeait avec eux vers dix heures du matin, une potée appelée *trûlêye*, du pain, un peu

de sucre dans du café bien chaud. Ils épargnaient ainsi le beurre. Il venait nettoyer les bêtes chaque jour à l'aide de sa fourche, son ballet et sa brouette, et aussi les abreuver au seau. Il chargeait le fumier avec mon père sur un chariot ou sur le tombereau, puis allait l'épandre sur les terres ou les prés pour les enrichir. C'était un engrais naturel.

Je ne connais pas ses origines, je n'ai pas questionné assez mon grand-père. Il parlait parfois du midi de la France, pourquoi ? Il avait des parents à Vonèche, à l'hôtel de Vonèche. Ils sont venus au mariage de mes parents. Ils avaient un léger accent. Mon grand-père est mort que j'avais dix-sept ans.

Grand-mère

Ma grand-mère paternelle était ma marraine, assez grande et forte. Elle avait été sûrement noire de cheveux, mais je ne les connus que grisonnants. C'est moi qui dans ma jeunesse lui faisais chaque semaine sa toilette et lui tressais les cheveux : il n'y avait que moi pour lui tresser à sa mode. Elle ne s'entendait pas toujours des mieux avec ma mère. Partout les parents restaient avec leurs enfants jusqu'à la fin de leurs jours ou à proximité. Quand ils ne savaient plus travailler, ils s'occupaient du chauffage, de mettre un bois de temps en temps dans le vieux poêle crapaud pour faire chauffer l'eau pour le café qu'elle moulait sur ses genoux, ou pour chauffer les fers pour repasser. L'hiver, elle filait la laine de brebis pour tricoter des chaussons. Quand ils n'ont plus été capables de rester ensemble chez eux, mes grands-parents ont fait une tournante, quatre mois chez chacun des enfants. Ils venaient chez nous l'hiver.

Elle avait souvent beaucoup de tension ma marraine : jusqu'à vingt, vingt-deux. Nous allions chercher pour elle des sangsues dans les fossés, pour lui appliquer et sucer le mauvais sang, ces petites bestioles aux vertus capables d'injecter aux personnes des substances bienfaisantes... Mes grands-parents avaient repris avant les années 1920 la ferme de Nettinne avec plus ou moins vingt-cinq hectares, avec leur fils devenu mon père.

La vie des familles

Mes parents se sont mariés après la trentaine. Il y avait une différence de deux ans jour pour jour entre eux. Mon père lui aussi avait eu une grande déception.

Il courtisait avec sa voisine comme c'était souvent dans le temps, car il n'y avait pas de voiture. Ils se déplaçaient à pied ou à vélo.

Cette fille, qui habitait la ferme voisine, avait une sœur mariée qui at-

tendait un quatrième enfant. À la naissance de cet enfant, elle mourut, et la fiancée de mon père reprit les enfants de sa sœur. Plus tard elle se maria avec son beau-frère, un devoir bien sûr.

Bien des femmes mouraient à l'accouchement : des enfants trop gros, pas de césarienne au temps jadis ni beaucoup de soins. — Il y a moins de problèmes aujourd'hui qu'on maîtrise le nombre d'enfant par contraception —. J'ai connu plusieurs grosses familles de dix, quinze enfants, voire parfois beaucoup plus : dix-sept vivants sur vingt-trois portés, et souvent dans des petites maisons à simple largeur appelées chaumières (il y avait plus de place dans les fermes moyennes).

Devinez l'ouvrage qu'avaient ces femmes soumises sans défense et parfois sans résistance, épuisées par les accouchements et les allaitements. Pas de répit, les corvées d'eau, les lessives, repassages, cuisson de pain, tous les travaux manuels à l'huile de bras. Certains parents ne mangeaient pas à leur faim ; maintenant on gaspille.

Description de ma mère

Maman était une femme de grandeur moyenne, le visage légèrement allongé, les cheveux noirs retirés vers l'arrière, enroulés dans un fil de laiton allant d'une oreille à l'autre. Une femme intelligente, courageuse et économe, très catholique comme bien des gens à cette époque. Elle n'était ni fière, ni coquette, pas de poudre de riz sur le visage, de rouge aux lèvres, ni de vernis aux ongles, mais d'une fierté intérieure, assez austère. L'honneur, le respect avec une certaine retenue, méfiance, le travail avant tout pour survivre, pour avoir de quoi nous mettre à l'école, en se privant de bien des choses mais surtout du superflu. Elle était moins gaie que mon père, cela se comprend aisément ayant vécu avec cette vieille dame, sa mère, endoctrinée sûrement par tous ses principes et exigences comme beaucoup l'étaient en ce temps-là.

Mon père

Mon père était un homme gai, toujours de bonne humeur, du moins avant d'avoir perdu son petit garçon. Il était de taille moyenne, assez trapu, la figure assez ronde, la chevelure épaisse et une petite moustache sous le nez. Il ressemblait physiquement, bien sûr, à Jean Gabin. Il fumait la pipe et il chiquait comme bien d'autres en ce temps-là. Étant jeune homme, il jouait dans les concerts. Je tiens assez bien de lui ; j'en ai gardé de la graine. Il était bien connu dans sa région car quand il occupait le moulin avec ses parents, il reconduisait les farines chez les clients avec sa belle calèche. Il confectionnait tous nos jouets d'enfant, chariot, traîneau et autre. C'était

un homme juste, il n'aurait fait de mal à personne. Pour ma mère, il avait le défaut, parfois, d'avoir la langue trop grande.

Il nous racontait parfois, qu'étant gamin, dans son village natal, il faisait l'école buissonnière avec son camarade. Du village à l'école, il y avait au moins trois kilomètres qu'ils devaient faire à pied matin et soir. Ils allaient manger leurs tartines et leur bol de soupe chez une dame qui habitait non loin de l'école. Elle avait des enfants, dont une petite fille qu'ils devaient aller promener pendant qu'elle préparait son dîner. Cela ne leur plaisait guère. Ils eurent bientôt trouvé un moyen d'en finir. Ils ont tour à tour pincé la petite Zélie qui se mettait à pleurer et la Maman en entendant ses pleurs la reprenait auprès d'elle. Après quelques jours, rien qu'à les voir, elle pleurait et ce fut terminé. Il racontait aussi qu'ils avaient trouvé une *tinelette* dont les femmes se servaient pour rincer le linge à la rivière. Les garçons, c'était pour une autre raison : s'en servir pour barque. Une fois tous deux dans le tonneau, ils tournèrent et s'enfoncèrent dans l'eau pris par un tourbillon. Heureusement, ils purent se rattraper aux branches. Au temps jadis, il n'y avait, pour ainsi dire, pas de jouet, ils s'amusaient avec d'autres choses pas très commodes et parfois, dangereuses.

Simone THEMLIN

(Extrait du livre « Mémoires de campagne » - Centre Culturel des Roches de Rochefort - 2007.)

Quelques anecdotes truculentes de Paul Cambron

Deux poulets à plumer

UN certain Brisbois de Heyd, qui avait reconstruit une vieille maison, se servit du mur de la maison voisine devenu mitoyen. Vu la réclamation du voisin Deum, prise de bec et menaces de procès, Brisbois s'empressa d'aller à Liège trouver M^e Remy, avocat très renommé dans la région ; il lui expliqua l'affaire du mieux qu'il put.

— Votre affaire est bonne, excellente même, vous êtes sûr de gagner, mais je ne peux prendre votre défense en main et je le regrette, car votre adversaire Deum est venu me trouver avant vous.

L'avocat réfléchit un instant, puis ajouta :

— Je vais vous recommander auprès d'un de mes confrères ; vous irez le trouver avec la lettre que je vais vous remettre et vous pouvez dormir sur vos deux oreilles... Entendu ?

— Oui, Monsieur l'avocat, répondit Brisbois, tout heureux.

Après avoir payé la consultation, il sortit de l'étude avec la belle lettre de recommandation.

Comme il était trop tard pour se rendre chez M^e Birfant, 22, rue des Franchimontois — c'était de l'autre côté de la Ville —, il jugea bon de revenir un autre jour.

Sur le train du retour, il souriait encore aux informations réconfortantes de M^e Remy, un brave homme celui-là.

Il tira précautionneusement l'enveloppe cachetée de la poche intérieure de son veston et en relut encore une fois l'adresse. L'affaire était claire, cette enveloppe contenait la victoire.

Il rentra tout joyeux : Deum allait voir à qui il avait à faire !

Pendant qu'il soupaît, il mit sa femme au courant des péripéties de la journée. À part quelques emplettes au Grand-Bazar, chez Troisfontaines, à la Vierge Noire, la grosse affaire était la visite chez l'avocat.

— Et il t'a remis une recommandation ? Combien as-tu payé ?

L'épouse Brisbois, malgré le prix de la consultation, fut ravie de la tournure de l'affaire. Puis soudain :

— Je serais curieuse de savoir ce qu'il a écrit, l'avocat !

— Je me suis déjà posé la même question, dit Brisbois.

— Ouvrons-la !

— Non, on ne peut pas.

— Si, ouvrons-la !

— Non, on va abîmer l'enveloppe.

— À la vapeur, je vais faire ça qu'on ne verra rien.

Ce que femme veut !

L'enveloppe fut ouverte et aux yeux ahuris des Brisbois apparut ce texte : « Cher Confrère, Prends l'affaire, nous avons deux bons poulets à plumer. Bien à toi, Remy. »

— Ben, non de d., dit Brisbois, qui ne jurait jamais.

Alors il prit la lettre et dit à sa femme de le suivre. Il toqua à la porte de son voisin qui n'était pas encore couché et quand il fut entré, au grand étonnement de Deum, il lui montra la lettre et lui raconta son voyage à Liège. Les deux voisins n'étaient pas sots ; ils se mirent d'accord et les avocats n'eurent pas leurs poulets à plumer !

Les gaufres de la mère Lespagnard

Dans les Ardennes, il est de coutume de manger des gaufres pendant la veille du nouvel an. En 1950, au soir de la Saint-Sylvestre, les quatre fils Lespagnard de Chêne-al'Pierre, transporteurs de bois en grumes, étaient rentrés et se chauffaient au coin du feu en lisant le journal et en commentant les événements.

La maman Lespagnard, une forte femme accorte et volontaire, aidée de ses deux filles, achevait le travail intérieur.

Bien entendu, avant la tombée de la nuit, on a « fait la pâte » et on attend qu'elle soit levée à point pour la convertir en gaufres. Le gaufrier est déjà chaud sur le coin de la cuisinière.. Mais la pâte ne lève pas !

— Va chercher quelques paquets de levure expresse chez l'épicier, dit,

excédée, la mère Lespagnard à sa cadette.

La fille revient avec la levure et on en pétrit un paquet dans la pâte.

Quelques minutes passent et le résultat est négatif : la pâte ne veut pas lever.

— Mets-en encore un, dit la mère.

C'est encore en vain.

— Mille milliards de n. di d., sacre la mère Lespagnard, qui jure comme un charretier, je vais te faire lever, moi !

Toute la maisonnée s'intéresse du coup à la pâte récalcitrante. Les quolibets fusent à la joie de tous.

Cependant, la mère, énervée, intègre trois paquets de levure expresse à la pâte.

— Si elle ne lève pas avec ça, je n'y comprends plus rien !

Enfin, à la grande joie de maman Lespagnard, la pâte commence à lever.

On se met en branle pour cuire les gaufres ; les premières s'étalent bientôt sur la grande table. Mais la pâte commence à déborder. On court chercher une seconde terrine pour y recevoir le trop-plein de la première.

Les gaufres deviennent de plus en plus légères ; elles sont comme des feuilles de papier.

À présent, la pâte déborde des deux terrines. On réquisitionne tous les seaux de la laiterie ; ils sont bientôt pleins et la pâte monte toujours.

Les gaufres, qui ne restent pas dix secondes dans le gaufrier, sont si légères qu'elles volent au vent comme des feuilles mortes.

Les jeunes gens s'amusent comme des enfants à faire tournoyer les gaufres dans l'air.

La mère Lespagnard sacre de plus belle ; l'hilarité est à son comble !

Tout à coup, la porte s'ouvre : un voisin s'y encadre, poussé par un vent glacial en disant « Bonsoir ». Mais, avant qu'il n'ait refermé l'huis, un formidable juron retentit.

— Mille milliards de n. de d., hurle la mère Lespagnard, voilà la pâte qui fout le camp !

De fait, tous les récipients sont vides. De la pâte, il n'en reste qu'une mince pellicule collée à la paroi intérieure.

Devant l'aventure et la surprise, toute l'assemblée se tord de rire.

La mère ne perd pas le nord :

— Verse-nous une goutte, Marie, nous l'avons bien méritée !

On gratta les ustensiles, on fit encore quelques gaufres et, dans une ambiance joyeuse, on attendit les douze coups de minuit.

— Bonne année, maman !

Le diable au grenier

On avait fait un gros tas d'avoine dans le vaste grenier qui s'étendait au-dessus des chambres à coucher de la ferme de Morville que nous habitons.

Les rats s'y donnaient rendez-vous chaque nuit et faisaient un vacarme qui nous empêchait de dormir.

On avait essayé de placer un chat dans le grenier ; les rats s'étaient tenus cois, mais le chat miaulait à longueur de nuit et faisait ses crasses sur le tas d'avoine.

On retira le chat et on plaça des pièges qui furent parfaitement inefficaces.

Une nuit, les rats furent tellement bruyants que je résolus d'en finir d'une manière ou d'une autre.

Se mettre à l'affût et les tirer à la carabine ? Ce n'était guère possible. Le poison ? C'était dangereux. Il me vint une idée.

Il n'y a pas meilleur ratier que le hérisson ; notre chien Mastor aura vite fait de m'en trouver un. L'après-midi, je me rends dans la Bouchée où Mastor me récupère un gros hérisson que j'emporte dans mon sac.

Je monte au grenier avec l'animal. En passant dans la cuisine, j'emporte un peu de lait dans une soucoupe.

Au grenier, je lâche le hérisson près de la soucoupe et je redescends sans avoir été vu par personne.

Déjà dans la soirée, on entend des bruits insolites dans le grenier.

— Vont-ils recommencer leur boucan ? dit mon père.

Il est l'heure de se coucher ; mais à peine est-on au lit que le vacarme devient inquiétant : c'est comme si un sanglier basculait de grosses caisses, les faisant tomber lourdement sur les planches.

Tout le monde se demande ce qui se passe.

Mon père allume la lampe-tempête et monte au grenier.

À son retour, maman demande :

— Qu'y a-t-il ?

— Je n'ai rien vu.

Mais mon père est à peine recouché que le tumulte recommence. Mes sœurs ont peur, se relèvent et vont dans la chambre de mes parents.

— Est-ce le diable ou un éléphant qui est là-haut ?

Dans mon lit, je ris sous cape. Mon père crie :

— Prends le fusil et va voir ce qui se passe !

— Laissez-moi dormir, je suis si fatigué.

Le vacarme s'amplifie et je deviens inquiet moi-même ; ce n'est pas possible que ce soit le hérisson qui fasse ce bruit-là !

Enfin, n'y tenant plus, je charge le Hammerless et je me demande à mon père de m'accompagner.

— Vous tiendrez la lampe derrière moi.

On monte. Les bruits cessent comme par enchantement. Rien de suspect, rien sinon huit cadavres de rats tout chauds entre l'avoine et une vieille male ; le hérisson est derrière moi mais j'entraîne mon père vers un autre coin.

Les bruits ont diminué et j'ai pu dormir.

Au matin, en déjeunant, on discute au sujet de l'hécatombe des rats.

— Que s'est-il passé ?

Mes parents sont perplexes.

Je suis seul à savoir, mais je ne dis rien et quand je monte au grenier pour enlever les cadavres des rats, je prends soin d'emporter mon hérisson à qui je rends la liberté.

Les rats furent pour un temps dégoûtés de toutes nouvelles manœuvres et l'on put dormir en paix. Personne ne s'est jamais douté que le diable au grenier n'était qu'un inoffensif hérisson !

« L'emmaçralé »

Paul Maréchal, communément appelé Paul Larhon, croyait dur comme fer aux *macralles*. Pour peu, il aurait juré en avoir vu ; en tout cas, il racontait avec une entière sincérité des cas d'intervention de ces maléfiques personnages.

Pourquoi l'homme a-t-il de tout temps cultivé le mystère, les maléfices

et les interventions surnaturelles ?

Un matin de mars, le temps est beau. Notre Larhon attelle ses vaches ; il va semer son avoine au-dessus du bois Baron ; il monte le *bourlé* avec son attelage. Pour activer ses bêtes, il se sert d'un fouet muni à la chassette d'un clou de ferme.

Comme son attelage lambine, Paul lui lance un coup de fouet mais avec une telle maladresse que le clou, après avoir décrit un cercle dans l'air, vient lui cingler violemment le visage.

Du coup, notre homme est pris de terreur : c'est sûrement une *macralle* qui l'a frappé !

Hors de lui, il arrête son attelage et pense que depuis le matin il est en prise à une multitude de difficultés.

Le coup de fouet comble la mesure. On ne lutte pas contre une *macralle* ; il fait demi-tour et rentre hâtivement ses bêtes à l'étable.

Dans sa hâte, il trébuche sur le seuil et se cogne le front sur l'arête du montant de la porte. Dans sa jugeote, c'est encore un fait de la *macralle*. Plus mort que vif, il s'assied dans son vieux fauteuil et attend les événements ; le moindre bruit dans la maison lui crée des terreurs indicibles. Cependant, plus rien d'anormal ne se manifeste jusqu'à l'heure de midi et Paul, un peu rassuré, s'en va semer son avoine.

Paul CAMBRON

(Anecdotes extraites d'un cahier manuscrit intitulé « Les cochonneries d'un village ardennais ».)

Souvenirs d'une Vaux-Chavannaise

J'AI rencontré en Hesbaye une charmante dame. Née à Vaux-Chavanne en 1918, elle se souvient avec attendrissement de son séjour chez nous et de ses vacances chez sa marraine à Malempré.

Elle m'en a parlé avec émotion, une après-midi de 1990, accoudée à la table, près de son mari, Monsieur Delabye, dans leur salon à Chapon-Seraing. J'entends encore sa voix chaleureuse, passionnée, me décrire tout ce dont elle se souvenait et ce que son père, Monsieur Moïens, percepteur des postes en 1914, à Manhay, lui avait maintes fois raconté.

Elle m'a montré le volumineux cahier où, pour ses enfants et petits-enfants, elle avait consigné tout cela.

Pour ses enfants et par extension pour les habitants de Vaux-Chavanne puisqu'elle m'autorise à publier les pages nous concernant dans le bulletin « Par Monts et par Vaux ».

Le récit que nous offre Madame Delabye débute en 1914 à Bruxelles. Son père y est depuis 7 ans travailleur de nuit à la Poste. Pour sa santé et celle de Germaine, sa petite fille d'un an, le docteur préconise un séjour à la campagne.

En juillet 1914, il est percepteur des Postes à Manhay.

Très tôt, Madame Delabye est tenaillée par le désir d'écrire ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Hélas, sa vie est encombrée, par sa famille et par sa profession. Elle devra attendre la pension, en 1985, pour se mettre enfin au travail.

Un travail remarquable à tout point de vue.

Il nous faudra conserver ce document, précieux témoignage de notre histoire. La tragédie de 1914 à Manhay et la vie d'un village (Malempré),

observée par une petite fille des années '30 et fidèlement rapportée avec une étonnante minutie par la même petite fille, plus de 50 ans après. Merci Madame Delabye !

Joseph Bosmans.

Le récit de Madame Delabye

(...) À Manhay, petit village d'Ardenne, tout semblait aller mieux. Ma sœur commençait à marcher et son état s'améliorait. Puis la guerre est venue et tout a basculé. Les ulhans sont arrivés par la route de Vaux-Chavanne. Les hommes du village, des cultivateurs pour la plupart, ont jugé bon d'abattre les arbres de bords du chemin. Ils se disaient que les Allemands ne passeraient pas ! On a vu les chevaux sauter au-dessus des branches et le village tout entier a été puni et incendié. Les hommes ont été mis d'un côté de la route et les femmes et les enfants de l'autre. Ceux qui voulaient fuir étaient abattus sans rémission. Ils ont emmené les hommes en Allemagne et plusieurs y sont morts. Là-bas, on les prenait pour des francs-tireurs et la foule les lynchait.

Les femmes ont été épargnées par l'arrivée du prince de Hippe. Il a aussi arrêté papa qui connaissait l'alphabet Morse et qui aurait pu nuire au passage des troupes en télégraphiant. Ils ne voulaient pas détruire les appareils qu'ils ont essayés de suite.

Le malheureux facteur du dépôt de Bra a eu le malheur de leur répondre en les insultant. On a envoyé deux soldats à cheval qui ont ramené l'homme en le faisant courir tout le long du chemin puis on l'a envoyé en Allemagne comme prisonnier civil.

Papa avait demandé pour continuer à faire la Poste et le prince lui avait donné sa parole d'honneur qu'il le ferait revenir après le passage des troupes. Le prince a été tué sur la route de Bastogne et papa est resté huit mois en Allemagne, battu, mal nourri et très malheureux. Maman a pu le faire revenir après bien des démarches. Elle a dû expliquer aux dirigeants allemands les circonstances de son arrestation et la parole donnée du prince.

On a confronté ses déclarations avec celles de papa en Allemagne qui est finalement revenu au printemps 1915.

Mais ce 21 août 1914, les Allemands ne se sont pas contentés des arrestations. Ils ont jeté dans toutes les maisons des pastilles incendiaires et presque tout le village a été détruit.

Mes parents n'avaient pu rien sauver de leur maison et la plupart des

villageois n'avaient plus rien non plus. Ils campaient dans les prairies en trayant les vaches qui restaient et la nuit ils dormaient dans les granges ou dépendances restées intactes.

Maman était avec Victor de 5 ans et Germaine d'un an avec seulement ce qu'ils avaient sur eux et sans rien savoir de papa qu'ils avaient vu partir. Ils se lavaient au ruisseau et vivaient tant bien que mal avec les autres villageois.

Une famille de Vaux-Chavanne, M. et Mme Lebrun et leurs jeunes filles, sont venus les chercher à Manhay. Ils se disaient que, étant arrivés récemment, ils étaient plus démunis que les autres qui avaient des familles dans les autres villages. Ils avaient préparé une chambre et des armoires avec un peu de linge et de la vaisselle. Aussi quelques aliments pour que maman puisse reprendre une vie un peu plus décente. Ils y sont restés plusieurs semaines et en reconnaissance pour ces gens si généreux, on a donné au troisième enfant le prénom de Monsieur Lebrun (Charles). *(Ici, séjour de la maman à Braine-le-Comte, jusqu'au retour de son mari.)*

(...) À Manhay, Monsieur Talbot avait fait reconstruire, en même temps que leur petite épicerie, une autre maison en pierre du pays qu'ils ont louée à la Poste. Papa y emménage le 21 mars 1916 (cette maison existe encore mais l'épicerie est disparue).

Papa avait son bureau d'un bout à l'autre de la maison, à droite du corridor et une petite pièce pour la famille au bout de ce corridor. Ce qui nous a donné un logement au niveau du jardin dans une cuisine-cave. On y avait accès par le côté de la maison. Le bureau était au niveau de la rue.

À cette époque, mes parents n'avaient que le strict minimum comme meubles et vêtements. On avait distribué des secours aux sinistrés mais, du fait que papa était fonctionnaire, on le laissait se débrouiller. Ils avaient des bons voisins et nous n'avons pas trop souffert (je dis « nous », mais je n'étais pas encore là). Louis Collignon de Malempré, qui était employé à la Poste, apportait du pain de chez lui et le jardin donnait des légumes. Maman faisait de grosses marmites de soupe et elle en donnait aux gens qui arrivaient à pleins trams de la ville pour chercher à manger dans les campagnes.

Elle me disait souvent que le Bon Dieu faisait pousser ses légumes au jardin pour l'aider. Elle n'a jamais eu un si beau jardin que cette année-là.

Elle attendait son n° 4 à ce moment et une vieille dame, venant manger la soupe, lui avait prédit une belle grosse fille avant la fin février 1916.

Le docteur, absent pour l'enterrement de son père, pensait revenir à temps pour ma naissance imminente. Il ne restait au village qu'une vieille accoucheuse presque aveugle. Quand le dernier tram est passé sans ramener le docteur, il a bien fallu que papa le remplace, aidé par les conseils de la vieille voisine. Il avait si bien réussi dans sa tâche que maman venait le chercher quand une autre femme du village n'avait pas le temps d'appeler le docteur.

On baptisait vite en ce temps-là et personne de la famille ne savait venir. Surtout en février et en Ardenne !

Mes parents ont choisi pour ma marraine la jeune femme de Louis Collignon. Elle s'appelait Catherine.

J'étais encore très petite lorsque mon père a été transféré par promotion à la Poste de Bertrix. C'est pourquoi les souvenirs qui me restent de Manhay ne sont pas nombreux.

Victor avait la charge de me promener et de garder le petit Charles de 3 ans. Un jour, on est venu dire à maman que nous étions renfermés dans un creux de prairie au lieu-dit *Mafa*. Victor nous y avait déposé pour aller jouer, en toute tranquillité avec ses copains. Il savait que nous ne pourrions pas remonter la pente, Charles étant trop petit et moi ne marchant pas encore.

Une autre fois – j'avais trois ans –, on réparait la route en y écrasant des grosses pierres. Un rouleau compresseur allait et venait et nous étions, Charles (5 ans) et moi, dans les voies du tram. Il n'y avait pas de danger à cette heure-là et maman ne pensait pas au rouleau compresseur qui était beaucoup plus loin.

Il paraît que j'ai couru derrière ce gros engin pour m'amuser du bruit qu'il faisait. Charles se démenait comme un beau diable pour me faire revenir et c'est parce que le conducteur a vu ses gestes (il n'entendait pas à cause du bruit), qu'il s'est retourné avant de mettre la marche-arrière et qu'il a vu mes boucles blondes par-dessus le rouleau.

J'étais petite mais je me vois encore assise sur l'appui de fenêtre du bureau. On me grondait si fort que ça m'est resté en mémoire. Maman pleurerait et Barbason, le conducteur de l'engin, pleurerait aussi tellement il avait été saisi de peur.

Un autre jour, en revenant de Malempré, sur le cadre du vélo de parrain Louis, j'ai glissé et suis tombée. Je vois encore la belle sacoche donnée par parrain pour se faire pardonner son imprudence.

Je me souviens aussi de la petite armoire de l'école où l'instituteur enfermait du sucre pour donner aux plus petits.

(Après ses souvenirs de Manhay, Madame Delahye va nous faire partager ses souvenirs de Malempré où elle se rendait chaque année en vacances chez marraine Catherine et parrain Louis.)

(...) Quand après Bertrix, nous fumes à Engis, je me souviens du petit tram (j'en rêve encore) qu'on empruntait à Comblain pour gagner Manhay, crachant sa fumée et ses poussières de charbon. Ma robe blanche et mon chapeau étaient jolis en arrivant à Manhay et pourtant que c'était gai de traverser les prairies et les petits bosquets. Les fleurs sauvages et les branches basses frôlaient les marchepieds.

Je ne pouvais mal d'aller à l'intérieur. Je restais sur la plateforme pour voir toute cette beauté de plus près. Surtout qu'à Engis, on respirait le plus souvent les gaz des usines et les goûts de la fabrique à zinc et des engrais.

C'était aussi la grande joie pour ceux de Malempré quand j'arrivais. Chez Sépul, il y avait trois filles plus jeunes que ma marraine et un fils Jules qui courtisait à Odeigne. Chez marraine, il y avait aussi le père de parrain. *Vî papa* était un vieux brave homme. Comme il n'avait pas de petits-enfants, il m'aimait bien. J'ai encore aux oreilles les boucles qu'il m'avait offertes à ma communion.

Marraine était une courageuse. Elle faisait bien marcher la ferme et ses habitants. Même chez sa maman Sépul, on demandait l'avis de la « grande ». Seulement elle était souvent en dispute avec l'un ou l'autre de ses voisins ou même de ses parents. Chaque année, il y avait un nouvel exclu de l'amitié. Moi, je n'y faisais pas attention. J'allais partout !

Au début, parrain et marraine habitaient derrière l'église. Parrain était commis de Poste chez papa. Mais le grand air lui manquait et il est devenu facteur comme son père l'avait été. Il n'y est pas resté non plus. Sa maison portait le nom de « chez l'agent ». En fait, chaque maison avait un sobriquet.

À la mort de Mme Collignon, ils sont revenus à la ferme de la famille. Leur vie était très simple. Ils vivaient vraiment de ce qu'ils produisaient. Parrain, démissionnaire de la Poste, était devenu secrétaire communal et receveur régional.

Il remplissait à peu près tous les documents que les villageois lui apportaient, même les droits de succession. Il était en plus agent d'assurances. Il avait un bureau dans la pièce de devant où je ne pouvais entrer

que « sans rien déranger ».

Marraine avait donc beaucoup de travail. Elle maniait la scie et le marteau aussi bien qu'un homme quand elle devait faire des boxes pour ses petits veaux et ses *cossets*.

Mon plus grand plaisir était de nettoyer l'étable des petits gorets (brosser et mettre de la paille propre). Elle sortait la truie pour que je travaille sans danger. Ils étaient si roses et si beaux quand ils étaient propres !

Quand j'arrivais fin juin, on était en pleine fenaïson. J'allais avec eux tous parce qu'ils s'entraidaient. C'était nécessaire. On n'avait pas les machines de maintenant. Parrain avait une faucheuse à cheval, au départ. Puis une sorte de faneuse mécanique, toujours tirée par le même cheval mais il fallait quand même faire les « andains » au râteau et les « houpirons » comme ils disaient. Quand on rentrait le foin, c'était un grand chariot avec des croisillons de bois. Marraine était dedans et elle montait de plus en plus à mesure que parrain lui passait les grosses fourchées. On plaçait alors un long bois au-dessus du foin ; il était bien tenu avec des chaînes en bas du chariot. On peignait avec le râteau pour ne pas trop en perdre en route et j'avais alors le droit de grimper au-dessus avec marraine et de bien me tenir à la grosse perche parce que les cahots de la route faisaient vaciller le tas de foin. On le rentrait dans la grange. Parrain sur le chariot, une de ses belles-sœurs sur le premier étage du fenil, une autre sur le deuxième et marraine près du toit. Moi j'étais près d'elle pour entasser le foin jusque dans les moindres recoins. Après quelques jours, il perdait de son volume en finissant de sécher et en se tassant. Il ne fallait jamais laisser du foin humide avec l'autre. C'était dangereux pour les incendies.

À 6 heures du soir, on allait traire. Marraine avait un gros chien solide et il tirait une petite charrette à sa taille avec trois cruches à lait. Il était détaché en arrivant au champ et allait rechercher les vaches tout au fond de la prairie pour les grouper à l'entrée. Pendant la traite, je m'amusais à faire des petits bateaux en bois (branches) quand il y avait un ruisseau dans le champ ou je coupais des fleurs pour les calvaires du retour.

Marraine ne voulait pas que je prenne une pièce de couture. Elle avait peur que les aiguilles ne se perdent dans les herbes et soient avalées par les vaches. Quand le temps était pluvieux, marraine plaçait un grand carré imperméable sur le dos des vaches. Il était attaché aux pattes de l'animal et ainsi le dos était préservé du froid et de la pluie. On laissait les bêtes dehors tout l'été.

En rentrant, marraine plaçait un grand tamis sur le grand réservoir de l'écrémeuse et vidait les cruches une à une. Pendant ce temps, je prenais les petits seaux de lait écrémé pour les porter aux veaux qui se trouvaient derrière la ferme dans le verger. Il fallait bien tenir les seaux pour qu'ils ne les renversent pas. Quand c'était fini, ils se léchaient l'un l'autre pour ne pas perdre la mousse dont leur bouche était entourée. Après, c'était le tour des petits gorets avec un peu de farine d'orge dans le petit lait. Les chats se servaient tout seuls en trempant leurs pattes dans la mousse des seaux destinés aux veaux.

Puis il fallait de nouveau démonter la turbine et laver à grande eau chaude tous les ustensiles où le lait était passé. Le matin, on le faisait aussi mais je n'allais pas traire. Il faisait plus froid et plus humide dans les herbes.

Après le souper et la vaisselle, les voisins arrivaient pour passer la soirée et raconter les nouvelles du jour et aussi fumer leur pipe. Ils restaient parfois tard avec parrain, en bas. Moi je montais dormir plus tôt en même temps que marraine.

Après la fenaison, on avait un petit répit. Parfois de violents orages et je crois que là-bas j'ai appris à ne pas avoir peur. Le frère de parrain allait se cacher tout en haut de l'escalier dans le coin le plus sombre avec son mouchoir sur les yeux et marraine s'en moquait en me disant qu'il était ridicule d'avoir si peur. Elle me faisait compter entre l'éclair et le tonnerre. Le nombre obtenu était le nombre de kilomètres qui nous séparait du centre de l'orage et quand il s'éloignait je m'amusais à voir les gouttières déverser les eaux des toits.

Il montait alors une bonne odeur du sol et on était heureux de revoir le ciel bleu alors qu'il était si noir pendant l'orage.

Bien entendu, si on était aux champs et que le temps se préparait à l'orage, on rentrait à la maison le plus vite possible. Le cheval ne se faisait pas prier pour regagner l'écurie.

Pour la moisson, c'était avec une faux que parrain avait bien battue, assis sur le seuil de la maison.

Quand on était l'un ou l'autre dans la maison, on ne fermait pas la porte du corridor. Tout le monde pouvait entrer et sortir. Il n'y avait jamais de mendiants ni de colporteurs. C'était trop perdu et loin de tout !

Le facteur venait le matin et parfois un marchand d'aunage-mercerie ou un quincailler ambulant. Le boucher venait le samedi avec des morceaux de « grosse bête ». En semaine, on mangeait du jambon fumé, du

lard, des œufs, du poulet, etc.

Il y avait un petit magasin d'alimentation où on pesait toutes les denrées kilo par kilo. Tout était dans des sacs ou des bacs en bois et la marchande puisait avec une pelle spéciale pour chaque article.

Les « chiques » étaient dans des bocaux en verre avec un gros bouchon et parfois elles collaient ensemble. Le chocolat était réservé pour le dimanche. Le jour de la fête locale, on en achetait parfois une tablette entière parce qu'il n'y avait ni carrousel ni tir sauf un marchand de confiserie.

Pendant que je pense à la fête locale, une fois par an nous allions avec *Vî papa* à la fête à la Baraque de Fraiture. Il y avait de la famille et nous y allions à pied par le haut du village, un petit sentier entre les sapins et les bruyères mais cela me semblait le bout du monde. Il y avait au moins une heure de marche. Mais là, on était bien nourri et il y avait des carrousels et des baraques sur la place. Marraine les réinvitait à la fête de Malempré.

On avait engraisé une jeune bête pour 8 ménages. Je regardais la mise à mort malgré que j'avais mal au cœur. La bête n'avait pas le temps de souffrir je crois et le boucher récoltait le sang dans un grand bassin. Marraine et ses sœurs ainsi que les voisines concernées préparaient des bouidins avec les laids morceaux et le sang. Le boucher venait découper le lendemain et chaque ménage avait une trentaine de kilos de viande.

Il n'y avait pas de congélateur et il fallait inviter beaucoup de monde pour manger tout, tant que c'était bon.

Marraine faisait une fournée de tartes dans son four en briques réfractaires dans le fournil. Elle chauffait le four avec des branches sèches et elle savait le moment où la chaleur était suffisante. Elle écartait alors les bois brûlés (mais encore rouges) sur les côtés du four et elle y glissait les tartes. Elle cuisait aussi son « bœuf à la mode » dans une terrine en terre avec tous les aromates. Elle mettait de la pâte sur les bords de la grande terrine pour ne pas laisser échapper la vapeur. Je n'ai plus jamais mangé de la viande de cette qualité et de cette saveur.

J'en reviens maintenant à mon parrain qui battait sa faux pour la rendre bien tranchante. Il fichait en terre un fer de 30 à 40 cm avec un dessus plat et il avait « la main » pour affiner le tranchant en crachant dessus de temps en temps. Puis il préparait son *bô*, une sorte de récipient en bois qu'il allait pendre à sa ceinture avec la pierre à aiguiser pour l'avoir sous la main après chaque coupe sur le terrain. Il emplissait son *bô* de *peûs d'tchapin.ne* (baies de sorbier).

Pour commencer la moisson, il fallait choisir le temps idéal et que le blé soit mur. Parrain fauchait une ligne de tiges et marraine le suivait à deux mètres pour ramasser les gerbes. Alphonse les liait avec quelques tiges prises à même la gerbe. Marraine m'avait montré le mouvement à faire et je n'y arrivais pas trop mal. On liait ensuite trois gerbes par la tête et on les dressait bien solidement en trépied. On appuyait les six autres gerbes sur ce trépied et la dernière servait de chapeau, après avoir été liée plus bas. On n'avait plus alors qu'à espérer assez de soleil pour pouvoir les rentrer.

L'avoine pour le cheval se fauchait un peu plus tard de la même manière.

Pour battre le blé, on avait dans les cours de ferme une aire ronde en béton où on déposait les gerbes l'une sur l'autre avec les épis vers le milieu et on battait ces gerbes avec un fléau. Une sorte de masse en bois suspendue par une lanière en cuir à un manche. Il fallait se mettre à plusieurs entre voisins. C'était long et difficile.

Chez Sépult, ils avaient un manège installé sur cette aire en béton et c'était le cheval qui piétinait les gerbes. Je pense que le rendement n'était pas au maximum comme maintenant mais le bétail achevait de manger ce qui restait des gerbes.

On passait alors les grains récoltés pleins de petites pailles au « diable volant », une sorte de grande caisse avec un moulinet qui faisait voler les petites pailles et les poussières en ne laissant que les grains sur le tamis. On étendait ces grains au grenier et on les aérait souvent avec une pelle contre la moisissure en attendant de les porter au moulin.

Les petites pailles d'avoine remplissaient des grands sacs de la mesure des lits et servaient de paillasse aux dormeurs.

Chez marraine, elle avait des matelas de laine pour les visiteurs mais pour eux c'était aussi de la paille.

Ces paillasse de paille étaient très confortables et elles sentaient bon la campagne d'été. Pour mes bébés, plus tard, j'ai eu aussi de ces pailles d'avoine.

Marraine cultivait un grand potager derrière la maison. La terre était schisteuse mais elle produisait bien de tout. On mangeait suivant les récoltes de saison. En été, on avait souvent de la salade (frisée à couper) qui repousse facilement. On faisait des confitures de groseilles, des premières prunes, des poires cuites entières, des compotes avec les pommes tombées.

Rien ne se perdait et j'ai bien appris là-bas le prix du travail !

Quand je suis arrivée à 11-12 ans, marraine me laissait coudre avec sa machine à main. Il fallait faufiler les bords des essuies ou des tabliers simples que je savais faire parce qu'on n'avait qu'une main pour guider le travail puisque l'autre tournait la roue.

J'ai beaucoup de bons souvenirs de mes séjours là-bas, plus que de ma maison d'Engis. Et puis j'étais bien accueillie partout. Les gens savaient que j'étais la fille de l'ancien percepateur de Manhay et on aimait bien papa et maman pour le temps qu'ils ont passé là-bas.

Je revenais la veille de la rentrée des classes et j'avais bonne mine avec mes deux mois de plein air mais ma valise devait prendre l'air tout un temps, elle gardait un goût « d'étable » si on peut dire parce que, de la cuisine de marraine, on passait par l'étable pour sortir la plupart du temps.

Quand on y est, cela ne se remarque pas tant et puis c'est naturel, tous comptes faits. C'était mieux que toutes les crasses qu'on jette à présent sur les champs et sur les récoltes.

Là était la vie simple comme le créateur le voulait. Vivre de son travail et manger ce qu'on produisait.

Dans son jardin, marraine avait des endroits bien cadrés pour ses semis de sapins (épicéas). La première année, on pouvait croire à un semis de petites carottes (le feuillage). L'année suivante, elle les repiquait dans un autre cadre de terre préparée et ainsi chaque année, ils prenaient de la hauteur. Quand ils étaient à bonne hauteur, on pouvait les planter en plein terrain.

Quand je suis née, parrain venait de planter tout un champ et il avait dit que ce serait ma dot puisqu'il faut 20 ans pour faire un épicéa bon à vendre. Le temps a passé et ma dot n'est jamais arrivée parce qu'ils avaient des neveux et nièces au moment de la récolte. Je ne leur en ai jamais voulu. Nous avons bien fait notre chemin sans dot.

Au milieu de la semaine, marraine faisait le beurre. On amenait la grande baratte au coin qui lui revenait de droit et les pots en grès qui contenaient la crème remontaient de la cave. Le tonneau comportait une ouverture à un côté et une petite lucarne qui était nécessaire pour surveiller la « venue » du beurre. Il fallait verser de l'eau très froide et tourner les ailettes de l'intérieur pour que la crème arrive dans un milieu frais. On jetait l'eau froide pour la remplacer par la crème puis on tournait dans un sens puis dans l'autre pendant le temps nécessaire pour que la motte de beurre se forme. Ce temps était variable d'après la saison, la température et aussi parfois

par la densité de la crème.

Marraine surveillait la prise puis elle recueillait le liquide qui restait du beurre battu. La plupart des gens buvaient ce lait battu avec des biscottes. Marraine le donnait aux gorettes pour l'engraissement.

Elle préparait alors sur la table un grand bac carré en bois avec un trou dans le coin pour retirer l'eau. Parce qu'il fallait de l'eau très fraîche pour laver le beurre et le malaxer. Pour ce faire, elle employait une sorte de grand rouleau cannelé, genre rouleau à tarte mais pas lisse et beaucoup plus gros. C'était même très dur pour le manipuler. S'il fallait saler une partie ; elle le faisait à ce moment-là. Puis elle employait des pelles rainurées en bois pour peser des mottes d'un ou d'un demi-kilo. Elle avait l'art de former des « briques » bien égales et bien parfumées. Le beurre de là-bas avait un goût de noisette.

Parfois, elle remplissait des moules en bois avec une fleur ou un dessin en creux dans le fond. Tous ces ustensiles étaient rincés à l'eau fraîche avant de servir.

Quand elle avait tout vidé, elle lavait tout à l'eau très chaude mais sans détergent et elle les laissait sécher à l'air devant la maison. Tous les ustensiles de la turbine, les seaux et les cruches étaient aussi séchés à l'air et en dessous d'un toit en face de la grange. C'était nécessaire pour l'hygiène parce que où le lait a passé, les bactéries vont vite pour se développer. Il faut beaucoup de soin pour ce genre de travail. Il ne faut pas se demander pourquoi les journées passaient si vite et comme je m'intéressais à tout ce que je voyais faire...

Madame Joseph DELABYE, née Lucie MOÏENS

(décédée à Waremmé le 15 octobre 2009).

(Texte paru en 1993 dans le périodique « Les pages rétro de Par Monts et par Vaux », édité à Manhay par Joseph Bosmans.)

Halte à l'auberge

QUAND j'étais enfant et que je me rendais chez mes grands-parents au village de Morteihan, je m'arrêtais toujours à la « Croix du Soldat », maison forestière aujourd'hui, mais qui était encore dans ce temps-là une auberge au carrefour de quatre routes qui coupaient en quatre la forêt.

Nous quitions la ville au petit matin, dans une de ces bonnes vieilles voitures de louage que les automobiles rougiraient de rencontrer aujourd'hui, et, après trois heures de forêt, nous arrivions là, chaque année à la même époque, mon père et moi, le nez gelé et les jambes engourdis, pour manger l'omelette au jambon en buvant de la bière de pays, aigrette et plate, si froide au palais que les larmes nous en venaient aux yeux.

Ce qui me frappait, c'est que la mère Rennesson nous recevait comme si nous étions venus la veille ; elle n'avait pas l'air étonné ; elle continuait à casser du bois sur son genou comme l'année dernière, en nous disant les mêmes phrases, avec le même sourire, le même bonnet ; il y avait les mêmes choses et les mêmes figures autour d'elle.

Et mon père, après l'omelette, lui posait les mêmes questions.

— Avez-vous eu des grives, cette année ? A-t-on facilement des œufs ?... Et Pignolet ?... Avez-vous des nouvelles de Pignolet ?

Mme Rennesson se mettait à rire de tout son cœur, et nous aussi, car c'était une bonne histoire que celle de Pignolet, et nous aimions toujours l'entendre.

Il s'agissait d'un douanier terrible ; une sorte d'ogre impitoyable pour les fraudeurs, même pour les petits chaperons rouges qui s'en venaient à travers bois jusqu'à Bosséval, chercher aux premières épiceries belges du pétrole à bon marché, avec une bouteille glissée dans un bas de laine qu'ils

portaient sur la hanche, en bandoulière.

— Une fois donc (c'est la mère Rennesson qui racontait ça), comme Pignolet regagnait son poste de Fontenoille, il avait été abordé par un individu d'un certain âge qui marchait depuis un bon moment déjà derrière lui et qui lui dit, tout en s'épongeant avec son mouchoir à carreaux :

— On a du mal de vous rejoindre, brigadier !... Vous allez à Fontenoille ?... Je vais vous faire un pas de conduite, si vous le permettez...

Puis tirant de son sarrau une énorme blague :

— Vous accepteriez bien une pipe de tabac ?... du tabac de la Semoy ?

Là-dessus, voilà le féroce Pignolet tout hérissé.

Du tabac de la Semoy ! du tabac de contrebande !... C'est à lui, Pignolet, que l'on disait, ça !

— Ah ça !... dites donc, vous avez un toupet du d...

Mais il ravala sa salive et ne prononça pas le mot. Il avait l'air tout troublé par le sourire de l'homme ; un sourire de paysan, un sourire fin et frais rasé.

— Voyons, continue l'autre, toujours jovial, vous n'allez pas me refuser ça, monsieur Pignolet... Décidément vous mettez bien du temps à reconnaître un vieux camarade ?

Cette fois, le douanier s'arrête ahuri, et le regarde, les yeux en boules ; puis, très radouci, et comme s'il parlait à un supérieur (c'est tout juste s'il ne mettait pas les pieds en équerre) :

— Ah ! c'est vous, dit-il... c'est vous !... Excusez-moi... Je... me... rappelle!...

— J'étais sûr que la mémoire vous reviendrait, répondit l'homme en lui frappant plaisamment sur l'épaule... Mais bourrez donc votre pipe... Attendez, je vais mettre mon pouce sur le tabac... là, comme ça... Tirez maintenant... Tirez doucement pendant que j'appuie avec mon doigt... C'est cela !...

Pignolet aspire... pp !...ppp !... Et sur le fourneau de la pipe se met à danser une petite flamme bleue.

Cela lui semblait tout naturel, à Mme Rennesson, que Pignolet ait rencontré le diable. C'était une vieille paysanne qui ne savait ni lire ni écrire, mais ses parents avaient vécu dans un temps où le diable habitait encore les ruines de Pisselou, l'un de ses derniers châteaux, sur un petit cône sauvage, pas bien loin, derrière les bois.

Et son grand-père lui avait dit aussi que le diable se trouve toujours sur le chemin des méchantes gens, comme Pignolet, quand l'heure est venue, et qu'il est invisible pour les autres.

— Voilà donc Pignolet et le diable en route... et qui rencontrent un peu plus loin Philomène, courant après son cochon et criant tout ce qu'on peut crier à un cochon qui ne veut pas aller se coucher :

— Sacré vérat ! Que le diable t'emporte !

Pignolet avait repris un peu d'aplomb, et puis il espérait que son compagnon allait s'en aller avec le cochon et qu'il en serait ainsi débarrassé.

— Quelle panse !... dit-il ; il y a de quoi faire des salades au lard là-dedans !

— Peuh !... dit le diable, en faisant la moue, ça tombe mal ; mon médecin m'a défendu le lard... Une vieille gastrite... et puis Philomène ne m'offre pas son cochon de bon cœur... et ça me gêne.... J'aime bien ce qu'on m'offre de bon cœur.

Un peu après, arrivés au moulin de Cugnon, ils passent à côté de Clémence, fort occupée à torcher dans son giron son deuxième marmot, qui se démenait comme une grenouille en poussant des cris épouvantables. Et, comme Philomène, elle souhaitait vivement que le diable emportât le maudit « jeune ».

— Hé hé ! dit Pignolet, croyant toujours se débarrasser du diable, une âme de petit enfant, ça vaut la peine ; c'est le jour aux aubaines, hein ?

— Merci, répond le diable, pas de ces cadeaux-là ! On vous les reproche ensuite ; ça fait des histoires. Je vous l'ai dit, l'ami ; je n'accepte que les cadeaux sincères.

Enfin, voilà qu'au plus creux de la forêt, et comme la nuit tombait, ils croisent Fiquemont et Ricadat, deux braves contrebandiers qui avaient fait tous les tours imaginables, et qui disent tout de même bonsoir par politesse, mais en grognant rudement dans leur barbe :

— Que le diable l'emporte !

Mais le diable a l'oreille fine...

— Vous avez entendu, brigadier ?

Et Pignolet, tremblant comme la feuille :

— Moi ?... Non... je n'ai rien entendu...

— C'est bien, ricane le diable, assez causé !... Le cadeau ne vaut pas

cher, mais il est fait de bon cœur, cette fois ; c'est tout ce que je demande. Vous m'appartenez, brigadier... Tenez, nous allons quitter la grand-route et prendre par la traverse ; nous arriverons plus vite chez moi... Mais on dirait que vous avez les jambes molles, mon garçon... Donnez-vous donc la peine de monter sur mon dos...

Et voilà le diable qui charge mon Pignolet sur ses épaules, comme un paquet de linge sale, et qui disparaît avec lui dans le ravin de Pisselou ; et l'on ne revit jamais Pignolet ; et l'histoire était finie.

Tandis que le cocher, le coude en l'air, vidait son verre de *pèkèt*, je re-voyais, ces fonds de Pisselou, où j'étais une fois venu, aux myrtilles, avec des petits sauvages du pays, et dont j'avais gardé une impression de conte de fées.

L'endroit avait une réputation détestable. Les « noires bêtes », comme disait la mère Rennesson dans son patois, « s'y remettint et y hurdelint... » un chaos végétal de ronces et de fougères géantes ; des roches... Dans les taillis trop épais surgissaient, sous nos pas, de gros oiseaux surpris qui partaient avec un bruit inquiétant de machine à coudre...

On a bien soupçonné Ricadat d'avoir réglé son compte à Pignolet, mais, comme il n'y avait pas de preuves, l'affaire a été classée. Comme dans la chanson, on n'a retrouvé que sa pipe et son képi, là où le ruisseau de Pisselou vient se jeter dans la rivière déserte, ourlée de grands sénéçons jaunes...

— Allons, au revoir, madame Rennesson !...

Mon père mettait son macfarlane et, comme il pleuvait, le cocher relevait la capote de la voiture.

Mme Rennesson nous souhaitait bonne route sur le pas de la porte, et semblait soucieuse en regardant la forêt violette et froide.

— Voilà encore de la pluie pour toute la journée !

Cela avait l'air de lui faire de la peine ; elle nous plaignait de tout son cœur.

Mais elle nous tournait le dos aussitôt et retournait vite à son petit va-et-vient. Nous étions « passés ».

Georges DELAW

(Conte extrait de la gazette hebdomadaire française « Le Journal du Dimanche », n° 237, du dimanche 8 juin 1913.)

La vache

Bergister, à 10 km de Manhay, vous aurez du mal à le trouver sur une carte. Situé aux confins extrêmes des anciennes communes de Dochamps et de Grandmenil, c'est à cette dernière qu'il appartenait. Ce hameau du temps passé ne compte plus qu'une vaste habitation avec bâtiments fermiers où vivent un couple et son enfant.

L'écrivain Eloïde Delacollette, ancien instituteur de Dochamps, a consacré à ce coin perdu un de ses livres : « En ce temps-là, à Bergister ». Dans ce livre singulier, l'auteur dépeint ce lieu magique de façon fantaisiste. Sans doute tombé sous son charme dès sa jeunesse, il lui invente un passé. Dans son rêve éveillé, il y transpose « son » village de Dochamps. La démarche est déroutante ; néanmoins, qu'il est agréable de se laisser griser par la poésie surréaliste qui se dégage de ces récits !

Dans le chapitre qui nous occupe, nous ne trouvons guère traces de son extravagance. Non, ici, il nous narre une belle histoire toute simple qui ravira même les plus bougons. Laissons-le s'exprimer.

LORSQUE Mathias Salmon apparut sur le seuil de sa maison, en sarrau des grands jours, il n'était pas trois heures du matin. Mathias franchit les quelques pas qui le séparaient du chemin caillouteux reliant son logis à la grand-route, puis s'arrêta. Le paysan bourra méthodiquement une pipe, l'alluma, « signa » son voyage et s'engagea allègrement sur le sentier zigzaguant devant lui. Mathias atteignit les « Aglires » à l'extrémité du village sans avoir rencontré âme qui vive et mit le cap dans la direction de La Roche.

Du côté du Bois Saint-Jean, le ciel virait imperceptiblement du vert pâle au rose. Mathias marchait, marchait toujours sans rien voir ni entendre.

Tout en cheminant, l'homme se remémorait les événements des derniers jours. Le mardi précédent, à l'heure du dîner, Mathias rentrait chez lui avec une charretée de genêts quand il rencontra le Grand Godasse de Wibrin, qui l'attendait.

— Eh bien ! Mathias, est-ce aujourd'hui que tu me la vendras ? interpella le marchand de bestiaux.

— Nenni, Grand, répliqua sèchement le paysan. La « Brunette » donne encore ses deux terrines de lait. Ça nous suffit pour l'instant. Repasse à l'arrachage des pommes de terre.

Il y a belle lurette que Mathias aurait dû se débarrasser de la « Brunette », son unique vache, vieille de treize ans et dont les mamelles taries avaient fourni de justesse le lait nécessaire à l'élevage de son dernier veau. Mais Mathias avait du mal à se montrer raisonnable. Il faut dire qu'il n'était ni riche ni pauvre. Ses bras, ceux de sa femme (Marie-Josèphe) et de ses deux enfants encore au nid (Jean-Pierre et Catherine) suffisaient à mener de front les travaux des champs et des bois.

Le troupeau de Mathias n'était pas bien nombreux : un bœuf de labour, une génisse de deux ans et un veau, tous trois issus de la « Brunette ». Ajoutez-y une chèvre, deux brebis, la truie et deux douzaines de poules.

Sans tenir compte de la présence du Grand Godasse, Mathias vaquait à ses occupations habituelles quand son instinct l'avertit qu'il retrouverait le marchand de bestiaux dans sa cuisine. Il s'arrêta néanmoins encore derrière la « Brunette ». Depuis qu'elle ne pâturait plus guère que dans le clos derrière la maison, ses sabots s'étaient allongés outre mesure ; ses cornes effilées accusaient, par leurs raies circulaires, les huit veaux qu'elle avait mis au monde. Avec son pis rétréci, avec son pelage bourru où sa maigreur apparaissait, il prit conscience que la « Brunette » nuisait à la belle ordonnance de son étable. Finalement, il rentra pour dîner.

Le Grand Godasse était bien là, assis au coin de l'âtre comme Mathias l'avait pressenti. Et contre toute attente, après seulement cinq minutes de marchandage, les hommes se tapaient dans la main et Marie-Josèphe, interloquée, était invitée à verser le pèkèt. La « Brunette » était vendue pour vingt-deux pièces de cinq francs et serait livrée à la Baraque de Samrée par Jean-Pierre le lendemain.

À présent, il s'agissait de remplacer sa vache. Il aurait pu en trouver une dans son village mais il n'y tenait pas. Mieux valait se rendre à la foire de La Roche où les bêtes de qualité ne manquaient pas ; mais c'est néanmoins à Saint-Hubert que Mathias décida de se rendre car les prix avaient la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. Toute sa vie durant, Mathias avait désiré voir Saint-Hubert et bientôt l'heure sonnerait où les rhumatismes le cloueraient à côté des chenets.

Et voilà pourquoi l'alerte vieux s'était levé aujourd'hui avant le chant du coq. Après avoir glissé la bourse grise où s'empilaient dix « napoléons »

dans la poche de son gilet, Mathias était parti.

Arrivé au carrefour de Champlon, Mathias rencontra un marchand de cochon complaisant qui se rendait lui-même à la foire de Saint-Hubert et qui l'invita à grimper derrière sa carriole. Mathias savoura bientôt le bien-être du repos et arriva plus tôt que prévu au champ de foire de Saint-Hubert, sur la place du « Fays ». Le marché battait son plein et Mathias dut se frayer un chemin dans cette cohue où les hommes et les bêtes s'entremêlaient.

Après avoir accompli deux fois le tour du foirail, avoir fait rouler des cuirs sous ses doigts, avoir éprouvé l'élasticité des pis, avoir délié les langues et sollicité des prix sans paraître, Mathias était à peu près fixé. C'était la vache du sabotier d'Amberloup qui ferait le mieux son affaire. Mathias jouissait d'avance de la joie de Marie-Josèphe en voyant, ce soir, rentrer dans l'étable une « Brunette » dix ans plus jeune que l'ancienne (elle qui avait pour ainsi dire endeuillé la maison).

Mathias revint auprès du sabotier pour faire commerce quand un poing vigoureux lui donna une bourrade dans le dos : c'était le Grand Godasse que l'accostait.

— En voilà une rencontre ! Viens voir mon bétail. Je crois avoir ce qui te convient.

Mathias, indécis, suivit cependant son interlocuteur dans un coin du marché. Il regarda distraitemment les bêtes qu'on lui montrait pour revenir à celle qu'il craignait de voir acquérir par un autre. Notre homme crut prudent de presser les choses et d'ailleurs la vache lui coulait un regard si tendre que Mathias lâcha les 190 F, dernier prix exigé par le sabotier.

La vache perdant son lait, Mathias pria le vendeur de la faire traire et de la garder une heure encore pendant que l'heureux acheteur irait se restaurer et jeter un coup d'œil rapide dans la ville. Il n'était pas loin de trois heures quand Mathias retrouva l'homme d'Amberloup. Alors, ayant pris livraison de sa nouvelle « Brunette », il s'engagea sur le long chemin du retour.

Les premiers kilomètres se grimpèrent dans l'allégresse que procure la conviction d'avoir réalisé une excellente affaire. La bête était au surplus douce comme un agneau. La traversée de la forêt se fit sans encombre et les hauteurs de Champlon furent atteintes comme dans un rêve. Ce ne fut qu'en gravissant le raidillon qui longe l'Ourthe au sortir de La Roche que Mathias sentit une lourde fatigue. La « Brunette » elle-même ne manifestait

plus le même entrain et le paysan était envahi par une inquiétude bien difficile à expliquer.

Le soleil avait disparu derrière les collines de Marcourt. Arrivé à la ferme de Hennet, Mathias s'enfonça dans la traversée qui lui fit rejoindre la route de Samrée à deux kilomètres de Bergister. Homme et bête semblaient revigorés par la perspective de trouver bientôt nourriture et logis. La vache était bien facile à conduire. Arrivée aux « Aglires », elle délaissa la route de Freyneux et, deux cents mètres plus loin, s'engagea sans hésiter dans le sentier aboutissant à la ferme appartenant à son nouveau maître.

De bête aussi intelligente, Mathias n'en avait jamais rencontré et son étonnement devint de l'admiration quand il vit l'animal se diriger vers l'étable dont la porte était ouverte et la franchir.

Mathias n'était pas arrivé, lui, en face de la porte de sa grange, qu'il entendait Catherine annoncer bruyamment à sa mère :

— Mame, nosse Brunette èst riv'nowe ! (Mère, notre « Brunette » est revenue !)

À ces mots, Mathias eut l'impression qu'on lui fauchait les jambes et un soupçon terrible lui traversa le cerveau.

Sans un mot, il parut en titubant, arracha la lampe d'écurie des mains de sa fille et s'approcha de la vache. Celle-ci s'était installée d'autorité à la place restée vide depuis une huitaine de jours. Mathias approcha la lumière des cornes de la vache et les examina minutieusement. Il se baissa ensuite vers l'un des sabots qu'il reluqua avec le même intérêt. Son visage devenait d'une pâleur cadavérique et d'énormes gouttes de sueur perlaient à son front. Il marmonnait entre les dents : « Godasse du Diable ! ».

Il rentra pour s'affaler sur une chaise. Ah ! il devinait maintenant pourquoi ce bandit avait essayé, à Saint-Hubert, de l'éloigner du cantonnier d'Amberloup.

Mathias voyait, comme s'il y avait assisté, la scène qui s'était passée à Wibrin au lendemain du jour où sa bête avait été vendue. Les cornes de la « Brunette » avaient été sciées, époutées, limées, polies, à coups de burin et de râpe ; enfin, le pauvre animal, après avoir gardé son lait pendant trois jours, avait été exposé à la foire de Saint-Hubert aux mains d'un compère.

Marie-Josèphe et Catherine regardaient le chef de famille et n'osaient ni formuler une question ni articuler un reproche.

À l'accablement, Mathias sentait monter en lui le bouillonnement de la colère suscitée par la certitude d'avoir été le jouet d'un sacrifiant de mar-

chand de vaches, en attendant d'être la risée du village tout entier.

Rassemblant tout d'un coup son énergie, il déclara solennellement :

– Femme, sers-moi la soupe. Quant à la « Brunette », elle est venue au monde sous le toit de Mathias Salmon et elle y crèvera !

Et le pauvre hère savoura jusqu'à la mort l'orgueil de tenir sa parole.

Eloïde DELACOLLETTE

« En ce temps-là, à Bergister » - 4^e chapitre intitulé « La vache » - Ed. J. Duculot, Gembloux - sans date (\pm 1934) - Récit résumé.

Présages amoureux en Ardenne septentrionale au début du siècle dernier

JADIS, quand venait l'âge de « hanter » (c'est-à-dire de fréquenter les jeunes filles), les maisons particulières étaient ouvertes à tout le monde dans tous les villages ardennais. La présence d'une jeune fille dans une maison quelconque conférait aux jeunes gens le droit d'aller y passer l'après-midi (après les vêpres) ou la soirée du dimanche. (1) Pour aller « al sîze » (à la soirée), les jeunes gens prenaient une bouteille de genièvre et celui qui voulait courtoiser demandait à pouvoir offrir un verre pour émousser l'assemblée. La demande acceptée par les parents de la jeune fille, le jeune homme buvait à la santé de la demoiselle qui venait alors s'asseoir à ses côtés. Celle-ci, aux grands yeux brillants comme des diamants noirs, écoutait les douces paroles que le « hanteû » (le courtisan) lui murmurait tout bas à l'oreille. Cette soirée se voulait gaie, animée, sans tapage excessif. Lorsque les visites du jeune prétendant devenaient assidues, que ses intentions se révélaient sérieuses, sa demande en mariage était adressée aux parents de sa dulcinée...

Dans notre région, de nombreux présages (2) amoureux avaient encore cours début du siècle dernier, pimentant — et de quelle manière — les relations entre les deux sexes, accordant l'espoir ou le désespoir aux amoureux transis. Parmi des dizaines d'autres, voici de nombreux présages recueillis par Louis Banneux et figurant dans son livre « L'Ardenne superstitieuse ».

• PRATIQUES AMOUREUSES — Une jeune fille doit demander son prénom au premier petit garçon qui lui souhaite une bonne année : son futur portera le même prénom (Ferrières). Aura pour mari le premier jeune homme qui lui présentera la main, la jeune fille qui, neuf jours de suite, comptera neuf étoiles (Ferrières, Lierneux). *Pour savoir qui elles épouseront,*

les jeunes filles : la nuit de la Saint-André, jettent, sans se retourner, un bas derrière la tête de leur lit en disant : « Saint André, bon batelier, fais-moi voir dans mon dormant, qui j'aurai dans mon vivant ; qu'il porte dans sa main l'outil qui doit gagner mon pain » (Fisenne). Le lendemain, au saut du lit, elles s'efforcent de trouver dans le dessin formé par le bas l'initiale du nom de leur futur mari ; la nuit de la Saint-Jean, vont au lit à reculons, en jetant un bas derrière elles. Elles disent, en se couchant : « Mon bon saint Jean, fais-moi voir en mon dormant celui que j'aurai pendant mon vivant, et mets-lui dans la main l'outil de son gagne-pain » (Ferrières) ; choisissent trois belles marguerites des champs, les effeuillent en citant, toujours dans le même ordre, le nom de leurs trois préférés. Si le même vient trois fois de suite au dernier pétale, ce sera celui de l'élu (Ferrières, Lorcé) ; effeuillent les pétales de la marguerite, en disant : « Un vieux, un veuf, un jeune, un vieux, un veuf... ». Le dernier pétale donne le sort (Lierneux, Nassogne) ; font « la neuvaine des étoiles ». Elles doivent compter : le premier jour, neuf étoiles ; le deuxième, huit ; le troisième, sept et ainsi de suite. Le matin du neuvième jour, le premier jeune homme rencontré est le mari désigné. Si la neuvaine se trouve scindée par oubli ou par temps couvert ne permettant pas d'apercevoir les étoiles, elle est nulle et doit être recommencée (Ferrières) ; consultent la « crou makrê », les voyantes (Izier) ; se trouvant dans une société de jeunes gens, font brûler une allumette en la tenant verticalement. Le charbon de bois se penche vers le prédestiné (Ferrières, Roy, Waha) ; comptent neuf étoiles pendant neuf jours consécutifs. Le neuvième jour, elles voient en rêve celui qu'elles épouseront (Fisenne) ; comptent 99 religieuses. Après quoi, le premier jeune homme qui entre dans la maison, est celui qui sollicitera un jour leur main (Fisenne) ; faisaient tourner le couteau : le prétendant, les yeux bandés, faisait tourner le couteau. Si la lame s'arrêtait trois fois du côté de la fiancée, le mariage devait avoir lieu immédiatement ; si deux fois, dans les six mois ; si une fois, dans l'année ; si aucune fois, le mariage était remis sine die, souvent rompu (Grandmenil) ; faisaient sauter les pépins d'orange : le prétendant et celle qu'il courtisait, la nuit de Noël, à minuit, devaient planter un pépin d'orange en le tenant chacun par un bout. Si le pépin avait germé six semaines après, on célébrait les épousailles dans l'année (Grandmenil) ; en mai, jetaient une épingle dans une fontaine ouverte, fermaient les yeux en récitant trois pater et trois ave, rouvraient les yeux en regardant au fond de l'eau : le galant y paraissait (La Roche) ; le jour de la Saint-André, prient ce saint de leur faire voir en songe leur futur. Les

jeunes gens en agissent de même à la fête des Rois (Ferrières). À minuit, le jour de Noël, si un jeune homme ou une jeune fille sortent, la première personne qui, sur leur chemin, leur disent bonjour, sera ou rappellera la personne qu'ils épouseront (Izier). Autrefois, à la fin de la semaine, les jeunes filles, en mouchant la chandelle, observaient s'il n'y avait pas de « boleu » (agglomérat de concrétions de carbone) au bout du coton enflammé. Dans l'affirmative, c'était certain que les amoureux viendraient le dimanche (Bovigny, Dochamps, Fisenne, Hotton, Samrée). Vers 1880, les jeunes filles servaient, le dimanche, aux jeunes gens dont elles ne désiraient pas la fréquentation, des crêpes faites avec des pommes de terre râpées. Si, au contraire, elles offraient le goûter, c'était une invite manifeste (Lorcé, Odeigne). Jadis, quand l'amoureux restait quinze jours sans se montrer, la jeune fille lui dépêchait ce message : « Si l'on ne nous voit pas dimanche, ce sera « brousse » (rupture) (Dochamps, Ferrières). Autrefois, le jour de la Toussaint et le lendemain, les jeunes filles, en signe de deuil, condamnaient leur porte aux soupirants (Ferrières, Lorcé). La jeune fille qui congédie son amoureux « lui rend ses miches ou michettes ». Autrefois, on jetait un petit gâteau dans le sarrau de l'évincé (Dochamps, Givry, Lorcé). Au ban d'Ortho, il est d'usage, dans chaque demeure, de faire des crêpes le dimanche du « grand feu ». Mais si une jeune fille recevant ce jour-là son amoureux lui offre des « vôtés » (crêpes), elle lui signifie par là et poliment son congé définitif (à Bihain, une omelette). Le promis qui, à la Lætare (Bihain, Dochamps), ne rend pas visite à sa promise, est censé l'abandonner.

• DÉCLARATIONS AMOUREUSES — Le jeune homme qui attache une fleur à sa boutonnière, le pédoncule en haut : cœur à prendre ; en sens inverse : cœur pris (Ferrières, Lorcé, Nassogne, Oster, Vecmont). La jeune fille qui attache une épingle au veston d'un jeune homme, déclare son amour (Lorcé, Mormont). Quand on vous présente un bouton de rose : amour naissant (très répandu). La jeune fille qui souffle sur l'allumette qu'un jeune homme tient en main après avoir allumé sa pipe ou son cigare, signifie son désir d'être recherchée par lui, ou d'être embrassée, s'il s'agit de sa fiancée (Bovigny, Ferrières, Lorcé). Le jeune homme qui lance sa première bouffée de pipe vers une demoiselle, lui notifie qu'il désire la rechercher (Bovigny).

• SIGNES DE PENSEE OU D'AMOUR — Si la personne que vous aimez a les mains froides lorsque vous les lui prenez, elle vous aime ar-

demment : « Freûdès-mins, tchôdès-z-amouûrs » (Bihain, Cielle, Ferrières, Lorcé, Nassogne). La perte d'une épingle à cheveux indique que l'amoureux parle avantagement de vous ou pense à vous. Il en est de même si l'agrafe du corset se détache (Bande, Cielle, Ferrières, Lorcé, Tellin). Si l'épingle tombe, l'amoureuse pense à vous (Cielle, Ferrières). Si une oreille vous tinte, soyez assurée que l'on parle de vous : en bien, si c'est la droite ; en mal, si c'est la gauche. Pour punir la personne qui médit, il suffit de vous mordiller un doigt de la main gauche : au même instant, le médisant se mordra la langue (Bihain, Cielle, Ferrières, Fisenne, Grandmenil, Lierneux, Nassogne, Roy). D'une personne qui s'amuse à faire craquer les articulations en s'étirant les doigts, on dit qu'elle compte ses amoureux : le nombre de craquements est une indication précise (Cielle, Ferrières, Lorcé, Nassogne, Waha). Effeuillez les pétales blancs de la pâquerette, « marguerite », en disant : « Il m'aime, un peu, beaucoup, tendrement, passionnément, pas du tout ; un peu, beaucoup... ». Le dernier pétale donne le sort (très répandu). Si, sans le chercher, on découvre un trèfle à quatre feuilles, signe de bonheur et de parfaite réussite en amour (Ferrières, Fisenne, Givry, Lierneux, Roy).

- **SIGNES D'INFIDÉLITÉ** — Rêver de chat = trahison du fiancé (Ferrières). Si une jeune fille rêve qu'on lui vole des pommes de terre ou des œufs, c'est qu'on lui vole son amoureux (Lierneux). Si le chignon se déroule, si la jarretière ou les cordons du tablier, ou les lacets des souliers se dénouent, vous êtes délaissée (Ferrières, Lorcé, Roy). Perdre un peigne, une épingle de la chevelure, c'est qu'en ce moment-là le fiancé est infidèle (Fisenne, Lorcé). Si la lessive, mise à sécher sur la haie, est trempée par la pluie, l'amoureux est infidèle (Roy). Quand une femme mariée perd sa jarretière ou quand les brides de son tablier se dénouent, que son jupon menace de tomber, on dit, par plaisanterie : « I n'a vost' home qui v'lache bâcèle (votre homme vous abandonne). Si le fait arrive à une jeune fille, c'est le signe que son amoureux lui « fait faute », qu'il oublie ses serments, qu'il la trompe (Ferrières, Lorcé, Nassogne, Ortho, Roy, Tellin).

- **PRÉSENTS FUNESTES** — Une jeune fille ne doit jamais accepter de son amoureux : un mouchoir de poche : cela la fait pleurer (Dochamps, Ferrières) ; un objet pointu ou tranchant (Ferrières, Lorcé, Tellin). La jeune fille n'aime pas recevoir de son amoureux un paquet d'épingles, un étui d'aiguilles, des ciseaux, un canif. Elle est convaincue que ces objets — qui piquent, coupent, tranchent —, brisent net les amours et les affections de

toute nature ; ou alors il faut payer le présent au moyen d'une pièce de menue monnaie (Ferrières, Fisenne, La Roche, Lorcé, Roy). Cœur qui donne, s'abandonne (Fraiture).

• **C'EST SIGNE DE MARIAGE** — Lorsqu'on rêve de bagues = alliance projetée (Cielle) ; de corbeilles = demande en mariage (Cielle) ; d'enterrement = mariage dans la famille (Ferrières). Lorsqu'on compte neuf jours de suite les sept étoiles de la Grande Ourse (Chariot de David) (Ferrières). *La jeune fille qui* réussit à délivrer d'un premier trait la marchandise demandée, est apte au mariage (Bihain, Cielle, Ferrières, Lorcé) ; coupe mal le pain, n'est pas apte à se marier (très répandu) ; « fait danser sa sœur sur le four », se mariera avant elle (très répandu) ; par mégarde, casse l'oreille d'une tasse, croit à la prochaine demande en mariage (Tellin) ; sait cuire le pain, « est bonne à se marier » (Lierneux) ; a les genoux bien arrondis, est « bonne à se marier » (Tellin). *Le jeune homme et la jeune fille qui* sont ensemble parrain et marraine de confirmation, s'uniront (Bovigny, Chêne-al'Pierre).

Se mariera dans l'année : *le jeune homme qui* : entame une boîte de cigares (Lorcé, Mormont) ; vide le fond d'une bouteille (Ferrières, Nassogne) ; lie la dernière gerbe de la moisson (Sinsin) ; *la jeune fille qui* : voit tomber dans sa direction la perche du « grand feu » (Fraiture, Lorcé, Odeigne) ; voit sept feux au « grand feu » (Lierneux) ; place la dernière épingle de la toilette d'une mariée (très répandu) ; trouve dans son potage une feuille de laurier (Tellin) ; *la personne qui* : reçoit le fond du pot, de la cafetière, de la bouteille (Fisenne, Fraiture, Roy, Tellin) ; reçoit le soleil dans l'œil (Fisenne) ; au retour des hirondelles, on aperçoit un couple (Bihain, Malempré) ; de passage dans les environs, va se reposer sur la pierre Alphalhouse (masse informe de 10 m sur 8,5 m et 2,9 m au sommet) (Faix du Diable sis à 1.500 mètres de la Baraque de Fraiture et à 200 m de l'ancien chemin de Liège à Bastogne en passant par Malempré). Si, au cours d'une procession, la Vierge s'arrête par hasard devant la porte, il y aura dans l'année un mariage ou une mort : un mariage, s'il y a une fille nubile dans la maison ; un mort, s'il y a un malade (Samrée). **Devra attendre sept ans avant de se marier :** *la jeune fille qui* : entame une livre de beurre (Beffe, Bihain, Courtil, Ferrières, Lorcé, Roy) ; entame un pain (Ferrières, Lieerneux, Lorcé) ; trouve dans son assiette de bouillon le bouquet de thym, de laurier et de fines herbes (Nassogne, Roy) ; reçoit dans l'œil un rayon de soleil traversant une vitre (Bande, Ferrières) ; laisse recuire l'eau qui a

servi à laver la vaisselle (Beffe, La Roche) ; *le jeune homme ou la jeune fille qui* sont placés à table de façon à avoir un pied du meuble entre les jambes. Si le fait se présente dans une maison amie, ils épouseront la fille ou le fils de l'hôte (Ferrières, Fisenne, Lorcé, Nassogne, Roy, Tellin). **Restera célibataire** : *la jeune fille qui* : rêve de poupées (Odeigne) ; prépare son trousseau avant d'avoir trouvé un mari (Bihain, Fisenne, Lorcé). **Épousera une veuve ou un veuf** : *la personne qui* : à table, reçoit par hasard, un verre, une tasse ébréchés ou fendus (Bihain, Ferrières, Fisenne, La Roche, Lierneux, Lorcé, Roy, Tellin, Werbomont) ; trouve dans son potage une feuille de laurier (Petites-Tailles) ; la jeune fille dont la robe traîne une ronce ou une branche morte (Cielle, Ferrières). **Épousera un ivrogne** : *la jeune fille qui* : en lessivant, ou en lavant le parquet, mouille outre mesure et par mégarde son tablier ou son jupon (Bihain, Cielle, Fraiture, La Roche, Lierneux, Lorcé, Tellin). **L'union sera heureuse**, lorsque : le cortège nuptial rencontre des moutons (Ferrières, Harsin, Nassogne) ; il fait beau (Lorcé) ; le soleil luit sur l'autel ou illumine la nappe de l'autel pendant la bénédiction nuptiale (Ferrières, Fisenne, Lorcé). **L'union sera malheureuse**, lorsque : il y a un enterrement ce jour-là (Lorcé) ; le cortège nuptial rencontre un porc (Ferrières) ; le mariage a lieu un vendredi (Fraiture, Lorcé) ; deux frères ou deux sœurs sont mariés le même jour : l'une des deux unions sera malheureuse (Fraiture). **S'il pleut le jour du mariage**, on dit que : les mariés mangeront la soupe : à la louche (La Roche, Ferrières) ; au pot (Ferrières, Fraiture, Lierneux) ; « Brouille du temps, brouille en ménage » dit-on à Fraiture ; le mari boira (répandu).

• **CARACTERES** — *Est jalouse*, la personne qui a des sourcils qui se rejoignent (Deux-Rys, Ferrières) ; a des envies (Ferrières, La Roche, Lorcé, Mormont). « On n'est jaloux que de ce qu'on aime », dit-on communément. *Est têtue*, le jeune fille dont un cheveu, étendu entre le pouce et l'index de chaque main, s'étire (Ferrières, Fraiture, Ottré).

• **DICTONS** — Malheureux au jeu, heureux en amour. Mal de dents, mal d'amour. Cœur qui soupire, n'a pas ce qu'il désire. Cœur content soupire souvent. Loin des yeux, loin du cœur. Les premières amours viennent toujours scintiller. Le cœur revient toujours à ses premières amours. Plus vieux, plus fou. Les bons coqs ne sont jamais gras. Celui qui en prend une belle, en prend deux. Il n'est pas si laid pot qui ne trouve son couvercle. Quand deux amoureux en dispute se réconcilient, on dit « qu'ils remettent les fers dans le feu ». (Tous ces dictons sont très répandus). Celui qui est

chatouilleux, est amoureux (Bihain, Ferrières, Lierneux, Lorcé). Celui qui aime bien les chats, aime bien les femmes ; celle qui aime bien les chiens, aime bien les hommes (Cielle, Lorcé). Qui vient de poule, gratte (les enfants imitent leurs parents (Bihain, Ferrières, Lorcé, rég. de Marche, Waha). Jeune de chat mange volontiers des souris (Wéris). Quand les mères chantent, les jeunes « tchirlipent » (Nord de l'Ardenne). Cœur amoureux soupire quand il veut (Ferrières). Les petits crapauds ne montent pas sur les toits d'ardoises (les jeunes gens pauvres ne recherchent pas les jeunes filles aisées) (Ferrières). Quand le feu est dans une vieille grange, elle brûle facilement (Ferrières). Quand je lâche mes coqs, gardez vos poulettes (Ferrières). Un vieux pot qui est mis en couleur est toujours neuf (Lignièrès, Roy). Un homme de paille vaut une femme d'argent (assez répandu). Va voir tes égales, tu ne sera pas refusé (très répandu). Défieez-vous des jeunes filles qui ont le nez pointu (Lierneux). *Il est plus difficile* : d'empêcher deux amoureux de se marier que de tenir une puce dans un panier (Bovigny, La Roche, Lorcé, Malempré) ; de retenir une fille qui court, que de tenir un panier de puces au soleil (Soy). Un cheval blanc, je verrai mon amant. Accompagné d'un noir, ce soir ; Accompagné d'une charrette, peut-être ! Suivi d'une voiture, c'est sûr (Ferrières, Lorcé). Celle qui baille désire l'amoureux (Lorcé). La jeune fille qui, la première fois qu'elle est marraine, a un filleul, aura la chance dans le choix d'un mari. Aura la même chance, le jeune homme qui, pour la première fois, est parrain d'une petite fille (Ferrières, Fraiture, Lierneux, Lorcé, Roy). Au « grand feu », l'amoureux crache à l'œil de sa prétendue ; il va l'essuyer à la Lætare (Ferrières, Roy). À la Lætare, on lie de nouvelles amours ou l'on renouvelle les anciennes (Bihain, Fraiture, Lierneux, Lorcé, Malempré, Ottré). À la Lætare, les œufs sont comptés (ce qui signifie que toute jeune fille peut se rendre compte des œufs qu'elle devra distribuer le lundi de Pâques) (Lierneux). *Lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille se marient avec* : une personne qui est laide ou qui a mené une mauvaise vie, on dit « Il faut avoir faim de *djote* (chou) pour manger des chenilles » (Lorcé, rég. de La Roche) ou « Il faut avoir faim de chair pour manger de la curée (charogne) (Bihain et environs) ; une veuve ou un veuf, on dit : « Il faut avoir faim pour manger du chou réchauffé » (Bihain et environs).

Autrefois dans nos Ardennes, on conseillait aux jeunes filles en quête d'un mari de prier saint André, saint Jean, les Rois Mages et de pèleriner ! Les jeunes filles ardennaises d'aujourd'hui ne croient plus aux présages ni

à l'efficacité des pèlerinages. Pour trouver un petit ami, elle préfèrent à présent participer à un bal techno et font tout pour plaire aux garçons, stimulés par l'ambiance électrique et les boissons énergisantes !

Louis BANNEX (3)

(Larges extraits puisés dans « L'Ardenne superstitieuse » - Chapitre II - Présages amoureux - Librairie Vanderlinden, Bruxelles - 1930.)

(1) Les jeunes hommes prétendants venaient volontiers chez la jeune fille qu'ils poursuivaient de leurs assiduités. Fin du XIX^e siècle, ils arboraient alors la casquette de soie, le sarrau de toile fine soigneusement plissé, la cravate de moire flottante et étaient chaussés de bottines « craquantes » (ce « craquement » était très à la mode à cette époque). Cette manière de faire la cour disparut peu après la dernière guerre.

(2) Présage : signe par lequel on devine l'avenir. Les anciens croyaient aux présages. Le présage est une superstition si on prétend en tirer des inductions, des conséquences pour l'avenir, et cependant on ne peut nier absolument que certains phénomènes ont pu paraître produits par des causes latentes, et se rattacher à des événements qu'ils semblaient annoncer.

(3) Dans les années '20, Louis Banneux utilisa ses vacances à parcourir les villages ardennais en quête de « veilles » histoires. Il y dépensa beaucoup de peines et y rencontra beaucoup d'obstacles et de déceptions. Car le paysan ardennais d'alors était méfiant, taiseux... Ajoutez à cela que la coutume des veillées tendait déjà, dès la guerre de 14-18, à disparaître de nos villages. Quoi qu'il en soit, l'on aimait encore entendre conter ces « rapsodies », les unes gracieuses et charmantes, les autres terribles et inquiètes. C'était des mythologies de petites gens. Aujourd'hui, l'on traite ces adages d'un autre temps de superstitions et d'enfantillages. Les conserver dans la paix des livres ne manque pourtant ni de charme ni d'intérêt. Ne sont-ils pas, dans leur simplicité naïve, un moment curieux de la conscience populaire. Ne montrent-ils pas quelle représentation symbolique se faisait du monde, dans la lutte de l'homme contre les forces mystérieuses de la nature, l'âme de nos aïeux ?

(D'après Édouard NED.)

Un petit cueilleur d'airelles à Amberloup

ENFANTS (ndlr : et adultes jeunes d'esprit !), cette histoire est arrivée autrefois dans un pauvre pays. Il n'y a là que des fanges, des collines couvertes de genêts, des étangs noirs pleins jusqu'au bord d'une eau limpide, et d'immenses bois de sapins, sous lesquels la lumière du jour ne pénètre jamais.

Les animaux de la forêt qui sortent la nuit se couchent pour dormir aux premières lueurs de l'aube.

Heureux celui qui a pu voir un renard endormi ! C'est le plus beau des petits chiens rouges. Il a mis son nez noir et frais sur la touffe de sa queue pour le protéger des brindilles piquantes. Ses yeux s'allongent de côté, et il sourit jusqu'aux oreilles, comme si des pensées malicieuses lui venaient dans ses rêves.

Le renard du bois de Champroux vient de s'enrouler pour le sommeil du jour, mais la brise lui apporte quelque chose qui l'inquiète. Il tourne et se retourne en froissant les feuilles sèches, lève constamment son museau appuyé sur sa queue, hume l'air avec un tremblement des narines, et fait pointer ses petites oreilles de velours noir. Enfin, effrayé par un bruit que seul il peut entendre, il descend le coupe-feu en bondissant à travers ces roses graminées, légères comme la brume, où tremblent tous les diamants du matin.

Une pie traverse le sentier en criant : « Ja-ké-kek ! » et disparaît dans le profond bois de sapins où les troncs ont des barbes de lichen et tiennent conseil dans l'obscurité comme une assemblée de vieillards.

Pourquoi le renard s'est-il enfui parmi les hautes herbes, en mouillant sa fourrure ?

L'oiseau gris curieux, qui n'a peur de rien et qui veut tout connaître,

s'envola vers l'orée du bois.

Un cueilleur d'airelles venait par là, portant ses paniers. Il ne faisait presque pas de bruit, car ses pieds étaient nus, mais le renard, qui a l'oreille sensible et le nez fin, sait reconnaître de loin un homme qui s'approche.

Et pourtant celui qui foulait si légèrement le sentier n'était qu'un enfant ; un bon enfant qui n'avait jamais fait de mal à aucune bête. Il avait des yeux noirs, brillants et frais comme les mûres, et le regard le plus doux. Il s'appelait François Sauvage.

Ce garçon habitait une chaumière isolée sur la lande, au Recoin de Champroux. Il vivait là avec sa mère, qui était veuve, et sa sœur aînée.

Pour aller au village le plus proche, il fallait marcher plus de deux heures à travers les bois de sapins ; et pour arriver dans une ville, on aurait dû aller prendre le train beaucoup plus loin encore.

François Sauvage n'avait jamais vu de trains. Il ne connaissait que les genêts et les bruyères, les sombres forêts de sapins où la terre feutrée sonne creux sous les pas, et les coupe-feu argentées de lune où l'on entend bramer les bêtes les soirs d'été. Il ne connaissait que les marais bordés de joncs et de prêles, et le ciel où passent chaque automne les oiseaux qui voyagent.

Avez-vous déjà parcouru les bois à la saison des airelles ? Dans les coupe-feu bien exposés au soleil, c'est comme si l'on avait rompu et laissé s'égrener sur le sol mille colliers de perles rouges. Oui, chaque airelle brille dans la mousse et la rosée comme un grain de corail !

Les enfants des villages s'en vont à la cueillette, les matins d'été, dès que le soleil perce les frais brouillards.

Cette année-là, il y a des myrtilles et des airelles en abondance. Un petit garçon perdu dans les bois pourrait s'en nourrir. François s'arrête parfois de travailler, s'amuse à laisser rouler entre ses doigts les fraîches petites baies rouges.

« J'ai rencontré la reine des airelles, pense-t-il. J'habite avec elle au fond de la forêt... Nous jouons avec les enfants des loups... »

Le vent fait « chû... chû... » dans les sapins solitaires, et le ciel au-dessus de l'enfant est brillant et frais entre les cimes des arbres.

Lorsqu'il passe toute sa journée sans compagnon dans les grandes futaies désertes, François se sent bien seul. Autrefois sa sœur y venait aussi. Maintenant elle doit rester à la maison pour aider leur mère qui devient

âgée et dont les forces diminuent.

Il a déjà souvent demandé un chien, mais la veuve répond : « Non, mon petit, non. Un chien est inutile puisque nous n'avons rien à craindre de personne. Il faudrait le nourrir, et cela coûterait trop d'argent. »

Ils avaient bien un chat, mais il ne venait presque plus dans la maison parce qu'on ne lui donnait pas de lait. « Qu'il cherche sa nourriture lui-même, disait la mère de François. Il faut travailler pour mériter de manger. »

Le chat était maigre ; il courait sur la bruyère à la poursuite des oiseaux. Lorsqu'il ne parvenait pas à en attraper, il mangeait des mulots et des grenouilles. Il ne voulait plus se laisser caresser ni même approcher par personne. Il était redevenu un chat sauvage.

Il est dur de travailler seul sous le soleil ardent. François est seul. Seul avec son ombre. Et c'est bien peu de chose, l'ombre d'un cueilleur d'airelles à midi ! Il lui semble qu'elle devient plus petite encore et qu'elle va mourir à ses pieds. Il s'assied sous un mélèze dont la cime se balance bien haut dans le ciel bleu. Il mange son pain. Il mange aussi quelques poignées de myrtilles : dans ce pays-là, c'est le dessert des enfants pauvres ; et ils n'ont rien d'autre à boire que l'eau des ruisseaux et des sources, une eau froide, couleur de rouille, qui a le goût du fer.

Vers la fin de la journée, le vent se leva, et François qui reniflait comme un renardeau, sentit passer l'odeur des bois brûlés. Il y avait des incendies de forêts dans la contrée. À certains endroits, les mousses brûlent jusqu'à un mètre de profondeur sous le sol, et d'énormes nuages de fumée roulent jour et nuit sur les étendues désertes. Il n'y a pas moyen d'éteindre ces incendies. On doit même abandonner certaines fermes et les laisser brûler aussi.

François Sauvage regagne lentement le bois de Champroux. Il a récolté tant d'airelles qu'il doit porter ses paniers avec précautions, les bras légèrement écartés du corps, pour ne rien perdre de sa cueillette.

Le soleil est descendu dans le ciel. C'est le seul instant de la journée où de longs pinceaux de lumière viennent toucher les troncs des sapins à la lisière des bois obscurs. À cette heure, les enfants qui reviennent sur les fanges, fatigués par une dure journée, espèrent vaguement voir surgir d'entre les arbres ce petit nain rouge dont personne ne peut prononcer le nom, qui réalise tous les désirs, et qui change la paille en or.

Voici la lune qui apparaît au-dessus des bois, d'abord si pâle et le visage

penché, et puis qui s'élève rapidement dans le ciel assombri pour rayonner d'un pur éclat sur les brouillards d'argent de la vallée et sur les noires forêts.

La nuit est venue. On ne voit plus rien sous les arbres. Dans l'ombre du bois, l'enfant entend un bruit... « Rac ! Rac ! Rac ! Rac ! Rac ! » C'est comme si l'on arrachait deux pièces d'étoffe cousues ensemble. Il sait que ce sont les sangliers qui, à coups de boutoir, font sauter les racines du sol pour les dévorer. Il pense qu'ils viendront peut-être la nuit bouleverser le petit jardin de sa mère. Il dépose un instant ses paniers et court sur le sol élastique et sonore en faisant sa danse la plus endiablée et en poussant de grands cris. Aussitôt une ombre bondit dans le coupe-feu plein de brume : c'est le petit renard du bois de Champroux. Dérangé de nouveau, il s'en va vers les Falizes ; et quelques secondes après le passage du renard, François entend le lourd galop des sangliers qui ébranle la terre. Par où vont-ils ? Il s'appuie au tronc d'un sapin, prêt à grimper si un animal arrivait... Non. Ils s'éloignent... Ils sont partis.

L'enfant reprend ses paniers d'airelles et continue à marcher sous le ciel étoilé. Il est tout joyeux chaque fois qu'il a pu effrayer et faire fuir un troupeau de sangliers. Il sait qu'ils sont méfiants et qu'ils ne reviendront pas de si tôt là où ils ont entendu ses cris.

« Maintenant — pense François ... je vais marcher doucement jusqu'à la maison. » Il espérait apercevoir des biches au bord du ruisseau ; mais il y a une telle quantité de brouillard au-dessus de la vallée qu'il ne faut pas songer à descendre : on n'y verrait rien. Les clairières sont aussi couvertes de brume et, de cette mer de lait et d'argent, des bouquets d'arbres émergent ça et là comme de noirs îlots. Plus haut, François aperçoit les collines de bruyères, brunes et violettes sous le ciel brillant d'étoiles, jusqu'à l'horizon. Il est heureux du silence et de toutes les bonnes senteurs de l'été que le jour a chauffées sur les pentes de la forêt.

L'homme au visage blanc qui est dans la lune ouvre la bouche, car il s'étonne de voir un enfant marcher seul dans les bois, si tard...

Mais voici que brille une autre lumière, immobile comme cette grosse étoile jaune qu'on voit parfois au bord du ciel. Elle grandit à mesure que François s'approche ; un tronc la cache, puis elle apparaît de nouveau, douce et fidèle.

Il se dirige droit vers cette lumière. C'est le carré d'une fenêtre, qui grandit dans l'obscurité du bois. La maison est là. Des herbes d'ombre frissonnent sur le chaume éclairé par la lune. La fumée s'étire lentement dans

le ciel noir.

Il ouvre la porte lui-même avec son coude, entre dans la chambre basse et chaude qui sent la soupe et le bois brûlé.

« Ah ! François ! » s'écrie sa sœur Marie, et se levant de table, elle court jusqu'à lui.

« Te voilà bien tard, dit sa mère. As-tu beaucoup cueilli ?

— Tourne-toi pour voir, dit-il en posant ses paniers par terre avec un soupir. Et j'ai chassé des sangliers là-haut, près du chemin du bois carré. »

La mère jeta un coup d'œil aux paniers.

« Y en a pour plus que dix sous, dit-elle. C'est très bien, t'as cueilli tout le jour. Allons, mets-toi, mon fi. »

Marie servit son frère et ils mangèrent tous trois en silence.

Le lendemain, François Sauvage retourne dans les bois avec ses paniers vides, pour cueillir encore des airelles. Au détour d'un chemin, il rencontre une de ces longues charrettes de bûcheron qui sont tirées par plusieurs chevaux et chargées de troncs de sapins attachés ensemble avec des chaînes. Il se range de côté pour la laisser passer. Il écoute grincer les essieux, regarde sauter les roues dans les profondes ornières et s'étonne qu'elles ne soient pas brisées par les cahots de la charrette. Les troncs rouges tremblent du bout, frôlent le sol, accrochent les buissons. « On les porte à la scierie », pense l'enfant. Il songe à ce que lui a dit sa mère : qu'il ne sera pas bûcheron, mais qu'à l'âge de douze ans il ira en apprentissage à la scierie, chez son oncle. C'est un métier moins dur et il gagnera aussi plus d'argent. Quand il sera un homme, il pourra s'engager ailleurs, traverser des pays inconnus...

La scierie ! Il se rappelait y avoir été conduit autrefois. Il revoyait les tas de sciure de bois trempés de pluie, jaunes comme du sable ; il entendait le bruit des machines et le grincement du petit tramway à vapeur qui emportait les planches sur de longs wagons plats, en penchant très fort sur ses rails dans les tournants rapides...

« Plus tard, j'irai là-bas, pense-t-il, là où va le petit tramway à vapeur, et je verrai des rivières beaucoup plus larges que celles de notre pays, traversées par des ponts de fer où passent des trains... de vrais trains !...

» Plus tard, je ne serai plus un petit cueilleur d'airelles. J'aurai des souliers aux pieds et de l'argent dans ma poche, je voyagerai à travers le monde

avec les hommes de la scierie et j'achèterai des choses pour ma sœur, des boucles d'oreilles et des bas... »

Mais, en attendant, il fallait cueillir des airelles car les paniers étaient vides. Il entra plus avant dans les bois et se mit à la recherche de ces endroits où le soleil inonde les clairières marécageuses et où les baies mûrissent en abondance.

L'après-midi, il rencontra des biches dans une chênaie. Elles étaient six, rousses comme les feuilles tombées des chênes, accompagnées d'un grand cerf qui marchait au milieu d'elles.

La troupe légère l'entend ; toutes les têtes se tournent pour le regarder, montrant de grandes oreilles feutrées à l'intérieur d'un duvet blond. Il fait un mouvement pour avancer plus près, et les met en fuite. Elles bondissent, effleurant à peine le sol et, se confondant avec lui, elles disparaissent sur les pentes du bois...

Les biches !... Comme il les aimait, ces jolies bêtes craintives, si rapides, qu'on ne voyait jamais assez longtemps ! Comme il était ému lorsqu'il apercevait leurs yeux fixés sur lui, ces grands yeux pleins d'étonnement et de douceur qu'elles attachent sur les hommes avant de détendre les ressorts de leurs jarrets pour s'élancer dans les profondeurs des taillis !

Parfois il imaginait qu'une biche s'était laissée approcher par lui... Il la caressait, lui offrait son pain. Elle ne voulait plus le quitter. Ils arrivaient ensemble à la maison. Le matin, ils partaient à deux vers les bois, et sa sœur Marie lui criait :

« Bon Dieu ! François ! Comment as-tu fait pour apprivoiser cette chevrete ? »

Mais bientôt il était tiré de son rêve par une buse qui tournoyait au-dessus des bois en faisant son cri triste et monotone : « Kî ! Kî ! Kî ! »

« Je n'ai pas de biche, songeait François, et j'oublie de travailler. »

Un matin, il cherchait les dernières myrtilles, trempées par les orages d'août. Elles avaient pris le goût de leurs feuilles et s'écrasaient entre les doigts.

« Quelle mauvaise cueillette ! » pensait l'enfant. Le fin gazon qui pousse dans les sous-bois, alourdi par l'eau entrecroisait ses mille brins délicats et l'on voyait briller entre eux les perles de la pluie, arrêtées comme sur un réseau. Le moindre pas trempait l'enfant jusqu'aux genoux.

Ô la fraîcheur des tièdes pluies d'été sur les pieds nus ! Le bonheur de marcher dans ce doux gazon et dans les mousses un peu rêches, où l'on

enfonce jusqu'à la cheville !

Dieu ! Voilà un chevreuil à quelques pas devant lui ! Il s'est arrêté, le joli chevreuil, devant le tronc d'un pin aussi rouge que son pelage trempé. Une buée l'enveloppe. Il semble s'appuyer à l'arbre, comme si ses pattes, après la course, ne suffisaient plus à soutenir son corps si léger. Il a entendu un bruit, et il regarde attentivement du côté où est l'enfant. François reste immobile...

Mais un merle a crié du haut d'un arbre : « Tio... tio... tio... tyi... tyi... tyi... tyi !... » comme pour avertir le chevreuil d'un danger. Il lève gracieusement la tête dans la direction du chant ; il semble demander : « Oiseau, pourquoi as-tu sifflé ? » Il abaisse ses regards, aperçoit l'enfant immobile devant lui, le fixe avec une expression de douce innocence et de frayeur, s'élance, bondissant à travers les jeunes chênes, et disparaît.

Parfois, le garde des forêts venait chez eux boire du cidre de frêne. Le petit François Sauvage demandait à l'homme :

« Est-ce qu'il existe des biches apprivoisées ? »

— Ça s'est vu, disait le garde, en essuyant sa moustache avec le dos de sa main. Ça s'est vu. Mais les bêtes, ça finit toujours par retourner aux bois.

— Et pourtant, dit la mère, le comte de Saint-Ode a eu deux cerfs.

— Oui, répond le garde, mais c'étaient des cerfs sans cornes. Leurs bois n'ont jamais repoussé. Ah ! ils étaient doux comme des bœufs, ceux-là. J'les ai bien connus chez Monsieur l'comte. Ils venaient mettre leur tête sur la nappe pour avoir du pain. Ils étaient devenus gras. Quand madame de Sainte-Ode sortait en voiture, les cerfs accompagnaient la calèche. Mais si l'on traversait un village et s'ils entendaient les chiens aboyer, ils avaient le frisson et se mettaient à l'abri entre les chevaux. »

François Sauvage écoutait, le menton dans les mains.

« Ce sont les chevreuils qui s'apprivoisent le mieux, dit encore le garde. Mais il faut les prendre très jeunes. »

Les cèpes naissent dans le sable, à l'abri des grands sapins, et aussi les giroles, que les paysans nomment chanterelles, et qui sont jaunes comme le safran. Il suffit d'une nuit chaude pour leur faire pousser leurs bizarres petites têtes. Les cèpes sont les plus drôles. Abrités sous leurs bonnets bruns, ils ressemblent à de petits bonshommes occupés aux travaux de la terre. « Il y en a un qui bêche », pense François. Un autre s'appuie à une racine pour se reposer, un troisième, enterré jusqu'au cou, crie à ses compagnons : « Tirez-moi d'ici ! ».

Chercher des champignons bons à manger, c'est beaucoup plus amusant que de cueillir des airelles. Les champignons sont gros, et le panier est plus vite plein. Et puis, les bons champignons, cela ne se trouve pas si facilement. Il faut pouvoir les distinguer des espèces vénéneuses, surtout de ces terribles amanites, qui contiennent un poison mortel, et dont une seule, glissée par erreur dans un plat de cèpes ou de praelles, peut tuer toute une famille.

François est fier de son savoir. Sa mère, lorsqu'il revient des bois, étale les champignons sur la table, et par prudence les vérifie un à un avec la plus grande attention, mais jamais le petit garçon ne s'est trompé. Marie a coutume de dire : « François reconnaîtrait un tue-loups (champignon très dangereux), les yeux fermés ! »

Un jour, il est devancé par les biches. Là où il avait abandonné la veille toute une série de champignons qu'il voulait laisser croître encore une nuit, il n'en trouve plus un seul. Des biches ont donc passé par ici ! L'enfant cherche les traces des petits sabots fourchus. Mais les bêtes ont couru si légèrement sur le sol élastique qu'elles n'ont laissé aucune empreinte.

Dans la vallée de la Hourle, on avait coupé l'orge et le seigle. Le temps de la moisson était passé. Lorsque François s'en allait loin de chez lui et qu'il grimpait sur la colline qui domine le village d'Amberloup, il voyait des chaumes nus là où avaient ondulé les vastes champs de blé. Au loin, au bord de la rivière, les saules jaunissaient déjà.

En octobre, ce fut le tour des mélèzes. Ils devenaient comme de l'or. Au Recoin de Champroux et du côté des Falizes, ces mélèzes d'or sont mêlés aux sapins noirs, et c'est le plus beau moment de l'année.

Le garde a dit au petit garçon que l'hiver sera très froid, et qu'il y aura peut-être des loups. Des loups ! Ils viendront des forêts d'Allemagne, comme autrefois...

François sourit. Il n'a pas très peur. Il souhaite presque d'en voir arriver un... Il saura bien l'attendrir, ou le combattre s'il devient méchant ! Et pourquoi donc un loup le mangerait-il, lui qui doit vivre, être heureux encore pendant de si longues années ?

L'enfant s'assied sur la colline. Les mélèzes sont immobiles sur le tendre ciel bleu d'octobre. Le soleil fait briller mille graines ailées qui volent dans les airs, et les trembles paient en monnaie d'or le bonheur de mourir par une aussi belle journée...

Madeleine LEY

(Texte extrait du livre pour la jeunesse intitulé « L'enfant dans la forêt » - Éditions du Centaure, Paris - 1932.)

Êtres merveilleux de nos Ardennes

Le docteur Théodule Delogne naquit en 1854 à Oizy et mourut en 1936 à Alle-sur-Semois où il exerça toute sa vie l'art de guérir. Ce folkloriste réputé excella dans les domaines de la petite mythologie, de la démonologie et de la sorcellerie, en Basse-Semois et alentour. En fait, il partagea son existence entre la pratique de la médecine et la notation des superstitions et des croyances populaires. D'un caractère entier et original, c'était un joyeux pince-sans-rire aux mots à l'emporte-pièce. Comment ne pas citer l'œuvre de sa vie : « L'Ardenne méridionale belge » qui fait toujours autorité. (1) Nous y avons puisé quelques passages significatifs ayant trait à ce qu'il appelle les « Êtres merveilleux ». Cédons-lui la parole :

LE **pépé-Crotchet** – C'est un esprit des eaux, comme le Waterman du folklore flamand. Dans toute l'Ardenne, les enfants redoutaient beaucoup le Pépé-Crotchet, dont on les menaçait quand ils se penchaient au-dessus de la margelle des puits, pour en regarder le fond. Il était censé les y attirer au moyen de son crochet et il inspirait une crainte salutaire.

Les pépés en général – Ce sont des esprits de la terre ; on en menaçait aussi les enfants, dont ils étaient fort redoutés. C'étaient de petits vieillards dont la morphologie n'était pas bien déterminée, mais d'allures toujours hostiles, se tenant cachés dans les caves, greniers, coins obscurs des habitations ou dans le voisinage immédiat de ceux-ci ; ils étaient taquins, malicieux, méchants et rappelaient assez bien les « Koblde » allemands.

Le char infernal – Esprit du feu. Près d'un gros bouleau, en haut de la côte de Rochehaut, en face de Laviot, commence un *tchèrà* (chemin accidenté), creusé dans les terres et le roc, descendant à 30 % et plus vers Laviot, les habitants de ces deux localités y rencontraient souvent la nuit des chariots et charrettes jetant feu et flammes, et le descendant à grand fracas, à une vitesse vertigineuse. Le dernier véhicule descendait toujours à rebours, c'est-à-dire les brancards en arrière. Aucun animal n'y était attelé et ils étaient toujours accompagnés de la *rodje bonète*, personnage ainsi dénommé parce qu'il était invariablement coiffé d'un bonnet rouge. C'était

lui qui lançait les chariots sur la piste.

Le cheval enchanté « du Moinil » d'Orchimont – On le rencontrait souvent la nuit, dans ce bois où personne ne voulait passer ; on faisait plutôt un long détour. Il était tout blanc et jetait feu et flammes par les naseaux. Souvent il était accompagné d'un autre cheval rouge feu. - Un maçon, qui faisait l'esprit fort, traversant le bois vers minuit, fut renversé, piétiné et traîné par le cheval, sur une longueur de plus de cent mètres. Il se releva tout couvert de contusions et mit longtemps s'en remettre.

Le spectre de « Burhai » - On voyait, de temps en temps, la nuit, sur l'aire à faudes de Burhai (bois de Rochehaut), un homme, qui ne fit d'ailleurs jamais de mal à personne, mais dont les doigts brûlaient les habits des passants, là où il les touchait. *On nomme « faudes » les feux de bois destinés à la production du charbon et « aires à faudes » leurs emplacements circulaires et bien battus.*

Le cavalier fantômes de « Gohichamps » - Vers 1800, un habitant de Frahan était allé faire une course à C. Il s'y attarda et ne revint qu'à minuit. Arrivé à 300 m environ du Bochet (Rochehaut), il rencontra un squelette coiffé d'un casque à crinière, et monté sur un fringant cheval noir, qui jetait des flammes par les yeux, la bouche et les naseaux. Il faillit mourir de peur et rentra chez lui, à bout de souffle, pour s'aliter, en proie à une fièvre ardente.

Le bouc infernal – Un individu avait entendu dire qu'en se rendant à minuit, la veille de Saint-Paul (25 janvier), à un carrefour, avec une poule noire, et en criant : « argent de ma poule noire », on recevait, par l'intermédiaire du diable, une forte somme d'argent. Il se livra à ce manège, mais il avait à peine achevé son invocation, qu'il vit surgir de terre, un bouc, jetant feu et flammes. Terrifié, il lâcha la poule et resta bouche bée, cloué sur place. Alors le bouc l'assailit à coups de cornes et le laissa pour mort sur le terrain.

Le verbouc - Le diable et le verbouc – Une femme mécontente que son mari eût fauché leur champ d'avoine, avait souhaité que la récolte fût attribuée au diable. Quand le mari se présenta pour charrier l'avoine, il trouva le diable sur le terrain qui la revendiqua formellement comme lui ayant été adjudgée par son épouse. Après bien des pourparlers, ils convinrent d'un moyen terme ; ils reviendraient le lendemain, chacun amenant une bête dont le concurrent devrait citer le nom ; celui qui échouerait dans la solution de cette énigme, perdrait, du même coup, tout droit à la récolte. Le lendemain, le madré paysan, placé de bonne heure aux aguets, vit arri-

ver au loin le diable, escorté d'une bête étrange à laquelle il disait de temps en temps : « hue ! hue ! verbouc ! ». Il en savait assez ! Quant à lui, conseillé par sa femme, qui avait décidément du vice à revendre, il avait enduit le corps de celle-ci de miel et l'avait roulée dans les plumes. Quand Mons Belzébuth arriva, se croyant sûr du succès, il demanda au paysan : « Quel est le nom de l'animal que j'amène ? » - « C'est un verbouc » dit ce dernier ! Le diable était ahuri, et on le serait à moins. Pour comble de guigne, il eut beau inspecter la femme de tous les côtés, la renifler, etc., il ne sut jamais à quoi il avait affaire et fut mystifié une fois de plus.

La chasse fantastique – On la voyait dans la « Fargne », coupe afouagère et autrefois haute futaie, à gauche du chemin de Bohan à Bagimont. Un garde particulier décédé vers 1875 y entendit souvent la « grande chasse ». Presque tous les jours, à minuit, retentissaient les cornes des chasseurs, les coups de fusils lointains et les aboiements de chiens. C'était, paraît-il, un mauvais seigneur de Bohan qui revenait en punition de ses méfaits. (Dans des récits similaires, on fait souvent mention de chiens, de petits chiens noirs très nombreux. Parfois, ils traversaient le village, passant dans les jambes des paysans, attardés sans leur faire de mal ; on entendait les aboiements dans les airs et à terre, mais jamais on ne voyait de gibier.)

Les feux follets ou *lumerotes* - (Ce sont des esprits du feu et sont considérés partout comme des esprits malfaisants, cherchant à attirer les voyageurs attardés dans les précipices.) Les *lumerotes* se présentaient, la nuit, sous forme de « feux follets » aux voyageurs attardés ou égarés, surtout lorsqu'ils se trouvaient auprès d'un marais ou d'une rivière ; elles dansaient devant eux, cherchant à les attirer dans l'eau, pour les y noyer. Quand on les apercevait, il fallait vivement se cacher pour qu'elles ne vous voient pas ou perdent vos traces. L'idéal était d'entrer entièrement dans un sac dont les Ardennais se couvraient souvent à cette époque pour se garantir des intempéries. On croyait, en nos régions, que c'étaient des diables ou des âmes d'enfants morts sans baptême, à l'affût des voyageurs en état de péché mortel, pour les entraîner en enfer. Voyons quelques récits sur les feux follets donnant des détails explicites. - Un homme rentrait, de nuit, escorté de son cheval, qu'il avait conduit en pâture dans les coupes. En descendant le gros bois d'Alle, deux *lumerotes* se dirigèrent droit sur lui ; leurs flammes vacillantes l'éblouirent au point de presque l'aveugler, pendant toute la descente du bois qui longe en certains endroits des précipices. Il n'eut pour toute ressource que de saisir la queue de son cheval et de se laisser guider par lui ; sans cela, il serait certainement tombé dans les fon-

drières. — Vers 1850, un homme s'en allait nuitamment, accompagné d'un voisin, conduire une charretée de bois en France. Deux *lumerotes* se mirent, dans un lieu mal famé, à danser autour de la tête des chevaux ; d'autres survinrent et leur frôlèrent le visage à tous deux à plusieurs reprises en faisant : « tchi ! tchi ! tchi ! » comme les chats en colère. Transis de peur, ils dételèrent et se cachèrent derrière les cordes de bois ; mais chaque fois qu'ils faisaient mine de remettre les colliers aux chevaux, les *lumerotes* revenaient et force leur fut d'attendre le jour.

Les fées — C'était des êtres surnaturels, représentés le plus généralement sous la forme d'une femme et qui étaient regardés comme jouissant d'une certaine puissance magique. On les voit, dans les contes de Perrault, dispenser la bonne et la mauvaise fortune. Il y avait aussi des *objets* fées. Leurs habitations étaient en pierre et dites, dans divers pays, « grottes ou chambres des fées ».

Loups-garous — C'est une superstition bien ardennaise, mais la tradition est déformée et on manque d'idées nettes à leur égard ; on n'a conservé que la notion d'une peau de loup retournée, le poil en dedans. Cette croyance existe à peu près partout et se perd dans la nuit des temps. Un homme qui faisait le loup-garou possédait une peau spéciale qu'il mettait, la nuit, au lieu d'habits. Il recevait cette peau de l'esprit malin et la cachait soigneusement pendant le jour. Le loup-garou était sauvé si quelqu'un trouvait cette peau maudite et parvenait à la brûler. Le loup-garou, frappé à sang, reprenait, paraît-il, sa forme humaine et conservait sa blessure. — Une femme avait pris la forme d'un loup-garou pour assaillir le troupeau d'un berger qu'elle détestait. Celui-ci, d'un coup de hache, blessa le loup qui se réfugia dans les buissons, où il le poursuivit, comptant l'achever. Mais il n'y trouva qu'une femme occupée à étancher le sang qui coulait à flot de sa blessure. — On les trouvait la nuit généralement dans les bois, faisant cercle autour d'un grand feu. Ils ne paraissaient avoir jamais molesté personne et remettaient même les voyageurs égarés sur le bon chemin.

Les grimons de Saint-Remy — À Orchimont, ils se tenaient à la coupe affouagère, aux « quartier ». C'était des esprits des eaux malfaisants ; ils hantaient les bords du ruisseau de Saint-Remy à Muno, se cachaient dans les herbes aquatiques et distribuaient des soufflets aux gens dont la figure leur déplaisait. Leurs victimes portaient des bleus et avaient les joues enflées pendant plusieurs jours.

Les suppôts de Satan — On connaissait autrefois dans les Ardennes,

les enfants supposés (suppôts de Lucifer), substitués par lui aux enfants des paysans et à l'insu de ceux-ci, lorsqu'ils s'en allaient avec leur progéniture travailler dans les campagnes.

Le veau d'or de « Liresse » - Il existerait dans les ruines de ce vieux castel. On croyait le trouver dans un puits, mais un sieur locataire du Moulin de Liresse le fit déblayer au commencement du XIX^e siècle et n'y trouva que des débris de bois de cerfs et, paraît-il, un squelette humain. Il eut recours, sans plus de succès, aux incantations et procédés magiques usités dans la recherche des trésors cachés, employa les formules de conjurations indiquées dans la « magie noire » et le « dragon rouge ». Il supporta même les frais de voyage et le séjour d'un sorcier de renom, puis d'un enchanteur qui procéda avec la baguette de coudrier (usitée depuis le XVI^e siècle) dans la recherche des sources, mines, trésors cachés, etc., et un cierge bénit ayant servi à veiller un mort, tout cela en pure perte. D'après la tradition, le veau d'or aurait été jeté dans le puits à l'origine du christianisme, par le seigneur païen converti. - Un curé de Poupehan, qui donnait des signes de dérangement cérébral, s'y rendit un jour en procession, avec croix et bannière, escorté de ses paroissiens, pour exorciser le gardien du trésor. Il perdit son étole au cours de cette expédition dont il revint d'ailleurs bredouille. Par contre, il fut envahi, pendant plusieurs semaines, par de petites bestioles noires, d'une faune inconnue dans le pays et dont il eut toutes les peines du monde à se débarrasser.

Les nutons – Il existait autrefois au « trou Perpète » à Frahan, de petits hommes réparant les outils des paysans du voisinage. On les leur portait le soir et le lendemain on les retrouvait en parfait état devant la grotte. En échange de leur travail, ils percevaient un salaire en argent ou en nature. Vers 1834, on y pénétra pour la première fois. Après les nutons, cette grotte fut habitée par un espèce d'ermite ou vieux mendiant ayant la réputation de sorcier.

Revenants – Ils étaient généralement conçus comme revêtus d'un linceul, déambulant la nuit, poussant des gémissements et traînant des chaînes, considérées comme des âmes en peine (en purgatoire). Il arriva souvent qu'en cas semblables, des personnes charitables fassent dire des messes et on ne revit plus les spectres.

D^r Théodule DELOGNE

(Tiré du livre « L'Ardenne Méridionale belge - Une page de son histoire et son folklore », Libraire-Editeur H. Lamertin, Bruxelles, 1914.)

(1) Renseignements trouvés dans le livre « L'Ardenne » par Jean-Pierre Lambot, Éditions Pierre Mardaga, 1989.

EN HOMMAGE À LA FORÊT D'ARDENNE

L'innommée

JE voudrais vous conter une histoire singulière. J'ignore encore si j'arriverai au bout sans trébucher sur l'impossible. Ne m'en veuillez pas si elle se termine en queue de poisson ! Comme une sirène ! C'est si joli, une sirène !

Vous n'y croirez tout de même pas à mon histoire. Mais cela est absolument sans importance. Si je me donne quand même la peine de l'écrire, admettons que ce soit pour le plaisir de me la narrer à moi-même ! Ou plus exactement pour celui de la recréer.

Car ce qui sort de l'esprit par la plume entre dans le domaine de l'être. Et c'est bien pour cela que j'écris cette histoire.

Aimez-vous la forêt ? Oui, bien sûr, à de rares exceptions près, tout le monde aime la forêt, ne fût-ce qu'une heure ou deux par jour, et huit ou quinze jours par an. Et à condition que...

Les uns ne l'aiment que pour y aller, un fusil à la main. D'autres, si le chemin n'en est pas trop rude ou trop difficile. S'il ne fait pas trop chaud ou trop froid. S'il n'y a pas trop de poussière ou de boue. Enfin, si l'on peut y pénétrer le plus loin possible avec la voiture, et surtout y transporter un poste de radio. Ah ! Sans poste de radio, rien à faire ! Il faut bien tuer le temps, que diable ! Et comment s'amuser sans faire beaucoup de bruit ?

Eh bien, non ! Si vous répugnez à l'effort, si vous êtes esclave de vos aises, si vous mettez toutes vos complaisances dans la civilisation technique des hommes, vous n'aimez pas la forêt. Et la forêt ne vous aime pas. Elle vous sera indifférente ou hostile. Il faut la prendre telle qu'elle est, écouter son silence, communier avec sa solitude, adorer sa majesté. Alors – alors seulement – vous y percevrez des murmures devenus inaudibles dans

le fracas des cités humaines. Vous y entendrez peut-être la grande voix qui parle au-dedans de vous.

Il n'y a que le désert ou la mer qui puisse rivaliser avec la forêt. Mais il n'y aura bientôt plus de désert. Et la mer est de plus en plus ceinturée de plages à la mode et sillonnée de paquebots qui la souillent de leurs déjections de mazout.

Lorsqu'on aime la forêt, il faut y entrer comme dans une cathédrale et se taire. Il ne suffit pas d'y suivre les chemins battus. Il faut explorer les chemins inconnus qui se faufilent au cœur de la sylve et ne conduisent nulle part. Il faut y aller à travers les halliers, au hasard, et surtout sans boussole. C'est alors que l'aventure vous attend. C'est ainsi que je l'ai rencontrée.

J'étais donc entré dans la forêt, une forêt que je connais bien, ou du moins que je croyais bien connaître. C'est une vaste forêt accidentée et sauvage, c'est-à-dire peu commode et que ne fréquentent point les touristes bariolés et bruyants qui sillonnent les routes à toute allure et se satisfont de l'orée. (Qu'ils y restent, de grâce !) Je ne vous dirai pas le nom de ma forêt. C'est un secret, mon secret. Vous pourriez y aller par pure curiosité. Il ne vous arriverait rien. Et vous seriez déçus. Il faut être en état de grâce. Je n'y suis pas toujours, moi non plus, hélas ! L'aventure n'arrive qu'une fois. Une seule. On ne la raconte pas d'abord, de crainte de passer pour fou. Je voudrais ne pas la raconter, la garder jalousement pour moi. Mais, c'est impossible, elle me déborde. Et je dois l'écrire pour lui donner l'être.

J'avais pénétré dans ma forêt par le chemin central montant vers le nord. J'avais quitté la zone fraîche du ruisseau pour affronter sous le soleil de midi la côte caillouteuse, où la hache meurtrière avait fait abondamment proliférer la ronce et la fougère, la bruyère et l'épilobe. À la bifurcation, je fus tenté par le chemin de droite – le seul que je n'avais point encore exploré – parce qu'il s'engouffrait rapidement à flanc de coteau sous une voûte épaisse, où la séduction de l'ombre se multipliait par l'attrait de l'inconnu.

Pour la plupart des gens, tous les chemins de la forêt se ressemblent. Pour moi, non. Il y a des chemins banals. Ce sont d'ordinaire ceux où tout le monde passe. Il en est d'autres qui, abandonnés, ont retrouvé une âme. La nature les reconquiert petit à petit. Rares sont ceux qui les foulent d'un pied discret. Si ce n'est un garde-forestier, ce ne peut être qu'un poète, c'est-à-dire un simple ou un fou. J'en connais plusieurs de ces chemins-là.

Ils m'ont dicté ce quatrain :

J'ai suivi des chemins qui ne vont nulle part,
Obsédé de savoir où conduit leur mystère.
Et ce sont les plus beaux pour le cœur solitaire,
Car il revient toujours à son point de départ.

J'étais à peine entré dans ce sentier que je me sentis baigné d'une atmosphère étrange, et comme aspiré vers le mystère. J'avais l'impression de marcher en pleine féerie. Pourtant ce n'était pas encore l'heure des lutins et des farfadets. La forêt se taisait, écrasée de chaleur. J'allai droit devant moi, fouillant du regard la sylve dense, m'émerveillant toujours de l'exubérance de la végétation, de la sveltesse ou de la robustesse de mes amis les arbres.

Soudain, mon chemin disparut. Il s'anéantissait dans l'originelle sauvagerie comme un cours d'eau qui se jette dans la mer. Je m'insinuai sur ce qui n'était plus qu'une vague piste, contournant un tronc d'arbre, me glissant sous la futaie, m'accrochant aux épineux. Aucun obstacle n'était capable de m'arrêter dans ma progression vers l'inéluctable appel.

À la fin, je perdis tous points de repère. Je me mis à tourner en rond. Et je dus bien m'avouer que je m'étais égaré. Cela ne m'inquiéta guère. J'étais si bien loin des hommes. Je me sentais léger et libre. J'aurais pu, si je l'avais voulu à tout prix, dévaler la pente à travers bois pour rejoindre le ruisseau. Mais le soleil déclinait rapidement et les fonds étaient humides et dangereux dans l'obscurité naissante. Je devais rester sur les hauteurs, prisonnier de la magie sylvestre. Quelle aubaine inattendue ! Une nuit tout seul au cœur de la forêt ! Je n'avais plus qu'un seul désir : trouver un gîte sommaire où me blottir pour le repos nocturne.

J'arrivai dans une petite clairière au centre de laquelle un hêtre splendide élevait bien haut son tronc lisse. Derrière lui, à la base d'un gros bloc schisteux, s'ouvrait à ras du sol une anfractuosité en forme de petite caverne. Le sol, bien sec, irradiait encore la chaleur absorbée. Je me glissai dans mon refuge, je grignotai un biscuit et je m'endormis.

Ce fut le chant d'un oiseau tout proche qui m'éveilla, un chant modulé qui saluait la naissance du jour. La première flèche du soleil avait frappé ma paupière. J'ouvris les yeux et je vis... je vis une paire de jambes, de jolies jambes menues et d'un galbe infantile. Je levai la tête. J'avais devant moi, plantée sur ces deux jambes frêles, une petite fille qui me regardait d'un œil candide et malicieux. Je crus que j'étais mal éveillé, encore enlisé dans

les brumes du rêve. Je me frottai les yeux et je dus avoir l'air stupide, car l'enfant éclata de rire.

— Que fais-tu là ? me dit-elle.

— Eh bien ! Comme tu vois, répondis-je, je dormais. Et j'étais en train de m'éveiller. À cause de l'oiseau qui est là-bas dans ce hêtre. Et à cause de toi aussi.

Je me levai. Je la regardai. C'était une petite fille d'environ six à sept ans, une jolie enfant. Du moins, je la trouvai telle. Je me garderai de vous la décrire. Peut-être la trouveriez-vous quelconque. Pour moi elle était la plus belle de toutes les fillettes du monde, et je l'aimai d'emblée. Imaginez-la donc selon vos préférences personnelles !

— Tu étais fatigué ? demanda-t-elle avec un petit air innocent.

— Ah oui, bien sûr ! Après la journée d'hier où j'ai tourné en rond dans ce bois comme un écureuil dans sa cage, je n'en pouvais plus.

Un nouveau rire cristallin comme une eau de source, et puis :

— C'est moi qui t'ai attiré ici. C'est moi qui t'ai égaré. Exprès ! C'est amusant !

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Oui, c'est vrai. Nous avons joué à cache-cache ! Tu me cherchais. Et c'est moi qui t'ai attrapé !

Soudain, je me rendis compte que nous étions dans un endroit très écarté, à de nombreux kilomètres de tout lieu habité.

— Mais, dis-moi, diable ! Comment es-tu ici ? D'où viens-tu ?

La fillette fit un geste vague derrière son dos.

— De là-bas ! Je suis venue toute seule.

— Comment t'appelle-t-on ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je te demande : Quel est ton nom ? Moi, on m'appelle Pierre.

— Moi, on ne m'appelle pas. Je suis Moi.

— Moi aussi, je suis moi !

— Non ! Tu es Toi, et moi je suis Moi.

Et elle ajouta tout bas, comme en confidence :

— Il ne faut pas me nommer. Je n'existe pas.

Je commençais à m'énervé.

— Mais enfin, fillette ! Qu'est-ce que cela signifie ? Tu n'existes pas ? Pourtant tu es là devant moi, et tu me parles. Te moques-tu de moi ?

L'enfant parut intimidée. Sans doute mon intonation un peu vive l'avait-elle heurtée ? Elle proféra d'une voix douce et un peu tremblante :

— Oh non ! Je ne me moque pas de toi. Je suis ton rêve. Dis ! Veux-tu ? Viens te promener avec ton rêve !

Elle mit sa petite main dans la mienne et m'entraîna impérieusement. Aurais-je pu lui résister ? Je ne le voulais pas. Je me traitais mentalement de brute et ne pensais qu'à me faire pardonner. J'étais à la remorque, en pleine béatitude. Hier le mystère était devant moi, insaisissable. Aujourd'hui il était à mon côté, bien tangible. Mais ce n'en était pas moins le Mystère !

Nous allâmes. La forêt semblait s'ouvrir devant nous pour nous livrer passage. Peut-être aussi se refermait-elle derrière nous ? Je marchai sans tourner la tête, d'un pas égal, sans rencontrer le moindre obstacle. Et la fillette trottnait sans me lâcher.

— Raconte-moi une histoire, dit-elle. On ne me raconte jamais rien. C'est pour cela que je suis si ignorante.

J'adore raconter des histoires aux enfants, voir leurs mines ébaubies, leurs regards émerveillés, leur air interrogateur. Je narrai donc l'histoire du petit chaperon rouge, celle du chat botté, du petit Poucet, que sais-je encore ? La petite était insatiable, et je dus finir par en inventer de mon cru. Le temps passa vite.

— Mignonne, dis-je enfin ...

Elle m'interrompit brusquement.

— Mignonne ! Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un nom ? Il ne faut pas m'appeler ! Il ne faut pas m'appeler !

Elle était devenue toute pâle.

— Ce n'est pas un nom, m'écriai-je. C'est un qualificatif. Cela veut dire : petite et gracieuse à la fois. N'es-tu pas ma petite Grâce ?

Elle ne saisit pas l'appellation et ne réagit point. Mon explication l'avait rassurée. On trompe facilement les enfants sans même y penser !

— Ah ! Oui ? Alors tu m'aimes bien ?

— Je t'ai aimée tout de suite, et tu le sais bien, petit démon !

— Alors, continue !

— Je disais : Mignonne, il se fait tard. Il faut rentrer. Sortons de la forêt, et je te ramènerai chez toi.

— Non ! C'est moi qui vais te reconduire.

Et nous nous retrouvâmes dans le cercle magique de la clairière.

— Te voilà chez toi, dit l'enfant. Puisque tu m'aimes, attends-moi ici. Je reviendrai demain.

Elle jeta ses bras gracieux autour de mon cou et m'embrassa. Je lui rendis son baiser avec un indicible sentiment de bonheur.

— Rentre dans ta cage ! me dit-elle. Et bonne nuit !

Je me glissai dans ma caverne. Quand je tournai la tête, je vis une ombre claire se dissoudre sur l'écran lisse du hêtre. Je n'avais ni mangé, ni bu de toute la journée. Je n'avais besoin que de sommeil. Et je m'endormis aussitôt comme la veille.

Ce fut encore l'oiseau qui me réveilla. Et quand j'ouvris les yeux, la paire de jambes était de nouveau dans mon champ visuel. Mais elles avaient changé d'aspect. Elles s'étaient allongées ; elles avaient acquis une ligne plus juvénile. Bref, elles avaient grandi. Je levai la tête. Grâce – je l'appelais ainsi mentalement sans le dire – était devant moi sous l'aspect d'une fillette de douze ans.

— Bonjour, Toi ! me dit-elle avec un adorable sourire. Comment vas-tu ?

— Je vais très bien, merci ! répondis-je, en sortant de ma tanière. Bonjour, Moi ! Mais tu as changé ! Comme tu as grandi en une nuit !

— En une nuit ? s'écria-t-elle. (Et son rire de source éveilla les échos de la clairière.) Je crois bien que j'ai grandi ! Voilà six ans que tu dors dans ta caverne, comme un ours ! Tu avais tant besoin de sommeil ! Je t'ai laissé dormir pour te faire la surprise. Tu n'as pas vieilli pendant ce temps-là. Et moi bien !

Et elle me regarda en riant de plus belle, comme quelqu'un qui vient de faire une bonne farce. Hier j'aurais été abasourdi. Aujourd'hui je trouvais cela tout naturel. À partir d'une certaine dose, le merveilleux paraît normal. Et c'est le normal qui semblerait antinaturel. La cité humaine n'existait plus pour moi. J'étais transféré dans le monde de l'impossible, où l'in vraisemblable seul est vrai.

— Allons ! En avant ! s'écria Grâce. Il est temps de te dégourdir les jambes. Viens encore avec moi dans la forêt, veux-tu ? dans notre forêt !

Mon jeune tyran commandait. Je ne demandais pas mieux que d'obéir. La main dans la main, nous reprîmes notre périple sylvestre. À mes yeux étonnés, l'enchantement révéla des coins ignorés, des horizons nouveaux. Comme hier la sylve farouche se montra accueillante. Rien ne vint entraver notre marche. Nous avançâmes sans fatigue et sans peine dans un Éden soumis à notre volonté. À notre volonté ? Que dis-je ? À la volonté de ma gentille compagne, qui se mouvait manifestement sur un plan supérieur et m'entraînait dans son sillage.

— Raconte-moi encore des histoires ! Je t'en prie, implora-t-elle. Tu racontes si bien que je crois qu'elles sont vraies !

Se moquait-elle encore de moi ? Je l'ignore. Je n'en étais pas moins flatté dans ma petite vanité de narrateur, et je fis semblant de prendre cet éloge au pied de la lettre.

— Chérie ! lui dis-je. Tu étais hier – enfin, il y a six ans – une enfant. Tu es en train de devenir une petite demoiselle. Mes contes te sembleraient bien fades maintenant. Et les histoires qu'on appelle vraies sont souvent tristes. Tu as bien le temps de les entendre. Le plus tard possible.

— Eh bien ! Raconte-moi alors des histoires d'amour ! Elles ne peuvent pas être tristes.

Que répondre à tant de candeur ? Mais au fait, pourquoi pas ? Amour avec happy end. On doit y croire à cet âge. Par bonheur, j'avais gardé en réserve : La Belle au bois dormant, Cendrillon, Blanche Neige et les sept nains. Grâce en fut ravie. Et quand j'eus terminé, je fus encore une fois obligé de broder sur le même thème à l'improviste. J'ai beau avoir de l'imagination ; je commençais à me trouver à quia. Alors enfin, je me résolus à prendre l'offensive.

— Maintenant, mignonne, à ton tour de répondre à mes questions ! Tu me fais parler et tu te tais. Me diras-tu enfin d'où tu viens, adorable énigme ?

Le visage espiègle de la fillette prit une expression d'intense concentration, celle d'un être qui cherche à se définir sans y parvenir complètement.

— Je te l'ai dit. Je viens de là-bas. Je ne saurais dire d'où. C'est bien loin et tout près à la fois. Une région d'entre deux. Je crois que c'est comme une salle d'attente. Oui, c'est cela. Une salle d'attente où il y a beaucoup de monde. Je m'en suis évadée, parce que tu m'as appelée avec force, oui,

avec une telle force que je n'aurais pas pu ne pas venir. C'est comme une espèce d'attraction à laquelle il est impossible de résister. Et puis, je dois l'avouer, je n'avais aucune envie de résister. Quand je serai plus grande et plus intelligente, je pourrai peut-être comprendre et te dire des choses que je ne fais encore que soupçonner... Pas maintenant ! C'est trop tôt. Je dois retourner d'où je suis venue. Attends-moi ! Je t'en prie. Je reviendrai. Je te le jure.

Nous étions de retour à mon gîte. Grâce m'embrassa d'une façon moins primesautière sans doute que la première fois, mais avec une certaine réserve affectueuse et tendre qui m'émut. Alors elle devint diaphane et son ombre claire s'évanouit encore au cœur de l'arbre. Et moi je retombai dans mon étrange léthargie.

À l'aurore du troisième jour, mon réveil fut encore dicté par le chant de l'oiseau. J'entrouvris lentement mes paupières. À travers le grillage de mes cils, je devinai, auréolée dans la prime lueur, la svelte silhouette d'une jeune fille de dix-huit ans au corps de déesse. J'avais l'impression d'être un prisonnier qui, de derrière ses barreaux, contemple la lumière. Je ne fus pas le moins du monde étonné. Je m'attendais à cela. Avais-je dormi une nuit ou six ans ? Peu m'importait ! J'étais toujours le même. Mais ma petite amie avait encore évolué. Comme je persistais dans mon immobilité, je m'aperçus qu'elle avait deviné ma feinte.

— Paresseux, me dit-elle, vilain paresseux ! N'as-tu pas encore assez dormi ? Ouvre les yeux, rêveur, je ne suis pas la lune !

— Non ! Tu es le soleil, m'écriai-je en jaillissant de mon trou. Tu es mon soleil. Laisse-moi te regarder ! Tu es presque aussi grande que moi maintenant. Et comme tu es belle ! Arrête, je t'en prie ! En me laissant ainsi dormir pendant des années, tu finirais par devenir ma grand-mère.

Avec un rire de gazouillis, Grâce me lança un regard qui n'était pas dénué de toute coquetterie.

— Ça te déplairait ? fit-elle d'un air candide.

— Diable ! Je ne veux pas dormir toute ma vie, même en ne vieillissant pas. Je veux moins encore retomber en enfance. Donc ne renversons pas les rôles ! Je tiens d'ailleurs au mien.

— C'est vrai ? Tu y tiens tant ? Oh ! Que suis-je alors pour toi ?

— Tu le demandes ? Avoue que tu le sais bien ! dis-je en la couvant d'un regard émerveillé.

Elle me considéra longuement avec une émotion visible et murmura d'une voix sourde :

— Oui ! C'est vrai ... Je le sais ... Alors vraiment tu ne veux plus que je grandisse ?

— C'est bien cela, dis-je. Ah ! Reste ce que tu es ! Mais, hélas ! Peut-on dire ici-bas : Ô temps, suspends ton vol ?

— Moi, je le puis, en ce qui me concerne. Je ne suis pas de la terre.

Et elle ajouta d'une voix encore plus basse, un souffle aux limites de l'audible :

— Mais alors ce sera notre dernière entrevue !

— Et pourquoi donc ? m'écriai-je, douloureusement surpris.

— Parce que, si je n'évolue plus, je dois retourner d'où je viens. Là où je t'attendrai jusqu'à ce que toi aussi tu aies fini d'évoluer.

Alors elle posa sur moi son regard lumineux et calme, et elle articula d'une voix plus nette, mais avec lenteur, comme si elle cherchait ses mots :

— Je ne suis pas conçue selon la chair, mais selon l'esprit, selon ton esprit. Sans doute ne serai-je jamais incarnée, et je crois que c'est mieux ainsi. J'ai assez grandi pour comprendre qu'un être fini n'atteint jamais à la perfection : il déçoit toujours par quelque côté.

Je suis un être non fini, donc malléable, et c'est toi qui me modèles selon ton imagination : je serai toujours ce que tu voudras que je sois. Je ne connaîtrai pas les fluctuations de la matière, et je n'aurai jamais qu'un seul amour spirituel.

Elle arrêta quelques instants de parler, et nous échangeâmes un long regard dans un silence plus éloquent que tous les pauvres mots de la terre. Enfin, comme plus sûre d'elle-même, elle précisa sur un ton quelque peu solennel :

— Quand j'étais petite, je t'ai dit : je n'existe pas. C'est pourquoi j'avais peur d'être nommée. J'ai pris conscience de mon être, et maintenant je te dis : en vérité, J'EXISTE.

Non pas dans le monde de la matière, mais dans celui du songe. Je suis la fille de ton rêve. La région d'où je sors, je l'ai comparée – t'en souviens-tu ? – à une immense salle d'attente.

Là sont tous les êtres à venir, à l'état d'ébauches. Ceux qui sont appelés, désirés, évoluent plus ou moins vite selon l'intensité de l'appel, selon la puissance du désir. Telle est la force que je ne pouvais encore définir hier,

celle de l'Amour. Elle peut se limiter au plan supraterrrestre. Je crois vraiment que c'est encore plus beau. Je suis la projection de ta pensée créatrice. Je suis ton double féminin. Je suis venue à toi en cette forêt, irrésistiblement attirée par l'aimant de ta volonté. Tu es venu à ma rencontre, invinciblement appelé par le Mystère. Sortie de ton cerveau, j'ai pris la forme que tes yeux m'ont donnée. Pour toi et dans l'éternité. Et maintenant, tu peux me nommer, car je dois partir. Le nom que tu me donneras consacrera par sa puissance d'évocation la réalité de mon existence. Il me confirmera dans l'être.

Tout s'éclairait soudain dans mon extraordinaire aventure. J'en étais bouleversé, corps et âme. Et je me sentais soulevé au-dessus de moi-même, en dehors de ma misérable écorce terrestre. J'avais affaire à un élémental bénéfique que j'avais inconsciemment appelé à la vie par la puissance de l'amour.

— En t'appelant mignonne, lui dis-je, je t'ai déjà nommée. Petite et gracieuse. Petite tu n'es plus. Gracieuse tu restes. Je t'ai baptisée Grâce. Tu es pour moi la Grâce de Dieu !

Grâce m'envoya un baiser du bout des doigts. Une larme perlait au bord de sa paupière.

— Adieu ! me dit-elle avec un sourire mélancolique et tendre.

Alors elle s'adossa au hêtre et resplendit d'une luminosité telle que je fus ébloui et dus baisser la tête.

Quand je la relevai, mon adorable spectre avait disparu. Là-haut dans l'arbre, l'oiseau reprit son chant mélodieux.

Lorsque je revins à mon point de départ et me retrouvai parmi les hommes, j'appris que j'avais été absent pendant trois jours. Ne répétez pas cette histoire, je vous en prie. C'est inutile et dangereux. Personne ne vous croirait.

Walter SIMONS

(Conte extrait de la revue « Les cahiers ardennais », 35^e année, oct.-nov.-déc. 1965.)

Noël en Ardenne autrefois et aujourd'hui

BIEN que les coutumes ancestrales de l'Ardenne disparaissent de plus en plus, il est quelques coins retirés qui ont gardé religieusement les pratiques naïves du terroir.

Dans ces endroits privilégiés où n'ont pas déferlé, comme en d'autres lieux, les remous désastreux des idées philosophiques modernes, l'âme populaire moderne reste imprégnée de cette poésie candide et combien émouvante des choses de l'ancien temps.

La foi simple des aïeux, faite de confiance sincère et toute naturelle en la puissance de la Divinité, règne encore dans ces régions paisibles.

Il fait bon vivre là, à une époque où partout ailleurs les humains sont ballottés entre les sophismes les plus contradictoires.

Le paysan ardennais, trimant sur un sol ingrat, et se trouvant comme tous les travailleurs de la terre à la merci des éléments naturels, devait fatalement, dans toutes les manifestations heureuses ou malheureuses des lois qui régissent la nature, reconnaître l'intervention de Dieu, le Maître tout-puissant.

Malgré lui, il garde, au fond de son âme, les sentiments de crainte et d'espérance qui sont la base des religions primitives. Plus que tout autre, il est disposé à voir dans l'apparition d'événements malheureux l'action vengeresse d'un Dieu irascible et vindicatif qu'il faut craindre et implorer tout comme il reconnaîtra, dans la succession des événements heureux, la main protectrice et paternelle de la divine Providence qu'il faut remercier de toutes ses bontés. De plus, au temps jadis, alors que les moyens de communication faisaient complètement défaut, l'existence même de nos populations dépendait totalement de la bonne venue des récoltes.

Dès lors, on peut juger dans quelles alternatives de crainte et d'espoir

devaient vivre nos pères. Aussi retrouve-t-on cette soumission résignée aux décisions de la Divinité et la hantise des préoccupations matérielles de l'homme livré à l'incertitude de son destin dans les pratiques archaïques qui entourent encore de nos jours la célébration de la fête de Noël. Pouvait-on désirer événement plus propice pour solliciter les bénédictions du Ciel que la fête commémorant la venue parmi nous du fils même de Dieu, preuve infaillible de la sollicitude et de l'amour divins envers les créatures ?

Et qui plus est, Jésus n'est-il pas né parmi les paysans ?

On est donc bien à l'aise avec ce Dieu si bon, et tout soudainement devenu notre frère.

* * *

Aussi, aujourd'hui, tout comme autrefois, les Ardennais, fidèles à la voix des aïeux, président aux mêmes rites en ce jour solennel.

Avant d'assister, à la paroisse lointaine, à la messe de minuit que, sous aucun prétexte, on ne voudrait manquer, la maîtresse de maison a procédé aux préparatifs d'usage.

Dans le gros pain bis pétri de ses mains, elle a coupé un long quignon tout gris, à la croûte brunie. Puis, précautionneusement, elle l'a déposé dans le coussin moelleux de neige, sur le rebord extérieur d'une fenêtre de l'étage. À ses côtés, les enfants ont aligné un petit morceau de « cougnou », ce gâteau de Noël en forme de pain français sans lequel, pour les bambins d'Ardenne, Noël ne serait pas Noël. Le petit Jésus, en descendant du ciel, bénira en passant le pain et les « cougnous ». Chacun, au retour de la messe, s'empressera de goûter à ce pain béni par l'Enfant-Dieu.

Nul ne voudrait forfaire à cette pratique ancestrale car, par le fait d'exposer le pain à la bénédiction de l'enfant Jésus, on est assuré de ne jamais en manquer durant tous les jours de l'année nouvelle. Il faut voir, dans cette coutume populaire, la réminiscence certaine du miracle de la multiplication des pains.

Le père, de son côté, a fait le même geste en pensant au bétail, son bien le plus précieux. Devant la porte de l'étable, il a dressé deux gerbes, d'un côté de la paille et de l'autre du foin.

La nuit même, au retour de la messe, le foin et la paille seront distribués aux bêtes ébahies de voir cette provende au milieu de la nuit. Foin ni paille ne manqueront durant tous les jours de l'année si vous n'avez omis ce geste déférant au divin petit Roi qui vous protégera de toute puissance maléfique. Le sceptique sourira de croyances aussi naïves au siècle où nous

vivons. Elle sont cependant d'un certain réconfort pour quiconque les admet simplement.

* * *

Le décor même de la fête peut être un sujet d'espérance car, chez nous, un vieux proverbe dit : « Clérès Matènes, spês djavês ! », c'est-à-dire : Si la nuit de Noël est claire, les javelles seront nombreuses et lourdes de grain. Et le paysage répond bien souvent à l'attente de nos villageois.

* * *

Aujourd'hui tout comme autrefois, dans le hameau paisible, les maisons, une à une, pour la festivité qui s'annonce splendide, ont endossé, coquettes, la cape de neige fine où la lune fait luire dans des reflets magiques mille et mille grains de gel rutilants dans la nuit. Et scintillent aux corniches, en festons féeriques, les longues stalactites des glaçons miroitants.

C'est la nuit de Noël, belle nuit, nuit mystérieuse sous le dais azuré du ciel semé de myriades d'étoiles. C'est la veillée de Noël ! Noël d'Ardenne, tout imprégné de la joie pure des âmes simples et des cœurs droits. Foin des réveillons bachiques qui ont fait de Noël une fête païenne !

Dans les maisons pelotonnées sous la neige, les chambrées au complet goûtent les joies sereines que ramène Noël.

Et c'est ici qu'il faut noter la seule différence dans la comparaison entre les anciens Noël's ardennais et ceux d'aujourd'hui. Jadis la famille assemblée avait reçu, pour la circonstance, le renfort de quelques voisins. Naturellement, inévitablement, on battait les cartes, les vieilles cartes écornées, tant pétries par les mains calleuses. On jouait cinq lignes au « couyon ». L'enjeu, tout aussi fatalement, était la goutte de genièvre qui coulait du cruchon de terre cuite.

* * *

Les enfants, tout en regardant leurs aînés, grignotaient à belles dents les noix et les noisettes soigneusement récoltées à l'automne précédent.

C'était une pétarade continuelle de coques éclatant sur le parquet de hêtre sous les coups de bûchettes assénés sans arrêt.

Et fusaient les exclamations joyeuses ou les cris de douleur quand la lourde bûchette maniée distraitemment rencontrait au bout de sa trajectoire un doigt menu au lieu d'une noix. Mais quelle formidable consommation de ces fruits secs connaissaient les Noël's d'antan ! Le moindre service rendu gratuitement pendant l'année, se trouvait rétribué par un sachet de

noisettes à la Noël suivante. Les galants en offraient à leurs belles et celles-ci, en retour, en rendaient aux galants. Tout le voisinage en donnait aux enfants et ce n'était partout que noix, noisettes et coques brisées jonchant les parquets.

* * *

De nos jours, la scène a changé. L'Ardenne, jusque dans ses hameaux les plus isolés, a sacrifié au progrès qui préside aux Noël's modernes. Dans toutes les demeures villageoises se déroule le même tableau que celui que connaissent les enfants de la ville.

Dans la chambre bien close, les enfants ont dressé la crèche, précieusement, au creux du buffet de bois blanc ou sur le vieux bahut de chêne. La lampe éteinte, les petites bougies torses, multicolores, lèvent leurs flammes vacillantes sous les haleines qui se frôlent. Car les tout petits, pour mieux voir, cramponnés aux dossiers des chaises sur lesquels ils se sont hissés, approchent leur nez retroussé des langues rouges qui les fascinent. Et la lumière danse en reflets dans leurs grands yeux couleur de ciel, les grands yeux bleus des tout petits qui contemplent l'enfant Jésus.

Vers l'Enfantelet divin se tendent des doigts potelés que la maman, en souriant, retient dans ses mains caressantes. Des voix s'élèvent, frères d'abord, qui, s'assurant, disent à Jésus, qui les entend, les vieux cantiques toujours si beaux en leur naïveté charmante.

« Les anges dans nos campagnes / Ont entonné l'hymne des cieux... »

Les voix, d'une fraîcheur exquise, ont gagné en puissance dès le second couplet. Et les parents, recueillis, sont émus jusqu'aux larmes quand les dernières notent coulent des bouches pieuses.

On éteint les bougies car la même cérémonie sera renouvelée demain et tous les jours suivants. La lumière a jailli de la lampe électrique. Il faut garnir le grand sapin que le papa, tout fier, a coupé le jour même dans sa propre sapinière. Les enfants l'ont vu en rentrant de l'école. Appuyé contre la façade, il était tout givré, ses aiguilles hirsutes hérissées par le gel. On l'a porté au chaud, dans la chambre commune, où bientôt il perdit sa parure éphémère.

Les enfants maintenant sont à l'œuvre et c'est à qui accrochera le plus de choses brillantes qui jettent mille feux sous l'éclat de la lampe. Et chacun d'admirer, yeux ravis et bouche bée, l'arbre resplendissant ! Mais, là-bas, au clocher invisible de l'église lointaine, les cloches, dans la nuit, ont sonné à plein vol. Au flanc des monts, les sons légers, vers les hameaux,

s'en sont allés, trilles menus, accompagnés du chant plus grave du bourdon
dont la voix sourde tonne, tonne !...

Les cloches sonnent...

C'est Noël, le Noël blanc de notre vieille Ardenne !

Émile GILLARD

(Ce texte a paru dans « La Libre Belgique » le 23 décembre 1950.)

Table des matières

Évangélisation de l'Ardenne	05
L'Ardenne au XI ^e siècle et L'an 1000 et ses terreurs	11
Voyageurs illustres dans l'ancienne Ardenne	18
Les malheurs de l'Ardenne ou L'envers du Grand Siècle	30
La vie des Ardennais aux siècles passés	40
Une excursion dans les Ardennes en 1855	53
Ardenne et folklore autrefois	61
L'Ardenne de jadis et... d'aujourd'hui	65
L'habitation ardennaise	69
La vieille ferme patriarcale	74
Les habitations de l'ancienne Ardenne dans la région de Neufchâteau ..	83
Laidloiseau, village perdu	91
Le berger d'Arbrefontaine	95
Quelques traditions de Vielsalm	99
Magonette et Géna, les brigants ardennais	106
Le loup en nos forêts ardennaises avant 1850	111
«Le Lion», brigand sans scrupules qui sévit jadis en Nord-Luxembourg	119
Victor Droguest, figure légendaire de la forêt d'Ardenne	130
Au XIX ^e siècle, quelques hauts faits du garde forestier Gustin de Dochamps	139
Les braconniers Piquette et Myen de Lafosse	144
Charbon de bois et charbonniers	150
L'agriculture jadis en Haute Ardenne	155
L'histoire révolue du bétail ardennais	167

L'écobuage	178
La fenaison en nos régions ardennaises	181
Moissonnage en Ardenne	187
Un siècle de laiterie en Ardenne	192
Les petits métiers en Ardenne	198
Lessives d'autrefois	206
La cuisine et la table en Ardenne au XIX ^e siècle	209
La grande foire de Saint-Antoine (Harre)	213
Itinéraire d'un rucher (de Liège à Chabrehez)	217
La pommade de Durbuy, un remède miracle?	233
Nos vieux joueurs de danse ardennais	238
La vie et la mort de Maximin, baudet de village	247
Habie, on tue le cochon!	255
La légende du marihå (maréchal-ferrant)	260
Le cantonnier ardennais	265
Élection d'un berger à Villers-Sainte-Geotrude au XVIII ^e siècle	271
Les pâtres	279
Médecins et «sagneûs» - Saints et pèlerinages	289
Le maréchal de Fosse Pierre Lambert André, le chasseur de sorcières	299
La vie et les mémoires d'un paysan ardennais	313
L'enfance de Christophe Théate	326
La Gate de Tailles	336
Mémoires de campagne	345
Quelques anecdotes truculentes de Paul Cambron	355
Souvenirs d'une Vaux-Chavannaise	361
Halte à l'auberge	372
La vache	376
Présages amoureux en Ardenne septentrionale	
au début du siècle dernier	381
Un petit cueilleur d'airelles à Amberloup	389
Êtres merveilleux de nos Ardennes	397
L'innommée	402
Noël en Ardenne autrefois et aujourd'hui	412

